

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

« La grande peur dans la montagne » ?

**Littérature viatique, savante et géographique sur l'espace alpin de la
Confédération entre la Renaissance et les Lumières**

Thèse présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Neuchâtel

Pour l'obtention du grade de docteur ès lettres

PAR AURÉLIE LUTHER

Direction :

Claire Jaquier, professeur à l'Université de Neuchâtel

Rapporteurs :

Jon Mathieu, professeur à l'Université de Lucerne

Claude Reichler, professeur honoraire à l'Université de Lausanne

François Walter, professeur honoraire à l'Université de Genève

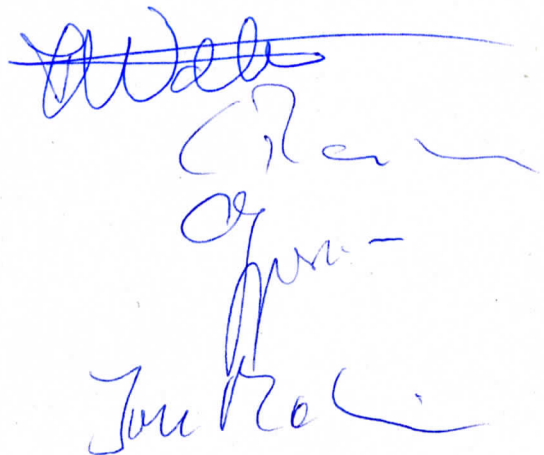
17.12.2015

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de Mme Claire Jaquier, directrice de thèse, professeure à l'Université de Neuchâtel ; M. Jon Mathieu, professeur, Université de Lucerne ; M. Claude Reichler, professeur honoraire, Université de Lausanne ; M. François Walter, professeur honoraire, Université de Genève autorise l'impression de la thèse présentée par Mme Aurélie Luther en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 17 décembre 2015

p. o.

Le doyen
Hédi Dridi

Le regard par-dessus le col n'est rien d'autre qu'un coup d'oeil ; – mais si gonflé de plénitude que l'on ne peut séparer le triomphe des mots pour le dire, du triomphe dans les muscles satisfaits, ni ce que l'on voit de ce que l'on respire. Un instant, – oui, mais total.

Victor Segalen, *Equipée*

Remerciements

A l'issue de la rédaction de ce travail, je tiens à remercier les personnes qui ont été à mes côtés pendant ces années de recherche ; en premier lieu la Professeur Claire Jaquier pour le suivi qu'elle m'a accordé durant la conception et la réalisation de ce projet ainsi que pour sa relecture attentive du manuscrit ; les Professeurs Jon Mathieu, Claude Reichler et François Walter qui ont accepté de faire partie du jury ; les professeurs et doctorants de l'école doctorale *La Suisse dans les Lumières européennes* pour les discussions constructives que nous avons pu avoir sur nos sujets de recherche ; mes collègues de l'Université de Neuchâtel pour leur enthousiasme à faire vivre notre institut ; mes collègues du célèbre bureau 306 pour le temps passé à refaire nos thèses et le monde ; les membres du personnel des bibliothèques et fonds d'archives suivants pour leur accueil, leur disponibilité et leur interprétation parfois bienveillante des horaires d'ouverture : Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, Bibliothèque de Genève, Bibliothèque des Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève, Médiathèque du Valais à Sion, Archives de l'Etat du Valais à Sion, Burgerbibliothek Bern, Universitätsbibliothek Bern, Stadtarchiv Bern, Universitätsbibliothek Basel, Kantonsbibliothek Vadiana St. Gallen ; Pierre-Henri Béguin qui a accompagné mes premiers pas dans la recherche littéraire. J'adresse également mes remerciements à ma famille et à mes proches pour leur soutien constant durant ces années. Pour les moments de réflexion *in situ*, je remercie l'ensemble des personnes avec qui j'ai eu l'occasion de me rendre là-haut.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. La question des représentations des Alpes	13
1. Un questionnement actuel	13
2. Le discours historique classique	15
<i>William August Brevoort Coolidge (1850-1926)</i>	16
<i>Claire-Eliane Engel (1903-1976)</i>	19
<i>Numa Broc (*1934)</i>	21
<i>Philippe Joutard (*1935)</i>	22
II. Les représentation des Alpes avant le tournant des Lumières	24
1. Un espace temporel plus vaste	24
2. Le corpus	33
CHAPITRE I : LES TEXTES DE LA RENAISSANCE ET LEUR POSTÉRITÉ	
I. Diffusion et pérennité du savoir : le cas de la marmotte	39
1. La marmotte dans la littérature géographique	40
2. La marmotte dans les ouvrages naturalistes	47
3. Les illustrations de marmottes	51
4. Inertie du savoir : un chariot qui va loin	60
II. L'utilisation des textes humanistes au XVIII^e siècle	62
1. Les textes humanistes en tant qu' <i>auctoritas</i>	63
2. Le fonds humaniste caché	70
III. Nature et caractéristique des sources humanistes sur les Alpes	73
1. La littérature géographique	74
<i>La Cosmographia de Münster et l'Eydggnoschafft de Stumpf : deux textes fondamentaux</i>	74
<i>Le De Alpibus commentarius de Josias Simler</i>	79
2. Les textes viatiques	82
<i>Les cols alpins mentionnés dans le corpus</i>	83
3. Les récits de traversée des Alpes	84
<i>Les voyages du Bâlois Andreas Ryff dans les baillages tessinois</i>	84
<i>Les voyageurs occasionnels</i>	92
4. Les récits de voyage intra-helvétiques	97
<i>Les voyages de Thomas et Félix Platter</i>	97
<i>Le voyage en Valais de Johannes Stumpf</i>	105
5. Les excursions sur des sommets : Conrad Gessner et Benedictus Aretius	107

CHAPITRE II : LES ALPES SUISSES AU XVII^E SIÈCLE

I. Littérature géographique	113
1. Les descriptions de l'Europe et du monde	114
2. Les descriptions de la Confédération	120
3. Les descriptions de la Confédération de Johann Jakob Wagner	126
4. Les descriptions géographiques locales	131
II. Littérature viatique	136
1. Les cols alpins mentionnés dans le corpus	138
2. Les Alpes dans le corpus viatique	140
<i>La place réservée aux Alpes dans le récit du voyage</i>	140
<i>Variation de la perception : trois passages du Simplon de l'Italie à la Suisse</i>	146
3. Les voyages de passage : l'espace alpin helvétique comme voie de transit	154
<i>L'évocation des dangers et des difficultés</i>	154
<i>Une stratégie rhétorique : la fatigue quitte l'espace du récit</i>	162
<i>Regards sur les Suisses</i>	165
<i>Richesse et pauvreté</i>	168
4. Un voyage atypique : l'espace alpin helvétique comme parcours	170
<i>Albert Jouvin de Rochefort dans les Alpes helvétiques</i>	170
<i>Les excursions d'Albert Jouvin de Rochefort</i>	173
<i>Un parcours original</i>	176
<i>Une attention pour les gens du lieu</i>	183
<i>Fatigue et dangers du chemin</i>	186

CHAPITRE III : PRATIQUES VIATIQUES. VOYAGES DE CURIOSITÉ AU XVIII^E SIÈCLE

I. Les textes viatiques du XVIII^e siècle	195
1. Les cols alpins mentionnés dans le corpus	197
2. La place réservée aux Alpes dans les récits de voyage	197
<i>Les voyages de transit</i>	197
<i>Les voyages de curiosité</i>	201
II. Considérations sur le milieu et les habitants	203
1. L'évocation des dangers et des difficultés	203
<i>Relativisation des dangers</i>	203
<i>Les notices techniques de la description du Pilate</i>	210
<i>Variation de la perception</i>	214
2. La richesse des Alpes	222
<i>Herbe rase et beaux pâturages</i>	222
<i>Perspectives minières</i>	229

3. Regards sur les habitants	233
<i>Les conditions de vie : un milieu difficile</i>	233
<i>Perspectives confessionnelles : le regard du protestant en pays catholique</i>	237
III. Les centres d'intérêt des voyageurs	240
1. Aspects proto-touristiques	240
<i>Gothard et Grimsel en aller et retour : le col perd sa fonction première</i>	240
<i>La visite des glaciers</i>	244
<i>L'importance de la vue</i>	246
2. Les éléments récurrents	249
<i>La glace et la fleur</i>	249
<i>Les habitants des Alpes : entre hospitalité et sauvagerie</i>	251
3. Diffusion des textes	254
CHAPITRE IV : PRATIQUES SAVANTES. NATURALISTES DANS LES ALPES SUISSES AU XVIII^E SIÈCLE	
I. Johann Jakob Scheuchzer : une figure centrale du premier XVIII^e siècle	261
1. Une importante œuvre naturaliste	262
2. Le questionnaire	264
3. L'expérience du terrain	269
4. Défense et illustration de la Confédération	273
5. Perspectives sur les Alpes	279
II. Les voyages savants	285
1. Les cols alpins mentionnés dans le corpus	287
2. Les textes viatiques de Johann Jakob Scheuchzer	287
<i>Les Itinera et leur traduction</i>	287
<i>L'espace géographique des voyages</i>	290
<i>La matière viatique des Itinera</i>	292
<i>L'insertion de la matière savante dans la trame viatique du récit</i>	298
3. Les voyages du savant bernois Albrecht von Haller (1708-1777)	301
4. Johann Georg Sulzer : le voyage de 1742	307
<i>L'imitation</i>	307
<i>La distanciation</i>	310
5. Les textes qui traitent des glaciers	312
<i>Les données classiques : emprunts aux textes antérieurs</i>	313
<i>Une attitude ambivalente : les prémices du sublime</i>	315

CHAPITRE V : LITTÉRATURE GÉOGRAPHIQUE ET DESCRIPTIONS DE LA CONFÉDÉRATION AU XVIII^E SIÈCLE

I. Les descriptions de l'Europe et du monde	321
1. Les descriptions succinctes de l'espace alpin	321
<i>Les descriptions géographiques de Hübner père et fils</i>	322
<i>Prépondérance des aspects utilitaires</i>	325
2. <i>La neue Erdbeschreibung</i> de Büsching	332
II. Les descriptions de la Confédération	337
1. Les textes centrés sur des aspects historiques ou politiques	337
2. Les différentes éditions des <i>Délices de la Suisse</i>	340
<i>Les Alpes dans les Délices de Ruchat (1714) et dans L'Etat et les Délices de 1730</i>	342
<i>Les Alpes dans L'Etat et les Délices de 1764/1776 et de 1778</i>	349
3. Les descriptions géographiques postérieures aux <i>Délices</i> de Ruchat	352
<i>La Staats- und Erdbeschreibung de Fäsi et de Füssli</i>	353
4. Le <i>Lexikon</i> de Johann Jacob Leu	357
III. Les descriptions locales	360
1. <i>L'Einfalte Delineation</i> de Nicolin Sererhard	360
2. <i>La Pilati Montis Historia</i>	364
3. <i>La Beschreibung des loblichen Orths und Lands Glarus</i>	370
4. La description du Simmental	372
CONCLUSION	381
ILLUSTRATIONS	389
BIBLIOGRAPHIE	431
1. Sources	431
2. Littérature secondaire	445
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	465
INDEX DES NOMS DE LIEUX	473

INTRODUCTION

[...] nullae sint suaviores mihi peregrinationes quam montanae [...]

Aretius, *Stockhornii et Nessi montium... descriptio*, 1561.

I. LA QUESTION DES REPRÉSENTATIONS DES ALPES

Si les Alpes sont de nos jours également un lieu de vie, elles sont souvent considérées comme un espace de loisir aussi bien pour les pratiques hivernales qu'estivales. Les Alpes n'ont cependant pas toujours tenu cette place : avant de faire partie de l'offre touristique de certaines régions, elles représentaient surtout une zone de passage difficile en raison de l'altitude des cols qu'il est nécessaire de franchir. C'était également un territoire voué à l'occupation agricole des sols, du moins là où le terrain le permettait. Si la perception des Alpes est aujourd'hui globalement positive, les différents aménagements routiers et mécaniques ainsi que les nombreuses facilités d'hébergement tendent à faire oublier que l'espace alpin est avant tout un milieu difficile où les contraintes physiques sont considérables. Notre perception des Alpes et l'importance économique que les montagnes représentent pour certaines régions ne sont ainsi pas représentatives de la perception du relief durant les siècles – et même parfois les décennies – qui précèdent. Nul besoin en effet de remonter bien loin pour se rendre compte de difficultés inexistantes aujourd'hui : bon nombre de routes qui serpentent les vallées latérales du Valais ne datent que de la seconde moitié du XX^e siècle. Avant, c'est à pied ou à dos de mulet que l'on se déplaçait. S'il semble évident que le regard porté autrefois sur les Alpes devait être radicalement différent du nôtre, il reste encore à déterminer quelles perceptions prévalaient dans le passé.

1. Un questionnement actuel

La question de la perception des Alpes n'est pas neuve : de nombreux historiens l'ont abordée par le passé, dès le XIX^e siècle. C'est notamment le cas de Leslie Stephen

dans son livre, *The Playground of Europe*, paru en 1871.¹ Un peu plus tard, John Grand-Carteret consacre deux volumes à la question dans son ouvrage *La montagne à travers les âges*, paru en 1903-1904.² Le sujet a continué d'être traité par la suite et des titres abordant la question ont régulièrement paru tout au long du XX^e siècle, comme dans *Mountain Gloom and Mountain Glory* de Marjorie Hope Nicolson.³ Depuis quelque temps, les perceptions des Alpes font cependant l'objet de recherches de nature culturaliste, qui s'inscrivent dans une perspective de renouvellement du discours historique en la matière. Bien que les travaux classiques – que nous aborderons sous peu – soient restés dominants jusqu'à présent, certains acteurs de la recherche actuelle remettent en question les schémas ordinairement convoqués. Si le discours historique dominant au XX^e siècle n'est pas homogène, les historiens de l'époque considèrent cependant de façon générale le XVII^e siècle comme une période de désintérêt à l'égard de l'espace alpin. En 1998 déjà, Claude Reichler, dans l'introduction à l'ouvrage *Le Voyage en Suisse : anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*⁴ évoque le XVII^e siècle avec prudence. Quelques années plus tard, une contribution centrale en la matière pose les bases d'un questionnement qui inspirera plusieurs chercheurs : Jon Mathieu aborde les problèmes de périodisation historique en rapport avec les perceptions des Alpes dans un article intitulé « Alpenwahrnehmung : Probleme der historischen Periodisierung ».⁵ Cette contribution met en perspective les travaux rédigés au cours du XX^e siècle pour dégager deux périodisations. L'une met en évidence un intérêt pour les Alpes au XVI^e siècle, un désintérêt au XVII^e siècle et une redécouverte des Alpes au XVIII^e siècle. La seconde fait naître l'intérêt pour les Alpes au XVIII^e siècle. Parallèlement à ces questionnements l'intérêt pour l'œuvre de Scheuchzer, déjà étudiée par Claude Reichler dans *La découverte*

¹ Leslie Stephen, *The playground of Europe*, London, Longmans Green and co., 1871. Le premier chapitre, intitulé « The Love of Mountain Scenery » est divisé en deux parties, « The Old School » et « The New School ».

² John Grand-Carteret, *La montagne à travers les âges : rôle joué par elle, façon dont elle a été vue*, Grenoble : Libr. Dauphinoise ; Moutiers, Libr. Savoyarde, 1903-1904. Le premier volume est intitulé « Des temps antiques à la fin du dix-huitième siècle », le second « La montagne d'aujourd'hui ».

³ Marjorie Hope Nicolson, *Mountain Gloom and Mountain Glory. The Development of the Aesthetics of the Infinite*, Ithaca, Cornell University Press, 1959. L'ouvrage a été réédité : *Mountain Gloom and Mountain Glory. The Development of the Aesthetics of the Infinite*, Seattle, London, 1997.

⁴ Claude Reichler et Roland Ruffieux, *Le Voyage en Suisse : anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, R. Laffont, 1998.

⁵ Jon Mathieu, « Alpenwahrnehmung : Probleme der historischen Periodisierung », in *Die Alpen ! – Les Alpes ! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, Bern, Peter Lang, 2005.

des Alpes et la question du paysage,⁶ ne cesse de croître, comme en témoignent les nombreux travaux que lui consacre Simona Boscani Leoni.⁷ Chez les historiens genevois, les travaux de l'équipe de François Walter considèrent également le relief dans une perspective culturaliste.⁸ A la production helvétique, on peut ajouter les travaux du Français Etienne Bourdon qui a consacré des recherches à des sources antérieures au XVIII^e siècle, notamment celles laissées par le géographe français Jean de Beins (1577-1651).⁹ Dans le domaine germanique, les travaux de Martin Korenjak considèrent les textes latins jusqu'alors négligés par la critique.¹⁰

2. Le discours historique classique

Sans évoquer l'ensemble des travaux parus au cours du XX^e siècle, il est nécessaire de considérer les auteurs principaux afin de cerner les origines des deux périodisations évoquées ci-dessus. Il convient en effet d'évaluer ces perspectives historiques classiques afin d'identifier les points à reconsidérer. D'une façon générale, ce discours historique n'a pas pris en compte la diversité des représentations de l'espace alpin comme en témoigne le souci de catégorisation accru que l'on peut observer dans les ouvrages parus au cours du XX^e siècle. Les partisans des deux périodisations proposent en effet un modèle très tranché dans lequel les Alpes suscitent ou de la peur et du dégoût ou une grande admiration, ce qui laisse peu de place à l'appréhension de propos plus

⁶ Claude Reichler, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2002.

⁷ Citons notamment : Simona Boscani Leoni, « Tra Zurigo e le Alpi : le *Lettres des Grisons* di Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733). Dinamiche della comunicazione erudita all'inizio del Settecento », in *Die Alpen ! Les Alpes ! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, (Jon Mathieu & Simona Boscani Leoni (Hg. /éds), Bern, Peter Lang, 2005, p. 157-171. Simona Boscani Leoni, « Men of exchange : creation and circulation of knowledge in the swiss republics of the eighteenth century, in *Scholars in action. The practice of knowledge and the figure of the savant in the 18th century*, André Holenstein, Hubert Steinke, Martin Stuber in collaboration with Philippe Rogger (ed.), Leiden, Brill, 2013, vol. 2, p. 507-533.

⁸ Citons notamment : Raphaël Rabusseau, *Les neiges labiles : une histoire culturelle de l'avalanche au XVIII^e siècle*, Genève, Presses d'histoire suisse, 2007. Hélène Zumstein, *Les figures du glacier : histoire culturelle des neiges éternelles au XVIII^e siècle*, Genève, Presses d'histoire suisse, 2009.

⁹ Etienne Bourdon, « Les voyages de Jean de Beins dans les Alpes au début du XVII^e siècle », in *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Sophie Linon-Chipon, Daniela Vaj (dir.), Paris, PUPS Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 243-254. Citons également la version livre de sa thèse, parue plus récemment : Etienne Bourdon, *Le voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir (1492-1713)*, Paris, PUPS, 2011.

¹⁰ Citons notamment : Martin Korenjak, « Das Wasser-schloss Europas. Glarean über die Schweizer Alpen », in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, N° 62, cahier 3, 2012, p. 390-404. Martin Korenjak, « Wie Tirol zum Land im Gebirge wurde. Eine Spurensuche in der Frühen Neuzeit », in *Geschichte und Region*, N° 21, 2012, p. 140-162.

subtils et nuancés. Cette approche historique, dominante au XX^e siècle, est encore visible dans certains travaux publiés plus récemment. En effet la polarisation exagérée du modèle conçu le rend simple à exposer et simple à exporter puisqu'il se prête très bien à la vulgarisation : un texte ayant le relief alpin pour objet en donne une image soit positive soit négative en fonction de la période durant laquelle il a été produit. Il convient également d'ajouter que la diffusion de ces périodisations a été favorisée par le succès de quelques grands titres devenus des classiques. Bien que remontant parfois au début du XX^e siècle, ces ouvrages sont encore réédités aujourd'hui, ce qui assure la pérennité des points de vue exposés auprès du grand public, mais également chez certains chercheurs. La longévité de ces périodisations doit aussi être rapprochée du fait qu'elles permettent de souligner l'extraordinaire augmentation de l'intérêt pour les Alpes dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Elles montrent en revanche leurs limites lorsqu'il est question des XVI^e et XVII^e siècles ainsi que des deux premiers tiers du XVIII^e siècle.

William August Brevoort Coolidge (1850-1926)

Historien formé à l'Université d'Oxford dans les années 1870, Coolidge¹¹ est aussi une figure marquante de l'alpinisme dans le dernier tiers du XIX^e siècle : il a réalisé un grand nombre d'ascensions dans les Alpes pour finalement s'installer à Grindelwald. Auteur de guides d'alpinisme et d'articles sur les Alpes, Coolidge a également laissé des ouvrages historiques plus volumineux tels que *The Alps in Nature and History*¹² publié pour la première fois en 1908 et *Josias Simler et les origines de l'alpinisme*¹³ paru en 1904 et réédité en 1989. Construit autour de la figure du savant zurichois Josias Simler (1530-1576), ce livre a également pour objet « l'histoire de l'alpinisme jusqu'en 1600 ». Outre la traduction française du *De Alpibus commentarius*, un traité dans lequel Simler compile les savoirs de l'époque au sujet des Alpes, Coolidge fournit en annexe de nombreux textes d'auteurs

¹¹ Pour plus de détail sur la figure de W. A. B. Coolidge, on se reportera aux références suivantes : Henri Mettrier, « Une grande figure d'alpiniste et d'historien, W.-A.-B. Coolidge », in *Bulletin de la section de géographie du Comité des travaux historiques*, 1929. Ronald W. Clark, *An Eccentric in the Alps : the Story of Rev. W. A. B. Coolidge, the Great Victorian Mountaineer*, London, Museum press, 1959. Sylvain Jouty, *Alpinistes extraordinaires*, Ed. Hoëbeke, collection Destins de montagne, Paris 2009.

¹² W. A. B. Coolidge, *The Alps in Nature and History*, New York, E. P. Dutton and Compagny, 1908. Le livre a été traduit en français : W. A. B. Coolidge, *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, Edouard Combe (trad.), Lausanne, Paris, Payot, 1913. L'édition française a été rééditée à Marseille chez Lafitte Reprints en 1979.

¹³ W. A. B. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, Impr. Allier, 1904. Le livre a été réédité à Grenoble, chez Glénat en 1989.

ayant abordé les Alpes du II^e siècle avant J.-C jusqu'en 1600. Au-delà de ces sources qui, traduites et réunies, forment une sorte d'anthologie de textes anciens abordant les Alpes, Coolidge livre son propre traité historique dans lequel il cherche à reconstituer la naissance de l'alpinisme. Il fait ainsi état « des connaissances que l'on avait des Alpes, au point de vue de l'alpinisme, avant 1600, c'est-à-dire jusqu'à la date où s'ouvrit la longue série de guerres sanglantes qui devait entraver son progrès ». ¹⁴ Selon la perspective développée, « la renaissance de l'alpinisme n'a lieu [...] que vers le milieu du XVIII^e siècle ». ¹⁵

Le projet de cet ouvrage est cependant ambigu, car selon son acception usuelle, le terme « alpinisme » ne peut s'employer pour des périodes si anciennes : il est associé à une pratique sportive de la montagne, qui n'était pas celle envisagée par les auteurs cités. Bien que parcourant les Alpes, les savants et les voyageurs de l'époque ne peuvent être considérés comme des alpinistes, car leurs intentions étaient autres : la simple fréquentation de l'espace alpin ne saurait être un critère suffisant. Coolidge, qui fait de la *Lettre sur l'admiration des montagnes*¹⁶ du Zurichois Conrad Gessner « une des chartes de l'alpinisme »¹⁷, adopte une perspective anachronique influencée par sa propre pratique du relief alpin : l'historien alpiniste donne l'impression de chercher des pairs dans ces auteurs de la Renaissance ; il projette dès lors dans leurs textes une part de ses propres représentations. Son interprétation fondée sur un jugement positif de Conrad Gessner à l'égard des montagnes, pousse en effet le texte trop loin. S'il est vrai que la perspective adoptée par Gessner est originale dans la mesure où il fait un éloge de la marche qui n'est pas commun pour son époque, son récit se construit dans les faits en fonction de perspectives médicales et philosophiques. Entrepris dans le but d'examiner des plantes, le voyage procure de l'exercice et permet d'admirer les beautés du Dieu créateur, mais il sert surtout à la discussion de questions d'ordre physique sur la nature des montagnes. Un autre texte de Gessner, qui relate l'ascension du Mont Pilate au-dessus de la ville de

¹⁴ W. A. B. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'Alpinisme*, *op. cit.*, p. 40

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ Conrad Gessner, « De Admirazione montium », in *Libellus de lacte et operibus lactariis, philologus pariter ac medicus*, Tiguri [Zurich], apud Christophorum Froschouerum [Christoph Froschauer], [1541 ou 1543]. Ce texte a été traduit par Coolidge, *Les origines de l'alpinisme*, *op. cit.*, p. 31-37. Une tradition anglaise est également à disposition : « A letter to Jacob Avienus on the admiration of mountains from the hand of Conrad Gesner, physician », in *Conrad Gessner...*, San Francisco, The Grabhorn Press, 1937, p. 3-15.

¹⁷ W. A. B. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme*, *op. cit.*, p. 20.

Lucerne¹⁸, contient des commentaires similaires : évocation des cinq sens, éloge de la marche, critique de la paresse et du luxe s'intercalent dans le récit du parcours.¹⁹ Bien que s'appuyant sur des éléments présents dans le texte, le jugement de Coolidge est orienté : s'il semble parfois reconnaître la perspective savante des récits de Gessner, il ne parvient pas à se détacher de sa vision historique préétablie.

Bien entendu, Gesner est, avant tout, botaniste, et ses nombreuses courses (quel dommage qu'il n'en ait pas décrit un plus grand nombre !) eurent pour premier but l'étude de la flore alpine. Mais Gesner n'est pas seulement un savant ; il est aussi un alpiniste de pur sang, et goûte au plein les plaisirs des courses en montagne, bien que sans doute (quel dommage encore !) il ne lui ait jamais été donné de mettre le pied sur des glaciers ou sur une cime neigeuse. Cependant le désir de faire de grandes courses était là, et on peut dire de lui qu'il fut un alpiniste avant la lettre.²⁰

Captif de son postulat de départ qui place la naissance de l'alpinisme dans une période beaucoup trop reculée, Coolidge se voit obligé d'aller au-delà du texte pour prêter au savant zurichois des intentions qu'il ne mentionne pas : la notion de « grande course » est aussi étrangère à Gessner qu'à son temps. Le savant zurichois n'a rien d'un alpiniste, même « avant la lettre », son expérience de l'espace alpin étant dans les faits étrangère à l'esprit de conquête qui animera les alpinistes au XIX^e et au XX^e siècle. Ce n'est pas l'exploit ou la difficulté technique d'une « grande course » qui l'attirent au Pilate.

Cette identification aux auteurs cités peut être observée dans l'ensemble de l'ouvrage de Coolidge et conduit souvent au contresens historique. Alboïn (~525/530 – 572), roi des Lombards, monte sur une colline en 569 pour étudier la région avoisinante d'un point de vue militaire : « première nouvelle touchant l'alpinisme » au Moyen-Âge commente Coolidge, qui reconnaît cependant qu'elle n'est pas très importante. Etant lui-même avide de premières ascensions, il cherche à départager les différents alpinistes qu'il

¹⁸ Conrad Gessner, « Description montis fracti », in *De raris & admirandis herbis, quae sive quod nocto luceant, sive alias ob causas Lunariae nominantur, Commentariolus. Ejusdem descriptio Montis fracti seu Montis Pilati juxta Lucernam in Helvetia...*, Tiguri [Zurich], apud Andream Gesnerum F. et Jacobum Gesnerum fratres, 1555. Deux traductions françaises de ce texte sont disponibles : Philippe-Sirice Bridel, *Le Conservateur Suisse ou recueil complet des étrennes helvétiques. Edition augmentée*, Lausanne, Chez Louis Knab Libraire, 1814, t. IV, p. 115-169. et Coolidge, *Les origines de l'alpinisme, op. cit.*, p. 303-311. Une traduction anglaise est également disponible : « Description of the river mountain, or mount Pilatus as they commonly call it, near Lucerne, in Switzerland by Conrad Gesner », in San Francisco, The Grabhorn Press, 1937, p. 17-36.

¹⁹ Claude Reichler a commenté ces deux textes de Gessner dans un article : « Relations savantes et découverte de la montagne : Conrad Gessner (1516-1565), in *Relations savantes. Voyage et discours scientifique*, Sophie Linon-Chipon et Daniela Vaj (dir.), Paris, PUPS, 2006, p. 175-189.

²⁰ W. A. B. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'Alpinisme, op. cit.*, p. 53.

a identifiés : il effectue ainsi un classement par discipline. Pétrarque, qui a effectué la première ascension documentée du Mont Ventoux en 1336 est « le premier alpiniste inspiré par l'amour de la montagne », le croisé Bonifacio Rotario qui est allé déposer une vierge sur la Rocciamelone en 1358 pour remercier Dieu d'avoir pu se soustraire à la captivité des Turcs est nommé « premier ascensionniste d'une haute cime neigeuse » tandis qu'Antoine de Ville, qui est monté sur le Mont Aiguille en 1492 sur ordre du roi Charles VIII, est nommé « premier grimpeur ».²¹ Coolidge clôt le chapitre sur le Mont Aiguille en précisant qu'il pense être le premier alpiniste étranger – donc pas français – à avoir effectué l'ascension de cette montagne, biaisant ainsi la perspective historique en l'entremêlant de notations contemporaines et personnelles. Si l'œuvre de Coolidge fait état d'une grande érudition, le Fellow du Magdalene College d'Oxford ne parvient pas à mettre de côté son rôle d'alpiniste lorsqu'il commente les nombreuses sources qu'il a réunies.

Claire-Eliane Engel (1903-1976)

Chercheuse prolifique et éclectique, Claire Eliane Engel a consacré de nombreux travaux aux Alpes. Sa thèse de doctorat intitulée *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, éditée en 1930 à Chambéry²², a connu un important succès lors de sa parution. Considéré comme une référence en la matière, l'ouvrage est fréquemment cité dans les études ultérieures consacrées aux Alpes avant d'être réédité en 2009 par l'historien-géographe Paul Guichonnet (*1920). Cette édition récente donne une nouvelle actualité à des propos déjà anciens.²³ L'étude de Engel, qui a pour but d'« établir l'évolution générale du sentiment de la montagne dans la littérature », s'inscrit pleinement dans le courant bipolaire évoqué ci-dessus : le début du XVIII^e siècle est « caractérisé par une indifférence hargneuse, méprisante » à l'égard des montagnes. Selon Engel, il est certes possible de trouver des témoignages faisant état d'un certain intérêt à l'égard des montagnes dès les années 1740 et notamment après la traduction française du poème *Die*

²¹ W. A. B. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'Alpinisme*, op. cit., p. 48.

²² Claire-Eliane Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Chambéry, Dardel, 1930.

²³ Claire-Eliane Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2009. Les propos rapportés ci-dessous se trouvent aux pages 65, 80, 86 et 88 de cette édition.

Alpen d'Albrecht von Haller, mais cet intérêt demeure relatif, comme en témoigne son jugement : « Haller n'avait certainement pas compris le paysage alpestre ». Il manque selon elle « un guide qui fixera les lignes officielles d'un paysage à peine libéré des condamnations des époques passées ». L'auteur nous présente alors Rousseau comme le sauveur du paysage alpestre : la parution, en 1761 de *La Nouvelle Héloïse* et des fameuses lettres valaisannes de Saint-Preux assurèrent aux Alpes une publicité plus que certaine.

Si l'ouvrage de Claire-Eliane Engel ne se limite pas à ces positions, la perspective historique qu'elle synthétise dans ses premiers chapitres révèle bien un souci de classification marqué, qui pousse l'auteur à adopter un modèle historique : une position négative à l'égard des Alpes jusque dans les années 1760. Engel cherche alors à y faire adhérer ses sources en relativisant ou explicitant celles qui ne reflètent pas le parti pris initial. Constatant que « les textes ne respirent cependant pas toujours une haine aussi franche » à l'égard des montagnes, elle cherche à relativiser une remarque de Lady Wortley Montagu (1689-1762) datant de 1747 : « Ce cadre alpestre la charma ; elle lui trouvait une « beauté superbe et romantique ». « Mais comprit-elle vraiment ce paysage ? ». Plus loin, un commentaire positif de Maximilien Misson (~1650-1722) sur les Alpes de Savoie est déclassé pour des raisons politiques : en tant que protestant réfugié, Misson était porté à tout admirer en Suisse, même les montagnes. Quant aux ouvrages antérieurs, datant des XV^e et XVI^e siècles, ils n'ont « aucun cachet personnel ». Au-delà de ce procédé qui vise à relativiser les données non conformes au modèle préétabli, le texte dévoile une rhétorique partisane : « Une hostilité peu voilée, tel est le ton qu'on adopte pour parler des montagnes »²⁴ ; « Defoe lui-même n'a pas assez de termes blessants, de phrases dénigrantes pour peindre le Westmoreland [...] ».²⁵ Engel conclut de façon synthétique : « En France, en Angleterre, le ton de la période, en ce qui concerne les montagnes, est caractérisé par une indifférence hargneuse, méprisante ».

Au-delà de ces questions, l'ouvrage crée une certaine confusion au niveau de la portée du modèle historique construit. Claire-Eliane Engel précise bien dans sa préface que l'étude se limite aux textes littéraires rédigés entre 1685 et 1868 : les récits qui ne peuvent être rangés dans cette catégorie ne seront pas abordés. En revanche, cela n'apparaît pas nettement à la lecture des premiers chapitres de l'ouvrage, si bien que les

²⁴ Claire-Eliane Engel, *La littérature alpestre*, *op. cit.*, p. 75.

²⁵ *Ibidem.*

conclusions tirées pour une partie bien spécifique de la production textuelle consacrée aux Alpes peuvent être extrapolées à l'ensemble des représentations des Alpes. Engel s'intéresse dans les faits aux Alpes dans la littérature ; les textes n'ayant pas les qualités littéraires requises pour être traités dans l'ouvrage sont mis de côté en évoquant le manque d'intérêt qu'ils représentent. Le titre d'un ouvrage ultérieur aborde le même objet d'étude : *Les écrivains à la montagne* est une anthologie publiée successivement en deux tomes qui réunit des récits consacrés aux Alpes. La première livraison, intitulée *Ces monts affreux* considère la période allant de 1650 à 1810²⁶ tandis que la seconde, *Ces monts sublimes*, traite des années 1803-1895.²⁷ Claire-Eliane Engel propose ici une nette bipartition, mais la chronologie utilisée ne coïncide pas avec celle évoquée dans sa thèse, ce qui montre bien la difficulté de distinguer de manière stricte une période durant laquelle prévaut une perception négative du relief d'une période ultérieure qui voit se développer une vision positive de l'espace alpin. En ce qui concerne le premier tome, *Ces monts affreux*, il est à noter qu'un seul auteur est cité pour les années 1650-1739 et uniquement trois auteurs sont mentionnés pour la première moitié du XVIII^e siècle. Les textes réunis sous la rubrique « ces monts affreux » ont pour la plupart été rédigés dans la seconde partie du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e siècle par des auteurs tels que Bourrit, Deluc, Saussure, Chateaubriand ou encore Mme de Staël. L'absence de concordance entre les différentes périodisations utilisées par Claire-Eliane Engel est symptomatique de la diversité des représentations en vigueur. Quelle que soit la période considérée, le relief alpin peut faire l'objet de commentaires fondamentalement opposés, ce qui rend hasardeux la constitution d'une anthologie basée sur des critères chronologiques. Placer dans le même tome – *Ces monts affreux* – Saussure, qui a construit son œuvre de naturaliste dans les Alpes, aux côtés de Chateaubriand, qui préfère les voir de loin, semble en effet discutable.

*Numa Broc (*1934)*

Historiens et littéraires ne sont pas les seuls à s'être penchés sur la question des Alpes à l'époque des Lumières : Numa Broc y a consacré sa thèse de géographie, soutenue en 1966. Publié trois ans plus tard, l'ouvrage sera réédité par le C.T.H.S en 1991 avec un

²⁶ Claire-Eliane Engel, *Les écrivains à la montagne*. « *Ces Monts affreux* » (1650-1810), Paris, Delagrave, 1934.

²⁷ Claire-Eliane Engel, *Les écrivains à la montagne*. « *Ces Monts sublimes* » (1803-1895), Paris Delagrave, 1936.

titre modifié qui s'inscrit dans la tendance culturaliste du moment: *Les montagnes au siècle des Lumières : perception et représentation*.²⁸ Ce nouveau titre est moins précis que l'ancien dans la mesure où l'objet étudié par Numa Broc relève de la constitution des sciences géographiques au XVIII^e siècle, processus dans lequel les Alpes jouent un rôle central. L'ouvrage ne s'inscrit ainsi pas dans la ligne des titres précédemment évoqués puisqu'il aborde des thématiques plus techniques telles que les mesures d'altitude, l'origine des montagnes ou encore l'érosion. Au-delà de ces différences de propos, la thèse de Numa Broc se rattache néanmoins au discours historique ambiant dans les parties plus générales du texte, à commencer par la première phrase de l'introduction intitulée « Le XVIII^e siècle face à la montagne » :

C'est au XVIII^e siècle que les montagnes ont été découvertes sur le plan littéraire comme sur le plan scientifique. Cet intérêt porté aux montagnes suppose des changements profonds dans les attitudes et les mentalités collectives, une véritable révolution du sentiment. Comment les montagnes, objet de crainte ou de répulsion, sont-elles devenues objet de passion et d'étude ? On a expliqué, depuis longtemps, les répugnances des siècles précédents vis-à-vis des montagnes : si les hommes de la Renaissance ont manifesté un certain intérêt pour les pics et les glaciers*, le XVII^e siècle, marque à cet égard une nette régression. Peu attirés par la nature, les hommes de cette époque ne peuvent voir dans les montagnes que désordre et chaos : elles « blessent le désir d'ordre d'équilibre et de raison qui règne tout puissant sur les esprits de l'âge classique »**.²⁹

L'auteur, qui brosse un panorama chargé de contextualiser son propos, cite en référence Coolidge et Engel sans questionner les perspectives historiques retenues par ces auteurs. Ce procédé leur assure une vaste diffusion. Constatant à la suite de Claire-Éliane Engel qu'il y a néanmoins « dès le début du XVIII^e siècle, des attitudes nouvelles [qui] se font jour », Broc cherche lui aussi à les relativiser : Scheuchzer a bien écrit une histoire naturelle de Suisse en 1706, « mais il écrit en latin et ne touche que les érudits ». Dans les faits, le titre de l'histoire naturelle de Scheuchzer est bien en latin, mais le texte est en revanche rédigé en allemand.³⁰ Ce détail peut paraître *a priori* peu significatif, mais ce n'est pas le cas : l'argument évoqué perd sa validité puisque l'œuvre de Scheuchzer était de fait

²⁸ Numa Broc, *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIII^e siècle : contribution à l'histoire de la géographie*, Paris, Bibliothèque nationale, 1969 et Numa Broc, *Les montagnes au siècle des Lumières : perception et représentation*, Paris, Ed. du C.T.H.S, 1991.

* W. A. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme*.

** C.-É. Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, p.13.

²⁹ Numa Broc, 1991, op. cit., p. 15.

³⁰ Cf. infra, chapitre IV.

plus accessible qu'annoncé, ce qui garantissait une diffusion plus importante de son contenu. Au-delà de ce cas précis, l'anecdote révèle l'importance des sources alémaniques dans l'étude de la perception des Alpes au XVIII^e siècle : en choisissant de ne considérer que les textes francophones, Numa Broc se prive d'un important corpus susceptible de nuancer les périodisations mises en évidence jusque-là.

Philippe Joutard (*1935)

Publié en 1986 à l'occasion du « bicentenaire de la conquête » du toit de l'Europe centrale, *L'invention du Mont Blanc*³¹ réunit un ensemble de textes en rapport avec les montagnes, de l'ascension du Ventoux par Pétrarque en 1336 jusqu'à celle du Mont Blanc par Balmat et Paccard en août 1786. L'historien Philippe Joutard brosse ainsi un panorama historique qui vise à reconstituer la naissance de l'intérêt pour les Alpes et pour la Vallée de Chamonix en particulier. D'une manière globale, la perspective de Joutard est très proche de celles que l'on peut observer chez ses prédécesseurs. S'il apporte quelques sources supplémentaires – notamment tirées des périodiques publiés par les différents clubs alpins – il renvoie très fréquemment aux classiques du début du XX^e siècle évoqués ci-dessus en présentant souvent des citations de deuxième main. *L'invention du Mont Blanc*, petite anthologie portative, est cependant plus qu'une habile compilation : si le texte ne parvient pas à dépasser les perspectives développées par les courants dominants du discours historique sur les Alpes, il contient néanmoins les prémices d'une remise en question des schémas traditionnels. Dès son introduction, Joutard se distingue des textes qui accordent une importance prépondérante à Rousseau, la parution de *La Nouvelle Héloïse* en 1761 étant souvent retenue comme une date marquant la naissance de l'intérêt pour les Alpes. « Rousseau popularise, il ne crée pas » précise Joutard qui se range ainsi du côté de Coolidge en plaçant la naissance de la haute montagne au XVI^e siècle. Il mentionne donc les auteurs cités par Engel pour attester la perception négative des Alpes tout en précisant « qu'il serait facile de présenter en contrepartie des textes favorables à la montagne », « le mouvement d'intérêt pour celle-ci [étant] bien antérieur au XVIII^e siècle ». En ce qui concerne les perceptions de la montagne au XVI^e siècle, Joutard rejoint la pensée de Coolidge en intitulant son chapitre sur les humanistes suisses « Les ancêtres

³¹ Philippe Joutard, *L'invention du Mont Blanc*, Paris, Gallimard /Julliard, 1986. Les propos rapportés se trouvent aux pages 12 et 29.

du Club alpin ». Une nuance apparaît en revanche en ce qui concerne le XVII^e siècle considéré par Coolidge comme une période de déclin. L'intitulé de Joutard apparaît en effet moins catégorique : « Un XVII^e siècle plus indifférent ». Bien que toujours attaché à la perspective historique classique, le propos est légèrement nuancé : « Dans cette longue conquête de l'espace haut-montagnard, le XVII^e siècle apparaît, sinon comme un retour en arrière, du moins comme un ralentissement ».³² Il précise encore plus loin que « ce ralentissement d'intérêt ne signifie ni rupture ni retour en arrière ». Constatant que le XVII^e siècle présente tout de même des sources intéressantes, Joutard choisit une position intermédiaire qui tente de préserver la perspective historique développée depuis le début du XX^e siècle tout en considérant les textes publiés au cours du XVII^e siècle. L'équilibre est néanmoins instable : Joutard rejoint Coolidge quelques pages plus loin en précisant que « le XVIII^e siècle, en effet renoue avec le XVI^e siècle », ce qui accrédite la thèse d'un XVII^e siècle en retrait. Ouvrage récent en regard des publications de Coolidge et de Engel, *L'invention du Mont Blanc* a malgré tout près de trente ans maintenant ; il serait donc intéressant de considérer l'évolution de cette position transitoire. Joutard qui a participé au volumineux ouvrage intitulé *Mont-Blanc conquête de l'imaginaire*, paru plus récemment en 2002³³, revient sur ces questions dans un chapitre intitulé « De la montagne maudite à la montagne sublime... ou les métamorphoses de la représentation. *Ces monts affreux* ». Comme le laisse supposer l'intitulé du chapitre, l'historien reprend la périodisation historique classique, en mentionnant néanmoins le topographe bâlois Matthaeus Merian (1593-1650) pour le XVII^e siècle. De son côté, Conrad Gessner est un « archétype de l'alpiniste contemporain » qui a écrit « un manifeste en faveur de l'ascension de la haute montagne ». On ne trouve plus trace de la position nuancée qui faisait l'originalité de l'ouvrage paru en 1986.

II. LES REPRÉSENTATIONS DES ALPES AVANT LE TOURNANT DES LUMIÈRES

1. Un espace temporel plus vaste

Si la littérature évoquée jusqu'ici est parfois ancienne, les perspectives qui y sont illustrées ont perduré à travers les rééditions ou reprints récents d'ouvrages parus dans le

³² Philippe Joutard, *L'invention du Mont Blanc*, *op. cit.*, p. 73.

³³ *Mont-Blanc : conquête de l'imaginaire*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2002. Les propos rapportés se trouvent aux pages 21 et 22.

premier tiers du XX^e siècle comme ceux de Coolidge, Claire-Eliane Engel ou Numa Broc. Cette postérité éditoriale n'explique cependant pas à elle seule l'extraordinaire longévité de cette littérature ; ces textes ont conservé une certaine actualité scientifique dans la mesure où on trouve encore des remarques qui s'en inspirent dans des publications actuelles. Bien que les perspectives historiques classiques développées dans le courant du XX^e siècle commencent à être remises en question par certains auteurs que nous avons évoqués ci-dessus, il n'en demeure pas moins que les recherches menées sur la littérature de voyage, la Suisse et les Alpes durant ces vingt dernières années restent souvent concentrées sur l'époque du tournant des Lumières, période considérée comme l'âge d'or de la (re)découverte des Alpes.³⁴ On peut aisément comprendre cet intérêt, dans la mesure où les années 1760-1800 sont abondamment documentées : l'accès à une masse importante de sources facilite grandement l'étude des pratiques et représentations de l'époque. Sans nier l'importance des travaux consacrés au dernier tiers du XVIII^e siècle, il nous semble néanmoins important de replacer cette période dans une perspective historique plus large au lieu d'en faire un objet d'étude désolidarisé de son contexte. L'intérêt pour les Alpes atteint à la fin du XVIII^e siècle des proportions jusque-là inégalées qui ont conduit à la mise en évidence de cette époque particulière au détriment des décennies et siècles antérieurs. Les textes produits avant ces années fastes n'ayant que peu attiré l'attention des chercheurs, ils se révèlent bien moins connus et étudiés actuellement. La focalisation sur la production du tournant des Lumières influence également notre lecture des textes

³⁴ Citons, parmi une littérature très abondante, les ouvrages et articles suivants : Petra Raymond, *Von der Landschaft im Kopf zur Landschaft aus Sprache. Die Romantisierung der Alpen in den Reiseschilderungen und die Literarisierung des Gebirges in der Erzählprosa der Goethezeit*, Tübingen, M. Niemeyer 1993. Ute Heidmann Vischer, *Die eigene Art zu sehen. Zur Reisebeschreibung des späten achtzehnten Jahrhunderts am Beispiel von Karl Philipp Moritz und anderen Englandreisenden*, Bern/Berlin/Frankfurt a.M. u.a., P. Lang, 1993. Gilles Bertrand, « Parcours alpins sur le chemin de l'Italie. Les transformations de l'image de la montagne dans les guides et récits de voyage en langue française des dernières décennies du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle », in *Histoire des Alpes*, Zurich, Chronos, 2004. Gilles Bertrand, « Construire un discours sur la montagne. Nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v. 1760 - v. 1820) », in *Compar(a)ison. An International Journal of Comparative Literature*, N° 1-2, Bern, Peter Lang, 2001. Alain Guyot, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières. Hétérogénéité des sources », in *Société et Représentations*, 2006/1, N° 21, p. 117-133. Yasmine Marcil, *Les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*, Paris, Honoré Champion, 2006. Claude Reichler, « Air, orages et météores au tournant du XVIII^e siècle », in *L'événement climatique et ses représentations (XVII^e – XIX^e siècle), histoire, littérature, musique*, E. Le Roy Ladurie, J. Berchtold, J.-P. Sermain (éds), Paris, Desjonquères, 2007, p. 143-156. Claude Reichler, « Perception et représentation du paysage alpestre à la fin des Lumières », in *Le Paysage. Etat des lieux*, F. Chenet, M. Collot, B. Saint Girons (dir.), Bruxelles, Ousia, 2001. Nathalie Vuillemin, « Quelques aspects d'un « instrument dramatique » : orages et tempêtes en haute montagne chez les premiers voyageurs du Mont-Blanc », in *L'événement climatique et ses représentations (XVII^e – XIX^e siècle), histoire, littérature, musique*, E. Le Roy Ladurie, J. Berchtold, J.-P. Sermain (éds), Paris, Desjonquères, 2007, p. 181-193.

qui abordent les Alpes. Les auteurs de récits viatiques publiés dans les dernières années du XVIII^e siècle placent souvent le voyageur dans une perspective héroïque, aux prises avec les dangers de la montagne ; ces récits faussent ainsi notre perception des textes plus anciens en créant une attente de *locus horribilis* là où l'auteur des XVI^e et XVII^e siècles ne l'évoque pas. Dans les faits, la perception du relief alpin comme un lieu affreux n'est pas représentative du regard des auteurs du XVI^e au XVIII^e siècle.

Notre recherche s'articule autour de deux problématiques interdépendantes. D'une part, la question des représentations des Alpes antérieures aux années 1760-1800 reste jusqu'ici indéfinie : les études classiques évoquées ci-dessus n'ont pas été à même de donner une image satisfaisante des représentations que l'on observe dans les textes des XVI^e et XVII^e siècles ainsi que dans ceux parus dans les deux premiers tiers du XVIII^e siècle. Le dossier mérite donc d'être de nouveau ouvert pour offrir une étude circonstanciée des différents discours qui abordent les Alpes helvétiques entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. D'autre part, le fait d'avoir étudié les textes produits durant le tournant des Lumières indépendamment de ceux qui sont parus précédemment crée une césure historique arbitraire en masquant les liens éventuels entre les représentations antérieures et celles qui sont spécifiques à ces années où de nombreux voyageurs se rendent dans les Alpes. En niant tout intérêt pour l'espace alpin au XVII^e siècle, on crée un vide qui laisse apparaître comme entièrement neuves des représentations qui ne se sont pas créées spontanément à partir des années 1760. Cette réduction de l'espace temporel pris en considération a fait passer au second plan la notion de longue durée au profit de celle de (re)découverte des Alpes. Nous ne nions pas l'accroissement de l'intérêt pour les Alpes dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Préfigurant l'apparition du tourisme au XIX^e siècle, ce mouvement culturel et social a conduit des voyageurs issus de l'Europe entière à visiter la Suisse et ses montagnes. L'objet nous semble en revanche trop vaste pour pouvoir être uniquement considéré sous l'angle de la (re)découverte, notion intrinsèquement liée à l'ensemble des périodisations classiques bipolaires dans la mesure où elle indique une rupture historique entre un avant et un après.

Toute périodisation historique est sujette à discussion, dans la mesure où il s'agit d'un modèle chargé d'illustrer rétrospectivement la réalité, mais les différentes périodisations utilisées pour discuter de la perception du relief alpin sont trop catégoriques et manquent dès lors de précision. Pour se dégager de ces perspectives

classiques, il convient d'observer les représentations des Alpes selon un point de vue diachroniquement plus vaste tout en se distanciant d'une vision bipolaire trop simple qui divise les représentations entre pôles positifs et négatifs – entre *locus amoenus* et *locus horribilis*. Un premier pas consiste à mettre de côté l'idée d'unité en cherchant à rendre compte de l'aspect polyphonique des sources sans tenter de les placer dans un moule historique préconçu. Loin de représenter une contradiction, les positions divergentes prennent sens lorsqu'elles sont replacées dans leur contexte de production et non uniquement sur une échelle temporelle. En effet, lorsque l'on considère un nombre important de sources de types variés, on constate que les perceptions du relief alpin n'évoluent pas forcément ou pas uniquement selon les critères chronologiques qui ont retenu l'attention de la majorité des historiens du XX^e siècle.

La nature des sources se révèle dès lors capitale : de nombreuses contradictions présentes dans la littérature historique classique proviennent d'une sélection trop partielle du corpus, notamment en raison du fait que ces auteurs - souvent d'origine française - ont fait abstraction des sources alémaniques pourtant centrales pour la thématique qui nous concerne. Les types de source sélectionnés se doivent donc d'être aussi variés que possible afin de pouvoir garantir une bonne représentativité des différents discours ayant trait aux Alpes. Les sources choisies comprennent des textes intégralement ou partiellement consacrés aux Alpes. La langue de rédaction ne figure pas dans les critères de sélection : les Alpes couvrant un espace plurilingue, il n'est pas pertinent de limiter le corpus à un espace linguistique précis. Cette volonté d'élargissement du corpus vise à éviter les écueils sur lesquels bute la production historique classique qui s'arrête trop souvent à la mention de quelques grandes figures et produit ainsi des interprétations essentiellement construites sur une trilogie : Haller – Rousseau – Saussure. Sans négliger l'importance de ces auteurs majeurs, ils ne peuvent suffire à un examen des perceptions des Alpes.

Au-delà de l'abondance numérique des textes considérés, c'est bien la présence de sources issues de traditions différentes qui va conférer au corpus la représentativité souhaitée : si l'étude de textes littéraires n'est pas dénuée d'intérêt, il convient d'être attentif aux ouvrages qui relèvent de la littérature géographique, comme les descriptions géographiques de la Confédération. Les textes qui appartiennent au genre cosmographique se doivent également d'être inclus au corpus. Ces ouvrages plus

généraux, qui visent à la description du monde, abordent en général la Confédération Helvétique, donc les Alpes. La littérature viatique est également une source d'information capitale, tout comme la littérature savante, ces deux catégories se recoupant d'ailleurs parfois. Elargir le spectre des sources considérées permet de multiplier les contextes de production et, conséquemment, les représentations du relief alpin. Un savant qui fréquente les Alpes afin d'y collecter des informations ou du matériel d'étude ne portera pas le même regard sur le relief qu'un voyageur contraint de franchir un col dans de mauvaises conditions météorologiques. Bien plus que *locus amoenus* ou *locus horribilis*, les Alpes semblent être un espace plastique susceptible d'accueillir de multiples représentations, qui sont subordonnées au contexte dans lequel l'espace a été abordé.

Notre recherche s'inscrit dès lors dans une perspective culturaliste plutôt que littéraire au sens strict du terme :

L'histoire culturelle est celle qui s'assigne l'étude des formes de représentation du monde au sein d'un groupe humain dont la nature peut varier - nationale ou régionale, sociale ou politique -, et qui en analyse la gestation, l'expression et la transmission. Comment les groupes humains représentent-ils et se représentent-ils le monde qui les entourent ?³⁵

Cette définition de Jean-François Sirinelli, historien spécialiste de la France du XX^e siècle, pourrait sembler anachronique dans notre propos, mais l'auteur lui-même lui reconnaît une labilité historique certaine, dans un article écrit « à deux mains » avec le médiéviste Michel Sot, en précisant qu'il s'agit « [d']une définition de l'histoire culturelle dont le médiéviste peut faire son profit ».³⁶ Dans le cadre de notre travail, ce sont avant tout les discours qui seront étudiés à travers les textes réunis pour constituer notre corpus. Sirinelli et Sot donnent une définition large de l'histoire culturelle. Bien que notre objet de recherche soit plus récent, nous pouvons également l'inscrire dans cette optique :

Tout médiéviste pratique peu ou prou l'histoire culturelle, par les questions qu'il pose et par les documents sur lesquels il travaille, qui sont forcément des productions culturelles.³⁷

³⁵ Jean-François Sirinelli, *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 1992, vol. 2, p. III. Cette définition de l'histoire culturelle se trouve dans l'introduction du volume 2, intitulé *Cultures*. Philippe Poirrier reprend cette définition : Philippe Poirrier, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Belin, 2009.

³⁶ Jean-François Sirinelli et Michel Sot, « L'histoire culturelle », in François Bédarida (dir.), *L'histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995, p. 340 et 343.

³⁷ Jean-François Sirinelli et Michel Sot, « L'histoire culturelle », *art. cit.*, p. 340.

Notre travail, qui a pour finalité d'apprécier « comment les hommes représentent et se représentent le monde qui les entoure »³⁸, aborde en effet plusieurs « groupes humains » que constituent les voyageurs, les savants et les auteurs d'ouvrages géographiques. Tous portent différents regards sur le relief alpin, qu'il s'agit d'appréhender à travers les ouvrages qu'ils ont produits. Les représentations que nous envisageons d'étudier sont donc de différents types puisqu'elles concernent des discours viatiques, mais également savants ou encore poétiques. Elles relèvent donc parfois de l'expérimentation rigoureuse du milieu, mais peuvent également être du domaine de l'imaginaire. Si Philippe Poirrier note à propos de l'histoire culturelle que « sa volonté affichée d'apparaître comme une forme d'histoire sociale est une singularité française », notre démarche ne s'inscrit en revanche pas pleinement dans cette tradition historique.³⁹ Les aspects sociaux, religieux ou politiques ne seront ainsi pas abordés dans le cadre de cette étude tout comme les questions qui relèvent de l'histoire du livre. Les pratiques du voyage apparaissent marginalement dans notre propos : nous n'en proposons pas une étude systématique. De même, les questions liées à l'histoire des sciences ou aux réseaux savants ne seront pas abordées, notre travail se concentrant sur l'étude des discours tout en se permettant de faire occasionnellement appel à quelques illustrations. Lorsque l'étude du texte le rend nécessaire, nous convoquons le matériel cartographique en relation, par exemple pour expliciter le trajet d'un voyageur et les appellations qu'il utilise.

Nous avons ainsi construit notre objet d'étude sur un corpus de textes : l'écrit n'est bien entendu pas le seul type de « production culturelle » utilisé par les différents « groupes humains » pour représenter les Alpes, mais nous avons fait le choix d'écarter les autres types de représentation pour nous concentrer sur les aspects ayant trait aux discours. Ce choix ne remet cependant pas en cause l'approche culturaliste à laquelle nous nous référons. Sylvain Venayre, qui a réuni 130 titres qui relèvent de l'histoire des représentations, note en effet que « ces imaginaires peuvent être abordés par le biais de la représentation figurée. Néanmoins, c'est bien le discours qui est, le plus souvent, au cœur

³⁸ *Idem*, p. 346.

³⁹ Philippe Poirrier, « L'histoire culturelle en France "Une histoire sociale des représentations" », in Philippe Poirrier (dir.), *L'histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2008, p. 27.

de l'étude ». ⁴⁰ Si notre approche peut être considérée comme culturaliste dans la mesure où elle s'intéresse aux représentations - en l'occurrence textuelles - des Alpes, elle peut également être qualifiée de philologique, une attention particulière étant accordée au texte, notamment en travaillant sur des éditions successives ou en interrogeant les liens tissés entre différents titres par la copie d'informations. Massifs ou ponctuels, ouvertement mentionnés ou passés sous silence, les emprunts circulent d'un ouvrage à un autre et participent ainsi à la lente constitution d'un savoir collectif sur l'espace alpin, savoir qui prend la forme d'un fonds commun susceptible de transcender les genres, le discours viatique se trouvant parfois intégré au sein d'un texte géographique.

Nous prêtons également une attention particulière à replacer les sources considérées dans leur contexte de production tout en pesant les correspondances et les différences qui les rapprochent ou les distinguent d'autres sources similaires. L'importance d'une source est également évaluée attentivement en fonction de sa portée, c'est-à-dire de sa diffusion : le contenu d'un ouvrage édité – et parfois même abondamment réédité – est par définition partagé. Inversement, un témoignage issu d'un fonds d'archives a une diffusion faible ou nulle : il convient de le considérer, car il peut servir à confirmer ou à relativiser les représentations convoquées dans d'autres textes, mais il faut néanmoins tenir compte de son absence de publicité. La majeure partie des sources convoquées dans cette étude est donc composée de textes publiés. La nature polyphonique du corpus requiert cependant un mode d'appréhension des sources qui permette d'interroger de la même manière des textes issus de traditions différentes : il convient d'appréhender le discours tenu sur les Alpes tout en tenant compte de l'ensemble du texte et de ses caractéristiques propres. Contextualisation et pondération des sources sont dès lors au centre du questionnement : c'est le poids relatif d'une représentation qui est examiné, bien plus que sa valeur brute. Pascal Ory note ainsi que « le questionnement culturel gardera toujours le souci de la mesure » sans pour autant parler d'analyse quantitative :

Ainsi pourra-t-on toujours approcher un phénomène de succès culturel par la bande, au travers moins des chiffres absolus que de ces indices relatifs que sont, par exemple, la fréquence des rééditions, traductions, adaptations,

⁴⁰ Sylvain Venayre, « L'invention de l'invention. L'histoire des représentations en France depuis 1980 », in *L'histoire culturelle du contemporain. Actes du colloque de Cerisy*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2005, p. 40. Sur les 130 titres convoqués, Venayre en cite deux qui relèvent de la « représentation figurée ».

détournements et autres dénonciations, la récurrence d'une thématique, la diffusion d'un vocabulaire, la prise en compte par les institutions, etc...⁴¹

L'identification d'une constellation de représentations s'effectue à partir des résultats issus du traitement des sources convoquées. Si les textes du corpus sont de natures différentes, des sous-groupes représentatifs peuvent malgré tout être constitués. Considérer la source en lien avec son contexte de production permet d'établir une liste de modes de représentation principaux – discours viatique, discours savant, discours géographique – eux-mêmes sujets à la variation et à la mixité. En effet, si le récit d'un naturaliste ou d'un aristocrate faisant son Grand Tour peuvent être liés au genre viatique, le passage des Alpes ne suscitera assurément pas les mêmes commentaires chez ces deux auteurs. Une certaine classification peut être effectuée à partir de caractéristiques communes, mais il convient de laisser place à la nuance au sein des différents modes de représentation.

Placer notre objet d'étude dans la catégorie de l'histoire culturelle demande encore à définir plus précisément ce que l'on entend par le terme « représentation ». Sylvain Venayre, relève « la rareté des articles d'historiens sur la notion de représentation » quand bien même « l'histoire de l'histoire est devenue une branche de plus en plus importante de la discipline ». ⁴² Sylvain Venayre entreprend dès lors de considérer le développement de l'histoire des représentations en retraçant sa généalogie. En partant de « l'histoire des mentalités », Venayre commente le mouvement qui a abouti à la notion de « systèmes de représentations mentales » tout en précisant que le concepte reste flou :

Cela dit, le remplacement des anciennes mentalités par les nouvelles représentations, la diffusion de la notion de « système de représentations » n'ont pas empêché que le flou demeure autour du terme de représentations. Peut-être ce flou est-il une condition essentielle de l'efficacité de la notion, comme le disait naguère Jacques Le Goff à propos des mentalités, et comme l'écrivent aujourd'hui François Dosse ou Christian Delacroix à propos des représentations.⁴³

Cette imprécision de la notion n'a cependant pas entravé son succès, qui se développe selon Venayre avec l'usage du terme « invention » que l'auteur considère comme un terme

⁴¹ Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, 2007, p. 15

⁴² Sylvain Venayre, *art. cit.*, p. 32.

⁴³ Sylvain Venayre, *art. cit.*, p. 36.

de substitution à celui de « représentation ».⁴⁴ Après avoir étudié 130 ouvrages⁴⁵ dont le titre contient le mot « invention », il parvient à la conclusion suivante :

Pour intéressante qu'elle soit, la question des ancrages universitaires de tous ces auteurs est néanmoins secondaire. Bien plus remarquables sont les similitudes de leurs approches méthodologiques, dès lors qu'ils utilisent le terme « invention » dans l'acception de nouveau sens ou nouvel usage conféré à quelque chose de déjà connu. En effet, tous se proposent alors de comprendre un aspect du présent à travers l'analyse d'un phénomène passé. [...] Il ne s'agit pas pour eux de postuler une origine à un phénomène contemporaine, mais de comprendre, en remontant dans le temps, le processus des émergences et des mutations de formes qui ont conduit progressivement à l'existence de ce phénomène dont ils s'efforcent de faire ressortir la dimension fondamentalement historique. « L'invention » est la mise en évidence par le chercheur d'une réappropriation collective de quelque chose de déjà connu, un transfert de sens ou d'usage que le livre se propose de dater précisément, afin de mieux le comprendre.⁴⁶

Dans le cadre de notre travail, c'est bien « la définition d'un nouveau sens », « un nouvel usage conféré à quelque chose de déjà connu »⁴⁷ que nous illustrons. S'il est évident que la connaissance du milieu alpin était meilleure au XVIII^e qu'au XVI^e siècle, les Alpes ont néanmoins été parcourues à toutes les époques⁴⁸ : le milieu était déjà fréquenté et donc connu, mais c'est l'évolution de son appréhension au fil du temps – son « nouveau sens » – que nous cherchons à identifier. Nous renonçons pour notre part à utiliser le terme « d'invention », qui nous semble adéquat pour décrire une évolution relativement rapide que l'on peut « dater précisément » selon les termes de Venayre. En effet, nous ne proposons pas de datation précise quant à la naissance d'un intérêt spécifique pour

⁴⁴ « Peu de livres, donc, se présentent au lecteur, dès leur titre, comme des livres d'histoire des représentations. En revanche, il m'apparaît que le monde créatif de l'édition a trouvé le moyen de pallier le manque d'attractivité du mot « représentation » en faisant appel à la noblesse moderne du mot « invention ». Sylvain Venayre, *art. cit.*, p. 37.

⁴⁵ La liste de Sylvain Venayre s'étend de 1964 avec *L'invention de la liberté. 1700-1789* de Jean Starobinski à 2003. Une consultation rapide des catalogues de bibliothèques permet de se rendre compte que le mot « l'invention » est toujours fréquemment convoqué dans les titres d'ouvrages. Parmi les 130 titres mentionnés par Venayre figure naturellement *L'invention du Mont-Blanc* de Philippe Joutard, ouvrage que nous avons mentionné ci-dessus.

⁴⁶ Sylvain Venayre, *art. cit.*, p. 39.

⁴⁷ *Idem*, p. 38.

⁴⁸ Voir notamment *L'homme et les Alpes suisses : une histoire de 50000 ans*, Archéologie Suisse, Bâle, SSPA, 2010, N°2. Des découvertes récentes attestent que le Schnidejoch – col situé à 2756 m qui permet de passer du canton de Berne au Valais – était utilisé à l'époque préhistorique : Albert Hafner, « L'archéologie entre glaciers et sommets. Dernières découvertes dans les Alpes bernoises (cantons de Berne et du Valais, Suisse) », in *Les hommes préhistoriques et les Alpes*, Maria A. Borelle (dir), Document du Département de géographie et environnement de l'Université de Genève, 2011, p. 51-58.

l'espace alpin dans la mesure où nous considérons qu'il s'agit d'une lente évolution.⁴⁹ S'il semble évident que l'on puisse parler de *L'invention du bronze*⁵⁰ dans la mesure où il s'agit d'une pratique culturelle très circonscrite, il apparaît d'emblée plus difficile d'appliquer une telle notion à un espace propre à abriter de nombreuses pratiques et représentations, qui peuvent de surcroît s'avérer divergentes. Il n'en demeure pas moins que l'objet de notre étude s'inscrit dans une des grandes orientations de l'histoire des représentations, identifiées par Venayre, à savoir « celle qui a pour objet les représentations de l'espace et du temps ».⁵¹ Notre but est en effet de retracer l'histoire de l'évolution d'une perception afin de « comprendre les nouveaux usages et les nouveaux sens conférés à un espace donné ».⁵² On pourra ainsi voir comment le col alpin peut changer de statut : initialement passage permettant de franchir une chaîne de montagne, il devient également un lieu où l'on se rend en aller et retour pour y admirer la vue, changement qui témoigne d'une modification des attentes du voyageur. Si Pascal Ory définit la notion de représentation comme étant « la forme d'une expression »⁵³, nous pouvons dans le cadre de notre travail préciser qu'il s'agit essentiellement d'une forme textuelle d'expression, rédigée par différents « groupes humains », dans des contextes de production variés que nous réunissons en différents genres, à savoir viatique, savant et géographique. Loin d'être étanches, ces césures n'empêchent pas les discours de s'imbriquer. L'étude de ces représentations polyphoniques permet de mettre en évidence la lente évolution de l'appréhension du relief alpin helvétique entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

2. Le corpus

Une fois ces questions précisées, il reste à définir le corpus à étudier aussi bien au niveau de la période considérée que de l'espace géographique pris en compte. Comme

⁴⁹ Gilles Bertrand, dans un article qui concerne des textes pour la plupart plus récents que les nôtres, émet également une réserve à ce sujet : « La mise en évidence "d'inventions" comme celle du rivage ou de la montagne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ne va pas sans poser de nombreux problèmes. » Bertrand émet notamment des « doutes » au sujet de « la pertinence du choix d'une date d'apparition d'un phénomène touchant aux représentations collectives ». Gilles Bertrand, « Construire un discours sur la montagne. Nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v. 1760- v. 1820) », in *Discours sur la montagne : rhétorique, science, esthétique*, Gilles Bertrand et Alain Guyot (dir.), *Compar(a)ison I/II* (2001), Bern, Peter Lang, 2003, p. 93-130.

⁵⁰ Pascal Ory, *L'invention du bronze*, [Paris], Ed. Complexe, 2008.

⁵¹ Sylvain Venayre, *art. cit.*, p. 43.

⁵² *Ibidem.*

⁵³ Pascal Ory, *op. cit.*, p. 9.

mentionné ci-dessus, l'objet que nous cherchons à appréhender est plus vaste que les textes du tournant des Lumières qui sont fréquemment convoqués. Nous allons en conséquence remonter jusqu'au milieu du XVI^e siècle avec la *Cosmographia* de Sebastian Münster, parue en allemand en 1544 pour la première édition. Ce texte, qui contient une importante description du Valais est central pour la question de la perception des Alpes non seulement au XVI^e siècle, mais également ultérieurement. En effet, les nombreuses éditions que ce texte a connues ainsi que les différentes traductions éditées ont participé à une importante diffusion de son contenu. En ce qui concerne l'autre extrémité temporelle de notre corpus, nous n'avons pas inclu les textes parus au tournant des Lumières. Nous ne considérons ainsi pas les ouvrages de de Saussure, Deluc, Bordier et Bourrit. Abondamment étudiés dans de nombreuses publications, ils appartiennent déjà à la période durant laquelle l'intérêt pour les Alpes est considérable auprès des voyageurs et des naturalistes. Les représentations des Alpes que l'on peut observer chez ces auteurs peuvent dès lors être considérées comme découlant en partie des textes qui constituent notre corpus. Notre intérêt se concentre en effet sur des ouvrages qui précèdent la période phare du voyage dans les Alpes. Les textes les plus récents de notre corpus ont donc été publiés dans les années 1760 pour les récits viatiques et savants. Pour les sources qui relèvent de la littérature géographique, nous considérons encore certains textes produits dans les années 1770, notamment lorsqu'il s'agit de rééditions d'un texte plus ancien. En ce qui concerne le corpus naturaliste, le texte le plus tardif est de Gottlieb Sigmund Gruner : l'ouvrage intitulé *Die Eisgebirge des Schweizerlandes* est paru en trois tomes à Berne en 1760. Pour la littérature géographique, le texte le plus récent est dernière édition de *L'Etat et les Délices de la Suisse*, publié à Neuchâtel en 1778. Enfin, le dernier texte viatique que nous considérons est un récit de Hans Rudolf Schinz qui relate un voyage réalisé en 1763.

L'espace géographique que nous avons délimité se doit également d'être expliqué. Considérer l'ensemble de l'arc alpin se serait avéré utopique, aussi bien au niveau de la collecte des sources que de leur traitement, car leur nombre aurait alors été considérable. Effectuer un choix linguistique, qui aurait consisté à ne retenir que les sources rédigées en français aurait permis d'en réduire drastiquement le nombre, mais cette solution de facilité a d'emblée été écartée. En effet, comme on l'a exposé ci-dessus, la mise à l'écart du corpus alémanique par les historiens français qui ont abordé la question au XX^e siècle est

en partie responsable des périodisations tranchées qui ont été établies. Ces textes rédigés en allemand représentent une part importante du corpus d'un point de vue quantitatif, mais également au niveau de leur contenu. Certains textes majeurs pour la question des représentations des Alpes proviennent en effet de l'espace alémanique. Sélectionner une langue pour écarter les autres serait de surcroît méthodologiquement douteux, car il n'y a pas forcément concordance entre la langue utilisée pour la rédaction d'un texte et l'espace considéré. Un texte rédigé en allemand peut très bien avoir pour objet un espace romand ou francophone et inversement. Choisir de traiter des textes en allemand et en français aurait déjà été une solution plus avantageuse qu'une sélection monolingue, mais rien ne justifiait d'écarter les sources rédigées dans les autres langues. Nous avons donc décidé de ne pas construire notre corpus en fonction d'un choix linguistique. Nous traitons dès lors des textes rédigés en français, allemand, anglais, italien et latin. La provenance des voyageurs aurait également permis d'effectuer un tri, mais étudier des textes rédigés uniquement par des auteurs issus de la Confédération ou des Etats germaniques ou du Royaume de France ne se justifiait pas à nos yeux dans la mesure où c'est un regard aussi large que possible que nous voulions cerner. Plutôt que de poser des limites au niveau des sources considérées, nous avons dès lors préféré nous en tenir à un espace qui présentait une certaine unité historique, soit les limites de la Confédération. Ce choix s'avère par ailleurs particulièrement pertinent lorsqu'il est question de la littérature géographique, plusieurs ouvrages ayant été consacrés à la description de la Confédération. Nous considérons ainsi les textes produits sur les régions alpines qui se trouvent à l'intérieur de la Confédération des XIII cantons. Au territoire de la Confédération même, il convient d'ajouter ses bailliages – notamment ceux dits ultramontains – ses alliés comme le Valais et les Liges grises sans oublier la Valteline, qui est un sujet des Liges grises.

En ce qui concerne le type de textes considérés, nous avons défini un corpus mixte, constitué de littérature viatique, naturaliste et géographique. Les sources présentent ainsi une certaine variété tout en demeurant malgré tout comparables. Par littérature viatique, nous entendons toute sorte de récits de voyage, qu'ils soient très développés ou non. L'espace géographique de l'ensemble du voyage n'est ainsi pas déterminant : certains voyages se déroulent uniquement dans l'arc alpin tandis que d'autres sont plus étendus. Les auteurs n'accordent également pas tous la même attention à la partie alpine de leur parcours : certains textes comportent uniquement quelques lignes sur la traversée des

Alpes tandis que d'autres consacrent une place importante à la description du parcours alpin. Dans les deux cas, ces sources sont intéressantes : considérer uniquement celles qui abordent les Alpes de façon détaillée donnerait l'illusion que l'ensemble des auteurs accordent une grande considération à cette étape de leur trajet alors que ce n'est pas le cas. S'arrêter aux informations délivrées dans un texte laconique n'est de surcroît pas inutile dans la mesure où cela permet d'identifier quelles étaient les informations les plus importantes pour l'auteur en question. La littérature naturaliste peut également être viatique, plusieurs savants ayant fait des voyages intra-alpins afin d'étudier les particularités du milieu. D'autres textes naturalistes s'approchent en revanche plus de la forme du traité, mais ils offrent également un accès à l'étude des représentations de l'espace alpin, par exemple en fonction du choix des thématiques abordées. La littérature géographique comprend des textes de type encyclopédique, qui ont des objets de nature différente. Certains sont très généraux : il s'agit de descriptions du monde qui contiennent en principe peu d'informations sur la Confédération, celle-ci n'étant qu'une région à traiter parmi d'autres. Certains textes, consacrés uniquement à l'espace de la Confédération, sont en revanche plus précis. Un dernier niveau de littérature géographique, constitué de descriptions plus locales, consacrées à un canton ou à une région, permet d'accéder à différents types de représentations des Alpes.

La constitution de l'ensemble de ce corpus s'est faite à l'aide de différentes ressources. Nous avons ainsi utilisé une bibliographie très complète datant du XVIII^e siècle. Il s'agit de l'ouvrage de Gottlieb Emmanuel von Haller intitulé *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*, paru à Berne en sept tomes entre 1785 et 1788.⁵⁴ La bibliographie d'Adolf Wäber, parue entre 1899 et 1909, est également très importante : *Landes- und Reisebeschreibungen. Ein Beitrag zur Bibliographie der schweizerischen Reiseliteratur, 1479-1890*.⁵⁵ Un ouvrage du britannique Gavin de Beer est aussi une aide précieuse : *Travellers in Switserland*, paru en 1949, recense les voyageurs qui se sont rendus en Suisse.⁵⁶ Claude Reichler nous a également fourni un inventaire réalisé par Anika Disse lors de la phase

⁵⁴ Gottlieb Emanuel von Haller, *Bibliothek der Schweizer-Geschichte und aller Theile, so dahin Bezug haben*, Bern, in der Hallerschen Buchhandlung, 1785-1788.

⁵⁵ Adolf Wäber, *Landes- und Reisebeschreibungen : ein Beitrag zur Bibliographie der schweizerischen Reiseliteratur, 1479-1890*, Bern, K. J. Wyss, 1899-1909. La bibliographie a également été éditée en français : Adolf Wäber, *Descriptions géographiques et récits de voyages et excursions en Suisse : contribution à la bibliographie de la littérature suisse des voyages*, 1479-1890, Berne, K.J. Wyss, 1899-1909.

⁵⁶ Gavin de Beer, *Travellers in Switserland*, London / New York / Toronto, Oxford University Press, 1949.

préparatoire du projet ViaticAlpes.⁵⁷ En plus de ces ressources imprimées, les ressources numérisées constituent une aide indispensable pour la collecte de textes, notamment en raison du fait qu'elles permettent d'effectuer des recherches à l'aide de mots-clefs en les identifiant également lorsqu'ils apparaissent à l'intérieur d'un texte, ce qui n'est pas possible avec un catalogue de bibliothèque usuel. Outre *Google books* et *Gallica*, de nombreuses autres bibliothèques, notamment allemandes et suisses ont également numérisé une partie de leurs fonds. Le meta-catalogue du Karlsruhe Institute of Technology, nommé *Karlsruher Virtueller Katalog* (KVK) nous a facilité la tâche en permettant une recherche groupée dans différentes bibliothèques digitales. Certains textes rédigés en anglais nous ont été rendus facilement accessibles à travers la base de données intitulée *Eighteenth Century Collections online*.

⁵⁷ On retrouvera le projet à l'adresse suivante : www.unil.ch/viaticAlpes.

CHAPITRE I : LES TEXTES DE LA RENAISSANCE ET LEUR POSTÉRITÉ

Die menschen machen inen ir leben sour, do es oft nit noetig.

Andreas Ryff, *Liber Legationum*, 1593.

I. DIFFUSION ET PÉRENNITÉ DU SAVOIR : LE CAS DE LA MARMOTTE

Si l'on peut considérer les pratiques des Alpes au XVIII^e siècle d'un point de vue synchronique en cherchant des informations dans les sources de l'époque, la question des représentations gagne en revanche à être abordée selon une perspective diachronique qui permet, de par l'approfondissement du champ, d'expliquer l'origine et l'évolution des représentations qui ont cours plutôt que de se borner à constater leur présence. En effet, une part non négligeable du savoir alpin que l'on peut lire dans les textes produits au XVIII^e siècle lui est antérieure : démêler l'acquis de la nouveauté en identifiant les représentations propres au XVIII^e siècle tout en appréhendant les questions liées à la diffusion d'informations puisées dans des textes plus anciens s'avère donc indispensable pour aborder les différents points de vue que l'on peut observer au sein des textes. L'exemple de la marmotte fait figure de cas d'école en la matière et peut servir à illustrer la question dans la mesure où les informations que l'on trouve dans les textes du XVI^e siècle sont fréquemment reprises dans des ouvrages publiés ultérieurement. Animal de montagne par excellence, la marmotte constitue une particularité du milieu, mentionnée par de nombreux auteurs qui abordent les Alpes et ce indépendamment du propos initial de l'ouvrage projeté. S'il n'est pas très surprenant de trouver le rongeur évoqué dans les cosmographies, qui recueillent un savoir global sur une région donnée, on trouve également des descriptions de la marmotte dans des ouvrages qui abordent de manière plus marginale les Alpes. Les particularités zoologiques de l'animal sont vraisemblablement responsables de cet intérêt marqué : la marmotte hibernant durant l'hiver, elle était propre à attiser la curiosité des habitants du lieu tout comme celle des savants. Le discours sur les Alpes n'est cependant pas le seul cadre dans lequel la marmotte est considérée puisque le rongeur est bien entendu également décrit dans les textes naturalistes qui abordent le règne animal. Ces deux domaines d'étude – géographique et naturaliste – ne portent pas le même regard sur l'objet considéré, même

s'il y a bien évidemment des points de rencontre. Il convient donc de les considérer de manière parallèle pour observer la diffusion et l'évolution du savoir sur la marmotte dans ces deux catégories d'ouvrages.

1. La marmotte dans la littérature géographique

Sebastian Münster (1488-1552), savant originaire du sud de l'Allemagne, mais établi à Bâle depuis 1528, aborde ainsi la marmotte dans sa *Cosmographia*⁵⁸ publiée – en allemand pour la première édition – dans la cité rhénane en 1544. La *Cosmographia* de Münster ayant connu un important succès éditorial⁵⁹, les informations contenues dans l'ouvrage sont capitales du point de vue de la diffusion ultérieure de ce savoir. Dans les faits, Münster n'est pas l'auteur principal de la description du Valais dans laquelle est intégré le chapitre qui traite de la marmotte, puisqu'elle a été confiée à un informateur local, le Landtvoigt Johannes Kalbermatter (~1495-1551)⁶⁰, qui se voit d'ailleurs dûment remercié au début du chapitre en question. A partir de l'édition de 1548 Münster a en revanche complété par endroits le texte que lui a livré Kalbermatter en y ajoutant des informations, notamment géographiques, recueillies lors d'un voyage qu'il a effectué en Valais en 1546. Si la description des lieux et des cols valaisans est principalement de la main de Kalbermatter, Münster semble avoir pris une part plus importante en ce qui concerne le chapitre sur la marmotte. Le texte peut même laisser supposer qu'il l'a entièrement rédigé lui-même. Si l'on en croit Münster, qui précise avoir reçu en cadeau des marmottes de Kalbermatter, les informations fournies peuvent appartenir pour une large part à l'expérience personnelle de l'auteur qui aurait ainsi eu tout loisir de les

⁵⁸ Sebastian Münster, *Cosmographia Beschreibung aller Lender durch Sebastianum Munsterum in welcher begriffen, Aller völker Herrschafften, Stetten, und namhaftiger flecken, herkommen : Sitten, Gebräuch, Ordnung, Glouben, Secten, und Hantierung, durch die gantze Welt, und fürnemlich Teütscher Nation : was auch besonders in iedem Landt gefunden unnd darin beschehen sey*, Basel, Henricus Petri, 1544.

⁵⁹ Si on se réfère au décompte de Matthew McLean, on dénombre vingt-et-une éditions allemandes (parues entre 1544 et 1628), cinq éditions latines (parues entre 1550 et 1572), six éditions françaises, trois éditions italiennes et une édition tchèque, soit un total de 36 éditions. Matthew McLean, *The Cosmographia of Sebastian Munster. Describing the world in the Reformation*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. 364. En se fondant sur les chiffres donnés en 1963 par Karl Heinz Burmeister, McLean note que le tirage total est estimé à 50'000 copies pour les éditions allemandes et 10 000 copies pour les éditions latines, *ibidem*, p. 170.

⁶⁰ La description du Valais passe pour un des chefs-d'œuvre de la *Cosmographia*. Du point de vue de sa diffusion l'ouvrage est, pour le XVI^e siècle, un des textes les plus importants sur les Alpes valaisannes. Pour plus de détails sur la *Cosmographia*, on se reportera à l'article d'Anton Gattlen : « Die Beschreibung des Landes Wallis in der Kosmographie Sebastian Münsters », in *Vallesia*, N° 10, 1955, p. 97-152. Bien qu'ancienne la contribution reste une référence importante au sujet de la *Cosmographia*.

observer. La culture livresque conserve néanmoins son importance, comme le confirme une référence à Pline l'Ancien (23-79) :

Et pour ce qu'ilz n'ont point de voicture pour emporter ce qu'ilz ont amasse, ilz font d'eulx mesmes des chariotz, car l'un apres l'aultres se couche sur le doz, & empoigne & estreint de toutz ces piedz le foing que les aultres mettent sur son ventre, puis les aultres prennent cestuy leur conpaignon qui sert de charrette, par la queue, & le trainnent iusques dedans la tasniere avec tout le butin, à fin quilz puissent passer la durte de l'hyver en dormant. De là vient qu'ilz ont le doz use & pellé en ce temps là, comme dit Pline.⁶¹

Si l'évocation de cette autochargeuse animale peut être considérée comme une anecdote, l'erreur se révèle être un indicateur précieux dans la mesure où la traçabilité d'une information erronée est supérieure à celle d'une information correcte. Suivre notre chariot au fil du temps nous permettra dès lors d'avoir un premier aperçu des liens non négligeables qui peuvent exister entre le savoir humaniste sur les Alpes et les textes des Lumières.

Outre les nombreuses éditions de la *Cosmographia* publiées dans leur écrasante majorité chez l'éditeur Heinrich Petri à Bâle, l'ouvrage connaîtra également une diffusion en France suite à l'édition de François de Belleforest (1530-1583), parue à Paris en 1575.⁶² Cette nouvelle version, basée sur l'édition française de la *Cosmographia*, est augmentée, notamment en ce qui concerne la France. La partie qui traite de la marmotte ne subit en revanche pas de changement par rapport à l'édition initiale, qui est simplement recopiée, ce qui a pour conséquence de diffuser l'information erronée de Pline encore plus largement. La réception en France des mœurs prêtées à la marmotte ne passe cependant pas uniquement par les éditions françaises de la *Cosmographia* ou par la version remaniée de Belleforest : Guillaume Paradin publie en 1552 sa *Cronique de Savoye*⁶³, qui sera rééditée

⁶¹ Nous citons ce passage d'après l'édition française de la *Cosmographia* : Sebastian Münster, *Cosmographie*, [Basel], [Heinrich Petri], [1552 ou 1556], p. 382-383. L'exemplaire que nous avons consulté est dépourvu de page de couverture, si bien que la bibliothèque qui le possède ne sait pas s'il s'agit de l'édition de 1552 ou de 1556. La question n'a pas d'influence sur notre propos. Voici ce que Pline dit à ce sujet : « Si l'on en croit quelques auteurs, le mâle et la femelle s'associent pour cette opération [ramasser des provisions] : l'un des deux alternativement se renverse sur le dos, tenant entre ces pattes un faisceau d'herbes ; l'autre lui saisit la queue avec les dents, et le traîne au terrier. Voilà pourquoi leur dos est dégarni de poil dans cette saison ». *Histoire naturelle*, Liber octavus, N° LV.

⁶² François de Belleforest ; Sebastian Münster, *La cosmographie universelle de tout le monde... Auteur en partie Münster, mais beaucoup plus ornée, augmentée et enrichie, par François de Belleforest...*, A Paris, Chez Michel Sonnius, 1575.

⁶³ Guillaume Paradin, *Cronique de Savoye*, A Lyon, Par Jean de Tournes et Guil Gazeau, 1552 ou Guillaume Paradin, *Chronique de Savoye*, A Lyon, Par Jean de Tournes, 1561.

en 1661. Le chapitre II de la chronique est consacré au « singularitez du païs des Valesiens, des Alpes, & du Lac de Genève » et contient un texte qui traite de la marmotte en suivant scrupuleusement l'ordre et la nature des informations dispensées dans celui de Münster, sans en être pour autant une copie exacte. La *Cronique* et l'édition française de la *Cosmographie* ayant été publiées la même année, respectivement à Lyon et à Bâle, il est possible que Paradin n'ait pas disposé du texte français de Münster : il s'agit vraisemblablement d'une traduction de la version allemande. La marmotte transformée en chariot est dûment évoquée : seule la provenance de l'herbe ainsi amassée change, puisque Paradin précise que les marmottes la dérobent pendant les foins alors que chez Münster elles la récoltent elles-mêmes. Cette différence entre la description selon Münster et selon Paradin permet de distinguer ces deux sources qui ont le chariot en commun, mais qui se différencient par la récolte licite ou non du fourrage.

Si les ouvrages évoqués jusqu'ici mentionnent encore la nature antique de ce savoir en l'associant à la figure de Pline, ce ne sera plus le cas ultérieurement, l'information étant fournie sans commentaire particulier dans les textes du XVII^e siècle qui se réfèrent à ces auteurs. Le savoir antique et le savoir moderne sont ainsi placés sur le même plan, sans qu'il soit possible pour le lecteur de déceler l'origine fondamentalement différente de ces informations. Ainsi l'historien franciscain Jacques Foderé (vers 1550 – après 1624) aborde la marmotte dans sa *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de St. François...* (1619)⁶⁴ à l'occasion des pages qui traitent de « la custoderie de Savoie ». L'espace alpin n'est pas étranger à Foderé dans la mesure où il est originaire de la Haute-Maurienne en Savoie et il semble probable qu'il livre une part d'expérience personnelle dans son texte. Il ne manque cependant pas d'ajouter quelques lignes sur l'organisation du transport de foin, faisant ainsi cohabiter l'observation personnelle de l'espace alpin avec les sources livresques. Après avoir indiqué que le foin est dérobé dans les prés fauchés – l'information renvoie donc à Paradin ou à une éventuelle source ultérieure de même nature – il précise que « quelquesfois chascune porte sa charge separement à la gueule », mais il mentionne également le chariot de transport en

⁶⁴ Jacques Foderé, *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de St. François, et monastère S. Claire érigés en la Province anciennement appelée de Bourgogne à présent de St. Bonaventure enrichie des singularités plus remarquables des villes ou lesdicts couvents sont situez*, A Lyon, Chez Pierre Rigaud, 1619.

multipliant les détails, laissant ainsi suggérer l'expérience, évidemment fictive, de l'auteur en la matière :

[...] d'autresfois l'une d'entre elles se met à la renverse, & les autres la chargent à pleines goulees de foin : & quand elle se sent asses chargee, elle ferme tant peu que soit les quatre pattes, comme embrassant le foin : & les autres la trainent dans la caverne avec les dents, qui par la queüe, qui par les oreilles, sans luy faire mal, & font ainsi chacune son tour : aussi en telle saison elles ont communement le dos pelé [...].⁶⁵

Notre franciscain savoyard n'est pas le seul homme d'Eglise à aborder la description du pays dans un ouvrage dont le propos principal est ailleurs. Le pasteur Jean Léger (1615-1670), fait de même dans son livre intitulé *L'histoire générale des Eglises évangéliques des Vallées de Piémont : ou Vaudoises*.⁶⁶ Il accorde un paragraphe à la marmotte lorsqu'il traite « De la situation, étendue, fertilité, & autres plus-remarquables qualités des vallées de Piémont » :

[...] j'ay souvent pris grande plaisir à contempler leur charité, s'il faut que je la nomme de la sorte, & l'industrie de ces petites bestes ; c'est que voulant faire amas de foin pour porter dans leur cavernes [...] châcune travaille à couper de l'herbe avec les dents, & quand elle est seiche, quelqu'une des femelles de la troupe se couchant à la renverse sur le gazon, avec les 4. jambes ouvertes en haut, les autres accourent toutes avec leur gueule pleine de cette herbe seichée, & ne cessent d'en apporter sur le ventre de cette pauvre beste jusqu'à ce qu'elle en ait tant qu'elle peut embrasser avec ses jambes, & puis ainsi chargée la prennent adroitement avec leurs dents par la queüe, par les oreilles & divers endroits de sa peau, & la trainent dans la tanière, où elle se décharge, & puis va recommencer son travail, jusques là que j'en ai veu plusieurs qui avoient le dos tout pelé & écorché à force d'avoir esté trainées de la sorte.⁶⁷

Au-delà de la similitude des descriptions, c'est le souci d'accentuer la notion d'observation personnelle que ces textes mettent en évidence alors que Münster et par conséquence logique ses copistes Belleforest et Paradin avaient au contraire pris soin d'effectuer une séparation nette entre savoir rapporté et expérience actuelle. Si Nicolas Chorier livre dans son *Histoire générale de Dauphiné*, parue en 1661, une description très brève de la marmotte, inspirée de Paradin qu'il mentionne dans son texte, il ne manque pas de donner les deux caractéristiques principales de l'animal : la technique du chariot et l'hibernation hivernale.⁶⁸ Pierre d'Avity semble ici faire exception : la description qu'il

⁶⁵ Jacques Foderé, *op. cit.*, p. 300-302.

⁶⁶ Jean Léger, *L'histoire générale des Eglises évangéliques des vallées de Piémont : ou Vaudoises*, Livre premier, A Leyde, Chez Jean le carpentier, 1669.

⁶⁷ Jean Léger, *op. cit.*, p. 6-7. Je souligne.

⁶⁸ Nicolas Chorier, *Histoire générale de Dauphiné*, A Grenoble, Chez Philippe Charvys, 1661, p. 64-65.

donne dans son *Nouveau théâtre du monde*, également paru en 1661,⁶⁹ permet d'associer son texte à celui de Paradin ou à une source ultérieure de la même filière, mais il se contente d'indiquer le vol de foin et le transport par la bouche sans mentionner le chariot. Dans la mesure où il ne remet pas non plus en question ce second mode de transport, il n'est pas possible de déterminer la raison de cette omission. L'évocation de la marmotte officiant comme chariot semble commune au XVII^e siècle dans les ouvrages qui abordent les Alpes que ce soit de manière significative ou plus anecdotique. On peut notamment l'observer dans le *Voyage d'Italie...* de Jacob Spon et George Wheler publié pour la première édition en 1678.⁷⁰ Bien que le but principal du voyage soit ailleurs et même si l'évocation de l'espace Alpin occupe une place très marginale au sein des deux tomes que compte l'ouvrage, « les rats des Alpes », considérés comme une curiosité locale, sont évoqués dans le passage où il est question des Grisons :

Nous nous informames là [Coire] de deux choses, dont nous avons déjà eu quelque instruction à Poschiavo [...].

On nous confirma ce que nous avons oüi dire, que ces animaux faisant provision l'Eté pour l'Hyver du foin, & autres herbes qui leur sont nécessaires, pour s'en aquiter plus promptement, il y en a un qui sert de charrete se mettant sur le dos, les pattes en l'air & embrasant le foin, & un autre qui sert de charretier & le tire par la queüe, jusqu'à leur tanniere : ce qui est cause qu'on leur trouve ordinairement le dos tout pelé.⁷¹

Ces quelques lignes attestent la circulation de l'information, qui est présentée aux voyageurs de façon identique à Poschiavo et à Coire. Dans ce cas précis, aucune expérience personnelle n'est mentionnée pour accréditer la particularité évoquée : le pronom, vague par essence, semblant faire référence aux connaissances générales des habitants du lieu. Ce type de description est par ailleurs globalement répandu dans la littérature puisqu'il n'est pas réservé aux marmottes des Alpes comme en témoigne le texte de Guillaume Le Vasseur de Beauplan qui s'intéresse à la question de la faune locale dans sa *Description d'Ukraine* et décrit les « bobaques » dans des termes similaires :

[...] on diroit qu'ils ont des esclaves parmy eux, car ceux qui sont paresseux ils les font coucher sur le dos, & leurs chargent sur le ventre une grande poignée d'herbe

⁶⁹ Pierre d'Avity, *Nouveau théâtre du monde*, A Paris, Par la Compagnie des Marchands Libraires & Imprimeurs associez, 1661, p. 510.

⁷⁰ Jacob Spon et George Wheler, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grece et du Levant fait és année 1675 & 1676*, A Lyon, Chez Antoine Cellier le fils, 1678.

⁷¹ Jacob Spon et George Wheler, *op. cit.*, t. II, p. 223.

seche que le Bobaque tient embrassée de ses pattes, & pour plus proprement parler de ses mains, car ces animaux s'en aident presque comme les singes des leurs, puis les autres la trainent par la queue jusques à l'entrée de leur tanier, & ainsi cet animal leur sert de traîneau [...] *je les ay veuës plusieurs fois faire ce mesnage, & me suis arresté par curiosité à les contempler des journées entieres [...]*.⁷²

Si le souci d'attester la véracité des faits par la mention de la chose vue est également présent chez cet auteur, on notera que les tentatives d'explication du phénomène varient d'un texte à l'autre ; du moment qu'elles ne peuvent dépendre d'une observation de nature zoologique, on en déduira que ces remarques relèvent des interprétations de l'auteur. Chez Münster, la marmotte qui sert de chariot est peu individualisée, puisqu'il s'agit d'un « compaignon », tout comme chez Jacques Foderé où chacun prend son tour, tandis que chez Jean Léger, c'est une femelle qui « se couch[e] à la renverse sur le gazon, avec les 4. jambes ouvertes en haut ». Le rôle est en revanche réservé aux « paresseux » selon Guillaume Le Vasseur de Beauplan. Espèce animale typique du milieu montagnard, la marmotte fait l'objet de descriptions qui varient légèrement au fil du temps et des textes successifs. Les explications les plus diverses sont ainsi susceptibles d'être formulées comme en témoignent les ouvrages considérés jusqu'ici, à quoi il convient d'ajouter le *Traicté des signatures, ou vraye et vive anatomie du grand & petit monde* de l'alchimiste allemand Oswald Crollius (~1560 – 1608) paru pour la première fois en 1609 dans son édition latine. Si les « armuriers ont appris leur estat des coquilles, des crocodiles, & tortuës » et « le filer a esté tiré de l'industrie des vers à soye », il semble logique de penser que « la forme & usage des chariots a esté prins des marmottes ». ⁷³

Cet héritage savant, conçu dans l'antiquité, conservé aux XVI^e et XVII^e siècles aurait pu ne pas survivre au XVIII^e siècle, mais l'histoire du chariot poursuit son cours. Le Français Jean-Aymar Piganiol de la Force (1669-1753) s'attache en effet aux conceptions anciennes de la marmotte en évoquant le chariot dans sa *Nouvelle description de la France*, ouvrage publié pour la première édition en 1718, mais qui fera l'objet de deux rééditions en 1722 et en 1753-1754.⁷⁴ Le passage sur la marmotte n'ayant pas été modifié dans les éditions ultérieures, l'information continue à être diffusée au milieu du XVIII^e siècle et

⁷² Guillaume Le Vasseur de Beauplan, *Description d'Ukraine*, A Rouen, Chez Jacques Cailloüe, 1660, p. 81. Je souligne. L'ouvrage a connu plusieurs éditions modernes.

⁷³ *La Royale chymie de Crollius* [suivi du *traicté des signatures*], trad. J. Marcel de Boulene [Boulenc], A Paris, Chez Mathurin Henault, 1633, p. 103-105.

⁷⁴ Jean-Aymard Piganiol de la Force, *Nouvelle description de la France dans laquelle on voit le gouvernement général de ce Royaume, celui de chaque province en particulier...*, A Paris, Chez Théodore Legras, 1718.

l'auteur – vraisemblablement peu familier de l'espace alpin même s'il a voyagé en France – n'émet aucun doute à ce sujet et se repose pleinement sur les sources dont il dispose, la dernière édition précisant de surcroît que « les castors font la même chose lorsqu'ils font leurs provisions, ainsi que nous l'apprennent toutes les relations du Canada ». ⁷⁵ La technique de la marmotte renversée en chariot semble bénéficier au XVIII^e siècle d'une large diffusion comme en témoigne l'*Histoire des rats* de Claude Guillaume Bourdon de Sigras (1715-1791). ⁷⁶ Contrairement à ce que le titre pourrait laisser penser, il ne s'agit pas d'un ouvrage naturaliste, mais d'un texte satirique écrit en réaction à l'ouvrage de François-Augustin de Paradis de Moncrif (1687-1770) intitulé *Les Chats*. ⁷⁷ Le but premier de l'ouvrage n'est pas de donner une description naturaliste de la marmotte et le texte n'a dans les faits rien à voir avec une appréhension quelconque de l'animal dans son milieu, ce qui permet d'attester la large diffusion des informations en lien avec la marmotte. Lorsqu'il aborde la question du chariot, Bourdon de Sigras laisse la parole à Gilles Morfouace de Beaumont, lui-même auteur d'une *Apologie des bestes, ou leurs connoissance et raisonnement prouvés contre le système des Cartésiens...* parue quelques années auparavant. ⁷⁸ Cet ouvrage, également bien distant d'une évocation des réalités alpines, nous offre une description en vers du travail des marmottes à l'époque où elles récoltent le foin :

Et voici comment ils s'y prennent. / Chacun d'eux, tour à tour, fait sa tache à propos. / L'un se tient couché sur le dos, / D'autres en cet état tout doucement le traînent / Chargé de sa botte de foin / Que ses pattes qu'il dresse embrassent avec soin. / Et par sa queue ainsi traîné dans leur logette / Il leur sert de cheval, & même de charrette. / C'est par ce travail redoublé / Que ces Rats Montagnards ont le dos tout pelé, / Ce manège subtil n'est point un badinage / Si l'on y réfléchit, on connoît aisément / *Que ce n'est point l'instinct, mais un raisonnement* / Qui joint l'assortiment de tout cet équipage. / L'instinct ou le besoin peut bien grossièrement / Inspirer à ces Rats sauvages / Qu'ils doivent nécessairement / Vivre sur la montagne en Hyver de fourrages ; / Mais de les voiturer *l'adroite invention* / Est de l'ame qui pense une opération. ⁷⁹

⁷⁵ Jean-Aymard Piganiol de la Force, *Nouvelle description de la France, dans laquelle on voit le gouvernement général de ce royaume, celui de chaque province en particulier...*, A Paris, Chez Théodore Le Gras, 1753-1754, t. IV, p. 225.

⁷⁶ Claude Guillaume Bourdon de Sigras, *Histoire des rats, pour servir à l'histoire universelle*, Ratopolis (Paris) [Amsterdam], Jacques Desbordes, 1738.

⁷⁷ François-Augustin Paradis de Moncrif, *Les Chats*, A Paris, Chez Gabriel-François Quillau, 1727.

⁷⁸ Morfouace de Beaumont, *Apologie des bestes ou leur connoissance et raisonnement prouvés contre le système des philosophes cartésiens, qui prétendent que les Brutes ne sont que des machines Automates*, A Paris, Chez Pierre Prault [sic], 1732.

⁷⁹ Cité par Bourdon de Sigras, *op. cit.*, p. 58-59. Pour l'original, Gilles Morfouace de Beaumont, *op. cit.*, p. 131-132. Bourdon de Sigras ne recopie pas la note de bas de page présente dans l'original qui indique sa source : « Voir le Voyage d'Italie de Spou [sic] », soit le *Voyage d'Italie...* de Jacob Spon et George

Comme dans le cas de l'alchimiste Crolius au XVII^e siècle, l'attribution de la fabrication d'un chariot par les marmottes semble si répandue au siècle des Lumières qu'elle peut être utilisée à des fins argumentatives dans des ouvrages totalement étrangers à l'évocation des réalités alpines.

2. La marmotte dans les ouvrages naturalistes

Comme c'était le cas d'un point de vue géographique, le traitement naturaliste le plus complet de la marmotte au XVI^e siècle est également à trouver dans un ouvrage alémanique : le Zurichois Conrad Gessner (1516-1565) publie son *Historia animalium* en 1551, soit quelques années après la *Cosmographia* de Münster. L'ouvrage est traduit en allemand en 1563 sous le nom de *Thierbuch* avant de connaître une seconde édition au XVI^e siècle en 1583. D'autres éditions vont suivre au XVII^e siècle, toujours avec le titre de *Thierbuch* en 1606, puis sous le nom d'*Allgemeines Thier-Buch* en 1669.⁸⁰ Gessner consacre environ quatre pages à la marmotte, « De mure alpino »⁸¹, dans lesquelles figurent une illustration de l'animal ainsi qu'une représentation du terrier et de ses différentes zones. Dans l'édition latine de 1551 Gessner rapporte l'anecdote du chariot et note l'usure du dos tout en précisant que ces informations viennent de Pline.⁸² Si on consulte l'édition allemande parue en 1606, soit plus de quarante ans après le décès de Gessner, on constate que les éditeurs ultérieurs rapportent bien la pratique du chariot, mais en s'abstenant de préciser que cette information est issue d'une source antique.⁸³ Au XVII^e siècle, le savant anglais John Ray donne une description de la marmotte dans son *Synopsis Animalium Quadrupedum*⁸⁴ paru à Londres en 1693. Il commence par citer Gessner, puis enchaîne sur un long paragraphe à caractère anatomique qui reprend un certain nombre d'informations

Wheler évoqué ci-dessus. Si le voyage remonte aux années 1675-1676, le texte avait bénéficié d'une réédition en 1724, ce qui donne une certaine actualité à la référence utilisée.

⁸⁰ Conrad Gessner, *Historia animalium*, Tiguri, Apud Christ. Froshoverum, 1551. Conrad Gessner, *Thierbuch*, Cunrat Forer (trad.), Zürich, Bey Christoffel Froshower, 1563. Conrad Gessner, *Thierbuch*, Cunrat Forer (trad.), Zürich, Getruckt bey Christoffel Froshouwer, 1583. Conrad Gessner, *Thierbuch*, Heidelberg, Cambier, 1606. *Gessnerus redivivus auctus & emendatus, oder allgemeines Thier-Buch*, Cunrat Forer (trad.), Georgium Horstium (éd.), Franckfurt am Main, 1669-1670.

⁸¹ Conrad Gessner, *Historiae animalium, op. cit.*, p. 840-844.

⁸² *Idem*, p. 842.

⁸³ Conrad Gessner, *Thierbuch*, 1606, *op. cit.*, p. 112.

⁸⁴ John Ray, *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentina generis*, S. Smith & B. Walford, Londini, 1693, p. 221-223.

chez ce même auteur.⁸⁵ D'une façon générale, les sources naturalistes qui traitent de la marmotte au XVII^e siècle restent subordonnées à l'*Historia animalium* de Gessner.

Une des premières sources à considérer pour le XVIII^e siècle est naturellement l'*Histoire naturelle*⁸⁶ de Buffon (1707-1788) qui donne sur neuf pages des informations d'ordre général sur la marmotte avant de passer à la description anatomique qui compte dix-sept pages. Si cette seconde partie se distingue des textes précédents de par sa précision, la première partie qui présente les généralités ne s'est pas totalement affranchie des sources antérieures. Buffon commence en effet par énumérer ses prédécesseurs naturalistes qui ont abordé la question de la marmotte avant lui, se plaçant ainsi à la suite d'une lignée. Il mentionne en premier lieu Gessner pour louer son travail et appuie l'éloge en lui accordant une note de bas de page dans laquelle il précise que son prédécesseur fait honneur à la nation suisse. Suivent Pline, John Ray, le suédois Carl von Linné (1707-1778) et le Français Mathurin Jacques Brisson (1723-1806).⁸⁷ On pourrait penser à la lecture de cette généalogie qui regroupe des savants de l'Antiquité au XVIII^e siècle que l'ensemble des connaissances est mis à plat dans une annulation de la perspective historique. Dans les faits tous ne sont pas considérés de la même manière : si Gessner est mis sur un piédestal en tant que figure d'*auctoritas* c'est, au-delà des capacités qui lui sont reconnues, en raison de son origine helvétique. Buffon note en effet que « ces animaux de son pays » lui étaient plus familiers qu'à lui-même, raison pour laquelle il s'autorise à « emprunter de lui des faits au sujet des marmottes ». ⁸⁸ Pline ne se voit en revanche pas accorder la même crédibilité. S'il n'est pas cité nommément dans le texte, on reconnaît sans équivoque l'épisode du chariot :

[...] *on assure même que* cela [la récolte du foin] se fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, & que tour à tour elles servent de voiture pour les transporter au gîte ; l'une, *dit-on*, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, & ensuite se laisse traîner par les autres, qui la tirent par la queue, &

⁸⁵ Citons deux exemples à propos des oreilles ainsi que des dents et du museau : a) Gessner : « Auriculas mutilas et quasi decurtatas habet. » : *idem* chez Ray. b) Gessner « Priores dentes supra infraque binos ut Sciurus, & longos acutosque habet, Fibrinis fere similes, subflavos. Circa nasum & labra superiora nigrae ei & asperae fetae rigent, tanquam Feli. » *idem* chez Ray.

⁸⁶ Georges Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, t. VIII, A Paris, De l'Imprimerie royale, 1760, p. 219-244.

⁸⁷ Carl von Linné, *Systema naturae*, t. I, Holmiae, Lorentii Salvii, 1766 [12], p. 81. Mathurin Jacques Brisson, *Le règne animal divisé en IX classes*, A Paris, Chez Jean-Baptiste Bauche, 1756, p. 165-166. Ces ouvrages donnent une brève description morphologique de l'animal et n'abordent pas la question des mœurs.

⁸⁸ Buffon, *op. cit.*, p. 219-220.

prennent garde en même temps que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré, qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit cependant en donner une autre raison ; c'est qu'habitant sous la terre, & s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos.⁸⁹

La multiplication des signes de précaution et la proposition d'une solution alternative pour expliquer l'usure du poil indique le crédit tout relatif que Buffon accorde à cette théorie, qu'il n'omet cependant pas de mentionner, réactivant ainsi dans un ouvrage à large diffusion un état antique du savoir. Jean Saury, dans son *Précis d'histoire naturelle*, publié à Yverdon en 1779⁹⁰ cite Buffon pour ainsi dire mot pour mot en l'abrégeant et ne manque pas de raconter l'épisode du chariot. S'il laisse planer une incertitude en insérant un « dit-on » et un « peut-être », le texte est cependant moins insistant en raison de son caractère plus synthétique. L'explication alternative proposée par Buffon n'est de surcroît pas mentionnée. De son côté, le naturaliste genevois Charles Bonnet ne nomme pas Buffon dans le chapitre qu'il consacre à la marmotte dans sa *Contemplation de la nature*⁹¹ parue peu de temps après l'*Histoire naturelle*, mais il signale en revanche dans l'introduction le tribut que doit son texte à cet ouvrage.⁹² La parenté entre les deux textes est évidente, comme on peut l'observer dans l'épisode du chariot :

Il est sûr que les Marmottes sont sociables, & qu'elles travaillent en commun à se loger. Elles font pendant l'Eté d'amples provisions de Mousse & de Foin. Les unes, à ce qu'on dit, fauchent l'Herbe, d'autres le [sic] recueillent, & tour à tour elles servent de char pour la voiturer au gîte. Une des Marmottes se couche sur le Dos, dresse ses Pattes pour tenir lieu de *Ridelles*, se laisse charger de Foin, & trainer par les autres, qui la tirent par la Queuë, & prennent garde que le char ne verse sur la route.⁹³

⁸⁹ Buffon, *op.cit.*, p. 223. Je souligne.

⁹⁰ Jean Saury, *Précis d'histoire naturelle*, Yverdon, [s. n.], Seconde partie, t. IV, 1779, p. 369-371.

⁹¹ Charles Bonnet, *Contemplation de la nature*, A Amsterdam, Chez Marc-Michel Rey, 1764. L'ouvrage connaît de nombreuses éditions ultérieures (Yverdon, Lausanne, Genève, Neuchâtel, Amsterdam, Hambourg). Il sera également traduit au XVIII^e siècle en anglais (*The Contemplation Of Nature*), en allemand (*Betrachtung über die Natur*) et en italien (*Contemplazione della natura*). On notera notamment l'édition des œuvres de Bonnet : *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie de Charles Bonnet*, A Neuchâtel, De l'Imprimerie de Samuel Fauche, 1781.

⁹² « Je déclare donc ici sans détour, que ce qu'il y a de plus intéressant dans ce Livre, est dû à ces Auteurs célèbres. Je n'en excepte pas l'éloquent Auteur de l'Histoire Naturelle [...] que j'ai critiqué à regret, & dont j'admire sincèrement les rares talents, & le génie sublime. Je n'ai pas essayé d'imiter son Pinceau ; je n'y aurois pas réussi ; mais j'ai puisé dans son bel Ouvrage divers traits qui entroient naturellement dans mon plan. » Charles Bonnet, *Contemplation, op. cit.*, 1764, t. I, p. LXXIII.

⁹³ Charles Bonnet, *Contemplation, op. cit.*, 1764, t. I, partie XII, p. 205-207.

Dans ce cas, seul un signe de précaution est encore présent sur les quatre qui figuraient dans le texte de Buffon. Ces omissions ne constituent pas un détail puisqu'elles donnent au paragraphe un caractère bien plus affirmatif et catégorique que la source originale : l'information mentionnée initialement comme douteuse gagne ainsi un crédit que Buffon ne souhaitait pas lui accorder. Les différentes reprises de l'ouvrage participent donc activement à la diffusion des mœurs prêtées à la marmotte et ce jusque dans les dernières années du XVIII^e siècle.

Si ces textes mentionnent la pratique du chariot en lui accordant une crédibilité variable, on trouve cependant au XVIII^e siècle des auteurs qui la remettent en question ouvertement. Le naturaliste britannique George Edwards (1694-1773) s'exprime à ce sujet dans son ouvrage intitulé *A Natural History of Birds. Histoire naturelle de divers oiseaux* parue à Londres en 1747.⁹⁴ Comme on pourrait légitimement s'y attendre, l'ouvrage est dédié à l'ornithologie, mais deux quadrupèdes sont néanmoins traités : « le petit-ours ou louveteau », animal que l'on n'a pas cherché à identifier et dont l'auteur dit qu'il « a quelque chose entre le renard et l'ours » et le « monax ou marmotte d'Amérique ».⁹⁵ Edwards commence par faire la description de cette marmotte du nouveau monde avant de renvoyer ses lecteurs pour comparaison à deux descriptions de la marmotte d'Europe : celle des mémoires de l'Académie⁹⁶ et une autre plus récente issue d'un texte intitulé *Account of the Glacieres, or Ice-Alps in Savoy*.⁹⁷ L'auteur se distancie d'emblée en précisant qu'il va « transcrire cet article, vrai ou faux, pour l'amusement des lecteurs ». Les informations apportées par le texte cité en seconde main contiennent bien l'épisode du chariot et sont attribuées par l'auteur de la *Relation des Glacières de Savoie* « aux habitants ». Edwards classe l'affaire du chariot de manière catégorique :

⁹⁴ George Edwards, *A Natural History of Birds. Histoire naturelle de divers oiseaux*, London / Londres, At the College of Physicians in Warwick-Lane / Au Collège des médecins de Warwick-Lane, 1747.

⁹⁵ Une première édition du texte de George Edwards est parue en 1743 avec un titre légèrement différent. Deux quadrupèdes font également partie de la description, mais il s'agit cette fois du « daim de Groenland » et du « porc-épic de la Baye d'Hudson ».

⁹⁶ [Claude] Perrault, « Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux », in *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Depuis 1666 jusqu'à 1699*, t. III, troisième partie, A Paris, Par la compagnie des Libraires, 1733, p. 453-461. La première édition de l'ouvrage remonte au XVII^e siècle : *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*, Paris, Imprimerie royale, 1671-1676. Perrault donne une description anatomique de la marmotte ainsi qu'une figure, mais n'aborde pas la question des mœurs et pratiques de l'animal.

⁹⁷ Le texte a également paru en français : William Windham, « Relation d'un voyage aux glacières de Savoie en l'année 1741 par M. Windam, anglais », in *Journal Helvétique*, Mai et Juin 1743, p. 458-474 et 544-561.

Je laisse passer tout dans cet article, excepté la fiction d'un animal, dont on fait une charrette, trainée par ses pairs. Après tout, ce n'est pas une fiction fort grossière, *si c'en est une*, par rapport à un peuple aussi ignare que les Paysans des Alpes, qui ne l'ont peut être apprise que par tradition.⁹⁸

L'apposition de précaution ne modère que peu un propos qui donne une image très négative des populations des Alpes. L'accusation paraît d'autant plus dure qu'on la sait que partiellement justifiée. Si le texte du *Voyage d'Italie* de Spon semble confirmer le fait que les populations locales relayaient l'information, Edwards ne vise pas la bonne cible en fustigeant la « tradition » populaire, puisque la mention du chariot se trouve dans l'*Histoire naturelle* de Plin. La transmission du savoir s'est ainsi effectuée par deux canaux qui s'entretenaient mutuellement : les textes savants relayaient une information erronée, vraisemblablement colportée auprès des populations du lieu par les voyageurs ou les savants. Les locaux étaient alors en mesure de venir confirmer aux voyageurs de passage une anecdote conservée au fil des siècles dans la littérature.

3. Les illustrations de marmottes : témoins iconographiques de l'évolution du savoir

Si les ouvrages considérés jusqu' à présent abordent la marmotte de manière plus ou moins détaillée, certains auteurs donnent une dimension supplémentaire à leur texte par l'ajout d'une représentation iconographique. Il convient d'emblée de préciser que nous ne disposons pas d'illustration de marmotte officiant comme chariot à foin, l'animal étant en général représenté de profil. Ces illustrations sont une importante source d'informations complémentaires et doivent également être prises en considération dans la mesure où elles nous permettent d'appréhender la production et la diffusion du savoir sur la marmotte selon un autre angle de vue. Si le texte des ouvrages multiplie les détails pour permettre au lecteur de se représenter un animal, qui sans être rare reste néanmoins difficile à observer, la plupart des lecteurs de l'époque n'étant pas familiers de l'espace alpin, l'illustration donne à l'auteur un moyen supplémentaire pour transmettre les connaissances qu'il rapporte. En effet, le souci du détail apparaît souvent dans les descriptions physiques de l'animal, qui cherchent par tous les moyens à faciliter le travail du lecteur en rapprochant l'espèce peu connue d'autres plus familières.

⁹⁸ George Edwards, *op. cit.*, 1747, Part II, p. CIV.

Est de moyenne grandeur, ayant la forme d'un grand conuil, sinon qu'il a les oreilles rongnées & la queuë longue d'un palme. Il a les dentz de devant longues & aigues, & quand il est agacé, il mort bien serré. Il a les jambes couvertes de longs poilz soubz le ventre, comme s'il avoit chaulses marinieres. Il a les piedz semblables aux piedz d'un ours, garniz de grandz ongles, desquelz il fouyt en terre, & faict des fosses fort profondes. Quand on luy donne un morceau de pain, ou de chair, ou de poisson, ou une pomme, ou une oeuf dur (car il mange de toutes ces viandes) il prend cela de ses pattes de devant, & les mange, estant assis sur son cul comme un singe. Il ayme fort les laictages, & si on met du pain brise parmy le laict, ilz mangera tout, & siffle avec les leurs [lèvres] comme un porceau qui hume un brouet. Quelque fois il marche sur ses deux piedz de derriere, & se tient debout comme un ours. Quand il y en a deux ou trois ou plus qui se iouent ensemble, ilz abbayent & glatissent comme petitz chiens.⁹⁹

« Grand conuil », ours, singe, « porceau », « petits chiens » : le bestiaire convoqué par Münster pour permettre au lecteur de s'imaginer l'animal semble déjà assez important, mais il ne suffit pas, comme en témoigne la mention des « chaulses marinieres », soit des culottes très larges qui descendaient jusqu'aux genoux, type de vêtement connu de tous à l'époque. Animaux et vêtements communs sont ainsi utilisés dans des comparaisons qui cherchent à contourner les difficultés liées à la description physique de l'animal.¹⁰⁰ Au vu de ces stratégies, qui restent imparfaites, on comprend aisément l'apport que peut représenter une illustration de marmotte et Münster ne manque pas de joindre une figure à son texte. Cette représentation surprend cependant au premier abord¹⁰¹ : la marmotte ne serait pas reconnaissable sans son entourage textuel. L'animal ressemble en effet à un hérisson pourvu d'une queue, assis sur le derrière et portant un objet à sa bouche avec ses pattes de devant. La différence entre cette représentation iconographique et la morphologie réelle de l'animal se doit d'être questionnée. On peut d'emblée exclure les interprétations qui expliqueraient le caractère non réaliste de cette figure en la rangeant dans le domaine de la fable. En effet, la *Cosmographia*, d'où cette illustration est tirée, se

⁹⁹ Sebastian Münster, *Cosmographie*, *op. cit.*, p. 382.

¹⁰⁰ La même stratégie est utilisée par les voyageurs qui se sont rendus en Amérique pour décrire des espèces inconnues en Europe, ce qui permet de prendre la pleine mesure du degré d'altérité qui caractérisait la marmotte au XVI^e siècle. Marie-Christine Gomez-Géraud consacre quelques pages aux différentes descriptions de l'aï (paresseux) et de la girafe. Jean de Léry compare ainsi le paresseux à « un gros chien barbet », « une guenon », « une truie pleine de cochons » et « un ours ». Pierre Belon compare de son côté la girafe à « un léopard », « un chameau », « une brebis », « un cerf », « une vache », « un boeuf » et « un cheval ». Comme dans le cas de la marmotte, le bestiaire convoqué est large et cherche à pallier l'absence de références exactes : « [...] comment dire l'inconnu, si ce n'est en faisant référence au connu ? La description de l'« inouï » (au sens propre du terme : ce dont on n'a pas entendu parler) compose nécessairement avec la référence au connu, sans laquelle toute description d'un objet nouveau pour la conscience deviendrait indéchiffrable au lecteur. » Marie-Christine Gomez Géraud, *Ecrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, PUF, 2000, p. 83-86.

¹⁰¹ Cf. illustration I. 1.

veut une description réaliste du monde.¹⁰² Rappelons que dans le cas du Valais, Münster a fait appel à un collaborateur local pour offrir à ses lecteurs des informations aussi pertinentes que possible. De plus, à partir de l'édition de 1550 de la *Cosmographia*, il prend la peine de compléter son texte avec des informations personnelles, recueillies lors d'un voyage qu'il a effectué en Valais en 1546, tout en spécifiant bien au lecteur que ces observations sont le fruit de sa propre expérience de la région.¹⁰³ La longue description consacrée à l'animal et les multiples comparaisons utilisées pour tenter de rendre l'apparence d'une marmotte témoignent d'ailleurs à elles seules des efforts consentis par Münster pour donner au lecteur une image aussi fidèle que possible de l'animal. Bien que fabuleux, l'épisode du chariot ne vient pas invalider l'ensemble du chapitre qui traite de la marmotte : Münster cite Pline en tant que source de cette information et ne fait ainsi que propager une erreur antérieure, qu'il intègre à son propre discours sans en assumer pleinement l'énonciation. Au contraire, l'expérience personnelle est valorisée par Münster dans ce chapitre, puisqu'il tient à préciser qu'il a lui-même détenu des marmottes, ce qui lui a permis de les observer à loisir, aspect naturellement mentionné dans le but de donner du crédit aux informations réunies. Bien que peu ressemblante, la représentation de marmotte ne peut donc pas être considérée comme un animal imaginaire : il s'agit bien d'une illustration naturaliste, genre iconographique qui répond au XVI^e siècle déjà à des critères réalistes.

En effet, que ce soit dans le domaine de l'illustration botanique ou de l'illustration zoologique, la fonction d'une illustration naturaliste est de se substituer à l'objet qu'elle représente et de pallier ainsi son absence auprès du lecteur. On comprend donc le souci des illustrateurs qui se doivent de coller de manière aussi précise que

¹⁰² Lorsque nous faisons usage du terme réaliste, nous n'entendons pas que la description est un reflet parfaitement fidèle du monde qu'elle représente. Chaque regard étant par essence subjectif, le terme réaliste est à comprendre au sens relatif du terme, par rapport à des passages qui relèvent de la fable. Il y a dans les faits différents degrés de réalité, le point de vue de l'auteur pouvant par exemple être influencé par une perspective poétique. Dans le même ordre d'idée, il peut y avoir coprésence de différents points de vue au sein d'un texte, un récit de voyage pouvant contenir des informations factuelles, des descriptions poétiques ou encore l'évocation de bergers alpins considérés selon un point de vue idyllique.

¹⁰³ Ce souci d'attester l'exactitude de la chose en insistant sur le fait qu'elle a été observée par l'auteur en personne est notamment perceptible dans les descriptions géographiques du Valais, comme en témoigne cette description du franchissement du col de la Furka : « [...] mesme au milieu de l'aeste on n'y peult passer qu'à grand peine, ce que je sçay par experience, car le 4. jour d'Aoust j'enduray si grand froit au couppet d'icelle, que je frissonnoye tout, & fuz contreint de passer trois ou 4. neiges & glaces sur mon cheval avec grand dangier ». Sébastien Münster, *Cosmographie*, [Basel], [Heinrich Petri], [1552 ou 1556], p. 364-365.

possible à la réalité, faute de quoi l'illustration ne remplit pas sa fonction première, la plante ou l'animal pouvant même devenir méconnaissable comme c'est le cas de la marmotte de Münster. Ce souci d'exactitude est très présent dans l'*Herbarium vivae eicones*, 1530-1536 d'Otto Brunfels (vers 1488 - 1534) qui livre des illustrations d'après nature, c'est-à-dire qui représentent exactement la plante, y compris les défauts propres à l'exemplaire dépeint.¹⁰⁴ Le besoin d'exactitude est également exprimé dans une autre oeuvre botanique célèbre du XVI^e siècle, le *De historia stirpium* de Leonhart Fuchs (1501-1566) paru dans sa version latine en 1542 avant de connaître une traduction allemande, le *New Kreüterbuch* en 1543, puis française sous le titre de *Commentaires tres excellens de l'hystoire des plantes* en 1549, ce qui témoigne du succès de l'ouvrage. Contrairement à Brunfels, Fuchs ne livre pas une copie fidèle du spécimen, mais une image idéale conçue à partir d'un grand nombre de spécimens.¹⁰⁵ Si les deux points de vue sont diamétralement opposés, le but est lui identique : coller au plus près de la réalité.¹⁰⁶ Si l'illustration botanique témoigne du souci de précision de ces auteurs dans la reproduction des objets considérés, l'illustration zoologique n'est pas en reste. Conrad Gessner livre ainsi des gravures très réalistes dans l'*Historia animalium* (1551-1587), ouvrage en quatre tomes qui aborde les mammifères, les amphibiens, les reptiles, les poissons et les oiseaux.¹⁰⁷

¹⁰⁴ L'exemple est mentionné par Valérie Chansigeaud, *Histoire de l'illustration naturaliste*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2009, p. 18. Une planche de l'ouvrage y est également représentée.

¹⁰⁵ Si l'on reprend la terminologie avancée par Lorraine Daston et Peter Galison dans *Objectivity*, les illustrations de Fuchs relèvent du principe de « vérité d'après nature » soit « truth-to-nature » dans l'original anglais. Le cas de Brunfels est plus étrange puisqu'il fait de l'« objectivité mécanique », « mechanical objectivity », comme monsieur Jourdain de la prose. En effet, le concept est complètement anachronique, puisque l'« objectivité mécanique » est née dans le courant du XIX^e siècle en réaction à « la vérité d'après nature ». Si l'on ne peut prêter à Brunfels la réflexion des scientifiques du XIX^e siècle sur ces questions d'objectivité, les illustrations qu'il livre dans son ouvrage se distinguent cependant du principe de « vérité d'après nature » puisqu'elle sont une représentation qui se veut totalement réaliste de la plante considérée. Pour plus de détails sur ces questions, on se reportera à Lorraine Daston, Peter Galison, *Objectivité*, [Dijon], Les Presses du réel, 2012.

¹⁰⁶ Ce souci d'exactitude est également visible chez Carolus Clusius (1526-1609) qui commente une illustration d'un prédécesseur par la mention « *icon spuria* », soit « image fausse » tout en faisant figurer en regard une nouvelle illustration qu'il qualifie d'« *icon legitima* », soit « image correcte ». Voir Valérie Chansigeaud, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰⁷ Conrad Gessner, *Historia animalium*, Tiguri [Zurich], apud Christ. Froschouerum, 1551. Jonathan Elphick donne les précisions suivantes au sujet des représentations des oiseaux : « Parmi les premiers livres imprimés sur les oiseaux, ceux du Suisse Conrad Gessner (1516-1565), du Français Pierre Belon (1517-1564) et de l'Italien Ulisse Aldrovandi (vers 1522-1605) retiennent l'attention par la magnificence des illustrations. Ils contiennent des gravures pleines de vie et déjà très fidèles qui montrent bien les caractères distinctifs et la posture naturelle de leurs sujets ». Il précise que les estampes d'oiseaux « dues à un autre Suisse, Lukas Schan de Strasbourg [sic.], étaient généralement plus exactes et plus abouties que tout ce qu'on avait vu paraître jusque-là, en raison de la finesse d'observation de l'illustrateur, sans doute

L'ensemble des illustrations de l'*Historia animalium* ne sont pas des parutions originales, puisque Gessner fait appel aux travaux de Guillaume Rondelet (1507-1566) – célèbre médecin de Montpellier qui a beaucoup publié sur les poissons – ainsi qu'aux ouvrages de Pierre Belon (1517-1564), naturaliste français qui a notamment travaillé sur les oiseaux et les poissons. Gessner fait ainsi appel à deux sommités de la Renaissance en matière d'ichtyologie et d'ornithologie pour réaliser les parties correspondantes de son ouvrage.¹⁰⁸ Même si on peut trouver des illustrations d'animaux fabuleux ou de monstres dans l'illustration naturaliste au XVI^e siècle, les illustrations d'animaux réels qui sont présentes dans ces ouvrages visent bien l'exactitude et peuvent donc être appréhendées selon des critères qualitatifs en fonction de leur ressemblance plus ou moins bonne à l'animal en question. L'apparence étrange de la marmotte présente dans l'œuvre de Münster ne peut donc ni être expliquée par un contexte fabuleux – l'illustration accompagne d'ailleurs un texte qui donne des informations de nature comportementale qui permettent de reconnaître sans peine la marmotte – ni par une absence de souci réaliste dans le genre de la gravure naturaliste lors de sa parution en 1544. L'explication de cette image singulière est à chercher dans le texte même qui l'accompagne : Münster précise en effet dans une de ses multiples comparaisons que, dans les terriers, les marmottes « s'amoncel[ent] comme fait un herisson ». ¹⁰⁹ Cette information, jointe à celles de nature morphologique faites au début du paragraphe consacré à la marmotte éclairent sous un autre jour l'animal représenté, qui ressemble bien à un « hérisson », pourvu d'une « queue longue d'une palme ». Sa tête a bien des « oreilles rongnées » et la marmotte a effectivement « les jambes couvertes de longs poilz soubz le ventre, comme s'il avoit chaulses marinières ». Quant à la posture, on constate effectivement qu'elle tient quelque chose entre ses pattes de devant comme indiqué par Münster tout en étant « assis sur son cul comme un singe ». Le lien entre l'image et son texte permet de déterminer que cette représentation de la

chasseur et bon connaisseur de l'avifaune de terrain. Ses planches montrent de façon précise l'agencement des plumes sur le corps de l'oiseau ». Jonathan Elphick, *Les Oiseaux*, Paris, Editions Mengès, 2004, p. 17.

¹⁰⁸ Claus Nissen considère Gessner, Belon, Rondelet et l'italien Ippolito Salviani (1514-1572) comme les pères de la zoologie : « Sie alle waren Ärzte und von daher schon der Realität zugeneigt. Sie sahen nicht mehr ihre Aufgabe allein, darin, die Berichte und Meinungen der Alten kritiklos aneinander zu reihen, sondern ihre Beschreibungen vor allem zur Bestimmung der einheimischen Tierwelt zu benutzen, wie es Brunfels, Bock und Fuchs vorgemacht hatten. Wie diese erkannten auch sie alsbald den Wert exakter Abbildungen für ihre Arbeit. » Claus Nissen, *Die zoologische Buchillustration : ihre Bibliographie und Geschichte*, Stuttgart, A. Hiersemann, 1969-1978, t. II, p. 113.

¹⁰⁹ Sebastian Münster, *Cosmographie, op. cit.*, p. 383. Les citations suivantes qui décrivent la marmotte sont issues des pages 382 et 383 de la *Cosmographie*.

marmotte n'est pas le fruit d'une observation du dessinateur, qui n'a très vraisemblablement jamais eu l'occasion de voir un tel animal. Son dessin d'apparence fantaisiste suit en réalité les nombreuses indications du texte de Münster, qui ne permettent pas de composer une image réaliste de la marmotte pour un dessinateur qui n'aurait jamais eu l'occasion d'en observer.

Si l'origine de cette représentation iconographique a pu être expliquée, il reste encore à suivre son parcours ultérieur. On l'a vu, la *Cosmographia* connaît de nombreuses éditions et traductions jusqu'en 1628. Il convient donc de se demander ce qu'il advient de cette illustration très éloignée de l'animal qu'elle est censée représenter : va-t-elle être amendée ultérieurement ou sera-t-elle plus radicalement remplacée par une image susceptible de donner une représentation de l'animal plus proche de la réalité ? Ce n'est dans les faits pas le cas : l'ultime édition de 1628 conserve à l'identique l'image originale sans que les éditeurs aient ressenti le besoin de la changer. Il peut au premier abord sembler surprenant qu'une illustration peu ressemblante puisse être rééditée aussi longtemps, mais le caractère particulier de l'animal n'y est peut-être pas étranger. L'aire de répartition de la marmotte, qui peut être observée uniquement en montagne, n'est pas favorable à la connaissance de l'espèce, non seulement auprès de la population en général, mais également dans les sphères cultivées. Cette particularité n'est cependant pas propre à la marmotte, puisque d'autres espèces typiques des Alpes, comme le chamois, sont représentées de manière plus réaliste, si l'on fait abstraction d'une certaine incertitude en ce qui concerne le sens des cornes. Les particularités de la marmotte vont cependant au-delà de son aire de répartition : l'hibernation de l'animal qui dure de cinq à six mois ne facilite évidemment pas son observation, ce qui permet à une image peu représentative d'être rééditée sans être contestée. Le cas de la marmotte n'est cependant pas unique : plus un animal est rare, plus des représentations peu réalistes seront susceptibles de circuler longtemps. C'est particulièrement le cas des animaux exotiques. Albrecht Dürer (1471-1528) réalise une illustration de rhinocéros en 1515 sans en avoir vu auparavant.¹¹⁰ Comme l'illustrateur de Münster, il se base sur des informations pour faire son dessin, ce qui le conduit à exagérer la cuirasse de l'animal. Cette représentation du rhinocéros est

¹¹⁰ Pour plus de détails et des références bibliographiques sur le rhinocéros de 1515, on se reportera à Claus Nissen, *Die zoologische Buchillustration : ihre Bibliographie und Geschichte*, Stuttgart, A. Hiersemann, 1969-1978, p. 101-103.

restée malgré tout une référence pendant de nombreuses années.¹¹¹ Inversement, les espèces connues sont représentées de manière précise et les progrès faits dans le domaine de la représentation anatomique humaine peuvent également être observés dans les ouvrages zoologiques, notamment à la suite des travaux d'André Vésale (1514-1564) et de son *De humani corporis fabrica*, paru à Bâle en 1543. De par son importance dans la société, le cheval est étudié dans de nombreux ouvrages et fait l'objet de représentations iconographiques remarquables.¹¹² Si la marmotte reste bien évidemment plus aisément observable en Europe qu'un rhinocéros, la tolérance de l'éditeur pour cette illustration participe du même processus.¹¹³

Si cette marmotte-hérisson peut être considérée comme une représentation importante de la marmotte au XVI^e siècle en raison de la grande diffusion de la *Cosmographia*, il ne faut cependant pas négliger les autres illustrations de marmottes produites à la même époque. On ne peut en effet déduire à partir de cette unique illustration un manque de connaissance universel sur la morphologie de la marmotte au XVI^e siècle. En effet, Conrad Gessner livre peu de temps après la première édition de la *Cosmographia* une illustration de marmotte plus réaliste dans son *Historia animalium*.¹¹⁴ La représentation comporte bien entendu une série d'éléments qui ne correspondent pas aux traits de l'animal comme la longueur de la queue ou les poils du ventre réunis en petites touffes, mais force est de constater que l'apparence globale de la marmotte se rapproche de la réalité zoologique ; contrairement à la gravure de Münster, l'animal serait ici reconnaissable sans légende même si on le sortait de son entourage textuel. Bien que

¹¹¹ Au XVIII^e siècle, une autre illustration de Rhinocéros connaît un grand succès. Une femelle rhinocéros, nommée Clara (1738-1758), est amenée au Pays-Bas en 1741 avant d'être conduite dans une tournée européenne. Jean-Baptiste Oudry (1686-1755) va profiter de son passage à Paris en 1749 pour en faire une peinture, qui sera reprise par Buffon avec quelques modifications pour son *Histoire naturelle*.

¹¹² « Al margen de la corriente médica dominante, los planteamientos vesalianos comenzaron a influir en el estudio de la anatomía de especies zoológicas determinadas. No resulta extraño que la primera fuese el caballo, que seguía teniendo tanta importancia económica y social como en la Edad Media. A ello responde la publicación en 1598 del libro *Dell' anatomia et dell' infirmità del cavallo*, del senador boloñés Carlo Ruini, primera monografía sobre morfología equina, ilustrada con excelentes grabados que ocupan la mitad de sus tres centenares de páginas. » José María López Piñero, « Los conocimientos sobre los animales y su imagen científica durante el segundo milenio », in *Los Animales en la Ciencia y la Vida Humana. Ilustraciones Zoológicas de un Milenio (siglos XI-XX)*, José María López Piñero (dir.), Madrid, Fundación Bancaria, 2001, p. 25. On trouvera d'autres références d'ouvrages sur les chevaux datant de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle dans Claus Nissen, *op. cit.*, p. 128.

¹¹³ « La justesse des représentations des animaux dépend de la disponibilité d'un corpus de référence[...]. Aussi, les animaux rares ou tout juste découverts ne sont pas toujours représentés de façon très réaliste. » Valérie Chansigaud, *op. cit.*, p. 47.

¹¹⁴ Conrad Gessner, *op. cit.*, p. 841. Cf. illustration I. 2.

contemporaines, ces deux illustrations présentent des caractéristiques différentes et ne doivent pas conduire à des interprétations trop hâtives sur le savoir zoologique de l'époque : la qualité et la précision des indications fournies à l'auteur de la gravure influençant de toute évidence grandement le résultat final. L'illustration de Münster peut être considérée comme un hapax iconographique dans la mesure où elle n'est pas reprise dans d'autres ouvrages. La *Cosmographia* de Belleforest, qui se base pourtant sur le texte de Münster, ne livre aucune illustration de l'animal et la *Gemeiner loblicher Eydggnoschafft...* de Johannes Stumpf ne se sert pas de l'illustration de Münster, mais donne une représentation copiée sur celle de Gessner, à l'exception de la queue, recourbée autour de l'animal, cette variante servant probablement à respecter la taille de la vignette.¹¹⁵ Un tri semble donc s'être opéré : si l'éditeur de la *Cosmographia* conserve la marmotte originale, les autres auteurs préfèrent l'illustration plus réaliste de Gessner. On peut ainsi la reconnaître dans l'ouvrage de Johannes Jonstonus, *Historiae de quadrupetibus*, paru en 1650 à Frankfort¹¹⁶, soit un siècle plus tard. Ici également, la queue n'est pas droite, tout comme celle des autres animaux de taille similaire représentés sur la même *tabula* LXVII. Dans ce cas, les questions de mise en page ont de toute évidence conduit à ce choix qui permet d'économiser de la place.¹¹⁷ Si l'on fait abstraction de la queue, la morphologie globale de l'animal est identique. Les détails du pelage et les proportions de l'animal sont recopiées sur la gravure de Gessner. Si cette gravure témoigne d'un plus grand réalisme que celle de Münster, il demeure pas moins qu'elle comporte certaines inexactitudes, qui n'ont pas été corrigées dans l'ouvrage de Jonstonus. La queue, qu'elle soit retournée autour de l'animal ou non, n'a pas été raccourcie et le ventre de la marmotte est toujours représenté avec un poil différent, ras d'apparence, de celui du dos. Tout comme dans l'épisode du chariot, que l'on voit mentionné dans les textes bien au-delà du XVI^e siècle, on constate également d'un point de vue iconographique une dynamique du savoir relativement lente, ce qui assure une longue diffusion à des représentations anciennes.

¹¹⁵ Johannes Stumpf, *Gemeiner loblicher Eydggnoschafft*, Getruckt Zürich in der Eydggnoschafft, Bey Christoffel Froschauer, 1547-1548, Buch IX, t. II, p. 288, verso. Cf. illustration I. 3.

¹¹⁶ Johannes Jonstonus, *Historiae de quadrupetibus*, Francofurti ad Moenum, Math Meriani, 1650, tab. LXVII. Cf. illustration I. 4.

¹¹⁷ Gessner avait trouvé une solution au problème de la longueur de l'animal lorsqu'il est représenté avec la queue droite derrière lui en plaçant son illustration perpendiculairement au texte, l'animal occupant ainsi la quasi totalité de la hauteur de la page.

Une autre illustration de marmotte traverse les XVI^e et XVII^e siècles de par son utilisation dans plusieurs ouvrages. La première occurrence que nous lui connaissons se trouve dans les *Commentaires sur Dioscoride* du savant italien Pietro Andrea Matthioli dans une des nombreuses rééditions de l'ouvrage.¹¹⁸ La représentation des pattes de la marmotte est peu réaliste puisqu'elles comptent trois doigts uniquement. La queue disproportionnée, enroulée autour de l'animal et pourvue de longs poils, est également peu ressemblante, mais la gravure reste néanmoins reconnaissable. L'illustration est reprise par Geoffroy Linocier en 1584¹¹⁹, mais dans une version moins soignée : on reconnaît la gravure à la queue de l'animal, aux pattes qui comptent trois doigts et aux taches plus claires sur le flanc de l'animal et de la tête, qui sont représentées aux mêmes endroits. Cette illustration est à son tour copiée dans une édition ultérieure de Matthioli parue au début du XVII^e siècle.¹²⁰ Une autre variante de cette même marmotte peut encore être identifiée dans l'ouvrage d'Ulisse Aldrovandi (1522-1605), *De Quadrupedibus digitatis viviparis...*, publié de manière posthume en 1637.¹²¹ Le style de la gravure, légèrement différent, indique bien qu'elle a été reproduite, mais les caractéristiques de l'illustration initiale sont reconnaissables. A nouveau, les inexactitudes au niveau de la queue et des pattes n'ont pas été corrigées. Si les représentations de la marmotte présentées jusqu'ici remontent toutes au XVI^e siècle, nous n'avons pas trouvé d'édition antérieure à celle qui est contenue dans l'ouvrage de Jean Léger¹²² ; il pourrait donc bien s'agir d'une gravure originale du XVII^e siècle. Si tel devait être le cas, l'illustration ne se rapproche pas plus de la réalité zoologique que celles évoquées jusqu'ici : l'animal ne serait vraisemblablement pas reconnaissable s'il était extrait du texte qui assure son identification, notamment en raison du museau, qui présente une forme très allongée. On notera que l'animal a également trois doigts par pattes. Si les figures de marmottes parues

¹¹⁸ La première édition remonte à 1544. L'illustration ne se trouve pas dans l'édition de 1554 que nous avons consultée, par contre elle est bien présente dans l'édition lyonnaise de 1572 : Pietro Andrea Matthioli, *Commentaires de M. Pierre André Matthioli médecin senois, sur les six livres de Ped. Dioscor. Anazarbeen de la matière Medicinale*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1572. Cf. illustration I. 5.

¹¹⁹ Geoffroy Linocier, *L'histoire des plantes, traduite de Latin en François... A laquelle sont adioustees celles des simples, aromatiques, animaux à quatre pieds...*, A paris, Chez Charles Macé, 1584, p. 920. Cf. illustration I. 6.

¹²⁰ Pietro Andrea Matthioli, *Les Commentaires de M. P. André Matthiolus... sur les six livres de Pedacius Dioscoride Anazarbeen de la matière Médicinale*, A Lyon, chez Pierre Rigaud, 1605, p. 157.

¹²¹ Ulisse Aldrovandi, *De Quadrupedibus digitatis viviparis libri tres et de quadrupedibus digitatis oviparis libri duo*, Bonon. [Bologna], sumptibus M. Antonii Berniae, apud Nicolaeum Tebaldinum, 1637, p. 445. Cf. illustration I. 7. L'ouvrage a connu une réimpression en 1645.

¹²² Jean Léger, *op. cit.*, p. 6. Cf. illustration I. 8.

au XVIII^e siècle continuent de contenir des inexactitudes, un saut qualitatif important est néanmoins observable. Buffon présente dans son *Histoire naturelle*¹²³ un animal reconnaissable, intégré dans un décor qui pourrait être interprété comme alpin, même si l'arrière-plan reste vague. La forme de la tête n'est certes pas parfaite, mais l'illustration dans son ensemble se distingue des figures précédemment évoquées. Une autre illustration produite au XVIII^e siècle se trouve dans un ouvrage en cinq tomes de François-Alexandre-Pierre de Garsault (1693-1778). La majeure partie du texte est consacrée aux plantes, mais 134 animaux sont néanmoins décrits et, pour la plus grande part, représentés sur des planches.¹²⁴ La marmotte est cette fois-ci clairement intégrée à un décor alpin constitué de rochers abrupts et de quelques touffes d'herbes, même si une sorte de roseau, placé en bas de l'image semble quelque peu décalé par rapport à l'ensemble.¹²⁵ L'animal en lui-même, parfaitement reconnaissable, est représenté légèrement de dos, ce qui permet d'emblée de constater que les proportions de la queue ne sont pas respectées. Les pattes avant comptent cinq doigts alors que la marmotte n'en a que quatre¹²⁶ et les oreilles sont de forme triangulaire. Si on observe un saut qualitatif au XVIII^e siècle, les représentations iconographiques de la marmotte connaissent en revanche peu d'évolution au XVII^e siècle, les auteurs se contentant en général de reproduire des illustrations du XVI^e siècle que l'on trouve chez Gessner ou Aldrovandi.

4. Inertie du savoir : un chariot qui va loin

Sans prétendre à l'exhaustivité, les sources évoquées ci-dessus permettent néanmoins de mettre en évidence une circulation complexe du savoir. Si une information issue du savoir antique est largement diffusée au fil des siècles, le statut de véracité qui lui est accordé est éminemment variable. Les signes de précaution utilisés par certains auteurs considérés ne sont cependant pas suffisants pour que l'information soit reléguée au rang

¹²³ Buffon, *op. cit.*, pl. XXVIII, p. 244. Cf. illustration I. 9.

¹²⁴ François-Alexandre-Pierre de Garsault, *Description, vertus et usages de sept cents dix-neuf plantes, tant étrangères que de nos climats, et de cent trente-quatre animaux en sept cents trente planches gravées en taille-douce*, A Paris, chez P. Fr. Didot le Jeune, 1767.

¹²⁵ Cf. illustration I. 10. Valérie Chansigaud note au sujet du rhinocéros de Dürer qu'il lui arrive d'être reproduit dans des illustrations de régions où il ne vit pas. *Histoire de l'illustration naturaliste, op. cit.*, p. 32. Cet ajout paysager relève vraisemblablement d'une liberté que s'est accordée l'illustrateur dans la composition de l'image.

¹²⁶ La marmotte en a par contre cinq à l'arrière, mais les pattes arrière de l'animal sont partiellement cachées sur la représentation.

de fable. Savoir antique et savoir moderne sont ainsi mêlés et cohabitent souvent sans que le lecteur dispose d'indicateurs nets quant à l'origine radicalement différente des informations présentées. Les quelques textes qui remettent en question ouvertement la pratique du chariot ne font en effet pas le poids face au grand nombre d'ouvrages qui la mentionnent, ce qui donne à ce savoir antique une longévité exceptionnelle. Nous ne développons pas notre propos au-delà du tournant des Lumières, mais il convient néanmoins de noter que la pratique du chariot chez la marmotte est encore mentionnée au XIX^e siècle.¹²⁷

Si le cas de la marmotte apparaît comme un exemple de savoir ancien constamment réactualisé, il sert surtout à mettre en évidence l'importante force de diffusion des textes humanistes évoqués. En effet, dans l'écrasante majorité des cas, les auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles ne reviennent pas à la source originale : ce sont bien deux ouvrages alémaniques produits dans la première moitié du XVI^e siècle – la *Cosmographia* de Münster et l'*Historia animalium* de Gessner – qui sont à l'origine de la diffusion de la tactique du chariot-marmotte en Suisse, mais également en France et ce aussi bien dans les descriptions géographiques que dans les ouvrages naturalistes. Ce cas particulier illustre ainsi l'importance que peuvent revêtir les textes humanistes du point de vue de la diffusion des informations qu'ils détiennent. Si ces deux ouvrages constituent des sources indiscutables, les autres textes produits au XVI^e siècle qui traitent de la Suisse et des Alpes sont également importants dans la mesure où il ne faut pas négliger une circulation du savoir interne au XVI^e siècle. Bien que moins diffusée, l'*Eydggnoschafft* de Stumpf, qui reprend la *Cosmographia*, la complète sur bien des points et devient à son tour une source potentielle. Au-delà du cas de la marmotte, il convient donc de considérer l'ensemble du savoir sur l'espace helvétique alpin qui est présenté dans les ouvrages humanistes afin de l'identifier pour pouvoir mettre en évidence les modalités de son utilisation dans les textes ultérieurs.

¹²⁷ C'est notamment le cas dans le *Magasin pittoresque*, Edouard Charton (dir.), Paris, Aux bureaux d'abonnement et de vente, 29 Quai des Grands-Augustins, 28^eme année, 1860, p. 258. D'autres textes mentionnent le chariot, mais en laissant entendre plus au moins clairement qu'ils n'accordent pas de crédit à cette information. Citons R.-P. Lesson, *Mœurs, instinct et singularités de la vie des animaux mammifères*, Paris, Paulin, 1842, p. 194.

II. L'UTILISATION DES TEXTES HUMANISTES AU XVIII^E SIÈCLE

Si la marmotte retournée en chariot est une information facilement identifiable en raison du caractère particulier de la pratique évoquée, d'autres éléments moins marquants, mais également présents dans les textes du XVIII^e siècle, sont tout aussi susceptibles d'avoir une origine antérieure. La pratique de la copie et de la compilation étant globalement répandue, l'identification d'informations de même nature en remontant le temps à la recherche de l'occurrence originale peut s'apparenter à un jeu de piste aussi érudit que fastidieux. Il prend cependant tout son sens lorsque les informations recueillies peuvent être mises en perspective pour illustrer la lente constitution d'un savoir sur les Alpes. Très fréquemment, on bute sur le texte de la *Cosmographia* de Münster. Même si l'ouvrage n'est pas centré sur la Suisse et encore moins sur les Alpes, dans la mesure où il s'agit d'une description du monde, le chapitre consacré au Valais, en grande partie de la main de l'informateur local Johannes Kalbermatter, apparaît comme un des textes fondamentaux pour étudier les liens qui unissent les textes du XVIII^e siècle et la production humaniste. Il serait cependant réducteur de traquer les seules récurrences de nature informative : au-delà de notations reprises de manière stricte par la copie, les textes produits au XVI^e siècle peuvent également exercer une influence sur l'agencement de la matière. L'évocation des mœurs de la marmotte peut être considérée comme un emprunt conjoncturel dans la mesure où les éléments réutilisés témoignent d'un usage ponctuel du savoir livresque, visant à combler un manque de connaissances de l'auteur sur le sujet. En revanche, une parenté dans la mise en forme de l'information incite à penser qu'il existe également une influence de nature structurelle qui marque dans la facture même du propos l'importance du lien qui existe entre les ouvrages plus récents et les textes du XVI^e siècle. Il convient dès lors d'observer la diffusion de schèmes descriptifs tout en évaluant les procédés d'intégration et de modification des représentations partagées. Si le savoir sur les Alpes n'est pas toujours déconnecté du terrain dans la mesure où des informateurs locaux – qu'ils soient cités ou non – viennent parfois combler le manque de connaissances des savants qui ne font très souvent pas eux-mêmes l'ensemble des déplacements requis, le mode de constitution de l'information se base très largement sur un savoir livresque issu de différentes strates temporelles. Les textes du XVI^e siècle ne sont certes pas les seuls à faire l'objet de copies ou de paraphrases, mais le statut que les auteurs du XVIII^e siècle accordent à ces sources d'un autre temps n'est pas identique à

celui des ouvrages plus contemporains comme l'illustrent les descriptions géographiques de la Suisse que nous aborderons ultérieurement. Dans le cas de la marmotte, on a pu noter que la littérature géographique renonçait fréquemment à citer ses sources tout en multipliant les indicateurs linguistiques qui pourraient laisser le lecteur penser que les faits rapportés relèvent d'une observation personnelle de l'auteur, ce qui lui accorde évidemment du crédit. D'un autre côté, la littérature naturaliste procède selon un modèle inverse pour parvenir au même résultat : les auteurs qui ont déjà abordé le sujet sont souvent cités, comme c'est le cas de Gessner, mentionné par Buffon en raison de l'autorité qu'il incarne de par ses origines helvétiques. Expérience personnelle et filiation savante sont les deux moyens convoqués pour donner au texte le crédit que l'auteur souhaite lui voir accorder. Le lien qui unit la littérature savante des Lumières avec les textes plus anciens apparaît donc selon deux modalités de citation : visible en temps qu'*auctoritas* ou cachée sous la forme d'un fonds de représentations communes.

1. Les textes humanistes en tant qu'*auctoritas*

Qu'il s'agisse d'un récit de voyage dans les Alpes ou d'une relation savante plus spécifique qui traite de botanique, de sources thermales ou de glaciers, les auteurs du XVIII^e siècle usent volontiers de la citation pour inscrire leur texte – et leur propre personne – dans une filiation de savants renommés. Les références sont alors compilées avec un soin qui témoigne d'une volonté d'exhaustivité comme le montre le texte de l'*Iter Alpinum* issu d'un voyage dans les Préalpes bernoises effectué en 1731 par le savant bernois Albrecht von Haller (1708-1777).

Dans un pâturage de cette montagne appelé Waach, j'ai cueilli un grand nombre de très belles plantes. La plus fréquente ici est l'*Elichrysum alpin* à tête feuillue qui est le *Wullblum* chez Aretius et chez Simler, le *Leontopodium alpinum* chez Mattioli, le *Gnaphalium alpinum* chez Clusius qui en donne une très bonne figure, le *Leontopodium Matthioli* chez Tabernaemontanus qui en copie la figure dans l'*Historia plantarum Lugdunensis*, le *Gnaphalium alpinum magno flore, folio oblongo* chez Gaspar Bauhin, le *Gnaphalium alpinum pulchrum* chez Jean Bauhin qui en donne une bonne figure et chez Ray ; Morison retient le nom de Gaspar Bauhin.¹²⁸

¹²⁸ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes et autres textes (1728-1732)*, Aurélie Luther, Claire Jaquier *et al.* (éds), Genève, Slatkine, 2008, p. 97-98. Nous ne rendons pas les notes de bas de page qui renvoient aux références citées par Haller.

Haller donne ici les noms en usage chez les botanistes précédents pour une plante trouvée lors de son parcours. L'accumulation peut sembler importante, ce passage de synonymies botaniques étant intégré au fil du récit, mais le texte français ne rend que partiellement l'effet de l'original latin qui a dû être retravaillé pour en assurer la lisibilité auprès du lecteur contemporain. La version latine du même passage contient en effet de nombreuses abréviations et des variations de police qui respectent certes une logique interne, mais qui donnent un aspect très technique à ce passage :

[...] in cujus pascuo dicto *Waach* plures & pulcerrimas plantas legi. Hic imprimis frequens est *Elichrysum Alpinum capite folioso* ; quod Wullblum ARETHI in Ness. SIMLERI. Alp. *Leontopodium Alpinum* MATTH. 828. *Gnaphalium Alpinum* CLVSHI p. 328. fig. opt. *Leontopodium Matthioli* TAB. 393. fig. exscript. LVGD. 1343. *Gnaphalium Alpinum magno flore, folio oblongo* C. B. *Gnaphalium Alpinum pulchrum* I. B. III. l. 26. p. 161 bene, RAI. p. 296. MORISONVS nomen retinet C. BAVHINI III. p. 92.¹²⁹

Ces indications fournies au sein même de la narration n'avaient rien d'obscur pour le lecteur de l'époque, forcément savant, qui était en mesure d'identifier les ouvrages dont il était question. La fonction première de ces citations est bien entendu d'ordre pratique, puisqu'elles ont pour but de permettre l'identification de la plante trouvée sur le terrain en la liant aux références de l'époque. La multiplicité des noms cités tient au fait que l'introduction du système de nomenclature de Carl von Linné (1707-1778) est postérieure à ces ouvrages de botanique utilisés comme référence du moment qu'ils remontent aux XVI^e et XVII^e siècles.¹³⁰ Les plantes sont alors décrites sous la forme de noms en phrase qui servent à nommer la plante et à en donner une description succincte, mais l'absence d'uniformisation du système conduit à la multiplication de noms pour désigner une seule espèce, raison pour laquelle Haller prend systématiquement la peine de préciser le nom porté par la fleur chez chaque auteur. Les nombreuses mentions de synonymies botaniques dans le texte de *l'Iter Alpinum* vont cependant bien au-delà de ces aspects pratiques. Le jeune Haller, qui n'a que vingt-trois ans lorsqu'il effectue ce voyage, peut ainsi témoigner de sa culture tout en inscrivant son propre texte à la suite de ces

¹²⁹ Albrecht von Haller, *Descriptio itineris alpini, suscepti m. Iunio anni 1731*, in *Opuscula sua botanica. Prius edita, recensuit, retractavit, auxit, coniuncta edidit Albertus Hallerus*, Göttingae [Göttingen], 1749, p.1-34, paragraphe XII, p. 13.

¹³⁰ Le système de nomenclature linnéen date de 1753 et il faudra encore une vingtaine d'années pour que le binôme genre-espèce s'impose à la majeure partie des savants.

auteurs de référence.¹³¹ Connaissance et reconnaissance fonctionnent donc de pair dans le processus de formation du savant, qui n'oubliera pas pour autant ces botanistes du temps passé une fois qu'il sera établi. Si Haller peut être considéré comme un botaniste prélinnéen tout en étant le parfait contemporain du savant suédois, c'est en raison de son refus d'utiliser le système de nomenclature binominal mis au point par ce dernier. En remplaçant les nombreux noms en phrase utilisés jusqu'alors par le binôme genre-espèce, Linné rebaptise en quelque sorte la Création, effaçant ainsi le travail des botanistes antérieurs auxquels Haller rend précisément hommage dans l'introduction de sa première flore de Suisse, l'*Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*.¹³² Haller commence en effet par nommer un ensemble de savants décédés avant de se consacrer à l'énumération de ses contemporains.¹³³ Si cette décision, qui va contre le sens de l'Histoire, a pu entraver la diffusion dans le temps de l'œuvre botanique de Haller¹³⁴, le choix initial témoigne de l'importance accordée à l'autorité des auteurs antérieurs. Si la botanique tient une place prépondérante dans l'œuvre de Haller, le savant bernois fait preuve d'une curiosité très large et aborde le milieu alpin dans son ensemble : l'évocation de sources anciennes ne se limite ainsi pas uniquement à des noms de plantes. Après avoir fait l'ascension du Stockhorn, il mentionne le poète bernois Hans Rudolf Rebmann (1566-1605), auteur d'un dialogue en vers entre le Stockhorn et le Niesen, « véritable imagination suisse ». ¹³⁵ Arrivés aux thermes de Loèche, Haller se livre à de nombreuses expériences sur les eaux afin d'en déterminer les propriétés : si les travaux réalisés par le bernois sur le terrain reflètent bien entendu l'état de la science au XVIII^e siècle, il est à noter que la première autorité citée est Collinus (vers 1520 – 1560/1561), qui est l'auteur d'un texte sur les bains du Valais, publié de manière posthume dans la *Vallesiae Descriptio* de Josias Simler (1530-

¹³¹ Il est même possible de suivre l'évolution de la culture de Haller en la matière en comparant les ouvrages cités dans l'*Iter Alpinum* de 1731 et ceux dont il est fait mention dans l'*Iter Helveticum*, texte paru pour la première fois en 1740, qui compte de nombreuses références supplémentaires.

¹³² Albrecht von Haller, *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum...*, Gottingae [Göttingen], 1742.

¹³³ « Has omnes [...] quos laudavi, viros mors nobi abstulit. Qui secuntur, vivunt adhuc [...] », Albrecht von Haller, *Enumeratio*, *op. cit.*, p. 9.

¹³⁴ Outre l'*Enumeratio*, Haller a publié une nouvelle flore de Suisse en 1768 : Albrecht von Haller, *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata*, Bernae, 1768. Les deux flores de Suisse de Haller sont néanmoins d'une grande qualité et ce choix n'a pas empêché leur utilisation, comme en témoigne l'ajout manuscrit des noms linéens qu'on peut observer dans certains exemplaires.

¹³⁵ Albrecht von Haller, *op. cit.*, p. 78.

1576).¹³⁶ Dans ce cas précis, Haller donne raison à l'autorité humaniste, mais il n'en va pas toujours ainsi : le rapport aux textes anciens n'est pas totalement dénué de sens critique comme en témoigne cette remarque de Haller au sujet de l'Engstlenbrunnen, source située sur l'alpage d'Engstlenalp dans le canton de Berne. Selon de nombreux textes, cette source présente la particularité de couler uniquement lorsque l'on amène le bétail à boire. Haller se rend sur l'alpage lors de son premier voyage en 1728 après avoir remonté le Gental pour traverser le Jochpass avant de descendre sur Engelberg. Il ne manque pas de s'exprimer sur cette célèbre particularité :

[...] nous entrâmes alors dans le Gentelthal, vallon étroit, uni et très agréable entre deux hauteurs, arrosé d'un grand ruisseau, qui s'enfle par cinq ou six cascades de torrents qui s'y perdent. Sa source est dans ce vallon même, sept ruisseaux sortent du même roc et se jettent dans le vallon par autant d'ouvertures d'un bassin naturel. C'est une curiosité bien plus agréable que le fameux Engstlen-Brunnen si célèbre entre les physiciens et si peu de chose en lui-même. Car il n'était point besoin de terre spongieuse, de réservoir de glace et d'autres spéculations recherchées, ce n'est qu'une fontaine de mai, qui naît par la fonte des glaces, et qui par un été froid se perd tout à fait comme elle avait fait depuis six semaines lorsque nous y passâmes.¹³⁷

Les remarques de Haller procèdent d'une double remise en question de l'autorité des auteurs qui abordent la question de l'Engstlenbrunnen. En effet, on peut dans un premier temps observer une recomposition du paysage convenu : alors que les textes mettent en avant la fameuse Engstlenbrunnen, Haller remplace sans arrière-pensées la célèbre source par une autre « curiosité bien plus agréable ». L'attente du voyageur, façonnée par ses lectures, a visiblement été déçue par la réalité du terrain, ce qui l'autorise à substituer à l'objet traditionnellement évoqué dans l'endroit considéré une autre particularité qu'il juge digne d'attention. Dans un second temps, les notations techniques de Haller, qui visent à étayer le rejet initial, donnent un accès indirect aux hypothèses avancées par la littérature pour expliquer les particularités de la source : dans ce cas, les textes anciens ne font pas autorité. Une explication simple et rationnelle est proposée comme alternative à l'ensemble des hypothèses élaborées.

Le rapport aux sources que l'on peut observer chez les auteurs du XVIII^e siècle est donc loin d'être univoque : fréquemment convoqués pour donner du crédit aux

¹³⁶ Haller cite Collinus dans l'*Iter Alpinum*, partie XXXVI, *op. cit.*, p. 122. Kaspar Ambühl (Collinus), « De Sedunorum thermis et aliis fontibus medicatis », in Josias Simler, *Vallesiae Descriptio*, Tiguri [Zurich], 1574, p. 143-151.

¹³⁷ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes et autres textes (1728-1732)*, *op. cit.*, p. 62-63.

observations d'un auteur, les textes anciens ne sont pas toujours considérés comme des *auctoritas* intouchables dans la mesure où certains auteurs se permettent malgré tout de les corriger, lorsqu'ils en ont la possibilité. En effet, c'est par sa pratique du terrain que Haller peut se permettre de remettre en question ses lectures tandis que les auteurs évoqués précédemment utilisaient les textes antérieurs pour combler leur manque de connaissances personnelles au sujet de la marmotte. La question de l'Engstlenbrunnen est également abordée par Johann Jakob Scheuchzer qui s'est rendu sur les lieux lors d'un voyage dans les Alpes effectué en 1702. Il se montre plus précis que Haller lorsqu'il s'agit de citer les sources convoquées. Alors que le savant bernois englobait ses prédécesseurs sous l'appellation générale de « physiciens », Scheuchzer les mentionne nommément¹³⁸ : Johannes Stumpf (1500-1578), Theodor Zwinger l'Ancien (1533-1588), Johann Heinrich Schweizer (1553-1612), Hans Rudolf Rebmann (1566-1605), Johann Leopold Cysat (1601-1633), Jean-Baptiste Plantin (1624-1700), Johann Jakob Wagner (1641-1695) et Georg Werner (1490-1556). Si Scheuchzer note avec précision les références aux ouvrages de ces auteurs, il ne donne en revanche pas d'informations sur le contenu de leurs travaux pour se contenter de les remettre en cause de manière globale : la liste, véritable litanie de savants, n'est convoquée que pour être réfutée et remplacée par un savoir actuel.

*Alle haben wahres und falches untereinander. Ich wil kürzlich erzehlen, was ich theils selber gesehen, theils von den Einwohnern des Orts und andern glaubwürdigen Leuten gehört habe. Den fliessenden Brunn selber habe ich an diesem Tag, nemlich den 18. August nicht können sehen, weil er schon vorher trocken worden.*¹³⁹

L'autorité de Scheuchzer ne peut cependant suffire du moment qu'il n'a pas pu observer lui-même la source : son apport personnel se limite dès lors à des considérations géographiques qui viennent préciser sa situation dans le vallon. Quant aux éléments qui lui manquent, c'est auprès d'informateurs locaux qu'il va les chercher. Les habitants du lieu, qui incarnent l'expérience empirique de par leur propre usage de la source, mais également « Herr Heinrich Becklin von Bern, Pfarrer zu Haslen », figure de l'autorité savante locale, viennent balayer les sources livresques anciennes. Scheuchzer ne se

¹³⁸ Johann Jakob Scheuchzer, *Natur-Geschichte des Schweitzerlandes, samt seinen Reisen über die Schweitzerische Gebürge. Aufs neue herausgegeben, und mit einigen Anmerkungen versehen von Job. Georg. Sulzern*, Zürich, bey David Gessner, 1746, t. II, p. 13. Je souligne. Pour l'original latin, on consultera Johann Jakob Scheuchzer, *Ouresiphōitēs Helveticus sive itinera alpina tria...*, Londini, Impensis Henrici Clements, 1708, t. I, p. 26-27.

¹³⁹ Johann Jakob Scheuchzer, *Natur-Geschichte des Schweitzerlandes, op. cit.*, t. II, p. 13.

contente cependant pas de rétablir la vérité naturaliste en la dégageant de la tradition des *auctoritas*, il pose un regard réflexif sur son intervention :

Es ist auch falsch und den Mährgen zuzuzehlen, dass dieser Brunn still stehe, wenn man etwas unreines oder sonst aus Bosheit oder Muthwillen darein wirfft, als wenn er dennzumahl gleichsam im Zorn etliche Tage lang kein Wasser gebe. Dieses habe ich im Vorbeygang wollen anmercken, *damit die Wahrheit in ihrem Werth bleibe, und aller Aberglaube und Falschheit aus der natürlichen Historie wegkomme.*¹⁴⁰

Les explications de Scheuchzer au sujet de l'Engstlenbrunnen feront école, car si Haller peut se targuer de son expérience personnelle pour réviser les informations erronées colportées au sujet de la source, d'autres auteurs, qui ne se sont pas forcément rendus sur les lieux, vont utiliser ce nouveau savoir livresque. A ce titre, il convient d'observer le traitement de l'information dans deux ouvrages centraux pour la Suisse des Lumières en raison de l'importante diffusion qu'ils ont connue. Si *Les Délices de la Suisse*¹⁴¹, du pasteur vaudois Abraham Ruchat (1680-1750), publiés en 1714 n'ont pas été réimprimés ultérieurement sous ce titre, le contenu de l'ouvrage a été grandement repris dans un nouveau texte intitulé *L'Etat et les Délices de la Suisse*, paru dans une première édition en 1730¹⁴², élaborée notamment par le pasteur bernois Johann Georg Altmann (1695-1758). Comme le titre le laisse suggérer, l'ouvrage reprend également des informations de *L'Etat de la Suisse*¹⁴³ du diplomate anglais Abraham Stanyan (1669-1732), publié tout comme *Les Délices* en 1714. Dans le texte de Ruchat, le passage de l'Engstlenbrunnen fait l'objet d'une première réserve, mais conserve en bonne part l'information issue des textes anciens dans la mesure où un lien de causalité entre l'activité de la source et la présence du bétail reste établi :

Il y a non loin de sa source sur une montagne nommée *Engstlen*, une fontaine, qui est un petit miracle. Elle ne coule que durant l'Eté, dans le tems que les vaches sont sur les montagnes, savoir dans les mois de Juin, de Juillet & d'Aout : comme si elle reservoit à répandre son eau pour l'usage de ces animaux. On a

¹⁴⁰ Johann Jakob Scheuchzer, 1746, *op. cit.*, p. 14. Je souligne.

¹⁴¹ [Abraham Ruchat], *Les délices de la Suisse : une des principales républiques de l'Europe, où l'on peut voir tout ce qu'il y a de plus remarquable dans son pays...*, A Leide, chez Pierre Vander Aa, 1714, 4 vol.

¹⁴² *L'Etat et les Délices de la Suisse*, Amsterdam, chez les Wetsteins et Smith, 1730. Ce texte est également abordé de façon plus détaillée au chapitre V.

¹⁴³ Abraham Stanyan, *L'état de la Suisse : écrit en 1714*, A Amsterdam, chez Jean Garrel, 1714. Le texte a également connu une édition en Suisse : Abraham Stanyan, *L'Etat de la Suisse en 1714*, trad. de l'angl. [par Lucas Schaub], Berne, 1714. L'original anglais : Abraham Stanyan, *An account of Switzerland : written in the year 1714*, London, 1714.

répandu aussi le bruit, qu'elle ne couloit pas même tout du long du jour, mais à certaines heures, le soir & le matin : mais cela ne se trouve pas vrai.¹⁴⁴

Lorsque le texte est repris dans l'édition de 1730, le passage est entièrement remanié et augmenté :

Il y a, non loin de sa source, sur une Montagne nommée *Engstlen*, une Fontaine, qui est véritablement un petit miracle de la Nature, & qui en seroit un bien plus grand si tout ce qui en a été écrit étoit vrai. Mais tous, sans excepter même l'Auteur des *Délices de la Suisse*, ont fait un mélange de circonstances vraies & fausses ; c'est pourquoi il est bon de fixer à quoi on doit s'en tenir, afin de rendre justice à la vérité, en même tems que nous purgerons l'Histoire naturelle de la *Suisse* de quelques faits faux & superstitieux.¹⁴⁵

On reconnaît la phrase finale, copiée chez Scheuchzer. L'annonce est suivie par le texte même du savant zurichois, traduit pour l'occasion. L'emprunt est ici notifié, l'origine du passage étant mentionnée dans la marge du livre. Un tel traitement de l'information pourrait laisser supposer que les faits irréels ont rapidement été relégués au rang de la fable par le XVIII^e siècle, mais, comme dans le cas de la marmotte, le processus ne s'effectue pas de manière linéaire et des représentations anciennes peuvent perdurer. En effet, le texte sur l'Engstlenbrunnen ne constitue pas le passage le plus fréquemment cité des *Itinera* de Scheuchzer : les somptueuses gravures de dragons publiées dans le cinquième voyage, effectué en 1706¹⁴⁶ étant naturellement plus prompte à attirer l'œil du lecteur. Si Ruchat n'est pas très prolixe à ce sujet, même s'il évoque à l'occasion une anecdote, Altmann rajoute en revanche un long chapitre à son ouvrage pour traiter « Des Dragons qui ont été vûs dans la Suisse ». Là également, les éditeurs font usage d'une traduction, le texte de Scheuchzer étant reproduit pour détailler sur trente-cinq pages les dragons observés en Suisse, canton par canton.¹⁴⁷ L'utilisation ouverte – c'est-à-dire en tant que figure d'autorité – des textes anciens, se fait donc selon deux types de modalité

¹⁴⁴ Abraham Ruchat, *Les Délices de la Suisse*, *op. cit.*, t. I, p. 168.

¹⁴⁵ *L'Etat et les Délices de la Suisse*, 1730, *op. cit.*, t. II, p. 222-223.

¹⁴⁶ Johann Jakob Scheuchzer, 1723, *op. cit.*, t. III, p. 378- 397.

¹⁴⁷ On consultera à ce sujet le chapitre de Claude Reichler, « Les dessous du paysage. Dragons, cavernes et légendes », in *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2002, p. 81-108. Reichler précise à propos des témoignages qui attestent de la vue d'un dragon que Scheuchzer ne les vérifie que pour « mieux en asseoir les preuves ». « Lorsqu'il récuse une histoire rapportée, ce n'est pas pour introduire une rupture dans la cohérence du monde et du texte, c'est pour distinguer la parole populaire, aisément trompée, avide d'espoirs et de craintes, de la structure de références contrôlée par l'*auctoritas*. » *Ibidem*, p. 88. Dans le cas de l'Engstlenbrunnen, c'est exactement l'inverse qui se produit, l'*auctoritas* étant balayée par les connaissances populaires ; le « monde » et le « texte » ne concordent donc plus. La cohabitation des deux procédés illustre bien l'aspect charnière de l'œuvre de Scheuchzer, à cheval entre savoir baroque et modernité.

radicalement différents. Si la citation peut avoir pour but de donner du crédit aux informations dispensées par l'auteur ou si elle peut servir à combler un manque de connaissances personnelles, on peut également observer, à l'aube du XVIII^e siècle, un regard critique : une série importante d'auteurs peut ainsi être mentionnée pour remettre en question les informations dispensées, afin de les remplacer par un texte plus actuel. Si l'histoire naturelle se voit ainsi occasionnellement séparée de la légende, la cohabitation entre le rationnel et la fable reste néanmoins importante et témoigne de l'influence exercée par les textes ayant statut d'autorité.

2. Le fonds humaniste caché

Si les auteurs humanistes sont fréquemment convoqués de manière visible, il arrive également parfois que l'influence exercée ne soit pas formulée aussi clairement. Comme dans le cas de la marmotte, c'est la récurrence de formulations semblables en tous points dans plusieurs textes qui incite à chercher une source commune antérieure. Les ouvrages de Ruchat et d'Altmann permettent d'observer les modalités d'utilisation des sources anciennes. Si *L'Etat et les Délices de la Suisse* peut déjà être considéré comme un composite, Altmann fait également appel de manière indirecte à d'autres sources qu'il ne cite pas du moment où il se réfère à l'intermédiaire que constituent *Les Délices* de Ruchat, texte lui-même composé en partie à l'aide de documents plus anciens. Parfois, dans les marges de *L'Etat et les Délices...*, les mentions aux *Délices* sont indiquées : le numéro de la page correspondante y est même joint afin de permettre au lecteur de se référer à l'ouvrage. Des emprunts peuvent être observés dans *L'Etat et les Délices*, notamment à la lecture des chapitres qui concernent les différentes parties de la Confédération. A l'occasion de la description du Valais, Altmann mentionne la fertilité particulière de cette région lorsqu'il aborde les productions agricoles.

Au reste, le País est planté par-tout d'arbres fruitiers, & rapporte toutes sortes de fruits, communs aux País du *Nord*, comme pommes, poires, noix, prunes, cerises, chataignes, &c. Il y a aussi quelques endroits, aux environs de *Sion*, de *Sierre*, & de *Gonthey*, où l'on recueille des amandes, des figues, des grennades, & autres fruits étrangers. On trouve aussi dans ces Lieux-là beaucoup de safran.¹⁴⁸

¹⁴⁸ Johann Georg Altmann, *L'Etat et les délices de la Suisse*, A Amsterdam, Chez les Wetsteins et Smith, 1730, t. IV, p. 222. L'abricot, qui est aujourd'hui un fruit commun en Valais, n'est pas présent dans cette liste, car son importation remonte au XIX^e siècle.

Les données proviennent bien de Ruchat,¹⁴⁹ qui s'exprime en des termes identiques, si l'on excepte le qualificatif de « bon » au sujet du saffran, qui n'a pas été rendu par Altmann, mais le texte n'est pas originellement de sa main. Si Ruchat précise dans sa préface avoir « vû [lui]-même une bonne partie des choses [qu'il] décri[t] ayant fait un voyage exprès dans la *Suisse* pour ce dessein », il reconnaît cependant qu'il « est impossible à un seul homme de tout voir & de tout savoir ».¹⁵⁰ Il mentionne dès lors ses sources de manière générale et ne donne plus de précision au cours de l'ouvrage. Il cite ainsi Wagner et Scheuchzer, mais encore Fortunat Sprecher von Bernegg (1585-1647) pour les Grisons et Josias Simler (1530-1576) pour le canton du Valais. Simler donne bien la même liste de fruits dans la *Vallesiae descriptio*, mention du saffran comprise.¹⁵¹ On pourrait donc penser que Ruchat a été chercher l'information chez Simler, mais le Zurichois ne serait à son tour qu'un intermédiaire dans la mesure où une liste de fruits similaire apparaît également dans la *Cosmographia* de Münster :

Il croist du saffran en grande abondance à l'entour de Syon, de Sydes & Gundes : il y croist des grenades aussi, des amendes & des figes. Par tout le pays aussi on trouvera de toutes sortes de fruits, pommes, poires, noix, prunes, cerises, chataignes, meures, pesches, avelaines & corbes.¹⁵²

L'information intégrée par Münster dans sa description du Valais a déjà bien circulé au XVI^e siècle : outre Simler, il faut tenir compte des rééditions et des traductions de la *Cosmographia*, mais également de Johannes Stumpf (1500-1578), qui reprend en partie la *Cosmographia* dans sa propre chronique.¹⁵³ Contrairement à la pratique du chariot chez la

¹⁴⁹ Abraham Ruchat, *Les Délices de la Suisse*, A Leide, Chez Pierre vander Aa, 1714, t. IV, p. 746-747.

¹⁵⁰ Abraham Ruchat, *op. cit.*, préface non paginée.

¹⁵¹ Josias Simler, *Vallesiae descriptio libri duo. De Alpibus commentarius*, Tiguri [Zurich], excudebat Ch. Froschouerus, 1574. « Fructis omnis fere generis illis non desunt, nam non tantum pira, poma, cerasaq[ue]; diversi generis, pruna item & corna, & mora, & nuces inglandes, avellanae, pineae, copiose apua eos nascuntur, sed ficus quoq; et amigdala & malgranata apud Sedunos feliciter proveniunt, neq; tantum arboribus, sed omnis generis herbis & floribus cultissimos hortos habent, in quibus praeter alia crocus praestans colitur, tanta copia, ut in vicinas regiones magno gentis lucro exportetur. », p. 2 verso.

¹⁵² Sebastian Münster, *Cosmographie*, Bâle, H. Petri, 1552 ou 1556 [page de titre manquante], p. 375. La liste est également présente dans l'édition originale allemande, *Cosmographia*, 1544 *op. cit.*, p. 360 et chez Johannes Stumpf, *Gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen und Voelckeren Chronick wirdiger Thaaen Beschreybung*, Zürich in der Eydgnoschafft, getruckt bey Christoffel Froschouer, 1547-1548.

¹⁵³ L'*Eydgnoschafft* de Stumpf a été reprise sous forme d'extraits quelques années plus tard sous le titre *Schnytzer Chronica : ausz der grossen in ein Handbüchle zuzamen gezogen*, Gedruckt zu Zürich, Bey Christoffel Froschouer, 1554. Le texte original a quant à lui connu deux rééditions qui portent des titres légèrement différents : *Gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen und Voelckern Chronic wirdiger thaaten Beschreibung*, Zürich, getruckt in der Froschow [Froschauer], 1586 et *Schweytzer Chronick : das ist, Beschreybung gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen, Völcker und dero chronickwürdigen Thaaen... erstlich durch H. Johan Stumpfen in XIII. Büchern beschriben, folgends durch H. Johan Rudolph Stumpfen an vilen orten gebessert, gemehret und von Anno*

marmotte, cette liste est plausible, le climat du Valais en plaine étant plus favorable que bien d'autres endroits de Suisse à la culture de fruits nécessitant beaucoup de soleil et il pourrait donc sembler logique que plusieurs auteurs mentionnent cette extraordinaire fertilité propre au climat valaisan. Il est en revanche surprenant de voir apparaître la succession des fruits dans le même ordre chez Ruchat et chez Münster en ce qui concerne la séquence « pommes, poires, noix, prunes, cerises, châtaignes », ce qui laisse penser que Ruchat a également consulté Münster dans le texte et non uniquement Simler. Quant au groupement « amandes, figues et grenades », il ne suit pas l'ordre de Münster ou de Simler, mais Ruchat réunit ces fruits dans une séquence tout comme les précédents auteurs et ne manque pas de mentionner le safran. Ces parentés entre deux textes, parus respectivement en 1544 pour la *Cosmographia* et en 1730 pour *L'Etat et les Délices de la Suisse*, indiquent la copie.¹⁵⁴ L'information, qui sera relayée jusqu'à la fin du XVIII^e siècle si l'on tient compte des rééditions de *L'Etat et les Délices...*¹⁵⁵, est donc vraisemblablement l'œuvre de Johannes Kalbermatter, l'informateur valaisan de Münster. Le lecteur n'a cependant pas accès au caractère historique de cette notation du moment que son origine n'est pas spécifiée à l'aide d'une mention précise dans les textes publiés au XVIII^e siècle : elle se confond dès lors avec une information appartenant à la même strate temporelle que l'ouvrage qu'il tient entre les mains. Ruchat – et par conséquent Altmann – ne sont cependant pas les seuls à diffuser la fameuse liste de fruits au XVIII^e siècle : on la retrouve également dans une autre description de la Confédération, la *Genauere und vollständige Staats- und Erdbeschreibung des ganzen Helvetischen Eidgenossenschaft* de Johann Konrad Fäsi (1727-1790).

Ausser den besten Getreid-Arten, als Weizen, Roken und Gersten, giebt es auch viele gute Baum-Früchte, Apfel, Birnen, Pflaumen, Kirschen, Castanien, Maulbeeren, Nüsse, rc. Bey Sitten, Sidens und Grundis hat es Mandeln, Feigen,

1548. *biss auff das 1587. continuert, an jetzo aber biss auf das gegenwürtige 1606. ausgeführt*, Getruckt zü Zürich, bey Johans Wolffens, 1606. Le texte a donc également connu une diffusion importante, même si elle n'est pas comparable à celle de la *Cosmographia*.

¹⁵⁴ Cette liste de fruits n'est pas unique : d'autres notations peuvent être suivies d'un ouvrage à l'autre.

¹⁵⁵ Le livre d'Altmann a connu trois rééditions, en 1764, 1776 et 1778. Dans l'édition de 1764, la notation est pratiquement identique, *L'Etat et les Délices de la Suisse*, A Basle, Chez Emanuel Tourneisen, 1764 t. IV, p. 207 tout comme dans l'édition de 1776 qui reprend la précédente, *L'Etat et les Délices de la Suisse*, A Basle, Chez Emanuel Tourneisen, t. IV, p. 206. La dernière édition donne une version simplifiée de l'énumération initiale « [...] aux environs de Sion, de Sidens & de Groundis, les figues & les grenades simples mûrissent en plein air », *L'Etat et les Délices de la Suisse*, A Neuchatel, Chez Samuel Fauche, 1778, t. 2, p. 265.

Granaten und andere edle Früchte ; an welchen Orten man auch vielen und guten Safran bauet.¹⁵⁶

III. NATURE ET CARACTÉRISTIQUE DES SOURCES HUMANISTES SUR LES ALPES

L'importance du lien qui existe entre les sources du XVI^e siècle et les textes produits durant le XVIII^e siècle étant établie, il convient de considérer avec attention les ouvrages anciens qui abordent les Alpes, afin de connaître la nature exacte de cet héritage. Si les textes du Zurichois Conrad Gessner ou du poète Pétrarque ont été fréquemment cités par la critique qui cherchait à faire remonter la « découverte des Alpes » à la Renaissance, on a en revanche peu abordé cette production dans son ensemble. Il semble cependant important de s'attarder sur les informations dispensées par ces textes, notamment afin de clarifier le devenir de cet héritage dans le courant du XVII^e siècle. Une première distinction est nécessaire, les textes viatiques et la littérature géographique ne considérant pas les Alpes sous le même angle. Il convient dès lors de les appréhender séparément, ces deux perspectives pouvant donner lieu à des représentations différentes de l'espace. Les Alpes suisses sont dans les faits fréquemment abordées dans la littérature géographique au sein d'ouvrages consacrés à la description du monde ou de l'Europe – la *Cosmographia* de Münster ou l'*Eydggnoschafft* de Stumpf – mais également à l'occasion de textes plus ciblés comme le *De Alpibus commentarius* de Simler.¹⁵⁷ En ce qui concerne la littérature viatique, on dispose de sources dans lesquelles les Alpes ne sont pas forcément décrites et abordées pour elles-mêmes, mais figurent néanmoins sur le trajet du voyageur. Il arrive alors qu'il décrive – parfois avec précision – ce milieu particulier qu'il est amené à traverser, par exemple s'il doit se rendre en Italie. Si certains textes de la littérature géographique ont connu une importante diffusion, le corpus viatique est plus discret d'un point de vue éditorial. Les informations transmises par ce type de littérature sont néanmoins précieuses dans la mesure où elles nous donnent accès à une perception plus personnelle du milieu, marquée par l'expérience individuelle. Comme illustré précédemment, la littérature géographique est très influencée par la copie et permet de ce fait d'évaluer la diffusion et la circulation du savoir, sans exclure l'apport de l'auteur, qui vient parfois le compléter, mais il n'y a pas de mise en scène de l'individu en dehors de

¹⁵⁶ Johann Konrad Fäsi, *Genae und vollständige Staats- und Erdbeschreibung des ganzen Helvetischen Eidgenossenschaft*, 1765-1768, t. IV, p. 248.

¹⁵⁷ Josias Simler, *Vallesiae descriptio, libri duo. De Alpibus commentarius*, Tiguri, excudebat Ch. Froschouerus, 1574.

brefs épisodes à caractère viatique qui viennent accréditer les éléments nouvellement apportés. Inversement, le genre viatique laisse plus de place à la subjectivité du voyageur et à sa mise en scène dans le milieu. Considérer ces deux types de littérature permet donc d'aborder la question selon deux points de vue qui se complètent.

1. La littérature géographique

La Cosmographia de Münster et l'Eydgnoschafft de Stumpf : deux textes fondamentaux

Ces deux textes se doivent d'être abordés ici dans le détail en raison de leur diffusion importante, mais également pour la richesse et la précision des informations qu'ils contiennent. La *Cosomographia* de Münster et l'*Eydgnoschafft* de Stumpf peuvent en effet être considérés comme deux textes fondamentaux pour l'étude de la perception du relief dans la littérature géographique du XVI^e siècle. Ces deux publications ont de nombreux points communs, ce qui s'explique en partie par le fait que leur histoire éditoriale est liée. Si la *Cosmographia* contient une description du Valais détaillée en regard de la portée universelle de l'ouvrage¹⁵⁸, celle-ci n'est pas issue de l'expérience personnelle de l'auteur qui ne s'était pas encore rendu en Valais lorsque la première édition a paru en 1544.¹⁵⁹ Ceci ne remet pas pour autant en question la qualité du travail effectué, car Münster avait pour habitude de prendre contact avec des personnes au fait de la réalité du terrain pour obtenir la matière nécessaire à la rédaction de la *Cosmographia*. Il rend d'ailleurs pleinement justice à son collaborateur en le citant au début du texte consacré au Valais. Stumpf s'est en revanche personnellement rendu en Valais en 1544, soit avant la première édition de l'*Eydgnoschafft* : le 27 août, il franchit le col du Grimsel et parvient dans la Vallée de Conches pour descendre le Valais en suivant le cours du Rhône et arriver à Aigle le 1^{er} septembre.¹⁶⁰ L'ouvrage de Stumpf, paru quatre ans plus tard, n'est cependant pas uniquement le fruit de son expérience personnelle puisqu'il va s'inspirer de la

¹⁵⁸ La *Cosmographia* étant une description du monde, il ne va pas forcément de soi d'y présenter le Valais de manière si détaillée.

¹⁵⁹ Münster se rendra en Valais en 1546 et apportera ainsi quelques modifications d'ordre personnel aux éditions ultérieures de la *Cosmographia*.

¹⁶⁰ *Ein Reisebericht des Chronisten Johannes Stumpf aus dem Jahr 1544*, Hermann Escher (hrsg.), in *Quellen zur Schweizer Geschichte*, 1884, Bd. 6, p. 230-310. Ce texte viatique sera abordé ultérieurement.

Cosmographia pour rédiger sa propre description du Valais.¹⁶¹ S'il semble normal que certaines informations soient présentes dans les deux ouvrages du moment que l'espace considéré est commun, la structure du texte est globalement identique et des formulations récurrentes ne laissent planer aucun doute sur l'influence qu'a pu exercer la *Cosmographia* sur le travail de Stumpf.¹⁶² Certaines notations de l'*Eydggnoschafft* pourraient laisser supposer une connaissance personnelle du terrain et des pratiques locales de l'élevage : il précise notamment que les moutons – qu'ils soient mâles ou femelles – ont tous des cornes en Valais et mentionne que les différentes espèces d'animaux ne sont pas menées paître aux mêmes endroits.¹⁶³ En réalité, ces informations se trouvent également dans la *Cosmographia* de Münster selon une formulation très semblable¹⁶⁴ : elle sont donc selon toute probabilité le fait de Johannes Kalbermatter, l'informateur utilisé par Münster pour rédiger sa description du Valais.¹⁶⁵ Il n'en demeure pas moins que Stumpf est à d'autres reprises plus précis que la *Cosmographia*, notamment en ce qui concerne les descriptions géographiques. Le chapitre qui traite des cols reliant le Valais au reste du monde est bien plus complet chez Stumpf que chez Münster, mais la principale différence réside dans les descriptions des localités du Valais. La *Cosmographia*, dans son édition originale de 1544, aborde le Valais d'un point de vue général et thématique. La description géographique des lieux est laconique.¹⁶⁶ En revanche l'*Eydggnoschafft* de Stumpf est très complète à ce sujet dès son édition originale. Si l'on considère la Vallée de Conches, premier dizain¹⁶⁷ parcouru par Stumpf lors de son arrivée en Valais, les villages sont bien décrits dans l'ordre de la marche et certaines particularités – comme le pont qui relie le village de

¹⁶¹ D'autres collaborations sont également sollicitées par Stumpf pour élaborer son ouvrage. Le *Dictionnaire historique de la Suisse* note qu'Aegidius Tschudi, dont il sera question ci-dessous, est « le principal contributeur de la chronique suisse de Johannes Stumpf ». Christian Sieber, « Aegidius Tschudi », in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 28.11.2012 (traduit de l'allemand), url : <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F12354.php>.

¹⁶² Pour des informations plus détaillées sur la *Cosmographia*, on se reportera à l'article d'Anton Gattlen : « Die Beschreibung des Landes Wallis in der Kosmographie Sebastian Münsters », in *Vallesia*, N° 10, 1955, p. 97-152. Bien qu'ancienne la contribution reste une référence importante au sujet de la *Cosmographia*.

¹⁶³ *Eydggnoschafft*, *op. cit.*, Buch 11, Cap. II, p. 340.

¹⁶⁴ *Cosmographia*, *op. cit.*, 1544, p. 360.

¹⁶⁵ On pourrait encore donner en exemple un cliché à propos du vin rouge. Chez Münster, il est « so schwarz dass man domit schreiben mag », *Cosmographia*, *op.cit.*, 1544, p. 360. Chez Stumpf, il est « also schwarz und dick dass man damit schreyben möcht », *Eydggnoschafft*, *op. cit.*, Buch XI, Cap. II, p. 339. Si l'expression est ici imagée, le vin a pu servir à écrire : *Histoire de la vigne et du vin en Valais. Des origines à nos jours*, Anne-Dominique Zufferey Périsset (dir.), Sierre, Salquenen, Musée de la vigne et du vin, Golion Infolio, 2010, p. 121.

¹⁶⁶ L'édition de 1550, rédigée après un voyage en Valais de Münster, comprend des ajouts à ce sujet.

¹⁶⁷ Le dizain, Zenden en allemand, est une ancienne division territoriale valaisanne.

Reckingen, construit de part et d'autre du Rhône – sont mentionnées.¹⁶⁸ Stumpf ne s'arrête pas uniquement à la description des villages traversés puisqu'il s'intéresse également à des objets naturels, comme la rivière Massa, affluent du Rhône issu du glacier d'Aletsch. De nombreux villages et hameaux sont mentionnés tandis que les vallées latérales font également l'objet d'une attention particulière, comme en témoigne le texte consacré au Saastal et au Mattertal. Du fait de la brièveté de son séjour en Valais¹⁶⁹, Stumpf n'a pas eu l'occasion de voir tout ce qu'il décrit et le récit de son voyage montre bien qu'il n'a pas quitté la Vallée du Rhône. Il est en revanche tout à fait vraisemblable qu'il ait pu collecter des informations sur place : en tous les cas, de nombreuses descriptions de l'*Eydggnoschafft* ne peuvent pas provenir de la *Cosmographia*.

Bien que faisant partie intégrante du Valais, les Alpes ne sont pas pour autant l'objet principal de ces descriptions géographiques qui s'intéressent à l'espace en tant que terre habitée. Les montagnes sont décrites lorsqu'elles présentent un lien avec les activités humaines : les thématiques les plus fréquemment abordées concernent le transit (chemins, cols, vallées) et les ressources (pâturages, bétail, animaux sauvages). Les descriptions des chemins menant aux cols permettent donc une première appréciation du discours géographique porté sur le relief alpin au XVI^e siècle ; les sources d'information principales se trouvent d'une part dans l'énumération des cols du Valais effectuée au début des deux ouvrages considérés et d'autre part dans la description spécifique de certains cols importants comme celui de la Gemmi. Si l'ouvrage de Stumpf, conformément aux observations effectuées ci-dessus, est plus prolix à ce sujet que la *Cosmographia*, les deux textes présentent néanmoins une certaine unité : les passages alpins sont décrits de manière neutre. Chez Stumpf, les dangers sont bien mentionnés ; le regard effrayé du voyageur est brièvement évoqué, mais c'est l'aspect pratique qui prédomine : en raison de leur caractère dangereux, certains cols ne sont pas praticables en hiver.¹⁷⁰ Il n'y a ainsi pas

¹⁶⁸ Le pont de Reckingen a frappé Stumpf, qui en parle également dans son texte viatique.

¹⁶⁹ Rappelons que Stumpf a mis seulement six jours pour se rendre du Grimsel à Aigle, ce qui ne laisse vraisemblablement pas de temps pour visiter les vallées latérales.

¹⁷⁰ C'est notamment le cas du col de la Gemmi, qui franchit une haute paroi rocheuse. Inversement, le trafic pouvait être important sur les grands cols en hiver, le chemin étant préparé et les paysans disposant de plus de temps pour effectuer des transports de nature commerciale en hiver qu'en été. Sur le transport dans les Alpes, on consultera : Herbert Hassinger, *Geschichte des Zollwesens, Handels und Verkehrs in den östlichen Alpenländern vom Spätmittelalter bis in die zweite Hälfte des 18. Jahrhunderts*, Stuttgart, Steiner, 1987 ; Pio Caroni, *Zur Bedeutung des Warentransportes für die Bevölkerung der Passgebiete*, in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 29, 1979, N° 1, p. 84-100.

de surenchère, pas de mise en scène du danger.¹⁷¹ Quant à Münster, il ne nie pas le côté périlleux que peut représenter le franchissement d'un col, mais il se borne à une remarque laconique sur la mortalité occasionnée par le Lötschepass et par l'ensemble des cols d'une manière générale.¹⁷²

Si plusieurs cols permettent de relier le canton de Berne au canton du Valais, celui de la Gemmi était important en raison des bains thermaux de Loèche, situés au pied des parois par lesquelles passe le chemin du col. Tout voyageur souhaitant se rendre aux bains par une voie directe depuis le nord devait ainsi le franchir. Le chemin, partiellement taillé dans le rocher, s'élève dans une falaise impressionnante. D'importants travaux d'aménagement ont été effectués entre 1739 et 1743 – ce qui a permis de rendre le parcours moins dangereux qu'auparavant – mais le trajet avait à l'époque de Münster et de Stumpf très mauvaise réputation. Il est dès lors intéressant de considérer les textes consacrés à ce chemin dans la *Cosmographia* et dans l'*Eydggnoschafft* pour voir en quels termes le passage du col de la Gemmi est décrit. Chez Münster, le col est bien mentionné dans l'édition originale : il est qualifié de « starcker pass »¹⁷³, mais aucun détail supplémentaire n'est ajouté. Stumpf donne quant à lui quelques informations de plus en précisant que si la montagne est terrifiante, elle est néanmoins praticable avec un mulet.¹⁷⁴ Il faut attendre l'édition de 1550 de la *Cosmographia* pour en avoir une description plus précise, Münster s'étant rendu sur les lieux entre-temps. Nous citons le passage d'après l'édition française :

Ces montaignes & rochers se tournent d'occident vers septentrion, & ont des grandes ouvertures & crevasses, par lesquelles on a trouvé un chemin, ou plus tost a esté fait par le labour ou industrie des hommes, par lequel on ne peut monter qu'à grande difficulté, & là on appelle ceste montaigne Gemmi. Le chemin monte droit en hault en forme de limaçon ou d'une viz, ayant des circuits & destorses continues & petites tant à gauche qu'à la droite, & est un

¹⁷¹ « Die berg und ringtmauren des lands Wallis / sind an vilen orten also hoch unnd gäch von velsen / das einem grauset hinauf zesehen / deshalb die obuerzeichneten pässz zû Winters zeyten durch schnee und ungewitter also beschlossen werdend [...] » *Eydggnoschafft, op. cit.*, Buch 11, Cap. I, p. 339.

¹⁷² « Auss Raren zenden gegen mitnacht ghat ein pass über ein sorglichen berg uff Bern zu ghen Kandelsteg / heisst der Lötschenberg. An dissem berg verderben vil menschen / die von dem schnee verfelt werden / wie dann auch uff andere sorglichen bergen. », *Cosmographia, op. cit.*, 1544, p. 356.

¹⁷³ « Es ghat auch ein starcker pass von Leügk neben dem Leücker bad uff Bern über den berg Gemmi genant », *Cosmographia*, 1544, *op. cit.*, p. 356. L'adjectif « stark » qui signifie aujourd'hui « fort », « puissant » ou « gros » avait un champ sémantique plus large à l'époque et pouvait également signifier « difficile ».

¹⁷⁴ « Es ist ein vast hoher und grausamer berg / doch zimlich wandelbar / alos dass man mit rossen darüber wol faren mag / unnd ist die gemeinest straas allenthalt aus der Eydggnoschafft zum warmen Bad ». *Eydggnoschafft, op. cit.*, Buch 11, Cap. IX, p. 347.

chemin fort estroit & dangereux, aux yurongnes [ivrognes] principalement & estourdiz. Car de quelque coste qu'on tourne les yeux, on veoit des abysmes & gouffres fort profondz, que mesmes ceulx aussi qui ont le cerveau bien posé & arrêté, ne les peuvent regarder sans horreur. De ma partie confesse n'avoir monté ceste montaigne sans grand frisson et tremblement.¹⁷⁵

L'expérience personnelle de Münster présente une vision nuancée du passage : si l'aspect effrayant n'est pas nié, préciser que le chemin acquiert une dangerosité supplémentaire pour les ivrognes provoque un effet comique qui, même involontaire, empêche toute dramatisation de l'énoncé. Le texte qui présente maintenant une perspective viatique offre un accès aux sentiments du voyageur, donc à la peur, mais d'une manière peu marquée, ce qui ne permet pas l'instauration dominante d'une rhétorique de l'effroi. Aussi bien chez Münster que chez Stumpf, l'espace alpin est décrit d'un point de vue pratique qui accorde peu de place à l'expression personnelle.

Si les chemins de cols ne présentent pas tous des traversées glaciaires, Münster et Stumpf évoquent néanmoins les glaciers dans leurs ouvrages. Le phénomène étant particulier aux Alpes, il semble naturel de leur consacrer quelques paragraphes. Münster profite de sa description du Valais pour y intégrer un chapitre sur les « glaces endurcies, lesquelles ilz appellent en leur langage vulgaire Gletscheren » tandis que Stumpf renvoie à son Livre 9, intitulé « Von den Lepontier ». Son chapitre XII traite des plus hautes Alpes et de leurs neiges éternelles.¹⁷⁶ Les deux textes présentent des informations similaires, mais Stumpf introduit son exposé par une appréciation globale du milieu :

Das Alpgebirg ist (als hievor im anfang gemeldet) bey den Rhetiern, Lepontiern und Wallissern, rc. am allerhöchsten, also dass es den anschauenden nit allein ein wunder sonder auch ein schrücken und grausen gebären möchte. Die höchsten berg darinn sind lauter velsen, gantz rauch und unwägsam. Seine oberisten spitzen berürend merteilzeyts (aussgenommen bey klarem und hällem himmel) die wulcken der lüfften. Darumb sind auch die hoe hinen dises Alpgebirgs merteils mit ewigem yemer währendem schnee bedeckt, welcher nimermer gar abgadt.¹⁷⁷

Contrairement à l'évocation du passage du col de la Gemmi, la description prend ici un peu d'ampleur pour se détacher du chemin proprement dit et décrire le milieu selon un point de vue plus général. Si les informations qui vont suivre sont plutôt factuelles, cette

¹⁷⁵ Sebastian Münster, *Cosmographie*, [1552 ou 1556], *op. cit.*, p. 379.

¹⁷⁶ Le chapitre est exactement intitulé : « von höe und wilde des höchsten Alpgebirgs, wie das mit stätem schneebedeckt ist, auch etwas von dem firm und Glettscher [...] ».

¹⁷⁷ Johannes Stumpf, *Eydnoschafft*, *op. cit.*, Buch IX, Cap. XII.

introduction évoque davantage les sentiments éprouvés par le spectateur placé au pied des montagnes. L'effroi apparaît bien mieux exprimé dans l'absolu, déconnecté de tout itinéraire précis, que dans la logique descriptive d'un parcours. Le texte ne s'arrête cependant pas longtemps à l'évocation globale d'un milieu hostile et impressionnant pour traiter spécifiquement des thématiques liées à la neige et à la formation des glaces. Stumpf évoque les particularités du climat de montagne, régions dans lesquelles il neige bien souvent alors qu'il pleut en plaine, pour en tirer d'emblée une conclusion pratique : les alpages ne peuvent être utilisés que durant deux à trois mois. Si les informations données par Stumpf se distinguent jusqu'ici du texte de Münster, la suite reprend en revanche des données communes, également présentes dans la *Cosmographia*. Stumpf donne dans l'ensemble plus de détails, mais le texte ne comporte pas vraiment d'originalité, même si les éléments ne sont pas forcément repris dans le même ordre. Il est notamment question de la glace qui se purifie d'elle-même, rejetant tout corps étranger comme les pierres ou le sable, information commune au XVI^e siècle qui illustre la circularité du savoir sur les Alpes à l'époque, en l'occurrence constitué selon un procédé de compilation. La suite du texte est construite selon le même mode en évoquant une série de particularités : l'extraordinaire dureté de cette glace qui fond difficilement, le bruit que font les crevasses en se fissurant, les dangers occasionnés par la neige fraîche qui recouvre les crevasses et les rend donc difficiles à détecter, sans oublier les usages pratiques qui peuvent être faits de ces glaces, susceptibles aussi bien de soigner de nombreux maux que de servir de réfrigérateur pour les habitants des Alpes.¹⁷⁸ Ici également, c'est à l'aune humaine que les Alpes sont mesurées.

Le De Alpibus commentarius de Josias Simler

Cette description géographique se distingue des textes précédemment considérés dans la mesure où elle est dans son ensemble consacrée aux Alpes. Simler peut ainsi aborder le relief de façon plus détaillée. Contrairement à Münster, Stumpf et Tschudi, il ne possède en revanche pas d'expérience personnelle de l'espace alpin : son ouvrage est ainsi essentiellement un travail de compilation, ce qui n'exclut pas certains apports extérieurs aux sources livresques, puisqu'il a vraisemblablement bénéficié de l'aide

¹⁷⁸ Ces informations se retrouvent chez Münster, chez Stumpf, mais également chez Simler et chez Paradin.

d'informateurs. Le texte du *De Alpibus commentarius*, traduit et édité par Coolidge, peut être considéré comme une synthèse des connaissances sur les Alpes dans le dernier tiers du XVI^e siècle, mais il apporte également des éléments nouveaux, notamment sur des points pratiques tels que la marche en terrain glaciaire ou les précautions à prendre lorsque l'on se rend en montagne en hiver. Coolidge aborde dans son édition ces deux types d'apport en soulignant l'absence d'expérience de Simler qui n'a jamais fréquenté les Alpes.¹⁷⁹ Sa culture en la matière est par contre très étendue comme en témoigne le nombre important d'auteurs qu'il cite dans son propos. Coolidge liste l'ensemble de ces références qui comprend des auteurs de l'Antiquité, aussi bien grecs que latins, du Moyen-Âge, mais également des XV^e et XVI^e siècles.¹⁸⁰

Le texte de Simler apparaît dès lors comme une somme totalisante du savoir sur les Alpes, aussi bien ancien que contemporain. Le *De Alpibus commentarius* aborde un espace plus large que celui de la Confédération, puisque c'est l'arc alpin qui est considéré : le texte décrit les différentes parties des Alpes en les situant les unes par rapport aux autres et en évoquant les différents peuples qui les occupent. Sans citer l'ensemble de la liste, mentionnons les Alpes maritimes, les Alpes cotiennes, les Alpes graies, ou encore les Alpes pennines et rhétiennes. Ces passages sont élaborés à l'aide de la littérature à disposition de Simler, mais la description du chemin du Gothard se distingue par les informations très factuelles qu'elle contient :

[...] c'est là qu'est le pont appelé le Pont du Diable ou Pont d'Enfer. On monte (*d'Altdorf*) à cet endroit, en se tenant à droite du fleuve, par un sentier si étroit qu'en plusieurs points on a dû tailler le roc pour laisser assez d'espace aux passants ; de l'autre côté, la montagne se dresse à pic. La Reuss à grand fracas roule à travers les rochers, et, tombant en amont du pont d'une roche très haute, elle asperge au loin les alentours, qu'elle arrose de ses ondes comme une pluie. Et, comme le sentier qui descend au pont est étroit et escarpé, le passage, déjà difficile, devient plus dangereux encore lorsque, pendant l'hiver, le verglas rend tout le sol glissant ; aussi, bien souvent, les passants, incapables d'assurer leurs

¹⁷⁹ « Il est hors de doute que Simler ne parle pas ici d'après sa propre expérience, car il souffrait de la goutte aux pieds depuis l'âge de vingt-neuf ans, et il n'existe (à notre connaissance) aucune mention des voyages qu'il aurait faits dans les Alpes ». William August Brevort Coolidge, *Josias Simler et Les Origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, Editions Glénat, 1989, p. 135.

¹⁸⁰ Nous ne citons pas l'ensemble de ces références savantes. Pour plus d'informations à ce sujet, on se reportera à l'édition de Coolidge, *op. cit.*, p. 143-147.

pas et de tenir ferme quelque part, s'asseoient-ils sur leurs manteaux ou sur d'autres objets pour descendre peu à peu comme font les enfants.¹⁸¹

Si la première partie de la citation comporte des informations d'ordre général, qui pourraient être empruntées à des sources livresques, la suite donne une description précise des pratiques utilisées pour franchir un passage des gorges de Schöllenen par mauvaises conditions. Le caractère anecdotique de ces quelques lignes laisse penser qu'elles ne sont pas issues de la littérature : Coolidge émet l'hypothèse que les informations qui ne peuvent pas être rattachée à une source antérieures proviennent des amis et des élèves valaisans de Simler, qui auraient pu partager leur expérience personnelle à ce sujet.¹⁸² La route du Gothard n'est pas le seul élément qui témoigne de la multiplicité des sources convoquées pour l'élaboration du *De Alpibus commentarius*. Le chapitre consacré aux moyens d'éviter les différents dangers auxquels le voyageur s'expose lors d'un parcours dans les Alpes comporte également des éléments nouveaux qui ne proviennent pas de la littérature antérieure. Simler identifie sept catégories de dangers pour lesquelles des stratégies peuvent être utilisées afin de les éviter ou d'en diminuer les effets. Le texte mentionne l'étroitesse des sentiers, les endroits glissants et les précipices, la glace, la neige profonde, les avalanches, le froid et, finalement, les tourmentes. Simler effectue quelques emprunts à Münster, à Stumpf et à Ulrich Campell¹⁸³, mais, comme dans le passage évoqué ci-dessus, certains éléments proviennent de toute évidence d'informateurs locaux. Simler explique ainsi l'usage de l'encordement pour passer sur des glaciers :

¹⁸¹ *Idem*, p. 198. Pour l'original latin, Josias Simler, *De Alpibus commentarius*, Tiguri, excudebat Ch. Froschouer, 1574, p. 102.

¹⁸² « [...] nous sommes donc porté à croire que maints de ces renseignements lui ont été fournis par des amis vallaisans, tels Thomas Platter, l'évêque de Sion et autres, ou par ses élèves vallaisans. Il est à remarquer que Simler fait mention, soit dans son *Mémoire sur les Alpes*, soit dans son traité sur le Vallais, de tous les passages de montagnes fréquentés du Vallais, et que ses élèves portent des noms qui se rencontrent aujourd'hui encore et dans les vallées de Zermatt et de Saas et de Lötschen, les trois vallées alpines dont, précisément, il a très soigneusement énuméré les passages ». Coolidge, *Josias Simler, op. cit.*, p. 136.

¹⁸³ Ulrich Campell ou Durich Chiampel en romanche (vers 1510 – vers 1582) a rédigé une description topographique des Grisons en latin, qui n'a pas été traduite dans son intégralité jusqu'à présent : *Ulrici Campelli Raetiae alpestris topographica descriptio*, C. I. Kind, Basel, F. Schneider, 1884. Pour la traduction partielle en allemand : *Ulrich Campell's zwei Bücher rätischer Geschichte. Deutsch bearbeitet und mit Anmerkungen*, Conradin v. Mohr (hrsg.), Chur, Druck und Verlag von G. Hitz, 1849-1853, t. I. Pour des données biographiques à son sujet, on consultera : Dirk Strohmman, « Durich Chiampel », in Andreas Kotte (éd.), *Theaterlexikon der Schweiz*, Chronos Verlag, Zurich, 2005, Band 1, S. 378–379.

Les voyageurs qui font alors la traversée des alpes louent, pour les guider, des gens qui connaissent ces endroits : ces guides se ceignent d'une corde, à laquelle se lient aussi plusieurs de ceux qui suivent : celui qui marche en tête sonde le chemin avec un long bâton et cherche attentivement ces crevasses dans la neige, et s'il lui arrive par mégarde de tomber dans l'une d'elles, ses compagnons ceints de la même corde le soutiennent et le retirent.¹⁸⁴

Dans ce même chapitre, Simler décrit également l'usage des raquettes, plus ancien que celui des skis dans nos contrées :

En outre, ceux qui veulent traverser les neiges profondes là où il n'y a pas de sentier se servent du moyen suivant pour éviter d'y être engloutis ; on prend des planchettes petites et minces, ou des cercles de bois pareils à ceux qu'on emploie pour faire joindre les tonneaux, on y entrelace dans tous les sens, en forme de treillis, des cordes d'un pied de long formant diamètre, et on se les attache sous les pieds. Par ce moyen on élargit la trace de ses pas, on n'est point englouti et l'on n'enfonce pas beaucoup dans la neige.¹⁸⁵

Le texte s'arrête encore à d'autres éléments de façon détaillée, comme la création en hiver d'un chemin en dur en aplatisant la neige à l'aide d'une grosse poutre tirée par des bœufs. Le *De Alpibus commentarius*, bien que construit en grande part à l'aide de la littérature antérieure, doit être considéré comme une source mixte, car elle donne également à son lecteur l'occasion d'aborder des réalités alpines qui ne figurent pas dans les autres descriptions géographiques de l'époque.

2. Les textes viatiques

Le corpus viatique que nous avons réuni se compose de trois types de textes. Les premiers relatent des récits de traversée des Alpes qui conduisent leurs auteurs du plateau helvétique au sud des Alpes ou inversement. Ces textes peuvent être rédigés par des voyageurs étrangers ou originaires de la Confédération, comme le Bâlois Andreas Ryff (1550-1603), qui laisse un récit très intéressant de ce type de parcours. D'autres traversées, moins étendues, sont effectuées dans le cadre de déplacements intercantonaux, qui sont en toute logique l'œuvre de voyageurs helvétiques. Le troisième type de récit viatique concerne de plus petits voyages, effectués à l'intérieur de l'espace alpin helvétique. Ces voyages, que l'on pourrait nommer excursions, se déroulent à un niveau local et sont entrepris par des savants originaires de la Confédération. Ici, le parcours n'étant pas à

¹⁸⁴ Coolidge, *Josias Simler, op. cit.*, p. 211. Pour l'original latin : Josias Simler, *De Alpibus commentarius, op. cit.*, p. 112.

¹⁸⁵ *Idem*, p. 212. Pour l'original latin : Josias Simler, *De Alpibus commentarius, op. cit.*, p. 112 verso et 113.

proprement parler une traversée, il ne franchit en général pas de cols, mais a pour objet un but précis, comme le Pilate, le Stockhorn ou le Niesen. Les deux types de traversées – franchissement des Alpes ou trajet intercantonal – conduisent à l'utilisation de nombreux cols d'importance variable, les voyageurs ne privilégiant pas une route donnée, même si certains cols apparaissent plus fréquemment que d'autres au sein du corpus.

Les cols alpins mentionnés dans le corpus

	Nom du col	Village ou ville des deux côtés
1	Col du Gothard	Hospental – Airolo
2	Col du Splügen	Splügen – Campodolcino
3	Col du Gd St-Bernard ¹⁸⁶	Bourg-St-Pierre – St-Rhémy
4	Col de la Bernina	Pontresina – Poschiavo
5	Col de l'Albula	La Punt – Bergün / Bravuogn
6	Col du Simplon	Brigue – Simplon Dorf
7	Col du Grimsel	Guttannen – Obergesteln
8	Lötschepass	Ferden – Kandersteg
9	Jochpass	Innertkirchen – Engelberg
10	Col de la Gemmi	Loèche-les-Bains – Kandersteg
11	Col du Sanetsch	Gsteig – Sion
12	Col du Brünig	Meiringen – Lungern et Giswil

¹⁸⁶ Le col du Gd. St.-Bernard ne fait pas l'objet d'un texte viatique, mais il est mentionné par le glaronnais Aegidius Tschudi (1505-1572) dans sa *Gallia Comata*, ouvrage qui n'est pas paru du vivant de Tschudi, mais qui a été édité en 1758. Tschudi note que le col est utilisé en hiver et en été, à pied ou à cheval. Il précise que le trajet est exposé aux avalanches et invoque son expérience personnelle « dieses habe ich selbsten erfahren anno Dom. 1524, als ich darüber gereiset. ». Aegidius Tschudi, *Gallia comata*, J.J. Gallati (éd.), Costantz, bey Johann Conrad Waibel, 1758, p. 358-359.

3. Les récits de traversée des Alpes

Les voyages du Bâlois Andreas Ryff dans les baillages tessinois

« Wer wandlen oder reisen will, der vertrauw dem glück nit zvyll ». C'est par ces mots que le marchand bâlois Andreas Ryff (1550-1603) s'adresse à son lecteur au début de son *Reisebüchlein*.¹⁸⁷ Fréquemment envoyé en mission diplomatique pour représenter son canton dans les bailliages tessinois¹⁸⁸, Ryff laisse parler son expérience de voyageur.¹⁸⁹ S'il n'a bien entendu pas uniquement parcouru les chemins des Alpes, il mentionne néanmoins sept traversées de cols alpins effectuées entre 1587 et 1599, soit cinq fois le Gothard en comptant les allers et retours, une le Splügen et une la Gemmi.¹⁹⁰ Bien que n'étant pas originaire des Alpes, il possédait donc une connaissance pratique du milieu, basée sur sa propre expérience. Ces différents voyages sont mentionnés dans deux textes, restés à l'état de manuscrits, qui n'ont été publiés dans leur intégralité qu'au XX^e siècle. Le *Reisebüchlein*, « Reiss Biechlin » dans l'original, rédigé en 1600 à partir de notes prises antérieurement, englobe la totalité des voyages mentionnés, Ryff remontant jusqu'à sa naissance en 1550. En revanche, l'autre texte intitulé *Liber Legationum*¹⁹¹ ne s'étend pas sur un espace temporel aussi vaste : seules les années 1593 à 1602 sont prises en considération. Le premier voyage du Gothard et la traversée de la Gemmi, effectués respectivement en 1587 et en 1591, ne sont par conséquent pas abordés. Si ces deux textes se complètent partiellement, le *Reisebüchlein* donne en général plus de détails sur le parcours tandis que le *Liber Legationum* a une portée plus politique du moment qu'il relate les voyages effectués pour le compte du gouvernement bâlois, par exemple pour se rendre à la Diète fédérale. Ryff y mentionne scrupuleusement la date du départ, la durée du

¹⁸⁷ Andreas Ryff, *Reisebüchlein*, Friedrich Meyer et Elisabeth Landolt (éds), Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, N° 72, 1972.

¹⁸⁸ Les bailliages tessinois, également appelés « baillages italiens » et « ennetbirgische Vogteien » en allemand comprennent les quatre bailliages communs, qui appartenaient de 1512 à 1798 aux XII cantons, soit les XIII cantons sans Appenzell. Il s'agit des bailliages du Val Maggia (Maynthal), de Locarno (Luggarus), de Lugano (Lauis) et de Mendrisio (Mendris). Le versant sud du Gothard, la Léventine, appartenait au canton d'Uri (Livinental).

¹⁸⁹ « Aber, in erwägung der sachen beschaffenheit, wirt man finden, dass ich iner 25 joren nyt vyl anheimmisch gwesen bin, sonder jederzeith, obbleichwol nit uff feeren, withen reisen, doch jederzeith uff den strossen ». *Reisebüchlein*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁹⁰ Au total, Ryff relate quatre voyages alpins. En 1587 : Gothard en aller et retour. En 1591 : Gemmi à l'aller, retour par la Vallée du Rhône et le pont de St-Maurice. En 1593 : Gothard en aller et retour. En 1599 : Gothard à l'aller, retour par le Splügen.

¹⁹¹ Andreas Ryff, *Liber Legationum*, Friedrich Meyer (éd.), Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, N° 58/59, 1959.

voyage et cite nommément l'ensemble des autres représentants envoyés par chaque canton. Si le *Liber Legationum* témoigne d'une volonté d'unité confédérale¹⁹², le *Reisebüchlein* se voit attribuer un usage pratique : après une page de *captatio benevolentiae* Ryff mentionne sous une modestie d'apparence la précieuse source d'informations que pourrait représenter son texte pour de futurs voyageurs.

Großgenstiger läser, dich mechte wundernemen, waß mich bewegte, ein sollich unnötig libell ze schriben, das doch onne sondere miey und arbeit nit verrichtet werden kan, aber doch keinen nutz bringe.

[...]

Und ob man gleich schon kein anderen nutz davon hat, so megen doch solliche wägwyser und guidozedel einem die unbekanten strossen und peß [Pässe] durch die lender zeigen und kundtbar machen.¹⁹³

Si l'argument est indéniable, les informations précises et fiables sur les passages alpins n'étant pas aussi répandues qu'au XVIII^e siècle, il convient en revanche de s'interroger sur le caractère hybride du texte : l'aspect viatique est certes omniprésent, mais le choix de l'auteur qui fait coïncider le début du récit avec sa naissance n'est évidemment pas anodin. Autobiographie sélective construite avec la matière itinérante d'une vie, le « Reiss Biechlin » est une œuvre tardive de Ryff qui, âgé de cinquante ans, consulte d'anciennes notes pour en faire ressortir le passé ou plutôt *son* passé projeté. On sait le genre éminemment subjectif. Peut-il dès lors être utilisé pour mettre en évidence les rapports entretenus entre l'homme et la montagne ? L'héroïsation du protagoniste principal ne sera-t-elle pas trop marquée ? N'en tirera-t-on pas une vision biaisée du relief alpin, instrumentalisée dans le but de mettre en évidence les hauts-faits de l'auteur du récit ? Ces questions méritent évidemment d'être posées et devront à nouveau l'être ultérieurement¹⁹⁴, car elles concernent de fait chaque récit de voyage, mais si elles doivent inciter à la prudence dans le traitement de ce type d'ego-document, il convient cependant de ne pas négliger les informations qu'on peut y recueillir. En effet, une comparaison attentive du texte avec le terrain permet de faire une distinction entre les passages dans

¹⁹² On le constate dans la « Prefactionn » que Ryff donne à son ouvrage : « Ob gleichwol die Eidtgnosen nit einer landtsart, nit einer sprach, nit einer religion, denocht sind sy im gmeinen wolstandt des vaterlandts eins ». Nous ne développons pas cet aspect ici. On se reportera pour plus de détails à la « Prefactionn » de Ryff et à l'introduction de Friedrich Meyer.

¹⁹³ *Reisebüchlein*, *op. cit.*, p.28-29.

¹⁹⁴ Nous pensons notamment à l'autobiographie de Thomas Platter qui sera abordée dans la suite de ce chapitre.

lesquels la description se veut objective de ceux où on observe un agencement plus marqué de la réalité. De plus, même si on constate une certaine mise en scène, elle n'est pas dénuée d'intérêt dans la mesure où elle est identifiée comme telle : la façon dont le milieu est utilisé par l'auteur pour faire ressortir ce qu'il souhaite montrer étant dans les faits symptomatique de sa propre perception des Alpes.

Si Ryff commence par mettre en garde son lecteur dans son « ermanung » rédigée en vers qui précède la narration proprement dite, l'appel à la prudence n'est en revanche par orienté du côté des dangers naturels. Il est bien fait mention de l'eau, mais de manière très allusive. Quant à la montagne, elle n'est abordée que dans l'expression *par monts et par vaux*. L'ensemble de ces soixante vers, censés dépeindre les dangers auxquels le futur voyageur risque d'être exposé se concentre de fait sur la malveillance humaine. « Den menschen fürcht, roth ich dir schir / Vil würsch dan alle wilde thier » conseille Ryff à son lecteur, ce qui laisse à penser qu'il a plus souvent eu à se plaindre de ses semblables que des éléments. Bien que la montagne n'apparaisse pas dans l'avertissement initial, Ryff y consacre néanmoins de longs passages : la traversée du col de la Gemmi, effectuée en mai 1591 est ainsi abordée de manière circonstanciée. Parti de Bâle le 8 mai pour se rendre à Sion auprès de l'évêque du Valais afin de discuter d'affaires concernant des mines, Ryff voyage très tôt dans la saison compte tenu de l'altitude de la Gemmi et de l'orientation nord du début du parcours. Arrivé à Kandersteg, il se voit dans l'obligation de renvoyer ses chevaux à Frutigen afin qu'ils attendent son retour. La neige encore présente sur la montagne à cette saison le contraint de poursuivre à pied, non sans avoir engagé deux garçons pour porter ses affaires et lui montrer le chemin. Les conditions du voyage s'annoncent donc objectivement difficiles, le passage n'étant pas encore ouvert, comme le précisent « d'honnêtes gens » qui leur déconseillent vivement de franchir le col. Ryff suspend alors le récit de son voyage pour aborder le col de la Gemmi selon un point de vue informatif. Il précise qu'il n'est effectivement pas utilisable en hiver avant de décrire en détail le chemin creusé à travers les parois qui surplombent Loèche-les-Bains. La question du commerce est également abordée en mentionnant les tactiques utilisées : les muletiers valaisans qui disposent de mules habituées à la difficulté et à la raideur du chemin déposent leurs marchandises dans une souste au sommet du col tandis que les Bernois font de même depuis leur versant, leurs mules ne pouvant pas descendre le sentier escarpé. Chacun repart ensuite en sens inverse chargé du matériel entreposé par

l'autre. Le texte présente jusqu'ici les caractéristiques d'une description factuelle de la Gemmi et des pratiques de transit qui ont cours sur le col. Ryff cherche cependant à partager son expérience avec le lecteur en mettant tout en œuvre pour lui faire ressentir la hauteur impressionnante de la paroi :

Wan man nun bey disem heuslin ist, do heist es uff der Touben, so sicht man strags über den felsen ab zum dorf Baden, und wiewoll dises ein groß dorff (gwiß 100 firsten oder heuser hat), so sicht eß der grousamen höche halb, alß ob, salva honore, 8 oder 9 schwin-stäle nache bey einander lägen, so hoch ist der berg. Und meint ein unbekanter unmiglich sein, daß man kenn do hinab komen.¹⁹⁵

Confronté à une réalité qui sort de l'ordinaire, Ryff se doit d'illustrer son propos par une image compréhensible de chacun, seul moyen de rendre la chose imaginable. Si l'expression *salva honore* est chargée d'atténuer le caractère désobligeant de l'énoncé, comparer les maisons de « Baden » – c'est-à-dire Loèche-les-Bains – à quelques stalles à cochons permet à toute personne, même dépourvue d'expérience alpine, d'éprouver la distance qui sépare l'œil du narrateur du village qui se trouve à ses pieds. Il poursuit sa description de la Gemmi en abordant le lac du Daubensee, qui va lui donner l'occasion de rattacher le récit de sa traversée au texte, composé jusqu'ici d'informations à caractère général. Après avoir précisé le temps d'ordinaire nécessaire pour rallier Loèche-les-Bains depuis Kandersteg en été, soit cinq heures à cinq heures et demie¹⁹⁶, Ryff mentionne les importantes difficultés liées à la nécessité de faire la trace dans la neige : partis à quatre heures du matin de Kandersteg, ils ne sont arrivés en Valais qu'à cinq heures de l'après-midi, ce qui représente treize heures de marche. Notre voyageur précise alors qu'il était presque mort de fatigue... et qu'il n'aurait pas marché deux heures de plus. Le récit ne s'appesantit cependant pas sur son état physique pour retourner promptement à l'évocation du principal problème qui explique la fermeture du col en hiver. Le chemin, tracé dans la paroi est chaque année endommagé par les avalanches et nécessite des réparations, qui n'ont évidemment pas encore été réalisées lors de son passage, ce qui l'a contraint à effectuer quelques dangereuses acrobaties. L'histoire se termine cependant de la plus heureuse des manières dans les bains de Loèche où Ryff retrouve, par hasard précise-t-il, l'évêque qui s'y était rendu en cure :

¹⁹⁵ *Reisebüchlein, op. cit.*, p. 98.

¹⁹⁶ Ce qui ne semble en rien exagéré pour 1150 m de dénivellation positive sur une distance relativement importante.

Do wir nun gehn *Baden* inß dorff hinab komen sindt, do hat sich jederman verwundert, daß wir jetzundt über die Gemmi komen sindt, und haben unbewust den bischoff selbs mit seinen räthen do funden ; der hat ein badenfarth do gehalten. Wir haben auch alsbald denselben obent noch zuo iren gnaden inß baad sitzen miesen, welliches unß die miede [Müdigkeit] fein hat abgeweschen¹⁹⁷.

Le parcours effectué dans la région de la Gemmi n'est dans les faits pas la première expérience alpine de Ryff, qui avait déjà franchi le Gothard en 1587 pour se rendre à Milan. Cette première traversée du col est également décrite avec précision, particulièrement en ce qui concerne le passage des gorges de Schöllenen, qui représente assurément la partie la plus impressionnante du parcours. Ici également, Ryff relate avec précision les détails du chemin et mentionne le danger d'avalanche. Si le récit donne dans l'ensemble une description factuelle du trajet, Ryff cherche malgré tout à rendre le caractère effrayant de ce cheminement aérien au-dessus de la Reuss en multipliant les notations liées à la verticalité et à l'eau dans un texte qui devient lui-même tourbillonnant :

Demnach facht man ahn, algemach die *rouche* [rauhe Gegend] des Schellenebergs anreithen, hat schmale, auch bergauff und –ab *rouche* strossen neben dem wild *rouschenden* wasser der *Ryß* hinauff [...]. »

Do *rouschet* und *tobet* das wasser so *grausam*, daß es einen, der solches nie gesehen, erschreckt [...]. » « Zur rechten handt *rouschet* und *rumpplet* das wasser [...].¹⁹⁸

Les répétitions, réparties sur deux paragraphes, mettent en évidence le caractère sauvage et effrayant du lieu dans un texte qui donne à voir sans pour autant délaissé le but informatif qui est le sien. En effet, l'évocation des parois suintantes et de la vapeur d'eau qui s'échappe de l'endroit est mise à profit pour donner une explication sur l'origine du nom du Pont du Diable : le lieu serait assimilé à l'enfer par les gens de la région. Quant au célèbre pont, le texte précise qu'il ne dispose pas de barrières. Là également le détail aurait pu servir à dramatiser le franchissement du passage, mais Ryff se concentre de nouveau sur le factuel pour expliquer la raison de cette étrange particularité, qu'il lie au transport de bois. Les habitants de la Vallée d'Urseren devant faire venir leur bois de construction et de chauffage de la plaine, la présence de barrières empêcherait de manœuvrer les grandes pièces, la route n'étant pas droite au niveau du pont. Parvenu au sommet des gorges de

¹⁹⁷ *Reisebüchlein*, op. cit., p. 99.

¹⁹⁸ *Reisebüchlein*, op. cit., p. 45. Je souligne, à l'exception de « *Ryß* », en italique dans le texte.

Schöllenen, Ryff arrive « in der *schönen und fuoßebnen, grasreichen wilde Ursseren* »¹⁹⁹, un espace plat, donc beau en regard des effrayants passages traversés.

Les deux textes que nous avons considérés cherchent bien à transmettre au lecteur les émotions ressenties dans des passages particuliers, mais le récit conserve toujours un but informatif. Ryff note scrupuleusement les lieux traversés sous forme de liste à laquelle il joint la distance pour s’y rendre, ce qui rend son *Reisebüchlein* utilisable comme guide de voyage conformément au but annoncé dans la préface. Si les sentiments de l’auteur apparaissent dans le texte, il reste néanmoins subordonné à la portée pratique de l’ouvrage, censé apporter des renseignements utiles à d’autres voyageurs. Dans ce sens, le *Reisebüchlein* peut être considéré comme un texte qui donne accès à l’expérience personnelle du voyageur sans pour autant déconnecter le récit de la réalité du terrain, qu’il cherche à rendre de manière objective. Ryff aurait en effet eu matière à multiplier les aventures en évoquant de manière systématique ses différents passages du Gothard. Il n’en est cependant rien : le second voyage qui a eu lieu dans la première moitié du mois de juin 1593 est décrit de manière bien plus expéditive.

Und diewyl ich erst nechst hievor die glägenheit des landts über den Gothart beschriben, so loß ichs dabei verbliben, wil allein die tagreisen und, waß notwendig, hie vermelden.²⁰⁰

Suit la liste des sept jours de voyages nécessaires à la traversée depuis Bâle. L’énumération appelle un seul commentaire de Ryff, à nouveau très factuel, qui précise que le trajet prend un jour de moins lorsqu’il est effectué en été et peut donc être parcouru en six jours.²⁰¹ Le parcours effectué au retour par le même col est mentionné de manière encore plus laconique tandis que le troisième voyage du Gothard, au mois de juin 1699, est également résumé sous forme de liste qui reprend les lieux de passage avec les distances correspondantes. Les informations déjà fournies au lecteur ne sont pas répétées : l’aspect utilitaire du texte prévaut ici sur le rendu personnel d’une expérience de voyage précise. Lors de ce troisième trajet par le Gothard, Ryff ne rentre toutefois pas par le même chemin, puisqu’il poursuit en direction de l’Italie pour ne retourner en Suisse qu’à

¹⁹⁹ *Reisebüchlein*, *op. cit.*, p. 46. En italique dans le texte.

²⁰⁰ *Reisebüchlein*, *op. cit.*, p. 50.

²⁰¹ Ryff ne considère donc pas que son voyage de début juin a eu lieu en été. Indépendamment du fait qu’il voyage avant le 21 juin, la remarque de Ryff est influencée par le fait qu’il reste encore de la neige dans la première moitié de juin dans la partie la plus élevée du parcours. L’été représente dans ce cas la brève période la plus favorable, soit les mois de juillet et d’août, voire de septembre lors d’années sèches.

l'automne par le col du Splügen.²⁰² Ce nouveau passage n'ayant pas encore été décrit, les informations le concernant sont plus circonstanciées, même si le récit n'est pas aussi développé que dans le cas de la Gemmi ou du premier voyage par le Gothard. Parti de Milan, Ryff passe par Côme, navigue sur le lac par beau temps pour arriver à Chiavenna, ville qui se situe au pied « des wilden Spligenbergs ». Le col a mauvaise réputation, comme le confirme Ryff qui avoue préférer franchir deux fois le Gothard que le Splügen une seule fois. Le problème ne se situe pas spécifiquement au niveau de l'accès au Splügen par le sud, mais de l'autre côté bien en contrebas du col même entre les villages de Splügen et de Thusis, comme le précise Ryff qui mentionne les passerelles de bois, collées à la paroi dans les gorges de la Viamala et les croisements difficiles occasionnés par l'étroitesse du chemin.

Sur les quatre voyages alpins mentionnés dans le *Reisebüchlein* seuls deux apparaissent également dans le *Liber Legationum*, soit le deuxième voyage du Gothard, effectué en aller-retour et le troisième voyage du Gothard, avec retour par le Splügen. Si le *Liber Legationum* semble au premier abord moins intéressant que le *Reisebüchlein* de par sa forme concise qui ne donne pas d'informations supplémentaires sur le déroulement du voyage, sa structure récurrente permet néanmoins d'effectuer certaines observations. Cet ouvrage, qui relate les missions effectuées par Ryff pour le compte du gouvernement bâlois, indique de manière presque systématique pour chaque voyage les mêmes informations. Dans un premier temps, Ryff mentionne la date d'arrivée de l'ordre de mission en précisant son contenu et la destination. Suit la date effective du départ de Bâle, un résumé du trajet parcouru qui s'apparente plus à une suite de noms de lieux qu'à un récit de voyage, puis la date d'arrivée à destination. Ryff précise alors le nom de chaque délégué présent en le rattachant au canton qu'il représente avant de donner quelques informations, en général sommaires, sur le déroulement de la mission. Vient finalement la date du départ et celle d'arrivée à Bâle. L'intérêt narratif du texte est de fait sommaire, mais on peut en revanche se pencher sur les formules d'envoi et de retour qui invoquent la protection divine afin de déterminer si elles diffèrent en fonction du voyage entrepris. Une multiplication de ces formules avant et au retour d'un voyage alpin pourrait indiquer que ce type de parcours était considéré comme particulier aux yeux du voyageur. Lors de

²⁰² « Bin also mit der hilff gottes den 7 ten juny von Basel auß- und uff den 3. october doselbsten wider ingeritten und also 17 wuchen uff diser reiß gwesen » *Reisebüchlein*, *op. cit.*, p. 95.

son premier voyage du Gothard, Ryff annonce son départ ainsi : « Bin also in gottes namen, den 6^{ten} juny, mit Stoffel Reiwli, dem soldner, uß Basel verrithen. » On pourrait imaginer que Ryff prend toutes les précautions possibles avant un voyage qu'il craindrait, mais, à défaut d'être systématique, la formule est dans les faits récurrente. Si l'on fait exception de voyages très proches qui le conduisent par exemple de Bâle à Berne, à Porrentruy ou encore à Soleure et en Argovie²⁰³, Ryff joint l'expression « im namen Gottes » dans la phrase où il précise le jour de son départ. La mention manque en revanche si la traditionnelle phrase qui évoque la mise en route de Ryff est omise, mais on ne peut pas lier la présence de la formule à une crainte particulière, dans la mesure où elle peut parfois être employée au début d'un voyage tout à fait courant comme le trajet de Berne à Genève ou même à l'occasion d'un trajet effectué de Bâle à Porrentruy.²⁰⁴ Les formules de remerciement qui font suite au retour apparaissent également dans une phrase type qui indique la date du retour et, en général, le nombre de jours d'absence. Elles présentent par contre une plus grande variété de formes par rapport au systématique « im namen gottes » et sont moins fréquemment utilisées, ce qui pourrait laisser imaginer un lien plus étroit entre le type de voyage entrepris et l'emploi d'une formule qui prendrait une place plus importante au retour de voyages où Ryff a estimé avoir particulièrement bénéficié de la protection accordée. Le procédé semble logique au premier abord : si Ryff s'en remet par principe à Dieu lorsqu'il met en scène son départ, il semble assez probable qu'il oublie les remerciements d'usage lorsque rien n'est venu perturber le déroulement du trajet, ce qui le conduit à simplement mentionner la date du retour. Dans les faits, les petits voyages entrepris en Suisse allemande ou près de Bâle n'ont en général pas de formule de remerciement. Par contre, dès que Ryff entreprend un trajet plus long, même en Suisse de Genève à Bâle par exemple, les remerciements sont présents : « Sind also mit gottes hilff uf den 2^{ten} october, ano 93, glicklich wider heim komen. Sind dismolß 18 tag lang usgwesen. » La formule n'étant pas aussi figée que celle utilisée lors du départ, il semble intéressant de voir si les remerciements à l'issue de voyages alpins sont plus pressés. Après avoir franchi le Gothard, Ryff arrive à Lugano : « Und uff den 13^{ten}

²⁰³ Pour ces trois dernières destinations la formule est omise une fois, mais est également utilisée au moins une fois.

²⁰⁴ « Uff den 19^{ten} appellen, anno 1602, rith ich und Sebastian Beck im namen gottes abermolen in namen meiner gnedigen herren gehn Bruntruth [Porrentruy] zuom bischoff wegen vorgedochtes holtzkauffs halben. » *Liber Legationum*, *op. cit.*, p. 56.

juni sind wir gmeinlich in Lowiß mit einander ankomen. Gott, dem herren, sey lob und danck gesagt ! »²⁰⁵ Si Ryff était heureux d'être rentré de Genève, il semble cette fois-ci soulagé d'avoir franchi le col et d'être arrivé à destination. Les remerciements effectués à son arrivée à Bâle, après avoir franchi le col dans l'autre sens, témoignent également des soucis du voyageurs : « [...] und bin also uff sondag, den 29^{ten} july, gott lob, frisch und gesund heim komen. Sind also 54 tag lang usgwesen. »²⁰⁶ De par leurs variations de contenu, ces formules sont porteuses d'un sens plus précis que le très général « im namen gottes » et sont donc susceptibles de refléter les difficultés du voyage, mais leur utilisation n'est cependant pas limitée aux trajets alpins. De retour d'Allemagne, Ryff fait également part de remerciements complets : « Bin also am heimreisen gehn Ulm geritten, uff Raffenspurg und Lindow und im namen gottes noch verschinung 4 ½ wuchen, gott lob, woll wider heim komen. »²⁰⁷ Comme le laissait entendre, par omission, l'avertissement de Ryff au début de son *Reisebüchlein*, les dangers alpins ne représentent au final qu'une partie des risques pris par les voyageurs, ne serait-ce qu'en raison du fait qu'ils sont circonscrits à un milieu particulier, qui ne représente qu'une infime partie des jours de voyage entrepris par Ryff. Les dangers communs, notamment le brigandage, sont en revanche plus répandus, ce qui explique les remerciements au retour d'Allemagne. Le témoignage laissé par Ryff est précieux : comme il a beaucoup voyagé, nous disposons d'une description d'un seul auteur pour trois cols majeurs que ce soit sur un plan national en ce qui concerne la Gemmi ou transalpin pour le Gothard et le Splügen. Son récit, très factuel, donne accès à une description objective des passages franchis ; il est susceptible de nous renseigner sans travestissement sur le regard que portait Ryff sur le milieu alpin, un regard essentiellement concerné par le chemin à parcourir.

Les voyageurs occasionnels

Si Ryff, de par ses multiples voyages, possède petit à petit une certaine expérience de l'espace alpin, d'autres voyageurs fréquentent de tels chemins de façon plus occasionnelle. C'est notamment le cas du français Jacques Auguste de Thou (1553-1617), connu pour être l'auteur de l'*Historia sui temporis*, ouvrage qui porte sur les années 1543 à

²⁰⁵ *Liber Legationum*, *op. cit.*, p. 17.

²⁰⁶ *Ibidem*, p. 18.

²⁰⁷ *Ibidem*, p. 33.

1607. De Thou a également rédigé ses mémoires : parue initialement en latin, la *Vita*²⁰⁸ a, tout comme l'*Historia*, été traduite en français.²⁰⁹ Ce texte aborde brièvement les Alpes helvétiques à l'occasion d'un voyage qui conduit de Thou du nord de l'Italie à Bâle, trajet effectué en 1589. Le voyageur, qui se trouve à Tirano dans la Valteline doit franchir le col de la Bernina pour arriver en Engadine, puis le col de l'Albula pour gagner Coire. De là, il continue son chemin, navigue sur le Walensee par des conditions difficiles, avant de rejoindre le Lac de Zurich et de poursuivre en direction de Bâle. La description du passage dans les Alpes ne contient pratiquement pas de détails géographiques, mais il est possible de déduire le parcours en fonction des lieux de départ et d'arrivée.

[...] de Thou passa par Bresse & par le Lac d'Ischia. En laissant à gauche Bergame & Chiavenne, il descendit chez les Grisons, après avoir traversé la Valteline. Ce païs, quoiqu'enfermé par les Alpes, produit des vins excellens. Il dina à Tirano, & delà vint à Poschiavo : il lui fallut ensuite traverser d'affreuses Montagnes, & principalement celle d'Arbone, d'où le Rhin se précipite avec un bruit horrible pour gagner Coire.²¹⁰

Le nom « d'Arbone » mis à part²¹¹ – qui est d'ailleurs difficile à identifier puisque de Thou n'arrive dans la Vallée du Rhin que depuis Thusis – ce passage des Alpes relaté en quelques lignes ne fournit que peu d'informations. La mention « d'affreuses Montagnes » indique que l'espace alpin est globalement négativement connoté, mais le texte ne développe pas les éventuelles difficultés rencontrées par le voyageur en chemin. Il en va autrement de la suite du trajet, le narrateur ayant manqué de peu le naufrage sur le Walensee :

²⁰⁸ Jacques Auguste de Thou, *Commentariorum de vita sua libri sex*, s. l., s. n., 1630.

²⁰⁹ *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, conseiller d'état, et président à mortier au parlement de Paris. Première édition traduite du latin en français*, Rotterdam, chez Reinier Leers, 1711. Ce texte a connu une édition récente : Jacques-Auguste de Thou, *La Vie de Jacques-Auguste de Thou (I. Aug. Thuani Vita)*, Anne Teissier-Ensminger (trad. et ed.), Paris, Honoré Champion, 2007. Pour plus de détails sur les différentes éditions de la *Vita*, on consultera la page dix de cet ouvrage.

²¹⁰ *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, op. cit.*, 1711, p. 169. La traduction moderne n'apporte pas d'éléments nouveaux en ce qui concerne la perception du relief : « [...] il prit par Brescia et le lac d'Iseo, en laissant sur la gauche Bergame et Chiavenna pour descendre au pays des Grisons ; puis il parcourut cette délicieuse Valteline, célèbre pour son vin généreux – car c'est une rareté au beau milieu des Alpes – ; il y déjeuna, près de Tirano, puis arriva à Poschiavo. Après avoir franchi des montagnes très escarpées, et en particulier l'Adula, d'où le Rhin se précipite en cascades dans un fracas épouvantable, il parvint jusqu'à Coire, qui a l'honneur de posséder un évêché. » *La vie de Jacques-Auguste de Thou*, Paris, Honoré Champion, *op. cit.*, p. 759.

²¹¹ Le nom de l'original latin est « Abnoba », que Anne Teissier-Ensminger traduit par « Adula ». *La vie de Jacques-Auguste de Thou*, Paris, Honoré Champion, *op. cit.*, p. 758 et 759.

Au sortir de Coire, de Thou fut s'embarquer devant le lever du Soleil sur le Lac le plus prochain, avec toute sa suite. Ce Lac est entouré de tous côtes de montagnes fort élevées, & sujet, comme le Lac de Garde, à des vents très-violens. De Thou, de même que ceux qui l'accompagnoient, pensa l'éprouver à ses dépens : le temps s'étoit mis à la pluie, la barque où ils étoient, n'étoit que de bois de sapin, & celui qui la conduisoit, y avoit imprudemment reçu un Allemand avec son cheval ; cet animal effrayé des coups de vagues, se laissoit souvent tomber & mettoit à toute heure la barque en risque de tourner. Comme la pluie & le vent augmentoient toujours, & que la rive la plus proche de la terre étoit bordée d'un grand & continuel rocher, il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir y aborder ; ce qui jettoit tout le monde dans une grande consternation : elle redoubla, quand on vit le Pilote abandonner le gouvernail, & qu'on l'entendit crier que chacun songeât à se sauver comme il pourroit.²¹²

Au-delà des mauvaises conditions météorologiques, c'est bien la topographie particulière du lac, bordé de rives très abruptes, qui rend la situation des voyageurs périlleuse. L'histoire se termine finalement bien, les passagers ayant trouvé un endroit pour accoster et se mettre en sécurité. En considérant ces deux passages, on peut déduire que, dans le cadre de ce voyage, les dangers liés au milieu alpin n'ont pas été aussi conséquents que ceux rencontrés sur le lac. Le silence du texte sur le passage des Alpes peut en effet laisser penser qu'il ne s'y est pas produit un épisode aussi dramatique. Dans ce récit, la description du milieu n'occupe pas une place prépondérante : seuls les événements qui présentent un caractère particulier semblent assez intéressants pour justifier un développement plus conséquent.

De Thou n'est pas le seul voyageur occasionnel à ne pas être très prolix sur son trajet alpin : c'est également le cas du moine franciscain Konrad Pellikan von Rufach (1478-1556), qui passe le Gothard en 1504. Ce trajet, raconté dans le *Chronikon*, une autobiographie réalisée en 1544 «ad filium et nepotes»²¹³, permet d'observer le déplacement alpin d'une haute personnalité, Pellikan accompagnant le cardinal Raimond Perault ou Péraud (1435-1505), légat du Pape qui rentre en Italie.²¹⁴ Le passage du

²¹² *Idem*, p. 172. Pour la traduction moderne, on se reportera à : *La vie de Jacques-Auguste de Thou*, Paris, Honoré Champion, *op. cit.*, p. 767 et 769.

²¹³ Le texte latin a été édité pour la première fois au XIX^e siècle. *Das Chronikon des Konrad Pellikan. Zur vierten Säkularfeier der Universität Tübingen*, Bernhard Riggerbach (hrsg), Basel, [s.n.], 1877. Le texte a été traduit en allemand quelques années plus tard. *Die Hauschronik Konrad Pellikans von Rufach*, Theodor Vulpinus (trad.), Strassburg, Heitz, 1892.

²¹⁴ Le texte latin le nomme Raymond Gurcen («Abiturus Cardinalis Gurcensis Raymundus rogavit provinciae patres [...]»). Ce nom lui vient de sa fonction d'évêque de Gurce, soit le diocèse de Gurk en Carinthie (Autriche). Créé cardinal le 20 septembre 1493 par le pape Alexandre VI, il a assumé différentes missions diplomatiques, notamment en Allemagne. Pour plus de détails sur le contexte politique et diplomatique de ce voyage, on consultera l'article suivant : Francis Rapp, «Un contemporain d'Alexandre

Gothard a lieu au début du mois d'août 1504, soit à une saison favorable. Pellikan, qui était lecteur du couvent des franciscains de Bâle depuis 1502, nous relate le voyage, mais également ses impressions, notamment avant le départ. C'est le cardinal qui choisit Pellikan, alors âgé de 26 ans, pour l'accompagner jusqu'à Rome et qui adresse la demande à ses supérieurs. Pellikan ne cache pas sa satisfaction lorsqu'ils accèdent au souhait du légat apostholique, car il se réjouit d'avoir l'occasion de voir Rome et l'Italie.²¹⁵ Le voyage, qui le conduit dans un premier temps à Lucerne, où il retrouve le Cardinal, est cependant ponctué d'arrêts : le 18 juillet, ils se rendent de Lucerne à Brunnen par le lac, puis à Schwyz où ils arrivent le jour même, mais ils n'en repartiront que bien plus tard, une fête et une messe étant organisées pour le 30 juillet. Ce n'est donc que le 31 qu'ils peuvent poursuivre leur voyage en direction d'Aldorf, lieu d'un nouvel arrêt. Pellikan doit traduire des textes de l'allemand au latin, afin que le cardinal, originaire de France, puisse les comprendre. Cette lenteur du voyage a cependant eu raison de la motivation initiale de Pellikan, qui avoue à son lecteur qu'il serait volontiers retourné à Bâle. La suite du trajet n'est donc plus placée sous un jour aussi positif qu'elle pouvait l'être quelques semaines auparavant :

Wir betraten mit dem Legaten zunächst ein schönes Thal zwischen schauerlichen Bergriesen und gelangten gegen Abend nach Wasen. Dort übernachteten wir, recht inmitten des furchtbaren Hochgebirges. Am andern Morgen ging es noch höher hinauf ; endlich kamen wir in ein breites liebliches Thal, wo man von Weitem den Gipfel des Berges erblickte und auch ein paar Dörfer lagen, nämlich Ursern, und in grösserer Ferne, am Fusse des Gotthardts, das ansehnlichere Hospenthal. Dort machten wir Mittag und stiegen dann mit grosser Mühe nach dem Gipfel, der vielbetretenen Strasse folgend, wo rechts und links noch höhere Berge emporragen, bis wir endlich die Kapelle und das St. Gotthardt-Hospiz erreichten. Nachdem wir hier eine gute Weile in grosser, ungewohnter Kälte uns aufgehalten, begann der Abstieg, die Fussgänger auf einem Saumpfade, die Reiter auf der Landstrasse. Der Kardinal jedoch wollte sich wegen seines Alters keinem Pferd oder Maultier anvertrauen, sonder liess sich von sechzehn handfesten Schweizern, die zu je acht sich ablösten, in einer Tragbahre hinabschaffen.²¹⁶

VI Borgia, le cardinal Raymond Péraud (1435-1505), in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 138^e année, N° 3, 1994, p. 665-677.

²¹⁵ « [...] ego non prorsus invitatus obedientiam subii, desiderio videndi Italiam ac Romam » *Chronikon*, 1877, *op. cit.*, p. 30. « [...] ich leistete nicht ungerne Gehorsam, da mich verlangte, Rom und Italien zu sehen » *Chronikon*, 1892, *op. cit.*, p. 31.

²¹⁶ *Chronikon*, 1892, *op. cit.*, p. 33-34.

Bien que bref, ce récit de la traversée du Gothard permet de faire plusieurs observations ; le texte reste sobre dans la description des difficultés liées au passage des Alpes : le froid et la fatigue ressentie durant l'ascension sont mentionnés, mais Pellikan ne développe pas ces aspects. En précisant que la route est très fréquentée, il relativise ses efforts : son parcours ne se distinguant pas de celui d'autres voyageurs, le franchissement du Gothard n'est pas décrit comme un trajet exceptionnel. Le début de ce récit de traversée alpine laisse cependant apparaître le caractère impressionnant de l'environnement, Pellikan insistant à plusieurs reprises sur la hauteur des sommets qui ferment les vallées où passe le chemin qui conduit au Gothard. Si l'on considère l'ensemble du voyage entrepris de Bâle à Airolo, sur le versant sud du col, on constate que la part réservée à la description du passage du col en lui-même ne tient pas une place particulière au sein du récit. Pellikan accorde en effet plus d'attention au cardinal qu'il accompagne qu'à l'environnement alpin. Le texte consacré au voyage jusqu'à Schwyz et jusqu'à Altdorf, ainsi qu'aux temps d'arrêt effectués dans ces deux lieux, est bien plus riche en détails que la traversée du Gothard.

Un autre récit de voyage nous permet d'avoir accès à une description d'un passage du même col, réalisé quelques décennies plus tard. Ce récit de voyage en anglais contient une description du Gothard, qui reste assez succincte. Le texte, intitulé *The Journey of sir Edward Unton and his company into Italy...*²¹⁷ est rédigé par Richard Smith, secrétaire d'un noble anglais nommé Edward Unton, qui accomplit son grand tour en 1563. Partis de Douvre le 3 mars, les deux voyageurs arrivent aux Pays-Bas le jour suivant. Ils traversent le pays, puis l'Allemagne et parviennent dans le Tirol. Arrivés à Innsbruck le 14 avril, ils passent le col du Brenner et voyagent dans le nord de l'Italie pour parvenir à Côme le 1^{er} octobre. Ils se rendent alors à Lugano, Bellinzona, puis Airolo où ils arrivent le 4 octobre. Le lendemain, ils franchissent le Gothard. Le texte donne quelques commentaires sur le col :

[...] this mountaine is from the fote to the topp 2 leages and very stepe the way narrow stony and dangerous snow lyenge uppon the mountaine both winter and somer / uppon the top of this hil is an osterye / al our way unto this montaine the hills ar very full off chestnutt tres and very abundante of chestnuts / but this montaine bereth nothings but snow and stones / we ffound extrem cold uppon

²¹⁷ Le titre complet est intitulé *The Journey of Sir Edward Unton and his company into Italy wherein is contained the names of the townes where he bayted and laye / and the distaunces of myles betwene them / wherein is to be noted that one dutche myle conteyneth iii englyshe myles*. Ce texte est édité sous le titre suivant : « The grand tour of an Elizabethan » in *Papers of the British School At Rome*, Vol. VII, London, MacMillan & Co., 1914, p. 92-113.

this hill / we descended this hill still untill we came to a littell towne called olsera from there rode an enlyshe myle plaine ground and descended agen / from olsera aboute ii enlyshe myles is a brydge which is calld ponte inferno / it standeth in a straitte betwene the mountaines the beginynnge of the ryver of rehin cometh from mount gadard and at this brydge hath suche a fale amonge the huge stones that is merveyulous [...].²¹⁸

Plus détaillé que le précédent, ce récit met en évidence certains traits caractéristiques des passages. Les difficultés occasionnées par le relief, telles que la raideur du chemin ou la présence de neige, sont mentionnées tout comme le caractère austère du lieu, essentiellement rocheux. Le texte ne s'arrête cependant pas à ces considérations, puisque des aspects plus positifs apparaissent dans la seconde partie du passage : l'abondance des chataigniers et la beauté d'une chute de la Reuss dans les gorges de Schöllenen.²¹⁹ Ce récit de voyage, qui n'est pas centré sur l'arc alpin – la part consacrée à la description du trajet aux Pays-Bas, en Allemagne et dans le nord de l'Italie étant plus importante – donne une image assez nuancée du passage des Alpes, les difficultés et les points positifs étant relevés par l'auteur. On peut ainsi déduire de la lecture de ces textes rédigés par des voyageurs occasionnels que les Alpes sont considérées d'une façon très factuelle : si elles ne suscitent que rarement un commentaire positif, les dangers et difficultés qu'elles représentent ne sont pas particulièrement développés et ne sont pas utilisés pour placer le voyageur dans une posture de héros.

4. Les récits de voyage intra-helvétique

Les voyages de Thomas et Félix Platter

Un autre voyageur, plus célèbre cette fois, nous donne l'occasion de voir l'arc alpin à travers les yeux d'un connaisseur du Valais : Thomas Platter (1499 ? -1582), originaire de Grächen, est l'auteur d'une importante autobiographie du XVI^e siècle.²²⁰ Si Platter a assez rapidement quitté ses montagnes du Haut-Valais pour se rendre dans le sud de l'Allemagne et à Zurich où il a adhéré à la Réforme, son autobiographie, rédigée non pas dans les dernières années de sa vie, mais tout de même à l'âge de septante-trois ans, relate certains épisodes alpins susceptibles de donner des renseignements sur sa perception des

²¹⁸ « The Grand Tour of an Elizabethan », *op. cit.*, p. 112.

²¹⁹ L'auteur confond la Reuss et le Rhin.

²²⁰ Thomas Platter, *Lebensbeschreibung*, Alfred Hartmann (hrsg), Zweite Auflage durchgesehen und ergänzt von Ueli Dill, Basel, Schwabe & Co, 1999.

Alpes. Il convient cependant de considérer ce texte avec prudence : au-delà du parcours géographique, c'est également – et surtout – une exceptionnelle ascension sociale que ce récit a pour but d'illustrer. Le regard posé sur le monde alpin n'a en conséquence pas systématiquement la même neutralité que celle rencontrée dans le témoignage de Ryff précédemment évoqué.²²¹ La position sociale de Platter lorsqu'il rédige son texte est dans les faits bien éloignée de celle du petit chevrier du Mattertal qu'il était alors et il peut sembler discutable de considérer son récit comme un témoignage exact de la perception du milieu alpin chez un habitant du Valais. La vision peut certes être qualifiée d'interne en raison de l'origine de l'auteur et par conséquent des connaissances du terrain qui étaient les siennes, mais le récit qu'il souhaite donner est néanmoins orienté dans un but d'édification pour illustrer le chemin qu'il a parcouru depuis lors. Ces précautions prises, il reste tout de même intéressant d'observer comment ce texte met en scène la réalité alpine, notamment afin de servir ce dessein.

Les premières mentions de l'espace alpin proviennent tout naturellement de l'enfance de l'auteur, qui est né et a grandi dans la région de Grächen. Le milieu alpin fait partie intégrante de la vie du petit Thomas, qui doit garder des chèvres dans des conditions de vie très rudes, aspect maintes fois souligné dans le texte. La montagne en elle-même n'est cependant pas la seule source de difficultés, Platter donnant une image bien peu reluisante du sort qui lui était réservé par les différents adultes qui en avaient la responsabilité. Il peint alors à son lecteur l'ensemble des malheurs liés à sa condition de petit chevrier : employé à l'âge de sept ou huit ans pour garder un troupeau de quatre-vingt chèvres, il se fait renverser et piétiner par son bétail avant d'en perdre le contrôle au milieu des champs de blé, ce qui fait planer le risque de se faire battre à son retour. Le danger et les blessures font également partie de son quotidien : chute dans un chaudron de lait, pieds mis à rude épreuve durant l'été en raison de l'absence de chaussures, soif telle qu'elle le contraint à boire son urine, paille pleine de punaises... Dans de telles conditions, l'espace alpin n'apparaît que comme une source de difficultés parmi d'autres, l'enfance de Thomas étant en soi extrêmement rude. Les dangers spécifiquement liés au relief sont néanmoins mentionnés dans l'autobiographie ; s'ils font partie du tableau

²²¹ Simona Boscani Leoni aborde le texte de Platter dans un article intitulé « La montagna pericolosa, pittoresca, arretrata : la percezione della natura alpina nelle autobiografie di autori autoctoni dall'Età moderna all'Età contemporanea », in *Revue Suisse d'Histoire*, Basel, Schwabe Verlag, Vol. 54, 2004, p. 359-383.

brossé par Platter, ils ne se détachent cependant pas de ceux évoqués précédemment. Le petit Thomas fait ainsi à plusieurs reprises figure de miraculé. Le milieu rend les jeux des bergers dangereux ; trop pris par son affaire, Thomas chute alors qu'il reculait sans faire attention à ce qui se trouvait derrière lui :

[...] je tombai dans le précipice. Tous les bergers de s'écrier : « Jésus ! Jésus ! » Mais déjà ils ne pouvaient plus m'apercevoir, car j'étais tombé sous l'arête du rocher. Ils me crurent perdu ; néanmoins, au bout de quelques instants, je me relevai et, ayant remonté le rocher, je me retrouvai au milieu de mes compagnons ; ils pleurèrent de joie, eux qui d'abord avaient pleuré de chagrin. Six semaines plus tard, une chèvre fit le même saut et s'assomma. Dieu m'avait protégé !²²²

L'évocation de cette anecdote ne sert pas à donner une image terrifiante du milieu : ce n'est pas le précipice qui est mis en évidence, mais la protection divine, qui est souvent invoquée au fil du récit. Parvenu dans un endroit abrupt après avoir suivi son troupeau, Thomas ne peut plus ni avancer, ni reculer : « Je restai donc là un bon moment, n'espérant plus qu'en Dieu. Tout ce que je pouvais faire, c'était de me retenir des deux mains à l'herbe et d'appuyer l'orteil sur un petit buisson ; quand je commençais à me fatiguer, je me soulevais un peu pour changer de pied. »²²³ C'est finalement un autre berger qui vient sauver Thomas : « [...] il me demanda de ne pas l'oublier lorsque je serai devenu prêtre et de prier pour lui, puisqu'il m'avait sauvé la vie (ce qui est la vérité ; gloire en soit à Dieu). »²²⁴ Piégé une nouvelle fois alors qu'il cherchait son bétail, Thomas se retrouve dans une autre posture fâcheuse :

Bientôt les ténèbres furent complètes et la pente devint si roide que je n'osai plus continuer mon chemin. Me retenant de la main gauche, avec la droite je grattais autour des racines et j'entendais la terre rouler bruyamment au fond de l'abîme. Je m'adossai contre un tronc d'arbre. Je n'avais sur le corps que ma chemise ; j'étais sans souliers ni bonnet, et, dans ma consternation d'avoir perdu mes chèvres, j'avais laissé ma jaquette sur le bord du ruisseau. Des corbeaux perchés au-dessus de ma tête m'aperçurent et se mirent à croasser ; je tremblais que quelque ours ne se trouvât dans le voisinage. Enfin je m'endormis, après

²²² Thomas Platter, *Ma Vie*, Edouard Fick (trad.), Lausanne, L'Age d'Homme, 1982, p. 20. Pour l'original allemand : « [...] [ich] fiell hindersich über den felsen ab. Die hirten schruwen all : « Jesus ! Jesus » byss sy mich nit mer sachen ; dan ich was underhi under den felsen gfallen, das sy mich nit mochten sächen ; vermeinten gentslich, ich wer ztodt gfallen. Bald stund ich wider uff, gieng näbend dem felsen wider uffhi zu inen ; do weinten sy, erstlich von kummer, do aber von freiden. Demnach by 6 wuchen fiell eim ein geiss do über ab, do ich gfallen was ; die zerfiell zu todt. Do hatt mich gott woll behuttet. » Thomas Platter, *Lebensbeschreibung*, *op. cit.*, p. 28-29.

²²³ Thomas Platter, *Ma Vie*, *op. cit.*, p. 21.

²²⁴ *Idem*, p. 22.

avoir fait le signe de la croix, et lorsque je me réveillai, le soleil brillait dans tout son éclat.²²⁵

Le texte nous apprend quelques lignes plus tard que sa tante et une autre femme ont prié toute la nuit pour que Dieu le protège. Dans ce cas également, si le vide est évoqué, les dangers occasionnés par les animaux prennent une place plus importante dans le récit. L'espace alpin est bien décrit comme un lieu difficile pour le petit chevrier, mais la montagne n'apparaît pas comme un aspect central du texte, qui se concentre sur le destin du personnage principal, présenté ici comme l'objet de la protection divine.

Après ces années d'enfance, Thomas Platter quitte l'espace alpin pour tenter sa chance en Suisse et à l'étranger, ce qui l'éloigne de son pays natal. Il retourne cependant plusieurs fois en Valais : l'autobiographie prend alors, l'espace de quelques passages, une tournure viatique. Si le texte ne détaille pas l'ensemble des trajets, les cols du Lötschepass et du Grimsel sont néanmoins mentionnés. Alors qu'il part du Valais pour se rendre à Zurich, Thomas Platter franchit le Lötschepass en compagnie de ses deux frères. Il relate un épisode vécu lors de la descente qui mène les voyageurs dans le Gasteretal situé au nord du col, dans le canton de Berne :

[...] dans les endroits en pentes mes compagnons s'asseyaient sur la neige et se laissaient glisser ; je voulus les imiter, mais je ne sus pas écarter convenablement les jambes et roulai dans la neige, dos par-dessus tête. C'est un vrai miracle que je ne me sois pas assommé contre un arbre, car pour des rochers il n'y en avait point. Par trois fois je descendis le couloir, la tête la première et tout le corps recouvert de neige ; je me figurais toujours que je saurais m'en tirer aussi bien que mes frères, mais ils avaient mieux l'habitude de cet exercice.²²⁶

La montagne n'est que très peu évoquée dans ce passage, qui ne dit rien de l'ascension du col ; seul un épisode particulier est abordé. Le lecteur n'est pas informé des conditions rencontrées lors de la traversée, abstraction faite de la présence de neige : l'environnement alpin n'est pas au centre de l'attention, le texte se concentrant en toute logique sur son protagoniste principal et sur son manque d'expérience, les autres voyageurs ne rencontrant pas les mêmes difficultés que lui. Le trajet du col du Grimsel, bien qu'évoqué quatre fois au cours du récit n'est pas exposé de façon plus détaillée. Le premier parcours est effectué alors que Platter quitte le Valais pour la première fois afin de se rendre en Suisse alémanique, puis en Allemagne. Le texte ne dit rien au sujet du col, seul le nom

²²⁵ *Idem*, p. 23.

²²⁶ *Idem*, p. 51.

étant mentionné. Platter donne quelques précisions supplémentaires à l'occasion des traversées ultérieures, mais le chemin et l'environnement ne sont pas abordés de façon circonstanciée. Alors qu'il franchit le Grimsel en compagnie de sa femme pour se rendre en Valais, les dangers et les difficultés sont évoqués de façon indirecte :

Quelques hommes, qui voulaient traverser la montagne le lendemain, me dirent : « Tu ne dois pas songer à faire passer ta femme de l'autre côté. » Ce voyage était bien pénible pour Anni ; il fallait coucher sur un peu de paille, et elle n'y était point habituée. Au matin nous nous levâmes et, avec l'aide de Dieu, nous franchîmes le col heureusement, bien que les vêtements d'Anni se fussent gelés sur son corps.²²⁷

Les problèmes liés aux conditions météorologiques sont également mentionnés dans un passage ultérieur, effectué dans le même sens :

Dans le trajet pour retourner chez moi, j'étais accompagné d'un mien écolier qui ne pouvait se décider à passer le Grimsel. La pluie et la neige se mirent à tomber, et le froid devint tel que peu s'en fallut que nous ne fussions gelés tous deux. Connaissant les montagnes, je défendis au pauvre garçon de s'asseoir, ni même de s'arrêter ; je prenais les devants pour me réchauffer, puis revenais vers mon compagnon ; je fis ce manège jusqu'au moment où, Dieu aidant, nous atteignîmes l'hospice, c'est-à-dire une hôtellerie située sur la montagne et où l'on peut boire et manger quelque chose de bon. Ce n'était pas encore la mi-août.²²⁸

Platter évoque encore les difficultés liées au froid et l'aide de Dieu alors qu'il passait à une autre occasion le Grimsel « seul et sans avoir l'expérience des montagnes ». ²²⁹ Plus tard, c'est son « fidèle camarade Heinrich Billing » ²³⁰ qui prend peur avant de passer la Furka, ce qui provoque les railleries de la dame chez qui ils logent dans l'Urserental. L'ami de Platter, originaire de Bâle, n'a pas l'habitude de parcourir les Alpes et il ne parvient pas à surmonter ses peurs. Lorsque le guide engagé chute dans une pente de neige, s'en est trop pour lui : Platter doit rebrousser chemin avec son ami avant de revenir seul en Valais par le col du Grimsel, ce qui représente un détour bien conséquent. Si on considère l'ensemble de ces passages, on constate que les dangers alpins sont mentionnés : la peur que le relief peut occasionner et les difficultés rencontrées par les voyageurs sont évoquées au fil du texte, mais l'espace alpin est dans l'ensemble abordé de façon secondaire. Les considérations restent laconiques et ont un statut informatif : le propos

²²⁷ *Idem*, p. 82.

²²⁸ *Idem*, p. 86.

²²⁹ *Ibidem*.

²³⁰ *Idem*, p. 111-112.

du texte est sobre, l'auteur ne procédant pas à une dramatisation des dangers. Bien plus que l'environnement alpin, c'est la protection divine et l'implication du voyageur – qui peut être plus ou moins habitué à ce milieu particulier – qui sont mis en évidence.

Si Thomas Platter connaît bien les montagnes du Valais, il n'en va pas de même de son fils Felix (1536-1614), qui est né et a grandi à Bâle. Envoyé à Montpellier en 1552 à l'âge de seize ans pour y étudier la médecine, le Bâlois y séjourne un peu plus de quatre ans avant de reprendre le chemin de Bâle où il parvient au printemps 1557. Après avoir soutenu son doctorat la même année, il se marie, puis exerce son métier de médecin dans sa ville. Quelques temps plus tard, en 1563, il entreprend un voyage en Valais. Outre son père, il est accompagné de sa femme, de son beau-père, d'un apothicaire valaisan ainsi que d'un employé, nommé Pierre Bonnet et originaire de Porrentruy. La petite troupe part de Bâle le 2 juin en direction du canton de Berne. Ils gagnent le Valais par le col du Sanetsch, puis se rendent à Loèche-les-Bains où Felix Platter laisse sa femme et son beau-père prendre les eaux tandis qu'il part avec son père à Grächen, village natal de Thomas afin de visiter le lieu d'origine de la famille. Sur le chemin du retour, le père et le fils font un détour par Brigerbad, avant d'aller retrouver la femme de Felix et le beau-père à Loèche. Après y avoir séjourné quelques temps, ils franchissent le col de la Gemmi et arrivent à Bâle le 19 juillet. Le récit de ce voyage qui a duré quarante-huit jours fait partie du *Tagebuch*²³¹, l'autobiographie de Felix Platter, texte qui n'a pas été édité avant le XIX^e siècle.

Le voyage effectué par Felix et ses proches peut être considéré comme un parcours montagneux, les voyageurs n'ayant que peu cheminé dans la plaine du Rhône. Le récit que nous laisse Felix est intéressant, notamment en raison du trajet effectué, puisqu'il conduit les voyageurs dans des lieux que nous n'avons pas abordés jusqu'à présent, mais c'est surtout en raison du statut particulier de son auteur que ce texte mérite d'être considéré avec attention. Felix apparaît en effet comme un citadin, pas accoutumé aux chemins de montagne, ce qui ne manque pas de lui causer des difficultés, qu'il aborde

²³¹ Felix Platter, *Tagebuch (Lebensbeschreibung) 1536-1567*, Valentin Lötscher (hrsg.), Basel / Stuttgart, Schwabe & Co. Verlag, 1976. Il s'agit de la première édition complète de ce texte. Plusieurs éditions sont parues au XIX^e siècle : a) *Thomas Platter und Felix Platter, zwei Autobiographien : ein Beitrag zur Sittengeschichte des XVI. Jahrhunderts*, D. A. Fechter (hrsg.), Basel, Seul und Mast, 1840. b) *Thomas und Felix Platter. Zur Sittengeschichte des XVI. Jahrhunderts*, Heinrich Boos (hrsg.), Leipzig, S. Hirzel, 1878. c) *Thomas und Felix Platter, zwei Lebensbilder aus der Zeit der Reformation und Renaissance von ihnen selbst entworfen ; aus dem Schweizerdeutschen für die Gegenwart übertr. von J. K. Rudolf Heman*, Gütersloh, C. Bertelsmann, 1882.

franchement à plusieurs endroits du récit. L'autobiographie de Felix se distingue ainsi de celle de son père, le narrateur n'étant pas présenté comme quelqu'un qui fait face aux différents dangers, mais comme un voyageur peureux. Inversement, son père apparaît comme très valeureux : tandis que Felix, sa femme et son beau-père voyagent à cheval, Thomas – qui est âgé de soixante-quatre ans – et l'employé de Felix cheminent à pied, différence qui n'a rien de négligeable si l'on prend en considération la longueur de certaines étapes. La petite troupe effectue en effet en un jour la distance qui sépare Erlenbach de Gsteig, ce qui représente environ cinquante kilomètres. Si le père ne semble pas avoir perdu sa forme et ses habitudes de montagnard valaisan, les craintes de Felix sont en revanche déjà perceptibles alors qu'ils traversent la chaîne du Jura. Le passage de Passwang (1004m), qui se trouve entre le village de Reigoldswil au nord et celui de Mümliswil au sud, est ainsi qualifié de très dangereux.²³² L'appréhension de Felix est encore plus visible dans les Alpes, le relief étant par essence plus impressionnant. Alors qu'ils ont franchi le col du Sanetsch et qu'ils descendent en Valais sur le versant sud du col, l'auteur compare ses aptitudes à celles d'une femme rencontrée en chemin :

Wier sahen ein gar hohen berg darbey, von dem viel wasser kenel leiten in die gärten gerichtet wahren, und kamen zu einem brücklin, dardurch flosse ein wasser, in welches ich ein stein von dem brücklin hinunder warfe und 18 zehlett, ehe er dass wasser berüert. Auf der brucken begegnet uns ein weib, sass auf einem saumross, hatt ein logelen auf dem rucken, ein kunklen under dem arm, spanne und ritte also über die schlechte brucken, darüber ich kaum ghen dorfft.²³³

La suite du passage n'est pas plus élogieuse pour Felix, qui fait un malaise, ce qui conduit le père et le beau-père à retourner auprès de lui. Cette crainte des chemins alpins apparaît à plusieurs endroits du récit, notamment lorsque l'auteur se rend dans la région de Grächen en compagnie de son père. Les deux voyagent cette fois à pied ; après avoir remonté le Vispental, Thomas et Felix poursuivent leur chemin dans le Mattertal :

²³² « Den 3 Junij führen wier die Wasserfallen hinauff, ist ein überhauss gefährlicher weg zureiten [...] ». Felix Platter, *Tagebuch*, Valentin Lötscher (hsrg.), *op. cit.*, p. 402-403.

²³³ *Idem*, p. 405. « logelen » : récipient conçu pour transporter le vin. « kunklen » : quenouille. « spanne » : Präterit du verbe spinnen. La femme rencontrée porte un tonneau sur le dos et chevauche sa monture tout en filant, sans se laisser impressionner par le pont qu'elle est en train de franchir.

Wier aber schlugen zur rechten handt dass ander thal hinein ; wahr ein schmaler weg, dass ich mehrteils mitt der einen handt mich am berg hulte, auf der anderen seiten in ein grimme dieffe hinab sahe.²³⁴

S'il semble jusqu'ici maîtriser la situation, l'arrivée d'un cousin, qui veut lui prêter sa monture complique les choses : Felix refuse de monter avant d'être arrivé en terrain plus sûr. Tout comme dans la scène précédente, le texte insiste sur l'aisance de l'habitant des lieux en regard du malaise de Felix :

Daselbsten begegnet uns der Hans in der Bünde, unser vetter : hatt ein theilet kleidt an und ritt auf einem kleinen rösslin ohne zaum, nun mitt einem seil umb den kopf, und sass auf einem bast, sprang herab, sagt : « Biss mir Gott willkomm, vetter Thomas ! Ist dass dein Sohn ? », wolt mich gleich zwingen, auf sein ross zusitzen, saget, ich wehre müedt.²³⁵

Ce type de scène se répète encore à deux reprises dans le récit, mais Felix devra alors monter en selle, un mulet lui ayant été exprès envoyé pour son utilisation. L'auteur se résout alors à fermer les yeux...²³⁶ Si ces différents passages donnent au texte un caractère plaisant, ils témoignent cependant de l'inadéquation entre Felix et le milieu ; le citadin n'est de toute évidence pas chez lui dans son pays d'origine : l'espace alpin lui est étranger. Cette différence se marque également sur le plan vestimentaire, l'accoutrement de Felix, tout de rouge vêtu²³⁷, n'a assurément pas dû passer inaperçu dans les montagnes du Valais, qu'il va d'ailleurs quitter précipitement après sa visite à Grächen. Le père et le fils sont bien accueillis par la famille et les proches restés dans la région, mais la générosité des habitants ne suffit pas à rendre l'environnement fréquentable au-delà d'une certaine période, comme en témoigne le départ en direction de Viège, qui s'apparente plus à une fuite pour regagner la civilisation qu'à une fin de séjour :

²³⁴ *Idem*, p. 411.

²³⁵ *Idem*, p. 411-412. « theilet kleid » : habit en deux parties (veste et pantalon), selon l'ancienne mode. Les habits à la mode étaient alors fait d'une pièce (cf. note de Valentin Lötscher). « bast » : bât (Bastsattel en allemand). Le cousin n'est pas assis sur une selle, mais sur le bât, pièce destinée à fixer du matériel sur la monture.

²³⁶ Felix procède ainsi aussi bien à l'aller qu'au retour : « Ich musste auff dass rösslin sitzhen, weil er uns desswegen vom Grenchen entgegen kam, und sprang er hinder mich, hulte mich, ich verhieb [schloss] die augen, et trib mich fort. » *Idem*, p. 412. « Hans in der Bünde fuhr uns den berg hinab ; ich musste aber [wieder] auf sein rösslin sitzen [...]. Es wahr ein höltzene bruck darüber [...] ; ich wolt absitzen auss forcht, dass dass rösslin mitt mir darauf strachen möchte, da sprang Hans hinder mich, stupfet das rösslin, ich thatt die augen zu, befahl mich Gott und kame also woll über die bruck [...] » *Idem*, p. 416.

²³⁷ « Ich wahre hüpsch rott bekleidet, hatt ein rot atlasen wamist, rote hosen und ein sammeten hutt von ungeschorenem sammet auf ». *Idem*, p. 411.

Wir kamen zur vesperzeit in Gasen, da kamen uns meines vatters blutsfreundt entgegen, brachten uns guten Augstaller wein entgegen, gaben uns zutrinken. Wier wolten in dieser wilde nicht mehr bleiben, es wahr schon spath, darumb mussten wier ihnen heimlich entlaufen, kamen also erstlich ghen Galpetran, von dannen zu der bedeckten bruck bei Sassen, und lettstlich zimblich spath wider ghen Visp. Wier wahren gar fro, dann es ein feiner flecken ist.²³⁸

Si l'ensemble de ce récit de voyage n'est pas centré sur la description de l'environnement, la nature même de l'ego-document laisse une place importante aux impressions du narrateur, ce qui nous donne accès à la perception d'un citadin sur l'espace alpin qu'il est amené à fréquenter. En mentionnant de façon récurrente les passages où il a été pris de peur, Felix compare ses réactions avec celles de personnes plus habituées aux particularités des chemins alpins. Bien plus que la dangerosité intrinsèque des Alpes, c'est bien la différence de perception entre les citadins et les habitants des régions alpines qui est ici mise en évidence par le médecin bâlois.

Le voyage en Valais de Johannes Stumpf

Auteur de l'*Eydggnoschafft* qui a déjà été évoquée, Johannes Stumpf a également laissé le récit de son voyage en Valais réalisé en 1544.²³⁹ Contrairement à Münster qui ne connaissait pas le Valais au moment où paraît la première édition de la *Cosmographia*, Stumpf avait visité la région avant la parution de l'*Eydggnoschafft*. Parti de Zurich le 22 août 1544²⁴⁰, il se rend à Zoug, puis Lucerne. Il passe ensuite le Jochpass, col qui sépare la Vallée d'Engelberg du Gental, une vallée latérale qui conduit dans le Haslital bernois, avant de continuer sa route par le col du Grimsel qui lui permet de gagner le Valais le 27 août. Il suit alors la Vallée du Rhône jusqu'à St-Maurice. Le premier septembre, il quitte le Valais en gagnant Aigle, puis Lausanne. Le séjour de Stumpf en Valais n'a donc duré qu'une petite semaine, ce qui ne lui a pas laissé le temps de quitter la Vallée du Rhône pour aller explorer les vallées latérales. Le texte viatique apparaît d'emblée comme moins riche que l'*Eydggnoschafft* qui est éditée quelques années plus tard. Stumpf renvoie d'ailleurs à son ouvrage lorsqu'il est question de l'origine du glacier du Rhône : « Rodanus oritur in

²³⁸ *Idem*, p. 416.

²³⁹ Le texte a été édité au XIX^e siècle : « Ein Reisebericht des Chronisten Johannes Stumpf aus dem Jahr 1544 », Hermann Escher (éd.), in *Quellen zur Schweizer Geschichte*, Bd. 6, 1884, p. 231-310.

²⁴⁰ « Freytag. Die veneris, 22. mensis augusti, circa horam 3. postmeridianam egressi sumus urbem ». *Reisebericht*, *op. cit.*, p. 233.

Furca monte etc., vide tuam chronicam ». ²⁴¹ Le texte mentionne en revanche avec une grande attention les différents endroits où Stumpf s'est arrêté, que ce soit pour manger ou pour dormir. Les coûts engendrés par le voyage sont notés scrupuleusement pour l'ensemble du trajet, tout comme les distances qui séparent deux lieux :

Die mercurii, 27. augusti, synd wir vom Spittal uber die Grimsslen gangen, habend zu Gestelen [Obergesteln] zu morgen gessen und verzert 2 1/2 batzen. Item 1 batzen eym söwmer, den sack ubern berg zefüren. ²⁴²

Von Gestilen [Obergesteln] biss gon Ulrichen 1/2 Stund. Von Ulrichen gon Münster 1 stund [...]. Von Münster gon Reckingen nit gar ein 1/2 stund. Reckingen ligt uf beider syten des wassers ; hat ein prugken. Under Reckingen Glurinen [Gluringen], 1/2 stund von Münster. Under Glurinen Ritzigken [Ritzigen], gar nach. Under Ritzigken Biel, hat ein prugken. ²⁴³

Le texte est dans l'ensemble aride, l'auteur ne donnant pas de détails sur le milieu. Les vallées latérales sont bien citées, de même que les cours d'eau, mais l'espace alpin ne donne pas lieu à d'autres considérations. Stumpf nomme le Turtmantal ainsi que les vallées d'Anniviers et d'Hérens, mais leur évocation se résume à une liste de villages. Lorsqu'une particularité figure dans le récit, elle est de nature architecturale. Outre le pont du village de Reckingen mentionné ci-dessus, l'église de Raron et la ville de Leuk retiennent l'attention du voyageur. ²⁴⁴ Ce texte viatique s'apparente plus à un document de travail qu'à un récit rédigé : les notes prises au cours du voyage et les listes précises des différents noms de lieux ont vraisemblablement été une aide précieuse pour la réalisation de l'*Eydggnoschafft*. Le caractère utilitaire de ce texte met en évidence les éléments jugés essentiels par l'auteur en repérage, qui se concentre sur les aspects en lien avec les activités humaines, sans donner plus de détails sur le déroulement factuel du voyage et sur l'espace alpin traversé.

²⁴¹ *Reisebericht, op. cit.*, p. 240.

²⁴² *Ibidem*.

²⁴³ *Reisebericht, op. cit.*, p. 241.

²⁴⁴ « Vor Turthic uber, richtig ubers wasser, ligt Raron ; hat ein schöne kilch uf eym hohen felssen [...] ». *Reisebericht, op. cit.*, p. 257. « Leuck, ein schön dorf [...] ». *Ibidem*.

5. Les excursions sur des sommets : Conrad Gessner et Benedictus Aretius

Conrad Gessner, que nous avons déjà abordé en considérant son *Historia animalium*, est également l'auteur d'un récit viatique intitulé *Descriptio montis fracti*²⁴⁵, texte qui relate une ascension du Pilate effectuée le 20 août 1555. La part viatique de ce récit reste modeste, puisqu'il sert pour l'essentiel de prétexte à une réflexion de Gessner qui aborde différentes questions médicales, tout en faisant l'éloge de la marche en montagne.²⁴⁶ Ce développement, qui représente la partie la plus importante du texte, est inséré au sein de la description du parcours, qui reste elle succincte. Notons que l'auteur se présente d'emblée comme favorablement disposé à l'égard de l'espace alpin puisqu'il dit entreprendre « tous les ans ou tous les deux ans » une excursion « pour [s]on plaisir et pour [s]a santé ».²⁴⁷ Gessner commence par préciser le temps de marche nécessaire pour se rendre au pied de la montagne, soit une heure et demie. Il poursuit alors son chemin et parvient dans l'Eigental, vallée située au nord de la montagne. Cette vallée est présentée sous un jour positif à son lecteur, une quantité importante de bétail pouvant y paître. Une citation de l'*Illiade* indique cependant le caractère idéalisé du discours, qui lie les bergers lucernois à ceux d'Homère. La mention d'une source d'eau et du plaisir occasionné par la possibilité de s'y désaltérer provoque alors l'interruption du récit, Gessner exposant la réflexion mentionnée ci-dessus, durant laquelle tous les désagréments que l'on peut rencontrer en montagne se voient relativisés. Une remarque très positive vient alors clore le développement :

Concluons donc de tout cela que toute excursion faite en montagne avec des amis sera la source des suprêmes plaisirs et des plus vives jouissances pour tous les sens, si rien, ni dans l'état du ciel, ni dans les dispositions de l'esprit ou du corps, ne vient nous contrarier.²⁴⁸

Le caractère précurseur de ce texte fait dire à Claude Reichler qu'il peut être considéré comme un « modèle originaire du paysage de montagne, bien plus clairement et plus

²⁴⁵ Conrad Gessner, *Descriptio montis fracti*, in *De rarioribus et admirandis herbis, quae sive quod noctu luceant...*, Tiguri, Apud Andream Gesnerum, 1555, p. 43-67. Le texte a été traduit par Coolidge : « Description du Fracmont, ou Mont-Pilate selon le nom vulgaire, près de Lucerne en Suisse par Conrad Gesner », in *Josias Simler et Les Origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, Editions Glénat, 1989, p. 302-311.

²⁴⁶ Ces questions étant traitées de manière circonstanciée dans un article de Claude Reichler, nous ne les abordons pas dans notre propos. Cf. Claude Reichler, « Relations savantes et découverte de la montagne : Conrad Gessner (1516-1565) », in *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Sophie Linon-Chipon, Daniela Vaj (dir.), Paris, PUPS, 2006, p. 175-189.

²⁴⁷ *Description du Fracmont*, op. cit., p. 302.

²⁴⁸ *Idem*, p. 308. Pour le texte latin, *Descriptio montis fracti*, op. cit., p. 50.

pertinemment que le récit de Pétrarque auquel on se réfère rituellement ». ²⁴⁹ Gessner aborde ainsi la seconde partie de l'ascension en insistant sur l'accueil des bergers :

Après nous être restaurés, dans le chalet de bergers le plus élevé, de lait délicieux et vraiment gras, après avoir soufflé dans le cor des Alpes – qui a près de onze pieds de long et se compose de deux morceaux ²⁵⁰ de bois légèrement courbés et évidés, adroitement enlacés d'osiers – nous tournons à gauche, sous la conduite du vacher du chalet ; bientôt, sur trois pieds, c'est-à-dire appuyés sur les bâtons dits alpenstocks, qu'on a l'habitude d'armer à leur extrémité d'une pointe de fer, nous gravissons longuement, sans nul chemin, une pente très raide, au point qu'il nous faut par endroits grimper en nous tenant aux mottes de gazon ; et, à travers des pierres et des rochers, à grand-peine, enfin nous atteignons le sommet. La vue, de là, s'étend au loin dans tous les sens, et en particulier à l'ouest sur le pays soumis à Lucerne, et qui s'appelle Entlebuch. ²⁵¹

La perspective est idéalisante, comme en témoignent les qualificatifs utilisés pour décrire le lait, mais le texte a également une visée informative, notamment en ce qui concerne les données techniques relatives au cor des Alpes. Gessner ne cache pas les difficultés rencontrées dans la fin de la montée sans pour autant négliger les aspects plus attrayants, comme la vue que l'on peut observer depuis le sommet.

Gessner n'est pas le seul à apprécier les excursions en montagne : le Bernois Benedictus Aretius (1522 ?-1574) fait part d'un témoignage similaire dans sa description du Stockhorn et du Niesen. ²⁵² Aretius effectue ces deux ascensions en traversée pendant l'été 1557. Parti de Blumenstein, village situé à l'ouest de Thoun, il monte au Stockhorn (2190m), puis descend à Erlenbach dans le Simmental, où il passe la nuit. Le lendemain, il effectue l'ascension du Niesen (2362m) où il parvient à midi pour en redescendre et se rendre à Sigriswil au nord du Lac de Thoun. Le texte n'est pas linéaire : trois parties distinctes peuvent être identifiées. La première est une description générale de la région dans laquelle Aretius fait un éloge de la marche en montagne ; la deuxième contient la matière viatique du texte et fait le récit du parcours ; la troisième est constituée d'une liste des plantes qui ont pu être observées pendant la traversée. Si cette dernière partie atteste

²⁴⁹ C'est le « sens aigu de la dynamique du regard » qui attire l'attention de Claude Reichler. Cf., « Relations savantes et découverte de la montagne : Conrad Gessner (1516-1565) », *op. cit.*, p. 187.

²⁵⁰ Il ne s'agit pas d'une erreur de Gessner, les cors des Alpes étaient originellement faits de deux pièces alors qu'ils sont actuellement le plus souvent faits de trois pièces.

²⁵¹ *Description du Fracmont*, *op. cit.*, p. 309. Pour le texte latin, *Descriptio montis fracti*, *op. cit.*, p. 52.

²⁵² Benedictus Aretius, *Stockhornii et Nessi montium in ditone Bernensium Helvetiorum et nascentium in eis stirpium brevis descriptio*, in Conrad Gessner, *In hoc Volumine continentur Valerii Cordi Simesussi Annotatione in Pedacii Dioscoridis Anaxerbei de Medica materia libros V...*, Argentorati, Rihelius, 1561, p. 232. Le texte a été traduit en allemand : *Niesen und Stockhorn : Berg-Besteigungen im 16. Jahrhundert : zwei Lateintexte von Berner Humanisten*, hrsg., übersetzt und kommentiert von Max A. Bratschi, Thun, Ott, [ca 1992].

de l'intérêt naturaliste de l'auteur, les deux premières permettent de considérer sa perception de l'espace alpin. Dans la première partie, Aretius aborde la région selon un point de vue très enthousiaste. Il insiste notamment sur les riches pâturages qui permettent de produire une importante quantité de fromage, de beurre et de sérac. La production est supérieure à celle nécessaire à l'approvisionnement local. L'exportation assure dès lors un revenu à la population, qui peut de ce fait acheter ce qu'elle n'est pas en mesure de fabriquer elle-même.²⁵³ Les considérations de l'auteur ne se limitent cependant pas à ces informations d'ordre économique. Il met également en évidence les mœurs de ces populations alpines selon une perspective idéalisée ; les habitants des Alpes sont en effet comparés aux Athéniens.²⁵⁴ L'espace est de son côté également abordé selon un point de vue élogieux :

[...] wer könnte eine solche Gegend nicht bewundern, lieben, gerne besuchen, durchwandern und besteigen? Wirklich, solche möchte ich torichte Pilze, geschmacklose Fische und träge Schildkröten nennen, die durch solche Dinge nicht ergriffen werden. Ich jedenfalls werde durch einen unerklärlichen Reiz und eine gewissermassen natürliche Liebe zu den Bergen ergriffen, so dass ich mich nirgendwo lieber als auf Bergeshöhen aufhalte, und keine Wanderungen für mich süsser sind als Gebirgstouren [...].²⁵⁵

Cette description concerne cependant uniquement l'espace préalpin : les Alpes enneigées, bien que visibles depuis le Stockhorn et le Niesen ne sont mentionnées que dans le premier paragraphe du texte dans une description à caractère très général :

Wenn wir Bern verlassen und in Richtung Süden und Südosten gehen, treten uns auf den ersten Blick riesige und unermesslich hohe Berge entgegen – ihre Gipfel verbergen sie zwischen den Wolken. [...] sie sind dermassen verhärtet durch die ewige Kälte des Schnees und durch das unbesiegbare Eis, dass sie auch mitten in der Sommerhitze die Sehkraft der Betrachter durch ihren Glanz schwächen.

Von diesen höchsten Alpen laufen in unsere bernischen Gebiete niedrigere Berge, grasreiche Hügel und schattige Wälder aus, welche äusserst liebliche Täler umfassen.²⁵⁶

²⁵³ *Niesen und Stockhorn : Berg-Besteigungen im 16. Jahrhundert*, *op. cit.*, p. 39-41.

²⁵⁴ « Wenn Du mit ihnen sprichst, sind sie leutselig, und man könnte sie redegewandter als die Athener nennen », *idem*, p. 41.

²⁵⁵ *Idem*, p. 41-43. « [...] Ego sane nescio qua dulcedine et naturali quodam amore erga montes afficio, ut nullibi libentius verser quam in montium iugis, nullae sint suaviores mihi peregrinations quam montanae [...] », *idem*, p. 40-42.

²⁵⁶ *Idem*, p. 37. L'éditeur et traducteur note que l'auteur fait l'usage d'une citation de l'*Enéide* de Virgile « Capita inter nubila condunt » voir *op. cit.*, p. 80.

Il convient donc de conserver à l'esprit le contexte dans lequel l'auteur fait part de son enthousiasme : on ne peut déduire de ce témoignage que l'espace alpin dans son ensemble retient l'attention de l'humaniste bernois. Les descriptions les plus positives concernent en effet les étages que l'on qualifie aujourd'hui de montagnard et de subalpin. La haute altitude ne semble en revanche pas concernée.²⁵⁷

*
* *

Après avoir considéré ce vaste ensemble de sources produites durant le XVI^e siècle, il est déjà possible de tirer quelques conclusions sur les représentations des Alpes qui prévalaient à cette époque. L'héritage culturel et la reprise d'informations, d'un texte à un autre, tiennent une place importante dans le corpus de textes du XVI^e siècle. Les auteurs qui abordent la marmotte entre le XVI^e et le XVIII^e siècle se reportent ainsi aux ouvrages parus précédemment, relayant des informations anciennes, initialement publiées dans la *Cosmographia* de Münster. Ces passages montrent dans un premier temps que la connaissance de l'espace alpin n'était alors que partielle. La marmotte, animal typique de l'ensemble des régions alpines, n'était en effet pas plus connue que les espèces exotiques, ce qui conduit Münster à utiliser des stratégies descriptives similaires à celles développées dans les textes qui traitent des animaux d'Amérique du Sud tout en fournissant une information pas toujours conforme aux réalités de l'espèce. Bien qu'inexacte, la description de la marmotte ne s'inscrit pas dans un contexte fabuleux, la *Cosmographia* se voulant une description réaliste du monde, comme le confirme le reste de l'ouvrage. Münster accorde en effet de l'importance à la qualité de l'information qu'il publie, ce qui le conduit à utiliser le concours d'un connaisseur local du Valais pour produire le texte consacré à cette région. D'une façon globale, l'apport des textes du XVI^e siècle est important en raison de leur survivance éditoriale, qui s'avère parfois très longue, notamment en ce qui concerne la *Cosmographia* de Münster. Cette particularité peut

²⁵⁷ Selon un point de vue scientifique, les Alpes sont partagées en différents niveaux qui correspondent à des étages de végétation. L'étage montagnard, soit « l'étage du sapin blanc et du hêtre », va jusqu'à 1500 m environ. L'étage subalpin, soit « l'étage de l'épicéa », va jusqu'à environ 2000-2200 m. L'étage alpin, qui correspond à « l'étage des pelouses », va jusqu'à 2500-3000 m. L'étage nival, « l'étage des neiges éternelles », s'étend lui à partir de 3000 m environ. Pour plus de détails sur ces subdivisions, on consultera Elias Landolt, David Aeschmann, *Notre flore alpine*, [Berne], Editions du CAS, 2005. Nous constatons que les descriptions enthousiastes d'Aretius ne concernent pas l'étage nival, mais des altitudes moins austères.

conduire à une circularité de l'information, bon nombre d'ouvrages se construisant à l'aide d'autres textes déjà édités. C'est notamment le cas du *De Alpibus* de Simler, mais la compilation n'exclut pas l'apport d'éléments nouveaux. Simler donne des informations très précises, qui trahissent une expérience factuelle de l'espace alpin. Si ses connaissances ne sont pas de première main, mais issues d'informateurs bien renseignés, elle révèlent néanmoins une expérience personnelle de l'espace alpin déconnectée du savoir livresque. Les informations de nature personnelle sont plus fréquentes dans les récits viatiques, davantage susceptibles de contenir des éléments nouveaux issus de l'expérience viatique. Les voyageurs du XVI^e siècle témoignent ainsi de leur perception de l'espace alpin, perception assujettie à leur propre expérience viatique. Si les conditions du voyage et l'expérience des voyageurs influent sur la nature des commentaires, les textes qu'ils nous livrent restent sobres ou peu détaillés, les récits ne s'attardant pas à l'évocation d'un milieu affreux et dangereux. Le regard peut cependant s'avérer parfois très subjectif comme en témoignent les perspectives idéalisantes que l'on peut observer chez Gessner et Aretius, ce dernier comparant les populations alpines aux Athéniens. Le caractère partiel des connaissances sur l'espace alpin peut également être observé dans les descriptions géographiques publiées au XVI^e siècle. Les Alpes ne sont pas considérées dans leur ensemble ; seuls les endroits fréquentés par l'homme sont abordés au sein de ces textes. Quant au milieu, il est traité selon un mode identique, qui se concentre sur les aspects utilitaires. L'homme reste le centre de préoccupation de ces ouvrages qui considèrent l'espace alpin. Cette perception utilitaire de l'espace ne donne pas lieu à des représentations fortement connotées des Alpes, les sources restant dans leur majorité très factuelles. Les Alpes ne sont dès lors pas décrites sur un mode dramatique qui mettrait en évidence les difficultés et les dangers que représente leur passage. En contrepartie, les auteurs ne laissent que rarement apparaître des impressions très positives dans leurs textes. Les récits de Gessner et d'Aretius font dans une certaine mesure exception, leurs auteurs entreprenant ces excursions pour le plaisir, mais il convient de garder à l'esprit l'objet de leur discours qui concerne l'espace préalpin et non pas la haute altitude.

CHAPITRE II : LES ALPES SUISSES AU XVII^E SIÈCLE

All the Switzers in general are very honest people, kind and civil to strangers. One may travel their country securely with a bag of gold in his hand.

John Ray, *Observations...*, 1673.

I. LITTÉRATURE GÉOGRAPHIQUE

Le corpus de littérature géographique réuni pour le XVII^e siècle est composé, comme celui du siècle précédent, de deux types d'ouvrages qui ne portent pas tous sur le même objet, l'espace considéré pouvant fortement varier. La majorité des textes traitent en effet de l'ensemble de la Confédération tandis que quelques-uns s'arrêtent à des régions plus limitées. D'une manière générale, les ouvrages qui traitent de la Confédération sont influencés par les textes fondateurs parus au siècle précédent, notamment la *Cosmographia* de Münster et l'*Eydggnoschafft* de Stumpf, qui sont fréquemment convoquées. Le principe de compilation de l'information exclut ainsi d'emblée une nette rupture entre les ouvrages publiés au XVI^e siècle et ceux du siècle suivant : une bonne partie de la littérature géographique du XVII^e siècle donne une nette impression de déjà-lu. A cet état de fait, il convient d'ajouter que la continuité ne s'exerce pas uniquement dans la réutilisation d'un fonds d'informations disponibles, mais également d'un point de vue éditorial. En effet, la *Cosmographia* est encore éditée au XVII^e siècle, la dernière édition allemande datant de 1628. Au-delà de cette constatation, la littérature géographique du XVII^e siècle n'en demeure pas moins intéressante, car ces textes nous permettent d'identifier l'intérêt porté alors sur les Alpes helvétiques en observant les éléments qui ont été sélectionnés par les auteurs du XVII^e siècle. Les modalités de citation sont également importantes, de nombreux ouvrages se référant à leurs sources ouvertement. Si la part d'informations puisées dans les textes plus anciens marque l'ensemble de la production du XVII^e siècle, il convient de ne pas passer sous silence des aspects plus originaux, présents dans les ouvrages qui s'attachent à décrire une région plus limitée. Le corpus sélectionné offre une perspective intéressante sur le savoir géographique qui circulait au XVII^e siècle à propos des Alpes suisses. Si les textes qui abordent des régions plus restreintes sont le fait

d'auteurs originaires de l'espace helvétique, ceux qui traitent de l'ensemble de la Confédération proviennent aussi bien d'auteurs locaux qu'étrangers. Nous abordons ces textes en suivant une logique qui va du général au particulier en commençant par les descriptions qui considèrent un espace très vaste.

1. Les descriptions de l'Europe et du monde

La littérature géographique consacrée à la Suisse ne comprend pas uniquement des ouvrages très spécifiques, qui lui accordent une place importante. Certains textes, qui ont pour objet l'ensemble du monde connu l'abordent au même titre que les autres pays, sans entrer dans les détails. C'est notamment le cas de deux ouvrages parus dans les dernières années du XVII^e siècle. S'il semble évident que ce type de texte ne pourra pas traiter de manière circonstanciée l'ensemble de la Confédération, il convient malgré tout de les considérer afin de voir dans quelle mesure l'espace alpin helvétique est abordé. Ce n'est donc ni la quantité ni l'originalité de l'information qui sera susceptible de retenir l'attention, mais la présence ou l'absence de notations au sujet de l'espace alpin. Johann Hübner (1668-1731), historien et géographe allemand, est l'auteur d'un livre intitulé *Kurtze Fragen aus der neuen und alten Geographie*²⁵⁸ dans lequel un chapitre est consacré à la Confédération. L'ouvrage commence par considérer le globe terrestre, pour ensuite traiter de l'Europe en quatorze chapitres avant de consacrer trois chapitres à l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Le texte, paru en 1693 dans sa première édition, connaîtra pas moins de trente-six éditions jusqu'à la mort de l'auteur en 1731. Il continuera par la suite à être édité au cours du XVIII^e siècle. Construit sur le mode de questions et de réponses, l'ouvrage pédagogique aborde dans le détail le continent européen. Une place conséquente peut ainsi être réservée à la Suisse, qui sera traitée sur une quarantaine de pages. Le chapitre en question commence par situer la Suisse en mentionnant ses frontières et les pays voisins avant d'aborder selon un point de vue général les cours d'eau et les lacs, la constitution de la Confédération, la nature du pays et les questions de religion. Les différentes parties de la Confédération sont alors traitées dans l'ordre logique, soit les XIII cantons, puis les sujets et finalement les alliés.

²⁵⁸ Johann Hübner, *Kurtze Fragen aus der neuen und alten Geographie*, [Leipzig], Johann Friedrich Gleditsch, 1693. Cette édition est donnée par la page de titre comme la seconde, mais nous n'avons pas trouvé d'édition antérieure, y compris dans les bibliothèques allemandes.

On notera d'emblée qu'aucune place particulière n'est réservée aux Alpes dans cette partie générale. Leur présence est simplement mentionnée à deux reprises. En ce qui concerne la première occurrence, il s'agit de situer les frontières de la Confédération : « Die Schweiz oder das Schweizerland / lat. Helvetia, Französisch La Suisse, liegt zwischen lauter Gebürgen / welche man lat. Alpes, deutsch die Schweizer-Gebürge zu nennen pfliget. »²⁵⁹ La deuxième occurrence apparaît dans un contexte économique :

Das Land ist voller Berge und Seen : also giebt es so viel Acker-Bau nicht / als die Einwohner brauchten : Drum wenn sie nicht wollen Hunger leiden / so müssen sie bey ausländischen Potentaten Krieges-Dienste suchen / und da sind sie gut darzu.²⁶⁰

Dans cette première partie générale, les Alpes ne sont donc pas décrites pour elles-mêmes. Il reste alors à consulter la suite de l'ouvrage qui aborde les cantons un par un en considérant ceux dont le territoire est compris, au moins partiellement, dans l'arc alpin. C'est le cas du canton de Berne, mais les Alpes ne sont pas abordées et elles ne le sont pas non plus lorsqu'il est question des cantons de Glaris, d'Uri, d'Unterwald ou encore de Schwitz. Les Alpes n'apparaissent donc que très peu dans cette description de la Suisse, même si elles sont mentionnées lorsqu'il est question des Grisons dans la partie qui traite des alliés de la Confédération. Ici également le texte n'en donne pas une description, mais exprime leur incidence d'un point de vue économique tout en soulignant le caractère particulier des habitants :

Was das Land betrifft / so ist das obere Theil sehr gering bergicht und unfruchtbar ; hingegen das unterste Theil gegen Italien zu / giebt an Fruchtbarkeit keinem Orte in der Welt etwas nach.

Die Einwohner leben sehr vergnügt / wissen wenig von überflüssiger Pracht oder Wollust / mit einem Worte / es ist / als wenn sie noch aus der alten Welt wären.²⁶¹

Quant à l'autre allié alpin, le Valais, le texte très bref ne donne accès à aucune réalité alpine. Si cet ouvrage aborde bien la Suisse dans son intégralité, il semble néanmoins évident que l'espace alpin n'y tient pour ainsi dire aucune place.

Ce cas n'est pas une exception : un autre texte généraliste, qui a pour objet une description du monde, est également très lacunaire en la matière. Bien qu'éditée en trois

²⁵⁹ Johann Hübner, *op. cit.*, p. 265.

²⁶⁰ *Idem*, p. 275.

²⁶¹ *Idem*, p. 297.

tomes, la *Nouvelle géographie ou description exacte de l'univers*²⁶² publiée par Martineau du Plessis mentionne tout au plus quelques généralités. La partie consacrée à la Suisse d'un point de vue global n'aborde pas les montagnes de façon spécifique : ici également, c'est la question de la fertilité qui est au centre des préoccupations.

L'Air de ce Pays le plus élevé de l'Europe, est subtil & sain ; mais le terroir y est fort montagneux sur tout vers le Midi, & en general peu fertile. Il y a néanmoins des endroits qui sont cultivés & produisent la pluspart des choses necessaires à la vie, & mesme du vin, qui est assez bon. On y trouve aussi beaucoup de bestail, de gibier, de bestes fauves, & on y fait du beurre, & des fromages qui sont assez estimés.²⁶³

Certaines montagnes sont mentionnées nommément comme les « Monts Crispathel & Vogelberg », le « Mont de la Fourche » et le « Mont S. Godard »²⁶⁴, mais uniquement en lien avec la naissance de cours d'eau, soit respectivement le Rhin, le Rhône ou le Tessin. Les autres aspects généraux évoqués concernent le gouvernement de la Suisse ou encore les mœurs²⁶⁵ et la religion. Les différentes parties de la Suisse sont alors abordées selon l'ordre habituel, repris dans l'ensemble des descriptions de la Confédération, soit « De la Suisse propre », « Des Alliés des Suisses », « Des Sujets des Suisses » et « Des Sujets des Alliés ». Si le texte donne quelques détails de plus que celui de Hübner, les montagnes sont mentionnées de façon marginale. Martineau du Plessis précise notamment que la ville de Lucerne est « située au pied d'une haute montagne à l'extrémité d'un Lac de mesme nom, & sur la riviere de Russ qui la divise en deux parties inégales »,²⁶⁶ mais l'information n'a qu'une valeur géographique et sert exclusivement à exprimer la situation de la ville. Le Pilate, dont il est ici question, n'est ni nommé ni décrit. Les alliés de la

²⁶² D[enis] Martineau du Plessis, *Nouvelle Géographie ou description exacte de l'univers : tirée des meilleurs Auteurs tant Anciens que Modernes...*, Amsterdam, Chez George Gallet, 1700.

²⁶³ Martineau du Plessis, *op. cit.*, t. I, p. 458.

²⁶⁴ Le Mont Crispalte désigne la région du col de l'Oberalp, à l'ouest de la Surselva, où se trouve la source du Rhin antérieur (Rein Anterior). Le Vogelberg désigne la région du col du San Bernardino, dans l'Adula, où se trouve la source du Rhin postérieur (Hinterrhein). Le Mont de la Fourche désigne le Col de la Furka, proche de la source du Rhône et le Mont S. Godard, le col du Gothard proche de la source du Tessin au nord du Val Bedretto.

²⁶⁵ On apprend ainsi notamment que « Les Suisses sont de belle taille, forts, robustes, braves, guerriers, bons fantassins, adroits à se servir du Mousquet, de la Pique, & de l'épée à deux mains. Ils sont aussi fort fidelles [sic], francs, & religieux observateurs de leur Parole ; mais ils sont fort prompts, faineans, & grands buveurs. Ils paroissent un peu grossiers ; mais ils sont fort judicieux & connoissent fort bien leurs interests. » Martineau du Plessis, *op. cit.*, t. I, p. 459. Les éléments de cette description contrastée, faite de constatations liées au service mercenaire et de lieux communs, se retrouvent également dans les récits de voyage comme nous le verrons ci-dessous.

²⁶⁶ Martineau du Plessis, *op. cit.*, t. I, p. 464.

Confédération que sont les Grisons et le Valais pourraient être susceptibles de contenir des descriptions plus détaillées en raison de leur situation au milieu des Alpes, mais il n'est pas question des montagnes dans la partie qui traite des Trois Ligues grisonnes. Elles sont en revanche brièvement mentionnées lorsqu'il est question du Valais :

Pays fort montagneux & dont l'air est assez mal-sain. La plupart des habitans y sont fort sujets à la fièvre & au Goïstre. On y trouve quelques eaux minérales & en des endroits la terre produit du vin & du bled.²⁶⁷

Même s'il ne s'agit pas cette fois de situer géographiquement un lieu, les Alpes ne sont pas évoquées en elles-mêmes, mais en lien avec le milieu de vie des habitants. Les goîtres, particularité des populations alpines qui sera fréquemment mentionnée dans les textes dès le XVIII^e siècle, sont déjà relevés par l'auteur. Ces ouvrages qui abordent un vaste espace géographique, considèrent l'espace helvétique de façon très synthétiques et ne s'arrêtent pas aux détails. Ils se concentrent uniquement sur quelques éléments essentiels, laissant de côté la description des Alpes au profit d'autres informations.

A ce stade, il convient de se demander si cette absence presque totale des Alpes dans ce type d'ouvrages généralistes est due à leur concision ou si elle témoigne d'une absence d'intérêt pour l'environnement alpin, pourtant caractéristique de l'espace helvétique. En d'autres termes, est-ce que ces textes n'abordent pas les Alpes par manque de place ou simplement parce que leur objet est ailleurs. La description politique de la Suisse, quelques informations d'ordre général sur le pays ainsi que la mention des principales localités de chaque canton ou allié peuvent en effet être considérées comme des éléments suffisants dans un ouvrage de ce type. Afin d'apporter quelques réponses, on peut encore consulter le texte, pratiquement contemporain, de Christoph Riegel : *Ausführliche und grundrichtige Beschreibung der Herzogthümer Lottringen und Savoyen... und des gantzen Schweitzerlands*.²⁶⁸ L'ouvrage, qui comprend plus de mille pages, n'est certes pas uniquement dédié à la Suisse, mais couvre néanmoins un espace géographique moins important que les deux textes convoqués précédemment, tout en ayant une taille respectable. Le critère de concision ne sera donc pas applicable dans ce cas : la Suisse est

²⁶⁷ Martineau du Plessis, *op. cit.*, t. I, p. 470.

²⁶⁸ Christoph Riegel, *Ausführliche, und Grundrichtige Beschreibung der Herzogthümer Lottringen und Savoyen... und des gantzen Schweitzerlandes*, Nürnberg, in Verlegung Christoff Riegels, [ca. 1700].

traitée sur plus de deux cents pages, ce qui devrait laisser de la place pour parler de l'environnement alpin, pour autant que cet aspect soit jugé digne d'intérêt par l'auteur.

La structure du texte de Riegel diffère quelque peu des ouvrages évoqués précédemment. Les informations générales sur la Confédération sont introduites après la présentation des cantons et l'auteur a ajouté une partie dans laquelle sont traités les lieux importants, listés par ordre alphabétique. L'examen des descriptions des cantons alpins permet d'observer quelques notations supplémentaires sur les Alpes. Lorsqu'il est question du canton d'Uri, le Gothard est mentionné comme un col célèbre menant d'Allemagne en Italie.²⁶⁹ D'une manière générale, les Alpes sont convoquées pour marquer la frontière entre les différents cantons : Uri est ainsi entouré de montagnes inaccessibles notamment le mont « Crispalt » en direction de l'est où se trouve le Rhin antérieur et « die Furcken » en direction de l'ouest où se trouve le Valais.²⁷⁰ Quant au canton de Schwyz, il est séparé de celui d'Uri par une haute montagne tandis que celui d'Unterwald est délimité par le mont « Brünig » du côté de l'ouest. Le canton de Glaris semble encore plus encaissé que ses voisins.²⁷¹ Les montagnes et les cols alpins fonctionnent comme des limites ; ils servent à la démarcation de ces petits cantons alpins, sans pour autant faire l'objet d'une description à part entière. Si le Pilate au-dessus de Lucerne est toujours utilisé dans le but de situer la ville, Riegel donne néanmoins plus d'informations que Martineau du Plessis puisqu'il mentionne le Lac du Pilate et la légende rattachée à ce lieu.²⁷²

L'apport sur la partie alpine de la Confédération est jusqu'ici semblable à ce que l'on a rencontré dans les deux textes précédents. Les pages consacrées aux Grisons et au Valais, qui se concentrent sur les aspects politiques, semblent confirmer le peu de place accordé aux Alpes dans ce type de descriptions de la Confédération. Les montagnes sont néanmoins mentionnées à plusieurs reprises lorsque le texte aborde de manière circonstanciée la question de la fertilité de la Suisse. Les Alpes sont dans un premier

²⁶⁹ Christoph Riegel, *op. cit.*, p. 905.

²⁷⁰ *Idem*, p. 906.

²⁷¹ « Ist von hohen Bergen / als unüberwindlichen Mauren / umbgeben / und hat einen einigen Eingang gegen Mitternacht. » *Idem*, p. 915.

²⁷² « Auf demselben / gleich unter der höchsten Spitze in einem Sumpf / liegt der wunderbare berühmte Pilatus-See / vom Pilato genennet / der in diesem See soll begraben liegen / dessen Wasser die Eigenschafft hat / das wann etwas darein geworffen wird / von Stund an ein grausam [sic] Wetter entstehtheh [...] » *Idem*, p. 910.

temps présentées comme un lieu assez indésirable pour pousser les premiers habitants à vouloir en changer :

Die Landen / welche jetzund die Eydgenossen besitzen / waren vor Zeiten an mehrertheils Orten rauhe von Art / und Bergicht / besonders gegen dem Alp-Gebürg / mit dicken finstern und hohen Hölzern / tieffen Thälern / und grossen grausamen Wildnussen / nicht sehr erbauet / wesswegen die alten Eydgenossen / aus Begierd eines bessern Erdbodens / andere Länder gesucht / weil sie mehr zum Krieg als zu Geldbauen geneigt / auch begieriger frembde wol-erbauete Länder einzunehmen / dann eigne wilde Land mit sauerm Schweizz zu säubern.

Da ihnen aber diss Vorhaben nicht gelungen / und sie verbleiben mussten an denen Orten / da sie der Herr des Himmels und Erbreichs gesetzt / da haben sie durch dessen Seegen [sic] / die alte / wilde / rauche Gestalt / durch unverdrossene Arbeit / verwandelt / dass nun mehr alle Berg [sic] / Thäler und ebne Land gesäubert / erbauet / bewohnt / und also anmuthig / lieblich und fruchtbar / dass es eine gnugsame Nothdurfft hat / aller deren Dingen / die zur Aufenthaltung und Freud dess Menschlichen Lebens dienen.²⁷³

Cette partie du texte rend explicite le positionnement de l'auteur dans les pages qui lui font suite. Si le pays n'est *a priori* pas favorable à l'agriculture en raison de ses nombreuses zones montagneuses, considérer la présence des Suisses en ce lieu comme émanant de la volonté divine prévient d'emblée toute appréciation trop négative sur l'environnement alpin. Les Suisses, présentés initialement comme paresseux, ont transformé l'espace par leur travail pour le rendre non seulement vivable, mais aussi « charmant », « riant » et « fertile ». La description des Alpes qui fait suite à ces paragraphes introductifs est très idyllique et donne l'image d'un environnement parfait : on trouve des minerais dans les montagnes ; il y a de belles forêts et les verts alpages peuvent nourrir beaucoup de bétail en été. En plus des animaux domestiques, de nombreuses bêtes sauvages vivent dans les Alpes : l'information est utile, dans la mesure où la chasse constitue une ressource alimentaire complémentaire. Le texte n'omet cependant pas de préciser qu'il ne saurait manquer de fruits, de céréales ou de vin dans ces contrées. Sur le plan médical, les prés sont riches en plantes utiles et les sources thermales abondent. Lorsqu'une réserve doit être émise, elle est d'emblée compensée par un autre avantage : « In den engen Thälern gibt es wenig, auch keine Aecker und Weinberge / aber schöne Baum, Gärten und

²⁷³ *Idem*, p. 940-941.

Wiesen. »²⁷⁴ Dès lors, si on peut constater que les Alpes sont effectivement abordées dans le texte de Riegel, le point de vue n'est de nouveau pas centré sur le relief, mais sur les possibilités d'utilisations potentielles qu'il réserve à l'homme. Ces textes généralistes peuvent accorder une place aux Alpes, mais dans des rôles bien définis : démarquer l'espace politique en séparant les cantons, situer une ville placée au pied d'une montagne bien visible ou encore assurer la subsistance de la population. Leur mention est fonctionnelle : l'espace alpin n'est pas considéré comme un environnement qui mérite une description à part entière. Si le point de vue de ces textes est bien géographique, l'ensemble du territoire n'est pas considéré dans le détail, leur objet étant plus large. Les Alpes ne sont mentionnées qu'en fonction d'intérêts spécifiques.

2. Les descriptions de la Confédération

Si les textes abordés jusqu'à présent considéraient l'espace helvétique de manière assez large dans la mesure où il s'agissait d'un chapitre parmi d'autres, il existe également une littérature géographique spécifiquement dédiée à la Confédération. Ces descriptions sont naturellement susceptibles d'être plus approfondies que celles qui figurent dans les ouvrages présentant un caractère plus général. Il convient dès lors de considérer la place réservée aux Alpes dans ce type de textes. La *Topographia Helvetiae, Rhaetiae, et Valesiae*²⁷⁵ de Matthäus Merian (1593-1650) et Martin Zeiler (1589-1661) fait partie d'une large entreprise, la *Topographia Germaniae*, publiée en vingt-et-un volumes, continuée après la mort de Merian par son fils qui porte le même nom, Matthäus Merian der Jüngere (1621-1687). Bien que le projet global ne concerne pas uniquement la Suisse, les textes sont plus spécifiques, les différents tomes étant consacrés à des régions particulières comme la Hesse, la Bohême, la Souabe, la Bavière...²⁷⁶ Le tome III, qui a pour objet la Confédération, décrit la situation de la Suisse en deux pages, avant de passer à la

²⁷⁴ Le texte renchérit encore « Die Einwohner lassen ihnen ihren Wein und Getraid von andern Orten bringen / haben das beste Fleisch / Fisch aus den Seen / und Strömen / aus den Wäldern und Bergen das edleste Wildpret ». *Idem*, p. 943.

²⁷⁵ Matthäus Merian, Martin Zeiler, *Topographia Helvetiae, Rhaetiae, et Valesiae : Das ist / Beschreibung unnd eygentliche Abbildung der vornehmsten Stätte und Plätze in der hochlöblichen Eydgnossschafft / Graubündten / Wallis / und etlicher zugewandten Orthen*, Frankfurt am Mayn, Zum Truck verlegt von denen Merianischen Erben, 1654. La première édition est parue en 1642. L'édition de 1654 a fait l'objet d'un reprint : *Topographia Helvetiae...*, Kassel und Basel, Bärenreiter-Verlag, 1960.

²⁷⁶ Tome I, *Topographia Hassiae, et regionum vicinarum...* ; tome II, *Topographia Bohemiae, Moraviae et Silesiae...* ; tome III, *Topographia Helvetiae...* ; tome IV *Topographia Sueviae...* ; tome V *Topographia Bavariae...*, etc.

description des cantons un par un. Comme les autres descriptions de la Confédération, le texte se conforme à la structure politique en présentant les deux alliés que sont les Grisons et le Valais en fin de volume, après avoir abordé les XIII cantons. Le texte est rédigé par Zeiler tandis que les illustrations, qui présentent principalement des vues de villes, de châteaux ou de monastères sont de Merian. La structure des chapitres est toujours la même : le canton est présenté dans un premier temps d'une manière générale, notamment en donnant des informations de nature historique, puis les localités les plus importantes sont abordées séparément par ordre alphabétique.

Si on s'arrête à la description du canton de Berne, qui est susceptible de contenir des informations sur les Alpes puisqu'elles constituent une part non négligeable du territoire bernois, on constate que la partie qui concerne l'ensemble du canton n'aborde pas l'espace alpin ; la description de la ville de Berne y tient en revanche une place importante. Lorsque les principales localités du pays bernois sont abordées, les lieux qui se trouvent géographiquement dans l'espace alpin sont bien énumérés, mais les montagnes environnantes ne sont pas décrites. Pour la ville d'Aigle, seul l'éboulement qui a détruit la localité d'Yvorne en 1584 est mentionné. Quant au village de Frutigen, il n'est pas question de sa situation géographique, si ce n'est pour dire que l'ensemble de la vallée porte le même nom. Les localités du plateau bernois comme Aarberg, Büren, Burgdorf, Thoune et Wimmis ou encore celles du Pays de Vaud comme Lausanne, Morges, Nyon, Yverdon et Grandson sont en revanche décrites de manière plus détaillée.²⁷⁷ Intercalée entre la description d'Unterseen et de Wangen, la « Beschreibung dess grossen Gletschers » aborde cependant l'espace alpin sur près d'une page, soit un texte presque aussi important que celui réservé à la description de la ville de Lausanne. Le glacier de Grindelwald dont il est question est décrit de manière très détaillée. Bon nombre d'informations sont tirées de la *Cosmographia* de Münster et de l'*Eydggnoschaft* de Stumpf. Les textes se ressemblent passablement : la glace est dure et peut être comparée à du cristal ; des crevasses se forment en faisant un grand bruit ; elles sont dangereuses lorsqu'elles sont recouvertes de neige fraîche, mais elles peuvent en revanche s'avérer utiles pour conserver la viande durant l'été. Le texte de Zeiler n'apporte jusqu'ici pas de nouveauté par rapport à la *Cosmographia* et à l'*Eydggnoschaft*, mais on peut cependant repérer une autre information qui apparaît dans les premières lignes du texte :

²⁷⁷ En tout, quarante-neuf localités sont décrites dans le chapitre qui traite du canton de Berne.

Es mag dieser Berg / geliebter Leser / vor andern für etwas sonders / und wol für ein miraculum naturae gehalten werden. Ist im Grindelwald / unnd oberhalb Interlappen / zu Latein Interlacus, im Schnee Gebürg gelegen / unnd wird der grosse Gletscher genannt. Es ist nicht weit davon der Orthen ein Capellen zu S. Petronel gewesen / dahin man vor alten Zeiten gewallfartet : Welchen Orth dieses Bergs Eygenschaft zum Wachsthumb / seythero bedeckt hat : Gestalt dann die Landleuthe dort herumb observiren / und bezeugen / dass dieser Berg dergestalt wachse / unnd seinen Grund oder Erden vor sich herschiebe / dass wo zuvor eine schöne Matten oder Wiesen gewesen / dieselbe davon vergehe / und zum rauhen wüsten Berg werde.²⁷⁸

Le texte de la *Topographia* fait ici référence à l'avancée des glaciers, qui était marquée pendant le petit âge glaciaire. Si cette période débute dans la seconde moitié du XVI^e siècle pour durer jusqu'au milieu du XIX^e siècle, ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle que les glaciers des Alpes suisses ont connu un accroissement marqué. Les glaces occupant un espace préalablement utilisé par l'homme, leur avancement était naturellement préoccupant pour les populations alpines. Si la *Topographia* de Merian est indéniablement un ouvrage de compilation considérablement influencé par les sources du XVI^e siècle, il n'en demeure pas moins que l'information reflète dans ce cas une réalité nouvelle. Le sujet était trop actuel pour ne pas figurer dans un chapitre consacré aux glaciers. Comme dans les textes du XVI^e siècle, la description de l'environnement alpin reste néanmoins centrée sur l'homme et ses activités.

Contrairement aux ouvrages généralistes, le chapitre qui traite du canton de Berne dans la *Topographia* aborde les réalités alpines, mais l'information reste néanmoins très spécifique. Il convient dès lors de considérer la place réservée aux Alpes dans les descriptions des petits cantons de Suisse centrale. Pour le canton de Lucerne, le Pilate est mentionné dans la *Topographia*, mais on n'y trouve pas plus d'informations que chez Martineau du Plessis : la légende n'est même pas explicitée, seul le nom de « Pilatus See »²⁷⁹ étant mentionné. En ce qui concerne le canton d'Uri, les montagnes apparaissent dans leur fonction de démarcation, mais le texte ne s'y arrête pas. Les sources qui ont servi à son élaboration sont en revanche citées : « Münsterus in Cosmograph. Stumpfius in Chron. Helvet. & Josias Simlerus de Rep. Helvetiorum ».²⁸⁰ Il en va de même du canton de Glaris : le Glärnisch est mentionné, mais sans plus de détail. Quant au canton

²⁷⁸ *Topographia, op. cit.*, p. 32.

²⁷⁹ *Idem*, p. 36.

²⁸⁰ *Idem*, p. 38. Soit la *Cosmographia* de Münster, l'*Eydgnoosschaft* de Stumpf et la *République des Suisses* de Josias Simler, ouvrage paru à Zurich en 1576, qui aborde la Confédération d'un point de vue historique et politique.

de Schwytz, les montagnes sont définies par comparaison avec celles d'Uri : « Schweitz oder Schwytz ist ein ganzt Volckreich / von Wiesen und Weyde / lieblich schönes Thalgeländ / mit hohen Gebürgen / doch nicht so rauch und grawsamb / als Ury / umbgeben. »²⁸¹ Le village même de Schwytz est décrit comme « ein offener mit Bergen umbgebener Orth ». ²⁸² La description alpine du canton s'arrête à ces notations. Pour le canton d'Unterwald, il s'agit d'un « lieblich Geländ / mit hohem grawsamen Gebürg umbmauret / die sind aber mit grünen Wiesen / und grassreichen Alpen geschmückt ». ²⁸³ Ces quelques mentions ne donnent pas pour autant une vision globale des Alpes de Suisse centrale.

Si le texte de la *Topographia* ne se distingue pas vraiment des ouvrages généralistes dans sa description des petits cantons alémaniques, il reste encore à considérer les deux alliés que sont les Grisons et le Valais. Dans le premier cas, on trouve très peu d'informations au sujet des Alpes. Elles ont une fonction pratique pour situer géographiquement les lieux, comme Coire qui se trouve « an zweien Bergen »²⁸⁴ ou encore l'abbaye de Disentis située « unter dem Luckmanier Berg ». ²⁸⁵ Quant au village de Splügen, le texte le situe « zu oberst am hindern Rhein », « an dem Berg Vogel / darüber die Strass in das Monsaxer-Thal gehet ». ²⁸⁶ Si les sources du Rhin sont bien mentionnées, les informations sont tirées du *De Alpibus commentarius* de Simler, cité nommément dans ce passage. En ce qui concerne le Valais, les éléments rapportés sont pour la plupart extraits de la *Cosmographia* de Münster, qui constitue encore la source d'information la plus complète sur le sujet. La *Topographia* mentionne ainsi les bains de Loèche et leurs propriétés sans omettre de souligner leur situation particulière dans les montagnes, mais le texte n'apporte pas de nouveauté. Certains détails sont tirés mot pour mot des ouvrages parus au XVI^e siècle. La chaleur des sources thermales est ainsi exprimée par l'image habituelle, qui prétend qu'il serait même possible d'y cuire un oeuf. La filiation münsterienne, importante en ce qui concerne le Valais, est indiquée dans le texte :

Die Einwohner haben gar grosse Arbeit / und lassen auch / wie Munsterus berichtet / ein mercklichen Kosten auff das Wasser gehen / das Sie / neben an

²⁸¹ *Idem*, p. 39.

²⁸² *Ibidem*.

²⁸³ *Idem*, p. 41.

²⁸⁴ *Idem*, p. 79.

²⁸⁵ *Idem*, p. 83.

²⁸⁶ *Idem*, p. 76. Le « Monsaxer-Thal » est le Misox (Valle Mesolcina).

den hohen Felsen / mit Känlen geleiten / in die Wiesen / so an den Bergen
ligen / und in die höhe sich ziehen ; darumb Sie sprechen / es gehe Ihnen mehr
Kosten unnd Arbeit / auff das Wasser / dann auff den Wein.²⁸⁷

Zeiler ne se cache pas de procéder à une sélection dans différentes sources pour présenter à son lecteur les informations qu'il juge importantes ou, en l'occurrence, incongrues. La description du territoire reste partielle : le texte n'a pas pour but de donner une image représentative et globale de l'espace considéré.

Cette faible présence de l'espace alpin dans la *Topographia* n'est pas un cas unique : elle peut également être observée dans d'autres descriptions de la Confédération. Jean-Baptiste Plantin fait paraître quelques années plus tard son *Abrégé de l'Histoire générale de Suisse. Avec une description particulière du País des Suisses ; de leurs sujets, et de leurs Alliez*.²⁸⁸ La seconde partie passe en revue l'ensemble de la Confédération. Le texte, qui cite fréquemment Münster, est un peu plus complet en ce qui concerne l'Oberland bernois, notamment dans les paragraphes consacrés à Frutigen et à la Vallée du Hasli, mais la description reste orientée vers les aspects utilitaires. Les cols de la Gemmi et du Grimsel sont mentionnés en tant que chemins conduisant en Valais. Il n'est en revanche pas question des glaciers de Grindelwald abordés dans la *Topographia*. Les descriptions des cantons de Suisse centrale contiennent peu d'informations alpines : le Pilate est mentionné pour Lucerne tout comme la prédominance de la pâture sur la culture dans les cantons d'Uri et de Glaris. Quant au chapitre qui traite du Valais, son contenu n'est pas original :

Le Valley est exposé aux rigueurs du chaud & du froid, & encor qu'il soit embarassé de tous costés par des hautes montagnes & des rochers qui pour une bonne partie s'eslevent vers le ciel, jusques à la hauteur d'une lieuë Germanique & que plusieurs soyent perpetuellement chargés de glace, qui ne se peut resoudre, ou de profondes neiges, ne manque pourtant de choses necessaires à la vie, fertil en vin, bled, & autres sortes de fruits, il y croid froment, seigle, avoine, orge, febves, pois, millet & lentilles. Vous y voyez, Grenades, figues, amandes, pommes, poires, noix, prunes, cerises, chataignes, meures, pesches, noisettes, Cormes, &c. Le saffran y vient assez abondamment.²⁸⁹

²⁸⁷ *Idem*, p. 88. Dans les faits, l'énoncé n'est pas à prendre au pied de la lettre, la culture viticole en Valais profitant également de l'arrosage.

²⁸⁸ Jean-Baptiste Plantin, *Abrégé de l'Histoire générale de Suisse. Avec une description particulière du País des Suisses ; de leurs sujets, et de leurs Alliez*, Genève, Pour Jean Ant. & Samuel De Tournes, 1666.

²⁸⁹ Jean-Baptiste Plantin, *op. cit.*, p. 706-707.

On retrouve la séquence de fruits münsterienne.²⁹⁰ D'une manière générale, les informations présentes dans le texte ne se démarquent pas de la *Topographia* de Merian / Zeiler et l'ensemble reste soumis à l'autorité des ouvrages parus au XVI^e siècle. Les mêmes conclusions peuvent être tirées du texte de Johann Caspar Steiner, *Germano-Helveto-Sparta Oder Kurtz-deutliche Grund Zeichnung des Alt-Teutschen Spartier-landes Das ist, Schweitzer-Land*²⁹¹ paru dans une première édition en 1680. Dans cet ouvrage, les aspects historiques sont prédominants, le texte présentant un chapitre entier sur les différentes guerres qui concernent les Confédérés tandis qu'un autre chapitre est consacré aux édifices monacaux de Suisse. La description du Valais est avant tout politique, les aspects géographiques tenant sur deux pages.²⁹²

Un texte, paru à Nürenberg à la fin du XVII^e siècle livre des informations plus détaillées sur les parties alpines des différents cantons, sans pour autant se démarquer des ouvrages précédents. *Der grosse helvetische Bund*²⁹³ de David Funck aborde dans un premier temps en trois chapitres les caractéristiques générales de la Confédération et de ses habitants ainsi que les aspects historiques et politiques. Funck note d'emblée les différentes réalités géographiques qui composent la Confédération :

[...] der Oestliche Theil [ist] / gebürgicht / rauch / und mit unersteiglichen Felsen umbzingelt / da hingegen der Westliche und Nördliche mit kleinen Hügeln besämet / die sich letztlich in eine flache Ebne / endigen : und also die natürliche Eigenschaften der Lufft und des Erdbodens ungemeyn verändern.

Les propriétés du sol dont il est question ici peuvent être considérées comme un fil conducteur de la description des cantons alpins, qui mentionne de manière systématique la richesse des pâturages de montagne. Ce premier chapitre de l'ouvrage met en évidence une situation d'équilibre économique entre des régions alpines qui élaborent une quantité importante de produits laitiers, mais qui sont peu propices à la culture, et les régions de plaine qui achètent les produits issus des Alpes, rendant ainsi possible l'approvisionnement de ces régions. Le chapitre consacré aux cantons met ainsi en

²⁹⁰ Cf. *infra*, chapitre I.

²⁹¹ Johann Caspar Steiner, *Germano-Helveto-Sparta Oder Kurtz-deutliche Grund Zeichnung dess Alt-Teutschen Spartier-Landes Dass ist, Schweitzer-Land*, Zug, Bey Heinrich Ludwig Mues, 1684 ^[2]. Le texte a été réédité en 1690.

²⁹² Johann Caspar Steiner, *op. cit.*, p. 336-337.

²⁹³ David Funck, *Der grosse helvetische Bund ; oder Gründliche Fürstellung / Der Löblichen Eydgenosschafft...*, Nürnberg, Durch David Funcken, 1690.

évidence les « köstliche Weyden »²⁹⁴ des Alpes bernoises et le nombre extraordinaire de bêtes qui peuvent être mises à pâturer sur le Rigi dans le canton de Schwytz.²⁹⁵ Des constatations similaires sont émises au sujet du canton d'Unterwald :

Es sind aber die Einwohner dieses Cantons wegen der trefflichen Vieh-Zucht /
sonders reich / wie dann in hiesigem Gelände viel Bauern befindlich / die
dreyssig biss vierzig Kühe besitzen / von denen sie jährlich 600. bis 800.
Reichsthaler Nutzen haben.²⁹⁶

La richesse de l'environnement alpin ne se limite cependant pas à ses pâturages : le texte s'arrête sur tout ce qui peut en être tiré. Lorsque les lacs de Suisse sont énumérés, l'auteur mentionne également de petits lacs de montagne non sans souligner qu'ils contiennent de « köstliche Fische »²⁹⁷ tandis que bon nombre d'animaux que l'on trouve communément dans les montagnes sont mentionnés plus bas. Une seule exception à cette utilité globale de l'espace alpin : les glaciers.

Die Gletscher oder Eisberge sind auch häufig in der Eydgenossenschaft / allein
mehr schäd als Nützlich ; in dem absonderlich der grosse Gletscher in den
Berner-Gebiet / stetigt weiter mit unersättlichen Geitz umb sich greift / und
verschiedene Anwohner bereits gezwungen / ihre Wohnungen weiter hinweg
von ihm zu entfernen.²⁹⁸

Comme dans le cas de la *Topographia*, ce texte fait part d'une information réactualisée en ce qui concerne les glaciers en mentionnant leur avancement problématique au XVII^e siècle. Si on considère l'ensemble de ces descriptions de la Confédération, on note que les Alpes sont traitées de manière plus détaillée que dans le cas des descriptions généralistes, mais l'intérêt pour le relief reste éminemment utilitaire.

3. Les descriptions de la Confédération de Johann Jakob Wagner

En plus des textes considérés jusqu'ici, il convient encore de prendre en compte les travaux du naturaliste zurichois Johann Jakob Wagner (1641-1695), auteur de l'*Historia naturalis Helvetiae curiosa*, parue à Zurich en 1680 ainsi que d'un guide sur la Suisse, intitulé

²⁹⁴ David Funck, *op. cit.*, p. 109.

²⁹⁵ « Die Gebürge dieser Landschaft / sind sonderlich zur Wäide bestgeschickt / und werden allein auf dem so genannten Berg Rigi / jährlich 150. Sentenen gewaidet / da doch ein Senten aus mehr als sechzehnen Kühen besteht [...] » David Funck, *op. cit.*, p. 146.

²⁹⁶ David Funck, *op. cit.*, p. 154.

²⁹⁷ David Funck, *op. cit.*, p. 9.

²⁹⁸ David Funck, *op. cit.*, p. 19.

Index memorabilium Helvetiae dans sa première édition en 1684, puis *Mercurius helveticus* dans les éditions ultérieures.²⁹⁹ L'introduction de cette première édition indique quels sont les buts poursuivis par l'ouvrage. Le manque d'informations au sujet des différents lieux ou curiosités dignes d'intérêt au sein de la Confédération se fait ressentir, aussi bien pour les étrangers que pour les indigènes : le livre vise à pallier ce manque en indiquant au voyageur curieux les objets qui méritent la visite. Le but de l'ouvrage se distingue donc des précédents, la description géographique étant plus orientée, puisqu'elle est spécifiquement destinée à un voyageur, comme l'indique le titre dès la deuxième édition. Ce positionnement du texte le rend intéressant, car il permet de mettre en évidence les particularités qui étaient alors considérées comme susceptibles d'intéresser quelqu'un de passage.

La répartition du texte diffère un peu de celle ordinairement utilisée dans les ouvrages évoqués précédemment, la partie la plus importante étant structurée par ordre alphabétique. Quelques informations, plus ou moins développées, sont ainsi réunies sur chaque localité jugée d'importance. Le livre débute en revanche de manière ordinaire par la description de la Confédération selon un point de vue général avant de considérer l'ensemble des cantons. Cette première partie, intitulée « Allgemeine Beobachtungen der Eidgnossschaft », est conçue de manière très synthétique puisqu'elle tient sur deux pages, chargées de préciser ce qu'un voyageur se doit de considérer durant son voyage. Les points numéro trois et quatre concernent des objets naturels : « III. Die Flüsse / die See / rc. » et « IV. Die Berge / Thäler / Wälder / oder das sonst darbey Denkwürdig ». Aucune précision n'est apportée au sujet de ces centres d'intérêt potentiels, l'énoncé s'arrêtant à ces titres lacunaires. Le point V, qui a pour objet les bâtiments, est en revanche développé :

²⁹⁹ Nous donnons ici l'ensemble des éditions. L'histoire naturelle : Johann Jakob Wagner, *Historia naturalis Helvetiae curiosa*, Tiguri, J. H. Lindinnerus, 1680. La première édition du guide de la Suisse : Johann Jakob Wagner, *Index Memorabilium Helvetiae oder Zeiger der denkwürdigsten Curiositäten, welche in der Eidgnossschaft dieser jetzigen Zeit fürnemlich zu beobachten sind*, Zürich, [s.n.], 1684. La deuxième : Johann Jakob Wagner, *Mercurius helveticus : fürstellend die denck- und schauwürdigsten vornemsten Sachen und Seltsamkeiten der Eidgnossschaft*, Zürich, Joh. Heinrich Lindinner, 1688. La troisième : Johann Jakob Wagner, *Mercurius helveticus : fürstellend die denck- und schauwürdigsten vornemsten Sachen und Seltsamkeiten der Eidgnossschaft*, Zürich, J. H. Lindinner, 1701. La quatrième : Johann Jakob Wagner, *Mercurius Helveticus : fürstellend die denck- und schauwürdigsten, vornemsten Sachen und Seltsamkeiten der Eydgnossschaft*, Zürich, Joh. Heinrich Lindinner, 1714. L'édition de 1701 a fait l'objet d'un reprint : Edition Rüedi, Bern, 1968.

V. Die Gebäude³⁰⁰; die eintweders **Gemeyne**; und widerum eintweders **Geistliche** / als Münster / Kirchen / Klöster; und darbey die Epitaphia, &c. oder **Weltliche** / als Paläste / Schlösser / Zeugäuser / Spithäle / Weisenhäuser / Marktplätze / Thürme / Befestigungen / Schanzen / rc oder Absonderliche / als schöne Burgershäuser dero Gärten / Gemähle / Brünnen / Säulen / rc. wie auch schöne Inscriptiones, oder Überschriften / rc.³⁰¹

La différence entre, d'un côté, le caractère très vague des mentions qui accompagnent les éléments paysagers que sont les rivières, les lacs et les montagnes et, d'un autre côté, la liste très complète des différents édifices que le voyageur se doit d'observer témoigne du caractère urbain des centres d'intérêt mis en évidence par l'auteur. L'ouvrage ayant été considérablement augmenté entre la première édition de 1684 et la troisième de 1701, il paraît intéressant de regarder si les passages consacrés aux espaces naturels sont plus développés dans cette nouvelle édition.

La première partie à portée générale contient seize pages dans la nouvelle édition au lieu des deux initiales. Le point III, qui précisait qu'un voyageur devait s'intéresser aux cours d'eau et aux lacs sans donner pour autant une seule information à ce sujet, est maintenant traité sur environ trois pages. Six fleuves et rivières de Suisse sont mentionnés : Le Rhin, Le Rhône, l'Aar, la Reuss, la Thur et la Limmat. Suivent six lacs : le Lac Léman, le Lac de Constance, le Lac de Neuchâtel, le Lac des Quatre-Cantons, le lac de Zurich et le lac de Wallenstadt. Le point IV, qui aborde les montagnes, reste en revanche inchangé : « Die Berge / Thäler / Wälder / oder was sonst darbey denkwürdig ».³⁰² Cet aspect apparaît donc comme secondaire en regard des autres : les Alpes sont évoquées uniquement de manière indirecte lorsqu'il est question des propriétés de l'air.

Der Luft dises Lands ist in und nechst um das Alp-Gebirg / kalt und scharf / indem ihre Spitzen / auch in der grösten Sommer – Hitz immerzu mit Schnee und steinhartem Eiss oder Firn bedeckt. Aber wo das Alp – Gebirg entfernet / ist der Luft milt / subtil / temperirt / gut und gesund.³⁰³

Ce rapport aux Alpes est ici également centré non sur leurs propriétés intrinsèques, mais sur les conséquences qu'elles peuvent avoir sur l'homme en raison des caractéristiques

³⁰⁰ Gebäude est une ancienne forme concurrente de Gebäude.

³⁰¹ Johann Jakob Wagner, 1684, *op. cit.*, p. 2. Les mots en caractère gras sont soulignés ainsi dans le texte de Wagner.

³⁰² Johann Jakob Wagner, 1701, *op. cit.*, p. 6-9.

³⁰³ *Idem*, p. 3.

particulières attribuées à l'air alpin.³⁰⁴ Les Alpes sont mentionnées dans la mesure où le texte prend la peine de les distinguer des régions de plaine, mais sans s'y arrêter.

L'autre ouvrage de Wagner, l'*Historia naturalis Helvetiae curiosa*, publié en 1680, porte un autre regard sur l'espace helvétique, le texte n'étant cette fois pas spécifiquement destiné à un usage viatique. Cette description de la Confédération se distingue cependant également des autres titres abordés jusqu'ici dans la mesure où ils n'étaient pas axés sur l'histoire naturelle. Le texte présente ainsi une certaine spécificité, que l'on ne trouve pas dans la *Topographia* de Zeiler / Merian ou dans les ouvrages apparentés, qui portent un regard plus généraliste sur l'espace considéré. La position exacte de l'*Historia naturalis* par rapport à la représentation du relief alpin doit néanmoins être précisée. On peut d'emblée constater que sa structure se distingue des autres textes : si la première « sectio » est bien destinée à une présentation générale de la Suisse, la deuxième est intégralement consacrée aux Alpes. La troisième section aborde les cours d'eau et les lacs, la quatrième les habitants de la Suisse et les animaux, la cinquième les plantes, la sixième les fossiles et la septième les météores. Alors que les descriptions précédemment convoquées se basaient sur la structure politique de la Confédération pour constituer celle du texte, l'*Historia naturalis* se construit selon les thématiques propres à son objet. Ce changement de registre laisse naturellement une place bien plus importante à l'exposition de l'espace Alpin.

La section II consacrée aux Alpes est elle-même divisée en onze parties, qui abordent la question selon un ordre qui va du général au particulier. L'« articulus » I intitulé « De significatione vocis Alpium, seu quid sint Alpes » commence par souligner l'importance de la pâture alpine, qui vient contrebalancer la première impression d'austérité que donnent les montagnes. Le texte, construit sur cette opposition, mentionne dans un premier temps tous les aspects *affreux* des Alpes avant de s'arrêter sur l'utilisation agricole qui peut néanmoins être faite de cet espace :

Sub *Alpium Helveticarum* nomine, non solùm montes illi in immensum alti, praerupti & inaccessi, quíve capita sua quasi inter nubila condunt, vastitate sua stupendí, quíque ob rigorem nivium perpetuum invictámq ; glaciem horrendí, & quòd in mediis etiam ardoribus aestivis aciem contuentium eximio suo candore hebetant, mirabiles sunt, intelliguntur : sed etiam excelsi illi montes pascui propè

³⁰⁴ Notons que ces conceptions, qui considèrent que l'air éloigné des Alpes est sain alors que celui des Alpes est froid et fort / mordant / amer (« scharf »), vont à l'encontre de celles qui seront en vigueur au XIX^e siècle. Voir Claude Reichler, « Le bon air des Alpes. Entre histoire culturelle et géographie des représentations », in *Revue de géographie alpine*, 2005, Vol. 93, N° 1, p. 9-14.

illos assurgentes, qui ab his tanquam rami quidam aut brachia in utrumque latum excurrunt, & juga alpium depressiora, in quibus foenum ad usum hybernium non colligitur, sed eò majora armenta, ut boves, vaccae & equi; greges quinetiam ovium, caprarum tribus mensibus aestivis integris in pascua abiguntur, quaeque hinc *pecora alpina* appellantur.³⁰⁵

Les éléments mis en évidence dans ces lignes se distinguent peu des informations contenues dans les descriptions de la Confédération, qui abordent fréquemment l'importance de la pâture dans les Alpes, mais la suite du texte adopte un autre point de vue ; l'ensemble des Alpes helvétiques est énuméré de manière détaillée. Les entités géographiques sont abordées les unes après les autres tout en mentionnant certains noms de cols. Pour les « Alpes Lepontiorum », le Gothard, la Furka, le « Crispaltus »³⁰⁶, le Simplon, le Lukmanier et le Grimsel sont énumérés. Wagner mentionne également les « Alpes Rhaeticae », les « Alpes Juliae », les Alpes qui se trouvent « apud Sedunos & Vallesianos », « apud Glaronenses », « apud Subsylvanos » et « apud Bernates ». Certaines montagnes bien connues sont également énumérées comme le « Titlisberg », le « Niesen », ou encore le « Glärnisch ». Ces dénominations suprarégionales ne sont pas nouvelles et sont bien connues dans la littérature, puisque Simler les aborde dans son *De Alpibus commentarius*, paru à Zurich en 1574³⁰⁷, mais elles sont en revanche absentes des autres descriptions de la Confédération. Si Wagner n'invente rien en la matière, convoquer dans sa description des Alpes ce regard global indique bien une différence de point de vue. La *Topographia* et les autres textes similaires sont exclusivement centrés sur l'homme et sur l'utilisation qu'il pouvait faire du relief. L'*Historia naturalis* devrait en revanche, comme son nom l'indique, offrir une description de l'espace alpin en lui-même, mais la différence n'est pas si nette, le texte mettant en évidence les deux centres d'intérêt que sont la perception utilitaire de l'espace alpin et la description du milieu alpin.

On peut en effet constater que la vue d'ensemble des différentes entités géographiques qui composent l'arc alpin helvétique fait état d'une perception déconnectée des réalités politiques, qui tendent à décrire la Confédération canton après canton. Une part importante des noms énumérés ci-dessus en lien avec les différentes régions alpines concerne néanmoins des cols, c'est-à-dire des endroits utilisés comme lieux de passage. Si

³⁰⁵ Johann Jacob Wagner, *Historia naturalis...*, *op. cit.*, p. 14-15.

³⁰⁶ Le col de l'Oberalp.

³⁰⁷ Josias Simler, *Vallesiae descriptio, libri duo. De Alpibus commentarius*, Tiguri [Zurich], Ch. Froschouerus, 1574.

des noms de montagnes apparaissent, on constate que leur nombre reste limité. L'aspect utilitaire n'est donc pas totalement absent du texte : il reste inévitablement en arrière-plan de par le fait qu'il conditionne également le savoir disponible sur les Alpes. D'autres parties de la section dédiée aux Alpes témoignent de cette double perspective du texte qui vise à la description du milieu sans pour autant se détacher des relations entretenues entre l'homme et les réalités alpines. La partie numéro IV de la section dédiée aux Alpes est ainsi consacrée aux revenus qui peuvent être tirés des pâturages alpins. Intitulé « De Alpium ingenti emolumento », soit « au sujet de l'énorme profit des Alpes », le texte ne se base pas sur l'expérience personnelle de Wagner, mais cite en revanche de nombreuses sources livresques qui font état de la richesse que représentent les pâturages alpins. Il est question de « rustici » qui possèdent pas moins de trente à quarante vaches, ce qui leur rapporte des sommes d'argent considérables. Les deux thématiques sont également abordées dans la partie V, qui traite des glaciers : la description est dans un premier temps axée sur les propriétés de ces amas de glace, notamment leur accroissement, mais les aspects utilitaires sont également abordés lorsqu'il est question de l'usage médical des glaces pour soigner la dysenterie et d'autres maladies. Si l'espace alpin fait cette fois partie intégrante du propos alors qu'il n'était jusqu'à présent abordé que selon le point de vue secondaire de son (r)apport à l'homme, son évocation n'est cependant pas intégralement détachée des réalités humaines.

4. Les descriptions géographiques locales

Les textes vus précédemment s'arrêtent bien à la description particulière des différents cantons, mais ils se distinguent néanmoins d'autres ouvrages qui considèrent un espace géographique plus spécifique. C'est le cas de la *Gründliche Beschreibung der hohen Bergen... del lobl. Orts und Lands Glarus...* de l'homme d'Eglise glaronnais Heinrich Pfendler (1636-1687).³⁰⁸ La description des Alpes est ici plus détaillée. Au-delà des généralités que l'on trouve dans les textes cités précédemment, Pfendler s'arrête également aux spécificités locales, ce qui ne l'empêche pas de s'appuyer comme les autres auteurs sur des sources issues du XVI^e siècle. Après avoir mentionné quelques montagnes

³⁰⁸ Heinrich Pfendler, *Gründliche Beschreibung der hohen Bergen / sambt deren sich darauff befindender Fruchtbarkeit / wilden Thieren / deren Natur / und anderen Wunder-dingen / des lobl. Orts und Lands Glarus...*, [sl.], [sn.], 1670. Cet ouvrage est abordé dans Christoph H. Brunner, *Glerner Geschichte in Geschichten*, Baeschlin, 2004, p. 36-49.

situées à l'étranger, citées précédemment par Münster ou par des auteurs antiques, comme le célèbre Olympe, mais également des montagnes de Syrie ou encore le Caucase, Pfendler passe aux montagnes des Alpes glaronnaises : le Schilt au-dessus de Glaris et le Glärnisch à l'ouest de Schwanden. Pfendler mentionne la vue³⁰⁹ qu'offre le premier sommet par temps clair tandis qu'il relativise l'altitude du second. Si les informations relevées par l'auteur ne sont pas forcément exactes, le rapprochement effectué entre les montagnes locales et les montagnes citées par les auteurs classiques est néanmoins intéressant. Réunir en l'espace de deux pages *in octavo* l'Olympe et le Glärnisch dans une description des Alpes glaronnaises ne va pas de soi, les autres textes ne pratiquant pas de tels rapprochements. Cette particularité peut néanmoins s'expliquer en avançant la fierté de l'auteur local, qui a une haute considération pour *ses* montagnes.

Ce regard quelque peu décalé de Pfendler se manifeste également lorsqu'il est question des glaciers. Le début de la description est tiré de Stumpf, les deux textes étant très proches, mais Pfendler fait également preuve d'esprit critique, puisqu'il se permet de corriger les indications qu'il juge fausses. Il cite ainsi nommément Stumpf, allant jusqu'à préciser le numéro de page, pour réfuter totalement les informations qui expliquent comment il est possible de traiter la dysenterie en utilisant la glace.³¹⁰ La conclusion de Pfendler, qui n'est pas citée dans *Glarner Geschichte...*, est à ce sujet sans appel :

Funde wol rahtsamer bey allzu-grosser Sommer-hitz / in das vom Firn genommene kalt Wasser / eine Kanten oder Fläschen mit gutem Wein gestellt / und zur Frölichkeit in angenehmer Gesellschaft / mit erbaulichen nutzlichen Gesprächen getruncken wurde.³¹¹

³⁰⁹ Les auteurs de *Glarner Geschichte...* notent cependant que Pfendler mentionne des éléments qui ne sont en réalité pas visibles : « Er übertreibt in seiner Freude allerdings ein wenig. Der Luzerner- und der Zugersee sind von Schilt aus nicht zu sehen », *op. cit.*, p. 39.

³¹⁰ Les auteurs de *Glarner Geschichte...* notent que les corrections de Pfendler n'ont pas bénéficié d'une aussi grande diffusion que les informations erronées de Stumpf ; la voie issue de l'espace alpin n'a pas été en mesure de concurrencer celle du Zurichois. *Glarner Geschichte in Geschichten*, *op. cit.*, p. 41. Un ouvrage publié au XVIII^e siècle par un médecin bernois confirme le succès durable de l'usage médical des glaces et atteste même d'une utilisation commerciale : « L'eau des glaces qui subsistent depuis des milliers d'années dans les glaciers de nos Alpes, a paru préférable à celle des fontaines ordinaires pour la composition de ce remède ». L'auteur précise, dans un avertissement qui fait suite à la préface, le prix du flacon et les lieux où il est possible de s'en procurer en Suisse, en Allemagne, en Italie, au Piémont, en Savoie et en France. Daniel Langhans, *Les gouttes glaciales helvétiques, éprouvées dans nombre de maladies ; et traité sur l'usage des gouttes mercurielles dans tous les maux vénériens. Traduit de l'allemand*, Genève, Chez Jean-Marie Bruyset, 1759, chapitre premier, p. 2 et XV-XVI. L'original allemand est paru une année auparavant : *Beschreibung von der Natur und Kräften des schweitzerischen Gletscher-Spiritus. In den gefährlichsten und langwierigsten Krankheiten*, Zürich, Bey Heidegger und Compagnie, 1758.

³¹¹ Pfendler, *op. cit.*, p. 20.

La perception du Glaronnais n'est cependant pas uniquement pragmatique, l'ouvrage étant influencé par ses convictions religieuses. En effet, au-delà d'une description de son pays, le texte cherche à mettre en évidence l'œuvre divine. « O Herr, wie wunderbarlich sind deine Wercke / du hast sie alle weisslich geordnet / und die Erde ist voll deiner Güte » s'exclame l'auteur ; le début du psaume, dûment cité, est inscrit en caractère gras dans le texte.³¹² La citation n'a rien d'une mention de principe, cet aspect étant développé au fil du texte, notamment en ce qui concerne la marmotte. Alors que bon nombre d'auteurs l'imaginent se transformer en chariot pour amasser ses provisions hivernales³¹³, Pfendler résout le mystère de son hibernation d'une toute autre manière à la fin des pages qu'il consacre à l'animal :

Es wird nicht unbillich gefragt wie diss geschehe ? Antwort : Gott ist ein Gott der Nahrung und der Mitteln ; Er / als ein allmächtiger Gott / kan Menschen und Thiere erhalten / durch Mittel und ohne Mittel.

Oder / wer hat ohne Speise und Tranck beym Leben erhalten den gewaltigen Heerführer Mosen / der viertzig Tag und viertzig Nächte auff dem Berg Sinai gewesen ?³¹⁴

Le rapprochement effectué entre Moïse et la marmotte n'est pas unique, le même raisonnement étant appliqué aux poissons des lacs de montagne.³¹⁵ Si le texte de Pfendler décrit bel et bien une partie restreinte des Alpes suisses, ce qui lui permet d'aborder son objet de manière plus détaillée que les ouvrages qui considèrent une région plus étendue, il reste néanmoins très marqué par le texte central de Stumpf. Quant à l'originalité que nous pensions trouver dans son ouvrage en raison du caractère spécifique de son objet, elle s'est plus développée sur le plan des intertextualités bibliques que d'un point de vue géographique.

La description du Lac des Quatre-Cantons par Johann Leopold Cysat (1601-1663), parue en 1661, est en revanche plus riche.³¹⁶ Si le texte n'a pas pour objet principal les Alpes, il ne se limite pas aux chapitres qui traitent des nombreuses espèces de poissons

³¹² *Idem*, p. 46.

³¹³ *Cf. infra* chapitre I.

³¹⁴ Pfendler, *op. cit.*, p. 36.

³¹⁵ « Nun sind die Thiere auch in Gottes weise Fürscheidung eingeschlossen [...]. So kan sie Gott eben auch wunderbarlich erhalten ohne Mittel. Oder / welches mag seyn die Speise der Fischen / in denen auff den wilden Bergen / Winterszeit gantz überfornen Seen ? Es heisst diss Orts : Gott erhaltet Menschen und Vieh / und zwar offft wunderbarlich ohne Mittel / wie stehet Psal. 36. vers. 7. ». Pfendler, *op. cit.* p. 38.

³¹⁶ Johann Leopold Cysat, *Beschreibung dess Berühmbten Lucerner oder 4. Waldstätten Sees, und dessen Fürtrefflichen Qualiteten und sonderbaaren Eygenschaften...*, Lucern, Bey David Hautten, 1661.

que l'on peut trouver dans le Lac des Quatre-cantons. En effet, il commence par considérer en détail le cours de la Reuss, qui prend sa source dans les Alpes uranaises. L'espace alpin est donc abordé de manière indirecte, mais si le prétexte est fluvial, la description peut être considérée comme assez complète. Les points relevés par l'auteur ne se retrouvent souvent pas traités de la même manière chez Stumpf et le texte présente une certaine originalité. Le cours de la Reuss, qui constitue le fil conducteur du texte, fait l'objet d'une description détaillée, tandis que les environs sont également mentionnés. Le point de vue est plus local que dans les autres textes considérés, certaines informations émanant vraisemblablement des connaissances personnelles de l'auteur. Les emprunts ne sont pas pour autant totalement absents du texte de Cysat : la description des avalanches est ainsi inspirée par le *De Alpibus commentarius* de Simler tandis que l'évocation des pâturages de l'Urserental ne se distingue pas vraiment des préoccupations mises en évidence dans les textes précédemment abordés.³¹⁷ Par contre bon nombre de renseignements ne se trouvent pas dans les textes classiques. Les informations au sujet des cols qui permettent de quitter la Vallée d'Urseren pour rallier le Valais, les Grisons et les baillages italiens, soit la Furka, l'Oberalp et le Gothard sont très précises. Cysat distingue l'usage de ces différents passages, tous n'étant pas praticables en hiver :

[...] die Ihnwohner dess Thals / ob sie gleichwol ein klein Landt eynhaben als dass etwann 2. Meylen lang darzu schmal ist / seynd sie doch vernampt wegen der Pässen so creützweyss durch ihr Landt gehen / und auff die vier End der Welt sich aussstrecken / dann gegen Auffgang gehet ein Straass über den Berg Crispalt an den Ursprung dess vorderen Rheins / in den oberen grawen Pündt. Ein andere gegen Nidergang an den Ursprung dess Roddans / in das Landt Wallis über einen Berg / jetzund Bicornus oder Furcken genannt / darumb dass sich das Alpgebürg dannenher zertheilet / und gleich einer Gabel gegen dem Landt Wallis ausstreckt / Winters Zeit seynd disere jetz genannte zwo Strassen / durch übermässige vile dess Schneess verschlossen / aber die Straass so der Reüss nach hinunder auff Ury und gegen Mitternacht leitet / ist jederzeit wandelbar / dann ob sie schon bissweilen gantz verschneyet / bleibt sie doch nit lang also beschossen [sic.] / sondern wirdt durch die Bergeleüth diss-und jennerseyts Bergs / eintwerders mit den darzu gewähnten Ochsen / oder mit der Hand-Arbeit und Schaufflen geöffnet / dann solche Strass [sic] denen so

³¹⁷ On retrouve chez Cysat l'opposition entre les contrées propices aux pâturages et celles destinées à la culture : « Das Urseler Thal ist allenthalben / vorbehalten die Enge / da es dem Land Ury die Reüss von sich gibt / mit hohem Gebürg umgeben / innert welchen es gute Weyden / Alpen und schöne Matten hat / aber wegen der hochgelegnen wilden Landts-Art mag es das Obs / auch das wilde Holtz nicht fürbringen ». *Beschreibung, op. cit.*, p. 11. On notera que la richesse des pâturages n'est pas autant mise en évidence que dans la plupart des textes, qui laissent à penser qu'elle compense largement l'absence de culture.

auss Lambardey in Helvetiam, unnd denen auss Helvetia in Italiam reisen gantz
gemein.³¹⁸

De telles informations sur les moyens mis en œuvre par les populations locales pour ouvrir le col durant l'hiver ne sont pas en mesure de figurer dans les descriptions généralistes de la Confédération : le niveau d'information est ici local. C'est donc bien la connaissance de la région et des pratiques qu'on peut y observer qui permet à l'auteur de livrer un texte susceptible de se démarquer des ouvrages précédemment abordés. Ce changement de niveau informatif est également perceptible lorsqu'il est question des productions locales de l'agriculture de montagne. Alors que les textes s'arrêtent en général à la mention de la richesse des pâturages alpins, Cysat est en mesure de présenter une particularité du fromage de la région.³¹⁹ Il n'y a cependant pas que les fromages de la vallée qui sont susceptibles de se distinguer : Cysat met en évidence les différences que l'on peut observer entre les habitants des Alpes et ceux qui n'en sont pas originaires lorsqu'il s'agit de franchir les gorges de Schöllenen.

Von der Teüffels Bruck wandlet man fohrt der Reüss nach hinab / einen
zimbllichen gefährlichen Weg / so daselbsten gar schmal / und ist als tieff gen
Thal / dass Leuth und Vich so dessen nicht gewohnet / schwindlich werden /
aber die einheimbschen achten es gar nicht [...].³²⁰

En suivant le cours de la Reuss de sa source au Lac des Quatre-Cantons, Cysat nous offre une description partiellement originale des Alpes uranaises. Si certaines portions du texte font bel et bien partie du fonds commun issu du XVI^e siècle, des notations de détail viennent compléter les éléments usuellement repris dans les textes du XVII^e siècle.

Les descriptions locales ne s'arrêtent cependant pas toujours longtemps sur l'espace alpin. La *Raetia*³²¹ du diplomate grison Johannes Guler von Wyneck (1562-1637) est divisée en deux parties. La première aborde les aspects historiques tandis que la seconde a pour objet la description géographique des Grisons. L'ouvrage, paru en 1616, a une certaine ampleur puisqu'il compte plus de 225 folios recto-verso. Guler von Wyneck ne réserve pas une place prépondérante aux Alpes dans le cadre de son ouvrage. L'ancien

³¹⁸ *Beschreibung, op. cit.*, p. 12-13.

³¹⁹ « In dem Urseler Thal macht man ein sonderbahre Gattung / hoher gantz feisster Käse / die seynd weich und sehr gut / lassend sich aber nicht lang behalten / sollen ohne alles Fewr oder werme gemacht werden. ». *Beschreibung, op. cit.*, p. 13.

³²⁰ *Beschreibung, op. cit.*, p. 14.

³²¹ Johansen Guler von Weineck, *Raetia, Das ist : aussführliche und wahrhaffte Beschreibung der dreyen Loblichen Graven Bündten und anderer Retischen völcker...*, Zürich, bey Joh. Rodolff Wolffen, 1616.

gouverneur de la Valteline aborde néanmoins assez largement la vallée sujette des Grisons et le Comté de Bormio, qui se trouve à son extrémité est. Le texte se distingue d'un ouvrage de compilation généraliste en raison de certaines notations géographiques plus précises, mais le rôle attribué à l'espace alpin reste cependant limité à une fonction de démarcation. La position de la vallée est ainsi déterminée par rapport aux montagnes qui l'environnent³²² sans que l'espace alpin ne soit décrit pour lui-même. L'environnement est rarement abordé de façon générale même si un paragraphe est consacré à exposer les dangers liés aux avalanches.³²³ Si les descriptions géographiques locales sont en mesure d'apporter des informations originales sur l'environnement alpin, la place qui lui est accordée dans le texte est grandement tributaire de la nature même de l'ouvrage et des centres d'intérêt dominants de son auteur.

II. LITTÉRATURE VIATIQUE

Le corpus que nous avons réuni pour examiner les représentations viatiques des Alpes au XVII^e siècle présente un certain nombre de similitudes avec les textes issus du XVI^e siècle. Leur but est également de transmettre une expérience et des informations³²⁴, mais ces récits se distinguent de ceux que nous avons abordés pour le XVI^e siècle par une différence notable qui concerne la provenance des voyageurs. Alors que notre corpus du XVI^e siècle était pour moitié composé de textes produits par des voyageurs indigènes, les récits viatiques qui abordent les Alpes suisses au XVII^e siècle sont souvent le fait d'auteurs étrangers, originaires notamment de France, d'Italie et d'Angleterre.³²⁵ Cette augmentation du nombre de textes étrangers s'explique par la mobilité croissante des élites européennes, qui traversent fréquemment la Suisse, notamment en se rendant en

³²² « Das herrliche thalgeländ Veltleins ligt der lenge nach am mittägigen füß dess Retischen hohen Alpebirgs / darab die wasser gegen Italien fliessen. Es stosst zü oberst gegen dem sommerlichen Aufgang an das Münsterthal / im Vinstgöuw gelegen: gegen dem winterlichen Aufgang an die Graffschafft Tyrol [...] gegen Mittag an *Val Camonigen*, und Bergomasgen Venediger gebiets: gegen Nidergang zü unterst dess thals an den Chumersee / unnd gegen Mitternacht an Bregell und Engadein: wirt von disen orten allen (vorbehalten da es an den See stosst) mit wunder hohen mechtigen bergen abgesöndert und entscheiden. » *Retia, op. cit.*, f° 163 verso.

³²³ *Retia, op. cit.*, f° 170 recto.

³²⁴ Cf. *infra* chapitre I. Leur fonction est donc testimonial et épistémique si nous reprenons les catégories mises en évidence par Claude Reichler dans « Pourquoi les pigeons voyagent », in *Versants*, N° 50, 2005, p. 11-36.

³²⁵ Nous joignons à notre corpus de textes du XVII^e siècle le voyage de Fynes Moryson, qui a été effectué dans les dernières années du XVI^e siècle, car il a été rédigé ultérieurement pour paraître en 1617.

Italie.³²⁶ Le voyage en Italie, à but culturel, n'est cependant pas l'unique raison qui peut conduire à la traversée des Alpes helvétiques. Des motifs politiques³²⁷ peuvent également en être la cause. Si les motivations de ces deux types de voyageurs divergent, le caractère obligatoire de la traversée des Alpes est commun. En effet, ils ne se rendent pas dans les Alpes par choix, mais simplement parce qu'elles se trouvent sur leur parcours. Il serait cependant réducteur de considérer l'espace alpin helvétique uniquement en tant que barrière physique, fâcheusement située sur le chemin de l'Italie. Si les Alpes apparaissent, en général, comme un passage obligé et non comme un but de voyage, cela ne signifie pas pour autant que les textes ne s'y arrêtent pas. De par son caractère exceptionnel, la traversée des vallées et des cols alpins est dans les faits fréquemment abordée, avec plus ou moins de détails, selon des modalités qu'il convient de définir.

Tout comme dans les textes du XVI^e siècle, le nombre de cols utilisés et mentionnés est important, puisque treize cols ont pu être répertoriés dans les textes considérés, mais certains parcours reviennent plus fréquemment que d'autres, qui ne comptent qu'une seule occurrence. La provenance majoritairement étrangère des récits de voyage publiés pendant cette période se répercute ainsi sur l'utilisation des différents passages alpins dans notre corpus : les grands cols sont privilégiés par rapport aux cols qui ont une importance plus régionale. Cela s'explique par la destination extra-helvétique du voyage et – dans une moindre mesure – par une moins bonne connaissance du terrain de la part de ces voyageurs étrangers, ce qui les conduit inévitablement à privilégier les routes les plus parcourues, qui sont également les mieux entretenues. Le col du Nufenen, d'importance régionale à l'époque, n'est ainsi pas une voie de passage privilégiée dans les récits de voyage considérés, même si elle conduit, tout comme le col du Gothard, à Airolo. Les passages les plus importants, comme celui du Gothard, peuvent même être

³²⁶ « Le XVII^e siècle est la période des relations de voyage, en France, au Levant, en Europe, surtout en Espagne, vers les Indes orientales et occidentales, en Afrique, en Amérique du Nord et naturellement [...] en Italie. » A titre indicatif, on peut considérer que le nombre de voyageurs français en Italie recensés pour le XVII^e siècle est plus important que pour le XVI^e siècle. La différence est telle qu'elle ne peut provenir uniquement du fait que le nombre de textes conservés est moins important pour le XVI^e siècle que pour le XVII^e siècle. Voir Vito Castiglione Minischetti, Giovanni Dotoli, Roger Musnik, *Le voyage français en Italie des origines au XVIII^e siècle : bibliographie analytique*, Fasano et Paris, Schena et Lanor, 2006, p. 29 et p. 75-185.

³²⁷ Le terme est à comprendre au sens large. Il peut s'agir du déplacement d'un ambassadeur ou d'un noble allant rejoindre le prince qu'il veut servir. Nous rangeons également dans cette catégorie le cas de Marie Mancini, nièce de Mazarin, amoureuse de Louis XIV, qui passe dans un premier temps le col du Simplon du nord au sud pour aller retrouver en Italie son mari, épousé en France par procuration, pour, dans un second temps, passer le col du Grand Saint-Bernard du sud au nord afin de le fuir.

ouverts et balisés pendant l'hiver, ce qui les rend évidemment plus attractifs. De par leur notoriété, ils sont également plus susceptibles d'être mentionnés dans des ouvrages que les voyageurs étrangers auraient pu consulter avant leur départ. Les renseignements oraux, glanés chez eux ou auprès d'autres voyageurs rencontrés sur les chemins de France, d'Italie ou du Plateau suisse vont également davantage les orienter vers les chemins les plus parcourus. Le manque de connaissances géographiques locales pouvant néanmoins être compensé par l'engagement d'un guide du lieu, la destination – en général l'Italie ou la France – est en grande partie responsable de ce déplacement de fréquentation des cols entre le corpus de textes réuni pour le XVI^e siècle et celui pour le XVII^e siècle. Dès lors, ce ne sont pas les pratiques locales qui se sont modifiées de manière globale : les cols d'importance régionale n'ont pas été délaissés au XVII^e siècle, les déplacements à l'intérieur de la Confédération et le transit intercantonal ayant toujours cours, mais l'origine souvent étrangère des textes qui composent le corpus nous donne un accès privilégié à des récits qui concernent les grands axes. Inversement, les voyageurs indigènes, qui se déplacent souvent à l'intérieur de la Confédération, utilisent un plus grand nombre de voies de transit. L'importance de la part étrangère des textes de notre corpus conduit donc à la mise en évidence de trajets qui passent par les plus grands cols alpins, sans leur donner pour autant une attention exclusive, certains voyageurs s'écartant malgré tout des chemins les plus courus.

1. Les cols alpins mentionnés dans le corpus

	Nom du col	Villages principaux situés sur les deux versants
1	Col du Gothard	Göschenen au N et Airolo au S
2	Col du Splügen	Splügen au N et Campodolcino au S
3	Col de la Bernina	Pontresina au N et Poschiavo au S
4	Col de l'Albula	La Punt à l'E et Bergün / Bravuogn à l'W
5	Col du Simplon	Brigue au N et Gondo au S
6	Col du Gd St-Bernard	Bourg St-Pierre au N et Etroubles au S
7	Passo dal Fuorn	Zernez au NW et Sta Maria Val Müstair au S
8	Col du Nufenen	Zum Loch au N et Airolo au S
9	Col du San Bernardino	Hinterrhein au N et San Bernardino au S
10	Forcola (Misox)	Soazza (Valle Mesolcina) à l'W et Mese (Chiavenna) à l'E

Cols actuellement entièrement en Italie

Passo di San Marco	Morbegno au N et Mezzoldo au S
Passo della Sforzellina	Sta Catarina Val Furva au N et Peio au S
Passo d'Aprica	Tirano à l'W et Edolo à l'E

Sur les treize cols mentionnés, les cinq premiers le sont déjà dans le corpus viatique réuni pour le XVI^e siècle. Ils constituent en quelque sorte les cols fondamentaux, utilisés comme voie de transit par la Suisse, auxquels il conviendrait d'ajouter le Gd St-Bernard. Le fait que ce col, pourtant important, ne soit pas mentionné dans notre corpus du XVI^e siècle relève du hasard et n'indique pas une absence de fréquentation par les voyageurs. Aegidius Tschudi précise notamment qu'il l'a passé, mais aucun récit viatique de la traversée qu'il a réalisée ne nous est parvenu.³²⁸

³²⁸ « Das Clösterle vorgeannt auf der First des grossen Sant Bernharts Bergs, vor zeiten ein heydnisches-jetzt ein Christilches Gebäu. [...] Rechter Distanz, wie ich es gewandelt, ist es von Augst 25. Italische

2. Les Alpes dans le corpus viatique

La place réservée aux Alpes dans le récit du voyage

Avant d'aborder dans le détail l'ensemble des textes, il convient de considérer la place que tient la partie alpine du voyage dans les différents récits. Ces ouvrages ne relatent en effet pas un voyage dans les Alpes, mais un voyage qui traverse les Alpes. La différence est importante, car l'espace alpin n'est pas l'objet central du récit. On pourrait donc s'attendre à ce que les descriptions soient systématiquement sommaires. Même si c'est parfois le cas, les auteurs s'arrêtent cependant fréquemment sur cette partie du parcours qui sort de l'ordinaire. Il n'en demeure pas moins que la part globale du texte consacré aux Alpes au sein d'un ouvrage reste en général faible en regard des pages qui décrivent les villes ou les espaces de basse altitude, qui constituent le reste du trajet. On peut invoquer une raison mathématique de proportionnalité, la part alpine du voyage ne représentant qu'une petite portion de l'ensemble du déplacement. Si cette donnée semble commune à l'ensemble des récits, la taille des passages consacrés aux Alpes est néanmoins éminemment variable d'un texte à l'autre. L'évocation du parcours alpin peut se limiter à quelques mots. Marie Mancini (1639-1715), qui a traversé les Alpes à deux reprises, une fois par le col du Simplon en 1661 et une fois par celui du Gothard en 1673, n'est pas très bavarde à ce sujet. Le franchissement du col du Gd St-Bernard est réduit à une phrase tandis que celui du col du Simplon est passé sous le silence d'une ellipse :

Je laisse à part ce qui nous arriva dans ce voyage pour n'y avoir rien qui soit digne d'être raconté.

Dans les faits, ce n'est pas spécifiquement le passage du Simplon qui est tronqué, mais l'ensemble du voyage. Le silence de Marie Mancini n'a vraisemblablement pas de rapport avec le trajet en lui-même : il est plutôt à mettre sur le compte de sa déception de quitter la cour de France et Louis XIV pour rejoindre en Italie son mari, fraîchement épousé par procuration.³²⁹ Ce silence narratif de Marie Mancini n'est pas surprenant, dans la mesure

Meilen, wie Antoninus sagt, aber von Martenach ist es weniger nicht, als 30.» Aegidius Tschudi, *Hauptschlüssel zu verschiedenen Alterthumen oder gründliche Theils-historische Theils-topographische Beschreibung von dem Ursprung, Landmarchen, Alten, Namen, und Muttersprachen Galliae Comatae*, Costanz [Constance], Bey Johann Conrad Waibel, 1758, p. 360.

³²⁹ Selon le témoignage d'un attaché d'ambassade, le voyage n'a pas été sans accidents : « Le passage du Simplon fut signalé par de funestes scènes qui ne contribuèrent pas peu à ébranler la malheureuse

où l'ensemble du récit se concentre plus sur des réalités humaines et politiques que sur des questions géographiques. Les villes et les campagnes ne sont pas créditées de descriptions plus conséquentes ; les intrigues constituent la trame narrative du récit, qui est totalement centré sur la protagoniste principale.

[Gd St-Bernard] Une de mes demoiselles, appelée Constance, reçut dans cette prison tous les honneurs imaginables, se persuadant que c'était à moi qu'on les rendait, jusqu'à ce qu'un chevalier de Malte, [...] que le Duc avait envoyé pour me reconnaître, les désabusât et tirât en même temps ceux de ma suite de la plus agréable prison qu'il était possible d'imaginer, ayant durant huit mois qu'elle dura, été splendidement régalez, et [ayant] joui, même après, par un effet de la générosité de ce Duc, de toutes sortes de divertissements. Nous étions bien éloignés de passer si agréablement notre temps sur les montagnes de Saint-Bernard, allant parmi les neiges et des précipices si affreux, que c'étaient des abîmes.³³⁰

Les difficultés liées au passage du Gd St-Bernard ne sont pas évoquées directement, mais par le biais d'une comparaison. Alors qu'elle fuit son mari et l'Italie, Marie Mancini met en évidence le contraste entre sa situation et celle d'une de ses servantes, placée par méprise dans une prison dorée après avoir servi de leurre pour protéger l'évasion de sa maîtresse. Si la traversée des Alpes par Marie Mancini est bel et bien attestée par ce texte, l'espace alpin n'y tient pratiquement aucune place, le contexte de production du récit ne s'y prêtant pas.

Il n'est cependant pas nécessaire de se rendre dans les Alpes de façon volontaire pour en laisser un témoignage. Bien que très brève, la *Relation du voyage fait à Rome par Monsieur le Duc de Bouillon...*³³¹ décrit la traversée du Gothard en notant dans le détail les dates et en mentionnant les faits marquants. Frédéric de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon (1605-1652) entreprend le trajet accompagné de sa famille. La motivation du voyage n'a rien de culturel, le duc ayant pour mandat de prendre le commandement des

Madame ; plusieurs hommes de son escorte succombèrent, ainsi que leurs chevaux, roulant dans les précipices pendant les marches de nuit et dans des chemins impraticables. [...] Après ce dangereux passage, nous arrivâmes épuisés de fatigue, dans un village de l'autre côté des Alpes où nous fûmes logés dans la maison d'un pauvre paysan [...]. Tout le monde se plaça sur une galerie qui avait une fort belle vue sur la campagne et l'on commençait à jouir du plaisir que les voyageurs éprouvent toujours à raconter leurs infortunes lorsqu'elles sont passées, quand le fatal destin [...] voulut finir son œuvre par la plus lamentable disgrâce. Le balcon se rompit et tous ceux qui l'occupaient furent précipités de la hauteur d'un étage. » Voir Lucien Perey, *Une princesse romaine au XVII^e siècle. Marie Mancini Colonna. D'après des documents inédits*, Paris, Calmann Lévy, 1896 [3^{ème}], p. 9-15.

³³⁰ *Mémoires d'Hortense et de Marie Mancini*, Gérard Doscot (éd.), Paris, Mercure de France, 1987, p. 119 et 176.

³³¹ [Pierre Duval], *Relation du voyage fait à Rome par Monsieur le Duc de Bouillon, prince souverain de Sedan...*, l'année mil six cent quarante quatre, [Paris, G. Clouzier, 1656].

armées du pape Urbain VIII comme mentionné au début du texte.³³² Cette relation de voyage n'a donc pas comme objet premier la description du trajet menant à Rome ; elle cherche à mettre en évidence la figure du duc de Bouillon comme le confirme le dernier tiers du texte, qui est consacré à la biographie et à la généalogie du duc. Le chemin suivi pour se rendre au col donne ainsi l'occasion au narrateur de souligner les dangers encourus par le duc et sa famille. Le franchissement du Gothard, qui a eu lieu le 1^{er} mai, c'est-à-dire à une période où il y a encore passablement de neige en altitude, semble s'être effectué sans histoire « sur des traînaux menez par des boeufs » contrairement au parcours des gorges de Schöllenen qui a été le théâtre d'un accident notable, l'éboulement d'un rocher ayant manqué d'atteindre la famille du duc :

Le trentième [30 avril] il [le duc] coucha à Urselin : Madame y arriva heureusement apres avoir veu tuer le mulet de devant la litiere où elle estoit avecque Messieurs ses enfans, par un quartier de Roc détaché de la montagne dans un chemin fort estroit, sur le bord du precipice qu'ils appellent d'Enfer. On retira Madame, les petits Princes & la Princesse par un trou que l'on fit dans la nege, n'estant pas possible de les secourir du costé du mulet mort, ny du costé de celui de derriere qui heureusement s'estoit arrêté tout court.³³³

Si le récit de l'ensemble du voyage est bref compte tenu de la longueur du trajet³³⁴ qui a conduit en trois mois le duc du centre de la France à Rome, la part réservée au franchissement du Gothard est proportionnellement conséquente. C'est bien le caractère exceptionnel que revêt cette traversée, durant laquelle s'est déroulé un accident marquant, qui lui donne cette place dans le texte. En dehors de ces faits, la chronologie de la traversée du Gothard est précise – le parcours est mentionné jour après jour – mais les informations restent dans l'ensemble très sommaires. Tout comme dans le récit de Marie Mancini, le manque de substance narrative n'est pas limité au passage du col alpin, mais concerne bien l'ensemble du voyage. La figure du duc est ici centrale et si le récit relate bien son déplacement, l'évocation du parcours est secondaire. Le texte précise d'ailleurs à son début que le « motif » qui a provoqué le départ du duc est « pieux & glorieux tout ensemble » et tient d'emblée à souligner le caractère particulier du voyage. S'il est noté que « les voyages [sont] ordinairement entrepris, ou par curiosité ou par nécessité d'affaires

³³² *Relation du voyage fait à Rome, op. cit.*, p. 3-4.

³³³ *Relation du voyage fait à Rome, op. cit.*, p. 8.

³³⁴ Le texte qui relate le voyage proprement dit compte moins de douze pages.

[...] »³³⁵, le texte précise que ce n'est présentement pas le cas. L'ensemble du récit tend dès lors vers sa chute : l'arrivée du duc à Rome le 18 juin et l'audience papale du 18 juillet. Cette orientation de la narration réserve de manière indirecte une place à l'espace alpin en mentionnant les événements particuliers qui y sont liés, mais les Alpes apparaissent comme totalement secondaires et ne sont par conséquent pas dignes d'une mention particulière lorsqu'il ne s'y passe rien d'inattendu. A la lecture de ces deux textes, on se rend compte que les voyageurs ne considèrent pas le parcours qui les conduit par-dessus les Alpes. Marie Mancini n'en dit rien ou presque et le récit de la traversée du duc de Bouillon peut être qualifié de sommaire. Il ne faudrait cependant pas en déduire que les Alpes sont transparentes pour les voyageurs du XVII^e siècle.

Ces deux textes ne sont en effet pas représentatifs de l'ensemble des récits viatiques produits à cette époque. Constantin Huygens (1596-1687) livre ainsi dans son *Reis naar Venetië*³³⁶ qui a eu lieu en 1620 une description bien plus détaillée de l'espace alpin. Poète néerlandais et père de l'astronome Christian Huygens, Constantin Huygens a eu l'occasion d'accompagner une mission diplomatique à Venise en tant que secrétaire, notamment en raison du fait qu'il parlait l'italien. Son texte, rédigé en français sous la forme d'un journal, relate l'ensemble du voyage entrepris depuis La Haye jusqu'à Venise ainsi que le retour. Le récit du parcours est bien documenté par Huygens, qui note jour après jour le chemin effectué et mentionne de manière détaillée le contenu des étapes. Partis de La Haye le 25 avril 1620, ils sont de retour le 7 août de la même année après avoir franchi deux fois les Alpes par le même chemin. Le parcours en Suisse commence à Schaffhouse d'où les voyageurs iront admirer les chutes du Rhin à Neuhausen. La description circonstanciée du spectacle naturel par le narrateur, visiblement séduit, distingue d'emblée ce texte des deux précédents qui ne s'arrêtaient pas aux éléments du paysage ; les Alpes auront bel et bien leur place au sein du récit. Pour l'heure, Huygens les a aperçues de loin, pour la première fois, deux jours auparavant alors que lui et l'ensemble de la suite de l'ambassadeur cheminaient dans le « Duché de Wirtemberg » :

Desia cette apresdinée, au haut des montaignes, nous commençames à découvrir les blanches Alpes, qui ne me semblerent que nuées en l'air, si

³³⁵ *Relation du voyage fait à Rome, op. cit.*, p. 3.

³³⁶ Constantijn Huygens, « Journaal van zijne reis naar Venetië in 1620 », in *Bijdragen en Mededeelingen van hrt Historisch Genootschap (Gevestigd te Utrecht)*, Vijftiende Deel, Martinus Hijhoff, 1894.

quelques uns plus expérimentez de la compagnie ne m'eussent assuré, que c'estoyent montagnes.³³⁷

La comparaison entre les Alpes et les nuées donne à ce journal de voyage une dimension poétique. Les membres de la mission vont ensuite passer par la Suisse en suivant le chemin le plus court pour se rendre à Coire, d'où il traverseront les Alpes des Grisons par le col du Splügen, descendront à Chiavenna et en Valteline, pour franchir finalement le Passo di San Marco et descendre dans l'Etat de Venise. Le parcours proprement alpin, qui commence à Coire et se termine à Bergame, a lieu entre le 30 mai et le 5 juin tandis que le trajet de retour en sens inverse au retour entre le 11 et le 17 juillet. Sur l'ensemble du voyage, Huygens passe donc environ deux semaines dans les Alpes et il franchit à quatre reprises un col, expériences qui seront scrupuleusement retranscrites dans son récit.

Les conditions nécessaires pour qu'un texte aborde de manière assez conséquente l'espace alpin sont donc plus à chercher dans le contexte de production du récit que dans le voyage en lui-même. En effet, le temps nécessaire pour franchir les Alpes est dans la plupart des cas assez semblable d'un voyageur à l'autre, mais la place réservée à l'évocation de ce passage dépend grandement des buts poursuivis par le texte. En ce sens, le récit de voyage produit par Constantin Huygens est une source complète et intéressante, la forme du journal garantissant la régularité du texte. Les Alpes sont évoquées au même titre que les autres parties du voyage et aucun jour n'est négligé. Lorsqu'il ne se passe rien de notable, Huygens note scrupuleusement « nihil ».³³⁸ On s'en doute, une telle mention n'est pas utilisée lors du trajet dans les Alpes, qui ne manque pas d'observations dignes de figurer dans le récit de Huygens. Si le narrateur semble avoir été impressionné par l'itinéraire de la Viamala au-dessus du Rhin, c'est bien le col du Splügen qui occupe la plus grande part de la description du chemin qui conduit de Coire à Chiavenna. Les problèmes liés au passage des chevaux sont ainsi évoqués dans le détail tout comme les stratégies utilisées pour les limiter autant que faire se peut. Des notations diverses figurent dans le récit, comme le paiement d'une taxe, destinée à l'entretien et au marquage du chemin dans la neige ou encore le croisement difficile des files de bêtes de somme qui transitent en sens inverse. Si les informations fournies par Huygens sont orientées vers les aspects pratiques et donnent de bons renseignements sur les conditions

³³⁷ Constantin Huygens, *op. cit.*, p. 91.

³³⁸ « Le 20^e nihil ». « Le 22^e nihil. Monsieur l'Ambassadeur alla veoir le Seigneur Trevisano ». Constantin Huygens, *op. cit.*, p. 128.

rencontrées, elles ne s’y limitent pas pour autant. Arrivé au village de Splügen, au pied nord du col du Splügen, Huygens mentionne la source du Rhin antérieur, qui se trouve effectivement au fond de la vallée où il est parvenu :

De ce lieu il y a quelques 5 heures de chemin par neige et glace à la source du Rhin, dite Hinderrhyn ; la curiosité ne me manqua point d’y aller, mais le temps ; car y estants arrivés tard, Monsieur l’Ambassadeur se resolut de partir de grand matin le lendemain.³³⁹

Même s’il ne peut mener son projet à bien, l’idée démontre à elle seule que le regard porté par l’auteur sur le milieu parcouru dépasse les aspects pratiques : si le voyage à travers les montagnes des Grisons est utilitaire dans la mesure où les Alpes ne constituent pas le but du trajet, l’espace alpin gagne une importance qu’il n’avait pas dans les deux premiers textes évoqués, puisqu’il peut attiser « la curiosité ».

Le texte du *Reis naar Venetië* accorde ainsi une place importante au passage des Alpes, qui sont considérées comme une attraction dès leur première apparition depuis les confins du Wurtemberg. Huygens multiplie ainsi les anecdotes, raconte les glissades plus ou moins maîtrisées des différents protagonistes et regrette l’absence de vue au sommet du second col, le Passo di San Marco. Le regard ne se limite dès lors pas au chemin parcouru, même s’il lui consacre en toute logique une attention particulière, et embrasse selon un point de vue plus large des réalités assez variées. Le trajet du retour est abordé plus brièvement du moment que le chemin a déjà été évoqué : Huygens peut ainsi constater la fonte des neiges. Il ne s’en trouve plus au Passo di San Marco, que l’ambassadeur avait franchi sur un traîneau tiré par un bœuf à l’aller ; quant au col du Splügen, les chevaux « n’en touchèrent que pour 20 à 30 pas ».

Si on considère les trois textes mentionnés, on constate que la place réservée aux Alpes dans le fil narratif du récit est éminemment variable. Si le texte de Marie Mancini se tait, celui qui relate le parcours du duc de Bouillon procède d’un point de vue sélectif en choisissant un épisode marquant tandis que Huygens s’attache à donner un récit complet de la traversée, vraisemblablement en raison de sa fonction de secrétaire. Ces trois manières de raconter les Alpes vont influencer sur le contenu du discours consacré au relief, du point de vue de son volume et donc du nombre d’informations dispensées, mais également sur le poids donné à certains aspects par rapport à d’autres. Plus le récit est

³³⁹ Constantin Huygens, *op. cit.*, p. 98.

élaboré, plus il est susceptible de quitter le niveau du chemin pour s'élargir dans un premier temps à l'environnement immédiat, puis également à des considérations plus générales, à même de prendre en compte le paysage environnant et de confronter les impressions les unes aux autres. Tel chemin est plus raide qu'un autre précédemment parcouru, telle cascade est aussi bruyante que celle observée auparavant ; quant au col du lendemain il est sans comparaison avec celui qui précédait.

Plus que d'une évolution chronologique marquée, qui doterait de manière trop systématique les récits élaborés à la fin du XVII^e siècle d'une plus grande attention à l'ensemble du milieu par rapport à ceux rédigés au début du siècle, c'est bien le contexte de production et parfois tout simplement la taille du récit de voyage qui détermine la largeur du regard. Si les textes que nous avons mentionnés sont tous les trois représentatifs d'une manière d'aborder l'espace alpin, la majorité des récits viatiques qui composent le corpus se situent dans une position médiane en accordant quelques pages au franchissement des Alpes sans s'y arrêter longuement, ce qui n'exclut pas l'une ou l'autre exception, notamment lorsque le parcours relaté est moins classique. Dans son ensemble, le corpus viatique a donc la particularité d'être constitué de larges fragments de voyages, qui prennent sens dans leur accumulation. L'itinéraire d'un voyageur particulier se doit ainsi d'être mesuré à l'aune d'autres récits comparables, susceptibles de mettre en lumière des informations récurrentes ou, inversement, l'originalité ou parfois même la singularité de certaines perceptions.

Variation de la perception : trois passages du Simplon de l'Italie à la Suisse

De par le fait que les voyageurs traversent fréquemment les mêmes passages, il est possible d'effectuer une lecture comparée des différents récits pour un col donné. L'exercice est intéressant dans la mesure où il permet d'évaluer la nature des informations présentes dans les textes en les confrontant les unes aux autres. En effet, si les récits viatiques convoqués peuvent être considérés comme fidèles du moment qu'ils évoquent un parcours réellement effectué de manière assez précise pour qu'un lecteur puisse le reconstituer, il n'en demeure pas moins que ces textes restent éminemment subjectifs puisqu'ils relatent une expérience particulière, exprimée à travers le vécu personnel de l'auteur. C'est donc dans leur accumulation que ces témoignages prennent sens et

permettent d'appréhender un vaste faisceau de représentations, qui peuvent parfois être foncièrement différentes. John Evelyn (1620-1706), John Raymond et Jean Huguetan (1599-1671) ont traversé le col du Simplon dans le même sens et selon un itinéraire similaire. Evelyn fait le récit de son parcours dans son *Diary* tandis que Raymond et Huguetan ont tous les deux laissé un récit de voyage.³⁴⁰

Pour que la comparaison puisse être effectuée de manière fiable, il convient encore que les trois trajets se soient déroulés dans un intervalle temporel assez étroit, afin que le tracé, la qualité et l'entretien du chemin muletier soient similaires. Il faut également être attentif aux conditions du jour, qui peuvent rendre le parcours bien plus difficile lorsqu'elles sont mauvaises.³⁴¹ D'un point de vue temporel, les trois voyages sont proches : John Evelyn effectue le passage en 1646 et John Raymond en 1647. Le cas de Jean Huguetan, avocat au parlement de Lyon, est plus difficile à déterminer, car son texte ne comporte pas la date exacte du voyage. Etienne Bourdon indique que Huguetan descend du Simplon à Brigue en 1681³⁴², mais cette date correspond à l'année de parution du livre, qui a été édité de manière posthume par Jacob Spon (1647-1685), médecin lyonnais. En ce qui concerne le *terminus post quem*, l'indication se trouve dans le texte même, Huguetan précisant lors de son arrivée à Marseille que « la première pierre de la Maison de Ville » « fut posée en 1653. le 25. Octobre ».³⁴³ Pour le *terminus ante quem*, on peut considérer d'autres données du récit, tout en faisant abstraction des informations plus générales, qui ont parfois été ajoutées par l'éditeur Jacob Spon.³⁴⁴ Alors que

³⁴⁰ *Diary and correspondence of John Evelyn*, vol. I, London, Published for Henry Colburn, 1854, p. 231 et suivantes. John Raymond, *An Itinerary containing a voyage made through Italy in the year 1646 and 1647*, London, 1648. Jean Huguetan, *Voyage d'Italie curieux et nouveau*, Lyon, Chez Thomas Amaury, 1681.

³⁴¹ Par conditions, on entend plusieurs choses comme les aspects météorologiques tels que la pluie, la neige, le vent, mais également la température ou encore la présence de neige ou de glace sur le chemin. Si le chemin est tracé et que la neige est portante, le trajet peut s'avérer aisé, mais dans de la neige profonde, le parcours est rendu plus difficile.

³⁴² Etienne Bourdon, *Le voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir (1492-1713)*, Paris, PUPS, "Le voyage dans les Alpes", 2011, p. 126 et 165.

³⁴³ Jean Huguetan, *op. cit.*, p. 6.

³⁴⁴ Lors des pages consacrées à Florence, le texte donne des précisions ultérieures au décès de Huguetan : « Les deux *Galeriës* sont garnies de plus de 200 statues de marbre la plupart antiques. La belle Venus de Medicis, que les Papes n'avoient jamais voulu laisser sortir de Rome y a esté transportée depuis peu. Le Buste de Ciceron en marbre antique & d'une excellente vivacité y donne de l'air à feu Monsieur Guy Patin Professeur en Medecine au College Royal de Paris, que j'honorois beaucoup, comme aussi il le meritoit. Je ne pus m'empescher de baiser ce marbre, me sentant touché de tendresse, tant à cause de ce cher amy, que du grand Ciceron ». Jean Huguetan, *op. cit.*, p. 31. Ce passage n'est pas de la main de Huguetan. La Vénus de Médicis a été transportée à Florence en 1677 et Guy Patin, que connaissait bien Jacob Spon, est décédé en 1672, soit après le décès de Huguetan.

Huguetan se trouve en hiver à San Martino al Cimio³⁴⁵, il précise que le pape Innocent X (1574-1655) y avait passé « une partie de l'automne » et que malgré son grand âge « 81 ans », « il se promenoit cinq ou six heures par jour à pied dans la Forest voisine ». ³⁴⁶ Innocent X étant né le 6 mai, il avait 81 ans à l'automne 1654. Huguetan se trouvait dès lors en Italie pendant l'hiver 1654-1655 et a donc passé le Simplon en 1655. Les traversées réalisées par ces trois auteurs entre 1646 et 1655, sont ainsi comparables en ce qui concerne la praticabilité du chemin, ce qui nous permet de confronter les trois textes en prenant le cours de leurs voyages au bord du Lac Majeur pour le quitter sur les rives du Léman.

Jean Huguetan prend le bateau à Sesto Calende pour se rendre à Mergozzo, autrefois atteignable par voie d'eau, avant d'arriver à Domodossola où on lui fournit des renseignements sur la suite de son parcours :

Estant à Dom d'Ossola petite ville jolie, le Gouverneur qui estoit un viellard Espagnol, me dit que, *los Mercadores de Genevra*, ne mettoient que cinq a six journées delà jusques chez eux ; mais qu'il m'en donnoit bien douze. Neantmoins le temps fut si beau & le chemin aussi par ces precipices, que je ne mis que six jours & demy jusques à Geneve, & je fus même obligé d'aller presque toujourns à pied pendant 4 jours. ³⁴⁷

Ce ton très positif est représentatif de l'ensemble du récit de Jean Huguetan : le passage du col du Simplon est décrit en quelques phrases très succinctes, qui ne laissent pas supposer qu'il a rencontré des difficultés. Quant à la neige, d'ordinaire mentionnée comme un élément négatif, elle ne semble avoir gêné en rien le parcours du voyageur.

Le lendemain je montay durant trois heures & descendis durant une heure à pied la haute Montagne de Sampion, autrefois appelée, *Mons Sempronius*, ou *Scipionis*. Il n'y avoit de la nege que ce qu'il en falloit pour couvrir les cailloux. J'y vis une perdrix blanche de la grosseur d'une Tourterelle. Le soir j'arrivay à *Brig* sur le Rhône ville du Vallay. ³⁴⁸

Jean Huguetan descend ensuite la Vallée du Rhône sans histoire et sans perdre son optimisme : « je passay par un chemin fort court qu'on appelle les Folatieres³⁴⁹ ». Alors que la plupart des voyageurs insistent sur la longueur des trajets et mentionnent souvent

³⁴⁵ Huguetan a précisé à l'occasion de sa visite de Florence qu'il se trouvait alors en hiver, *op. cit.*, p. 28.

³⁴⁶ Jean Huguetan, *op. cit.* p. 46.

³⁴⁷ Jean Huguetan, *op. cit.*, p. 279.

³⁴⁸ *Ibidem*.

³⁴⁹ Les Follatères, sur la rive droite du Rhône.

des conditions météorologiques difficiles, Huguetan semble chanceux et peu craintif : il voyage alors que le temps est favorable, sur un chemin qu'il qualifie de beau expressément en raison des précipices qui le bordent, le tout dans un temps tout à fait convenable, puisqu'il correspond à celui mis usuellement par les marchands de Genève. Cette facilité que l'on ne constate pas fréquemment dans les récits viatiques de traversée des Alpes n'est certainement pas à mettre sur le compte de la jeunesse, puisqu'il avait tout de même 56 ans lors de son voyage, âge tout à fait respectable dans la première moitié du XVII^e siècle.

Le récit de cette traversée du Simplon reste cependant atypique si on le compare aux deux autres textes mentionnés ci-dessus, celui de John Evelyn, par ailleurs plus développé, se situant à l'extrême opposé. Tout comme Huguetan, Evelyn traverse le Lac Majeur en bateau depuis Sesto pour rejoindre Mergozzo, où il s'arrête pour passer la nuit. Les premières réflexions d'Evelyn sont de nature paysagère et soulignent le contraste entre le côté abrupt et encaissé de la Valle d'Ossola dans laquelle il va s'enfoncer et les vastes plaines du nord de l'Italie qu'il vient de quitter :

[...] we arrived at night at Margazzo, an obscure village at the end of the lake, and at the very foot of the Alps, which now rise as it were suddenly after some hundreds of miles of the most even country in the world, and where there is hardly a stone to be found, as if Nature had here swept up the rubbish of the earth in the Alps, to form and clear the plains of Lombardy, which we had hitherto passed since our coming from Venice.³⁵⁰

La plaine, lieu d'ordre, est opposée à la montagne, considérée comme un lieu chaotique : on peut d'emblée s'attendre à un passage des Alpes moins enchanteur que celui relaté précédemment. Le texte se poursuit par la mention de détails matériels annonciateurs de l'ensemble des difficultés qui se succéderont dès lors : le lit, constitué de feuilles piquantes, incommode le voyageur, qui devra de surcroît se contenter d'un âne sommairement harnaché pour le chemin du lendemain, aucun cheval n'étant disponible. Si le ton ironique emprunté par le narrateur, qui qualifie sa monture de « noble

³⁵⁰ *Diary and correspondence of John Evelyn*, Vol. I, London, Published for Henry Colburn, 1854, p. 231. Nous donnons en note la traduction française de Louis Seylaz : « [...] nous arrivâmes à la nuit à Margazzo, obscur village à l'extrémité du lac, au pied même des Alpes qui se dressent ici brusquement après quelques centaines de milles du pays le plus plat qui soit au monde et où l'on trouve à peine un caillou, comme si la Nature avait balayé les décombres de la Terre en tas sur les Alpes pour former et nettoyer les plaines de Lombardie que nous avons traversées jusqu'ici en venant de Venise. » Louis Seylaz, « Un voyage à travers le Simplon en 1646. (Traduit du *Diary of John Evelyn*) », in *Les Alpes*, N° VII, 1931, p. 347.

coursier »³⁵¹, permet de relativiser ces premiers désagréments, l'ensemble du trajet alpin sera ponctué d'incidents qui se rattacheront aussi bien au terrain qu'aux habitants.

Alors que Huguetan semble avoir eu une discussion agréable avec le gouverneur de Domodossola, qui l'a renseigné sur le temps nécessaire au parcours et qui l'a entretenu sur les particularités météorologiques de la région, favorable à la viticulture, Evelyn a en revanche lieu de s'en plaindre, puisqu'il s'estime volé d'une couronne au sujet d'un passeport.³⁵² Ce premier épisode est suivi d'un second, plus grave, au Simplon où Evelyn et ses compagnons ont passé la nuit. Le chien qui les accompagnait ayant poursuivi un troupeau de chèvres, il est accusé d'en avoir tué une, mais les voyageurs refusent de payer la somme demandée et tentent de fuir, avant d'être retenus sans ménagement. Privés de leur liberté, ils doivent s'acquitter de leur dû pour pouvoir s'en aller. Cette ascension du Simplon apparaît ainsi comme une suite d'épreuves à surmonter, la nature et les hommes étant hostiles aux voyageurs.³⁵³ En effet, la récit du parcours qui les a menés jusqu'au col du Simplon ne s'arrête pas à une description factuelle du terrain dans la mesure où il se concentre plutôt sur la mise en scène de l'horreur ressentie par les voyageurs dans ce lieu :

The next morning, we mounted again through strange, horrid and fearful crags and tracts, abounding in pinetrees, and only inhabited by bears, wolves, and wild goats : nor could we anywhere see above a pistol-shot before us, the horizon being terminated with rocks and mountains, whose tops, covered with snow, seemed to touch the skies, and in many places pierced the clouds.³⁵⁴

Ainsi mis en condition, le lecteur peut maintenant entendre la description plus précise des divers ponts et chemins taillés dans le rocher, tout en partageant les frayeurs des protagonistes, le texte précisant encore que les ours et les loups s'en prennent parfois aux voyageurs...

³⁵¹ « with my gallant steed »

³⁵² Il ne s'agit pas forcément du même gouverneur en 1646 et en 1655.

³⁵³ Evelyn associe l'accueil des hommes et celui du lieu en mettant en évidence leur froideur commune : « This [l'incident lié à la chèvre] was cold entertainment, but our journey after was colder, the rest of the way having been (as they told us) covered with snow since the Creation [...] », *Diary, op. cit.*, p. 234. « Nous avons eu là une froide réception, mais la suite de notre voyage fut plus froide encore. Le reste du chemin, nous dit-on, avait été couvert de glace [neige] depuis la Création [...] » Louis Seylaz, *op. cit.*, p. 351. Je précise.

³⁵⁴ *Diary of John Evelyn, op. cit.*, p. 232. « Le lendemain, nous continuâmes à monter par des sentes et des escarpements horribles et effroyables, couverts de pins et habités seulement par des ours, des loups et des chamois. Nulle part nous ne pouvions voir devant nous à plus d'une portée de pistolet, l'horizon étant barré par des rochers et des montagnes dont les sommets couverts de neige semblaient toucher le ciel et en maints endroits perçaient les nuages. » Louis Seylaz, *op. cit.*, p. 349.

Si le sommet du col est atteint, Evelyn et ses compagnons ne sont pas tirés d'affaire pour autant : un incident – non pas humain, mais lié cette fois aux difficultés du terrain – vient ponctuer la descente. Un des chevaux glisse en contrebas du chemin avec sa cargaison, dans un « précipice » selon les informations du texte. Dans les faits, le cheval n'est cependant pas mort, mais la réaction des voyageurs est inattendue, l'un d'entre eux chargeant son arme :

Beginning now to descend a little, Captain Wray's horse (that was our sumpter and carried all our baggage) plunging through a bank of loose snow, slid down a frightful precipice, which so incensed the choleric cavalier, his master, that he was sending a brace of bullets into the poor beast, lest our guide should recover him, and run away with his burden [...].³⁵⁵

Le texte lie ici l'hostilité du lieu, qui conduit à la chute du cheval et celle des hommes³⁵⁶, les voyageurs craignant que le guide profite de l'aubaine pour les voler. Cette malveillance supposée de leur guide contraste pleinement avec l'honnêteté traditionnellement attribuée aux habitants de la Suisse dans d'autres récits de voyage contemporains. Pourtant, malgré l'incident arrivé au Simplon et les soupçons qui habitent les voyageurs, Evelyn n'échappe pas à ce type de cliché, qu'il évoque dans un autre passage du texte : « The people are of great stature, extremely fierce and rude, yet very honest and trusty. »³⁵⁷ Une telle description contredit l'image donnée des habitants de Simplon et du guide, les premiers étant considérés comme des escrocs et le second comme un voleur potentiel. Inversement, les habitants de la plaine sont présentés comme avenants : le texte rapporte que les autorités des villes de Sion et de St-Maurice prennent parti pour les voyageurs dans l'affaire de la chèvre.³⁵⁸ Les habitants des Alpes sont ainsi diabolisés, tandis que les

³⁵⁵ *Diary, op. cit.*, p. 234. « Au moment où nous commençons à descendre un peu, le cheval du Capitaine Wray – il nous servait de bête de somme et portait tout notre bagage – enfonçant à travers une corniche de neige sans consistance, glissa dans un effrayant précipice. Son maître, notre irascible cavalier, se mit là-dessus dans une telle colère qu'il allait envoyer une couple de balles à la pauvre bête, dans la crainte que notre guide ne réussisse à s'en emparer et à s'enfuir avec la charge. » Louis Seylaz, *op. cit.*, p. 351.

³⁵⁶ L'évènement ne semble pas rare si on en croit les récits de voyage. Le prêtre italien Sebastiano Locatelli rend compte d'un accident similaire sur le versant sud du Simplon, alors qu'il effectue le parcours dans l'autre sens. Sébastien Locatelli, *Voyage de France. Mœurs et coutumes françaises (1664-1665)*, Adolphe Vautier (trad.), Paris, Alphonse Picard et fils, 1905, p. 317.

³⁵⁷ *Diary, op. cit.*, p. 233. « Ces gens sont d'une haute stature, extrêmement sauvages et rudes, néanmoins très honnêtes et fidèles ». Louis Seylaz, *op. cit.*, p. 351.

³⁵⁸ Evelyn conteste le prix demandé pour la chèvre ainsi que l'amende liée à la tentative de fuite des protagonistes. A son arrivée à Sion, il demandera une lettre au gouverneur et s'adressera aux autorités à St-Maurice afin d'obtenir justice, pour finalement renoncer. La résolution de l'affaire semble désormais moins importante aux yeux d'Evelyn, la priorité étant d'informer le lecteur à plusieurs reprises que les autorités valaisannes reconnaissent pleinement que les voyageurs ont été escroqués et mal traités.

Valaisans de la plaine sont décrits comme polis, accueillants et très prévenants. Le texte contient donc d'importantes contradictions internes, qui témoignent d'une narration à deux niveaux : le récit viatique est construit dans une mise en scène dramatique, chargée de mettre en évidence les différentes épreuves que devront surmonter les voyageurs, tandis que certains passages qui visent à décrire le pays et les habitants se font l'écho des représentations usuelles de l'époque en ce qui concerne les populations qui habitent dans les Alpes.³⁵⁹

Le texte laissé par John Raymond se situe dans une position médiane entre les deux récits précédemment considérés : le passage du Simplon n'est pas présenté comme une succession d'évènements déplaisants comme chez Evelyn, mais le ton est bien loin de la nonchalance observée chez Huguetan. Si le texte évoque la « tâche laborieuse »³⁶⁰ que représente le franchissement des Alpes, il montre que l'espace alpin n'est pas considéré universellement selon un point de vue négatif, puisqu'il prend la peine de distinguer les deux passages utilisés depuis Milan : le col du Gothard et celui du Simplon. Le premier est présenté comme « pénible et long » tandis que le Simplon est « plus joli et court ».³⁶¹ La perception de Raymond n'est donc pas construite sur des *a priori* à valeur universelle, puisque les deux cols sont différenciés. Si la préférence est accordée au col du Simplon, cela ne signifie pas pour autant que le passage sera sans histoire, bien que la traversée commence sous de bons auspices, un guide ayant pu être engagé jusqu'à Genève. Les remarques de nature paysagère se rapprochent de celles d'Evelyn, Raymond soulignant également l'apparition subite des Alpes, qui se détachent de la plaine³⁶², mais il n'est cette fois pas question d'amas de débris, la chaîne de montagne étant vue comme une frontière naturelle de l'Italie. Passant à Mergozzo comme Evelyn et Huguetan, il poursuit à cheval :

From Marguzzo wee had horses to Duomo, that forenoone was not so tedious as wee expected it would have been, for wee rode rather through then over the Mountaines in a very fruitfull though narrow valley.³⁶³

³⁵⁹ Evelyn ne manque ainsi pas de parler des goitres, particularité connue des populations alpines de l'époque.

³⁶⁰ John Raymond, *op. cit.*, p. 245.

³⁶¹ John Raymond, *op. cit.*, p. 245-246.

³⁶² « [...] it is very remarkable to see how on a sudaine the Alpes break off the flat Countrey, like a wall to part Italy from her neighbours France and Germany ». John Raymond, *op. cit.*, p. 246-247.

³⁶³ John Raymond, *op. cit.*, p. 248. « De Mergozzo, nous nous rendîmes à cheval à Domodossola. Cette matinée n'était pas aussi pénible que ce que nous avions imaginé du moment que nous cheminions – plutôt à travers que sur les montagnes – dans une vallée fertile, mais étroite. » Je traduis.

Le texte se distingue de celui d'Evelyn : au lieu d'insister sur les problèmes rencontrés, Raymond procède à une relativisation des difficultés, ce qui ne l'empêchera pas de mentionner malgré tout les précipices rencontrés plus tard. Le récit suit de manière scrupuleuse l'évolution du parcours en insistant de plus en plus sur les difficultés du chemin à mesure que le terrain devient escarpé. Le texte de Raymond comporte ainsi bon nombre d'éléments également présents chez Evelyn :

Our *terminus Visus* was most hideous Mountaines, covered with snow, on all sides terrible Precipices, monstrous Rockes, passages over narrow Bridges, Cataracts of water, tumbling downe with such noise that wee could not heare one another speake.³⁶⁴

L'effort de mise en scène que l'on trouve dans le texte d'Evelyn fait cependant défaut ici : le parcours n'a rien d'une suite d'épreuves qui vont accompagner les voyageurs de Mergozzo à Brigue, le texte étant plus nuancé.

Having with much paines, yet delight, because of the variety, crouded through some of the Alpes, wee came to dinner at Sampion, at the top of the Mountaine, to which that Village gives the denomination.³⁶⁵

La description de Raymond est dans l'ensemble plus factuelle : les difficultés rencontrées par les chevaux dans la neige qui se trouve au sommet du col ne sont pas tues, mais elles ne sont pas mises en scène de façon à insister sur le caractère hostile du lieu. Si le texte d'Evelyn conduit à la mise en évidence des protagonistes, qui cheminent de difficulté en difficulté sur le chemin du Simplon, le récit de Raymond a un aspect plus neutre. La différence est particulièrement visible dans le récit d'un incident de parcours survenu lors de la descente. Une mule brise son attache et prend la fuite. Celle montée par Raymond entreprend alors de la suivre, avec son cavalier sur le dos. Si la crainte des voyageurs ayant assisté à la scène est bien évoquée, le narrateur n'insiste pas sur les dangers encourus et la fin de l'anecdote n'a rien d'héroïque, les mules s'étant arrêtées d'elles-mêmes. On est bien loin du texte d'Evelyn où la chute d'un cheval conduit un voyageur à charger son fusil,

³⁶⁴ John Raymond, *op. cit.*, p. 250. « Notre *terminus visus* était composé de montagnes effrayantes, recouvertes de neige, de terribles précipices de chaque côté, d'énormes rochers, des passages sur des ponts étroits, des chutes d'eau qui se précipitent avec un tel bruit que l'on ne pouvait plus s'entendre l'un l'autre. » Je traduis.

³⁶⁵ John Raymond, *op. cit.*, p. 251. « Ayant passé à travers une partie des Alpes avec beaucoup de peines, mais également de plaisir en raison de la variété [du parcours], nous sommes arrivés pour le dîner à Simplon, au sommet de cette montagne, à laquelle le village donne son nom ». Je traduis.

tandis que ses compagnons lancent une salve de boules de neige contre l'animal qui va finalement faire une glissade de « deux miles ».³⁶⁶

Simplicité nonchalante de Huguetan, environnement hostile chez Evelyn et description nuancée de Raymond, les différences de perception mises en évidence par la lecture comparée de ces trois textes montrent bien que le regard porté sur les Alpes est forcément pluriel, même au sein d'une époque donnée et d'un même type de voyageurs. Si nous ne savons rien de John Raymond, le simple fait qu'il ait pu entreprendre un tel voyage permet de déterminer qu'il appartient à une classe aisée : on peut donc déduire que les trois voyageurs considérés font partie d'une même élite culturelle et économique.³⁶⁷ Tous les trois sont étrangers à l'espace alpin et pourtant le récit de leur parcours laisse apparaître des perceptions radicalement différentes, qui illustrent les principes fondamentaux de toute approche culturaliste : c'est dans l'accumulation de témoignages et dans la pondération relative des sources que va se dessiner le panel des représentations viatiques de l'espace alpin helvétique au XVII^e siècle. Cette lecture comparée de l'ensemble du corpus viatique fait ainsi apparaître des différences notables de perception, mais permet également de mettre en évidence la récurrence de certaines informations, identifiables au-delà des variations propres à chaque texte.

3. Les voyages de passage : l'espace alpin helvétique comme voie de transit

L'évocation des dangers et des difficultés

Si tous les textes ne s'arrêtent pas longuement sur le franchissement des Alpes, bon nombre mentionnent les difficultés et les dangers liés au passage des cols. Comme on l'a observé, la place accordée au sujet et l'intensité du propos varient notablement, mais même s'il n'aborde pas la question dans le détail, Henri de Campion (1613-1663) fait état

³⁶⁶ John Evelyn, *op. cit.*, p. 235. Louis Seylaz, *op. cit.* p. 351.

³⁶⁷ Etienne Bourdon rappelle que voyager coûte cher : *Le voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 58. Fynes Moryson, qui traverse les Grisons depuis le nord de l'Italie, détaille les coûts de son voyage qui comprennent la nourriture et le logement pour lui et son cheval ainsi que l'équipement nécessaire à sa monture pour franchir les passages enneigés : « [...] I paid sixteene gagetti, that is, thirty two soldi for foure horse shooes. Being to passe from hence over the steep and snowy Alpes, I caused my horse to bee shod with eight sharpe and three blunt nailes, for which I paid sixe soldi, and for my supper twenty eight, and for three measures of oates twenty foure, and for the stable eighteene soldi ». Fynes Moryson, *An Itinerary containing his ten yeers [sic] travell through the twelve dominions of Germany, Bobmerland, Sweitzzerland, Netherland, Denmarke, Poland, Italy, Turkey, France, England, Scotland & Ireland*, Glasgow, James MacLehose and Sons, 1907, Vol. I, p. 383.

des difficultés globales du parcours. Son voyage, qui a pour but de rejoindre François de Bourbon Vendôme, duc de Beaufort (1616-1669), se développe en fonction des déplacements du duc. D'abord attendu à Genève, Campion constate à son arrivée que le duc ne s'y trouve plus. L'affaire se corse, puisqu'il faut dès lors traverser les Alpes pour prendre la direction de Venise, avant de se rendre finalement à Rome où Campion n'est pas reçu selon ses attentes. Parti de l'ouest de la France, Campion voit son but s'éloigner au fur et à mesure. La déception à Genève est palpable en raison des dangers prévisibles et des coûts occasionnés par la poursuite du voyage : il y aura « quantité de montagnes et de rivières fâcheuses à passer ».³⁶⁸ Si les Alpes sont évoquées dans les *Mémoires* de Campion, ce n'est pas pour elles-mêmes, mais bien pour mettre en évidence les efforts entrepris par l'auteur tout en faisant comprendre au lecteur l'injustice qu'il ressent lorsqu'il constate que sa venue n'est plus souhaitée : « Je crus que le duc de Vendôme me recevrait bien, après tant de dangers et de dépenses pour obéir à ses ordres ».³⁶⁹ Si cette crainte globale des Alpes s'observe dans des textes qui ont un caractère viatique limité, les récits qui laissent une place plus importante au voyage donnent des informations plus détaillées sur la question, ce qui permet de mettre en perspective la nature des informations rapportées.

Bien que le franchissement des Alpes soit abordé de manière synthétique par Francis Mortoft, son texte donne néanmoins des informations précises au sujet des difficultés rencontrées.³⁷⁰ Le voyage est entrepris dans une optique de Grand Tour. Le récit débute à Calais, avant de relater la traversée de la France du nord au sud pour poursuivre en Italie par la côte Ligure, puis jusqu'à Rome où le narrateur s'arrête durant trois mois. Les Alpes n'apparaissent que marginalement à la fin du texte. Le parcours de Brescia à Coire, effectué entre le 24 avril et le 5 mai 1659 est relaté en deux pages : seuls les éléments les plus marquants des journées sont répertoriés. Cette concision met ainsi en évidence l'essentiel. Mortoft n'indiquant que peu de noms de lieu, il faut reconstituer son parcours en fonction des informations de nature géographique comprises dans le texte : parti de Brescia, il se dirige en direction du nord, passe le Lago d'Iseo et poursuit son

³⁶⁸ Henri de Campion, *Mémoires de Henri de Campion*, Paris, Chez P. Jannet, 1857, p. 215. Le trajet effectué en compagnie d'un guide engagé à Genève pour le conduire jusqu'à Venise n'est pas détaillé. Campion mentionne le col du Splügen.

³⁶⁹ *Idem*, p. 217.

³⁷⁰ Francis Mortoft, *His book being his travels through France and Italy 1658-1659*, Malcolm Letts (éd.), Nendeln/Lichtenstein, Kraus Reprint Limited, 1967, p. 187-189.

chemin pour arriver dans le Val Camonica. Il passe ensuite dans la Valteline par le Passo d'Aprica, redescend la vallée, parvient au Lac de Chiavenna, puis à la ville même. L'éditeur du récit de voyage de Mortoft pense qu'il a ensuite franchi le col du Septimer, mais il est plus probable qu'il ait continué sa route par le col du Splügen, chemin plus couru. Le voyage alpin se termine à Coire quelques jours plus tard. Indépendamment de l'identification assurée du second col utilisé, le récit du parcours laisse des informations sur le franchissement de ces passages alpins. Le Passo d'Aprica permet de mettre en évidence la première difficulté rencontrée dans ce type de chemin : « [...] wee rid some 30 mile this day, most of it being very bad and difficult way to passe, being constrained to walke a foote 4 mile downe a Mountain [...] ». ³⁷¹ Les voyageurs se déplaçant communément à cheval, la mauvaise qualité ou l'étroitesse d'un chemin est ressentie bien plus rapidement que lorsque le parcours est effectué à pied. Contraint de descendre de sa monture, le voyageur perd une part non négligeable de son confort, puisqu'il doit fournir lui-même l'effort nécessaire à l'ascension. La présence de cette information dans un texte par ailleurs très succinct indique la rareté de la mesure, prise uniquement en cas de nécessité absolue, voire trop tardivement comme nous l'observerons ultérieurement. Le franchissement du deuxième col, situé à une altitude plus élevée que le Passo d'Aprica pose d'autres problèmes, notamment en raison de sa longueur :

May the Ist, wee rose about 3 a clocke in the Morning to passe this most dangerous Mountaine, being about 7 howers before wee could get to the topp of it, This mountaine being counted by all 9 mile up to it, and as many before one can get to the bottom of it againe. The way here was very Slippery and excesssive cold, soe that being at the topp of it, the wind was so excessive and the snow so thicke, that it made one feele a great extreamity of cold, but by 12 a clocke wee gott of from this horrible Mountaine, and soe enterd into the Countrye of the Grisons [...]. ³⁷²

Si le Passo d'Aprica réservait des difficultés techniques dues à la nature du tracé, ce sont ici surtout les aspects météorologiques qui sont mis en avant, sans oublier la longueur du chemin. Ces trois paramètres – technique, météorologique et temporel – sont trois constantes dans les récits de voyage qui relatent une traversée de l'arc alpin : ils synthétisent l'ensemble des difficultés rencontrées lors de ce type de parcours.

³⁷¹ Francis Mortoft, *op. cit.*, p. 188.

³⁷² *Ibidem.*

Bien qu'identifiés dans presque chaque récit de voyage³⁷³, ces trois facteurs de difficulté sont exprimés de manière différente en fonction des auteurs. Sir John Reresby donne ainsi de plus amples informations que Mortoft lorsqu'il décrit les chemins glissants des cols grisons. Alors qu'il effectue l'ascension du col de l'Albula depuis le village de Bergün/Bravuogn, il doit faire face à des conditions difficiles au moment de la descente :

We were a great part of the next morning climbing of it ; when we arrived at the top we happily found not much snow, and better weather, but the descent very dangerous and slippery, having lately thawed and frozen the night before, so that the passage was a continual ice, steep withal, and not a yard broad in some places. [...]

Here Mr. Berry, of our company, not willing to light as the rest did, fell down, horse and all ; where he had certainly perished, had he not miraculously stopped upon a great stone ere he fell two yards, which saved them both from much harm. In seven hours we passed this hill [...].³⁷⁴

On retrouve dans ce passage les difficultés d'ordre météorologique, technique et temporel, mais le texte est accompagné d'un plus grand nombre de détails, ce qui permet de considérer la position de l'auteur face à ces dangers. L'exagération ne semble pas de mise dans le cas présent : la satisfaction de l'auteur au sommet du col est certes déçue quelque temps plus tard en raison de la descente gelée et glissante, mais l'accident qui en sera la conséquence est mis sur le compte de l'imprudence. Si le téméraire qui n'a pas souhaité descendre de son cheval en est quitte pour la peur, l'heureuse issue de la glissade n'est pas due à une quelconque action de sa part, mais à la présence d'un rocher qui a arrêté la chute du cavalier et de sa monture. L'hostilité du milieu est donc relative : la présence de neige au sommet du col n'est pas présentée selon un point de vue négatif puisque la faible quantité surprend agréablement les voyageurs. Quant à la chute, si elle est bien due aux mauvaises conditions du chemin, un élément naturel permettra à l'imprudent de s'en tirer sans trop de mal. Ce ton nuancé est également observable dans la suite du parcours, le col de la Bernina étant qualifié de plus facile. La représentation distincte des différents passages, qui se révèlent plus ou moins difficiles, laisse supposer une description assez fidèle à la réalité. L'auteur ne présentant pas les Alpes comme un milieu universellement hostile, on ne peut pas identifier de surenchère dans l'évocation

³⁷³ Le cas de Jean Hugué, mentionné plus haut, est une exception notable.

³⁷⁴ *The Travels and memoirs of sir John Reresby*, London, Printed for Edward Jeffery and son, 1821, p. 51.

des dangers, chaque passage semblant être rendu en fonction des difficultés effectivement rencontrées au moment donné.

Cette perspective qui tend à décrire de façon nuancée et précise les difficultés liées au passage des Alpes est fréquente dans les récits de voyage, qui mentionnent souvent les particularités des chemins des cols sans pour autant en donner une vision dramatique. Thomas Coryate indique ainsi simplement que le Passo di San Marco est « a very high Alpe and difficult in ascent ».³⁷⁵ Le regard est dans l'ensemble très factuel et si l'expression « horrible mountain » apparaît parfois dans les textes des voyageurs, le récit du parcours semble bien souvent moins critique que l'adjectif ne le laisserait initialement supposer. Coryate n'est ainsi pas plus prolixe sur le col du Splügen que sur le Passo di San Marco.³⁷⁶ Quant au chemin de la Viamala, il ne lui suggère aucun commentaire. Le théologien écossais Gilbert Burnet (1643-1715) est lui aussi plutôt laconique dans ses notations. Parti de Coire pour faire l'ascension du Splügen, il doit franchir la Viamala : « De Coire nous allames à Toffane [Thusis], après quoy nous entrasmes dans ce chemin qu'on appelle avec Justice *via mala*, c'est-à-dire, *méchant chemin*. »³⁷⁷ Inversement, les chemins sont qualifiés de beaux lorsqu'ils ne comportent pas de dangers :

Ayant quitté Splügen nous montâmes bien trois heures pour arriver au sommet d'une montagne ou il n'y a pour toute chose qu'une grande hôtellerie ; après quoy nous eûmes un chemin assés beau pendant deux heures, lequel aboutît à une descente qui est bien aussi de deux heures, & faite en sorte qu'on diroit, la plupart du temps, qu'on est sur des degrés.³⁷⁸

La représentation est donc dichotomique puisqu'elle oppose le « méchant chemin » au « chemin assés beau », mais le texte ne s'articule pas de manière à distinguer les chemins de plaine des chemins de montagne, le beau chemin de Splügen appartenant à la seconde catégorie. Ici également, la description des chemins des Alpes est nuancée : l'itinéraire de la Viamala, qui franchit des gorges impressionnantes, est jugé plus sévère que le chemin muletier qui descend du col du Splügen. Cette distinction entre les deux chemins peut

³⁷⁵ Thomas Coryate, *Coryat's crudities ; printed from the Edition of 1611...*, London, Printed for w. Cater, 1776, t. II, p. 161.

³⁷⁶ « After I was past Candolchin [Campodolcino], I did continually ascend for the space of eight miles till I came tot the tope of a certaine high mountaine called Splügen mountaine ». [...] « From the tope of the Mountaine to the descent it is sixe miles. At the foot of the hill there is a town called by the name of the mountaine [...] ». *Coryat's crudities, op. cit.*, p. 169.

³⁷⁷ Gilbert Burnet, *Voyage de Suisse, d'Italie, et de quelques endroits d'Allemagne & de France, fait és années 1685 & 1686*, Rotterdam, Chez Abraham Acher, proche la Bourse, 1688, p. 166-167.

³⁷⁸ *Idem*, p. 168.

tout à fait correspondre à l'expérience de Burnet, qui a fort vraisemblablement traversé le col du Splügen dans de bonnes conditions, faute de quoi son commentaire aurait assurément été moins plaisant. Quant bien même Burnet ne semble pas avoir un intérêt particulier pour l'espace alpin, son regard reste neutre dans la mesure où la description de son parcours reflète de façon fidèle la nature des chemins rencontrés.

Le conseiller bâlois Hans Jakob Faesch (1638-1706) donne quelques détails supplémentaires en laissant un récit un peu plus circonstancié que Coryate et Burnet. Membre de la délégation des douze cantons envoyée à l'été 1682 dans les bailliages tessinois, il a franchi deux fois les Alpes à cette occasion en passant par le Gothard. La montée est brièvement abordée, Faesch mentionnant surtout les piquets placés le long du chemin, qui permettaient de le suivre également en présence de neige. Si le parcours de la Vallée d'Urseren au sommet du col, effectué à cheval, ne suscite pas grand commentaire, il n'en va pas de même au sujet de la descente, qui doit être entreprise en partie à pied :

In diessem Hospital haben wir zu Morgen gessen und von dannen die Stieffel abgezogen und per pedes in den Schuchen sammbt dem schwehren Mantel hienunter gegangen. Hab es aber kaum ein halbe Stund prosequiren können, dann, wegen grosser Mattigkeith und Schwehre des Mantels, hab jch mich wieder zu Pferd begeben und langsam, auch erbärmlich gnug, über die gepflasterte Stein stotzig hienunter reithen müessen [...].³⁷⁹

Au-delà de l'environnement, ce sont bien les réalités très pratiques du voyage qui retiennent l'attention de l'auteur. La nécessité de mettre pied à terre est en effet l'évènement marquant de cette descente du Gothard, le récit soulignant bien le caractère exceptionnel et fâcheux de la mesure. Le fait que le voyageur remonte en selle en dépit des difficultés du chemin montre que le risque de chute est considéré comme moins important que la fatigue occasionnée par la marche. La témérité du voyageur évoquée ci-dessus dans le récit de John Reresby n'a donc rien d'exceptionnel. Avant d'être un passage dangereux, le franchissement du Gothard est surtout pour Faesch une étape pénible, qu'il convient de rendre aussi facile que possible, même en dépit des précautions usuelles. Le chemin du retour revient également sur la question de rester ou non en selle, attestant son caractère central :

³⁷⁹ Hans Jakob Faesch, *Jenseiths Bürgischen Reiss Beschreibung*, in *Frühe Freunde des Tessins : sechs Reiseberichte aus zwei Jahrhunderten*, W. A. Vetterli (hrsg.), Zurich, Artemis Verlag, 1944, p. 35.

[...] nach eingehohmenem Mittagessen, haben wir den beschwehrlichen Gotthardtberg ascendiert und seindt mit starckhem Windt und Kälte endtlich auff dem Hospital kommen, haben alda herrlichen Wein, köstlichen Käss und übertrefflichen Butter genossen. Nach diesem seindt wir wiederumb den Berg hinunder geritten, Herr von Sollothurn und jch seindt zu Pferd zu geblieben und langsam nachgeritten.³⁸⁰

Les difficultés communément présentes dans les Alpes sont bien évoquées, mais le texte ne fait pas pour autant de l'espace alpin un lieu horrible. Dans le récit de Faesch, le passage du Monte Ceneri, situé à une altitude bien moindre que le Gothard, est décrit comme bien plus difficile, ce qui montre, comme chez Coryate, que le texte donne une représentation des lieux conforme à l'expérience du voyageur. Dans les faits, l'évènement dramatique du voyage n'est pas survenu dans les Alpes, mais sur le Lac Majeur où Faesch doit faire face à une tempête, qui lui donne l'occasion de remercier la protection divine. On remarque néanmoins que l'incompétence des matelots est bien plus mise en cause que les éléments en eux-mêmes.³⁸¹ Qu'il soit alpin ou lacustre, l'environnement n'est pas diabolisé et ce ne sont pas les précipices du Gothard, mais le comportement indécent des bateliers du Lac Majeur qui fait dresser les cheveux sur la tête du voyageur.

Si les récits abordés ci-dessus relatent de manière factuelle les difficultés et les dangers alpins auxquels s'expose le voyageur, le texte de Francesco Belli (1577-1644), qui traverse le Gothard du sud au nord en 1626, s'écarte parfois de ce point de vue pour adopter une perspective plus poétique. Les dangers liés à l'ascension du Gothard sont évoqués alors que le voyageur se trouve à Airolo ; le point de vue semble au premier abord pratique.

E perche la terra stà a' piedi dell'alpi [...] hoggi dette di S. Gottardo, col parere de' paesani fù consigliato il passarle, e conchiuso soprattutto di non aspettar il sole per non incontrar' lo disfacimento delle nevi. I pericoli nel valicare quel monte non sono nè pochi, nè piccoli. Prima bisogna camminare finora la neve altissima, la quale, aprendo alcuna volta profonde voragini, rappresenta viva la morte. Di più quando vi si muove il vento, suole spiccar dal monte falde così smisurate di neve, chiamate vanduli da gli Svizzeri, e levine trà' Grisoni, sotto le quali (se è vero, che noi viviamo di calore, si nutriamo di humido, e che il freddo

³⁸⁰ *Idem*, p. 49.

³⁸¹ « Als wir mit grosser Mühe ein Stund von Locarno gewesen und den See zur Überfahrt passiren müessen, hat sich einsmahls auss dem Vallmaggio, als wir gesehen, ein Wind erhebt, welcher uns in einer Vierthelstundt solche facienda (Schwierigkeiten) gemacht, dass wir anderst nicht vermeinten, als Schiffbruch zu leiden. Dannoch hat Gott Glückh und Gnad gegeben, und seindt wir entlich auff dem Mittag zu Locarno gesund angelangt, haben aber so gottlose und leichtfertige Schifflüth gehabt, welche wider Gott und alle Ehrbahrkeith in dem Schiff geschwohren und Sachen gegen einander aussgestossen, dass dennen, so solche anhören müssen, die Haar zu Berg gestanden sindt. » *Idem*, p. 48-49.

distrugga la vita) chi muore, si può ben dire, che muoia distrutto dal freddo. Di vantaggio le strade sono angustissime, con ascese spaventose per diritto, e con discese horribilissime dalle parti.³⁸²

Mentionner la nécessité d'un départ matinal, qui permet d'éviter d'enfoncer dans de la neige molle, donne dans un premier temps l'impression d'une évocation factuelle des particularités du déplacement en milieu alpin que le voyageur s'apprête à effectuer. Les dangers évoqués par la suite se détachent cependant de la réalité du voyage pour atteindre un niveau d'information plus général, qui n'est pas spécifiquement rattaché au trajet du jour. En effet, même à l'époque, le chemin du Gothard ne franchissait pas de glacier : la mention des crevasses, que le texte lie pourtant – à l'aide d'un article défini – au franchissement de ce col en particulier, ne peut donc pas refléter l'expérience viatique de Belli. Le lien fait dans le texte entre ce danger et le trajet à venir n'est pas à prendre au pied de la lettre dans la mesure où il ne correspond pas à la réalité du terrain. Les avalanches, second danger évoqué au cours du récit, peuvent en revanche être une réalité du parcours, mais les informations apportées ont une valeur encyclopédique et les précisions ne sont pas rattachables à l'expérience actuelle de Belli. L'évocation de l'ensemble de ces dangers, placée au moment précis où le voyageur s'apprête à traverser le col du Gothard, accentue l'aspect hostile du chemin à effectuer et ne donne pas une vision fidèle des dangers auxquels le voyageur est réellement exposé dans le contexte précis du parcours entrepris. L'évocation des difficultés liées au franchissement des Alpes n'apparaît donc pas aussi nuancée chez Belli que chez les auteurs précédemment évoqués et on observe comme chez Evelyn une certaine surenchère. Cet aspect est cependant encore plus marqué lorsque Belli entreprend de décrire les gorges de Schöllenen et le Pont du diable.

[...] il passaggio della montagna era stato lungo, faticoso, e molesto. Dirizzammo il camino à Vas [Wassen], non trovando, che villette, e casali, e continuando passammo il formidabile ponte, che chiamano dello Inferno ; dove l'acqua scende con tanto empito in un profondissimo baratro, e dal medesimo si solleva con tanto furore, & horrore ; che per l'angustia del passo, e per la imminenza della procella l'occhio resta immobile, e' l cuore diventa tremante.³⁸³

³⁸² Francesco Belli, *Osservazioni nel viaggio di D. Francesco Belli*, Venetia, Appresso Gio Pietro Pinelli, Stampatore Ducale, 1632, p. 16.

³⁸³ Francesco Belli, *op. cit.*, p. 18.

Si le récit est bien viatique, il se distingue cependant des textes de Mortoft, Coryate, Burnet ou Faesch par son degré de littéarité : l'évocation des gorges de Schöllenen quitte le strict niveau du chemin pour exprimer l'expérience de l'auteur dans un texte de nature poétique. Alors que Faesch centre son récit sur la nécessité de descendre ou non du cheval et sur les changements de bottes qu'il opère, Belli tente de rendre à son lecteur les impressions qui ont été les siennes alors qu'il se trouvait sur le Pont du Diable.

Une stratégie rhétorique : la fatigue quitte l'espace du récit

Alors que les textes viatiques considérés expriment souvent de manière assez factuelle les dangers et les difficultés que les voyageurs ont rencontrés sur leurs parcours, certains auteurs développent néanmoins une stratégie rhétorique qui vise à mettre en scène la fatigue endurée, sentiment évidemment difficile à partager avec le lecteur. Le savant irlandais Robert Boyle (1627-1691) fait usage de cet artifice dans un ego-document qui mentionne un parcours alpin : *An Account of Philaretus during his minority*.³⁸⁴ Bien que le récit soit de type autobiographique, il est rédigé à la troisième personne, Robert Boyle étant incarné par Philaretus. Parvenu de Genève à la Valteline en ayant cheminé « seven or eight days amongst those hideous mountains », le groupe de voyageurs doit cependant encore franchir le Passo di San Marco, appelé dans le texte « la Montagna di Morbegno », avant de poursuivre en direction des Etats italiens. Le récit s'arrête plus longuement sur ce dernier col, qui marque la limite de la Valteline, avant de conclure le paragraphe en ces termes :

But notwithstanding the fairness of the day, they spent it all in traversing this hill, at the height of which they left the *Grison* territory, and at the bottom entered a village belonging to that of the *Venetians* ; but having passed through such a purgatory as the *Alpes* to their Italian paradise, I cannot but suppose them somewhat weary, and so my pen obliged to let them and itself take some short rest.³⁸⁵

Le narrateur insiste déjà sur les difficultés endurées par les voyageurs en opposant le purgatoire alpin au paradis italien, mais il va encore plus loin en mettant en scène le

³⁸⁴ *The works of the honourable Robert Boyle. In six volumes. To which is prefixed The Life of the Author*, London, Printed of J. and F. Rivington, 1772, t. I, p. XII-XXVI.

³⁸⁵ *The works of the honourable Robert Boyle, op. cit.*, t. I, p. XXIII. Le texte a été réédité : Michael Hunter, *Robert Boyle by himself and his friends*, London, William Pickering, 1994, p. 18-19. Dans la mesure où elle suffit à notre propos, nous citons la transcription du XVIII^e siècle, qui est correcte, mais simplifiée par rapport à l'édition de Michael Hunter.

moment de l'écriture. La distinction entre le voyage en lui-même, le récit qui relate ces événements et l'élaboration du texte à proprement parler est abolie, l'ensemble étant artificiellement fusionné en dépit des réalités temporelles et narratives. La pause évoquée par le narrateur amène ainsi, de manière simultanée, une césure dans le récit, un moment de répit pour les voyageurs, mais également pour la plume qui trace physiquement le texte sur le papier : voyage, récit et écriture fusionnent pour exprimer la fatigue ressentie.

Cette stratégie, qui vient s'ajouter aux moyens textuels ordinaires, illustre l'importance accordée par certains voyageurs à la mention des difficultés et des fatigues endurées lors d'une traversée alpine. Le procédé n'est en effet pas unique : il peut être observé, avec quelques variations, dans d'autres textes viatiques, confrontés à la même difficulté de rendre palpable la fatigue du voyageur auprès d'un lecteur confortablement assis dans son cabinet. Richard Lassels (~ 1603-1668) fait usage d'un artifice similaire dans son *Voyage d'Italie*³⁸⁶ alors qu'il fait le récit de la descente du col du Simplon en direction de l'Italie.

Je ne puis vous décrire les méchans chemins que nous trouvâmes entre Sampion & Devedra ; & en descendant la montagne : je ferois autant de mal à ma plume par cette description que j'en fis à mes jambes.³⁸⁷

Le procédé n'est pas en tout point identique à celui utilisé par Boyle dans la mesure où le texte ne présuppose pas d'influence exercée par l'écriture sur le sort des voyageurs, mais bien l'inverse. La fatigue ressentie lors du voyage serait susceptible de ressurgir dans l'acte de l'écriture. Le début de la phrase illustre la difficulté rencontrée par narrateur, qui se sent impuissant à décrire les passages ardu du parcours : dans l'impossibilité de les rendre visibles au lecteur, il cherche à les lui rendre sensibles par l'artifice de l'image d'une plume qui souffrirait lors de leur matérialisation sur le papier. Que l'interaction figurée s'exerce du moment de l'écriture au voyage déjà écoulé comme c'est le cas chez Boyle ou dans le sens inverse, illustré par Lassels, qui respecte la chronologie de ces deux actes successifs, le but poursuivi est le même : montrer par un biais détourné ce qu'il est difficile de rendre par l'énumération simple du parcours.

³⁸⁶ Richard Lassels, *Voyage d'Italie, contenant les mœurs des peuples, la description des Villes Capitales, des Eglises... Traduit de l'Anglois...*, Paris, Chez Louïs Billaine, 1671. La première édition a paru en anglais en 1670.

³⁸⁷ Richard Lassels, *op. cit.*, p. 76.

Cette porosité de l'espace diégétique, qui permet à la fatigue du voyage de sortir du récit pour venir contaminer la plume, s'exprime en d'autres termes chez Jacob Spon. Dans ce cas, le lecteur est supposé partager les difficultés rencontrées par le voyageur : il convient dès lors de le ménager. Spon se trouve à Zurich après avoir traversé les montagnes des Grisons et il profite de son séjour pour visiter les curiosités de la ville. En bon médecin, il s'intéresse à une pièce anatomique : un os « courbé en arc par la violence des convulsions », qui lui permet de confirmer une observation faite par un de ses collègues. Le narrateur, évidemment tenté de poursuivre dans l'évocation de la question médicale, se rend bien compte que son texte s'écarte du récit de son voyage, ce qui lui fait chercher une excuse pour justifier son détour narratif :

Cela me sert à me confirmer la belle observation de Medecine que mon cousin Charles Spon a trouvée parmi les memoires de M. Gras Medecin de Lyon où l'on void que les os peuvent perdre leur solidité, & se courber quelquefois, au lieu de se rompre. Comme la chose est des plus surprenantes, je veux vous en faire part ; car quoy que j'écrive un voyage, je ne dois pas pour cela faire difficulté de l'interrompre par des digressions de cette nature, qui servent à delasser le Lecteur du chemin qu'on luy fait faire sur les pierres & dans les montagnes.³⁸⁸

Sans se prononcer sur le délassément que le passage qui suit – intitulé « rapport d'une maladie extraordinaire par un Chirurgien de Sedan » – est susceptible de procurer, on notera que, dans ce cas, le procédé n'est pas à proprement parler utilisé dans le but de figurer les difficultés du chemin. Cependant, même s'il s'agit uniquement d'une pirouette introductive, le mimétisme entre l'effet exercé par le voyage sur le voyageur et sur le lecteur est une nouvelle fois attesté.

³⁸⁸ Jacob Spon et George Wheler, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce, et du Levant fait és années 1675 & 1676*, Amsterdam, Chez Henry & Theodore Boom, 1679, T. II, p. 292-293. La page 293 est paginée par erreur 291. Le texte est originalement paru en 1678, à Lyon, chez Antoine Cellier Fils. Il a été réédité : Jacob Spon, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant 1678*, textes présentés et édités sous la direction de R. Etienne, Genève, Slatkine, 2004. La partie helvétique du voyage se trouve aux pages 457-464. Relevons une notation de Spon, qui précise que les chemins des montagnes grisonnes sont « faits en tablature de musique ». L'éditeur de la nouvelle édition précise dans une note de bas de page : « Qui donnent bien de la peine. Comme la manière ancienne de noter la musique avec des lettres ! » (p. 459). Cette interprétation nous semble discutable et difficile à étayer. La notation de Spon est bien plus vraisemblablement une image originale, qui rapproche la construction des chemins muletiers, faits de pierres disposées en lignes, d'une tablature de musique, également constituées de lignes. Ce n'est pas la difficulté du chemin qui est ici exprimée, mais son aspect visuel.

Même si le chemin à parcourir est naturellement un aspect central des textes considérés, l'attention des voyageurs n'est pas uniquement portée sur ces questions avant tout pratiques. Leur regard englobe également les populations rencontrées dans les Alpes suisses, comme le confirment bon nombre de notations plus ou moins développées. Certaines appréciations reviennent régulièrement, notamment celles qui mettent en évidence l'honnêteté des Suisses. L'environnement n'est pas pour autant absent de ces réflexions : lorsque les voyageurs abordent les particularités des habitants de la Suisse, un lien étroit entre l'homme et son espace de vie est très fréquemment mentionné. Richard Lassels décrit ainsi les habitants du Valais en ces termes : « [...] le peuple y est Catholique, & il se rencontre parmi eux de fort honnestes gens, & de grande probité, ils ont du courage & vivent fort innocemment. Leurs montagnes & leurs neiges les retirent du vice & éteignent leurs passions [...]. »³⁸⁹ La vision des Alpes en tant que barrière à même de préserver les habitants des montagnes, sera abondamment développée au siècle suivant par le courant helvétiste, qui considère que le monde des villes est dominé par le paraître et le luxe.³⁹⁰

Si de telles appréciations peuvent être lues dans des récits de voyage, elles ne font dans les faits pas toujours partie de la narration viatique au sens strict du terme, du moment qu'elles sont dotées d'une valeur générale. On observe cependant également un traitement viatique de l'information : le récit du parcours étant parfois amené à illustrer de manière plus factuelle les notions de probité attribuées aux Suisses. Thomas Coryate mentionne ainsi des informations qui lui ont été transmises sur place au cours de son voyage. On lui parle notamment de la présence de bandits dans les Alpes bergamasques, les voyageurs étant susceptibles d'être détroussés. Il n'en va pas de même dans les Grisons selon les informations recueillies auprès d'un prêtre. Ayant repéré le voyageur solitaire, il le rassure pleinement à ce sujet : il ne doit pas craindre de se déplacer seul, même avec une importante somme d'argent.

³⁸⁹ Richard Lassels, *op. cit.*, p. 71.

³⁹⁰ Voir à ce sujet mon article « Regards savants sur l'agriculture de montagne au XVIII^e siècle. Idéalisation et description objective », in *De la théorie à l'action. Les savoirs et leur mise en œuvre au siècle des Lumières. Actes du Colloque international de Neuchâtel, 10-12 décembre 2009*, Valérie Kobi (éd.), Genève, Slatkine, 2011, p. 135-150.

[...] had I a thousand crownes about me, I might more securely travell with it in their country without company or weapon, then in any other nation whatsoever : affirming that he never heard in all his life of any man robbed in that country.³⁹¹

Cette réputation d'honnêteté semble globalement répandue, John Ray (1627-1705) la relayant également dans un récit³⁹² qui relate un voyage effectué en Allemagne, en Italie et en France, mais également en Suisse, Ray ayant traversé les Grisons et l'ensemble du plateau jusqu'à Genève. Le naturaliste anglais précise également qu'il est possible de circuler un sac d'or à la main sans danger. Si cette remarque fait figure de cliché, Ray donne des informations viatiques qui vont également dans le sens d'une grande probité des habitants de la Confédération. « We always found the people very kind and willing to give us such as they had, [...] brown bread, milk, whey, butter, curds, &c. for which we could scarce fasten any money upon them. »³⁹³ Honnêteté et modestie sont des vertus fréquemment attribuées aux Suisses par les voyageurs étrangers du XVII^e siècle.

Bien que répandues, ces remarques ne sont cependant pas les seules à circuler sur les Suisses : les notations – qui ont tendance à devenir des clichés – étant dans les faits très variées comme le confirme le texte de Richard Lassels.

[...] ils portent les cheveux courts & la barbe longue, leurs habits sont faits à la vieille mode ; c'est à dire qu'ils portent des hauts-de-chausses & des pourpoints comme presque toutes les autres Nations de l'Europe, si ce n'est qu'il semble que leurs Tailleurs en ayent pris les patrons sur ceux des anciens Patriarches, ou dans de vieilles tapisseries : les hommes & les femmes sont ordinairement gros & grands, & ils ne doivent pas apprehender que le vent les emporte : On peut dire d'eux ce que le Cardinal Bentivoglio disoit des Suisses, qu'il estoient propres pour les Alpes, & que les Alpes estoient faites pour eux [...].³⁹⁴

La notion de mise à l'écart de la population alpine est abordée dans cette partie du texte, qui l'illustre dans le domaine de l'habillement avant de développer l'idée de l'adéquation entre la population et le milieu naturel qui l'entourne. La référence livresque montre

³⁹¹ Thomas Coryate, *op. cit.*, p. 168.

³⁹² John Ray, *Travels through the Low-countries, Germany, Italy and France, with curious observations natural, topographical, moral, physiological*, London, Printed for J. Walthoe et alii., 1738. Une première édition du texte a paru au XVII^e siècle : *Observations topographical, moral & physiological, made in a journey through part of the Low-Countries, Germany, Italy, and France...*, London, Printed for John Martyn, 1673.

³⁹³ John Ray, *Travels...*, *op. cit.*, p. 373.

³⁹⁴ Richard Lassels, *op. cit.*, p. 71-72. Lassels fait référence à la citation suivante : « Les Alpes sont pour les Suisses, & les Suisses pour les Alpes ». Voir (dans une édition ultérieure à celle utilisée par Lassels) : *Les Lettres du Cardinal Bentivoglio. Traduites d'Italien en François. Par le sieur de Veneroni*, Paris, Chez Etienne Loyson, 1680, p. 6.

cependant bien que l'expérience viatique n'est pas la seule source d'information utilisée pour construire l'image des habitants de la Suisse. Alors que les descriptions des aléas du parcours étaient pour la plus grande part tirées des propres impressions du voyageur, les traits qui définissent les Suisses sont constitués au moins en partie par des informations qui circulent à leur propos. Si l'image des Suisses, colportée d'un ouvrage à l'autre, est globalement positive, il convient néanmoins de la relativiser. Auteur d'un texte qui aborde de manière très succincte les Alpes suisses, Nicolas Mirabal prend tout de même le temps de noter l'absence de politesse des habitants des « deserts » alpins.³⁹⁵ Sur le plan de l'argent, si John Ray donne une image très désintéressée des Suisses en disant rencontrer des difficultés pour payer la nourriture qu'on lui avait donnée, John Reresby, qui note que les Suisses boivent trop, lie leur fidélité au salaire qui leur est dû.

[...] they are believed very faithful and trusty, which reputation (with that of their courage) prefers them before others to the service of the Pope, the King of France, and many other princes, as guards to their persons, and soldiers in their wars. But this fidelity is no longer binding than they are well paid, believing it no defamation of a true mercenary to mutiny for his pay, which gave rise to the proverb, *point d'argent, point de Suisse* ; no pay no Swiss.³⁹⁶

Mises en perspective, ces deux images des Suisses témoignent des bases sur lesquelles les représentations qui seront colportées par le mouvement helvétiste ont pu se construire. Le Suisse alpin, illustré ici par le témoignage de Ray, est le tenant d'une générosité d'accueil helvétique. Désintéressé par l'argent, il donne volontiers les productions de son alpage, décrites comme abondantes. Inversement, le Suisse mercenaire, cité ici par Reresby, s'est corrompu lors de son service à l'étranger et seul l'argent l'intéresse. On voit ici l'importance de la remarque de Lassels, qui touche à l'habillement. Le Suisse vêtu de manière démodée, soit à la mode des « Patriarches » selon le texte, est l'incarnation même de la modestie. Inversement, le mercenaire, qui cherche à suivre les modes qu'il a pu observer à l'étranger, a besoin de sa solde pour satisfaire ses désirs matériels, qui seront jugés outranciers par les textes d'inspiration helvétiste. La réalité du terrain est évidemment tout autre, l'importance du service mercenaire dans l'ancienne Confédération étant évidemment liée à la nécessité de trouver de quoi subvenir à ses besoins ailleurs, tous n'y parvenant pas sur l'alpage. Si certains – une minorité – s'enrichissaient, la

³⁹⁵ Nicolas Mirabal, *Voyage d'Italie et de Grèce...*, Paris, Jean Guignard, 1698, p. 137.

³⁹⁶ John Reresby, *The travels and memoirs of sir John Reresby*, London, Printed for Edward Jeffery and son, 1821, p. 52.

motivation initiale était bien liée à un besoin. Cette pauvreté, qui sera souvent niée ultérieurement, les textes d'inspiration helvétiste évoquant notamment la richesse agricole des populations alpines, n'est pas occultée dans les récits viatiques du XVII^e siècle, certains l'abordant frontalement.

Richesse et pauvreté

La question de l'approvisionnement alimentaire d'une région apparaît comme centrale dans les récits de voyage, qui mentionnent très fréquemment d'où les habitants du lieu tirent telle ou telle marchandise. La Valteline est ainsi décrite comme une vallée très fertile tandis que les récits mentionnent les particularités des régions plus alpines utilisées pour la pâture du bétail et la production de foin, la pratique de la culture, notamment céréalière y étant moins appropriée. John Ray tient ainsi à préciser que ce n'est pas par paresse que les paysans des cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald pratiquent exclusivement la pâture, mais bien pour s'accommoder aux conditions climatiques du lieu.³⁹⁷ Ray précise que cette activité agricole garantit aux propriétaires un certain profit, qui leur permet notamment d'importer le vin et les céréales qu'ils ne cultivent pas eux-mêmes. A la lecture de ce texte, on peut donc s'imaginer une situation équilibrée, les agriculteurs de montagne parvenant à subvenir à leurs besoins par une utilisation appropriée de l'espace alpin. D'autres textes font cependant état d'une situation moins riante.

Jacob Spon est également sensible à l'approvisionnement du pays : il évoque les conditions qui règnent aux Grisons et notamment en Engadine, pays « beaucoup plus froid que tout le reste ». Après avoir précisé que les lieux sont recouverts de neige « six ou sept mois de l'année », il constate que « tout est néanmoins habité ».³⁹⁸ Lui aussi mentionne l'absence de culture et précise que le vin est tiré de la Valteline et le blé de Chiavenna. Cet équilibre est donc le même que celui évoqué par Ray, mais Spon est en mesure de donner quelques précisions, car il a été contraint de passer cinq semaines à Poschiavo en raison d'un camarade de voyage malade. Il note ainsi qu'on leur « faisoit des bouillons pour malade avec de la viande salée, plutôt à faute de fraîche, que par bêtise. »³⁹⁹

³⁹⁷ John Ray, *op. cit.*, p. 366.

³⁹⁸ Jacob Spon, *op. cit.*, p. 289.

³⁹⁹ *Idem*, p. 288.

Si les produits de base sont bien disponibles dans les vallées de montagne, il n'en va pas de même de ceux qui présentent un caractère plus luxueux. La pauvreté des habitants des Alpes peut cependant être évoquée de manière bien plus directe, comme c'est le cas chez François Vinchant dans son *Voyage en France et en Italie*.⁴⁰⁰ Après avoir franchi le col du Gd St-Bernard, il parvient dans le Val d'Aoste où il note que « les habitans sont mal logez » et qu'ils « sont contraintz, pour eux norrir, de faire amas de marons et castaignes, car ils n'ont guère aultre matière de pain que les susdits marons ». ⁴⁰¹ Si le manque de culture céréalière peut être compensé par l'importation dans les cantons suisses, ce n'est pas le cas selon Vinchant au Val d'Aoste où une alternative locale a dû être trouvée. Le texte de Coryate atteste également de la pauvreté des paysans de montagne, qu'il a pu observer dans la région de Chiavenna :

I observed that the poore Alpine people dwelling in the mountaynous places of the Grison territory, doe send their children abroad into the high wayes with certaines hoddies tyed about their necks, to gather up all the horsedung that they can finde, which (as I take it) serveth onely for the dunging of their Gardens.⁴⁰²

Cette remarque fait part d'une réalité bien différente de l'abondance alimentaire évoquée par John Ray lorsqu'il mentionne tous les produits de l'alpage qu'on lui offrait et qu'on ne voulait pas se voir payer. L'image du petit montagnard, envoyé par ses parents sur les routes pour collecter les crottes des chevaux, illustre la diversité des réalités économiques des populations alpines, qui étaient souvent bien peu idylliques.

Gilbert Burnet donne de son côté une autre vision des communautés montagnardes en évoquant celle de Splügen, petit village situé au pied nord du col du Splügen.

[...] après quoy on [...] trouve un beau [chemin] qui en une heure meine à Splügen, qui est un grand Village d'environ deux cens feux, dont les maisons sont bien basties, & dont les habitans semblent être à leur aise, quoy qu'ils n'ayent pour toute terre qu'une petite prairie.⁴⁰³

Le voyageur est surpris au premier abord, car il ne peut mesurer une adéquation entre l'aisance apparente des habitants et le manque évident de ressources agricoles.

⁴⁰⁰ *Voyage de François Vinchant en France & en Italie du 16 septembre 1609 au 18 février 1610*, Félix Hachez (éd.), Bruxelles, société générale d'imprimerie, 1897.

⁴⁰¹ François Vinchant, *op. cit.*, p. 46.

⁴⁰² Thomas Coryate, *op. cit.*, p. 166.

⁴⁰³ Gilbert Burnet, *op. cit.*, p. 167.

L'explication est apportée plus loin, Burnet mentionnant la fonction de voiturier exercée par les habitants du lieu, activité évidemment lucrative sur un col bien fréquenté. Si les chiffres avancés par Burnet – cinq cents chevaux de voiture – paraissent très élevés, il est évident que le trafic du col assure un revenu aux habitants du lieu. Au-delà de ce cas particulier, Burnet aborde la question selon un point de vue plus général lorsqu'il quitte la Suisse. A son arrivée à Campodolcino, il mentionne les deux raisons qui prouvent qu'il est bien arrivé en Italie : la chaleur et le nombre de pauvres. A partir de cette constatation, il énonce un paradoxe : « [...] les Etats de l'Europe les plus fertiles sont pleins de pauvres, & [...] au contraire il ne s'en trouve point chés les Grisons dont une partie du país est inculte & aride ». Bien que certaines notations soient plus nuancées, l'image des Suisses est souvent liée à une notion de prospérité, et ce indépendamment de la rudesse du climat de leur pays.

4. Un voyage atypique : l'espace alpin helvétique comme parcours

Albert Jouvin de Rochefort dans les Alpes helvétiques

Un voyageur se détache néanmoins de l'ensemble de ceux que nous avons considérés jusqu'à présent : Albert Jouvin de Rochefort (~1640-~1710), auteur d'un vaste récit de voyage européen, aborde de manière très détaillée et selon un parcours original les Alpes du Valais, de l'actuel Tessin, des Grisons et de la Valteline. *Le voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède*⁴⁰⁴ ne mentionne pas nommément la Suisse dans son titre, mais c'est malgré tout un récit viatique fondamental pour ce qui concerne les Alpes helvétiques au XVII^e siècle. Le parcours alpin se développe en deux temps, entrecoupés par une visite de certains cantons du plateau suisse tels que Zurich, Berne ou Fribourg. Il ne s'agit cette fois pas d'une traversée des Alpes relatée selon un aller simple ou un aller et retour comme chez Constantin Huygens, mais d'un parcours bien plus sinueux à travers l'arc alpin. Dans un premier temps, Jouvin de Rochefort, que son voyage a jusqu'ici conduit depuis la France jusqu'au nord de l'Italie, se trouve à Como. Il

⁴⁰⁴ Albert Jouvin de Rochefort, *Le voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède*, Paris, D. Thierry, 1672-1676. La description des Alpes helvétiques se trouve dans le tome III, qui contient « Le voyage d'Allemagne et de Pologne & le Voyage d'Angleterre, de Dannemark et de Suede ».

entreprend alors de se rendre à Bellinzona, puis de remonter la Lévantine pour arriver à Airolo, franchir le Gothard et descendre sur Altdorf, Schwytz et Lucerne pour finalement faire un tour du plateau helvétique qui va le conduire à Lausanne et à Vevey. De là commence le second trajet alpin durant lequel il va remonter la Vallée du Rhône pour parvenir à Sion, Viège, Brigue et continuer son chemin dans la Vallée de Conches. Arrivé au bout du Valais, il se rend à la source du Rhône pour ensuite retourner sur ses pas, monter le col du Nufenen (2440m)⁴⁰⁵ et redescendre sur Airolo dans le Val Bedretto où il avait déjà passé précédemment. Il descend alors la Lévantine jusqu'à l'entrée de la Valle Mesolcina (Misox), fait un aller et retour dans le Val Calanca, remonte finalement la Valle Mesolcina et passe le San Bernardino (2065m) d'où il va voir une des deux sources du Rhin.⁴⁰⁶ Il revient alors sur ses pas, repasse le San Bernardino dans l'autre sens, redescend en partie la Valle Mesolcina avant de prendre une vallée latérale, qui le conduit à un col nommé Forcola (2226m) d'où il redescend sur Chiavenna. Le parcours déjà impressionnant est cependant loin d'être terminé, Jouvin de Rochefort désirant se rendre en Valteline, vallée qu'il remonte intégralement jusqu'à Bormio. Ici commence assurément la partie la plus alpine du trajet : Jouvin de Rochefort s'enfonce dans le Val Furva afin de faire l'ascension du Passo della Sforzellina (3006m) pour redescendre dans la Val di Peio et arriver finalement à Trento.

L'expérience de Jouvin de Rochefort se détache ainsi des voyages considérés jusqu'ici, ne serait-ce que du point de vue du temps passé au sein de l'arc alpin. La démarche est aussi fondamentalement différente : si Jouvin de Rochefort peut être considéré comme un voyageur qui poursuit un but culturel au même titre que les autres membres de l'élite européenne qui se rendent en Italie, la place réservée aux Alpes est dans son cas plus importante, puisqu'il ne se contente pas de les traverser par le chemin le plus court. Il effectue en plus des excursions en marge de son itinéraire principal, témoignant ainsi d'une pratique proto-touristique des Alpes au XVII^e siècle.⁴⁰⁷ Délaissant

⁴⁰⁵ Le col historique ne se trouve pas exactement au col actuel.

⁴⁰⁶ L'autre source du Rhin se trouve dans la Surselva.

⁴⁰⁷ Rappelons qu'il n'est pas le seul dans ce cas, puisque Constantin Huygens souhaitait aller voir la source du Rhin depuis le village de Splügen, mais qu'il n'en a pas eu l'occasion pour des questions de temps, l'ambassadeur qui l'accompagnait ayant décidé de quitter Splügen tôt le lendemain matin. Nous utilisons le terme proto-touristique pour décrire les pratiques viatiques qui se rapprochent de la notion de tourisme, mais qui sont antérieures au tournant des Lumières. Marc Boyer utilise le terme de « Préhistoire du tourisme ». Pour plus d'informations sur l'histoire du tourisme, on se reportera à Marc Boyer, *Histoire générale du tourisme. Du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005.

le point de vue strictement pratique qui voudrait qu'on se rende d'un point à un autre de la manière la plus efficace qu'il soit, Jouvin de Rochefort fait d'importants détours pour aller voir des curiosités. Au-delà de ces allers et retours dénués de toute fonction itinérante, Jouvin de Rochefort livre également un texte original de par le choix du parcours. Contrairement aux autres voyageurs étrangers, qui restent sur les chemins très courus et donc bien entretenus, Jouvin de Rochefort passe par des itinéraires assurément plus fréquentés par les chasseurs et les contrebandiers que par les membres de l'élite socioculturelle européenne. Si les Alpes représentent une petite partie de l'ensemble du voyage effectué par Jouvin de Rochefort, l'ampleur de son parcours à travers l'espace alpin helvétique est néanmoins exceptionnelle. Au-delà du voyage en lui-même, c'est bien évidemment le récit qui est au centre de nos préoccupations. Fort heureusement, le texte laissé par Jouvin de Rochefort permet de suivre dans le détail l'ensemble de ses pérégrinations alpines et offre ainsi au lecteur un point de vue privilégié pour considérer les réflexions d'un voyageur étranger sur l'espace alpin.

Il convient d'emblée de constater que le récit est très précis d'un point de vue géographique. Nous avons cité ci-dessus uniquement les lieux nécessaires à la visualisation du parcours effectué, mais Jouvin de Rochefort indique scrupuleusement bon nombre de localités traversées. Le parcours peut ainsi être scrupuleusement reconstruit à l'aide d'environ cent-quarante mentions de nature géographique telles que villages, vallées, cols, hospices ou encore lacs. L'écrasante majorité de ces lieux est reconnaissable et même si un toponyme n'est plus attesté, les mentions sont assez fréquentes pour que celui qui le précède et celui qui le suit soient bien identifiables, ce qui permet de lever toute incertitude au sujet du parcours. Le texte est en revanche plus discret en ce qui concerne les dates. Il n'est dès lors pas possible de définir de manière exacte l'année du voyage, qui a vraisemblablement eu lieu aux environs de 1665-1670 si on tient compte de l'âge de l'auteur, lui-même incertain, et de l'année de publication du texte. Les mois ne sont pas précisés, pas plus que la saison, et les étapes doivent être déduites en fonction des informations d'ordre général présentes dans le texte. Vu le parcours effectué et compte tenu de l'altitude de certains cols secondaires utilisés par l'auteur, on peut néanmoins en déduire que le voyage a eu lieu à une période favorable, soit en été. Certaines activités pastorales et l'heure déjà peu tardive du coucher du soleil à la fin de la partie alpine du

parcours laissent penser que Jouvin de Rochefort a quitté les Alpes vers la fin du mois d'août ou au début du mois de septembre.

Les excursions d'Albert Jouvin de Rochefort

Les parcours annexes à l'itinéraire, effectués en aller et retour, sont une des particularités marquantes du voyage de Jouvin de Rochefort. Il convient dès lors de les considérer de plus près pour en identifier les motivations et s'arrêter plus longuement sur les conditions dans lesquelles ces *excursions* sont effectuées. Deux trajets annexes ont pu être identifiés au cours du voyage, plus précisément dans la seconde partie alpine qui conduit Jouvin de Rochefort du Valais à Trento. Le premier est effectué dans le Haut Valais, dans la Vallée de Conches. Alors que Jouvin de Rochefort se trouve à Zum Loch au pied du Nufenen, qu'il va franchir ultérieurement, il organise une journée supplémentaire pour aller voir la source du Rhône. Si le détour n'est pas très conséquent, il faut tout de même remonter la Vallée de Conches pendant quelques kilomètres, puis commencer l'ascension du col de la Furka d'où l'on pouvait voir le glacier du Rhône et la source du fleuve.⁴⁰⁸ Le texte montre que cette journée supplémentaire était prévue par Jouvin de Rochefort, qui avait cherché des renseignements afin de pouvoir la réaliser :

Je trouvay ensuite [...] Gestele [Obergesteln] où je m'instruisis du chemin que je devois tenir pour aller voir la source du Rhosne, comme aussi pour passer le mont Louvenen [Col du Nufenen] ; afin de descendre à Aïrol [Airolo], bourg sur le Tesin, au pied du mont saint Gotard, dont nous avons parlé cy-dessus, en entrant d'Italie dans la Suisse. On me conseilla de passer le Rhosne, pour m'en aller à Somloc [Zum Loch], où je trouverois des gens qui en avoient fait le chemin plusieurs fois, qui parloient aussi la Langue Italienne que j'avois plus en main que la Langue Suisse, ce que je fis.⁴⁰⁹

L'idée de se rendre auprès de la source du Rhône est donc antérieure à l'arrivée de Jouvin de Rochefort sur les lieux et met en évidence une organisation du voyage qui prévoit la visite de curiosités, en plaçant ces journées annexes au trajet sur le même plan que celles qui constituent une étape à proprement parler. L'expression utilisée, « aller voir », indique

⁴⁰⁸ Le texte précise qu'il faut compter deux heures de chemin de Zum Loch à la source du Rhône, ce qui peut laisser penser que la distance est faible, mais il ne peut s'agir du temps nécessaire pour la parcourir à pied. Le temps de trajet est vraisemblablement indiqué pour un parcours à cheval.

⁴⁰⁹ *Le Voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, t. III, p. 150.

bien la nature proto-touristique de l'excursion, tout comme le repas pris aux abords de la source :

[...] après avoir cheminé par les rochers qui sont tous à découvert, nous arrivâmes entre deux pointes de rochers hauts environ de vingt toises, entre lesquels rochers le Rhosne se précipite, qui prend sa source à un coup de fusil plus loin sur une planure couverte de rochers, ou sont plusieurs petits étangs, d'autant de sources qui se réduisent à un gros, en produisant un ruisseau de la grosseur d'un demi muid, qui fait le commencement du Rhosne, qui descend sans tourner de ce haut entre les rochers, par où nous le costoyâmes, après que nous eûmes fait collation d'une petite provision que nous avions faite à Somloc [Zum Loch] sur le bord de la source de ce grand torrent, dont l'eau ne nous sembla pas si bonne que le vin que nous y beuvions, bien qu'elle fust de mesme couleur, & mesme bien plus claire.⁴¹⁰

L'objet que Jouvin de Rochefort veut « aller voir » est crédité d'une importance assez grande pour justifier l'utilisation d'une journée de voyage, mais au-delà du temps qui lui est consacré, cette excursion implique également un effort supplémentaire, en l'occurrence librement consenti puisqu'il n'est pas absolument nécessaire à la poursuite du trajet. En effet, si Jouvin de Rochefort ne court pas le risque de se perdre, puisqu'il a engagé un guide, il lui faut néanmoins « monter fort rudement » pour atteindre le but convoité. L'organisation de l'excursion augmente également le coût du voyage, puisque le guide, qui conduira également le voyageur à Airolo en passant par le col du Nufenen, travaille une journée de plus. Que ce soit d'un point de vue temporel, physique ou financier, « aller voir » la source du Rhône implique donc de quitter une représentation linéaire du trajet pour adopter une perspective viatique qui inclut volontairement l'espace alpin dans le parcours plutôt qu'elle ne le subit passivement. Jouvin de Rochefort voyage dans les Alpes et non pas à travers.

La seconde excursion de ce type s'effectue en deux temps. Jouvin de Rochefort commence par remonter le Val Calanca pour le redescendre une fois qu'il a atteint le dernier village, mais l'aller et retour n'est pas motivé par la visite de la vallée : il s'agit plutôt d'une erreur d'itinéraire.

Cette petite Riviere fait encore plus de dix milles dans la vallée de Galance, jusqu'à Valbelle [Valbella], qui est le dernier village, où je croyois passer pour aller voir l'une des deux sources du Rhein, mais on me conseilla pour le plus

⁴¹⁰ *Le Voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, t. III, p. 151.

court & pour le plus fréquenté de ceux qui vont à Coire, de prendre mon chemin par le val Misancine.⁴¹¹

Si le Val Calanca n'était pas un but proto-touristique en soi, c'est par contre bien l'objet de la seconde excursion, la source du Rhin, qui a conduit Jouvin de Rochefort dans cette vallée. Dans l'impossibilité de parvenir à la source du Rhin par un chemin évident depuis l'endroit où il se trouve, il retourne sur ses pas pour se rendre dans la Valle Mesolcina, qui le mènera cette fois bien au but convoité. Si Jouvin de Rochefort avait déjà consenti à un effort supplémentaire pour aller voir la source du Rhône, le trajet qu'il entreprend cette fois est encore plus conséquent, même si on ne tient pas compte du détour involontaire par le Val Calanca. La Valle Mesolcina, qu'il doit remonter dans son intégralité, est non seulement plus longue que la distance qui sépare Zum Loch d'Oberwald d'où il a pu monter à la source du Rhône, mais il convient également de franchir à deux reprises le col du San Bernardino puisqu'il reviendra sur ses pas dans la Valle Mesolcina afin de poursuivre son voyage en direction de Chiavenna. Le parcours qui le conduit du col du San Bernardino à la source même est de surcroît moins évident puisqu'il ne se déroule pas sur le chemin d'un col très parcouru comme c'était le cas à la Furka. À l'ensemble de ces difficultés, il convient d'ajouter que Jouvin de Rochefort effectue à cette occasion en grande partie le trajet seul, n'ayant pas engagé de guide pour le conduire, se contentant des informations fournies par quelques voyageurs bienveillants avec qui il avait effectué la montée au col du San Bernardino :

[...] mes gens me quitterent-là qui s'en alloient à Sploug [Splügen], qui est une bourgade située au bord du Rhein, & me montrèrent un rocher qui s'éleve au dessus des autres, où je devois aller pour y voir au pied la source du Rhein, où j'arrivay heureusement, non sans grande fatigue de descendre & de monter par les rochers l'espace de deux heures que je les avois quittez, dont je fus bien payé lors que je vis un petit lac de la largeur d'un coup de fusil environné en façon d'un amphitheatre de plusieurs petites collines, d'où un nombre infini de petites sources s'écoule dans ce petit lac, qui rend ses eaux de la grosseur environ d'un demi muy, lesquelles forment le commencement du Rhein [...].⁴¹²

La fatigue engendrée par le parcours, somme toute assez alpin, est, selon l'expression utilisée par l'auteur, « payé[e] » par la vue de la source, qui vient récompenser l'effort fourni, ce qui illustre la perspective particulière du voyage de Jouvin de Rochefort. S'il est globalement construit selon un cheminement linéaire, qui conduit le voyageur d'étape en

⁴¹¹ *Le voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, t. III, p. 156.

⁴¹² *Le voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, p. 157.

étape à travers les Alpes, la mention de ces excursions effectuées « pour voir » donne une dimension supplémentaire au voyage : le narrateur se doit de « satisfai[re] sa curiosité ». ⁴¹³

Un parcours original

Bien que significatives, ces journées annexes restent malgré tout peu fréquentes au cours du voyage. La « curiosité » de Jouvin de Rochefort ne s'exerce cependant pas uniquement à l'occasion de ces excursions, mais également lorsqu'il effectue les étapes linéaires de son voyage. Le choix du parcours, qui s'écarte fréquemment des chemins battus, nous donne ainsi l'occasion d'apprécier un récit géographiquement neuf, certains cols fréquentés n'étant pas mentionnés dans d'autres textes. Le choix de franchir le col du Nufenen pour se rendre de la Vallée de Conches au Val Bedretto se justifie d'un point de vue géographique, car il représente une voie plus directe que celle qui consisterait à traverser le col de la Furka, puis celui du Gothard. Ce second parcours est plus long, aussi bien du point de vue du développement qu'en terme de dénivellation puisque la descente du col de la Furka pour parvenir au pied du Gothard fait perdre une bonne partie de l'altitude gagnée. Les voyageurs que nous avons abordés jusqu'à présent n'ont cependant pas arrêté leur choix sur le col du Nufenen pour quitter le Valais. Ceci s'explique si on considère leur provenance et leur destination. Ceux qui arrivent de France dans l'idée de se rendre en Italie par la Suisse n'ont pas besoin de remonter la quasi intégralité de la Vallée du Rhône pour effectuer la traversée des Alpes, les cols du Gd St-Bernard et du Simplon étant bien plus proches. Quant aux voyageurs qui arrivent depuis le nord de la Suisse ou depuis l'Allemagne, le chemin le plus direct passe par le col du Gothard. Du point de vue de la destination, les voyageurs souhaitant se rendre en Italie n'ont en principe pas besoin de quitter le Valais par le Nufenen. En revanche, Jouvin de Rochefort, qui a prévu d'aller à Chiavenna, choisit ainsi un chemin transversal plus rapide. Le col du Nufenen est donc quelque peu excentré pour la plupart des voyageurs qui effectuent une traversée des Alpes à destination de l'Italie. Son importance se situait alors plus à un niveau régional. Le choix de Jouvin de Rochefort est à mettre sur le compte de l'itinéraire particulier qu'il effectue dans les Alpes, son voyage ne s'étirant pas uniquement selon un axe nord-sud, mais également est-ouest.

⁴¹³ *Idem*, p. 158.

Si les excursions aux sources du Rhône et du Rhin étaient dûment prévues, nous pouvons également apprécier le souci d'organisation de Jouvin de Rochefort à l'occasion du franchissement de ce col. En effet, lorsqu'il se trouve dans la Vallée de Conches l'autre versant du Nufenen ne lui est pas inconnu dans la mesure où il s'était déjà rendu à Airolo à l'occasion de la première partie de son voyage alpin. En provenance du nord de l'Italie, il avait gagné la Lévantine pour traverser le Gothard et poursuivre son voyage par le plateau helvétique. Contraint par le mauvais temps de remettre le passage du Gothard au lendemain, il entreprend alors une promenade dans les environs d'Airolo en compagnie d'un voyageur qui connaît les lieux et les différents cols en usage. Jouvin de Rochefort profite de l'occasion pour étudier le chemin qui le reconduira ultérieurement sur ses pas depuis le Valais par le col du Nufenen.

Durant ce temps-là nous allâmes nous promener aux environs d'Airol [Airolo], ce que je fis exprès accompagné de ce jeune-homme qui estoit fort praticien de plusieurs passages qui sont pour aller en divers endroits des montagnes. Entre autres je luy demanday celui par où on passoit pour aller dans le Valais d'où je devois retourner à Airol, pour aller dans les Grisons pour y voir cette belle vallée de la Valteline, qui est à la vérité un chemin plus propre aux Chamois, dont il y en a une grande quantité par les monts des Alpes, qu'aux hommes.⁴¹⁴

Un espace temporel et géographique conséquent sépare pourtant le franchissement du Gothard de celui du Nufenen, le parcours de Jouvin de Rochefort l'ayant conduit du canton d'Uri au Valais en passant par Schwytz, Lucerne, Zoug, Zurich, Winterthur, Frauenfeld, Constance, Stein am Rhein, Schaffhouse, Bâle, Aarau, Soleure, Berne, Fribourg, Lausanne et Vevey. L'intérêt qu'il porte au versant tessinois du Nufenen et la mention de la suite du trajet dans la Valteline atteste d'une organisation assez précise : Jouvin de Rochefort ne voyage pas en flânant, mais selon un itinéraire bien défini, qu'il prend la peine d'anticiper lorsqu'il en a l'occasion.

Le contexte du franchissement du col du Nufenen étant cerné, il convient maintenant de s'arrêter plus dans le détail sur les commentaires de Jouvin de Rochefort qui fait un récit détaillé de sa montée en compagnie du guide avec qui il s'était déjà rendu à la source du Rhône. Partis du hameau de Zum Loch⁴¹⁵, ils remontent l'Ägenetal⁴¹⁶ qui

⁴¹⁴ *Le voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, p. 82. Nous avons corrigé Vaalais en Valais.

⁴¹⁵ Zum Loch, que Jouvin de Rochefort orthographie Somloc, vraisemblablement en fonction de ce qu'il parvient à comprendre de la prononciation du nom de lieu en Walliserdütsch, se trouve au débouché de la vallée qui conduit au Nufenen. Lieu de passage obligé, pour se rendre aux col du Gries et du Nufenen, le hameau abritait une souste et c'est également là que les droits de douane devaient être payés.

conduit aux cols du Gries et du Nufenen. Le premier était à l'époque un col important : combiné avec le col du Grimsel, il permettait le transit des marchandises entre l'Oberland bernois et les vallées d'Ossola. Le chemin suivi par Jouvin de Rochefort est donc assurément bien entretenu, ce d'autant plus qu'il mène à une « vacherie ». Les choses évoluent cependant lorsqu'il s'agit de quitter l'Ägenetal proprement dit, pour monter sur son coteau est afin de prendre la direction du col du Nufenen :

[...] nous quittâmes la vallée de Gerental, qui a bien encore une bonne lieuë, pour monter le mont Louvenen, couvert de neiges presque en toutes saisons de l'année, sur lesquelles nous grimpâmes environ deux heures, & autant avant que de les trouver. Après avoir passé les neiges, qui sont dures assez pour y cheminer, sans enfoncer que fort peu ; nous arrivâmes sur le haut, où il se fait une planure, dont on ne peut voir la fin de tous costez, estant en plusieurs endroits couverte de neiges, & aussi tost nous nous reposâmes sur un rocher qui nous servit de siege & de table pour y manger ce que nous avons apporté de Somloc, en considerant l'assiette du lieu, où nous ne voyions que les affreux deserts, & les rochers nuds & steriles, manque de chaleur capable de donner la vie aux plantes. Nous y avions mesme si grand froid, que nous fusmes obligez, le festin fini, de cheminer pour nous échauffer, bien que le Soleil donnast pour lors fort à plomb, mais il n'avoit de la vertu que pour nous éclairer dans ces lieux élevez, où nous craignons de faire rencontre de quelques Ours, dont il y a quantité par toutes ces montagnes, que nous passâmes sur le roc l'espace d'une heure, sans y trouver aucune trace de chemin, estant un passage tres rarement frequenté, si ce n'est de quelques habitans du païs.⁴¹⁷

Comme dans le cas de la visite à la source du Rhône, Jouvin de Rochefort mentionne son repas, pris une fois le point culminant du jour atteint : assis sur un rocher, il a tout loisir

⁴¹⁶ Jouvin de Rochefort appelle cette vallée le Gerental, mais c'est l'Ägenetal qu'il remonte. Si le Geretal est bien une vallée latérale de la rive gauche du Rhône, elle se trouve cependant plus à l'est et ne conduit à aucun col de passage. Le texte indiquant clairement que le voyageur franchit le col du Nufenen et arrive à l'extrémité ouest du Val Bedretto, soit au pied du Nufenen ; il ne peut y avoir de doute quant à l'itinéraire. Les deux vallées n'ont pas été inversées ultérieurement par les cartographes, comme c'est le cas pour la Dent Blanche et de la Dent d'Hérens, car c'est bien l'« Eginental » qui monte au col du Nufenen sur la carte qui figure dans la *Gemeiner loblicher Eydgnoschafft...* de Johannes Stumpf, parue en 1547-1548. La *Valesiae charta* de Sebastian Münster, orientée en direction du sud et publiée en 1545, est également précise à ce sujet. En revanche, la carte publiée dans la *Cosmographia* de Münster, orientée en direction de l'est peut prêter à confusion. Les vallées de l'« Agerntal » (Geretal) et de l'« Eginenthal » (Ägenetal) sont bien placées dans le bon ordre, la première étant plus à l'est que la seconde. Le village de « Gestillen » (Obergesteln), où Jouvin de Rochefort est allé se renseigner sur le parcours, est en revanche mal placé, dans la mesure où il se trouve trop à l'est et donc en face du Geretal alors qu'il devrait être plus proche de l'entrée de l'Ägenetal. Les mots « Stras gen Bellentz », qui désignent le chemin en direction de Bellinzona, soit le Nufenen sont également placés trop haut sur cette carte alors qu'ils devraient être très proches de la désignation « Ober Griess », soit le Griespass. Cette carte étant reproduite dans la *Cosmographie* de Belleforest, il est possible qu'elle ait influencé la rédaction du texte de Jouvin de Rochefort. Cf. cahier d'illustrations aux numéros II.1, II.2 et II.3. Etienne Bourdon aborde cette partie du voyage de Jouvin de Rochefort dans son livre, mais la description du parcours est erronée. *Le Voyage dans les Alpes...*, *op. cit.*, p. 199-200.

⁴¹⁷ *Le voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, p. 153.

de contempler « l'assiette du lieu ». Le moment choisi peut sembler anodin, car logique puisqu'il marque un temps d'arrêt : le voyageur peut lever ses yeux du chemin, pour les promener sur les alentours. Si la mention du dîner peut très bien être interprétée comme une anecdote, elle a cependant également une fonction dans le texte dans la mesure où le repas participe à la mise en scène de l'austérité du lieu. Jouvin de Rochefort prend effectivement soin de préciser qu'ils mangent « ce qu'[ils] [avaient] apporté de Somloc », bien que cela semble aller de soi, mais faire mention de l'autonomie requise dans ce type de traversée permet de souligner l'éloignement des voyageurs de tout lieu habité, dans un espace alpin où l'on ne peut rien se procurer. L'usage du terme « festin », qui sonne un peu surfait pour l'occasion, accentue l'antagonisme entre l'abondance d'en bas et l'austérité d'en haut. Les lieux sont en effet qualifiés « d'affreux déserts » et Jouvin de Rochefort précise que les « rochers nus et steriles, manque[nt] de chaleur capable de donner la vie aux plantes ». Le même procédé est appliqué lors du repas pris à la source du Rhône, la provenance des provisions étant également mentionnée. Quant à la comparaison entre l'abondance du bas et l'austérité du haut, elle apparaît cette fois sous la forme d'une boutade : « [...] l'eau [du torrent] ne nous sembla pas si bonne que le vin que nous y beuvions ».

L'élément principal qui ressort des remarques de Jouvin de Rochefort sur son ascension du col du Nufenen est assurément l'impression d'austérité de l'environnement alpin lorsqu'il est dénué de toute marque de présence humaine. La disparition du chemin et l'absence de fréquentation du col venant accentuer encore le sentiment de nudité environnante. La peur exprimée par le texte n'est pas le reflet d'un danger objectif : le narrateur ne risque pas de se perdre puisqu'il est accompagné par un guide. Les conditions météorologiques sont également bonnes du moment que le soleil « donne fort à plomb ». C'est bien l'impression subjective d'être dans un désert alpin qui domine et se reflète dans l'ensemble des appréciations, laissant par là imaginer le pire, comme la rencontre avec un ours. Le texte montre que le retour à la civilisation est attendu avec impatience :

Ayant quitté ces lieux deserts, nous trouvâmes les prairies où paissoit quantité de bétail, ce qui nous fit espérer de trouver bien-tost du monde ; & de vray nous

apperceûmes une vacherie, où il y avoit de pauvres gens qui vivent comme des sauvages dans les montagnes, pour y garder leurs troupeaux [...].⁴¹⁸

L'usage de la formule « ce qui nous fit espérer » est significatif : la présence du bétail est réconfortante dans la mesure où elle annonce celle des êtres humains, même s'il s'agit de personnes « vivant comme des sauvages ». Au-delà de ce jugement de valeur sur lequel nous reviendrons ultérieurement, la présence de cet alpage marque une frontière, celle du milieu occupé par l'homme. L'espace qui se trouve entre l'alpage rencontré lors de la montée, vers la bifurcation qui sépare les chemins du col du Nufenen et du col du Gries, et celui aperçu lors de la descente n'en fait en revanche pas partie : c'est le « désert » ressenti par Jouvin de Rochefort à l'heure du repas. Le voyageur ne sera pas pour autant refroidi par son expérience alpine du col du Nufenen. Il se rendra à nouveau dans des environnements aussi austères ultérieurement : « la curiosité » représente donc une motivation suffisante pour franchir la frontière de l'espace humanisé.

L'excursion effectuée à la source du Rhin se déroule en effet également sur un parcours au caractère alpin prononcé une fois que le chemin du col « bien battu & frayé des passants »⁴¹⁹ a été quitté. Dans le cas du Nufenen, ce sont les alpages qui marquent la limite du monde occupé par l'homme ; dans ce cas c'est le chemin du col qui présente une extension de cette zone. Le chemin, enclave rectiligne de l'espace humain au milieu du désert alpin, est ainsi simultanément point de départ et de retour de l'excursion à la source du Rhin, qui se trouve bien au-delà de toute zone habitée ou même simplement fréquentée par l'homme. Jouvin de Rochefort voyage seul cette fois : aucun guide n'est présent pour garantir le bon déroulement de cette nouvelle journée passée dans cet environnement désertique. Le repas n'est pas évoqué cette fois, mais les difficultés du parcours sont détaillées, particulièrement en ce qui concerne le retour :

[...] je fus en peine de retourner par le chemin que j'estois venu, n'y ayant aucun vestige qui peût me le montrer, en telle sorte que je me trouvay dans le danger de servir de pasture aux Ours, & aux autres bestes farouches qui habitent ces hautes montagnes. Il falut pour lors user de toute ma philosophie pour me retirer de là, le Soleil qui estoit pour lors à découvert, ne me servit pas peu à me guider ; car je le devois regarder du costé d'Orient, où ayant cheminé deux bonnes heures sous la mesme ligne, j'apperceus de loin un rocher que j'avois veu en allant à cette source ; ce qui me consola entierement, où estant arrivé, je

⁴¹⁸ *Le voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, p. 153.

⁴¹⁹ *Le Voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, p. 157.

trouvay le grand chemin que j'avois suivi en la compagnie de ces gens qui alloient à Ploug [Splügen] [...].⁴²⁰

L'absence de marque humaine, de « vestiges » selon l'expression de Jouvin de Rochefort, pose problème au voyageur, car elle l'oblige à se transposer dans un mode de réflexion qui n'est plus propre à l'espace occupé par l'homme, mais qui est conditionné par cet environnement alpin que l'homme n'a pas façonné à son usage. Comme au col du Nufenen, le pire est mentionné, Jouvin de Rochefort évoquant « le danger de servir de pasture aux Ours, & aux autres bestes farouches qui habitent ces hautes montagnes ». Le voyageur se doit donc d'adapter son raisonnement aux données de l'environnement dans lequel il se trouve et de pallier l'absence de repères humains en utilisant ceux pourvus par la nature, en l'occurrence la position du soleil ainsi qu'un rocher caractéristique. En d'autres termes, Jouvin de Rochefort a « utilisé toute sa philosophie » pour adapter son regard afin de parvenir à lire les signes qu'un voyageur ordinaire ne voit pas ou ne prend simplement pas la peine de regarder.

L'expérience alpine de Jouvin de Rochefort n'en restera pas là : le point le plus élevé de son parcours étant atteint au fond de la Valteline ou plus précisément dans une vallée latérale qui s'étire en direction du sud-est depuis Bormio. Jouvin de Rochefort, qui se rend à Trento ne choisit pas le chemin le plus évident, mais il adopte ici également une posture proto-touristique en visitant la Valteline jusqu'à son extrémité et en la quittant par un passage peu usuel pour un voyageur étranger. Si plusieurs récits de voyage relatent le franchissement du Passo d'Aprica – un col situé bas, puisqu'il culmine à 1175 m – qui aurait également pu servir à Jouvin de Rochefort pour se rendre dans le Trentin, le col qu'il utilise, le Passo della Sforzellina, situé à 3006 m et recouvert d'un glacier à l'époque où Jouvin de Rochefort l'a traversé, n'est pas un col de passage évident pour se rendre à Trento depuis la Valteline. Le narrateur n'ignore pourtant pas la possibilité offerte par le Passo d'Aprica. Sans forcément mentionner les cols nommément, il indique de nombreuses routes qui permettent de quitter la Valteline, soit en direction du sud comme le Passo di San Marco ou, justement, le Passo d'Aprica, soit en direction du nord comme le Val Melec qui permet de se rendre en Engadine par le Passo di Muretto ou encore la Vallée de Poschiavo, qui mène dans le canton des Grisons en passant par la Bernina. Le choix arrêté par Jouvin de Rochefort est donc conscient et ne résulte pas d'un

⁴²⁰ *Idem*, p. 158.

fourvoisement. Arrivé à Bormio, il évoque l'ensemble des possibilités utilisables pour sortir de ce lieu très encaissé en mentionnant trois rivières – donc trois vallées – qui aboutissent au village, lesquelles mènent à quatre passages. La première conduit dans le Tirol, la deuxième dans les Grisons et la troisième permet d'accéder soit à l'Etat de Venise par le Passo di Gavia, soit au Trentin par le Passo della Sforzellina qu'utilise Jouvin de Rochefort. Le voyageur témoigne ainsi d'une bonne connaissance globale de la région où il se trouve.

Le parcours s'annonce une nouvelle fois difficile, la vallée menant au col n'étant « point fréquentée »⁴²¹ selon Jouvin de Rochefort, qui entreprend de chercher des guides dans le village de « sainte Cateline », soit Santa Caterina Valfurva :

Ce fut là que je demanday des guides pour me conduire par les montagnes des Alpes, & pour descendre dans la vallée de None, qui est du Trentin, où je voulois aller ; mais pas un du village n'avoit fait ce chemin, & ne voulut m'accompagner dans un passage si difficile, couvert de neiges en toutes saisons de l'année, plus de cinq lieuës sur la cime, comme estant la plus haute qui soit de toutes les montagnes des Alpes, que j'estois cependant bien forcé de passer pour continuer le dessein de mon voyage ; tellement que leur ayant persuadé que je sçavois bien le chemin, mais que je ne voulois pas aller seul au travers des montagnes où je craignois les ours, & les autres bestes farouches qui y font leur retraite ; une feme me fit parler à son homme qui estoit à deux milles de-là, tout au bout de la vallée, où il fauchoit des prez, avec son camarade [...].⁴²²

Jouvin de Rochefort a facilement trouvé un guide pour traverser le Nufenen ; il a également pu obtenir des informations d'autres voyageurs pour trouver la source du Rhin. Dans ce cas par contre, le trajet projeté apparaît comme encore plus marqué par l'austérité puisque, selon le texte, les habitants du village n'ont jamais effectué la traversée. Jouvin de Rochefort, qui ne souhaite manifestement pas revenir sur ses pas comme il l'avait fait dans le Val Calanca va placer « le dessein » de son voyage au-dessus des incertitudes. Le mensonge de Jouvin de Rochefort – et la promesse d'un écu de France – ayant eu raison des craintes des deux hommes occupés à faucher, l'ascension du col peut bel et bien être entreprise.

Les habitants du lieu n'avaient cependant pas menti : le parcours à effectuer sur la neige est important comme en témoigne les temps donnés par Jouvin de Rochefort.

⁴²¹ *Le Voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, p. 172.

⁴²² *Idem*, p. 173. Le Val Furva où se trouve Jouvin de Rochefort est situé à l'est de Bormio, village qui se trouve à l'extrémité de la Valtelline. La langue utilisée dans la région étant un dialecte lombard, nous ne savons pas dans quelle langue Jouvin de Rochefort parvient à se faire comprendre de ses interlocuteurs.

L'ascension du col prend huit heures, dont quatre sur la neige – et la glace si l'on en croit « les glissades de plus de cent pas » qui rendent la progression difficile – les voyageurs courant « le danger de se rompre les jambes ou de se casser le col ». ⁴²³ Jouvin de Rochefort n'a cependant pas l'occasion de s'étendre sur la solitude du lieu, les trois étant rejoints par deux hommes qui effectuent la même traversée accompagnés d'un petit bœuf acheté à une foire de Bormio. Outre le fait de soulager le narrateur, cette rencontre montre que le choix de ce col n'est pas exceptionnel en soi, puisqu'il est utilisé à l'occasion par les gens du Trentin malgré les difficultés qu'il présente. La traversée relatée par Jouvin de Rochefort est cependant un témoignage très rare, car de tels cols ne sont en principe pas utilisés par des voyageurs étrangers et ne sont en conséquence pas abordés dans le cadre de récits de voyage. Son texte nous permet ainsi d'accéder à la description d'un espace alpin très originel, car éloigné des grandes voies de transit. Au-delà de ces impressions sur le parcours des glaciers et des rochers, sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement, son récit de la traversée du Passo della Sforzellina est également intéressant de par les informations qu'il contient au sujet des guides qui l'accompagnent, en particulier en ce qui concerne le cadre de vie des habitants de cette vallée reculée des Alpes.

Une attention pour les gens du lieu

Si l'ascension du col tient une place privilégiée au sein du récit, la soirée qui l'a précédée est également décrite dans le détail. Au-delà de l'originalité de son parcours, c'est bien la largeur du regard de Jouvin de Rochefort qui rend son texte précieux. Une fois ses guides engagés, il les accompagne chez eux où il est invité à prendre son repas et à passer la nuit. La manière avec laquelle les habitants reçoivent Jouvin de Rochefort est relatée de manière circonstanciée, en soulignant le caractère unique de cette visite pour des habitants qui n'ont pas l'occasion de voir des étrangers dans leur vallée.

[...] ils firent allumer du feu à leurs enfans pour apprester le souper, & aussitost m'apporterent le plus beau de leurs sieges qui estoit une petite cuvette de Sapin renversée, ne sçachant quelle posture, ny quel discours tenir devant moy. Chacun alloit & venoit dans cette chambre la teste nuë : on me faisoit une grande reverence à chaque parole qu'on me disoit ; le pere & la mere me firent

⁴²³ *Idem*, p. 177.

venir leur belle grande fille qui venoit de traire les vaches pour m'entretenir pendant qu'on accommoderoit le souper.⁴²⁴

Si l'on ne peut totalement exclure une certaine mise en scène de la part du narrateur, il semble évident que deux mondes se trouvent réunis dans cette « case »⁴²⁵ pour reprendre le terme de Jouvin de Rochefort. Nous avons déjà eu l'occasion de mesurer l'altérité alpine dans certains ouvrages du XVI^e siècle, les stratégies de figuration de l'inconnu mises en place par les cosmographes lorsqu'il s'agit de décrire la marmotte étant similaires à celles utilisées par les voyageurs en Amérique lorsqu'ils cherchent à rendre compte de la faune locale.⁴²⁶ Jouvin de Rochefort se trouve dans une position similaire, au niveau humain cette fois-ci. Si les informations sont intéressantes pour elles-mêmes, en tant que source de renseignements précis sur le mode de vie de ces montagnards, c'est surtout le regard que Jouvin de Rochefort porte sur cette différence qui est intéressant. Le narrateur, juge et partie de la soirée, pose un regard proto-ethnologique. Sa position que l'on serait presque tenté – anachronisme mis à part – de qualifier d'observation participante, lui donne en effet un accès privilégié à un mode de vie d'ordinaire inconnu des membres de l'élite culturelle dont il fait partie.

[...] on dressa la table, sur laquelle il n'y avoit ni nappe, ni serviettes, ni cousteaux, ni fourchetes, ni cuillieres ; si bien qu'il falut se servir de ses doigts pour manger les navets qu'ils avoient fait cuire dans le pot, avec de la farine, du sel, du beurre & du lait qu'ils mirent sur [la] table dans une escuelle de bois, & dans une autre qui estoit de liege, six oeufs, accompagnez de deux demi fromages, & de quelques morceaux de pain cuit à la façon de la ville qu'ils ne mangent pas ordinairement [...].

Pour ce qui regarde la boisson, on apporta un petit barillet de vin éventé : encore est-ce une chose assez extraordinaire de voir du vin parmy ces sortes de gens là, qui ne boivent ordinairement que du lait dans tous leurs repas ; mais il faut croire que ce vin estoit pour ces faucheurs de prez, qui ne peuvent travailler sans boire du vin, ainsi le festin estant dressé chacun s'assit par terre tout à l'entour de la table, où j'eus un plaisir tres-grand à voir leurs ceremonies, & leurs façons de faire pendant tout le souper ; car il ne s'étoient jamais veus à une table si bien couverte, ni a une telle rencontre. Le pere commença à me presenter ce plat de liege plein d'oeufs, où j'en pris un & je distribuay le reste à toute la compagnie ; le second mets fut le plat de bois plein de navets, où aussi tost que j'eus mis la main, le reste de la petite famille fit la mesme chose, où pas un n'osoit y retourner, qu'après que j'eus continué à manger de ces navets qui ne

⁴²⁴ *Le voyageur d'Europe...*, *op. cit.*, p. 174.

⁴²⁵ *Idem*, p. 173.

⁴²⁶ *Cf. infra*, chapitre I.

me semblèrent pas mauvais, ni mal apprestez : joint à cela que je n'estois pas dépourveu d'appetit [...].⁴²⁷

Si le ton n'est pas totalement neutre, le passage présentant quelques jugements de valeurs dans les dernières lignes citées, on notera d'emblée que le texte ne cherche ni à enjoliver ni à péjorer la réalité. La présentation de la table illustre certes par l'énumération de l'ensemble des objets manquants la rusticité des manières du lieu. La liste graduelle, qui met en évidence l'absence d'accessoires usuellement considérés comme de plus en plus nécessaires, permet de mesurer la différence qui sépare Jouvin de Rochefort des gens qui l'accueillent, mais le texte mentionne également de manière positive l'ensemble de la nourriture qui a pu être réunie. Comme au sommet du col du Nufenen, le terme « festin » semble quelque peu exagéré, mais l'ensemble ne suggère pas d'ironie. Les bergers sont mis à nus dans le sens qu'ils sont montrés tels quels dans leurs différentes activités, certes quelque peu perturbées par l'arrivée de cet étranger. Les bergers s'empresant de le recevoir au mieux, ils sont présentés sous leur meilleur jour, mais l'étalage de leur richesse ne fait qu'illustrer une simplicité qui relève plus de la précarité que de l'heureuse modestie des alpicoles, qui sera chantée quelques décennies plus tard, notamment dans le poème *Die Alpen* d'Albrecht von Haller. Dans un même registre, il est bien mentionné que ces paysans boivent ordinairement du lait, mais la présence de vin n'est pas tue, le texte la liant explicitement au travail effectué dans les champs. Jouvin de Rochefort rend ainsi compte selon un point de vue réaliste de la pauvreté de l'agriculture de montagne. Lorsqu'il s'exprime en une phrase synthétique, c'est pour dire « voilà la vie de ces pauvres vachers ».

Si la place importante que Jouvin de Rochefort réserve aux paysans du Val Furva est évidemment due à la proximité occasionnée par son accueil dans leur alpage, il mentionne également les vachers du Nufenen, premier signe de vie humaine rencontré lors de la descente du col. S'il est satisfait de cette rencontre rassurante, la description n'a rien de très flatteur :

[...] nous apperceûmes une vacherie, où il y avoit de pauvres gens qui vivent comme des sauvages dans les montagnes, pour y garder leurs troupeaux, & en tirer le lait dont ils font des fromages, pour les porter vendre aux villages. Si je voulois décrire la Pauvreté, je ne me servirois d'autre chose que de représenter ce lieu de retraite de ces pauvres vachers, qui ne vivent que de lactage, sans

⁴²⁷ *Le Voyageur d'Europe, op. cit.*, p. 175.

pain, sans viande, sans vin, sans lit, sans souliers, sans habits, sans chemise & sans aucune douceur de la vie. Ils ne savent ce que c'est que d'entendre la Messe les jours d'obligation, & ils savent qu'ils sont Catholiques, car ils sont du Canton d'Uri, dans la partie qui est du costé d'Italie, aussi ils en parlent la Langue, où nous continuâmes nostre route [...].⁴²⁸

L'évocation de ces bergers très dénudés contraste avec les passages que nous avons évoqués précédemment ; une fois placées côte à côte, les descriptions du Nufenen et du Val Furva paraissent antagonistes. Les réalités ne doivent pourtant pas être fondamentalement différentes : le texte indique que les bergers des deux alpages élèvent des vaches et fabriquent du fromage. Ici également, la description de Jouvin de Rochefort procède par l'apposition d'une multitude d'objets manquants – de nature alimentaire et vestimentaire cette fois-ci – mais les deux conclusions diffèrent diamétralement. Alors que l'absence de services sur la table du Val Furva ne portait pas à conséquence, l'auteur montrant bien que tout le monde a pu manger en se servant avec les mains, la liste des objets qui font défaut aux vachers du Nufenen est utilisée pour illustrer une nudité matérielle et même spirituelle. Les deux descriptions se contredisent, car elles n'ont pas la même portée. Alors que l'expérience du Val Furva est relatée selon un point de vue globalement fidèle, le dénuement des bergers du Nufenen est exagéré pour en faire une figure paradigmatique de la pauvreté. Dans les deux cas, le texte de Jouvin de Rochefort livre une image des bergers des Alpes qui se situe aux antipodes de celle qui sera construite au XVIII^e siècle.

Fatigue et dangers du chemin

L'intérêt de Jouvin de Rochefort pour les conditions des paysans se manifeste également de manière plus globale dans une attention aux ressources agricoles des lieux qu'il traverse. La question de la fertilité des vallées est fréquemment abordée par les voyageurs et le texte ne présente pas vraiment d'originalité lorsqu'il mentionne la richesse agricole de la Valteline, particularité reconnue de tous. Les descriptions circonstanciées des parties les plus alpines du trajet sont en revanche intéressantes à considérer puisque les autres voyageurs ne s'y sont pas aventurés. On l'a vu, Jouvin de Rochefort est sensible à la solitude et à l'austérité de ces endroits, mais il nous reste encore à considérer les aspects plus pratiques mentionnés au fil du texte à l'occasion de la traversée du Nufenen,

⁴²⁸ *Le Voyageur d'Europe, op. cit.*, p. 153-154.

de l'excursion à la source du Rhin et de la traversée du Passo della Sforzellina. Si ces trois passages ne sont pas dépourvus de difficultés, le texte reste assez sobre et ne place pas le narrateur dans la posture d'un héros confronté à une épreuve.

En ce qui concerne le Nufenen, la première partie du chemin ne pose pas de problème en raison de son bon entretien. Cette facilité est rendue dans le récit, Jouvin de Rochefort indiquant simplement le déroulement du parcours dans un texte qui donne une image rassurante de l'environnement alpin qui entoure le voyageur : « nous cheminâmes une bonne heure, jusqu'à une vacherie, où l'on fait des fromages, & où se retire le bétail, qui va paistre sur les montagnes, qui ne sont pas bien hautes [...] ». ⁴²⁹ La seconde partie du trajet, qui commence à l'endroit où les voyageurs doivent quitter le chemin commun aux cols du Gries et du Nufenen pour monter sur le coteau du vallon, devient par contre plus difficile. Le texte précise que le Nufenen est « couvert de neiges presque en toutes saisons de l'année ». Jouvin de Rochefort n'utilise cependant pas cet inconvénient potentiel pour donner une tournure dramatique à son récit, car il reste factuel :

Après avoir passé les neiges, qui sont dures assez pour y cheminer, sans enfoncer que fort peu ; nous arrivâmes sur le haut, où il se fait une planure, dont on ne peut voir la fin de tous costez, estant en plusieurs endroits couverte de neiges [...]. ⁴³⁰

Si la neige n'était pas assez meuble pour avoir rendu le parcours difficile, la descente réserve quelques surprises, qui sont cependant décrites simplement : « En suite nous arrivâmes à la fin de cette planure où commence une profonde vallée environnée de rochers escarpez [...] où nous descendimes avec beaucoup de difficulté, pendant une heure & demie ». Le texte ne s'attarde pas sur la question, le paragraphe suivant étant consacré aux prairies, au bétail et à la pauvreté des vachers dont il a été question ci-dessus.

Des trois parties alpines mentionnées, l'ascension du Nufenen est assurément la moins difficile : l'excursion à la source du Rhin a lieu en majeure partie dans un terrain sans chemin tandis que le passage du col de la Sforzellina a contraint Jouvin de Rochefort et ses guides à marcher longuement sur de la neige et des glaciers. Le texte aurait donc d'autres occasions pour devenir dramatique, mais il reste factuel. Jouvin de Rochefort s'exprime en des termes très simples une fois qu'il est parvenu à la source du Rhin : « [...]

⁴²⁹ *Le Voyageur d'Europe, op. cit.*, p. 152.

⁴³⁰ *Ibidem.*

j'arrivay heureusement, non sans grande fatigue de descendre & de monter par les rochers l'espace de deux heures [...] ». Quant à la descente, il mentionne le risque de se perdre, mais ne donne pas d'autres détails sur les difficultés du parcours.

Le Passo della Sforzellina, passage plus hasardeux, est abordé de manière plus détaillée par Jouvin de Rochefort :

Ensuite nous trouvâmes les neiges sur lesquelles on peut marcher sans beaucoup enfoncer ; car le Soleil dans la plus grande chaleur de l'année en ayant fondu quelque peu au dessus, il s'y fait comme une crouste qui s'endurcit à mesure que la neige fonduë penetre le dessous, où cela se prend & se durcit en l'estat capable d'empescher qu'on y enfonce plus d'un demi-pied, & mesme en plusieurs endroits on y chemine dessus : mais le pire est qu'il nous falloit monter en cheminant sur les neiges, où souvent nous faisons des glissades de plus de cent pas dans le danger de se rompre les jambes ou de se casser le col.⁴³¹

Si la dureté de la neige est déjà mentionnée à l'occasion du passage du col du Nufenen, le texte fournit plus d'informations, puisqu'il cherche à expliquer les propriétés de cette neige, qui permet au voyageur de ne pas s'enfoncer. Si le danger des glissades est évoqué, il n'est cependant pas le seul qui guette le voyageur, Jouvin de Rochefort mentionnant également une sorte de grosse crevasse qui rend difficile leur progression. La description de cet obstacle et les explications sur son franchissement hasardeux constituent les deux seuls passages du récit où le danger est mis en scène de manière à tenir le lecteur dans l'incertitude quant à l'issue de la mésaventure :

[...] nous fûmes bien surpris lors que nous [...] trouvâmes une ouverture qui nous coupoit le chemin ; en telle sorte qu'il falut la costoyer n'y ayant pas de moyen de la franchir, pour ce qu'elle avoit plus d'une toise de largeur ; outre qu'elle estoit si profonde qu'on ne pouvoit voir le fond, qui estoit de glace plus claire que le cristal, de la hauteur des tours de Nostre-Dame de Paris, ce qu'on ne pouvoit regarder sans frayeur [...]. Après que nous eûmes costoyé cette ouverture de neiges environ une heure, il se trouva comme par permission de Dieu, un petit espace de neige large environ de deux pieds en façon d'un pont qui ne s'estoit point separée, comme le reste de cette ouverture, où je craignois qu'en passant elle ne fondist sous les pieds ; c'est pourquoy pour l'éprouver, je fis passer mes guides les premiers, que je suivis heureusement. Ce n'estoit pas le tout, car ces deux survenus [les deux rencontrés dans la montée] estoient bien en peine de faire passer leur petit boeuf, à qui ils couvrirent les yeux pour le conduire plus facilement par ce passage, où estant sur le milieu les pieds de derriere luy manquerent ayant rompu une partie de ce pont de neige qui ne tenoit plus gueres, dans la crainte de voir bien-tost perir le petit boeuf dans l'ouverture, & mesme ceux qui le tenoient par la corde sur le bord, qu'il auroit sans doute entraîné dans le mesme precipice, mais toutes choses arriverent si

⁴³¹ *Le Voyageur d'Europe, op. cit.*, p. 177.

heureusement que le petit boeuf qui avoit le train de derriere dans le precipice, s'en retira par le moyen des pieds de devant, & d'une corde qu'il avoit au col, par où ces pauvres gens le tirerent hors de ce danger.⁴³²

Les risques encourus sont évoqués dans le détail, mais le narrateur ne se place pas pour autant dans une position de héros. Dans l'incertitude au sujet de la solidité du pont de neige qui recouvre la crevasse, il dit qu'il a envoyé ses guides en avant afin de le tester. Quant à celui qui court le plus grand risque, il s'agit du petit boeuf et non de Jouvin de Rochefort.

Jusqu'ici, les glissades sont évoquées comme un danger, mais il n'en va pas de même sur l'autre versant du col où Jouvin de Rochefort peut profiter d'un traîneau mis à disposition par ses guides :

[...] je descendis d'une maniere plaisante, par le moyen d'un des vans que ces bonnes gens portoient, dans lequel m'étant embarqué comme dessus une ramasse du mont Senis, je me laissay aller de ce haut sur les neiges, où je glissay l'espace environ d'un quart d'heure, avec telle vitesse, que je fis dans ce temps près d'une lieuë Françoise, où j'attendis mes gens qui ne vinrent qu'une grande demi heure après, pour me débarquer, à cause qu'ils se faisoit une platte forme où je ne pouvois glisser, & me rembarquer qu'un peu plus avant, d'où je fis encore plus de chemin, quoy que ce ne fust pas avec tant de vistesse, car la montagne n'estoit pas si droite, & ce avec d'autant plus de plaisir, que j'avois le temps de gouter ce divertissement [...].⁴³³

Le récit de cette descente inhabituelle fait surgir quelques questions pratiques. Les ramasses utilisées au Col du Mont-Cenis en France, qui sont mentionnées par Jouvin de Rochefort en guise de comparaison, sont en effet conduites par les paysans alors qu'ici le voyageur est, selon le texte, laissé seul à bord. Si on peut imaginer que ses guides lui ont indiqué une route assez directe à suivre, le problème du freinage reste entier... Jouvin de Rochefort ne fournit en effet aucune indication sur la manière de conduire l'engin et il ne se donne pas un rôle très actif lors de cette descente : une fois arrêté par un replat, il attend ses guides pour être « débarqué ». L'épisode, qui aurait pu servir à héroïser le narrateur en le faisant surmonter les dangers aux commandes de son engin, n'est pas du tout abordé selon cet angle. Jouvin de Rochefort est d'une part montré comme totalement dépendant de ses guides et, d'autre part, aucun des risques encourus n'est mentionné. L'accent est mis sur le plaisir procuré par ce moyen de locomotion, mais

⁴³² *Le Voyageur d'Europe, op. cit.*, p. 178-179.

⁴³³ *Le Voyageur d'Europe, op. cit.*, p. 181.

également sur son extraordinaire efficacité. La vitesse n'est pas liée au danger ; elle est mentionnée pour mettre en évidence le chemin parcouru dans un laps de temps extrêmement faible. Cet épisode plaisant a valeur de clôture : c'est par cette descente rapide et divertissante que Jouvin de Rochefort parvient au terme de son périple alpin.

*

* *

Au terme de ce parcours dans la littérature géographique et viatique du XVII^e siècle, on peut constater que les deux genres n'accordent pas la même place à l'environnement alpin. Dans le cas de la littérature viatique, même si la part alpine du voyage ne représente qu'une petite portion de l'itinéraire global, les Alpes sont en général abordées de manière assez détaillée, ce qui permet la reconstitution précise de l'itinéraire choisi. Inversement, la littérature géographique généraliste est en comparaison plus avare en informations. Si les Alpes apparaissent souvent comme un élément marquant du trajet effectué par le voyageur, elles ne constituent en revanche pas un point central à développer pour l'auteur d'une description géographique de l'espace helvétique. L'expérience personnelle, qui lie le voyageur à l'environnement alpin, est assurément responsable de cette différence. Le caractère difficile, ou en tous les cas exceptionnel, des étapes alpines d'un voyage est susceptible d'accroître leur importance au sein du récit. Les deux genres se rejoignent en revanche dans le développement de certaines thématiques fréquemment reprises. Les Alpes sont ainsi majoritairement appréhendées dans leur rapport à l'homme et non en tant qu'espace. Si les ressources alimentaires qu'on peut y trouver sont souvent mentionnées, le relief alpin est également mis en évidence dans son rôle de démarcation et de séparation, aussi bien d'un point de vue cantonal qu'au niveau des différents Etats.

Au sein de la littérature géographique, la question de l'usage des sources est naturellement centrale. Il convient également d'évaluer l'apport du XVII^e siècle. Si les descriptions locales comportent des informations complémentaires précises, on constate néanmoins la présence conséquente d'un fonds commun d'informations, essentiellement tirées de Münster et Stumpf ou encore de la description des Alpes de Simler. L'héritage culturel tient une place d'autant plus importante que la littérature à disposition est plus

abondante qu'au XVI^e siècle. En effet, les auteurs du XVII^e siècle puisent chez leurs prédécesseurs les informations qu'ils jugent intéressantes. Les auteurs de descriptions de l'Europe et du monde n'étant pas familiers de l'espace helvétique, leurs textes sont construits sur un principe de compilation. Dans le cas des descriptions de la Confédération, beaucoup d'informations sont tirées de Münster et de Stumpf. Ces auteurs ne se limitent cependant pas toujours à une simple reformulation d'une matière déjà connue. On peut en effet mesurer occasionnellement une mise à jour de l'information, notamment en ce qui concerne les glaciers, leur avancement inquiétant pour les populations de l'époque étant mis en évidence chez certains auteurs du XVII^e siècle. Dans le cas des descriptions géographiques locales, les textes présentent plus d'informations originales, même si des sources anciennes restent utilisées. L'expérience des auteurs n'est ainsi pas uniquement présente dans les sources viatiques ; Cysat et Pfendler livrent des textes qui présentent des apports personnels. De plus, si l'autorité des auteurs du XVI^e siècle semble globalement admise, Pfendler n'hésite pas à reprendre les textes anciens en corrigeant les informations qu'il juge erronées, sans pour autant être en mesure de contrebalancer l'importante diffusion directe et indirecte que ces ouvrages ont connue.

En ce qui concerne la littérature viatique, le point le plus important à prendre en considération est sa grande diversité. Si certains auteurs taisent le passage des Alpes, d'autres y consacrent une part non négligeable du récit. Ces textes laissent place à l'expression de l'expérience personnelle des auteurs, ce qui permet d'observer la diversité des regards portés sur les Alpes. Ils peuvent en effet diverger considérablement et ce pour un même trajet, effectué dans le même sens dans des conditions similaires, comme c'est le cas dans les récits de Huguetan, Raymond et Evelyn au Simplon. Au-delà de l'expérience personnelle du voyageur, ces textes donnent accès à une perception, forcément subjective du milieu parcouru. De Champion se sert ainsi des difficultés liées à la traversée des Alpes pour mettre en évidence un sentiment d'injustice tandis que Jouvin de Rochefort exprime un sentiment subjectif d'insécurité lors de sa traversée du col du Nufenen. Ces récits viatiques ne transmettent cependant pas uniquement des impressions récoltées au cours du voyage, certaines données qui relèvent d'un imaginaire collectif étant également identifiables. Il est notamment question de l'honnêteté des Suisses et de l'adéquation entre la population et le milieu naturel. Parfois corroborées, parfois démenties frontalement, ces notations illustrent la confrontation entre images préconçues et réalité, choc qui n'épargne

pas toujours les attentes du voyageur. Il arrive que les textes abordent frontalement des réalités peu riantes, comme la pauvreté des bergers des Alpes, décrite parfois de façon très neutre, parfois avec une certaine emphase, comme en témoignent certains passages du texte de Jouvin de Rochefort. Il convient dès lors d'être prudent si on tente d'opérer des classifications dans le domaine de la perception des Alpes. La plupart de ces voyageurs appartiennent à un milieu socioculturel similaire et sont étrangers à l'arc alpin, mais les différences très marquées entre les récits montrent bien le caractère hasardeux de toute volonté classificatoire. Le voyage exceptionnel de Jouvin de Rochefort vient confirmer ces constatations : le choix inédit de son itinéraire et la largeur de ses vues le distinguent des autres voyageurs contemporains.

CHAPITRE III : PRATIQUES VIATIQUES. VOYAGES DE CURIOSITÉ AU XVIII^E SIÈCLE

Nous vîmes de dessus une terrasse un des plus beaux coups d'œil du monde, le plus grand et le plus agréable bassin de l'Europe...

Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, 1728.

I. LES TEXTES VIATIQUES DU XVIII^E SIÈCLE

Notre corpus de textes viatiques du XVIII^e siècle se distingue de celui du XVII^e siècle par le fait que la majeure partie des récits ne concerne pas des voyages de transit, mais des voyages réalisés à l'intérieur de la Confédération. Si les parcours spécifiquement alpins, comme celui de Jouvin de Rochefort, sont peu nombreux au XVII^e siècle, ils deviennent en revanche courants dès le début du XVIII^e siècle. Le corpus comprend bien quelques textes de voyageurs étrangers qui traversent les Alpes suisses dans le but de se rendre en Italie comme l'aventurier Giacomo Casanova (1725-1798) ou l'écrivain Joseph Addison (1672-1719), mais ces textes ne sont pas représentatifs de l'ensemble des récits de voyage. De nombreux récits sont rédigés par des voyageurs originaires de la Confédération, qui effectuent des parcours plus ou moins étendus à travers leur propre pays. Un texte, attribué par les éditeurs du *Journal Helvétique* au topographe lucernois Franz Ludwig Pfyffer de Wyher (1716-1802),⁴³⁴ relate ainsi l'ascension du Pilate depuis la plaine et donne une description circonstanciée des différents versants de la montagne tandis que Johann Georg Sulzer (1720-1779), qui effectue la même ascension, poursuit son voyage pour se rendre au Gothard, puis franchir le col de l'Oberalp avant de revenir à Zurich par les Grisons. Le voyageur le plus assidu est cependant sans conteste Johann Jakob Scheuchzer qui s'est rendu à de nombreuses reprises dans les Alpes. Neuf récits de voyage, effectués entre 1702 et 1711, relatent différents parcours à travers la Suisse. Les voyageurs suisses ne sont cependant pas les seuls représentants de ce transit intérieur à la Confédération puisque des étrangers consacrent également du temps à un voyage helvétique. Le Français Charles de Sainte Maure visite ainsi la Suisse en 1722 comme il le relate dans un ouvrage qui traite également de ses voyages effectués en Grèce et en Italie

⁴³⁴ Pfyffer de Wyher a réalisé en 1750 un relief du Pilate.

notamment. S'il consacre une partie de son temps au Plateau et aux villes, il ne manque pas de se rendre au Pilate et au col du Gothard avant de visiter le Jura.

Les récits de voyage que nous avons réunis présentent ainsi dans la plupart des cas une part alpine plus importante que la majeure partie des textes similaires du XVII^e siècle. Si la fonction épistémique de ces récits de voyage est bien présente, certains textes s'en écartent, les motivations des voyageurs étant très différentes selon les cas. Les parcours utilitaires ne représentent plus la majorité des récits : le but fondamental du texte n'est donc plus de laisser des informations d'ordre pratique à d'éventuels successeurs, mais plutôt de rendre compte d'une expérience. La fonction testimoniale prend ainsi souvent le pas sur la fonction épistémique, même si ces récits continuent évidemment d'être une source de renseignements pour des voyageurs ultérieurs qui prendraient le même chemin. Dans la plupart des cas, le parcours entrepris n'est pas construit en fonction d'une destination, mais se développe en suivant les intérêts du voyageur, qui s'arrête souvent à la description d'éléments naturels. De nombreux trajets sont effectués sous la forme d'une boucle qui reconduit le voyageur à son point de départ. A l'exception des voyages utilitaires de transit, les textes abordés dans ce chapitre peuvent être considérés comme des voyages de curiosité, que l'on pourrait qualifier de proto-touristiques. Certains textes présentent un aspect savant très prononcé en raison des intérêts naturalistes de leur auteur. Le nombre de cols franchis et mentionnés est plus important que dans les textes des XVI^e et XVII^e siècles, mais certains parcours reviennent plus fréquemment que d'autres. En raison du caractère intra-national et parfois même intra-cantonal des trajets évoqués par les voyageurs, les cols mentionnés ne sont, contrairement au XVII^e siècle, pas uniquement des cols de grande importance comme le Gothard ou le Splügen, mais également des passages qui relient deux vallées alpines.

1. Les cols alpins mentionnés dans le corpus

	Nom du col	Villages ou vallées situés sur les deux versants
1	Col du Gothard	Göschenen au N et Airolo au S
2	Col du Grimsel	Guttannen au N et Obergesteln au Sud
3	Col du Splügen	Splügen au N et Campodolcino au S
4	Col de la Bernina	Pontresina au N et Poschiavo au S
5	Col de la Furka	Urserental à l'E et Vallée de Conches à l'O
6	Col de l'Oberalp	Urserental à l'O et Surselva à l'E
7	Col du Gd St-Bernard	Bourg St-Pierre au N et Etroubles au S
8	Col de la Gemmi	Loèche-les-Bains au S et Kandersteg au N
9	Grosse Scheidegg	Grindelwald à l'O et Meiringen à l'E
10	Jochpass	Gental à l'O et Engelberg à l'E
11	Brünigpass	Haslital au S et Lungern au N
12	Haggenegg	Alpthal au NE et Schwytz au SO
13	Sefinenfurgge	Kiental à l'O et Lauterbrunnental à l'E
14	Hohtürli	Kandersteg à l'O et Kiental à l'E
15	Plasseggenpass	Tschagguns au N et St. Antönien au S

2. La place réservée aux Alpes dans les différents types de récits de voyage

Les voyages de transit

La part alpine du voyage étant en général importante dans les textes de notre corpus, les passages alpins devraient tenir une place correspondante au sein du récit. C'est vrai pour la plupart des textes convoqués, mais il convient néanmoins de tenir compte de la diversité du corpus, qui comprend également des textes viatiques de transit. Ces récits accordant une place moins importante à l'espace alpin, nous les abordons brièvement afin de mettre en évidence les représentations des Alpes que l'on peut y observer. Le célèbre Casanova nous donne une première impression alors qu'il franchit le col du Gd St-

Bernard en 1750 à l'occasion d'un trajet qui le conduit de Genève à Parme. Aucun détail géographique n'est fourni à propos du parcours. Les régions traversées ne sont pas mentionnées : seul le col utilisé, le lieu de départ et l'arrivée sont portés à la connaissance du lecteur. Les conditions du voyage sont en revanche brièvement évoquées : la saison est « mauvaise » et le col a été franchi en trois jours par le narrateur, qui était accompagné de sept mulets et d'un domestique. Casanova est d'humeur triste : à Genève, il a quitté Henriette, son grand amour. C'est dans ce contexte qu'il évoque les difficultés liées au passage de la chaîne des Alpes :

Un homme accablé par une grande douleur a l'avantage que rien ne lui paraît pénible. C'est une espèce de désespoir qui a aussi ses douceurs. Je ne sentais ni la faim, ni la soif, ni le froid qui gelaît la nature sur cette affreuse partie des Alpes, ni la fatigue inséparable de ce pénible et dangereux passage.⁴³⁵

Bien que le texte n'apporte pas d'informations concrètes sur le trajet parcouru, il permet en revanche d'accéder aux représentations communes des Alpes, telles qu'elles apparaissent dans un récit qui ne leur est pas spécifiquement consacré. L'espace traversé est inexistant dans la narration, mais les difficultés liées au parcours effectué dans cette région alpine d'altitude – qualifiée « d'affreuse partie des Alpes » – sont dûment mentionnées. Dans la perspective commune, les Alpes sont donc avant tout considérées comme un espace pénible et potentiellement dangereux. Ce point de vue semble assez répandu pour permettre à Casanova de l'évoquer au sein du texte sans fournir d'explications à son lecteur. Le procédé de relativisation des difficultés rencontrées permet de mettre en évidence la douleur du narrateur, tellement importante qu'elle surpasse les contraintes qui sont associées au milieu. Casanova ne dit rien – ou presque – des Alpes dans ce passage, le but du texte étant ailleurs, mais l'usage qu'il fait de cet élément souligne les représentations négatives qui sont liées au relief : dans l'imaginaire collectif, l'espace alpin est avant tout synonyme de difficultés, de fatigue et de dangers.

Si Casanova ne voit pas les montagnes, abstraction faite de leurs désagréments, Joseph Addison témoigne lui aussi dans sa correspondance des difficultés rencontrées lors du franchissement des Alpes.⁴³⁶ Ceci ne l'empêche cependant pas d'avoir une vision plus

⁴³⁵ Jacques Casanova, *Mémoires*, Paris, Paulin, 1833, t. III, p. 114.

⁴³⁶ « I am just now arriv'd at Geneva by a very troublesome Journey over the Alps where I have bin fore some days together shivering among the Eternal Snows. My head is still Giddy with mountains and

esthétique lorsqu'il lui est donné de les contempler de plus loin alors qu'il se trouve à Genève :

Another Effect the Alps have on Geneva is, that the Sun here rises later and sets sooner than it does to other Places of the same Latitude. I have often observed that the Top of the neighbouring Mountains have been covered with Light above half an Hour after Sun is down, in respect of those who live at Geneva. These Mountains [...] make up an Horizon that has something in it very singular and agreeable. On one side you have the long Tract of Hills, that goes under the Name of Mount Jura, covered with Vineyards and Pasturage, and on the other huge Precipices of naked Rocks rising up in a thousand odd Figures, and cleft in some Places, so as to discover high Mountains of Snow that lie several Leagues behind them.⁴³⁷

Les éléments viatiques de la lettre d'Addison et ces lignes qui décrivent le paysage visible de Genève donnent à voir deux perspectives fondamentalement différentes sur les Alpes. Evocation de l'espace alpin en tant que milieu hostile et considérations esthétiques peuvent apparaître chez un même auteur sans que l'on doive pour autant y chercher une quelconque contradiction, le contexte dans lequel les montagnes sont considérées influençant considérablement les propos qui leur sont consacrés. Une autre perspective contrastée nous est offerte par le secrétaire de Voltaire, Cosimo Alessandro Collini (1727-1806). La traversée de l'espace alpin est évoquée dans son autobiographie intitulée *Relation de mon séjour auprès de Voltaire*. Collini ne connaissait pas encore son futur patron lorsqu'il entreprit de quitter son Italie natale. Parti de Pise avec « deux compagnons » « au milieu de l'été 1749 »⁴³⁸, il traverse les Alpes pour se rendre à Coire avant de poursuivre son chemin en direction de la Prusse où il rencontrera Voltaire en 1750. Collini présente ce voyage comme une réponse à son souhait de voir le monde⁴³⁹, mais Raymond Trousson fait part de raisons moins avouables. Collini aurait aidé un ami à enlever la femme de ses désirs et aurait donc dû prendre la fuite avec eux jusqu'à Coire où les deux amoureux se sont mariés.⁴⁴⁰ Dans l'impossibilité de rentrer dans son pays à la suite de ce scandale,

precipices and you cant Imagine how much I am pleas'd with the sight of a Plain [...] », *The letters of Joseph Addison*, Walter Graham (ed.), Oxford, At the Clarendon Press, 1941, Lettre 25, p. 30.

⁴³⁷ Joseph Addison, *Remarks on several parts of Italy, &c. In the Years, 1701, 1702, 1703*, London, Printed for J. and R. Tonson and S. Draper, 1753, p. 259. La première édition du texte date de 1705.

⁴³⁸ Côme Alexandre Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*, Raymond Trousson (éd.), Paris, Honoré Champion, 2009, p. 40.

⁴³⁹ « Enfin mes goûts et les circonstances m'affermirent dans ce projet séduisant, et je répétais sans cesse ces paroles d'un Anglais qui ne faisait que voyager : « Il faut bien voir le monde avant d'en sortir. » ». Collini, *op. cit.*, *Ibidem*.

⁴⁴⁰ Collini, *op. cit.*, Introduction, p. 8.

Collini a poursuivi en direction de l'Allemagne. Ce voyage – ou cette fuite – a conduit les trois amis du nord de l'Italie aux Grisons par le col du Splügen et la Viamala. Le col ne fait pas l'objet de commentaires particuliers de la part de Collini, qui mentionne le parcours d'une façon très synthétique :

Le lendemain, au point du jour, nous partîmes de Riva, nous passâmes par Chiavennes, et traversant le territoire de Campo-Dolcino, que ses campagnes fertiles et ses sites pittoresques rendent digne de ce nom, nous nous arrêtâmes dans un village près de la source du Rhin, et le jour suivant, de bonne heure, nous traversâmes la montagne de Splügen et le bourg de ce nom.⁴⁴¹

Le texte est centré sur l'aspect riant de la Valle San Giacomo qui donne accès au col du Splügen et ne s'arrête pas sur la fatigue liée à l'ascension. Il en va par contre autrement de la suite du parcours, qui se doit de franchir la Viamala pour passer les gorges où coule l'Hinterrhein :

Ces montagnes escarpées couvertes de neiges éternelles, et des blocs énormes de rochers, semblent défendre aux hommes de pénétrer au-delà ; on croit voir les limites de l'univers. De noirs sapins couronnent ces masses perpendiculaires et ombragent un bras du Rhin qui, roulant avec impétuosité, fait retentir ces lieux sauvages d'un fracas épouvantable, et se fraie un passage à travers les abîmes et les précipices.⁴⁴²

Le récit de Collini adopte une position différente de celui de Casanova, le texte s'arrêtant sur l'environnement des voyageurs, qu'il présente dans un premier temps de manière assez sombre. Le récit autobiographique de Collini, qui présente un caractère littéraire bien plus développé que la plupart des textes de notre corpus, offre une approche intéressante de cet itinéraire. Quatre paragraphes y sont consacrés, faisant part de points de vue distincts. Dans un premier temps, l'environnement est décrit comme menaçant. Cette perspective est cependant nuancée dans les trois paragraphes suivants, qui abordent le chemin de la Viamala de façon plus détaillée. Le premier évoque des questions d'ordre pratique, qui mettent en évidence les dangers encourus, mais le texte ne présente pas un caractère aussi dramatique que la description qui précède. Collini mentionne les recommandations des guides : « ne point frapper les chevaux, mais [...] les laisser marcher à volonté, parce qu'ils sont accoutumés à cette route » et « ne pas jeter des éclats de voix » afin de ne pas

⁴⁴¹ Collini, *op. cit.*, p. 41.

⁴⁴² *Ibidem.*

provoquer d'avalanche.⁴⁴³ Le paragraphe qui suit s'arrête à une description plus précise du chemin, qui contraste avec la première impression générale :

Nous entrâmes donc à cheval dans la Via-Mala ; jamais route (si on peut l'appeler ainsi) n'a été mieux nommée. Que l'on se figure des chemins étroits et raboteux taillés dans le roc, qui tantôt bordent des précipices dont l'œil peut à peine sonder la profondeur, tantôt descendent dans ces abîmes où l'on est entouré de rochers à pic comme de hautes murailles. On rencontre de temps en temps de belles cascades qui tombent en nappes d'eau d'une élévation prodigieuse ; mais la crainte succède à l'admiration lorsqu'il faut passer sur des ponts de planches dont les extrémités reposent sur deux rochers séparés par un précipice.⁴⁴⁴

Le texte adopte ici une perspective mixte dans laquelle se succèdent alternativement l'admiration et l'effroi. Si les précipices et les ponts impressionnants sont bien mentionnés, les dangers ne sont pas évoqués frontalement et se voient relativisés par le ton humoristique de la première phrase. L'ultime paragraphe qui aborde ce passage particulier du trajet se clôt même de façon optimiste : Collini précise que sa description du passage correspond à son état en 1749, le chemin ayant très certainement été amélioré depuis.⁴⁴⁵ Le texte n'a pas pour but d'effrayer d'éventuels voyageurs ultérieurs. Bien au contraire, l'appréciation de l'auteur sur les probables améliorations du chemin laisse présager un passage plus facile sans pour autant avoir gâché l'attractivité et la variété du milieu. Contrairement à Casanova, qui relève uniquement les difficultés liées au franchissement des Alpes, Collini n'est pas indifférent à l'environnement, qu'il décrit tantôt comme menaçant, tantôt comme digne d'admiration. Ces textes qui relatent un voyage de transit mettent en évidence une appréciation contrastée de l'environnement alpin, mais les éléments rapportés restent dans l'ensemble limités : le milieu n'est pas abordé de façon circonstanciée, le récit n'y prêtant pas une attention particulière.

Les voyages de curiosité

La situation est en revanche bien différente dans les voyages de curiosité, qui se déroulent à l'intérieur de la Confédération ; ces textes devront être considérés plus en

⁴⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴⁴ Collini, *op. cit.*, p. 42.

⁴⁴⁵ « Telle était la Via-Mala en 1749 ; il est à présumer que depuis, on aura rendu ce passage moins difficile. Il n'est rien d'impossible en ce genre à l'industrie humaine, et l'on peut, dans ces montagnes, pratiquer des chemins moins périlleux sans rien enlever à la curiosité des voyageurs ». Collini, *op. cit.*, p. 42.

détail ultérieurement. Ces récits, que l'on peut qualifier de proto-touristiques, ne sont pas uniquement produits dans les dernières décennies du XVIII^e siècle : de nombreux textes sont antérieurs aux années phares du voyage dans les Alpes, à la mode au tournant des Lumières. Une part importante des informations fréquemment mentionnées dans les récits viatiques de la fin du siècle est également présente dans des textes plus anciens, ce qui atteste une certaine pérennité des représentations. Les voyageurs des premières décennies du XVIII^e siècle ne sont pour la plupart pas insensibles à la vue dont ils peuvent jouir dans les Alpes. Jeux de nuages, vapeur d'eau, mélange du beau et de l'affreux : de nombreuses thématiques abordées de façon répétées par les textes du tournant des Lumières sont bien présentes dans ces récits plus anciens. Notations transformées ultérieurement en clichés... tandis que certaines le sont déjà. Bon nombre de voyageurs illustrent en effet la proximité des zones glaciaires et des pâturages en se mettant en scène, cueillant des fleurs ou des baies un pied posé sur la glace et l'autre sur un beau pâturage. Si les zones montagneuses ne sont pas les seules considérées, l'espace alpin y tient une place importante, les voyageurs étant intéressés par les curiosités naturelles qu'il est possible d'observer. L'un d'entre eux, resté anonyme, se rend ainsi par pur intérêt au col du Grimsel depuis Berne. Son texte, intitulé *Description d'un voyage de l'Oberland fait en 1757...*⁴⁴⁶, montre que le voyage est dénué de toute visée pratique : une fois au col du Grimsel, il revient sur ses pas pour regagner Berne, non sans regrets : « j'eu grande envie de poursuivre ma route, mes occupations me rappellaient a la maison, il falait sacrifier mes plaisirs à ma situation, qui demandoient ma presence a Berne ».⁴⁴⁷ Le voyage, entrepris indépendamment de toute obligation de déplacement, donne l'occasion au narrateur d'effectuer des détours qu'il n'entreprendrait pas dans un voyage utilitaire de transit. Il se lève ainsi le 5 août « a la pointe du jour » pour se rendre à la source de l'Aar : comme pour Jouvin de Rochefort ou Constantijn Huygens au siècle précédent, la curiosité est un motif suffisant pour justifier de telles excursions, qui engendrent une fatigue supplémentaire.⁴⁴⁸ Le narrateur marche ainsi « deux lieues » « en montant et descendant entre deux rocs fort proche l'un de l'autre », mais ses efforts sont récompensés :

⁴⁴⁶ *Description d'un voyage de l'Oberland fait en 1757 adressé à Madame de Bémont, religieuse Bernardine à Pontarlier*, Burgerbibliothek Bern, MSS Hist. Helv. VII 10.

⁴⁴⁷ *Description d'un voyage de l'Oberland, op. cit.*, feuille 45.

⁴⁴⁸ Huygens n'a pas pu mener son projet à terme, mais il exprime son intention à ce sujet.

Je trouvai une glacière [...] qu'on peut nommer tant a cause de sa grosseur, que de sa forme une petite montagne de glace, dans laquelle se trouve au pied une voute a peu près de la hauteur d'un homme, d'où sort l'eau, qui fait la source de cette rivière [...].⁴⁴⁹

Contrairement à Casanova, qui fait part des contraintes du milieu sans mentionner aucun élément positif qui viendrait les contrebalancer, ce type de récit viatique ne tait pas les efforts à entreprendre, mais ils ne sont pas subis, puisque le voyageur s'y confronte volontairement. Les objets naturels observés sont alors présentés comme une compensation des difficultés rencontrées.

II. CONSIDÉRATIONS SUR LE MILIEU ET LES HABITANTS

1. L'évocation des dangers et des difficultés

Relativisation des dangers

Les parcours alpins étant difficiles physiquement, mais également potentiellement dangereux, on peut s'attendre à voir ces caractéristiques évoquées au fil des textes. La nature des informations transmises et la manière d'aborder les éléments susceptibles de porter atteinte au voyageur sont cependant prépondérantes. Ainsi, le vide et les précipices, éléments par essence impressionnants, seraient à même de rendre le danger perceptible au lecteur. Ils pourraient être utilisés pour illustrer le courage du voyageur, mais de nombreux auteurs considèrent cette difficulté d'un point de vue pragmatique en laissant entendre qu'il est possible de s'y habituer. C'est notamment le cas d'un texte attribué au topographe lucernois Franz Ludwig Pfyffer de Wyher (1716-1802) et intitulé *Promenade au Mont Pilate. Ou description curieuse de cette fameuse Montagne*.⁴⁵⁰ L'auteur, qui décrit le vide qui borde un chemin, évoque l'effroi que l'on peut ressentir, mais cette sensation ne concerne cependant pas l'ensemble des voyageurs :

Un peu plus loin se trouve une petite haie, par-dessus laquelle quelqu'un, qui n'est point acoutumé à une pareille vüe, ne peut regarder sans être éfraïé. La

⁴⁴⁹ *Description d'un voyage de l'Oberland, op. cit.*, feuille 44.

⁴⁵⁰ *Promenade au Mont Pilate. Ou Description curieuse de cette fameuse Montagne*, in *Journal Helvétique*, septembre 1759, p. 252-285. Le texte a connu une première édition dans le *Journal étranger : ou notice exacte et détaillée des ouvrages de toutes les nations étrangères*, Par M. Fréron, Paris, Chez Michel Lambert, Mars 1756, p. 26-65. On peut donc déduire, d'après une indication interne au texte, que le récit a été rédigé entre 1752 et 1756.

profondeur est telle, qu'une pierre qu'on y jette met deux minutes pour arriver à terre.⁴⁵¹

Le texte relativise ainsi l'effet produit par le milieu, qu'il considère comme potentiellement, mais non intrinsèquement effrayant, puisque tous ne ressentent pas la même peur lorsqu'ils y sont confrontés. On retrouve la même idée dans un texte anonyme qui relate les différents passages qui permettent de se rendre en Italie en traversant les Alpes :

On peut passer aussi en venant de Suisse par le Mont Saint Godart, par le Saint Plon, par l'Esplugue ; par Casache en venant des Grisons & par le Tirol, en venant d'Allemagne, ce sont toutes Montagnes à peu près égales par leur hauteur & par les chemins effroyables qu'on y trouve. On s'y accoutume pourtant à la fin. Dans mes premiers Voyages je n'osois aller à cheval. Je m'y suis fait dans la suite, à quelques endroits près fort scabreux.⁴⁵²

Les difficultés et les dangers liés au relief alpin sont ici appréhendés de manière factuelle, le voyageur étant à même de mesurer sa propre progression. Le pasteur argovien Gabriel Walser (1695-1776) fait part d'un sentiment comparable à l'égard du vide dans un bref passage à caractère viatique de sa *Kurz-gefasste Schweizer-geographie*.⁴⁵³ Alors qu'il se rend du Montafon au Prättigau au début du mois d'août 1754, il doit franchir un col nommé Plasseggpass (2353m), après avoir traversé une plaine qui lui semble très encaissée entre les montagnes.⁴⁵⁴ Inquiet de devoir escalader une falaise, il précise à son lecteur la nature exacte de ses craintes :

Ich, dem sonst nicht grauete, ein Praecipitium von 4. bis 6. Kirchen-Thürmen hoch zu betreten, wann ich nur meinen Absatz anstellen konnte, entsetzte mich, in Meynung, ich werde über diesen steilen Felsen grade hinauf klettern müssen ; auf einmal verschwand alle Forcht, der Mann führte mich ebenes Fusses zwischen 2. hohen Felsen wie durch ein Stadt-Thor in ein Amphitheatrum hinein, welches grässlich und wild aussah, und da war ich schon im Bündtner-Lande.⁴⁵⁵

La position de Walser à l'égard du vide ne relève donc pas d'un préjugé constant qui tendrait à considérer tout précipice comme un objet effrayant : sa réaction est présentée

⁴⁵¹ *Idem, op. cit.*, p. 256.

⁴⁵² *Voyage historique et politique de Suisse, d'Italie et d'Allemagne*, Francfort, chez François Varrentrapp, 1736, t. I, p. 92.

⁴⁵³ Gabriel Walser, *Kurz-gefasste Schweizer-geographie. Samt den Merkwürdigkeiten in den Alpen und hohen Bergen*, Zürich, bey Orell, Gessner und Compagnie, 1770.

⁴⁵⁴ Le trajet de Gabriel Walser est le suivant : Feldkirch – Bludenz – Tschagguns – Tilisunaalpe – Plasseggpass – St. Antönien.

⁴⁵⁵ Gabriel Walser, *op. cit.*, p. 225.

comme dépendante des difficultés du parcours. Ce n'est pas à proprement parler le vide qui inquiète Walser, mais l'absence de sentier qui permet de franchir une paroi. Ce bref récit viatique met davantage en évidence le cheminement astucieux que lui montre le guide que la crainte ressentie dans le milieu alpin, qui se révèle finalement moins hostile qu'il n'y paraît au premier abord, le col permettant de se frayer un passage aisé entre les difficultés du terrain.

L'appréhension liée au vide n'est pas uniquement abordée du point de vue des voyageurs qui fréquentent l'espace alpin de manière occasionnelle : l'évocation des aptitudes des personnes qui sont habituées à se déplacer dans un tel terrain participe également à la relativisation de ce type de danger et accrédite l'idée que l'on peut s'y habituer. Le savant bernois Albrecht von Haller (1708-1777) mentionne ces différences de perceptions dans deux récits viatiques intitulés *Premier Voyage dans les Alpes* et *Le trentième juin 1731 je partis* à propos de deux endroits impressionnants : les falaises de la Gemmi au-dessus de Loèche-les-Bains et le sommet du Stockhorn dans les Préalpes bernoises. Il parle dans un premier temps de la réputation du chemin tracé dans les falaises de la Gemmi avant de donner son propre avis :

Le 29 nous nous préparâmes à monter le Gemmi, l'objet de la frayeur de tous ceux qui vont prendre les eaux. C'est une montagne escarpée toute d'un seul roc, élevée extrêmement et où personne ne chercherait un chemin. Il y en a un pourtant et même très bon aux précipices près qu'on a toujours à main droite ou à main gauche, très bien entretenu, taillé dans le roc en beaucoup d'endroits, assez rapide, mais qui n'est qu'une promenade au prix du chemin qui mène à certaines caisses pleines de pierres, que l'on prépare pour écraser l'ennemi qui voudrait pénétrer dans le pays.⁴⁵⁶

Comparer le chemin de la Gemmi à ceux qui conduisent à des endroits destinés à assurer la défense du pays, parcours fréquentés exclusivement par les personnes qui seraient assignées à ce travail, permet de relativiser les difficultés que présente l'itinéraire qui conduit au col. Haller ne nie pas le vide qui se trouve d'un côté ou de l'autre du chemin qui traverse les falaises à l'aide de zigzags, mais la réalité du terrain se révèle bien moins difficile que la première impression ne le laisserait supposer. Lors d'un passage ultérieur à

⁴⁵⁶ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, 1728, in *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 58. Les voyages effectués par Haller entre 1728 et 1732 ont donné lieu à quatre récits : *Le Premier Voyage dans les Alpes*, 1728 ; *Le trentième juin 1731 je partis* ; *l'Iter Alpinum* ; *la Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*. Pour plus de détails, on se reportera à l'édition de ces récits de voyage aux pages 25 à 34.

l'occasion du voyage de 1731, Haller va encore plus loin en discréditant la « mauvaise réputation » du chemin de la Gemmi : « Cette renommée ne m'a pas paru justifiée ». ⁴⁵⁷ Les chemins dangereux qui conduisent à des postes défensifs ne sont cependant pas les seuls passages réservés aux locaux : lorsqu'il est question de l'écoulement du Daubensee, lac situé sur la plaine de la Gemmi, Haller mentionne l'éventualité d'un canal souterrain, information qu'il tient des « gens du pays, qui montrent un endroit inaccessible aux étrangers ». ⁴⁵⁸ Le commentaire n'est pas issu de l'expérience de Haller, qui n'a pas cherché à se rendre sur les lieux pour vérifier : le texte transmet ici de façon indirecte la voix des habitants du lieu. L'évaluation des difficultés est donc aussi bien le fait du voyageur, qui tend en l'occurrence à les relativiser, que des habitants des Alpes, qui distinguent les endroits où un « étranger » est capable d'aller des passages qui se révéleraient trop difficiles ou trop dangereux. Cette prise en compte différenciée des dangers alpins en fonction de l'origine de la personne amenée à fréquenter des lieux difficiles d'accès n'est cependant pas dénuée de sens : Haller reconnaît lui-même l'habileté des gens du lieu à d'autres occasions. C'est notamment le cas lors de l'ascension du Stockhorn, effectuée depuis le Simmental par des chemins parfois délicats :

[...] nous grimpâmes des chemins pratiqués dans le roc, et joints par des ponts ou par des poutres attachées au bord du rocher. C'est une promenade pour nos montagnards, et pour nous ce fut un rude travail, qui demande une bonne tête et point de poltronnerie. ⁴⁵⁹

L'ascension du Stockhorn n'a pas manqué d'impressionner Haller, qui parle un peu plus loin de « précipices qui font dresser les cheveux, même quand on les a passés », mais il ne manque pas de reconnaître l'aisance des personnes habituées à fréquenter ce genre d'endroit. Le vide, et la peur qu'il engendre, ne sont pas absents du texte, mais ils ne servent pas à faire du narrateur un héros qui aurait surmonté ces dangers avec valeur : bien au contraire, sa progression dans ce type de terrain est évaluée à l'aune de personnes bien mieux placées pour y évoluer avec aisance, ce qui relativise la difficulté du parcours effectué.

Si l'accent est mis dans ces textes sur la perception individuelle des dangers, qui est susceptible de varier d'une personne à l'autre, d'autres passages mettent en évidence

⁴⁵⁷ Albrecht von Haller, *Iter Alpinum*, in *Premier Voyage dans les Alpes*, op. cit., p. 120.

⁴⁵⁸ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, op. cit., p. 59.

⁴⁵⁹ Albrecht von Haller, *Le trentième juin 1731 je partis...*, in *Premier Voyage dans les Alpes*, op. cit., p. 77.

les moyens techniques mis en œuvre pour pallier les risques encourus. En ce qui concerne le vide, l'installation de barrières est le moyen le plus évident pour réduire le risque de chute aux endroits exposés, mais Johann Georg Sulzer (1720-1779) mentionne les problèmes liés à l'entretien de tels dispositifs alors qu'il effectue l'ascension du Rigi :

Die Wege sind zwar an einigen Orten mit hölzernen Lehnen gegen die Tieffe versehen, allein diese sind meistens so alt, dass sie anstatt der Sicherheit die Gefahr desto grösser machen, denn wenn man sie nur leicht berührt, so fallen sie hinunter, und könnten also denen ohne Wegweiser reisenden Fremden zum Fallstricke dienen, dass sie ihre Reise nach der Ewigkeit sehr frühzeitig antreten müssten.⁴⁶⁰

Le danger lié au vide est mentionné, mais il est relativisé dans le texte par le risque plus grand que représentent les barrières défectueuses, qui assurent au voyageur non avisé un faux sentiment de sécurité.⁴⁶¹ Dans ce cas, l'intervention humaine accroît le danger initial, mais dans d'autres, les précautions prises s'avèrent payantes. Le texte attribué à Pfyffer de Wyher précise ainsi qu'une des habitations située sur les pentes du Pilate est exposée aux chutes de pierres : « elle est au pied d'un Rocher affreux, dont il se détache sans cesse des morceaux d'une grosseur énorme ».⁴⁶² Si l'énoncé semble jusqu'ici dramatiser le risque en utilisant un adjectif connoté négativement et en insistant aussi bien sur la fréquence des chutes de pierres que sur leur importance, la phrase suivante change radicalement le propos : « Mais les Maisons sont situées de façon, que tout ce qui tombe roule par-dessus, sans y toucher ».⁴⁶³ Indépendamment de leur caractère impressionnant, les chutes de pierres sont sans conséquences pour les habitations, construites à un endroit approprié contrairement à ce que la première partie de l'énoncé pouvait laisser entendre. Les risques alpins présentés dans ces textes ne sont pas niés, mais ils ne sont pas non plus présentés comme une fatalité inéluctable : l'habitude et un choix réfléchi du lieu de construction peuvent minimiser les dangers encourus. On retrouve cette même idée de gestion du

⁴⁶⁰ Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merkwürdigkeiten welche er in einer Ao. 1742. gemachten Reise durch einige Orte des Schweitzerlandes beobachtet hat*, Zürich, bey David Gessner Gbdr, 1743, p. 33.

⁴⁶¹ Les lieux sont cependant parfois dépourvus de barrières pour des raisons pratiques : « On me dira peut-être qu'il y faudroit mettre des barrières. Mais c'est chose impossible, à cause des neiges & de la coutume des chevaux, ou Mulets, qui vont le plus qu'ils peuvent au bord du chemin, du côté du précipice, par un instinct que ces Bêtes ont, & qui montre, si on peut le dire leur sagesse ; Elles y passent continuellement chargées de Balles de Marchandises. Si elles marchaient du côté opposé au précipice, la Balle heurtant contre la Montagne les feroit culbuter dans le précipice, ce qui n'est pas sans exemple, & pour éviter ce malheur, elles s'en éloignent le plus qu'elles peuvent [...] ». *Voyage historique et politique de Suisse, d'Italie et d'Allemagne*, Francfort, chez François Varrentrapp, 1736, t. I, p. 93.

⁴⁶² *Promenade au Mont Pilate*, op. cit., p. 256.

⁴⁶³ *Ibidem*.

risque dans la description des cols. Un des problèmes fondamentaux concerne le marquage du tracé, qui doit empêcher les voyageurs de se perdre, notamment par mauvais temps ou en cas de présence de neige. A cet effet, des perches, déjà mentionnées dans les textes antérieurs, sont placées le long du chemin. Le récit anonyme de la *Description d'un voyage de l'Oberland fait en 1757...* insiste sur les moyens entrepris pour sécuriser l'accès au col du Grimsel :

Comme on a imaginé tous les moyens possibles pour la sureté des voyageurs, afin qu'ils ne succombent et perdent pas leurs vies dans un si long passage entièrement depourvu d'habitations, l'Hospitalier est obligé de planter des longues perches debout des deux cotés du mont de Grimsel, pour que les passans en tems de neige et de brouillard puissent s'apercevoir de la route, et puis qu'il arrive souvent, qu'il ne peuvent arriver de iour et qu'ils s'egarent la nuit, il est tenu de faire crier ses valets a toute force chaque soir a neuf ou dix heures afin que les voyageurs avertis par ces cris puissent trouver l'endroit ou bien s'ils repondent, les valets vont a leur rencontre, et les cherchent.⁴⁶⁴

Le parcours des glaciers comporte d'autres types de dangers qui nécessitent la prise de précautions appropriées. Bon nombre de voyageurs ne fréquentent pas des itinéraires qui requièrent de traverser des glaciers, la plupart des grands cols en étant dépourvus⁴⁶⁵, mais le récit de l'ascension du Titlis permet de savoir comment ce type de parcours était appréhendé par les voyageurs. Le texte intitulé *Beschreibung einer Reis auf den Titlisberg* n'est pas contemporain des faits, l'ascension ayant été effectuée en 1744 : Johann Konrad Füssli (1704-1775) recueille les informations en 1767 auprès de deux personnes qui faisaient partie de l'expédition : Ignatius Hess et Joseph Eugenius Waaser. Füssli les interroge notamment sur le chemin suivi depuis l'abbaye d'Engelberg jusqu'au sommet. La description qui en est donnée peut être considérée comme précise : elle mentionne la traversée de la vallée en direction du sud, la montée dans la forêt de Gerschniwald, la traversée de l'alpage de Gerschni, puis de Laub avant de continuer par des rochers et finalement par le glacier jusqu'au sommet du Titlis. La description de l'itinéraire fait état de la raréfaction progressive de la végétation, mais ne mentionne pas les éventuels dangers liés au parcours. Une fois que les voyageurs sont parvenus sur le glacier, le texte se fait néanmoins plus détaillé :

⁴⁶⁴ *Description d'un voyage de l'Oberland, op. cit.*, feuille 44.

⁴⁶⁵ Certains cols glaciaires sont en effet fréquentés pour des raisons de transit. Citons notamment le Col Collon dans le Val d'Hérens ou le Col du Théodule dans le Mattertal.

Hernach marschierten sie eine halbe Stunde nidsich durch eine öde Steinriffe oder kleines Thal, allwo sie dann erst an den First des Titlisberges, dessen Gipfel wir Nollen heissen, oder auf den Gletscher und Firn gekommen, auf welchem sie ohne angelegte Fusseisen nicht hätten fortkommen oder vesten Fuss setzen und sich halten können.⁴⁶⁶

Le parcours sur la glace nécessite l'utilisation de moyens particuliers, en l'occurrence des crampons.⁴⁶⁷ Le texte centre son propos sur les artifices utilisés pour se déplacer dans un milieu difficile et non sur les risques potentiels que courent les voyageurs. Aucune glissade n'est mentionnée : l'auteur met en évidence l'ingéniosité qui permet d'avancer aisément sur le glacier. Une autre source de danger est cependant évoquée dans la suite du texte :

Und wil sich aller Orten in dem Gletscher Krakten oder Spälte zeiget, von denen man in der Tiefe kein End sahe, und in denen sie theils Wasser sahen, theils herfürquellen oder sprudlen hörten, mussten sie diese Spälte entweder überspringen oder sie umgehen, und war die Gefahr denn so viel grösser, weil die kleineren Spälte mit neuem oder selbigen Jahrs gefallenem Schnee bedeckt waren. Desswegen musste der vorausgehende mit seinem Stecken immerdar probiren, ob sie vesten Fuss setzen könnten. Alle vier waren an einandern gebunden und giengen hinter einandern her, damit, wann der erste fallen sollte, die hernachkommenden und sich in Sicherheit noch befindenden selbigen wieder herausziehen möchten.⁴⁶⁸

Les crevasses sont décrites de façon très réaliste, tout comme le danger que représente la neige fraîche, qui les cache sans offrir pour autant un pont assez solide sur lequel les voyageurs pourraient avancer sans risquer de tomber. Ici également, le danger est présenté de façon factuelle, tout comme les moyens mis en œuvre pour l'éviter. Le chemin est sondé préalablement par le premier afin de découvrir une éventuelle crevasse cachée et tous les participants sont encordés pour pouvoir se retenir mutuellement en cas de chute. Le texte mentionne qu'à un moment la neige s'est enfoncée sous leurs pieds, mais l'incident n'est pas présenté de façon plus détaillée : le narrateur se contente de terminer la phrase en précisant qu'ils ont malgré tout pu continuer jusqu'au sommet sans donner plus d'importance à cette anecdote. Le récit de l'arrivée au Titlis, suivie de l'installation d'un

⁴⁶⁶ Johann Conrad Füssli, *Staats- und Erdbeschreibung der Eidgenossenschaft*, Schaffhausen, bey Benedikt Hurter, 1772, Bd. IV, p. 346-347.

⁴⁶⁷ Une illustration parue dans les *Itinera* de Scheuchzer permet de savoir à quoi ressemblaient des crampons au XVIII^e siècle : Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera per Helvetiae alpinas regiones*, T. I, tab. IX, gravure hors texte située entre les pages 154 et 155. Voir illustration IV.1. Si l'instrument à quatre pointes semble sommaire, il paraît néanmoins suffisant pour marcher sur des pentes en neige dure d'une raideur raisonnable. Comme l'ascension a été entreprise au début du mois de juillet, le versant du Titlis était selon toute vraisemblance en neige et non en glace, ce qui facilite la progression.

⁴⁶⁸ Johann Conrad Füssli, *op. cit.*, p. 347.

drapeau visible du couvent, montre que les protagonistes sont les héros d'une conquête, mais l'environnement est décrit avec une précision empreinte de sobriété : les dangers alpins ne sont pas instrumentalisés pour mettre en évidence la valeur des participants à l'expédition. Chaque danger est présenté comme un problème pour lequel une solution a déjà été trouvée. Si on considère l'ensemble des textes qui font état des mesures chargées de limiter les accidents en terrain alpin, on constate que le danger n'est pas perçu de manière passive : une adaptation des pratiques humaines et un choix judicieux du lieu d'implantation des habitations permet d'appréhender ce milieu particulier avec un surcroît de sécurité. Les risques encourus par le voyageur lors de son parcours à travers les Alpes ne sont pas décrits dans le but d'effrayer le lecteur, mais servent au contraire à montrer la gestion qui en est faite. Sans pour autant nier leur existence, ces récits de voyage considèrent de façon pragmatique les dangers inhérents à l'espace alpin.

Les notices techniques de la description du Pilate

Si la majeure partie des récits viatiques aborde la question des dangers alpins, les dernières pages du texte attribué à Ludwig Pfyffer de Wyher traitent du sujet de façon circonstanciée en présentant des informations d'ordre technique extrêmement détaillées. Considérer ces notations permet d'aborder la question de la représentation des dangers qui sont ici appréhendés de façon systématique en illustrant comment il est possible de limiter les accidents. Au fil de la lecture, on se rend cependant compte que la *Promenade au Mont Pilate* présente parfois des techniques peu vraisemblables, qui ne permettent pas de considérer ce texte uniquement sous l'angle d'une description objective d'un milieu et des pratiques qui y sont associées. Dans certains passages le texte semble adopter un point de vue objectif, les particularités du milieu étant considérées comme des données, qui rendent nécessaire une certaine adaptation des pratiques humaines, notamment celle de la marche, afin de minimiser les risques encourus. La description précise de la technique à adopter s'accompagne cependant d'autres notations, de toute évidence peu vraisemblables :

On done au *Mont Pilate* des Leçons pour marcher, come on en done ailleurs pour danser. Il est de la dernière importance, dans les endroits périlleux, de se servir d'un Pié plutôt que de l'autre, & il en est de même des Mains. Il est encore essentiel, lorsque c'est sur les pointes de Rochers que l'on marche, de savoir si

c'est la pointe ou le talon du Pié, que l'on doit poser. Faute de ces instructions, on peut tomber ou rester dans une attitude gênante, sans oser avancer ni reculer. Il y a des traverses où l'on se pend par les mains ; quelques fois même, il faut rester accroché par un seul doigt ; il semble que la Nature ait exprès placé des trous, pour les y enfoncer. Ces passages s'appellent des *Chemins sans Péril*, par la raison qu'on n'y risque point de perdre l'équilibre, come sur ceux où l'on est forcé de passer debout, collé contre la roche, & où il y a tout au plus un rebord de six à sept pouces sous vos pieds. Il est prudent de passer dans ces endroits pié nud ; on pend ses Souliers à son cou.⁴⁶⁹

Le fait de « rester accroché par un seul doigt » pourrait être interprété comme une volonté de l'auteur d'impressionner son lecteur. On constate cependant que les développements extrêmement précis évoqués tout au long de la *Promenade au Mont Pilate* n'apparaissent pas dans les textes publiés auparavant ; les sources de ces descriptions ne sont dès lors pas à chercher dans un savoir livresque. A défaut de faire part de sa propre expérience, on peut penser que l'auteur livre des informations qu'il a obtenues localement auprès des habitants du lieu. Le caractère peu vraisemblable de certaines mentions pourrait être le fait d'informateurs locaux, qui cherchaient à impressionner leur interlocuteur. La dénomination de ces passages – où il y aurait lieu de se pendre par les mains – en tant que « chemins sans péril » alors qu'il en sont pourvus accroît encore l'effet sur le lecteur. Au-delà de cet aspect, le texte montre que les dangers peuvent être surmontés par une technique appropriée. C'est d'ailleurs le milieu même qui pourvoit aux moyens nécessaires pour franchir les passages difficiles, puisque les trous présents dans le rocher peuvent être utilisés comme prises.

Seules la pose du pied et la façon de traverser dans les rochers ont été abordées jusqu'ici, mais l'auteur continue son exposé en passant à l'usage du « bâton » :

C'est dans son Bâton, qu'est la plus grande ressource d'un Escaladeur. Il faut que ce Bâton soit leger, pliant, & assez fort pour porter l'Homme, s'il arrive qu'il soit obligé de placer les deux extrémités de ce Bâton sur deux pointes de Rocher, & de se pendre au milieu. La pointe est armée d'un bon fer, & débordé de deux pouces au moins.⁴⁷⁰

Tout comme le fait de se suspendre par un doigt, la description de cette technique a vraisemblablement pour but d'impressionner le lecteur, mais la mention de cet outil participe du même raisonnement d'adaptation : le milieu alpin nécessite que l'homme modifie son pas et se fabrique les instruments nécessaires pour s'y mouvoir. L'auteur

⁴⁶⁹ *Promenade au Mont Pilate, op. cit.*, p. 277.

⁴⁷⁰ *Promenade au Mont Pilate, op. cit.*, p. 278.

développe ensuite de longues explications sur l'usage du bâton en fonction du trajet à effectuer : descente en direction de la gauche, de la droite ou encore traversée sans perte d'altitude. La position du bâton par rapport aux pieds, le placement des mains sur l'objet, la pression à exercer sur le sol : tout est décrit de manière très précise comme s'il s'agissait d'un manuel. Si on ne peut citer ces passages dans le détail en raison de leur longueur, nous nous arrêtons néanmoins sur la technique recommandée par l'auteur pour descendre les pentes herbeuses raides :

La façon dont on descend des endroits gazonés est très singulière. Comme ces endroits sont fort roides, & parsemés de pointes de rochers, ou de grosses pierres écroulées, on se met sur le côté au haut de la Prairie. On tient son bâton de la main gauche, sans qu'il touche à terre, & en se penchant sur la cuisse droite, on se laisse aller ; lorsqu'on rencontre une pointe ou une pierre, en donnant un coup plus ou moins fort de la main droite, selon la grosseur de la pierre, le Glisseur passe sans y toucher. Le pied gauche, qui par cette attitude reste en l'air, sert de gouvernail [gouvernail], & lorsqu'on veut se détourner, il suffit d'en donner un petit coup.

Il faut envisager d'avance, du haut en bas, une Pierre où l'on puisse s'arrêter. La roideur dont on glisse vous y dresse sur les deux pieds. Alors on tient son bâton prêt pour se retenir, au cas que la secousse soit trop forte, sans quoi on pourroit aller plus loint.⁴⁷¹

L'auteur, qui détaille encore l'usage de perches pour s'assurer mutuellement dans des endroits raides « semés de cailloux », précise que « moyennant toutes ces précautions », peu de personnes meurent dans ces endroits escarpés. L'application des techniques exposées permet donc une fréquentation de cet espace malgré les risques encourus. Un équipement adéquat participe également à la réduction de ces risques : l'usage de « souliers du País » permet ainsi de traverser un ruisseau, « sur un sol fort glissant » sans risquer de glisser.⁴⁷²

Les notations peu réalistes ne se limitent cependant pas à des techniques de progression, mais touchent également la description des différents sentiers de la montagne. « L'ancien chemin de l'Ober-Alp »⁴⁷³ est ainsi tellement raide qu'une personne « qui monte voit, en regardant en l'air, la moitié des semelles de celui qui descend ».

⁴⁷¹ *Idem*, p. 280.

⁴⁷² Ce passage revient également sur la notion d'habitude : « Il sort du *Trou de la Lune* un Ruisseau qui se précipite à la sortie du trou. Il faut faire une dizaine de pas dans ce Ruisseau, sur un sol fort glissant, parce que cette eau laisse une mousse au rocher ; mais ce pas n'est point à craindre, quand on porte des souliers du País, & que l'on y est acoutumé. », *Promenade au Mont Pilate, op. cit.*, p. 269.

⁴⁷³ L'alpage d'Oberalp (1548m), situé sur le versant nord du Pilate, non loin du lac (aujourd'hui disparu).

L'auteur note cependant que des vaches fréquentent ce chemin et qu'un « home en descend portant trois fromages, qui pèsent au moins cent trente livres ». ⁴⁷⁴ Quant au chemin qui relie « Brundlen à Castelen » ⁴⁷⁵, il comporte une traversée très dangereuse où le « terrain fuit sous [les] pieds ». Il convient donc, toujours d'après le texte, de courir très vite pour s'agripper de l'autre côté en « attrap[ant] le coin de l'autre bord ; si on le manque on est perdu ». ⁴⁷⁶ Le narrateur précise néanmoins que ce chemin est, pour cette raison, peu fréquenté. De leur côté, les bergers sont également mis en évidence, le texte mentionnant les dangers qu'ils encourent lorsqu'ils sont contraints de ramener sur leur dos des brebis bloquées en suivant des chemins qu'elles-mêmes n'osaient plus parcourir. Les chasseurs apparaissent cependant au fil du texte comme les meilleurs acrobates du Pilate :

Ce trou est come un tuiau de Cheminée, & traverse la Montagne. En y entrant du côté de *Castelen*, il faut être deux pour s'aider l'un l'autre. [...] Ceux qui y descendent s'y laissent glisser, mais il faut adroitement atraper en bas une petite pointe de rocher, qui sert à se retenir, sans quoi l'on se précipiteroit d'un côté ou de l'autre. Ce passage, qui est très périlleux, depuis que la Métairie de *Castelen* s'est écroulée, ne sert plus qu'aux Chasseurs. ⁴⁷⁷

La montagne considérée présente certes des flancs abrupts : son parcours peut se révéler difficile dans certains endroits raides, mais le texte de la *Promenade au Mont Pilate* contient à l'évidence de nombreuses mentions de passages aléatoires où il convient de parvenir à saisir la prise salvatrice qui arrêtera la chute. La mention successive et détaillée de toutes les prouesses acrobatiques qu'il convient de maîtriser pour franchir les différents passages du Pilate met ainsi plus en évidence les habitants du lieu qui le parcourent régulièrement que les dangers en eux-mêmes.

Une description se démarque cependant des passages évoqués ci-dessus en présentant un caractère merveilleux :

L'avidité du gain, qui a percé jusques dans ces Montagnes, fait souvent périr ces Chasseurs, lorsqu'ils ont descendu par des rochers à pic, sur lesquels ils ne peuvent plus remonter. Ils ont alors recours à un expédient, qui fait frémir & qu'on aura peine à croire, quoique la chose soit véritable. Ils se font, avec leurs Couteaux des entailles dans les pieds & dans les mains ; en aplicant ces membres

⁴⁷⁴ *Promenade au Mont Pilate, op. cit.*, p. 261.

⁴⁷⁵ Le chemin à flanc de coteau relie l'alpage de Bründle (1518m) à Chastlen, lieu-dit situé sur le versant nord du Pilate.

⁴⁷⁶ *Idem*, p. 263.

⁴⁷⁷ *Promenade au Mont Pilate, op. cit.*, p. 266.

contre le Rocher, le sang se fige, & fait une colle assez forte pour les soutenir ; s'ils y laissoient même la main trop long-tems, ils auroient de la peine à la détacher. Avant que d'arracher une main, ils collent l'autre, & se font ainsi, aux dépens de leur propre sang, des échelons d'une nature nouvelle & bien éfraïante.⁴⁷⁸

Le texte, qui prend la peine de souligner la véracité de l'information malgré son caractère invraisemblable, ne relève plus d'une description réaliste de l'espace alpin. *La Promenade au Mont Pilate* présente ainsi différents niveaux de discours, qui se mêlent au fil du texte. Descriptions techniques précises, passages impressionnants et informations qui présentent un caractère merveilleux participent à la construction d'une image multiple du Pilate. En effet, contrairement aux impressions livrées dans le récit de Casanova, ce texte spécifiquement dédié au Pilate ne donne pas du milieu alpin une image unilatéralement effrayante, le danger étant en partie maîtrisable. En décrivant de façon détaillée les techniques et moyens qui peuvent être mis en œuvre pour se déplacer dans différents types de terrains difficiles tout en réduisant les dangers encourus, l'auteur place l'humain dans une position active puisqu'il agit pour s'adapter au milieu dans lequel il se trouve plutôt que de le subir passivement. Le point central de ce texte ne réside donc pas dans la mise en évidence des dangers intrinsèquement liés au milieu alpin, mais dans l'action de l'homme.

Variation de la perception

La Promenade au Mont Pilate n'est pas la seule source dans laquelle on peut observer une perception variable des dangers alpins comme en témoigne le récit du Zurichois Hans Rudolf Schinz (1745-1790), qui a effectué un voyage en Suisse au mois de juillet 1763. Parti de Zurich le 15 juillet, il s'est rendu au Gothard, qu'il n'a pas franchi. Il est ensuite redescendu sur ses pas pour se rendre en Valais par le col de la Furka avant de gagner le canton de Berne par le col de la Gemmi. Le 30 juillet, Schinz est de retour à Zurich « heureux et en bonne santé ». Agé alors de dix-huit ans et voyageant en petit groupe, il effectue une boucle helvétique, qui l'amène à fréquenter les chemins des cols

⁴⁷⁸ *Idem, op. cit.*, p. 264. Nous n'avons pas trouvé d'autres sources qui font état de telles pratiques, ce qui nous porte à croire que ce passage se base sur des informateurs locaux. Une influence arthurienne semble peu probable. Sur la réception de Chrétien de Troyes au XVIII^e siècle, on consultera Maria Colombo Timelli, *Lancelot et Yvain au Siècle des Lumières. La Curne de Sainte-Palaye et la Bibliothèque Universelle des Romans*, Milano, LED, 2003.

alpins. Son récit de voyage, intitulé *Reise von fünf Zürchern über die Berge Gothard, Furca, Gemmi und Brünig im Heumonat Anni 1763*⁴⁷⁹ est assez circonstancié compte tenu de sa relative brièveté. Il est une source d'information intéressante, car Schinz accorde de l'importance à la description du milieu naturel qu'il traverse. Un tel parcours, qui franchit trois cols alpins, n'est pas dénué de dangers et de difficultés. Il faut en outre tenir compte des conditions météorologiques qui sont également susceptibles de rendre une journée de voyage délicate, particulièrement en altitude. C'est notamment le cas lorsque Schinz tente de monter au Gothard depuis Hospental :

Den 17. morgens gingen wir weg und hatten im Sinn, die völlige höhe der Gothardstrass zu besteigen ; da wir aber bald die Mitte des Wegs erreicht hätten, finge es an zu regnen und dadurch abgeschreckt kehrten wir wieder auf Hospital zuruk. Nach Mittagessen heiterte der Berg und wir fingen wieder an denselben zu besteigen.⁴⁸⁰

La peur ressentie par les voyageurs est exprimée de manière simple et rationnelle ; la décision l'est tout autant. Le texte ne s'arrête pas sur la description des conditions météorologiques. Aucun récit de tempête ne vient dramatiser le compte rendu de cette journée, qui constate sobrement l'arrivée de la pluie et le retour du beau temps. Ce n'est pas la première fois que Schinz doit faire face à de telles conditions météorologiques. Alors qu'ils se rendent au début de leur voyage à Schwyz depuis Einsiedeln, Schinz et ses compagnons arrivent à la nuit tombante à Haggeneegg (1414m), alpage situé à un col qui est le point le plus élevé de leur parcours du jour. Dans l'impossibilité de dormir à cet endroit, ils engagent une fille⁴⁸¹ qui les guidera de nuit et sous la pluie jusqu'à Schwytz. Seuls neuf cents mètres de dénivellation et une distance assez faible séparent Haggeneegg de la ville de Schwytz, mais les conditions difficiles et le long trajet effectué depuis Zurich le jour même rendent cette fin de parcours pénible :

Wie beschwehrlich, gefährlich und unangenehm es seye, im Plazregen einen zweystündigen steilen Berg hinabzugehen, da man durch das immer mehr anwachsende Regenwasser vast fortgeschwemt wird und alle 10 Schritt eintweder hinter oder für sich stürzt, kan man sich leicht vorstellen. Unter diesen Umständen langten wir endlich um 10 Uhr in dem Hauptfleken Schweyz

⁴⁷⁹ Hans Rudolf Schinz, *Reise von fünf Zürchern über die Berge Gothard, Furca, Gemmi und Brünig im Heumonat Anni 1763*, Jac. Werner (éd.), in *Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1911*, herausgegeben von einer Gesellschaft zürischer Geschichtsfreunde, Zürich, Beer & Co., 1911.

⁴⁸⁰ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 171.

⁴⁸¹ Le texte dit « eine Wegweiserin ». C'est la seule mention d'un guide de sexe féminin dans tout notre corpus viatique.

an und bezogen beim Kreuz unsere Herberg, wo wir in einer eingeheizten Stuben unsere durchnassen Kleider trökneten.⁴⁸²

Cette descente désagréable et éprouvante est également décrite de manière simple, les difficultés étant évoquées brièvement. Tout comme dans le récit du Gothard, le texte reste très factuel, l'épisode se concluant de la plus heureuse des manières par une auberge chauffée où les voyageurs peuvent passer la nuit et se sécher.

Ce type de *happy end* est récurrent dans le récit de voyage de Schinz. Lors de la traversée du col de la Furka, un guide a été engagé pour effectuer l'ascension. Partis à cinq heures du matin d'Hospental, les voyageurs arrivent sans encombre à la Furka, qui est encore enneigée en ce début d'été. La descente doit cependant s'effectuer sans l'aide du guide, qui rentre à Hospental. Les voyageurs ratent un chemin, se trompent d'itinéraire et parviennent au bord du glacier du Rhône :

Diesen [Steg] haben wir verfehlt und sind bis an den unteren grossen Gletscher herabgeirret, über welchen zwar ein Weg gehet, der aber, wann man keinen Führer hat, sehr gefährlich ist. Nachdem wir lange umgeirret, erblickten wir auf einer Alp Hirten, die uns den Weg mit Winken zeigten, da wir dann über disen Stäg auf die rechte Strass kommen sind.⁴⁸³

Alors que la situation peut être qualifiée de préoccupante, Schinz et ses compagnons s'étant perdus aux abords d'un glacier sur lequel ils n'osaient pas s'aventurer sans guide, le texte reste factuel et précis. Schinz précise d'ailleurs que le glacier peut être traversé par quelqu'un qui connaît les lieux et la mésaventure se termine bien. D'une manière générale, les mésaventures du parcours sont présentées simplement. Les voyageurs semblent même chanceux si on considère leur passage de la Gemmi. Schinz fait état des dangers du chemin taillé dans la paroi en expliquant que le risque de chutes de pierres s'accroît en cas de pluie ou de neige ou encore au printemps lors du dégel, la roche devenant plus susceptible de se détacher. De grosses quantités de pierres peuvent alors recouvrir le chemin, ce qui serait arrivé juste derrière les voyageurs.⁴⁸⁴ Que l'incident soit réel ou placé

⁴⁸² Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 159. Schinz précise : « [wir] glitschten mehr als gingen den Berg durch das nasse Gras hinab [...] ».

⁴⁸³ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 175.

⁴⁸⁴ « Da wo der Felsen ganz überhangt, ist es gar nicht gefährlich und der Weg ist gut ; aber wo die Felsen nicht vorstehen, so fallen, sonderlich wann der Schiefer durch Regen oder Schnee loker wird, oder von irgend einem anderen Zufall nur ein Steinlein geregt wird, ganze Risenen herunter und bedeken den Weg oftmahls ganz, welches nur 10 Schritte hinter uns geschehen. Im Frühling soll diese Strass am gefehrlichsten seyn, weil es dann gemeinlich nass und der Schiefer von der Kälte weich wird, und im Winter kan sie gar nicht gebraucht werden ». Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 187.

à cet endroit de la narration pour donner du crédit aux informations dispensées par Schinz ne change rien au ton général du texte, qui reste assez détaché.

Si on place le récit de ces différents désagréments côte à côte, on pourrait penser que le regard porté par Schinz est aussi neutre que factuel. Les voyageurs ne sont pas dépeints comme des héros : les dangers auxquels ils doivent faire face sont mentionnés, puis explicités. Quant aux problèmes qui ne manquent pas de survenir au cours du voyage, ils sont déjà résolus quelques lignes plus loin. Ce sentiment de simplicité que procure le texte peut être observé pour la matière spécifiquement viatique du récit de voyage, mais les passages qui s'arrêtent à la description du milieu relèvent d'un registre plus tourmenté, qui laisse place à l'apparition d'un lexique de l'affreux. Quand le texte quitte le niveau de l'anecdote, il gagne en profondeur et son expression devient plus poétique. Lorsque Schinz décrit l'environnement des gorges de Schöllenen, la peur et le danger sont placés des deux côtés du voyageur. Sur la droite, la falaise surplombe le chemin : comme dans le cas de la Gemmi, Schinz mentionne le lien entre le dégel printanier et l'accroissement du risque de chutes de pierres, mais la mention qui fait suite au constat est cette fois négative : pas moins de vingt-trois croix et deux inscriptions mortuaires attestent de triste façon la présence du danger. Sur la gauche, c'est le précipice et la Reuss qui s'offrent au regard du voyageur :

Auf linker Seite hat man die scheüslichsten aussichten in die tiefen praecipieen und beständig über Felsen abfallende grausam brausende Reüss ; wann je ein Ort förchterlich ist, so ists gewiss dieser, dann das enge Felsenthal, das nicht über 200 Schritt breit ist, die förchterliche Reüss, die alle Augenblick einzustürzen drohenden Felsen und die nebenstehenden Todeserinnerungen machen gewiss auch den Rohesten nachdenkend und schüchtern ; doch ist für einen Liebhaber der Natur diese Gegend nicht so öde, indem sie für ihn reiche Gegenstände enthält : oft trifft man schöne Chrystallen und andere in den harten Felsen sonst verborgene Seltenheiten an, unter deren Betrachtung man die scheüslichen Gegenstände vergist.⁴⁸⁵

Aucun évènement heureux ne vient contrebalancer l'horreur des lieux, qui relève de la tradition rhétorique du *locus horribilis*, mais le texte réserve malgré tout un retournement de taille : si l'homme courageux est touché au même titre qu'un autre par le caractère austère de ces gorges, il n'en va pas de même de « l'amoureux de la nature ». L'intérêt naturaliste est présenté par Schinz comme un intérêt supérieur susceptible de protéger des peurs qui

⁴⁸⁵ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 168.

touchent usuellement les autres voyageurs. Une remarque similaire peut être observée plus loin lorsque Schinz se trouve en Haut-Valais.⁴⁸⁶ Ce récit s'inscrit donc également dans une optique de relativisation de la peur : tandis que certains textes considèrent l'habitude comme moyen d'y échapper, Schinz met en évidence la richesse naturaliste du milieu, susceptible de faire oublier ses aspects usuellement considérés comme effrayants.

De telles mentions pourraient paraître anecdotiques, mais elles sont également présentes chez Albrecht von Haller et chez Charles de Sainte Maure. Alors que Haller se trouve dans les hauts de Lausanne, il s'arrête à la contemplation de l'arc lémanique :

Nous vîmes de dessus une terrasse un des plus beaux coups d'œil du monde, le plus grand et le plus agréable bassin de l'Europe, bordé d'un côté d'un vignoble de plusieurs journées de longueur, de villes et de villages continus, et de l'autre des montagnes pelées de Savoie par-dessus lesquelles s'élèvent d'autres plus escarpées encore et surtout le mont maudit [...]. Ce mélange d'affreux et d'agréable, de cultivé et de sauvage, a un charme qu'ignorent ceux qui sont indifférents pour la nature.⁴⁸⁷

Si la cohabitation de « l'affreux » et de « l'agréable » est ici présentée d'un point de vue paysager, elle apparaîtra à plusieurs reprises dans les récits de Haller selon un angle naturaliste : la richesse botanique d'un endroit fait souvent passer au second plan les difficultés et les dangers qu'il représente. Même si Haller relativise la mauvaise réputation du chemin de la Gemmi, il n'en demeure pas moins que la montée dans les falaises reste pénible compte tenu de la dénivellation à franchir. Le chemin ne lui a par contre pas semblé long. « Les belles plantes que nous y trouvâmes, nous menèrent insensiblement en deux heures de temps au sommet »,⁴⁸⁸ juge-t-il bon de préciser. La mention n'a rien d'un effet de style, car d'autres notations similaires peuvent être observées au fil des textes. Il fait ainsi la même observation lors d'un passage ultérieur de la Gemmi : « le chemin a été vraiment très agréable en raison de très belles plantes ».⁴⁸⁹ Quant au Stockhorn, sa richesse botanique est mise en évidence de façon semblable :

Un chemin terrible y conduit, passant à travers des parois très escarpées entre deux précipices très profonds, sans aucune barrière ; à la place du chemin il y a des petites marches qu'il faut choisir avec précaution, alternativement taillées

⁴⁸⁶ « Wann gleich eine Reise durch das obere Wallis nicht für jeden angenehm seyn mag, so kan sie doch viel angenehmes für einen Liebhaber der Naturkunde verursachen, indem man Anlaas hat, vieles dahin einschlagendes zu sehen ». *Idem*, p. 184.

⁴⁸⁷ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 46.

⁴⁸⁸ *Idem*, *op. cit.*, p. 58.

⁴⁸⁹ Albrecht von Haller, *Iter Alpinum*, in *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 120.

dans la paroi et sur lesquelles il faut poser le pied, avec une vue vertigineuse de part et d'autres sur les forêts qui de loin paraissent noires, presque 2000 pieds en contrebas. Ajoutez maintenant les vents qui soufflent sur ces sommets très élevés des Alpes et vous estimerez le danger. Mais la témérité s'est avérée féconde : dans ces mêmes défilés, on a d'abord vu l'*Astragalus* que Scheuchzer a nommé *helveticum* [...].⁴⁹⁰

Le récit de cette partie délicate de l'ascension a une tonalité dramatique : des difficultés de différentes natures sont énumérées dans une description qui mentionne les dangers encourus alors qu'ils ne sont que suggérés dans le cas de la Gemmi, abordé de façon bien plus neutre. L'emploi de l'impératif « ajoutez » accentue l'idée d'accumulation déjà présente dans la première partie de l'énoncé. L'effet est cependant cassé avant la fin du paragraphe, qui se conclut par l'évocation d'une trouvaille botanique, le Sainfoin des Alpes.⁴⁹¹ La part dramatique du récit reste brève, le passage qui mentionne les noms en usage chez différents botanistes étant bien plus développé.

Des notations de ce type peuvent également être observées dans d'autres lieux des Préalpes et des Alpes. Haller mentionne ainsi une nuit d'orage particulièrement violente, qu'il a passée dans un alpage situé dans la région du Gantrisch.⁴⁹² Le lendemain, Haller poursuit ses excursions botaniques dans la région : « une abondance de plantes très raffinées dissipa tout effroi de nos esprits ». ⁴⁹³ D'un côté, Haller perçoit la présence du Sainfoin des Alpes au milieu des parois abruptes du Stockhorn comme une récompense qui justifie pleinement les risques encourus et de l'autre il considère les plantes des vallons de la région du Gantrisch comme une distraction à même de faire disparaître les peurs de la nuit. La présence de fleurs dans des endroits dangereux ou après un événement dramatique est présentée comme un élément susceptible d'atténuer les difficultés et d'apaiser les peurs. Un lieu, qui serait connoté négativement par un voyageur ordinaire, prend ainsi une signification inverse pour celui qui est intéressé par l'étude des plantes. Un raisonnement similaire peut être observé dans le *Nouveau voyage...* de Charles de Sainte Maure à l'occasion de la description de la route du Gothard :

⁴⁹⁰ *Idem, op. cit.*, p. 109.

⁴⁹¹ *Hedysarum hedysaroides*.

⁴⁹² « Cette terrible tempête qui a épouvanté la Suisse tout entière par des milliers d'éclairs a rendu cette nuit célèbre. Nous-mêmes, qui étions à ce moment très proches du siège des nuées, avons fait l'expérience de la cruauté du ciel tout comme les habitants des vallées ». Albrecht von Haller, *Iter Alpinum, op. cit.*, p. 91. Scheuchzer parle de cette nuit d'orage dans son *Coelum triste ad Iulias Calendas Anni MDCCXXXI*, Tiguri [Zurich], Bürkli, 1731.

⁴⁹³ Albrecht von Haller, *Iter Alpinum, op. cit.*, p. 92.

[...] j'ai monté le Saint Gothart avec beaucoup de peine & de plaisir : le chemin qui est un important passage pour entrer en Italie est fort rude en Eté, & assez dangereux en Hiver ; mais il est fort amusant dans la belle saison, car souvent on s'y trouve dans des Forêts agréables d'où l'on passe sous des rochers affreux ; lesquels suspendus en l'air & couvrant le chemin menacent continuellement les passans de les écraser sous leurs poids ; en même tems que des ruisseaux, qui tombent des Montagnes & qui se précipitent dans des Rivières qui en sortent, forment des Cascades & des Iris qui font oublier le danger d'où l'on sort.⁴⁹⁴

Les intérêts différents des voyageurs – les fleurs pour Haller et les cascades dans le récit de Sainte Maure – distinguent ces deux textes, mais le procédé est identique. Ce passage, issu d'un texte contemporain de Haller⁴⁹⁵, évoque de manière marquée l'alternance entre « l'affreux » et « l'agréable ». Rien ne rapproche ces deux auteurs, qui se distinguent aussi bien par leur origine, leurs motivations et le parcours effectué. Tandis que Haller voyage dans son pays habité par une curiosité naturaliste, le parcours helvétique de Sainte Maure n'est qu'une étape au sein d'un voyage géographiquement et temporellement plus étendu. *A priori*, tout sépare le parcours bernois de Haller de celui entrepris par Sainte Maure, qui le conduira jusqu'en Egypte et en Palestine. Les deux textes mettent pourtant en évidence la même alternance des dangers et des beautés que l'on peut observer dans les Alpes, les secondes ayant pour particularité de faire oublier les premiers, aspect également mis en évidence dans le texte – plus tardif – de Schinz évoqué ci-dessus. La description de Sainte Maure semble même être un modèle de construction antithétique : le chemin est « rude en Eté », « dangereux en Hiver », mais néanmoins « amusant dans la belle saison » ; le narrateur y trouve « beaucoup de peine & de plaisir » en raison de la succession « des forêts agréables » et « des rochers affreux ». Si tous ces éléments sont bien présents dans les Alpes, la lecture de l'environnement participe d'une mise en scène, qui a pour objet de mettre en évidence ces contraires alpins : la récolte de belles plantes succède à la tempête chez Haller tandis que les passages exposés aux dangers font suite à des lieux attrayants chez Sainte Maure et chez Schinz. Des notations de ce type étant identifiables dans des textes qui n'ont aucun lien, on peut en déduire qu'elles étaient déjà répandues dans les

⁴⁹⁴ Charles de Sainte Maure, *Nouveau Voyage de Grece, d'Egypte, de Palestine, d'Italie, de Suisse, d'Alsace et des Pais-Bas. Fait en 1721, 1722, & 1723*, La Haye, chez Pierre Gosse, 1724, p. 247.

⁴⁹⁵ Les textes datent de 1728 et 1731 pour Haller tandis que celui de Sainte Maure est paru en 1724.

deux premiers tiers du XVIII^e siècle avant de devenir un lieu commun de récits viatiques plus tardifs.⁴⁹⁶

Indépendamment des dangers encourus lors d'un voyage à travers l'arc alpin, les différences de dénivellation et la qualité des chemins sont sources de fatigue et rendent le parcours pénible. Cet aspect se voit cependant relativisé par un procédé similaire à celui évoqué ci-dessus dans la *Description d'un voyage de l'Oberland...* Le narrateur exprime selon un point de vue contrasté le parcours de la Grosse Scheidegg de Grindelwald à Meiringen : « ce passage aussi fatigant, qu'il est, est très agréable », notamment en raison de la vue qu'il offre sur les glaciers comme le précise la suite du texte. Le narrateur revient d'ailleurs sur la question en fin de texte à l'occasion d'un paragraphe synthétique qui considère l'ensemble du voyage :

Ce voyage était infiniment pénible, quoique les chevaux chargés passent partout ou j'ai voyagé, je n'aurai jamais osé risquer de m'en servir, et suis par conséquent marché à pied mais toutes ces peines ont été adoucies par la contemplation des merveilles de la nature, qu'un amateur ne peut considérer d'un œil indifférent s'il fait réflexion à leur destinations, à leurs utilités, et à la sagesse infinie du Créateur, qui éclate en toutes ses œuvres. Qu'un athée contemple ces masses énormes de pierre, la plus part fertiles jusqu'à leurs sommets, ces glaces perpétuelles, ces sources de rivières qui en découlent et abreuvent la plus grande partie de l'Europe, ces plantes et racines médicinales, ces alpes fournissant la nourriture aux troupeaux de bétail et par conséquent aux hommes, et toutes les autres merveilles, que j'ai vu, et qu'il me dise, si c'est Dieu ou l'Hazard qui les a produits.⁴⁹⁷

Indépendamment du fait que la destinataire du texte, « Madame de Bémont, religieuse Bernardine à Pontarlier », ait pu motiver l'écriture de ce passage, l'évocation des « merveilles » de la nature alpine comme preuve de l'existence de Dieu fait passer au second plan les difficultés liées au milieu. La beauté de l'espace alpin est considérée comme assez éloquente par cet auteur pour pouvoir servir un discours théologique.

⁴⁹⁶ C'est notamment le cas dans les textes de Marc-Théodore Bourrit (1739-1819) et d'André César Bordier (1746-1802). Sur les textes du tournant des Lumières, on consultera notamment : Claude Reichler, « Science et sublime dans la découverte des Alpes », in *Revue de géographie alpine*, 1994, N° 3, p. 11-29. Claude Reichler, « Perception et représentation du paysage alpestre à la fin des Lumières », in *Le Paysage, état des lieux*, Françoise Chenet, Michel Collot, Baldine Saint Girons (dir), Bruxelles, Ousia, 2001, p. 195-213. Claude Reichler, « Jean-André Deluc : une théorie du paysage à la fin du XVIII^e siècle, entre science et sensibilité », in *Les Carnets du paysage*, N° 22, avril 2012, p. 78-97. Alain Guyot, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières. Hétérogénéité des sources », in *Société & Représentation*, N° 21, 2006/1, p. 117-133. Gilles Bertrand, « Construire un discours sur la montagne. Nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v. 1760 – v. 1820) », in *Compara(i)son. An International Journal of Comparative Literature*, Bern/Berlin, 1-2, 2001, p. 93-130.

⁴⁹⁷ *Description d'un voyage de l'Oberland*, *op. cit.*, feuille 46.

2. La richesse des Alpes

Herbe rase et beaux pâturages

Compte tenu de l'importance que revêt l'agriculture pour l'approvisionnement de la population, les textes qui traitent des Alpes ne peuvent pas passer cet aspect sous silence. Comme dans les récits viatiques des siècles précédents, les pâturages alpins sont fréquemment mentionnés par les voyageurs du XVIII^e siècle. Alors qu'au XVII^e siècle les textes abordaient très souvent la question en distinguant l'agriculture de montagne, essentiellement faite de pâtures, de celle de plaine, où la culture céréalière peut jouer un rôle plus important, les textes du XVIII^e siècle ne se concentrent plus sur cette particularité, qui semble dorénavant aller de soi. L'agriculture de montagne est désormais abordée pour elle-même, sans la comparer à celle de plaine, ce qui ne signifie pas pour autant que la description gagne systématiquement en précision. La position choisie pour aborder cette thématique influence en effet considérablement la nature des informations rapportées. Albrecht von Haller joue à ce sujet un rôle déterminant avec son poème *Die Alpen*, rédigé en 1729 et publié pour la première fois en 1732 dans un recueil de poèmes intitulé *Versuch schweizerischen Gedichten*.⁴⁹⁸ Le poème offre une vision idéalisée des populations alpines : les difficultés du terrain sont bien mentionnées, mais c'est pour mettre en évidence la vertu des habitants des Alpes helvétiques, qui parviennent par leur travail et leur modestie à vivre heureux dans des régions peu favorables à l'agriculture aussi bien en raison du climat que de la nature des sols, mais également du fait de la morphologie du terrain. Les travaux et les bergers des Alpes sont ainsi décrits selon un point de vue idéalisé dans une perspective qui les oppose à la vie citadine, perçue comme dénaturée et guidée par deux vices particulièrement mis en évidence : le paraître et le luxe.⁴⁹⁹ Le poème *Die Alpen* s'inscrit pleinement dans cette optique :

⁴⁹⁸ Albrecht von Haller, *Versuch Schweizerischer Gedichten*, Bern, bey Nicolaus Emanuel Haller, 1732.

⁴⁹⁹ Ce point de vue n'apparaît pas uniquement dans le poème d'Albrecht von Haller. Les *Lettres sur les Anglois et les François, et sur les voyages* du piétiste bernois Beat Louis de Muralt (1665-1749), parues en 1725, jouent un rôle important dans le développement de ce discours. Voir : Claude Reichler, « Le rapatriement des différences : Beat-Ludwig de Muralt entre deux mondes », in *Rivista di Letterature moderne e comparate*, t. XLVIII, Fasc. 2, aprile-giugno 1995, p. 141-154. On peut également se reporter à mon article « Regards savants sur l'agriculture de montagne au XVIII^e siècle. Idéalisation et description objective », in *De la théorie à l'action. Les savoirs et leur mise en œuvre au siècle des Lumières. Actes du Colloque international de Neuchâtel, 10-12 décembre 2009*, Valérie Kobi (éd.), Genève, Slatkine, 2011, p. 135-150.

Peuple content & heureux, le Destin favorable t'a refusé l'abondance, cette riche source de tous les vices ; mais celui qui est satisfait de son sort, trouve le bonheur dans l'indigence même, pendant que la pompe & le luxe sappent les fondemens des Etats.⁵⁰⁰

Si les Alpes et leurs bergers constituent bien la substance rédactionnelle du poème, traduit ici en prose, la portée idéologique du discours ne laisse que peu de place à la description fidèle des réalités de l'agriculture de montagne, qui ne transparaissent que dans l'instrumentalisation qui en est faite. Les inconvénients liés aux contraintes du milieu sont ainsi tournés positivement et sont utilisés comme témoins de la valeur morale de ces populations alpines. « Si la Nature t'a donné un sol dur & couvert de pierres, ta charue ne laisse pas d'y passer et tes grains d'y meurir » peut-on ainsi lire dans la strophe suivante, qui précise encore : « L'eau pure est ta boisson, & le lait ta nourriture ; mais l'appétit fait trouver du goût dans les glands mêmes ». Quant aux pratiques de l'inalpe et de la désalpe, elles sont décrites sur le même ton enchanteur : « l'herbe printanière [...] pousse à travers la glace » et le troupeau quitte l'alpage à l'automne « rassasié d'une pâture abondante ». La description idyllique de la nature se double d'un discours idéalisé sur les comportements humains : « le Berger s'arrache aux caresses de son épouse » au printemps pour la retrouver à l'automne :

La Bergere salue son mari, qui la revoit avec plaisir ; la troupe empressée des enfans badine & se réjouit autour de lui ; & dès que l'écume du lait est tirée, le couple fatigué va goûter un repas rustique ; l'appétit donne du goût à ce que la simplicité a préparé ; le sommeil & l'amour les mènent à leur couche paisible.⁵⁰¹

Si ce poème n'a rien de viatique, sa genèse est cependant liée à un voyage effectué par Haller pendant l'été qui a précédé sa rédaction.⁵⁰² Un récit issu de ce parcours nous permet d'accéder à une description moins idéalisée et plus réaliste de l'environnement

⁵⁰⁰ Albrecht von Haller, *Les Alpes*, V. B. Tschärner (trad.), Berne, chez la société typographique, 1795, strophe 5, p. 11. Le succès du poème *Les Alpes* a été très important au XVIII^e siècle. La première édition française du recueil de poésies a paru en 1750 déjà : Albrecht von Haller, *Poesies choisies*, Vinzenz Bernhard de Tschärner (trad.), Göttingen, chez Abram Vandenhoeck, 1750. En plus des 37 éditions et réimpressions complètes du recueil de poésies qui ont été faites en allemand et en traduction au XVIII^e siècle, le poème *Les Alpes* a été publié séparément dans dix éditions, majoritairement en français, toujours au XVIII^e siècle. Voir *Bibliographia Halleriana. Verzeichniss der Schriften von und über Albrecht von Haller*, Hubert Steinke, Claudia Profos, Pia Burkhalter (éd.), Basel, Schwabe, 2004, *Studia Halleriana* VIII, p. 30-44.

⁵⁰¹ Albrecht von Haller, *Les Alpes*, *op. cit.*, strophes 19 et 20, p. 19 et 21.

⁵⁰² Sur le poème *Die Alpen*, on consultera : Ute Heidmann Vischer, « Idéal, image mythifiée et tableau 'peint d'après la vie' : Muralt, Virgile, Scheuchzer et les trois temps de la représentation dans 'Les Alpes' d'Albert Haller », in *Colloquium Helveticum*, Bd. 14, 1991, p. 5-28. Urs Boschung, « Haller botaniste et poète – A la découverte des Alpes », in *Une cordée originale : histoire des relations entre science et montagne*, Jean-Claude Pont et Jan Lacki (dir.), Genève, Georg, 2000, p. 96-119.

alpin. Le *Premier Voyage dans les Alpes* donne une image positive des prés alpins, mais le ton est bien différent de celui qui prévaut dans les strophes du poème, les zones de pâture étant comparées de façon objective à celles d'autres régions qui jouissent d'un climat moins favorable :

[...] la côte des montagnes qu'on appelle le Jura est extrêmement aride, [...] les bêtes n'y sont abreuvées que d'eau ramassée par des citernes, et [...] les pâturages en sont courts et secs à proportion. Au lieu que nos montagnes du Sibenthal, Haslere et généralement toutes les Alpes, fournissent un nombre prodigieux de sources, de ruisseaux et de rivières, et que les bêtes y trouvent une herbe succulente qui produit ces laitages que la France et l'Italie consomment en si grande quantité[.]⁵⁰³

Cette problématique de l'aridité du Jura est abordée à plusieurs reprises dans les récits viatiques de Haller, qui a effectué deux autres voyages dans les Alpes helvétiques en 1731 et en 1732. Dans *Le trentième juin 1731 je partis...* Haller décrit les pâturages d'un alpage des Préalpes bernoises où il est hébergé pour la nuit :

On nous y reçut avec l'ancienne hospitalité helvétique, on nous servit de tous les rafraîchissements que fournissent les Alpes et on ne reçut ni argent, ni présent. Les vaches trouvent par ici des pâturages excellents, et elles rendent tout le double de ce qu'elles donnent sur le mont Jura.⁵⁰⁴

La perspective idéalisante n'est pas absente du texte, comme le confirme la notion d'« ancienne hospitalité helvétique ». Si les bergers sont décrits selon un point de vue idéalisé, le pâturage est en revanche évalué à l'aune de son rendement, comparé à celui du Jura, point de vue comptable plus rationnel, qui vient confirmer les observations faites par Haller lors du premier voyage effectué en 1728. Le rapport entre la production des pâturages jurassiens et préalpins est abordé une nouvelle fois dans l'*Iter Alpinum*, texte latin également issu du voyage de 1731. La perspective idéalisante est cette fois totalement absente du propos. La mention clôt un développement de nature météorologique, qui vise à expliquer l'aridité du Jura en regard de l'abondance d'eau que l'on peut observer dans les Alpes, Haller en rappelant les conséquences pratiques : « les pâturages de montagne du Simmental assurent chez les vaches une production de lait deux fois plus importante que les pâturages biennois ».⁵⁰⁵ Le statut de la représentation des ressources disponibles dans

⁵⁰³ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, op. cit., p. 40.

⁵⁰⁴ Albrecht von Haller, *Le trentième juin 1731 je partis*, in *Premier Voyage dans les Alpes*, op. cit., p. 74.

⁵⁰⁵ Albrecht von Haller, *Iter Alpinum*, in *Premier Voyage dans les Alpes* op. cit., p. 96.

les Alpes est donc variable au sein des récits de voyage de Haller, qui mêlent descriptions objectives basées sur un raisonnement naturaliste et notations influencées par une perception idéalisée des réalités alpines.⁵⁰⁶ Si les textes viatiques sont plus représentatifs des conditions réelles de l'agriculture de montagne au XVIII^e siècle que le poème *Die Alpen*, ils ne manquent en effet pas de contenir quelques clichés idéalisants :

Nous sommes à cette heure dans le Sibenthal, vallée très longue, dont les deux côtés sont des pâturages perpétuels. Aussi les habitants sont-ils les plus riches et les plus polis du pays. Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde où l'on trouve le *Dictionnaire* de Bayle chez un paysan comme cela est arrivé dans ce canton. Leurs habits d'écarlate, l'argent répandu sur leurs habits, leurs galanteries, leur poésie, leur hospitalité, et surtout leur vie libre et sans soucis mériteraient qu'on y prît le patron des bergers, qu'ailleurs on ne peint que sur l'imagination.⁵⁰⁷

Haller transpose ici la richesse en pâturages du Simmental aux habitants de la vallée, qui deviennent des figures idéalisées dignes d'apparaître dans le poème *Les Alpes*.⁵⁰⁸ Si les textes viatiques de Haller s'écartent parfois de la perspective idyllique pour aborder des questions d'ordre météorologique qui ont des conséquences directes sur la nature des pâturages d'une région, son texte reste cependant fréquemment soumis à un parti pris idéologique qui se sert des populations rurales pour fustiger le monde des villes.⁵⁰⁹ Une notation tirée du récit intitulé *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732* laisse cependant transparaître une réalité moins riante : les paysans creusent la montagne à la recherche de cristaux et continuent de travailler alors même que les résultats sont peu encourageants « parce que c'étaient des pauvres gens, qui ne

⁵⁰⁶ Haller, grand admirateur du piétiste bernois Beat Louis de Muralt (1665-1749), auteur des *Lettres sur les Anglois et les François, et sur les voyages* inscrit son poème dans le même contexte idéologique. La question a déjà été abordée dans mon article : « Regards savants sur l'agriculture de montagne au XVIII^e siècle. Idéalisation et description objective », in *De la théorie à l'action. Les savoirs et leur mise en œuvre au siècle des Lumières. Actes du Colloque international de Neuchâtel, 10-12 décembre 2009*, Genève, Slatkine, 2011.

⁵⁰⁷ *Idem*, p. 76.

⁵⁰⁸ Relevons encore cette notation à propos du village d'Erlenbach dans le Simmental : « Tout est bien bâti, et propre quoique dans l'ancien goût du pays sur lequel l'exemple et le luxe n'a rien pu jusqu'ici. » Albrecht von Haller, *Le trentième juin 1731 je partis...*, *op. cit.*, p. 77.

⁵⁰⁹ Notons que Haller ne réserve pas les descriptions idéalisées aux populations des Alpes : les habitants de la Vallée de Joux dans le jura vaudois sont décrits de façon similaire. La notion de contrée reculée et le sentiment d'altérité qu'elle incarne semblent ici suffisants pour pouvoir prêter à ces populations de l'arc jurassien des particularités antiques. « Ce vallon solitaire, ces lacs sur une hauteur très considérable, ces rivières souterraines tout cela forme quelque chose de singulier, et qui paraît étranger aux Suisses mêmes. Aussi les mœurs des habitants se ressentent-elles de la particularité de leurs pays natal. Un vieillard a assuré d'avoir vu, l'aïeul, le grand-père, le père, et le fils loger dans une même cabane, et ce peuple antique ignorer jusqu'aux couteaux et aux cuillères. Heureux peuple que l'ignorance préservait de tant de maux, qui suivent la politesse des villes ». Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 44.

trouv[aient] point de subsistance d'ailleurs». ⁵¹⁰ Ce constat ne s'accorde pas avec les évocations du bonheur alpestre du poème *Les Alpes*, ni avec les récits précédents qui décrivent la fertilité du Simmental, ce qui trahit l'absence d'uniformité des conditions de vie dans les Alpes. Si certaines vallées profitent de pâturages abondants, d'autres régions sont moins favorisées : perspective bien moins attrayante, mais qui correspond plus à la réalité du terrain, tous les bergers n'étant pas logés à la même enseigne.

Le texte de la *Promenade au Mont Pilate* aborde fréquemment ces questions, qui sont traitées de manière détaillée. Une particularité étonnante, mentionnée au début de la description de la montagne, attire d'emblée l'attention du lecteur :

Au bas de ce chemin est un Côteau rempli de très belles Fraises, depuis la *S. Jean* d'Été, jusqu'à la *S. Jean* d'Hiver, lorsque la Neige ne les couvre pas. Encore en retrouve-t-on sous la Neige, quand on veut se doner la peine d'en chercher. ⁵¹¹

La Saint-Jean d'été correspondant au solstice d'été et la Saint-Jean d'hiver à celui d'hiver, la présence de fraises sur un coteau du Pilate pendant toute cette période ne correspond pas à la réalité. Mentionner cette durée en se basant sur les deux fêtes solsticiales du calendrier vise à mettre en évidence l'extraordinaire fertilité de cette partie de la montagne. Cette mention pourrait laisser penser que l'auteur cherche à mettre en avant les ressources que compte cette montagne. Le texte ne se construit cependant pas sur ce point de vue, les différents pâturages étant appréciés de manière précise au fil du texte sans que l'on puisse distinguer une volonté d'enjoliver la réalité. Les endroits favorables sont mentionnés, tout comme ceux qui le sont moins. On apprend ainsi que l'alpage de « Brundlen » ⁵¹² est fait d'un pâturage « admirable », qui peut nourrir « 40 vaches ». ⁵¹³ L'alpage d'« Ober-Alp » ⁵¹⁴ fait encore mieux : c'est « la meilleure métairie de la montagne », qui permet de garder « 60 vaches ». ⁵¹⁵ Les chiffres sont jusqu'ici importants, mais la « métairie de Treyen » est qualifiée d'« escarpée », ce qui explique qu'elle « ne contient que cinq vaches ». ⁵¹⁶ Le texte précise même qu'il faut un berger pour chaque

⁵¹⁰ Albrecht von Haller, *Troisième Relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*, in *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 147.

⁵¹¹ *Promenade au Mont Pilate*, *op. cit.*, p. 254-255.

⁵¹² L'alpage de Bründle (1518m), situé sur le versant nord de la montagne.

⁵¹³ *Idem*, p. 256.

⁵¹⁴ L'alpage d'Oberalp (1548m), situé sur le versant nord de la montagne, à l'ouest de l'alpage de Bründle. Nous n'avons pas pu identifier avec certitude les autres alpages mentionnés dans ce texte.

⁵¹⁵ *Idem*, p. 261.

⁵¹⁶ *Idem*, p. 266.

vache afin de l'empêcher de tomber pendant qu'elle broute, ce qui arrive malgré tout souvent. D'autres alpages, bien que moins exigus, ne sont pas aussi attractifs que les deux premiers évoqués. La « métairie de Matt » comporte « 15 vaches »⁵¹⁷, celle de « Ober Fract Mund » « 30 vaches »⁵¹⁸, quand à celle du « Dôme », elle ne compte que « sept vaches ».⁵¹⁹

Cette précision comptable se détache des chiffres généralement retenus dans les textes de l'époque. Lorsque le nombre de têtes de bétail est mentionné, l'information est d'ordre général. Il s'agit en effet d'accréditer dans le texte l'idée de fertilité des pâturages communément rattachée à l'espace alpin.⁵²⁰ Ici, la description est en revanche rattachée à la réalité du terrain, qu'elle cherche à rendre avec le plus de précision possible en distinguant les zones de la montagne qui sont le plus propices à la pâture du bétail de celles qui le sont moins. Si l'information n'est pas prépondérante en elle-même, rapporter ces différences montre que le texte ne fait pas état dans ce passage d'une perspective idéalisée de l'environnement alpin, puisqu'il n'est pas uniformément reconnu comme un espace fertile. Ces notations révèlent également les conditions de vie de ces bergers : utiliser chaque espace disponible, même des alpages qui ne peuvent compter que cinq ou sept vaches, implique une utilisation maximale de l'espace à disposition, rationalisation qui ne peut être rendue nécessaire que par une précarité bien incompatible avec la richesse que Haller attribue aux bergers du Simmental dans son récit de voyage de 1731. Le texte apporte des précisions supplémentaires sur le fauchage de l'herbe à la métairie de « Brundlen » qui « fournit trente brassées de foin » en plus des quarante vaches qui peuvent y pâture :

[...] on n'y fauche que les endroits où les Vaches ne peuvent aller brouter, & l'on y descend les Faucheurs avec des cordes : Ils mettent l'herbe fauchée dans des filets, & la précipitent du Rocher en bas, ou les tirent en haut, par la même corde, selon sa destination ».⁵²¹

⁵¹⁷ *Idem*, p. 268.

⁵¹⁸ *Ibidem*.

⁵¹⁹ *Ibidem*.

⁵²⁰ Johann Georg Sulzer évalue ainsi la richesse des pâturages du Rigi en se basant sur Cysat : « Was endlich die Fruchtbarkeit dieses Bergs anbelangt, so kan man sich einen Begriff davon machen, aus der Nachricht, die Cysat davon gibt, dass nemlich zum wenigsten 150. Senten darauf seyn, keine weniger, als von 16. Kühen gerechnet ». *Beschreibung der Merkwürdigkeiten*, *op. cit.*, p. 29. Ce serait ainsi pas moins de 2400 vaches qui pourraient pâture sur les flancs du Rigi : on ne saurait mieux attester de la qualité des pâturages de la montagne.

⁵²¹ *Promenade au Mont Pilate*, *op. cit.*, p. 256.

Si cet alpage fait partie des endroits bien dotés en pâturages compte tenu du nombre de vaches qui peuvent s'y tenir, la mention de ces pratiques de fauchage dans des lieux escarpés confirme le souci de mise en valeur maximale de l'herbe qui se trouve à disposition sur la montagne. Cette rationalisation des ressources révèle la difficulté à assurer l'approvisionnement en fourrage du bétail, illustrant ici également la présence de différents degrés de discours au sein de cette description du Pilate : perspective idéalisée et descriptions effrayantes cohabitent avec la comptabilité précises des vaches mises à pâturer.

Sur l'ensemble des textes, les pâturages alpins sont souvent présentés sous leur meilleur jour comme c'est le cas dans la *Description d'un voyage de l'Oberland* : au pied des sommets « couverts de glace » se trouvent « les alpes les plus fertiles » où le bétail trouve « une nourriture délicieuse et une herbe » qui « fournit un lait très gras ». Quant aux bergers, « l'Eté leur procure un séjour délicieux, et le tems coule en travail et innocence ». ⁵²² Même le col du Grimsel, situé à 2164 mètres d'altitude, est pourvu d'un « pâturage exquis quoi qu'en petite quantité ». ⁵²³ D'autres récits sont plus nuancés, sans pour autant se départir de cette appréciation globalement positive. Lorsque Schinz arrive au sommet de la Gemmi après avoir franchi les falaises qui surplombent Loèche-les-Bains, il décrit la plaine qui se trouve devant lui selon un point de vue contrasté. Bien qu'à dominance désertique, l'environnement n'est pas pour autant totalement dépourvu de végétaux :

Der Boden bestehet ganz aus einem fortgehenden Felsen, der aber nicht glatt, sonder wie die Wellen eines ungestümen Sees aussiehet, bald Tiefenen, bald Erhöhungen formirt und löchericht ist. Doch gibt es auch Plätze, da kleines und mageres, aber nahrhaftes Gras wächst. ⁵²⁴

Cette herbe de la plaine de la Gemmi ne correspond à l'évidence pas au canon en la matière, mentionné dans les textes viatiques qui font l'éloge de la richesse des prés alpins. Schinz se doit donc de compenser l'allure modeste de ce pâturage de montagne en attribuant à ces gazons d'altitude des propriétés particulières d'un point de vue nutritif. Quelques lignes plus bas, la description du troupeau viendra compléter celle du pâturage tout en confirmant les informations dispensées par le texte :

⁵²² *Description d'un voyage de l'Oberland*, *op. cit.*, feuille 42.

⁵²³ *Idem*, feuille 44.

⁵²⁴ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 187.

Auf rechter Seiten sahen wir an diesen Felsen viele 100 fette Schafe und grösse Ziegen die wenigen Kräuter abäzen und von einem Felsen zum anderen wie Gemen herabspringen und sich damit belustigen.⁵²⁵

Cette mention du troupeau, qui peut sembler sans enjeu au premier abord, réunit en réalité toutes les informations nécessaires pour prouver la qualité des pâturages de la Gemmi. Le nombre conséquent d'animaux atteste d'un point de vue quantitatif l'importance des zones à brouter dans la région, tandis que la taille du bétail démontre d'un point de vue qualitatif l'intérêt nutritif que représente l'herbe du lieu. La mention des chèvres et des moutons sautant d'un caillou à l'autre confirme cette impression de bonne santé du troupeau, qui pâit joyeusement dans un espace présenté initialement comme un lieu principalement rocheux. De nombreux moutons paissent encore de nos jours dans la région de la Gemmi durant l'été ; même si le climat actuel est plus chaud qu'il ne l'était au milieu du XVIII^e siècle, Schinz n'invente assurément rien en ce qui concerne la présence de troupeaux dans la région. La façon d'amener les différents éléments s'inscrit cependant dans une perspective de mise en valeur de l'espace alpin. Dans ce texte, même les zones en apparence désertiques sont présentées comme détentrices d'une réelle richesse en matière de pâturages.⁵²⁶

Perspectives minières

L'herbe n'est pas le seul type de ressources alpines à être abordé dans les textes viatiques. Le sous-sol attire également l'attention ponctuelle de certains voyageurs. Johann George Sulzer fait ainsi une pause sur le chemin qui le conduit au Gothard pour aller visiter une mine au-dessus de Göschenen. Appelée Sandbalm, la grotte exploitée se trouvait dans le Göschenental, à l'entrée du Voralptal. L'intérêt de Sulzer est à l'évidence important : outre allonger son voyage, la visite le met également à l'épreuve. Même accompagné d'un guide que Sulzer qualifie d'expérimenté, l'accès reste difficile, particulièrement pour ceux qui ne sont pas habitués à évoluer en montagne. La visite de la mine est même dangereuse et le voyageur peut admirer l'aisance de ceux qui travaillent toute l'année dans ces lieux : les cristalliers montagnards sont les seuls qui peuvent se

⁵²⁵ *Ibidem.*

⁵²⁶ Bien que ce type de texte se distingue des traités publiés par la Société économique de Berne, on notera que les réflexions qui touchent à la rentabilité agronomique sont dans l'air du temps.

déplacer sans difficulté sur ce terrain peu commode.⁵²⁷ La curiosité minière de Sulzer reste néanmoins ponctuelle, ce qui n'est pas le cas de Wolfgang Christen qui montre un grand intérêt pour la question dans un texte intitulé *Description des glaciers / gletscher / ou pour mieux dire de la mer glaciale qui se trouve dans les Alpes de la Suisse*.⁵²⁸ Si le titre mentionne les glaciers, le texte s'arrête dans les faits très souvent sur les richesses minières que l'auteur s'imagine trouver dans le sol helvétique, en l'occurrence dans les Alpes bernoises. La Confédération, à de rares exceptions près comme les salines de Bex, ne dispose dans les faits pas de gisements d'importance et de qualité qu'il serait rentable d'exploiter. Certains filons ont néanmoins fait l'objet d'une extraction locale de minerais.⁵²⁹ Les connaissances géologiques de l'époque ne permettant pas de déterminer la pauvreté du sol helvétique en la matière, les suppositions les plus optimistes pouvaient avoir cours comme en témoigne ce texte qui surévalue le potentiel minier de la région qu'il considère. Le récit de Christen conserve néanmoins tout son intérêt, car il offre un témoignage précieux sur les perceptions des Alpes. Considérées comme un espace propre à être exploité, elles attirent l'attention du voyageur, qui mentionne systématiquement chaque gisement localisé sur le trajet effectué, cet aspect prenant souvent plus d'importance dans la description que les glaciers évoqués dans le titre donné au récit :

Je commence la description de cette cote par le golfe [de la mer glaciale] le plus occidental, tirant au nord qui descend dans la montagne d'Engstlen, qui est moins considerable par sa grandeur, que pour les mines d'argent, de cuivre, de fer et de vitriol, qu'il couvre d'un coté et découvre de l'autre par les sables, que ses égouts [torrents d'origine glaciaire] entraînent [...].⁵³⁰

⁵²⁷ « Der Weg von dem Fuss des Berges bis in die Mine, deren Eingang man unten siehet, ist vor die, welche des Bergsteigens nicht gewohnt sind, sehr schwer ». Plus loin : « [...] obenher aber ist der weg sehr steil, und doch nichts da als der felsichte Boden, daran man sich halten kan, und könnte man leicht den gantzen Weg mit grösster Lebens-Gefahr wieder hinunter schlüpfen. Allein die Bergs-Leute, welche im Winter täglich da arbeiten, gehen hier so aufrecht daher, als wenn sie auf dem ebenen Lande giengen ». Johann Georg Sulzer, *op. cit.*, p. 40.

⁵²⁸ Le manuscrit de ce texte est conservé à la Burgerbibliothek de Berne. Wolfgang Christen, *Description des glaciers / gletscher / ou pour mieux dire de la mer glaciale qui se trouve dans les Alpes de la Suisse. Revu par l'auteur*, Mss. Hist. Helv. VII 10.

⁵²⁹ Alain Dubois fait état des apports assez faibles que représentent ce type de ressources pour le Valais. *Die Salzversorgung des Wallis 1500-1610. Wirtschaft und Politik*, Winterthur, Verlag P. G. Keller, 1965, p. 26-28.

⁵³⁰ Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 2 et 3.

Christen mentionne parfois la qualité moindre des ressources minières disponibles⁵³¹, mais établir systématiquement une liste de chaque type de minerai donne une impression globale de profusion. Selon le texte, on trouve dans la Vallée du Hasli de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, du talc, du marcassite de soufre ainsi que du vitriol. Quant au Lac de Thoune, son eau subit les afflux d'une source vitriolée, « assez forte non seulement pour changer la surface des eaux de ce lac d'une couleur verte jaunâtre, mais aussi pour incommoder par intervalle les rameurs »⁵³², ce que le texte interprète comme une preuve de l'abondance de ce minerai dans la région. Le soufre n'est pas en reste : la Vallée du Kiental est « rempli[e] tellement de mines de soufre, qu'on le trouve tout pur dans la terre à la hauteur d'un genou, et [son] odeur étouffe presque en certains changemens de saison ».⁵³³ Des remarques de ce type peuvent être observées dans l'ensemble du texte de Christen, qui pense repérer certaines mines « qui promettent beaucoup, si l'on vouloit hazarder un peu de peine et d'argent à en poursuivre les veines ».⁵³⁴ Les remarques de Christen, qui tendent à démontrer une richesse minière pourtant inexistante, participent d'une volonté de promotion interne de l'espace alpin helvétique. Le lecteur ciblé n'est pas étranger : ce texte vise à convaincre le citoyen de la Confédération que les Alpes contiennent une richesse, méconnue et par conséquent pas assez exploitée. Outre le manque d'investissement, c'est bien le manque d'engagement – « la peine » mentionnée ci-dessus – et le manque d'attention accordée à ce trésor qui fâchent l'auteur comme en témoignent ses remarques au sujet d'une mine de cristaux située aux abords du col du Grimsel :

Il ne faut pas oublier de parler de deux singularitez sur le Mont Grimsel [...]. La première est la vue sur la superficie de notre mer glaciale [...] et la seconde la belle mine de crystal, dont on a tiré quelques pièces de plusieurs quintaux, que l'on peut donner pour les seules de cette façon et poids en Europe, et peut-être dans le reste de l'Univers. Comme ce n'est pas mon fait de critiquer la négligence avec la quelle on a ménagé ce trésor jusque à présent, je passe sous

⁵³¹ Il précise ainsi à propos du Gadmertal que le fer « y abonde, mais la qualité n'en est pas trop bonne ». Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 4. De telles constatations n'altèrent cependant en rien l'optimisme affiché par l'auteur comme le confirme un passage qui parle d'une mine située sur le versant ouest de la Sefinenfurge : « Un peu plus avant il y a sur une montagne nommée Durrenberg, une mine de cuivre abondante en quantité, mais d'une qualité rude et difficile à séparer par la quantité de fer, qui y est mêlée, cependant il y a lieu de se flatter, qu'elle se bonnifieroit un peu avant dans la terre ». Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 20.

⁵³² Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 7.

⁵³³ *Idem*, feuille 20.

⁵³⁴ *Idem*, feuille 13.

silence les particularitez qui pourroient servir à ce sujet, et je me contenterai de dire qu'il est dommage, que l'on n'y fasse pas une plus grande attention.⁵³⁵

Si Christen n'insiste pas sur l'intérêt financier que pourrait représenter une exploitation plus importante des richesses qu'il imagine trouver dans le sol alpin helvétique, cet aspect n'est évidemment pas à négliger pour une population alpine qui n'est pas aussi riche que les beaux pâturages le laisseraient penser. Au-delà de ces considérations économiques, le discours de Christen témoigne d'un attachement à l'espace helvétique qui rappelle celui qu'on observe dans le discours naturaliste de Scheuchzer, question qui sera abordée au chapitre suivant. Son approche très optimiste des richesses minières helvétiques s'intègre en effet dans une perspective de promotion de la Confédération par rapport aux contrées étrangères. Si les cristaux du Grimsel mentionnés ci-dessus sont présentés comme susceptibles de rivaliser avec ceux de l'Europe et peut-être même de la terre entière, les grottes des Alpes helvétiques disposent selon le texte d'autres ressources, notamment en matière de terre médicinale comme cette description d'une grotte de la Vallée de Lauterbrunnen cherche à le démontrer :

Vis-à-vis de cette cascade [le Staubbach] l'on trouve dans une grotte de la montagne opposée nommée Chorbalm une marne noire très fine qui pourroit suppléer l'encre prétendu de la Chine pour l'usage de la peinture, aussi bien que les terres rouges, grises et blanches, que l'on trouve dans le même endroit et autres du voisinage, pourroient être mises en parallèle avec les bols d'Armenie ; les terres sigillées du Levant, de la Silésie et autres semblables pour l'usage de la médecine.⁵³⁶

Cette liste très complète montre l'incroyable richesse de cette grotte des Alpes bernoises dans laquelle se trouve une marne capable de remplacer l'encre de Chine et des terres de différentes couleurs, qui réunissent les propriétés de plusieurs terres exotiques que l'on trouve dans des endroits éloignés les uns des autres. La Vallée de Lauterbrunnen offre en la matière un condensé d'Orient. Si la perspective minière qui marque le texte de Christen témoigne d'un intérêt économique pour les Alpes, elle illustre également la considération qui est accordée à cet espace au sein de la Confédération. Les ressources alpines, réelles ou fantasmées, sont susceptibles d'être convoquées pour démontrer la valeur du territoire alpin helvétique.

⁵³⁵ *Idem*, feuille 5.

⁵³⁶ *Idem*, feuille 15-16.

3. Regards sur les habitants

Les conditions de vie : un milieu difficile

Si la question des ressources en pâturages et, dans une moindre mesure, en minerais a permis de mettre en évidence des représentations très variables des richesses alpines, les conditions de vie des habitants sont parfois abordées plus en détail par certains auteurs. Bien que Schinz mette en évidence la richesse des pâturages alpins, il ne nie pas pour autant d'autres difficultés. Tout comme dans l'exemple de la Gemmi mentionné ci-dessus, les abords du col du Gothard sont plus riches en herbe qu'il n'y paraît de prime abord : partiellement rocheuse, la région permet néanmoins d'accueillir cent vaches et même des chevaux. Cette richesse en pâturage ne satisfait cependant pas tous les besoins et l'auteur fait part de pratiques qui attestent le manque de bois. Rares dans la région, les forêts sont de surcroît conservées en tant que protection contre les avalanches, comme précisé ci-dessus.⁵³⁷ Les habitants de l'Urserental ne disposent par conséquent pas de bois de chauffage :

Wann man dieses Thal [...] langs hinaufgehet, gewahret man zu beiden Seiten nichts als fort und fortgehende Bergjoche, die theils mit den besten Kräuteren, theils mit Brausch⁵³⁸ und Alprosen (die die Einwohner des Urserlthals und der umligenden Senten fleissig zusammenraffen und aus holzes völligem Mangel zum Brennen burdenenweis nach Haus schleppen) bewachsen, theils auch kahl und felsicht sind, worauf aber doch viele 100 Kühe und in dem Thal selbsten Pferde zu Alp gehen.⁵³⁹

L'information relevée par Schinz se trouve également chez Sulzer, qui fait état de pratiques identiques, observées au même endroit une vingtaine d'années auparavant. Après avoir relevé l'absence de bois dans la région, exception faite de la forêt qui se trouve au-dessus du village d'Andermatt, il décrit les mêmes combustibles :

An stat des Holtzes brennt man kleine Pflantzen, die sie Alp-Rosen nennen, wie auch etwas Breusch, deren Stämmen selten eines Fingers dick, und die gantze Pflantze nicht über 1. oder 1^{1/2} Schuhe hoch ist. Diese müssen sie mit grosser

⁵³⁷ La problématique est commune à l'ensemble de l'arc alpin : Haller relève le prix élevé du bois dans la région de Loèche-les-Bains. « J'y remarquai que le bois y est extrêmement cher, parce qu'il s'y porte sur les chevaux de somme, étant défendu sous peine de la vie de couper le moindre arbre des forêts de la vallée des bains qui servent de rempart contre les avalanches », *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 56.

⁵³⁸ Aulne des Alpes (*Alnus alnobetula*), arbuste haut de un à trois mètres.

⁵³⁹ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 171.

Mühe auf den Bergen sammeln. Das erstere ist der Chamaerhododendros Alpina serpillifolia Tournef. Das andere aber ist eine Art der Erica.⁵⁴⁰

Sulzer insiste davantage que Schinz sur la pénibilité du travail et sur la piètre qualité des matériaux ainsi récoltés. De telles informations sont des indicateurs précieux qui témoignent des difficultés rencontrées par les populations alpines, contraintes à faire feu de tout bois au sens propre du terme. Tandis que certains textes mettent en évidence de manière idéalisée la liberté des bergers des Alpes, d'autres livrent des détails qui montrent les difficultés occasionnées par les particularités du milieu alpin.

Outre le bois et les pâturages, les remarques qui concernent les habitudes alimentaires des habitants donnent également une indication sur le regard porté par les voyageurs. La simplicité des montagnards, que Haller loue dans le poème *Les Alpes*, est abordée de façon plus pragmatique dans la *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*. Alors que le voyageur se trouve dans la région de Lauterbrunnen, il passe en revue la nature des cultures qui sont produites dans les champs des environs :

Le village de Lauterbrunnen est entouré de quelques pâturages[,] le bas des montagnes voisines leur servent aux mêmes usages. Il y croît un peu d'orge avec quantité de pommes de terre dont les habitants font leur pain ordinaire. Ils en forment une espèce de gâteau de l'épaisseur d'un pouce, qu'ils cuisent jusqu'à la dureté du biscuit de mer, aussi se conservent-ils fort longtemps, tout le reste de leur nourriture ne consiste que dans du laitage.⁵⁴¹

La prédominance de la pâture, qui induit une économie basée sur l'élevage, la vente du bétail et des productions laitières, ne suffit pas forcément à générer un revenu assez important pour permettre l'acquisition de céréales panifiables en quantité suffisante. Le texte de Haller fait état d'une stratégie de substitution, basée sur une production locale, qui se satisfait des conditions climatiques du lieu. Galettes de pommes de terre séchées et produits laitiers constituent donc selon ce texte le régime de base des habitants de la Vallée de Lauterbrunnen, qui se nourrissent autant que faire se peut de leurs propres productions et renoncent à l'achat de céréales produites dans d'autres régions, fait qui

⁵⁴⁰ Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten*, *op. cit.* p. 47. « Tournef » signifie Tournefort, auteur sur lequel Sulzer se base pour nommer la plante.

⁵⁴¹ Albrecht von Haller, *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes*, *op. cit.*, p. 138-139. Haller fait part de galettes similaires à propos des villages de Guttannen et de Grindelwald : « Il est situé dans une plaine du vallon, entouré de pâturages, il ne croît plus aucune graine ici les habitants ne se nourrissant que du laitage. Le pain qui est fort rare vient du Valais, éloigné de sept lieues, quand ils n'en peuvent pas tirer, comme cela arrive l'hiver quand les chemins sont bouchés par la neige[,] [i] faut qu'ils se contentent de leur pain fait avec les pommes de terre, comme les habitants du Grindelwald ». *Ibidem*, p. 145.

atteste la faible quantité d'argent en circulation dans ces contrées.⁵⁴² Sans nier la richesse des pâturages de l'Oberland bernois évoquée à de nombreuses reprises, ce texte vient cependant la nuancer. Quant à l'importance du commerce de bétail qui transitait des vallées de l'Oberland en direction de l'Italie, de telles informations relativisent l'apport financier qu'il représentait : même si le commerce était une source de revenu indispensable pour ces vallées, le témoignage de Haller montre que la vie de paysans de montagne restait difficile.⁵⁴³

Alors que de nombreuses informations très précises témoignent des difficultés rencontrées par les populations des Alpes, les textes ne sont pas pour autant exempts de notations à caractère idéalisé qui se rapprochent des strophes du poème *Les Alpes*. Ainsi, après avoir décrit de manière circonstanciée les différents alpages qui se trouvent sur le Pilate, le texte attribué à Pfyffer de Wyher se clôt par des notations qui instrumentalisent les aspects difficiles de la vie dans le milieu alpin. La *Description du Mont Pilate* contient en effet aussi bien des informations précises à visée réaliste que des passages qui trahissent une volonté de décrire ces habitants comme des sauvages alpestres qui se distinguent en tout point des habitants du Plateau. Leurs vêtements sont ainsi particuliers : « Ils ont une Fabrique de gros Draps de poils de Chèvre, sans teinture ; de sorte qu'ils sont tous vêtus uniformément ». Leur langue est incompréhensible et énigmatique : « [...] ils sont convenus entr'eux de mots, qui signifie des phrases entières : Ils parlent, come nous écrivons quelques fois, par abréviations ». On peut de surcroît observer des aspects antiques chez ces habitants du Pilate : « Ils ont conservé des *Romains* les joûtes où ils se plaisent beaucoup. »⁵⁴⁴ Le texte se conclut par un paragraphe synthétique sur la question :

⁵⁴² Si les populations alpines n'étaient assurément pas riches, les caractéristiques géographiques peuvent conduire à des variations régionales. Lauterbrunnen n'étant pas une vallée de transit, elle ne bénéficiait pas des revenus qui y sont associés. La *Description d'un voyage de l'Oberland* mentionne en effet des conditions économiques plus favorables dans la Vallée du Hasli : « [...] comme c'est un passage en Italie par le dit Mont de Grimsel, le país de Hasle est obligé d'entretenir le chëmin qui est très bon, bien pavé de grandes pierres, large de 4.5 à 6. pieds. [...] par contre le país tire les revenus du pège etabli, et bien de profit du transport des marchandises, et du commerce, qu'ils font de leurs fromages, et du ris, qu'ils tirent de l'Italie », *op. cit.*, feuille 43. D'autres régions se trouvent dans une situation similaire comme en témoigne un texte anonyme qui aborde la question pour le territoire des Grisons : « Les Bestiaux, le lait, le beurre & le fromage sont tout leur Revenu ; avec le passage des Marchandises d'Allemagne en Italie et d'Italie en Allemagne. Pour le Blè ils le tirent uniquement de l'Italie ». *Voiage historique et politique de Suisse, d'Italie et d'Allemagne*, Francfort, chez François Varrentrapp, 1736, t. I, p. 81.

⁵⁴³ On consultera à ce sujet Alain Dubois, *op. cit.*, p. 30-33. La thèse d'Alain Dubois offre une perspective synthétique sur la vie économique des régions alpines. Le texte mentionne les importantes quantités de bétail qui transitaient par le Valais depuis l'Oberland bernois en direction de l'Italie.

⁵⁴⁴ *Promenade au Mont Pilate*, *op. cit.*, p. 284.

On a bien de la peine à concevoir qu'un Peuple se choisisse une demeure aussi afreuse & y mène gaiment une vie aussi dure. Mais quel empire n'a pas sur le Cœur de l'Home l'amour de la Liberté ! Elle peut bien rendre des Déserts, des Antres, des Rochers plus agréables, que les Plaines les plus riantes & les plus fertiles, puisqu'elle fait souvent préférer la Mort à la Vie.⁵⁴⁵

Ce passage de la *Promenade au Mont Pilate* montre une nouvelle fois que le texte présente plusieurs degrés de discours : s'il contient une description factuelle et très précise des différentes régions du Mont Pilate, il conclut l'évocation du milieu par un paragraphe qui fait état d'une vision idéalisée des hommes qui l'habitent en leur prêtant des valeurs morales qui résonnent comme l'écho du poème *Les Alpes*.

Sans entrer dans de longs développements, d'autres textes montrent que des informations divergentes circulent au sujet des conditions de vie des paysans de montagne. Christen se range ainsi plus dans une perspective idéalisée : après avoir mentionné dans une longue liste tous les produits qui peuvent être tirés des Alpes, aussi bien au niveau laitier que du point de vue de la chasse, il s'arrête aux différents champs cultivés.

On y peut aussi jouir du plaisir de voir presque tout ensemble en maturité, le froment, l'orge, le chanvre, le lin et le fourrage ou l'herbe des prés, ce qui étant partagé par tout en petits lambeaux de terrain, présente à la vue une espèce d'échiquier naturel diversifié de plusieurs couleurs. On voit par là que les habitans de ces prétendues contrées sauvages sont après tout bien moins à plaindre que l'on ne pense, puisqu'ils peuvent faire leur semaille et récolte avec assez peu de peine en trois mois de tems, au lieu qu'il en faut huit ou neuf pour le labourage du vignoble et autres terres à cultiver.⁵⁴⁶

Le raisonnement est naturellement biaisé, le choix des productions étant conditionné par leur capacité à pousser dans le court laps de temps qui leur est imparti. La mention de « prétendues contrées sauvages » est en revanche intéressante, tout comme l'idée que ces paysans sont « bien moins à plaindre » qu'imaginé. Ces deux notations, en s'inscrivant à l'encontre des propos qu'elles rapportent, présupposent que de telles représentations étaient alors fréquentes. Bien que présente dans certains textes, la perspective idéalisée ne domine pas pour autant une perspective plus réaliste qui fait part des conditions difficiles rencontrées par les paysans des Alpes, faute de quoi Christen n'aurait pas ressenti la nécessité de les relativiser dans son propos.

⁵⁴⁵ *Promenade au Mont Pilate*, *op. cit.*, p. 285.

⁵⁴⁶ Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 13.

Le récit de Hans Rudolf Schinz réserve une place importante aux éléments naturels, mais il n'oublie pas de mentionner dans son texte des informations liées aux activités humaines. Il aborde ainsi la question de l'habitat de montagne en s'intéressant aux contraintes qui doivent être respectées, notamment au niveau de la gestion du risque d'avalanche. Schinz s'arrête ainsi sur le nom *Bannberg*, qui désigne la partie de la montagne située au-dessus d'Altdorf, et explique le rôle protecteur de cette forêt. Il fait état d'une forêt à la fonction similaire au-dessus du village d'Andermatt, dans l'Urserental.⁵⁴⁷ Au-delà de ces particularités, ce sont cependant davantage les êtres humains qui vont retenir l'attention du voyageur, qui s'exprime fréquemment au sujet des habitants des Alpes. Hormis les guides, qui sont d'ailleurs juste évoqués sans aucune mention de détail, et quelques rares personnes individualisées, Schinz décrit surtout des collectivités. Son regard, influencé par son identité protestante, est loin d'être neutre, comme en témoignent ses impressions à son arrivée en terre catholique :

Durch schlechte Wiesen stiegen wir den Berg hinauf und kamen auf Schindellegi, dem ersten catholischen Dorfe. Schon hier zeigte sich ein grosser Unterscheid : Die Leühte dem ganzen Zürichsee nach sind gross und stark, zur Arbeit gewohnt ; die Dörfer sind volkreich, die Häuser gross und von Stein und Mauerwerk gebauen ; hier sind die Leüht mager und schwach ; zur Arbeit nicht gewohnt zwingen sie den Vorübergehenden einen Teil ihrer Nahrung mit Betlen gleichsam ab ; ihre Häuser sind nur ellende hölzerne und mit Steinen beschwehrte Gäden [...].⁵⁴⁸

Si le constat qui fait état d'une différence de richesse et de style d'habitation entre la région du Lac de Zurich et celle du village dont il est question peut très bien concorder avec la réalité du terrain, la description de Schinz contient de nombreux jugements de valeur à connotation anti-catholique.⁵⁴⁹ Le Zurichois, qui quitte ici l'espace protestant, ne

⁵⁴⁷ Sur le Bannwald, on consultera Raphaël Rabusseau, *Les neiges labiles. Une histoire culturelle de l'avalanche au XVIII^e siècle*, Genève, Presses d'histoire suisse, 2007, p. 75-85.

⁵⁴⁸ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 157.

⁵⁴⁹ Le *Dictionnaire historique de la Suisse* fait état d'une position plus ouverte de la part de Schinz, l'article précisant qu'il s'est « batt[u] pour abolir les barrières confessionnelles » au sein de la Société helvétique. Le radicalisme des positions exprimées ici est peut-être à mettre sur le compte du jeune âge de l'auteur, qui n'avait alors que dix-huit ans. Karin Marti Weissenbach, « Johann Rudolf Schinz », in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 15.12.2010 (traduit de l'allemand), url : <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F26152.php>. Le nom est différent, mais il s'agit bien de la même personne. Nous gardons le nom de Hans Rudolf Schinz, qui est celui retenu par la bibliothèque de Zurich, qui conserve le fonds de ses manuscrits.

le retrouvera que bien plus tard, une fois franchie la frontière qui sépare le canton du Valais de celui de Berne. Ce retour en terre protestante, visiblement important aux yeux de Schinz, est dûment mentionné dans le texte :

Die Annehmlichkeit dieses Orts [Kandersteg] wurde vermehrt durch den Umgang mit schönen, starken und sittlich guten Leühten und durch Gleichheit der Religion.⁵⁵⁰

Les deux passages se répondent et marquent les frontières de l'espace catholique, que Schinz fréquente pendant plus de dix jours, entre le 15 et le 25 juillet. Si l'on s'en tient à la description du premier village catholique rencontré, les habitants sont présentés sous un bien mauvais jour. La logique voudrait que ce type de description soit de mise sur l'ensemble du parcours en terre catholique, effectué à travers le canton d'Uri et le Valais. Or, il n'en est rien. Schinz présente les habitants d'Altdorf selon un point de vue très positif : ils lui semblent intelligents, courageux et honnêtes. Il note même qu'ils sont tous grands et forts et qu'ils parlent presque tous l'italien, langue qu'ils utilisent pour communiquer avec les étrangers de passage. La description ne s'arrête cependant pas à ces commentaires :

[...] sie scheinen von allen Schweizeren am meisten auf ihrer Freiheit zu halten. Adel gibt es keinen ; auch erweisen sie sich unter einander wenig Höflichkeit, weil keiner von dem anderen abhanget ; von Ceremonien und Rang wissen sie, glaube ich, wenig ; gegen die Frömnden sind sie ehrlich und rahten aufrichtig. Sie reden beständig von Regierungssachen [...], weil jeder, auch der gemeinste, an der Regierung Theil hat.⁵⁵¹

Si le regard porté sur la population catholique de Schindellegi était négativement connoté, celui-ci est enthousiaste, dans la mesure où il décrit la population d'Altdorf comme un peuple égalitaire, projetant ainsi sur les habitants du canton d'Uri les principes d'un idéal républicain. Ce type de considérations positives est répété à plusieurs reprises dans le texte. Les habitants de Wassen, village situé sur le chemin qui conduit d'Altdorf au Gothard, sont ainsi qualifiés de « freundliche Einwohner ». Les commentaires qui portent sur la population de l'Urserental sont similaires :

Die Bewohner dieses Thals sind starke und wohlgebildete Leüht, höflich, freundlich, ehrlich und klug ; ihre Nahrung ziehen sie einen theil von der

⁵⁵⁰ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 188.

⁵⁵¹ *Idem*, *op. cit.*, p. 163-164.

Vihzucht, den anderen aber von den häufig Durchreisenden und dem Transport des italienischen Weins.⁵⁵²

Une des rares figures individualisées, la personne chez qui les voyageurs logent dans le village d'Hospental au pied du Gothard, vient confirmer cette représentation :

Wir waren sehr gut, ja bis dahin noch am besten logirt, sonderlich darum, weil unser Wihrt, der das Haupt der hiesigen Republic ist, einer der ehrlichsten und klugsten Männeren zu seyn schiene ; seine weissen Haare und das mächtige Ansehen seines Körpers flössen jedem, der ihn siehet, Ehrfurcht ein. Er ist noch ein Bild der alten ehrlichen Schweizer.⁵⁵³

Ces remarques répétées montrent que l'auteur a une vision idéalisée de la population uranaise, qui est considérée comme un peuple alpestre libre. Le texte projette ainsi l'image d'une société républicaine placée dans les montagnes qui représentent le berceau de la Confédération. L'appartenance confessionnelle des habitants du canton d'Uri n'est même plus un aspect qui entre en ligne de compte dans la mesure où leur identité ne se situe pas à ce niveau pour le voyageur. Tandis que les habitants de Schindellegi faisaient pâle figure, les Suisses du canton d'Uri, jaloux de leur liberté, respirent la santé et la force.

Si les valeurs républicaines prêtées aux Uranais parviennent à faire oublier leur appartenance confessionnelle, il n'en va pas de même des Valaisans. Population alpine au même titre que les habitants du canton d'Uri, les Valaisans ne bénéficient pas de cette image de Suisses authentiques, qui est spécifiquement attachée aux cantons alpins de Suisse centrale. Rappelons que le Valais n'est alors même pas un canton de la Confédération de l'époque, mais simplement un allié. Les Valaisans sont en revanche catholiques ; le pays apparaît, comme précédemment, négativement connoté aux yeux de Schinz.

Von Brig bis hierher findet man in den Dörferen weder Brünnen noch sonstige reine Wasserbehältnus, wohl aber auf dem Wege und den Bergen nach trifft man hin und wieder herabrieslende Bäche an, die frisches und reines Wasser haben. Dieses dunkt mich eine Anzeig zu sein, dass die Einwohner entweder träge seyen und sich nicht einmahl zu ihrer Bequemlichkeit und Gesundheit wenige Mühe geben mögen, reines und gesundes Wasser in die Dörfer und Fleken zu leiten : oder sie seyen zu einer unsäuberlichen und garstigen Lebensart sehr geneigt, welches uns die Erfahrung nachdrücklich gezeigt hat.⁵⁵⁴

⁵⁵² Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 170.

⁵⁵³ *Idem*, p. 171.

⁵⁵⁴ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 184.

La remarque semble particulièrement peu avisée lorsqu'on considère les moyens mis en œuvre en Valais dès le Moyen Age pour conduire l'eau sur les coteaux à l'aide des bisses. Schinz, qui voyage dans la Vallée du Rhône, n'a pas forcément connaissance de ces constructions bien qu'elles servent également à l'irrigation des vignes situées en basse altitude, jusque dans les abords de la vieille ville de Sion. Même si on rattache l'information à une connaissance partielle et sommaire du terrain, le texte de Schinz laisse place à des jugements de valeur, fondés sur son identité culturelle protestante comme le confirme son contentement de quitter le Valais pour arriver dans le canton de Berne. Il convient dès lors de considérer avec prudence les informations transmises au sujet des populations : au-delà des réalités locales, ce sont aussi les conditionnements idéologiques de leur auteur qu'elles révèlent.

LES CENTRES D'INTÉRÊT DES VOYAGEURS

1. Aspects proto-touristiques

Gothard et Grimsel en aller et retour : le col perd sa fonction première

Les textes du XVI^e et du XVII^e siècle qui mentionnent le Gothard ou le Grimsel sont tous des récits viatiques qui relatent un parcours de transit : les deux versants sont franchis dans le voyage et dans le récit. Certains textes du XVIII^e siècle décrivent en revanche un parcours partiel, uniquement du côté nord, dénué de toute fonction utilitaire. Le but n'est pas de franchir le col pour passer sur l'autre versant des Alpes, mais simplement de s'y rendre. Le lieu de passage perd sa fonction première pour devenir une destination. L'objectif est loin d'être secondaire pour Schinz et ses compagnons, puisqu'ils s'y reprennent à deux fois avant de l'atteindre. La première tentative ayant échoué le matin, les voyageurs retournés à Hospental reprennent le chemin du col l'après-midi. Le but du parcours est l'intérêt paysager⁵⁵⁵, comme le montrent les diverses remarques de Schinz, qui admire les lacs situés aux abords du col :

Nachdem wir diese See und ihre wunderbare, gleich als mit Kunst eingehauenen
Behältnisse aufmerksam durchsehen, gingen wir zwischen denselben

⁵⁵⁵ Lorsqu'il est question de paysage, nous l'entendons dans le sens large que définit Michel Baridon : « Un paysage est une partie de l'espace qu'un observateur embrasse du regard en lui conférant une signification globale et un pouvoir sur ses émotions ». Michel Baridon, *Naissance et renaissance du paysage*, Arles, Actes Sud, 2006, p. 16.

[Felsenstücken] über lange Schneeplätze und lauter Felsen und erreichten nach 1/4 Stund die Herberg der Heeren Capucineren.⁵⁵⁶

Si le voyageur se dit émerveillé de trouver ces lacs à une telle altitude, il n'en va pas de même en ce qui concerne la vue :

Nun stehen wir auf der obersten gangbahren Höhe des Gothards, in der angenehmsten Herberg; aber sehr fande ich mich betrogen: ich glaubte wenigstens eine etwelche Aussicht gegen die gemeinen Vogtleyen und das Livinerthal zu haben. Aber nichts weniger; die Aussicht ist ringsum gleich.⁵⁵⁷

« Trompé » : l'expression est forte, trahissant la hauteur des attentes du voyageur. Le problème n'est pas de nature météorologique : ce ne sont pas des nuages qui gâchent la vue du côté sud en direction de la Lévantine, mais bien la structure même du relief qui est responsable de la déception de Schinz. Devenu but, le col du Gothard perd sa fonction initiale de voie de transit, mais s'en voit simultanément attribuer une nouvelle ; l'environnement se doit d'être attrayant. Alors que le col avait jusqu'à présent pour fonction de laisser passer, il doit maintenant laisser voir. Or, si un passage étroit et raide dans une chaîne de montagne peut effectivement offrir une vue sur l'autre versant, il n'en va pas de même de la vaste plaine qui constitue le col du Gothard : les deux côtés du col ne sont pas visuellement très bien délimités et l'on ne peut jouir d'une vue sur la Lévantine sans descendre une partie du versant sud. La déception ressentie par Schinz provient donc d'une méprise : si le Gothard est bien la voie vers le sud, il n'en offre pas pour autant la vue. A défaut de pouvoir admirer l'autre versant, Schinz et ses compagnons restent un moment à l'hospice du Gothard, où il loue l'accueil qui leur est réservé. La bâtisse, chauffée et accueillante, permet aux voyageurs de prendre un repas agrémenté d'un vin italien qui a laissé d'assez bons souvenirs au narrateur pour qu'il le mentionne dans son texte. Si l'atmosphère est agréable derrière les « doubles fenêtres », il n'en va pas de même dehors :

[...] ich begreife nicht, wie es im Winter möglich seye, diesen Weg zu wandlen ; wann es in den sonst schwülsten Sommertagen kalt ist, wie wird's dann wohl im Winter seyn, da die Sonn keine merkliche Wirkung hat und zudem man ganz mit Schnee und Eis umgeben ist.⁵⁵⁸

⁵⁵⁶ *Idem*, p. 172.

⁵⁵⁷ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 172.

⁵⁵⁸ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 172.

Le retour du beau temps, qui a permis d'effectuer l'ascension dans l'après-midi, n'efface pas pour autant le caractère austère des lieux. Contrairement à l'hospice, le milieu n'a en soi rien d'agréable, mais la volonté de voir le Gothard est plus importante que les incommodités qui sont liées à ce parcours alpin. Alors que les voyageurs les appréhendaient auparavant par nécessité, ils le font maintenant de leur plein gré.

Le texte de Schinz n'est pas le seul à relater une ascension en aller et retour du Gothard : Sulzer a fait de même plus de vingt ans auparavant. Parti d'Hospental le 20 août 1742, il effectue l'aller et retour le même jour avant de traverser le col de l'Oberalp le lendemain afin de poursuivre son voyage dans les Grisons. Sulzer explique comment le choix du parcours a été effectué. Son intention première était effectivement de descendre de l'autre côté du Gothard pour se rendre dans les Grisons par le Val Medel. Un tel parcours représente un détour important depuis l'Urserental puisqu'il est nécessaire de franchir un second col en plus de celui du Gothard.⁵⁵⁹ Ce choix de trajet relève dès lors d'une logique de voyage de curiosité, qui ne doit pas forcément répondre à des critères d'efficacité. Sulzer est cependant détourné de son projet initial par la personne chez qui les voyageurs sont logés à Hospental en raison des chemins, qu'il qualifie de très mauvais. L'ascension du Gothard est donc dans ce cas également dénuée de toute utilité puisque Sulzer sait avant même de se rendre au col qu'il lui faudra revenir sur ses pas jusqu'à Hospental, puis Andermatt avant de commencer à monter en direction du col de l'Oberalp. Tout comme dans le cas de Schinz, la montée au Gothard de Sulzer peut être qualifiée d'excursion de nature proto-touristique. Le texte, qui commente le chemin, évoque les alentours :

Der Weg hinauf ist so überaus angenehm, sowol wegen dem schönen Aussehen, welches die dort stehende gantz kahle Berge geben, als wegen den verschiednen Wasser-Fällen von demselben herunter, und den schönsten Weyden, darauf die Saum-Rosse Hauffen-weise gehen.⁵⁶⁰

L'emploi du qualificatif « angenehm » illustre le changement de statut du col qui n'est plus lieu de passage, mais lieu à visiter. Alors que les textes qui mentionnent la montée au Gothard durant les siècles précédents insistent sur les difficultés et sur les dangers qui

⁵⁵⁹ Une fois dans la Lévantine, il est possible de gagner le Val Medel par le Passo dell'Uomo. C'est ce qu'a fait Johann Jakob Scheuchzer à l'occasion d'un voyage entrepris en 1705. Le choix initial de Sulzer est lié à sa volonté de suivre les traces de son prédécesseur. Les rapports entre le voyage de Sulzer et ceux entrepris par Scheuchzer sont traités ultérieurement dans ce chapitre.

⁵⁶⁰ Johann Georg Sulzer, *op. cit.*, p. 48.

menacent le voyageur, le récit de Sulzer mentionne des aspects plaisants, qui ne sont pas liés au chemin, mais à ce qu'il est possible d'observer en montant. Quant aux « montagnes entièrement pelées », elles ne sont pas connotées négativement dans le texte, mais font bien au contraire partie des éléments appréciables du paysage. Si Sulzer mentionne la présence d'un vent froid durant le retour, les impressions qu'il laisse du Gothard restent dans l'ensemble positives. Un autre exemple de parcours partiel de col peut être observé dans la *Description d'un voyage de l'Oberland...* : le col représente même dans ce cas le but final du voyage entrepris de Berne au Grimsel et retour entre le 28 juillet et le 8 août 1757. Le 5 août, après s'être rendu à la source de l'Aar, le narrateur poursuit sa route en direction du Grimsel :

De retour au logis de l'Hospital je montai entièrement le Mont de Grimsel, dont la hauteur separe le territoire de Berne de celui du Valais, et ou se trouvent deux grands poteaux qui designent les frontières et un petit lac assès agrèable, cette montée est très penible. Je descendis de l'autre cotè pour contempler une vallée, arrosèe du Rhone près de ses sources, qui me paraissait belle et voir quelques villages assès bien batis. [...] La montée d'un cotè et la descente de l'autre, firent un chemin de deux lieux et trois fois je trouvai de la neige, sur laquelle il falut marcher.⁵⁶¹

Le narrateur est confronté au même problème que Schinz au col du Gothard : le point le plus élevé ne permet pas d'apprécier pleinement la vue sur l'autre versant, raison pour laquelle il entreprend de descendre une partie du chemin, qui relie le Grimsel au village d'Obergesteln dans la Vallée de Conches. L'effort consenti est donc double, puisque le voyageur a dû monter, puis descendre et enfin remonter au col avant de descendre une nouvelle fois. Le texte ne nie pas ces difficultés, puisqu'il précise même que ces allers et retours ont occasionné un parcours de deux lieues sur un chemin recouvert de neige par endroits. Contrairement au récit de Schinz, le voyageur n'est cependant pas déçu ; l'effort auquel il a consenti lui permet d'accéder à ce qu'il recherchait : la vue sur la Vallée de Conches qui se trouve en contrebas, du côté du Valais. Le glacier du Rhône, que le voyageur peut apercevoir au loin, accroît encore sa satisfaction : « Je vis la de loin la plus belle et la plus grande glacière de toutes celles que j'ai vu ».⁵⁶² Au-delà du col, c'est dans ce cas également la vue qu'il offre qui est recherchée.

⁵⁶¹ *Description d'un voyage de l'Oberland, op. cit.*, feuille 45.

⁵⁶² *Ibidem*.

Tout comme les cols, les glaciers sont eux aussi fréquentés indépendamment de toute utilité viatique.⁵⁶³ Alors que Jouvin de Rochefort faisait œuvre de pionnier en consacrant une journée de voyage à la visite du glacier du Rhône, la pratique se répand au cours du XVIII^e siècle. Dans la *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*, Haller précise qu'il a consacré deux jours à la visite des glaciers de Grindelwald et la *Description d'un voyage de l'Oberland* mentionne également les glaciers, témoignant de l'intérêt que l'on pouvait alors observer chez les voyageurs pour ces curiosités naturelles. Le narrateur, qui parvient le 1^{er} août à Grindelwald, a déjà vu ceux de la Vallée de Lauterbrunnen, ce qui lui permet de comparer les deux endroits. Les « glacières » de Grindelwald sont ainsi considérées comme « plus curieuses et entièrement différentes », ce qui laisse penser que le voyageur accordait une certaine attention à leur observation, même si le texte ne s'étend pas sur cette question, le jugement émis n'étant pas explicite. S'il précise qu'il « est difficile de les décrire », il parvient néanmoins à rendre compte de l'émerveillement qui est le sien face à ce spectacle naturel. Des « pièces énormes » se détachent « avec un bruit semblable au tonnerre, ce qui fait un effet superbe » tout comme la couleur de la glace lorsque le soleil luit : « la beauté de cette vue surpasse toute imagination ». ⁵⁶⁴ Le voyageur se heurte cependant à des difficultés lorsqu'il essaye de décrire les glaciers ; comme dans le cas de la marmotte, ⁵⁶⁵ la spécificité alpine du spectacle rend sa représentation difficile pour un lecteur qui y serait étranger. On peut encore observer cet intérêt pour les glaciers dans un texte attribué à Jean-Antoine Noé Polier de Bottens. Le récit relate la visite des glaciers qui se trouvent au-dessus de Kandersteg à l'occasion d'une traversée réalisée en 1742, mais le texte est rédigé plus tardivement, en 1779 selon les informations contenues dans l'ouvrage de Bourrit où se trouve intégré ce récit. ⁵⁶⁶ Dans les textes mentionnés, l'intérêt ne naît pas à la vue des glaces, mais il la

⁵⁶³ Rappelons que certains cols glaciaires, comme celui du Théodule et le Col Collon, qui relie respectivement le Matternal et le Val d'Hérens au Val d'Aoste, étaient utilisés à des fins commerciales. Hommes, bétail et marchandises transitaient par les glaciers. « Les fluctuations glaciaires qui interviennent entre le XIV^{ème} et le XIX^{ème} siècle n'ont pas porté préjudice au passage du Col Collon : des sentiers, tracés à même le glacier, ouvrent le passage au bétail sur le versant nord. » *IVS. Inventaire des voies de communication historiques de la Suisse*. Itinéraire VS 485. <http://cw-ivs2b.bgdi.admin.ch/beschr/fr/VS04850000.pdf>.

⁵⁶⁴ *Description d'un voyage de l'Oberland, op. cit.*, feuille 42.

⁵⁶⁵ *Cf. infra*, chapitre I.

⁵⁶⁶ Jean-Antoine Noé Polier de Bottens, « Voyage de M. le Doyen de Bottens », in Marc-Théodore Bourrit, *Nouvelle description des glacières, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Savoie, de*

précède, ce qui signifie que ces curiosités naturelles avaient une réputation déjà bien établie dans le premier tiers du XVIII^e siècle si on tient compte de la date du voyage qui fait l'objet de la *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*. Le trajet élaboré par le maître d'école que Polier de Bottens prend comme guide tient d'ailleurs expressément compte du souhait du voyageur en lui garantissant de parvenir aux glaciers. Une fois arrivés à leur but, après quelques péripéties dont il sera question ultérieurement, les deux hommes ne se contentent pas de les regarder, mais ils les visitent de façon détaillée. Le texte fait alors part de l'émerveillement du voyageur : « nous ne pûmes assez admirer le contraste entre l'éblouissante blancheur des glaces & des neiges, & le brun d'un grand bois de sapins qu'on voyait dans une vallée au-delà ».⁵⁶⁷ Les deux protagonistes s'équipent alors pour continuer leur exploration :

Nous montâmes pour trouver cette route périlleuse, avec des crampons sous les talons & des bâtons ferrés à la main, attachés en quelques sorte l'un à l'autre à la distance de deux verges ; le guide passant le premier, & moi très-attentif à suivre ses pas [...]. Là nous trouvâmes une ouverture de la largeur de trois à quatre pieds à l'entrée [...].

Peu de minutes après que nous fûmes arrivés à l'ouverture, couchés l'un & l'autre sur le ventre, & cherchant à pénétrer jusques au fond, le soleil vint à éclairer tout l'intérieur, & présentait à notre imagination ce que nous n'avions vu que dans les contes des Fées ; une ville ou du moins une rue, dont les édifices étoient décorés de pilastres, de pyramides, de colonnes, d'obélisques même de diamans & de pierres précieuses qui rendoient les couleurs les plus vives & les plus variées.⁵⁶⁸

Suisse et d'Italie, A Genève, Chez Barde, Manget & Comp. Imprimeurs-Libraires, 1787, t. II, p. 163. Ce récit de voyage n'est pas publié par Polier de Bottens lui-même. C'est Bourrit qui joint à son texte une lettre qui lui aurait été remise par Polier de Bottens et qui relate le parcours dont il est question. L'existence même du voyage de Polier de Bottens de Kandersteg à Lauterbrunnen est remise en cause par un rédacteur anonyme de la revue *Les Alpes*, 1917, p. 264. Nous ne pouvons nous prononcer à cet égard. Le texte n'est pas très précis dans ses descriptions géographiques et ne signale pas de nom outre le village de départ et celui d'arrivée, mais le parcours – par le Hohtürli et la Sefinenfurgge – n'est pas pour autant impossible, même si l'on tient compte des glaciers, plus importants à l'époque. Le trajet est dans tous les cas important. Afin d'évaluer s'il peut raisonnablement être parcouru en une journée, nous avons tenté la traversée, en sens inverse pour des questions d'organisation. Nous ne sommes cependant pas partis de Lauterbrunnen, mais de Mürren pour faire le trajet jusqu'à Kandersteg, ce qui raccourci un peu le parcours. La dénivellation positive est conservée, mais le trajet compte moins de kilomètres... et moins de descente. Nous avons dès lors effectué environ 30km avec une dénivellation positive d'environ 2400 m, le tout en approximativement 10h de marche. Il semble donc possible que les voyageurs aient réalisé la traversée, compte tenu du fait qu'ils sont partis tôt le matin de Kandersteg et qu'ils sont parvenus le soir à Lauterbrunnen. Si ce texte devait être une invention de Bourrit, il ne relaterait alors pas un voyage plus ancien et serait à considérer comme un texte – peut-être de fiction – de la fin du XVIII^e siècle.

⁵⁶⁷ *Idem*, p. 164.

⁵⁶⁸ *Idem*, p. 165-166.

Ces comparaisons entre les glaces et des édifices architecturaux distinguent le texte attribué à Polier de Bottens des deux autres récits antérieurs.⁵⁶⁹ Même si l'on ne peut dater précisément cette source, ces trois récits, rédigés aussi bien au début qu'à la fin du XVIII^e siècle, montrent que l'intérêt des voyageurs est dénué de toute considération utilitaire : les glaciers ne sont pas uniquement perçus comme un espace potentiellement dangereux qu'il convient de ne pas traverser sans être accompagné par un connaisseur des lieux, mais également en fonction de critères esthétiques.

L'importance de la vue

Faire mention de la vue dont on jouit depuis un sommet, un col, ou même un fond de vallée ne va pas de soi : un voyageur préoccupé par des questions pratiques ne s'arrête en principe pas sur ces considérations. Certains textes du XVII^e siècle, comme celui de Constantijn Huygens, intègrent ce type de descriptions dans leurs propos, mais ce n'est pas le cas de la plupart des textes qui n'abordent que brièvement l'espace alpin. Le corpus viatique réuni pour le XVIII^e siècle présente de ce point de vue plus d'occurrences dignes d'intérêt. D'un côté, la part alpine du trajet est devenue plus importante du fait que bon nombre de ces récits relatent des trajets intra-helvétiques et, d'un autre côté, ces voyages de curiosité axant davantage leur propos sur l'expérience viatique que sur le rendu d'informations utilitaires, une plus grande partie du texte peut être consacrée à des descriptions dénuées de visées pratiques. C'est par exemple le cas de Schinz, qui donne quelques informations sur le village d'Erstfeld où il s'apprête à passer la nuit. Le texte ne contient pas de commentaires pratiques sur l'auberge : le lecteur ne sait rien de son confort ou de la qualité des repas qui y sont servis. Schinz mentionne un détail de nature paysagère : « Aus unserem Wirthshaus zum Sternen hatten wir die Aussicht auf einen sehr nahen Gletscher des Titlisbergs, Engelberger Herrschaft ».⁵⁷⁰ L'attrait exercé par la proximité du monde alpin, qui semble si proche de ce fond de vallée, paraît plus important aux yeux du voyageur que toute autre information de nature utilitaire. Cet intérêt paysager n'est pas isolé chez Schinz, comme en témoigne la déception qui est la sienne au col du Gothard, d'où il ne peut jouir d'une vue sur le versant sud en raison de la

⁵⁶⁹ Ces images sont en effet typiques du dernier tiers du XVIII^e siècle. Voir Hélène Zumstein, *Les figures du glacier : histoire culturelle des neiges éternelles au XVIII^e siècle*, Genève, Presses d'histoire suisse, 2009.

⁵⁷⁰ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 164.

morphologie du terrain. Cette recherche de point de vue n'est d'ailleurs pas propre à Schinz comme en témoigne le texte anonyme de 1757 évoqué ci-dessus. On pourrait cependant penser que cet intérêt paysager est caractéristique de la seconde moitié du XVIII^e siècle – le voyage de Schinz remonte à 1763 – mais de telles descriptions sont également présentes dans des textes plus anciens⁵⁷¹, notamment dans les récits de voyage d'Albrecht von Haller et dans le *Nouveau Voyage de Grèce, d'Italie, de Suisse...* de Charles de Sainte Maure⁵⁷² ou encore dans le récit de voyage de Johann Georg Sulzer.⁵⁷³

Le voyage entrepris dans les Préalpes bernoises par Haller en 1731 est motivé par des aspects naturalistes – botaniques notamment – mais le texte fait néanmoins part d'un intérêt pour le paysage environnant. Alors qu'il est parvenu au sommet du Bürglen (2165 m.), Haller note ses regrets dus aux mauvaises conditions météorologiques : « On jouit d'une magnifique vue sur la hauteur où nous étions, que le mauvais temps nous enleva. »⁵⁷⁴ Quelques pages plus loin, c'est « la vue » du Stockhorn qui est « charmante » :

[...] elle s'étend à toute la longueur du Jura qu'on voit embrasser la Suisse en forme de croissant depuis Genève jusqu'à Broug. Jugez du paysage que forment tant de lacs, de villes, de collines, de bois, de champs et de prairies dont un si grand pays est composé.⁵⁷⁵

Charles de Sainte Maure fait part d'une impression similaire au sommet du Pilate : « on jouit tranquillement sur le sommet de cette Montagne d'une très belle vûe ». Tout comme Haller, il mentionne les « bourgs » et les « villages », mais également « douze ou treize lacs, & cinq ou six rivières ».⁵⁷⁶ Les remarques de Haller restent cependant sommaires : elles constatent la présence ou l'absence de vue et détaillent parfois les éléments paysagers. De son côté, Charles de Sainte Maure aborde la question selon un angle plus original lorsqu'il mentionne la vue du Gothard. Son expérience viatique étant géographiquement plus

⁵⁷¹ Ces constatations nuancent les propos de Daniel Speich, qui lie l'intérêt pour la vue avec le XIX^e siècle, notamment en mentionnant la production de panorama, « ein vergessenes Massenmedium des 19. Jahrhunderts ». Daniel Speich, « Wissenschaftlicher und touristischer Blick. Zur Geschichte der "Aussicht" », in *Traverse*, 1999, N° 3, p. 83-99.

⁵⁷² Charles de Sainte Maure, *Nouveau Voyage*, *op. cit.*, 1724.

⁵⁷³ Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten*, *op. cit.*, 1743.

⁵⁷⁴ Albrecht von Haller, *Le trentième juin 1731 je partis*, *op. cit.*, p. 75.

⁵⁷⁵ *Idem*, p. 78. Un commentaire similaire se trouve dans l'*Iter alpinum* : « Une fois ce très haut sommet vaincu, une vue très vaste et très belle s'ouvre à nous. Du fait que le Stockhorn s'étend plus au nord que les autres montagnes, on peut sans obstacle laisser aller son regard vers le bourg d'Avenches et vers la région argovienne. On peut regarder la chaîne du Jura dont l'arc s'étend de Genève à Brugg, la partie du milieu étant plus en retrait. Qui pourrait compter les lacs, les fleuves, les villes que l'on voit depuis le sommet ? » Albrecht von Haller, *Iter alpinum*, *op. cit.*, p. 110.

⁵⁷⁶ Charles de Sainte Maure, *op. cit.*, p. 243-244.

étendue, il risque une comparaison : « les vues que m'ont fourni le Liban & les autres Montagnes que je connois, n'approchent point de celle-ci ». ⁵⁷⁷ Il n'en dit cependant rien : le texte reste lacunaire à ce sujet. Il en va autrement de Johann Georg Sulzer, qui s'attarde plus longuement sur les différents points de vue qu'offre le Rigi. En chemin, il s'arrête à la description d'une source froide, aménagée en bain, qui aurait des vertus contre certains maux. Deux paragraphes sont consacrés à la source proprement dite. Ce passage du texte n'a rien de paysager, mais Sulzer le clôt néanmoins pas une remarque qui porte sur la vue dont on peut jouir de ce bain : qualifiée de très belle, elle permet de porter le regard sur différents lacs, dont celui des Quatre-Cantons, mais également sur les régions d'Unterwald et de Lucerne. Ces mentions ne se distinguent pas vraiment de celles présentes dans les textes de Haller, l'information étant essentiellement descriptive. Ce passage montre néanmoins l'intérêt de Sulzer en la matière tout comme sa description du sommet du Rigi :

Sobald wir auf die oberste Höhe des Berges kamen, fiengen die Nebel, welche das gantze Land unserm Gesichte fast den gantzen Tag (wenige Minuten ausgenommen, da wir bey dem kalten Bade waren) entzogen hatten, an, nach und nach sich zu zertheilen, welches ungemein schön anzusehen war. Die Nebel öffneten sich anfangs nur ein wenig, dass man durch die Löcher ein Stück Landes sehen konte, sie schlossen sich aber bald wieder zu ; und nach einer kleinen Weile fiengen sie an von allen Seiten so heftig in die Höhe zu steigen, dass sie mit grosser Geschwindigkeit vor uns wie Pfeile hinflogen. In Zeit von einer halben Stunde war alle hell, und wir hatten die schönste Aussicht von der Welt und konten 10. grosse und kleine Seen zehlen, die wir übersehen konten. ⁵⁷⁸

L'expression poétique ne durera pas : Sulzer s'adonnant sans transition aucune – pas même la création d'un nouveau paragraphe – à l'explication météorologique du phénomène. Il n'empêche que sa description du jeu des nuages au sommet du Rigi participe d'une compréhension de l'environnement bien différente des descriptions de vues évoquées jusqu'à présent. Si de nombreux voyageurs attachent de l'importance à cet aspect, leurs rendus descriptifs restent très énumératifs. Sulzer n'échappe pas à ce type de propos, puisqu'il mentionne également les lacs et les régions qu'il peut observer à partir des différents points de vue, mais la mise en scène de l'apparition progressive et d'abord fragmentaire du paysage à travers le jeu des nuages témoigne d'une sensibilité poétique au phénomène.

⁵⁷⁷ *Idem*, p. 248.

⁵⁷⁸ Johann Georg Sulzer, *op. cit.*, p. 26.

2. Les éléments récurrents

La glace et la fleur

Le milieu observé étant semblable d'un voyage à l'autre, certaines informations se recourent au sein des textes, même pour des lieux qui ne sont pas identiques. Un des éléments qui frappe les voyageurs est la proximité des glaciers et des prairies. Au XVIII^e siècle, les conséquences du Petit âge glaciaire sont visibles : les glaciers qui avancent prennent du terrain sur les pâturages, fait facilement observable qui est notamment évoqué dans la littérature géographique dès le XVII^e siècle.⁵⁷⁹ La proximité entre la glace et la végétation était donc bien plus impressionnante à l'époque qu'aujourd'hui, les langues glacières – sur le retrait – qui nous sont familières étant environnées de rochers. Cette particularité est fréquemment évoquée dans les textes : si elle est bien réelle, les notations procèdent cependant d'une mise en scène qui cherche à rendre le propos encore plus frappant. Albrecht von Haller, aborde la question dans la *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732* alors qu'il se trouve à Grindelwald, lieu d'où l'on peut bien observer les deux glaciers nommés Oberer et Unterer Grindelwaldgletscher. Après les avoir brièvement décrits, il s'arrête sur la question de la proximité des pâturages :

Ces glacières sont entourées de tous côtés d'autres montagnes qui les bordent immédiatement, et qui ne laissent pas que de donner d'excellents pâturages[,] de manière qu'une vache en broutant, a quelquefois un pied sur la glace, pendant qu'elle se repaît des meilleures herbes.⁵⁸⁰

Si le décor est vraisemblable, la scène l'est bien moins, mais on trouve des anecdotes similaires dans d'autres textes. Wolfgang Christen, qui décrit également les glaciers de Grindelwald, fait usage de la même image en se mettant cette fois lui-même en scène. Il ajoute de surcroît un commentaire explicatif à son énoncé afin d'insister sur la particularité :

Quittons donc ces glaces d'un pied pour le mettre sur un des meilleurs pâturages du monde. Je me sers de cette façon de parler tout exprès pour marquer la singularité de ce lieu au pied de la lettre, parce qu'effectivement on y trouve des

⁵⁷⁹ Voir *infra* chapitre II.

⁵⁸⁰ Albrecht von Haller, *Premier voyage dans les Alpes, op. cit.*, p. 139-140.

endroits, ou l'on peut appuyer l'un de ses pieds sur le gazon fleuri, et l'autre sur la glace au plus fort de l'été.⁵⁸¹

Polier de Bottens écrit sensiblement la même chose :

Nous trouvâmes en effet une source chaude qui formoit un petit bassin tout entouré de glaces & de neiges, l'étendue d'environ un quart d'arpent qui étoit tapissée du gazon le plus verd & le plus épais, émaillée d'une multitude de petites fleurs de prés, & même de fraises sur ses bords ; j'y en ai cueilli deux ou trois un pied sur la neige.⁵⁸²

L'herbe mentionnée par Haller et par Christen est liée à un qualificatif positif qui témoigne de la fertilité de ces prairies situées aux abords des glaces ; ce texte va cependant encore plus loin en ajoutant à ce « gazon » de belle qualité des fleurs et des fraises. Une telle cueillette miraculeuse semble être devenue un topos du récit viatique alpin. Rappelons que la *Promenade au Mont Pilate* mentionnait également qu'il était possible de cueillir des fraises sous la neige, sans pour autant préciser aussi clairement que l'on se tenait à moitié sur la neige et à moitié sur l'herbe. Le texte de la *Description d'un voyage de l'Oberland...* relate une expérience similaire lorsqu'il est question des glaciers de Grindelwald : « [...] une personne qui manque de connoissance a ce sujet, ne peut jamais se représenter, qu'on mette un pied sur l'herbe fraîche, et tienne l'autre sur la glace ». ⁵⁸³ De son côté, Schinz ne manque pas de noter une telle anecdote lors de son passage de la Furka. N'ayant pas de glacier à disposition à cet endroit, il utilise la neige de névés pour illustrer la proximité :

Endlich kamen wir an den stözigen Theil dieses Wegs, welcher ganz mit Schnee bedekt ware, und nachdem wir 1/2 Stund darüber hinaufgestiegen, so erreichten wir die oberste Höhe des Bergs, etwann um 1 Uhr. Oft habe ich mit der einen Hand Schnee, mit der anderen aber einiche Alpblumen ergreifen können.⁵⁸⁴

Ces cinq textes ne sont pas issus de la même période : celui de Haller fait part d'un voyage effectué en 1732 ; celui de Christen a été rédigé vers 1740 ; la *Description d'un voyage de l'Oberland* relate un voyage de 1757 ; celui de Schinz date de 1763 et le texte de Polier de Bottens de 1779, si on retient la datation proposée par Bourrit. Aucun lien ne les rapproche. La plupart d'entre eux n'ont pas bénéficié d'une large diffusion à l'époque : en

⁵⁸¹ Wolfgang Christen, *op. cit.*, p. 11-12.

⁵⁸² Polier de Bottens, *op. cit.*, p. 163.

⁵⁸³ *Description d'un voyage de l'Oberland*, *op. cit.*, feuille 42.

⁵⁸⁴ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 174.

ce qui concerne Haller et Schinz, ils sont restés à l'état de manuscrit jusqu'au XX^e siècle. Quant au texte de Christen et à la *Description d'un voyage de l'Oberland*, ils n'ont pas été publiés à ce jour. Seul le texte de Polier de Bottens a connu une publication au XVIII^e siècle. Ces récits mentionnent pourtant la même anecdote, avec quelques variantes. Si on peut s'attendre à voir les mêmes faits rapportés, la proximité de la glace et de la végétation étant une particularité de l'espace alpin susceptible de surprendre les voyageurs, voir la même scène répétée dans plusieurs textes laisse en revanche penser que la notation est devenue cliché. Cette expérience faisait selon toute vraisemblance partie de celles qu'il fallait avoir vécues au cours d'un voyage dans les Alpes.

Les habitants des Alpes : entre hospitalité et sauvagerie

Si les textes viatiques mentionnent les particularités de la vie des hommes qui habitent dans les régions alpines, ils expriment également les rapports entretenus entre ces populations autochtones et les voyageurs. Deux types de représentations prédominent : tantôt sauvages, tantôt hospitaliers, les paysans des Alpes sont décrits en des termes qui les rapprochent de l'image qui leur est attachée dans les textes de de Muralt et de Haller évoqués précédemment, mais également dans *La Nouvelle Héloïse*.⁵⁸⁵ Ces Suisses mythiques, que l'on imaginait protégés par leurs montagnes des aspects négatifs du monde des villes, savent cependant souvent accueillir le voyageur si l'on en croit les anecdotes rapportées dans les récits viatiques. Les textes oscillent ainsi entre l'expression d'une altérité – qui fait état des différences caractéristiques entre ces populations et celles des villes – et le témoignage de la bonté désintéressée des habitants des Alpes, éléments nécessaires pour accréditer cette perception idéalisée du bon Suisse. A l'occasion de son voyage de 1731, Haller est logé dans un alpage qui se trouve dans la région du Gantrisch ; il précise avoir été bien accueilli : « On nous y reçut avec l'ancienne hospitalité helvétique, on nous servit de tous les rafraîchissements que fournissent les Alpes et on ne reçut ni argent, ni présent. »⁵⁸⁶ La notion d'« ancienne hospitalité helvétique » indique la référence mythique de l'énoncé : s'il est tout à fait possible que les paysans présents sur l'alpage se soient montrés accueillants, les termes choisis par Haller visent cependant à soutenir l'idée

⁵⁸⁵ Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Gallimard, 1993, première partie, lettre XXIII, p. 125-129.

⁵⁸⁶ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 74.

que ces habitants ont conservé les mœurs qu'on prêtait alors aux Suisses des temps reculés. Deux récits viatiques étant issus de ce voyage, nous disposons d'une deuxième version de cette même anecdote, qui est plus développée dans le texte latin :

A la tombée de la nuit, nous sommes parvenus aux chalets où nous avons reçu, avec la bienveillance nationale de nos compatriotes les Alpicoles, les dons gratuits de la nature : du lait, du beurre, du sérac comme repas et des fougères comme lit. En effet, ne rejeter personne, ne recevoir d'argent de quiconque ne sont pas seulement des coutumes admises dans ces contrées, mais de véritables lois, surtout chez ces bergers qui ont reçu des pâturages publics à exploiter pour un prix déterminé.⁵⁸⁷

Si Haller insiste une nouvelle fois sur le désintéressement des paysans présents sur l'alpage, il fait en plus l'éloge de leur simplicité. Ces passages reflètent bien une réalité viatique dans la mesure où Haller a effectivement dû être logé dans la région lors de son voyage de 1731, mais les descriptions sont cependant influencées par les positions de l'auteur. Les récits de voyage se font dans le cas présent l'écho du poème *Les Alpes*.

Le texte de la *Promenade au Mont Pilate* insiste de son côté plus sur l'altérité des habitants des Alpes, que l'auteur présente comme encore « plus sauvages » que le lieu qu'ils habitent. Les enfants chargés de garder un troupeau de chèvres aux « Boueben-Hütten » apparaissent comme l'antithèse des aimables alpicoles de Haller :

Il ne demeure là que des Enfants de dix à douze ans & un Chien, qui ont l'air plus sauvages que le lieu même. Ils n'ont qu'un troupeau de Chèvres, qu'ils ont soin de traire pour se nourrir. Dès qu'un Etranger paroît de ce côté-là, ils vont se retrancher dans leur Cabane, & envoient le Chien après lui ; je l'appelle Chien parce qu'il jape ; mais il a une figure tout particulière & très hideuse.⁵⁸⁸

Dans ce cas également, l'anecdote est plausible, mais l'auteur s'en sert pour faire de ces petits bergers des petits sauvages vivant en autarcie et gardés par un chien, qui incarne lui aussi l'altérité en regard de la norme canine. De son côté, l'auteur anonyme d'un récit de voyage intitulé *Schweitzer Reise a° 1751* fait état de la générosité des bergers de la Vallée d'Urnerboden, sur le versant est du Klausenpass, qui le reçoivent avec du lait, du beurre et du fromage.⁵⁸⁹ Les représentations des paysans des Alpes font donc appel à des références antithétiques, qui s'inscrivent pourtant les unes et les autres dans une perspective

⁵⁸⁷ *Idem*, p. 90.

⁵⁸⁸ *Promenade au Mont Pilate, op. cit.*, p. 274.

⁵⁸⁹ Le manuscrit de ce texte est conservé à Saint-Gall à la Kantonsbibliothek Vadiana. *Schweitzer Reise a° 1751*, Vad. Sig. Ms 496, feuille 51.

d'idéalisation de ces populations. L'accueil du voyageur, sans contrepartie financière, montre le désintéressement de ces gens, qui se distinguent ainsi des habitants des villes corrompus par le luxe. Quant à la sauvagerie prêtée aux habitants des Alpes, elle permet d'attester leur vie retirée, qui les protège des corruptions de la ville. Ces deux vertus antagonistes utilisées pour qualifier les habitants des Alpes ont tendance à être répétées dans les textes qui abordent la question. Tandis que Schinz loue l'accueil qui lui est fait à Hospental⁵⁹⁰, des notations similaires sont observables dans le texte de Wolfgang Christen, qui loue la générosité des habitants de la région de Grindelwald. Ils sont en effet prêts à offrir le produit de leur économie laitière ainsi que les animaux qu'ils se sont procurés par la chasse.

On peut faire collation du beau lait, et miel, dont cette vallée découle, aussi bien que des cerises et fraises les plus grosses et savoureuses, qu'il soit possible de manger. Le beurre et le fromage exquis s'y offre par les habitants du lieu avec beaucoup de cordialité, aussi bien que le gibier, pour ceux qui aiment la perdrix rouge et blanche, le faisan, la gélinotte, le lièvre, le chamois, et la marmotte, dont la chair grasse et savoureuse a flatté le palais de plusieurs étrangers de qualité qui aiment les singularitez du haut gout.⁵⁹¹

L'adjectif qualificatif « beau » associé au substantif « lait » n'est pas usuel et témoigne d'une volonté de mise en valeur des productions des Alpes.

Le texte attribué à Polier de Bottens offre une vision plus contrastée à l'occasion du récit d'une aventure arrivée au narrateur lors de la traversée qu'il a effectuée entre Kandersteg et Lauterbrunnen. Le voyageur se met en route accompagné par le maître d'école de Kandersteg, mais les deux hommes se séparent. Tandis que le guide prend par le fond de la vallée en conduisant le cheval, le narrateur poursuit à pied par des chemins jugés trop difficiles pour sa monture. Un rendez-vous était prévu dans un endroit que le maître d'école pensait caractéristique, mais le narrateur se perd dans un premier temps. Lorsqu'il trouve de nouveau un sentier, il décide de le suivre :

[...] il me conduisit dans un petit clos formé par des rochers & des buissons ; le premier objet qui s'offrit à ma vue fut une jeune fille de quatorze à quinze ans toute échevelée, & qui ne ressembloit en rien aux bergères & aux Nymphes de la Thessalie : épouvantée sans doute par ma vue, elle se mit à crier, & s'enfuit derrière un petit rocher où je croyois voir une façon de cabane, de laquelle je vis sortir bientôt après un homme qui avoit une assez bonne physionomie,

⁵⁹⁰ Hans Rudolf Schinz, *op. cit.*, p. 171.

⁵⁹¹ Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 12.

ombragée d'une barbe rousse qui ne la déparait pas à mes yeux : je l'abordai, en rappelant le peu d'allemand que je pouvois savoir, je lui dis que j'étois égaré, [...] que j'avois bien soif, & que s'il pouvoit me donner du lait, il me feroit plaisir. Il m'en alla chercher dans une écuelle de bois, je le bus avec délice, & donnai à sa petite fille une pièce de dix sols, qui lui fit comprendre qu'elle avoit pris mal-à-propos l'épouvante.⁵⁹²

La première partie du paragraphe joue avec le registre de la sauvagerie en peignant la fille qu'il rencontre comme l'antithèse d'une bergère idéalisée. La description du logement de ces paysans, « une façon de cabane », accroît encore cet aspect. Dès l'apparition du paysan, le texte glisse en revanche vers la représentation du bon berger accueillant, qui donne au voyageur de quoi se rassasier. Notons que la mention de l'argent donné à la fille s'inscrit en revanche à l'encontre des clichés qui rapportent le total désintéressement des habitants des Alpes. L'initiative vient certes du voyageur et le texte ne mentionne aucun paiement pour le lait reçu, mais la pièce sert ici néanmoins à acheter la confiance de la petite bergère épouvantée.⁵⁹³ La bonne volonté du berger est cependant illustrée dans la suite du texte, puisqu'il va reconduire le voyageur pour lui indiquer la direction à suivre. Le narrateur précise la peine que se donne son interlocuteur, qui l'accompagne longtemps, mais il souligne également que le berger repartit « fort content de [sa] générosité ». Dans ce cas également, le texte ne suggère pas la sollicitation du paiement, mais il discrédite néanmoins le désintéressement des bergers présentés dans le poème *Les Alpes*. Si les deux perspectives – sauvagerie et accueil – sont présentes dans ce texte, la perception est plus nuancée, les habitants des Alpes n'échappant pas à l'intérêt financier.

3. Diffusion des textes

La reprise de certains éléments très faciles à identifier comme celui de la glace et de la fleur montre une certaine circulation des informations, que l'on peut même observer dans des récits laissés à l'état de manuscrit comme nous l'avons précisé ci-dessus. D'autres sources témoignent d'une diffusion de ces manuscrits viatiques. Bourrit cite ainsi le texte de Christen dans son troisième tome de la *Description des glaciers* en rapportant des informations obtenues auprès des habitants de la Vallée de Stechelberg au fond de la Vallée de Lauterbrunnen. Il est question de l'avancée des glaciers, qui posait des

⁵⁹² Jean-Antoine Noé Polier de Bottens, *op. cit.*, p. 160-161.

⁵⁹³ Dans un autre contexte, une offre financièrement intéressante avait permis à Jouvin de Rochefort de motiver des paysans – initialement peu convaincus – à lui servir de guides pour la traversée du Passo della Sforzellina. Cf. *infra* chapitre II.

problèmes aux habitants du fond de cette vallée ; selon le texte ils ont même « englouti un village considérable » :

M. Christen, qui a voyagé dans les Alpes en savant naturaliste, ajoute d'autant plus de foi aux récits des habitants d'Ammerten, qu'il a trouvé une meule de moulin près de la source de Lutschine [...]. En revenant du glacier du Rothenthal, il apprit encore des habitants l'étymologie du nom *Sikhellavinen* qu'ils donnent à ce revêtement de glaces. « Autrefois, lui dirent-ils, on a fait usage de la faucille, *sichel*, pour couper l'orge & le bled qui produisoit cette montagne aujourd'hui couverte de glaces perpétuelles. Si cette tradition est vraie, au lieu de dire avec le poète : *nunc seges est ubi Troja fuit*, la campagne où fut Troie est couverte de moissons ; on peut dire de ce changement, opéré par la nature, *nunc glacies est ubi seges fuit* ; le mont qui donna des bleds est maintenant sous les glaces. »⁵⁹⁴

La parodie des vers d'Ovide à laquelle se livre Christen a manifestement plu à Bourrit, qui la relève dans son propre ouvrage. Le destin de ces vers ne s'arrête cependant pas là, puisqu'ils sont cités, sans renvoi à Christen cette fois-ci, dans un ouvrage du milieu du XIX^e siècle qui porte sur l'Oberland bernois.⁵⁹⁵ Si ce texte peut aussi bien se référer au manuscrit original qu'au livre publié de Bourrit, une information commentée dans une étude publiée en 1901⁵⁹⁶ par l'historien bernois Heinrich Dübi (1848-1942) provient en revanche selon toute vraisemblance du manuscrit même. Un commentaire de Christen au sujet du nom de la Jungfrau n'est en effet pas du goût du professeur⁵⁹⁷, qui porte d'ailleurs un regard très critique sur l'ensemble du manuscrit en cherchant à démontrer que Christen n'a pas parcouru toutes les régions qu'il évoque. Bien que non publié, le texte de Christen a donc connu une diffusion aussi bien au XVIII^e qu'aux XIX^e et XX^e siècles. Si nous avons jusqu'ici abordé la postérité de ce manuscrit, il est également possible

⁵⁹⁴ Marc Théodore Bourrit, *Nouvelle description des glaciers, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Savoie, de Suisse et d'Italie*, Genève, chez Barde, Manget & Comp. Imprimeurs-Libraires, 1787, t. III, p. 170-171. La citation latine est tirée des *Héroïdes* d'Ovide, Lettre I, de Pénélope à Ulysse.

⁵⁹⁵ « [La vallée] aurait même été cultivée, et plusieurs parties, couvertes de glace maintenant, auraient produit du blé, qu'on aurait coupés avec la *faucille*, ce qui expliquerait l'origine du nom de Sikhellavinen. Si ce fait est avéré, on pourrait parodier avec raison ce qu'un poète a dit d'un lieu bien différent : « *nunc seges est, ubi Troja fuit. – Nunc glacies est, ubi seges fuit.* » Peter Ober, *L'Oberland bernois sous les rapports historique, scientifique et topographique*, Journal d'un voyageur, Berne, Chez Ch. J. Wyss, Libraire-Imprimeur, 1854, t. I, p. 523.

⁵⁹⁶ Heinrich Dübi, *Der Alpensinn in der Litteratur und Kunst der Berner von 1537-1839*. *Neujahrs-Blatt der Litterarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1902*, Bern, Druck und Verlag von K. J. Wyss, 1901.

⁵⁹⁷ Christen évoque la Jungfrau par une périphrase : « On peut porter ses yeux en seureté quoi qu'avec une espèce d'horreur sur les cimes élevées beaucoup au dessus des nues entre les quelles on voit éminer le pucelage le plus grand, le plus vieux, le plus frais et le plus fier, qui soit au monde ». Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 12. Dübi évoque ces lignes en parlant de « fürchterliche Geschmacklosigkeit ». Heinrich Dübi, *op. cit.*, p. 22.

d'observer dans le texte de Christen des informations que l'on trouve chez Haller. Christen note ainsi la disparition « d'une certaine sorte de poisson délicieux nommée Albock », phénomène que l'on considérait alors comme une conséquence du détournement « du torrent de la Kander » « pratiqué depuis quelques années ». ⁵⁹⁸ Haller tient des propos similaires dans l'*Iter Alpinum* publié en 1736 pour la première édition : « les poissons *Albulae* dits *Alböke*, autrefois très nombreux, ont presque disparu ». ⁵⁹⁹ S'il évoque une autre explication, il avance également l'idée d'un lien entre le détournement de la Kander et la disparition de cette espèce de poissons. Les deux auteurs partagent également le même avis au sujet des vins du lac de Thoune. Christen indique que ses « bords sont très fertiles en mauvais vins » tandis que Haller précise dans la *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732* que ce vin ne lui semblait « pas valoir la peine d'être cultivé ». ⁶⁰⁰ La présence chez ces deux auteurs de ces informations, formulées de manière semblable, ne permet pas d'affirmer avec certitude que Christen ait copié Haller, mais on ne peut pas non plus exclure qu'il ait pris connaissance de ces textes. Ce genre d'informations à caractère général témoigne d'une circulation des connaissances, qui peut se faire aussi bien par voie textuelle que par la transmission locale des informations ou encore par réputation, comme pour le cas des vins du Lac de Thoune.

*
* *

Ces récits de voyage permettent de mettre en évidence les représentations que l'on peut observer dans la littérature viatique des deux premiers tiers du XVIII^e siècle. Si on constate des différences avec le corpus réuni pour le XVII^e siècle, on ne perçoit en revanche pas de césure franche au sein de cet ensemble. Ces récits viatiques se distinguent de la majeure partie de ceux réunis pour le siècle précédent par les intentions des voyageurs, qui se traduisent aussi bien dans le choix du parcours que dans le regard porté sur l'environnement alpin. Alors que la plupart des textes du XVII^e siècle relatent des voyages de transit, qui abordent en général brièvement les Alpes, ces récits sont parfois

⁵⁹⁸ Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuilles 6-7.

⁵⁹⁹ Albrecht von Haller, *Premier Voyage, op. cit.*, p. 130.

⁶⁰⁰ Wolfgang Christen, *op. cit.*, feuille 7 et Albrecht von Haller, *Premier Voyage, op. cit.*, p. 135.

exclusivement centrés sur le milieu alpin. Il en résulte une appréciation plus complète de l'espace, que l'on peut observer aussi bien d'un point de vue géographique que d'un point de vue thématique. Outre les grands cols de transit, qui conduisent de la Suisse en Italie, de nombreux passages d'importance régionale ou locale sont également utilisés par les voyageurs, qui parcourent l'espace alpin dans une perspective proto-touristique. Alors que les textes de transit constituent la part la plus importante des récits viatiques du siècle précédent, les voyages de curiosité – qui présentent parfois un caractère savant – accordent une place plus importante à la description de l'espace alpin, qui n'est plus considéré uniquement comme un lieu de passage, mais également comme un lieu à voir et ce déjà dans les premières années du XVIII^e siècle.

On peut néanmoins noter certaines permanences, comme l'appréhension factuelle des dangers alpins qui est de mise aussi bien dans les textes du XVII^e que dans ceux du XVIII^e siècle. L'utilisation de chemins moins parcourus et moins entretenus que ceux qui sont dévolus au transit des marchandises n'occasionne pas une mise en évidence particulière des dangers. Les difficultés sont décrites de façon neutre ; les explications objectives prédominent dans ces récits qui mettent davantage en valeur les moyens de gérer les dangers inhérents aux trajets alpins que les risques encourus. L'expérience personnelle est ainsi fréquemment mise en avant, plusieurs auteurs notant qu'il est possible de s'habituer au vide. Cette approche pragmatique n'exclut pas la présence occasionnelle d'éléments peu vraisemblables comme c'est le cas dans la description du Pilate, attribuée à Pfyffer de Wyher. Ce texte mêle en effet différents niveaux de lecture en évoquant des descriptions effrayantes, qui présentent parfois un caractère merveilleux, tout en exposant à d'autres occasions des techniques de progression tout à fait vraisemblables. Il convient de garder à l'esprit que ces textes viatiques présentent plusieurs types de discours : on peut supposer que l'auteur transcrit des informations recueillies localement auprès des bergers du Pilate, précisions peut-être destinées à impressionner le voyageur qui venait de la ville.

Par rapport à la plupart des textes du XVII^e siècle, ces récits donnent des descriptions plus circonstanciées du milieu parcouru : le regard n'est plus centré sur le chemin, mais prend également en compte des aspects de l'environnement. La vue dont on peut jouir depuis un col ou un sommet est ainsi mentionnée par certains auteurs, qui n'hésitent pas à s'écarter du chemin le plus direct pour en profiter ; certains passages

témoignent d'une sensibilité poétique au phénomène. Outre cette expérience paysagère, plusieurs textes rendent à leur lecteur la proximité des glaciers et des prairies en relatant une même anecdote : le voyageur peut cueillir les plus belles fleurs alors qu'il a un pied sur la glace, perspective qui témoigne d'un intérêt nouveau pour le milieu, l'espace glaciaire étant devenu une source d'intérêt proto-touristique. En ce qui concerne les considérations sur l'agriculture, le voyageur ne se contente plus d'énumérer les sources d'approvisionnement des populations : l'intérêt pour les conditions de vie des habitants des Alpes se fait plus pointu, ce qui ne signifie pas que le regard gagne systématiquement en précision, les textes étant également susceptibles de contenir des clichés ou de faire part des partis pris du voyageur. Certaines données issues d'un imaginaire collectif sont identifiables dans de nombreux textes. Le poème *Die Alpen* met en scène une perspective idéalisée des populations alpines, mentions qui sont parfois reprises dans les textes viatiques de Haller. Les populations alpines sont ainsi fréquemment décrites selon une perspective idéalisante, qui considère les habitants des Alpes – notamment ceux qui vivent dans les cantons de Suisse centrale – comme des représentants d'un antique peuple helvétique libre et vertueux. On peut l'observer chez Schinz, qui porte un regard bienveillant sur les populations du canton d'Uri tandis que son regard est plus dur lorsqu'il considère le Valais catholique. Les textes viatiques permettent certes d'aborder l'espace selon un point de vue bien souvent plus original que celui développé dans les textes géographiques, mais ils reflètent aussi l'expérience subjective de l'auteur, qui donne une description du milieu assujettie aux conditionnements qui lui sont propres. Le regard porté sur l'agriculture de montagne peut cependant passablement diverger d'un texte à un autre. Des descriptions objectives, qui témoignent parfois de la pauvreté des paysans de montagne, se démarquent du discours idéalisé. Le Pilate n'est ainsi pas unilatéralement considéré comme riche en belles prairies, des différences locales étant mentionnées ; on peut faire un constat similaire en ce qui concerne la problématique de l'approvisionnement en bois de la Vallée d'Urseren, les textes ne taisant pas les difficultés rencontrées par les habitants du lieu. Le réel, parfois peu enchanteur, porte ainsi fréquemment de l'ombre à la figure idéalisée de l'heureux berger alpestre qui fait partie de l'imaginaire collectif de l'époque. Si le regard que Schinz porte sur les populations des Alpes est conditionné par son appartenance protestante, la subjectivité du voyageur peut s'observer dans des domaines plus concrets, comme c'est le cas chez Christen qui

surévalue le potentiel minier de la Suisse, motivé pas son souci de promotion de l'espace helvétique.

Bien que les différences qui séparent ce corpus de textes de celui réuni pour le siècle précédant attestent une augmentation de l'intérêt pour l'espace alpin, certains textes du XVII^e siècle peuvent être considérés comme précurseurs. C'est notamment le cas du récit viatique de Jouvin de Rochefort, qui présente de nombreuses similitudes avec les voyages de curiosité intra-alpins du XVIII^e siècle. Le parcours non utilitaire de Jouvin de Rochefort et son intérêt pour les sources des fleuves – qu'il partage avec Constantinj Huygens – empêchent de bâtir des frontières trop étanches entre les deux corpus. Si l'ensemble des récits viatiques considérés témoignent d'une évolution indéniable dans la perception du relief alpin dès le début du XVIII^e siècle, ces textes antérieurs montrent qu'il s'agit davantage d'un lent processus que d'une subite (re)naissance ou invention des Alpes.

CHAPITRE IV : PRATIQUES SAVANTES. NATURALISTES DANS LES ALPES SUISSES AU XVIII^E SIÈCLE

Leicht wäre es zu zeigen, dass in unserem Schweizerland so viel und grosse Wunder und herrliche Gaben der Natur sich finden, als man kaum anderstwo wird suchen oder finden können.

Johann Jakob Scheuchzer, *Einladungsbrief*, 1699.

I. JOHANN JAKOB SCHEUCHZER (1672-1733) : UNE FIGURE CENTRALE DU PREMIER XVIII^E SIÈCLE

Né à Zurich, Scheuchzer a étudié au Carolinum de sa ville, puis en Allemagne avant d'obtenir son titre de docteur en médecine en 1694 à Utrecht. Il rencontre au cours de ses études le professeur Johann Christoph Sturm (1635-1703), qui accorde une place importante à l'expérimentation en histoire naturelle, point de vue qui se reflétera dans les pratiques savantes ultérieures du Zurichois.⁶⁰¹ Si ses publications ne se limitent pas à l'étude de l'environnement alpin⁶⁰², Scheuchzer occupe néanmoins une place prépondérante dans notre propos aussi bien en raison de ses textes viatiques que pour ses ouvrages d'histoire naturelle, concept qu'il convient de considérer au sens large du terme puisque ce type de texte prend également en compte les pratiques humaines en lien avec l'espace montagnard. Alors que les descriptions de la Confédération parues au XVII^e siècle abordent pour la plupart d'entre elles les Alpes de manière succincte, les montagnes helvétiques apparaissent en revanche fréquemment dans les textes de Scheuchzer.

⁶⁰¹ Nous ne mentionnons pas dans le détail la biographie de Scheuchzer. Pour plus d'informations, on se reportera aux ouvrages suivants. Rudolf Steiger, *Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733). I. Werdezeit (bis 1699)*, Zürich, Leemann, 1927. Hans Fischer, *Johann Jakob Scheuchzer (2. August 1672 – 23. Juni 1733). Naturforscher und Arzt*, Zürich, Leeman, 1973. Michael Kempe, *Wissenschaft, Theologie, Aufklärung. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die Sintfluttheorie*, Epfendorf, Bibliotheca Academica, 2003.

⁶⁰² Citons notamment la *Physica sacra iconibus aeneis illustrata*, Augustae Vindelicorum / Ulmae, 1731-1735. L'ouvrage, qui ordonne les connaissances naturelles en fonction de l'Écriture, notamment en faisant appel aux plaies d'Égypte pour évoquer les insectes, a fait l'objet de travaux récents. Paola Giacomoni, « La teologia naturale di Johann Jakob Scheuchzer », in *Wissenschaft – Berge – Ideologien. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die frühneuzeitliche Naturforschung*, Simona Boscani Leoni (Hrsg.), Basel, Schwabe, 2010, p. 37-56. Irmgard Müsch, *Geheiligte Naturwissenschaft. Die Kupfer-Bibel des Johann Jakob Scheuchzer*, Göttingen, 2000. Robert Felfe, *Naturgeschichte als kunstvolle Synthese: Physikotheologie und Bildpraxis bei Johann Jakob Scheuchzer*, Berlin, Akademie Verlag, 2003.

1. Une importante œuvre naturaliste

On peut rapprocher une partie des travaux de Scheuchzer de l'œuvre de son prédécesseur zurichois Johann Jakob Wagner, auteur de l'*Historia naturalis*.⁶⁰³ Inspiré par cet ouvrage, Scheuchzer publie sa propre histoire naturelle entre 1716 et 1718.⁶⁰⁴ Les trois tomes, qui portent un titre latin suivi de sa traduction allemande, sont rédigés en allemand. L'emploi de la langue vernaculaire garantit au texte une plus large diffusion.⁶⁰⁵ Il ne s'agit pas pour autant de son premier ouvrage sur le sujet : dès 1705, il publie les *Seltsamer Natur-Geschichten des Schweizer-Lands Wochentliche Erzählung*. Le périodique paraît de manière hebdomadaire du 11 février 1705 au 28 décembre 1707 pour être finalement réuni en trois tomes, qui portent le titre de *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweizerlands*, parus entre 1706 et 1708.⁶⁰⁶ De par sa nature périodique, le texte est composé de brefs petits traités, mais bon nombre d'entre eux se développent sur plusieurs numéros, la matière dépassant la taille disponible dans un cahier. La Suisse est abordée selon des centres d'intérêt variés qui vont de la météorologie à la préparation du fromage en passant par les bains de Pfäfers dans les Grisons et le vin de Zurich. Les Alpes tiennent cependant également une place importante dans le propos puisqu'il est question

⁶⁰³ Cf. *infra*, chapitre II. Pour plus d'informations sur le contexte intellectuel zurichois de l'époque, on se reportera à Michael Kempe, Thomas Maissen, *Die Collegia der Insulaner, Vertraulichen und Wohlgesinnten in Zürich 1679-1709*, Zürich, NZZ, 2002. Sur la question des liens entre l'œuvre de Wagner et celle de Scheuchzer, on consultera également Thomas Maissen, « Die Bedeutung der Alpen für die Schweizergeschichte von Albrecht von Bonstetten (ca. 1442/43 – 1504/05) bis Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) », in *Wissenschaft – Berge – Ideologien. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die frühneuzeitliche Naturforschung*, Simona Boscani Leoni (Hrsg.), Basel, Schwabe, 2010, p. 161-178.

⁶⁰⁴ Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae Stoiicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen / Grenzen und Bergen des Schweitzerlands*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1716. Johann Jakob Scheuchzer, *Hydrographia Helvetica. Beschreibung der Seen / Flüessen / Brünnen / Warmen und kalten Bäderey / und anderen Mineral-Wasserey des Schweitzerlands*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1717. Johann Jakob Scheuchzer, *Meteorologia et Oryctographia Helvetica oder Beschreibung der Luftt-Geschichten / Steinen / Metallen / und anderen Mineralien des Schweitzerlands / absonderlich auch der Überbleibseln der Sündfluth*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1718. Notons que Scheuchzer avait en projet l'édition d'une histoire naturelle plus volumineuse, qui n'a finalement pas paru. Voir à ce sujet, Arthur Dürst, *Johann Jakob Scheuchzer und die Natur-Histori des Schweitzerlands. Begleittext zur Faksimileausgabe in drei Bänden*, Zürich, Orell Füssli Verlag, 1978, p. 23-25.

⁶⁰⁵ Selon le *Dictionnaire historique de la Suisse*, « dans la campagne zurichoise, la population masculine était alphabétisée à 30-35% vers 1650, à 40% vers 1700 et à 80% vers 1780 ». Hans-Ulrich Grunder, « Alphabétisation », in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, url : <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F10394.php>, version du 19.09.2006. Les remarques de Numa Broc, qui visent à relativiser l'importance de Scheuchzer en indiquant qu'il n'écrivait qu'en latin sont donc totalement infondées puisque ces textes, rédigés en langue vernaculaire, étaient de fait potentiellement accessibles à une portion plus importante de la population que Broc ne le laisse entendre. Cf. *infra*, introduction.

⁶⁰⁶ Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweizerlands*, Zürich, t. I – III, 1706-1708.

du Pilate, de la mesure de l'altitude des montagnes, du Saint Gothard tout comme du voyage dans les Alpes selon un point de vue général. Le troisième tome diffère des deux précédents de par son contenu. En lieu et place des traités naturalistes, il contient le récit d'un voyage dans les Alpes effectué en 1705. Scheuchzer a rédigé au total neuf récits de voyage alpins entre 1702 et 1711, qui ont paru en latin.⁶⁰⁷ Ces *Itinera* ont bénéficié en 1746 d'une traduction allemande élaborée par le philosophe suisse Johann Georg Sulzer (1720-1799).⁶⁰⁸ Les travaux du Zurichois se démarquent de ceux réalisés par les auteurs abordés précédemment en raison du caractère systématique de son exploration du monde alpin helvétique même si la filiation avec l'œuvre de Wagner est établie par Scheuchzer lui-même, qui se réfère ouvertement à son prédécesseur.⁶⁰⁹ Il entend ainsi poursuivre l'étude des Alpes en ancrant son savoir dans une expérience personnelle de l'espace alpin. L'apport des sources anciennes, si important dans la majorité des textes du XVIII^e siècle, n'est dès lors plus aussi prépondérant, même s'il n'est pas inexistant.

L'entreprise du naturaliste itinérant a notamment pour but de collecter des données au cours de ses voyages afin de procéder à un renouvellement du savoir sur les Alpes. La tâche peut cependant paraître trop importante pour être effectuée de manière individuelle, raison pour laquelle Scheuchzer établit en 1699 déjà un questionnaire qu'il va envoyer à des personnes susceptibles de lui fournir des informations sur la Suisse.⁶¹⁰

⁶⁰⁷ Les voyages dans les Alpes de Scheuchzer ont connu deux éditions. La première n'est pas complète en raison de sa date de publication : Johann Jakob Scheuchzer, *Ouresiphoitēs Helveticus, sive itinera alpina tria...*, Londini, Impensis Henrici Clements, 1708. La seconde contient l'ensemble des voyages effectués entre 1702 et 1711 : Johann Jakob Scheuchzer, *Ouresiphoitēs Helveticus sive Itinera per Helvetiae alpinas regiones facta annis MDCCII – MDCCXI*, Lugduni Batavorum [Leyde], Petri Vander Aa, 1723. À noter que le premier voyage a été publié individuellement en 1702 : Johann Jakob Scheuchzer, *Ouresiphoitēs Helveticus, sive Itineris Alpini descriptio physico-medica prima*, Tiguri [Zurich], typis Davidis Gessneri, 1702.

⁶⁰⁸ Nous traiterons des textes viatiques de Scheuchzer dans le chapitre suivant.

⁶⁰⁹ Scheuchzer rejoint Wagner dans l'emploi de la méthode expérimentale, qui requiert un travail de terrain. « Wagner, der die scholastische Behandlung der Naturkunde, wie sie am Carolinum betrieben wurde, entschieden ablehnte und die Naturbeobachtung und das Experiment forderte, bemühte sich, durch möglichst genaue Beobachtung von Einzelercheinungen Bausteine zur allgemeinen naturwissenschaftlichen Erkenntnis zu liefern. Er wurde damit in Zürich zum Pionier der modernen, induktiven Denkmethode in den Naturwissenschaften, wie sie von Francis Bacon von Verulam (1561-1626) eingeführt worden war ». Arthur Dürst, *Johann Jakob Scheuchzer und die Natur-Histori des Schweizerlands. Begleittext zur Faksimileausgabe in drei Bänden*, Zürich, Orell Füssli Verlag, 1978, p. 10.

⁶¹⁰ On consultera au sujet de ce questionnaire l'article de Simona Boscani Leoni, « Tra Zurigo e le Alpi : le *Lettres des Grisons* di Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733). Dinamiche della comunicazione erudita all'inizio del Settecento », in *Die Alpen ! Les Alpes ! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, (Jon Mathieu & Simona Boscani Leoni (Hg./éds), Bern, Peter Lang, 2005, p. 157-171.

Intitulé *Einladungsbrief zu Erforschung natürlicher Wunderen, so sich im Schweizerland befinden*⁶¹¹, le document est rédigé en allemand et en latin, ce qui garantit sa réception auprès d'un plus large public. Même si l'entreprise n'a pas rencontré le succès escompté, il convient de s'arrêter sur le contenu de ce texte, qui comprend également une partie introductive chargée d'expliquer les motivations de Scheuchzer. Ce questionnaire annonce les thématiques qui seront abordées par la suite dans le périodique et dans l'histoire naturelle. Si cette littérature ne se concentre pas exclusivement sur les Alpes, on peut malgré tout observer le traitement qui leur est réservé et la place que ces textes consacrent à l'évocation du relief.

2. Le questionnaire

L'envoi de l'*Einladungsbrief*... témoigne d'une vision résolument moderne.⁶¹² L'emploi de cette méthode, qui revient à chercher les informations sur le terrain auprès de collaborateurs locaux, se distingue en effet d'un savoir de cabinet, détenu par les élites socio-culturelles des villes, qui ne sont ainsi plus considérées comme les seules détentrices des connaissances naturalistes. Les gens communs gagnent aux yeux de Scheuchzer un statut d'autorité qui ne leur était pas accordé jusqu'à présent. Les pêcheurs, bergers, et autres habitants des Alpes sont convoqués dans la mesure où ils bénéficient de connaissances pratiques sur l'environnement alpin, qu'ils fréquentent régulièrement.⁶¹³ Scheuchzer semble ainsi d'emblée inscrire ses travaux dans une optique libérée d'une transmission livresque du savoir. La conception même du questionnaire illustre ce point de vue. Si on peut déceler parfois l'inspiration des textes anciens, notamment de la *Cosmographia* de Münster ou de l'*Eydggnoschafft* de Stumpf, dans la formulation de certaines questions, Scheuchzer ne se contente pas de reproduire une information ; il cherche à la

⁶¹¹ Le questionnaire est réédité dans *Garten und Wildnis. Landschaft im achtzehnten Jahrhundert*, Hansjörg Küster und Ulf Küster (hrsg.), München, C.H. Beck, 1997, p. 14-31.

⁶¹² L'entreprise est très moderne dans le contexte intellectuel zurichois de l'époque, mais elle n'est pas unique en Europe pour autant. Simona Boscani Leoni souligne l'influence anglosaxonne qui s'est exercée sur Scheuchzer. Un questionnaire pour l'Angleterre avait en effet déjà été rédigé en 1666 par Robert Boyle sous le titre de *General Heads for a Natural History of a Country, Great or Small*. Pour plus d'informations sur les relations entre Scheuchzer et le milieu savant anglais, on consultera l'article de Simona Boscani Leoni, « La ricerca sulla montagna nel Settecento sotto nuove prospettive. Il *network* anglo-elvetico-alpino », in *Histoire des Alpes* 2007 / 12, Chronos, Zürich, 2007, p. 201-213.

⁶¹³ « [...] auch gemeinste Leut, so mit der Natur viel umgehen und durch sie ihre Nahrung suchen, als da sind Fischer, Hirten, Sennen, Einwohner der Alpen, Baurleut, Kräuter- und Wurzengraberer ». *Einladungsbrief*, *op. cit.*, p. 15-16.

vérifier. La question numéro 35, qui porte sur l'utilisation des glaces a en effet déjà été traitée chez ces deux auteurs, mais Scheuchzer prend néanmoins la peine de la poser.⁶¹⁴ L'information est donc destinée à être renouvelée en fonction des éléments fournis par les collaborateurs locaux, ce qui implique que Scheuchzer leur accorde une importance plus grande que celle qu'il crédite aux sources textuelles anciennes. La question 58 va dans le même sens tout en étant plus catégorique, la réponse étant ou positive ou négative :

Ob es See oder Weiher gebe, deren Fisch eine gewisse Sympathie haben mit ihren Besitzern, gleich dann von dem Weiher des Klosters St. Moritz im Walliser Land dies bezeuget haben Jos. Simler, descr. Valesiae p. 33 [...] dass, so einer aus denselben Fischen tot gefunden werde, bald darauf auch einer aus den Konventualen dahinsterbe ?⁶¹⁵

Si la question qui traitait de l'utilisation des glaces avait une visée strictement informative, rien dans l'énoncé ne laissant penser que Scheuchzer la remette en cause, le cas est ici plus ambigu. De par le fait qu'une réponse négative est envisagée, Scheuchzer remet implicitement en question l'information relevée chez Simler. C'est bien ici la singularité du phénomène qui a interpellé le naturaliste, qui cherche dès lors une confirmation de l'exemple qu'il cite, sans pour autant le valider d'office.

Ce rapport prudent aux sources ne s'observe pas uniquement dans les cas où l'énoncé ancien relaye des informations de l'ordre du *Wunder*, mais également lorsqu'il les balaye. La question numéro 10 peut être liée avec un texte de Gessner qui date de 1555. Intitulé *Descriptio Montis Fracti*, soit la description du Pilate, le récit connaîtra par ailleurs une réédition ultérieure dans le tome I de l'histoire naturelle de Scheuchzer.⁶¹⁶ Il s'agit de savoir si le fait de jeter une pierre dans un lac – ou dans une anfractuosité de la roche – peut occasionner un orage. Le rapport avec la légende rattachée au Lac du Pilate auquel on prêtait alors cette particularité est évident. Gessner lui-même n'y croît pas et explique dans son texte l'origine populaire de cette information⁶¹⁷, mais Scheuchzer procède à une

⁶¹⁴ Rappelons que le Glaronnais Heinrich Pfendler remettait en cause l'utilisation des glaces pour le traitement de la dysenterie, mais cette source locale n'a pas bénéficié de l'audience qu'a connu Stumpf, cf. *infra*, chapitre II. Par l'intermédiaire de son questionnaire, Scheuchzer est susceptible de donner la parole à des informateurs de ce type.

⁶¹⁵ Johann Jakob Scheuchzer, *Einladungsbrief*, *op. cit.*, p. 21.

⁶¹⁶ *Descriptio montis fracti sive montis Pilati ut vulgo nominant, juxta Lucernam in Helvetia per Conradum Gessnerum*, in *Helvetiae Stoicheiographia*, *op. cit.*, p. 225-235.

⁶¹⁷ « Si l'on y jette à dessein quelque objet, tout le pays, dit-on, court risque d'orages et d'inondations : cette croyance locale, qui ne repose sur aucune cause ou raison naturelle, ne me paraît mériter aucune confiance. Car s'il est vrai que parfois les superstitions et les fausses croyances soient suivies d'effet de

mise à plat totale des connaissances en reprenant la question près d'un siècle et demi plus tard. Le rapport que Scheuchzer entretient aussi bien avec le savoir livresque qu'avec les connaissances populaires procède donc d'une large remise en question. A de rares exceptions sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement, l'ensemble est réévalué pour produire des connaissances nouvelles. Scheuchzer laisse cependant de nombreuses portes ouvertes puisqu'il n'exclut pas d'office certaines croyances, comme le faisait pourtant Gessner qui prenait ouvertement position sur le caractère légendaire des manifestations surnaturelles du Lac du Pilate. La posture de Scheuchzer, qui pose également des questions sur les différents types de dragons susceptibles d'être rencontrés⁶¹⁸, participe d'une volonté de refonte du savoir, mais ne se distancie pas pour autant des phénomènes merveilleux, qui font également l'objet de questions précises.

Cette présence du surnaturel dans l'histoire naturelle n'invalide pas pour autant l'ensemble du projet scheuchzerien qui renouvelle bel et bien le savoir sur les Alpes. Si l'importance accordée à l'expérience personnelle de l'espace alpin n'exclut pas la présence d'éléments fabuleux, la place réservée aux dragons est bien moins importante dans le formulaire que celle consacrée aux Alpes et aux pratiques humaines qui y sont liées. La distinction entre ces deux types d'intérêt consacrés au relief est fondamentale. On a pu observer précédemment que les textes se concentrent souvent sur une perception de l'espace alpin en lien avec l'activité humaine. Il semble dès lors intéressant de considérer le questionnaire de Scheuchzer pour déterminer dans quelle mesure le regard s'élargit pour considérer les Alpes pour elles-mêmes. On peut d'emblée constater que certaines questions restent liées à une pratique humaine de l'espace alpin. Scheuchzer n'échappe évidemment pas à la thématique des ressources comme en témoigne la question 104 : « Wie frucht- und nutzbar seien die Berg und darauf sich befindende Alpen ? ». Quant aux quinze dernières questions, elles portent sur les produits dérivés du lait et leurs différents

prodiges, il n'en résulte pas que les honnêtes gens doivent y croire aveuglément. Pour ma part, je suppose que Pilate n'a jamais habité par-là ; y eût-il demeuré, il n'eût reçu aucun pouvoir de faire aux vivants ni bien, ni mal. », *Description du Fracmont, près de Lucerne*, in W.A.B. Coolidge, *Josias Simler et les origines de l'Alpinisme*, Grenoble, Editions Glénat, 1989, p. 310. « Si quicquam ab homine de industria inficiatur, toti regioni ex tempestatibus & inundatione periculum esse ajunt, quae incolarum persuasio, cum nullam secundum naturam rationem aut causam habeat, nullam apud me fidem meretur. » [...] *Descriptio montis fracti...*, in Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae Stoicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen / Grenzen und Bergen des Schweizerlands*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1716, p. 233.

⁶¹⁸ Voir à ce sujet le chapitre de Claude Reichler « Les dessous du paysage. Dragons, cavernes et légendes », in *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2002, p. 81-108.

modes de fabrication, ce qui illustre l'importance de l'économie laitière et des travaux réalisés sur l'alpage. D'autres questions ont pour objet l'incidence du milieu sur les humains qui sont amenés à le fréquenter ou à l'habiter. La question numéro 41 s'intéresse ainsi aux conséquences du froid et de l'air particulier des Alpes sur les habitants et sur les voyageurs, aspects qui relèvent d'un point de vue utilitaire. Cinq questions concernent également les avalanches. Les deux premières s'intéressent à leur formation à proprement parler, tandis que les trois dernières sont orientées sur les conséquences pour l'homme en abordant les dégâts occasionnés, les manières de les éviter et le temps de survie d'une personne enfouie.⁶¹⁹ Si l'intérêt reste majoritairement centré sur l'homme au sein d'un environnement qui présente souvent des conditions difficiles pour les habitants ou les voyageurs, les deux premières questions se concentrent malgré tout sur les avalanches selon un point de vue naturaliste, qui cherche à classifier les différents types d'avalanches et donc à établir un certain nombre de critères susceptibles d'expliquer un phénomène propre à l'environnement alpin.

Si ces préoccupations ne se distinguent que partiellement de celles observées antérieurement, certaines questions n'ont pas d'autre utilité que celle de la connaissance de l'environnement alpin. L'intérêt porté à la couleur des animaux qui ont un pelage variable pourrait encore être lié à la pratique de la chasse⁶²⁰, mais se renseigner sur la forme des sommets n'a pas de visée utilitaire puisque nul n'est contraint de s'y rendre à des fins viatiques ou agricoles.⁶²¹ De même, s'interroger sur le temps de fonte nécessaire à la glace en provenance des glaciers⁶²² appartient au domaine naturaliste, contrairement à l'utilisation potentielle des glaces évoquée plus haut. La question 47, qui a pour objet l'origine des fleuves, est également à ranger du côté d'une curiosité de naturaliste puisqu'elle n'a aucune incidence sur l'écoulement du cours d'eau ou sur l'usage qui peut

⁶¹⁹ « 25. Woher und bei welcher Beschaffenheit des Lufts sonderbar entstehen die Löwenen (labinae) ? 26. Wieviel es gebe derselben Gattungen ? 27. Was danahen vor Schaden entstehe ? 28. Wie sie ab- oder auszuweichen ? 29. Wie und wie lang diejenigen leben oder leben können, so von den Löwenen eingewicklet werden ? », *Einladungsbrief, op. cit.*, p. 19.

⁶²⁰ Question 139. « Ob und wann sie ihre Farb ändern und zum Exempel auf den hohen Alpen weiss oder grau werden ? »

⁶²¹ Question 112 : « Ob die Gipfel der Bergen seien oben zugespitzt ? »

⁶²² Question 34 : « Das alte verlegne Eis auf den hohen Alpen, Firn und Gletscher genannt, ob es nach langer Zeit die Natur des Eises überall ablege oder wenigstens ein längere Zeit erfordere zur Verwandlung in Wasser als das neue ? »

en être fait.⁶²³ Sans citer l'ensemble des questions du même ordre, le lecture de l'*Einladungsbrief* fait apparaître un élargissement du champ d'intérêt : les Alpes sont également considérées pour elles-mêmes et apparaissent comme un objet d'étude à part entière. Cette évolution de la perception de l'espace alpin est étroitement liée aux buts que Scheuchzer expose dans les paragraphes introductifs du document. Si l'influence du milieu savant anglais est centrale en ce qui concerne l'utilisation de la formule du questionnaire, les motivations de Scheuchzer sont intimement liées à son appartenance à la Confédération, comme le montre sa volonté affichée de mettre en valeur l'espace helvétique, qui n'apparaît pas forcément très accueillant au premier abord :

Ausländische Leut, so etwan durch unser Land reisen, sagen aus, und wir bekennen, dass unser Land auch vom ersten Ansehen rauh und wild [ist] ; aber darbei sollen jene lernen, wie wir wissen, dass es weder ungebauet, wüst und öd noch in einem abschätzigen Winkel der Welt gesetzt und da von der Natur seie abgelegt worden dasjenige, was anderen Ländern wäre beschwerlich oder unnütz oder unnötig gewesen.

Leicht wäre es zu zeigen, dass in unserem Schweizerland so viel und grosse Wunder und herrliche Gaben der Natur sich finden, als man kaum anderstwo wird suchen oder finden können.⁶²⁴

Le questionnaire se doit donc d'être aussi exhaustif que possible s'il veut parvenir à ses fins ; il s'agit de mentionner l'ensemble des objets dignes d'attention pour accréditer l'énoncé introductif prometteur. La description naturaliste n'est pas envisagée uniquement dans le but d'accroître les connaissances sur l'espace helvétique et alpin, mais elle vise également à montrer les richesses naturelles présentes dans la Confédération afin de les rendre perceptibles aux yeux de tous. Ce point de vue permet également de mettre en évidence la générosité du Créateur, très souvent rappelée au fil du texte.⁶²⁵ Au sein de ce programme, les Alpes ont évidemment une place de choix de par la superficie du territoire qu'elles occupent, mais également en raison des particularités qui peuvent y être observées. Le texte introductif glisse alors de l'évocation d'une description de la Suisse dans son ensemble – telle qu'elle apparaît dans la deuxième partie de la citation mentionnée ci-dessus – à une vision plus centrée, qui place les Alpes en évidence,

⁶²³ Question 47 : « Ob die Flüß entspringen aus den sogenannten Wildseen oder aus zerschmolzenem Eis und Schnee » ?

⁶²⁴ *Einladungsbrief*, *op. cit.*, p. 15.

⁶²⁵ Nous ne reprenons pas ces questions d'ordre physico-théologique dans la mesure où elles sont largement abordées dans les ouvrages cités en début de chapitre.

montrant ainsi d'emblée l'importance que leur accorde Scheuchzer avant même d'avoir effectué ses grands voyages alpins.

Wann wir nur ansehen die erstaunliche Grösse unserer Alpen und einen kleinen Blick hinwerfen auf diejenigen verschiedenen Sachen, so dorten sich befinden und einem Gottsgelehrten, Arzet, Politico, Haushalter, Künstler und Handwerksmann zu wüssen notwendig sind, so wird sich bald erzeigen, dass zu deren grundlichen Erforschung notwendig sei Mitarbeit und Beihülff Gelehrter, curioser und erfahrner Männeren des ganzen Schweizerlands.⁶²⁶

Le programme se précise en axant sa portée géographique sur l'arc alpin, tout en devenant une question d'importance générale : tout un chacun est aussi bien concerné que susceptible de participer. Les Alpes gagnent ainsi une importance qu'elles n'avaient pas auparavant : elles cessent d'être uniquement considérées en tant que ressource alimentaire ou comme zone de frontière pour devenir un espace que chaque membre de la société – symbolisé ici par la mention de statuts fondamentalement différents tels que médecin, homme politique, artiste ou artisan – se doit de connaître, ce qui justifie l'étude circonstanciée du milieu alpin à laquelle Scheuchzer s'apprête à se consacrer.

3. L'expérience du terrain

La diffusion d'informations nouvelles et recueillies dans l'optique d'une construction du savoir basée sur l'expérience empirique de l'espace alpin ne restera pas un vœu pieux, même si le questionnaire n'a pas bénéficié du succès escompté. Scheuchzer dispose malgré tout d'assez de matière pour alimenter les *Seltsamer Natur-Geschichten des Schweizerlands*. Il avait en effet déjà effectué lui-même une partie de ses voyages alpins et pouvait compter sur un certain nombre d'informateurs locaux. Les traités publiés dans le périodique relèvent donc de ce même principe, sur lequel Scheuchzer insiste dans un bref texte qui introduit la première livraison.

Es hat die von dem allgütigsten Schöpffer allen vernünftigen Menschen eingepflanzete Wissens-Lust mich in so weit getrieben, dass von meiner Jugend an mich möglichstens beflissen auf die erforschung der Natur / und so thane Arbeit vornehmlich gerichtet auf unsere Eidgnössische Lande, deren Naturwunder in vilen zu dem End angesehenen Reisen, mit nicht geringer Mühe und Unkosten, fleissigst untersucht, und darvon bereits einen so grossen Vorrath gesammelt, dass nunmehr nach Mittlen trachten soll, wie solche von

⁶²⁶ *Einladungsbrief, op. cit.*, p. 15.

mir selbs gemachte Observationen können zu der Ehre des Höchsten, zum Nutzen des Vatters-Lands, auch jeden Privat-Personen bekannt werden.⁶²⁷

Ces quelques lignes synthétisent la vision scheuchzerienne de constitution du savoir qui implique un certain nombre d'efforts et de difficultés liés à la fréquentation de l'espace alpin par le naturaliste de terrain. Cet engagement personnel de Scheuchzer est ici présenté au lecteur comme une garantie de la véracité des faits rapportés. Il convient de ne pas négliger la part rhétorique de ce discours, dans la mesure où il vise également à donner du crédit aux informations qui seront diffusées dans le périodique, mais les principes édictés ici seront développés ultérieurement dans des cas concrets.

Scheuchzer aborde dans le dixième numéro des *Seltsamer Natur-Geschichten* la question du brouillard et des nuages.⁶²⁸ A cette occasion, il oppose ouvertement le savoir confiné des savants de cabinet au savoir pratique que le naturaliste peut acquérir sur le terrain, pour autant qu'il en fasse l'effort, aussi bien physique que social :

Es zerzanken sich unter einander die Naturlehrer wegen der Wolken, woher sie kommen ? worauss sie bestehen ? wie sie in freyer Luft können schweben ? Das meiste aber, dass sie hierüber der Welt vortragen, seyn in dem Hirn gesponnene Grillen. Ich bitte, sie spazieren selbs auf die hohen Gebirge, oder begeben sich in die Schul der Aelpleren, wann es ihrem hohen Ansehen nicht zuwider, so werden sie eins und anders erfahren, ja mit Augen sehen, was zum Fundament der Sach dienet. Diese einfaltige Leuthe werden ihnen mit den Fingern zeigen, wie die Wolken anders nicht seyen, als Nebel [...].⁶²⁹

On mesure mieux dans ces quelques lignes les implications du parti scheuchzerien et les rancœurs qu'il a pu susciter dans le milieu intellectuel zurichois de l'époque.⁶³⁰ Promouvoir la constitution d'un savoir nouveau sur la Suisse et les Alpes ne va pas sans heurts puisque cela implique la remise en question des valeurs qui avaient cours jusqu'alors : envoyer les naturalistes à « l'école des vachers » renverse l'ordre établi d'une manière provoquante.⁶³¹ Le texte cherche ici à illustrer ce mode de constitution du savoir

⁶²⁷ *Seltsamer Natur-Geschichten des Schweitzer-Lands Wochentliche Erzählung*, Nr. 1, 11. Febr. 1705, p. 1.

⁶²⁸ « Von den Bergneblen und Wolcken », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 10, 15. Apr. 1705, p. 37-38.

⁶²⁹ *Idem*, p. 37.

⁶³⁰ Pour plus de détails, on consultera Arthur Dürst, *Johann Jakob Scheuchzer und die Natur-Histori des Schweitzerlands. Begleittext zur Faksimileausgabe in drei Bänden*, *op. cit.*, p.6.

⁶³¹ Scheuchzer réitérera quelques années plus tard dans le premier tome de son *Histoire naturelle* en pointant du doigt les « Scribenten / welche auf dem Fuss der alten Schulweisheit die Natur nicht in der Natur / sondern in ihrem Gehirn suchen / und ganze Bücher anfüllen mit kahlen Worten / mit lähren Schalen / in welchen kein Kern / oder nur ein wurmstichiger Kern / oder nur nicht ein armes Würmlein sich findet [...] ». Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae Stoicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen / Grenzen und Bergen des Schweitzerlands*, *op. cit.*, p. 1-2.

en montrant que Scheuchzer a appliqué ce principe à sa propre personne. Les enseignements des vachers sont rendus sous la forme du discours indirect libre en mentionnant également les gestes qui accompagnaient l'acte d'énonciation, puisque Scheuchzer précise qu'ils pointent du doigt les nuages pour étayer leurs explications. Un tel procédé permet au lecteur de se représenter la scène et donne du crédit aux explications avancées par Scheuchzer, du moment qu'elles sont attribuées aux meilleurs connaisseurs des lieux. Insister dans le texte sur le fait qu'il y avait bien des nuages au moment même où l'explication a été donnée participe du même procédé. Tous les acteurs sont ainsi réunis sur place au même moment : l'objet étudié, l'informateur et le naturaliste. Les données recueillies peuvent dès lors être retranscrites et diffusées largement avec le crédit de la chose vue. Les sources d'information extérieures, tels que les vachers, ne sont cependant pas les seuls garants mentionnés pour attester de la valeur des informations rapportées, Scheuchzer mettant également en évidence son expérience personnelle de l'espace alpin. Dans ce même traité, il explique à son lecteur quelles ont été ses impressions lorsqu'il se faisait surprendre par le brouillard au cours de ses voyages dans les Alpes. La précision des informations rapportées, comme la vision subitement réduite à « vingt ou trente pas », sert certes à informer le lecteur d'un phénomène fréquent en montagne, mais donne également du crédit à l'énoncé. Les réactions liées à la présence du brouillard se détachent cependant de celles qu'on aurait pu observer chez un voyageur dépourvu d'intérêts naturalistes. Le caractère potentiellement dangereux de cette soudaine faible visibilité n'est pas du tout exploité par le texte, Scheuchzer ne mentionnant pas la crainte de se perdre.⁶³² Bien au contraire, il ne cache pas son plaisir – « Lust » – face à l'observation du phénomène naturel.⁶³³

L'attaque portée aux tenants d'un savoir de cabinet déconnecté des réalités du terrain n'est pas un fait unique dans le périodique. Un discours similaire apparaît dans une livraison ultérieure alors qu'il est question des saisons particulières qui peuvent être observées en Suisse. Un traité, intitulé « von ungewohnten Jahrzeiten des

⁶³² Albrecht von Haller note de son côté les dangers qui sont liés au brouillard alors qu'il se trouve au Jochpass : « [...] nous descendîmes par les rochers où un brouillard nous enveloppa tout d'un coup et nous arrêta tout court. Il fallut laisser passer ce dangereux météore, et quand le jour fut revenu, nous nous trouvâmes au Trübelsee [...] », *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 63.

⁶³³ « Ich habe mich in meinen Reisen hierüber zum öfteren verwundert, und mit Lust zugesehen wie diese Aussdämpfungen etwann den ganzen Berg, auf deme damals gereiset, überzogen, und mich selbst eingewicklet haben, dass kaum 20. oder 30. Schritt weit vor mir sehen können », *Seltamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 10, 15. Apr. 1705, p. 37.

Schweizerlands », est développé sur quatre livraisons du périodique parues à l'automne 1705.⁶³⁴ Parti de la constatation que les saisons présentent des particularités en Suisse, notamment en étant plus variables que dans d'autres pays, Scheuchzer procède à une longue revue chronologique de faits météorologiques en puisant ses informations dans différentes chroniques. Le travail se résume ici à une compilation d'hivers rigoureux et d'été caniculaires. Les conséquences liées à ces anomalies météorologiques sont également évoquées : importantes quantités de neige, vignes qui gèlent, champs brûlés par le soleil, mauvaises récoltes, famines pour les hommes et les animaux... Quelques hivers ou débuts de printemps plus cléments que d'ordinaire sont également signalés. Ces événements particuliers sont dûment répertoriés sur une période qui va du Haut Moyen-Âge à la fin du XVII^e siècle. Les informations transmises ici relèvent de connaissances anciennes, scrupuleusement notées par les auteurs des temps passés. Scheuchzer va cependant développer sa propre réflexion à partir de ces données dans un traité réparti sur deux livraisons du périodique, à la suite de ce répertoire chronologique.⁶³⁵ Intitulé « Zu nutzmachung dessen / was bisher von den seltsamen Jahrgängen unsers Schweizerlands erzehlet worden », le texte de Scheuchzer a notamment pour objet les utilisations potentielles de telles données météorologiques. Son idée consiste à tenter de prévoir ces anomalies climatiques afin d'en limiter les conséquences dramatiques.⁶³⁶ Les premières lignes du traité ne sont cependant pas liées à l'exposition des questions de cet ordre ; elles s'arrêtent de nouveau sur le problème de l'élaboration du savoir dans le domaine de l'histoire naturelle :

Die Welt ist nimmer so thoracht / oder einfaltig / wie sie gewesen unter der Regierung der Schulweisheit / dass sie sich abspiesen lasse mit lären Hirngrillen / welche der oder diser Schulfuchs in seinem Gemüte eher nach seinem willen / als nach der Natur gestaltet / und in blossen worten bestanden ; Man wil [/] sonderbar sint den zeiten der Reformation / (ausser an denen Orten / da man den blinden Starzen der Unwissenheit mit fleiss lasset in den

⁶³⁴ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 33, 23. Sept. 1705, Nr. 34, 30. Sept. 1705, Nr. 35. 5. Oct. 1705 et Nr. 36, 12. Oct. 1705.

⁶³⁵ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 36, 12. Oct. 1705 et Nr. 37, 21 Oct. 1705.

⁶³⁶ « In betrachtung dessen were zu wunschen / dass man aller Orten wurde achtung geben nicht nur / ob die abänderungen der Jahrzeiten nicht von ungefähr sich zutragen / sonder nach einem gweissen Zeitkreiss wiederum auf gleiche kale / oder warme weise / zuruk kommen / wie einiche Gelehrte sich einbilden / sondern auch auf gewisse / oder wenigstens mutmassliche Zeichen nachst folgender Jahrzeiten [...] » *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 37, 21 Oct. 1705, p. 146.

Augen der Menschen bleiben) die Natur selbs auss der Natur / und nicht auss dem Hirn der Gelehrten / lernen kennen / und verstehen [...].⁶³⁷

L'attaque portée à l'encontre des « schulfuchs » est une nouvelle fois frontale et peut sembler étonnante du moment qu'elle fait suite à une longue énumération d'informations que Scheuchzer a recueillies dans différents ouvrages. La suite du traité montre cependant l'usage pratique qui est visé. Si Scheuchzer mentionne l'hypothèse de certains savants, qui recommandent d'être attentif à une éventuelle périodicité de ces événements climatiques exceptionnels, il expose pour sa part l'importance qu'il accorde aux signes annonciateurs présents dans la nature. Scheuchzer rapporte une série d'éléments, qui lui ont été fournis par des informateurs locaux tels que des paysans ou des pêcheurs. Il précise notamment que, dans les montagnes, le comportement des animaux est susceptible d'annoncer un hiver rigoureux. Le recours aux sources livresque n'est dans ce cas pas absent, mais l'usage qui en est fait n'est pas pour autant déconnecté de la réalité du terrain.

4. Défense et illustration de la Confédération

Bien que Scheuchzer s'approche des objets qu'il appréhende en sortant de son cabinet, le regard qu'il porte sur l'espace helvétique reste néanmoins conditionné par les buts qu'il poursuit. Sa volonté de présenter les merveilles naturelles de la Suisse, qui restent à ses dires trop souvent invisibles aussi bien aux étrangers de passage qu'aux citoyens de la Confédération, influence son texte, qui en vient souvent à promouvoir les objets qu'il décrit. On peut observer ce phénomène à plusieurs reprises dans les *Beschreibung der Natur-Geschichten*, y compris dans des chapitres sans grands enjeux naturalistes comme celui intitulé « von dem Züricher Wein ». ⁶³⁸ Scheuchzer, qui commence son exposé en signalant que le vin de Zurich n'a pas toujours été bien considéré, entreprend une longue démonstration qui vise à le réhabiliter. Le discours est dans un premier temps nuancé : il reconnaît d'abord que le vin zurichois peut effectivement être acide dans les cas où les raisins ont dû être récoltés prématurément, puis il fait la liste des lieux où pousse du bon raisin zurichois avant de se lancer dans une comparaison précise entre les deux orientations principales des côteaux du lieu. Si le texte s'apparente jusqu'ici à un traité sur la viticulture zurichoise, la conclusion se lance dans

⁶³⁷ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 36, 12. Oct. 1705, p. 142.

⁶³⁸ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 6, 18. Mart. 1705, p. 21-24.

une comparaison avec des vins étrangers : selon une source citée en latin, puis traduite en allemand, les vins suisses atteignent leur maturité en bouteille, après une trentaine d'années. Scheuchzer complète l'énoncé en indiquant que les vins de la Valteline, de l'Italie ou de la Bourgogne doivent au contraire être bus dans l'année.⁶³⁹ L'ensemble de cette démonstration illustre bien la position ambivalente de Scheuchzer, qui cherche certes à décrire la Suisse, mais d'un point de vue positif. Le programme s'avère dès lors délicat à réaliser lorsque certains éléments nécessitent d'être abordés d'une manière plus nuancée. Si le vignoble zurichois produit aujourd'hui des vins de qualité, les remarques de Scheuchzer concernant l'acidité du vin en cas de récolte trop précoce témoignent des difficultés rencontrées par les viticulteurs d'alors.⁶⁴⁰ La pirouette qui consiste à considérer les vins zurichois comme des vins de garde exceptionnels a pour unique but de permettre à ces vins alémaniques de soutenir la comparaison avec des productions viticoles issues de contrées plus favorables à la culture de la vigne et donc plus faciles à mettre en valeur avec les moyens et les connaissances œnologiques de l'époque.⁶⁴¹ Scheuchzer, pris au dépourvu par une réalité moins riante qu'il ne le souhaiterait, se voit obligé de livrer une argumentation discutable, basée sur une source ancienne, qu'il clôt par un argument qui n'a rien d'œnologique :

Und ist kein Zweiffel / dass / gleichwie ins gemein alle währhaffte Weine gehalten werden vor gesünder / unsere Land-Weine um so viel mehr zu unserer Leibern Gesundheit helffen / weilen sie in unserem eigenen Land gewachsen/rc.⁶⁴²

⁶³⁹ « Unsere Weine kommen selten / oder fast niemal / zu ihrer Zeitigung / sondern reiffen erst nach dem Ablauf 30. und mehr Jahren / wann sie sorgsam behalten werden in tieffen Kellern / und nemmen dann nach abgelegter Räuhe an eine Süßigkeit / welches / wie er sagt / wider die Natur anderer Weinen ist. » *Idem*, p. 24. Scheuchzer cite l'humaniste Suisse Felix Hemmerlin (1389-1458). Le traité, intitulé *De Arbore Torculari ducendo in die festo de loco ad locum transferendo*, date d'environ 1450. La question est de savoir si des arbres peuvent être amenés durant les jours fériés afin de réparer les pressoirs à arbre détruits par les Confédérés pendant l'Ancienne guerre de Zurich. Voir Balthasar Reber, *Felix Hemmerlin von Zürich. Neu nach den Quellen bearbeitet*, Zürich, Verlag von Meyer und Zeller, 1846, p. 19 et p. 322-324.

⁶⁴⁰ Ces remarques que rapporte Scheuchzer au sujet de l'acidité des vins zurichois peuvent être rapprochées de celles que fera Albrecht von Haller une vingtaine d'années plus tard : « Le neuvième [d'août] je partis [de Zurich] pour Bade par un pays de vignobles assez décriés[.] ». Albrecht von Haller *Premier Voyage dans les Alpes, op. cit.*, p. 68. Le cas de Zurich n'est pas isolé : Haller précise au sujet des vins bernois du Lac de Thoune que « le vin ne [lui] a paru ne pas valoir la peine d'être cultivé. » *Ibidem*, p. 135.

⁶⁴¹ Un temps de garde de trente ans paraît plus que surfait si on le compare avec les recommandations actuelles de la Staatskellerei de Zurich. En ce qui concerne le millésime 2009, le potentiel de garde pour les vins rouges AOC Zurich de cet encaveur peut atteindre au maximum huit et neuf ans dans le cas d'un Gamaret et d'un Pinot noir haut de gamme. www.staatskellerei.ch

⁶⁴² *Seltsamer Natur-Geschichten, op. cit.*, Nr. 6, 18. Mart. 1705, p. 24.

Au-delà d'un quelconque avis sur la qualité des vins zurichoïses, c'est bien un sentiment identitaire que Scheuchzer exprime en liant la production de la Confédération à ses habitants. Si l'objet du traité peut à première vue paraître anecdotique, il sert dans les faits de tribune à l'auteur pour démontrer la singularité de l'espace helvétique – singularité à laquelle la population s'est adaptée, ce qui la rend en quelque sorte dépendante des productions de l'espace qu'elle habite.⁶⁴³ Scheuchzer étant zurichoïse, il semble évident qu'il connaît les vins de sa région. S'il n'y a pas lieu de remettre ici en question l'expérience personnelle du naturaliste, le contexte de production des *Seltsamer Natur-Geschichten* influence considérablement le propos. Les ouvrages naturalistes que nous livre Scheuchzer ne sont donc pas déconnectés du terrain, mais ils sont par contre soumis à un but, que l'on pourrait presque qualifier de publicitaire, ce qui influence nécessairement la nature des informations transmises.

Si le procédé est particulièrement visible lorsqu'il est question des vins zurichoïses, il convient également d'observer comment le texte reflète ce but poursuivi par Scheuchzer dans les autres traités du périodique, notamment lorsqu'il s'agit d'éléments en provenance de l'espace alpin. On peut selon toute vraisemblance s'attendre à ce que cette perspective, qui tend à embellir au besoin la réalité, se manifeste également dans les traités de ce type. En raison de l'importance des aspects utilitaires pour la population, la question des ressources se doit d'être abordée par Scheuchzer, qui dispose ainsi d'une bonne occasion de montrer les aspects positifs de l'espace alpin dans un traité intitulé « Von des Schweitzerlands kostlichen Wasserquellen ». ⁶⁴⁴ Le titre est déjà un programme à lui seul, l'adjectif « köstlich » indiquant d'emblée la nature orientée de la perspective. Ici également, Scheuchzer va procéder par comparaison en évoquant les réalités de la Suisse – riche en sources, en rivières et en lacs – en regard de celles des Etats situés près de la mer, comme les Pays-Bas :

Wer in anderen / nahe an Meeren gelegenen Länderen / sonderlich in denen
Vereinigten und Spanischen Nieder-landen gereiset / und den daselbstigen

⁶⁴³ Le chapitre consacré au Heim-Weh est construit sur ce principe en l'appliquant aux conditions climatiques spécifiques de la Confédération. Placé hors de son environnement habituel, le Suisse dépérit à la manière d'une baleine qui s'est égarée hors des eaux qu'elle occupe normalement. « Anhang von der Heim-Wehe, *Seltsamer Natur-Geschichten*, op. cit, Nr. 16, 27 Maj. 1705.

⁶⁴⁴ *Seltsamer Natur-Geschichten*, op. cit, Nr. 5, 11 Mart. 1705, p. 19-20 et Nr. 6, 18. Mart. 1705, p. 21.

Wassermangel gesehen / der wird vor diesere reiche Wasser-Gutthat dem
gütigsten Schöpfer nicht genug danken können.⁶⁴⁵

Cette richesse quantitative ne saurait cependant suffir à l'argumentation, qui va se
développer sur un plan qualitatif :

Aller Orthen fließen auss der Erden / sonderlich auf unseren hohen
Alpgebirgen / hervor die schönsten Crystall-lauteren bald Brunnen- bald
Flussquellen / welche alle Proben der besten Wasseren an sich haben.⁶⁴⁶

Pour appuyer son propos, Scheuchzer convoque une source antique, Hippocrate (vers
460 av. J.-C – vers 370 av. J.-C.). La traduction donnée dans le texte précise que les
meilleures eaux proviennent des lieux élevés.⁶⁴⁷ Une telle autorité présente une base
solide, sur laquelle Scheuchzer peut ensuite exposer son propre raisonnement qu'il
conclut en précisant que la bonne santé des habitants des Alpes est due à la qualité de
l'eau dont ils disposent.⁶⁴⁸ Aborder la question d'un bien si nécessaire et souligner son
omniprésence en Suisse et particulièrement dans les Alpes en liant de surcroît cette
richesse à la générosité divine permet de placer les habitants de la Confédération dans une
position d'élus. La mention des bénéfiques sur la santé vient accréditer le propos, qui est
dès lors soutenu aussi bien par l'autorité antique que par la perspective pragmatique et
actualisée du naturaliste.⁶⁴⁹

Alors que les sources d'eau évoquées précédemment peuvent indéniablement être
considérées comme une richesse dont l'espace alpin est bien pourvu, les plantes de
montagne ne bénéficient en revanche pas de conditions aussi avantageuses à leur
développement que celles de basse altitude. Or Scheuchzer aborde le sujet dans un traité

⁶⁴⁵ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 5, 11 Mart. 1705, p. 19.

⁶⁴⁶ *Ibidem.*

⁶⁴⁷ « Die besten Wasser sind die / welche von hohen Orthen [...] » *Ibidem.*

⁶⁴⁸ « [...] von dieser reichen / und kostlichen / Wasserquell herzuleiten seye bald die vornehmste Ursach
der so edlen Gesundheit / derer unserer hohen Gebirgen Einwohnere geniessen meistens bis in das
höchste Alter. » *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 6, 18. Mart. 1705, p. 21.

⁶⁴⁹ Le souci de démontrer – non seulement aux Suisses, mais aussi à l'ensemble du monde – l'altitude
élevée de la source des différents fleuves de la Confédération à l'aide d'arguments naturalistes fiables est
déjà présent dans le numéro précédent du périodique à l'occasion d'un traité qui aborde la mesure de
l'altitude des montagnes. Après avoir expliqué les avantages de la méthode barométrique par rapport à la
méthode trigonométrique, Scheuchzer évoque ses intentions de naturaliste : « Ich verhoffe hierdurch nach
und nach in Erfahrung zubringen, alle respective Höhenen aller berühmten Bergen
/ Thäleren / Flecken / Dörferen / und ersuche andere curiose / oder gelehrte Gemüther / auch selbs
Hand anzulegen / wo sie es nicht glauben wolten / zu greiffen / damit die Geographische Beschreibung
unserer Landen / sonderbar auch die hohe Ursprung unserer Flüßen / nicht nur uns / sondern der
ganzen Welt bekant gemachet werden. » « Anhang von Abmessung der Berghöhenen », *Seltsamer Natur-
Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 5, 22. Mart. 1705, p. 17.

qui a pour objet les différences que l'on peut observer entre les herbes et les arbres de montagne et ceux qui poussent en plaine.⁶⁵⁰ De fait, les textes descriptifs du XVII^e siècle, qui présentent souvent selon un point de vue dichotomique les zones fertiles des vallées et les zones peu fertiles situées en altitude, ne mettent pas en valeur la végétation alpine. Les montagnes sont présentées comme peu propices à la culture et propres à l'affouragement, seul point positif relevé par certains auteurs pour mettre en évidence la richesse des alpages. Le titre du traité « Von dem Unterscheid der Kräuteren, und Bäumen, so auf hohen Bergen und tieffen Thälere[n] wachsen » indique que ce n'est pas là le point de vue retenu par Scheuchzer, qui semble donner une orientation naturaliste à son texte. L'intérêt n'est pas uniquement porté sur les plantes et les arbres en tant que ressources alimentaires directes ou indirectes⁶⁵¹, mais bien en tant qu'objet d'étude qui prend des formes différentes en fonction du lieu où il est observé. La première partie du texte confirme la portée naturaliste du traité. Scheuchzer entreprend d'expliquer les particularités des arbres que l'on trouve en montagne : ils ne poussent que jusqu'à une certaine altitude et se distinguent par leur petite taille. Au-delà de cette limite des arbres, il n'y a qu'herbes et rochers, ce que confirme l'historien grecque Polybe (vers 208 av. J.-C. – vers 126 av. J.-C.), convoqué par Scheuchzer pour appuyer ses dires. Cette constatation n'est cependant pas propice à une évocation positive de l'espace alpin, qui serait à même de servir la description des merveilles naturelles de la Suisse, le texte de Scheuchzer précisant même que tout a l'air nu, froid et triste.⁶⁵² Il en faut cependant plus pour menacer l'entreprise, Scheuchzer n'étant pas à court d'arguments : si une telle constatation est en mesure de décevoir ceux qui seraient intéressés par les arbres et les fruits, le naturaliste et le vacher trouvent en revanche dans ces rudes contrées l'objet de leur satisfaction. Le premier peut observer des plantes qu'il ne trouverait nulle part ailleurs tandis que le second bénéficie des plus beaux prés pour son bétail. L'absence d'arbres au-dessus d'une certaine altitude est tournée sous un jour positif.

⁶⁵⁰ « Von dem Unterscheid der Kräuteren, und Bäumen, so auf hohen Bergen und tieffen Thälere[n] wachsen », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 16, 27. Maj. 1705, p. 62-64 et Nr. 17, 3. Jun. 1705, p. 65-66. Le sujet est également évoqué en des termes similaires dans l'*Histoire naturelle*. Voir Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae Stoicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen /Grenzen und Bergen des Schweitzerlands*, *op. cit.*, p. 8-11 et p. 152.

⁶⁵¹ Par ressource alimentaire indirecte, on entend le lait et les produits qui en découlent.

⁶⁵² « alles sihet kahl, kalt, und traurig auss », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 16, 27. Maj. 1705, p. 62.

La question de leur petite taille, n'est cependant pas close pour autant et demande à être étudiée. Scheuchzer se lance donc dans un développement, qui tient compte de différents aspects comme la pression de l'air ou l'orientation du versant sur lequel se trouve l'arbre pour expliquer les causes de cette particularité. Si le discours relève ici du domaine naturaliste, les conclusions qui en seront tirées visent à mettre en valeur la végétation de montagne par rapport à celle qui pousse en plaine et dans les autres pays, Scheuchzer faisant une nouvelle fois usage de la comparaison pour faire ressortir les avantages dont bénéficie la Confédération. Les plantes alpines sont petites, mais elles ont en revanche plus d'odeur et de goût et sont par conséquent prisées, notamment à l'étranger :

Ja auss eben diserem Grund⁶⁵³ darff ich behaubten den Unterscheid der Berg- und Thal- Kräuteren dass namlich dise weit geringer seyen an Kräften, als jenne und ins gemein unsere Schweizerischen Pflanzen viel kräftiger, als die Teutschen, Itäliänischen, Französischen, Niederländischen gleiches Geschlechts, welches in der That scheinen zuerkennen die Holl- und Engelländer, denen viel Wund und andere heilsame, bey ihnen oft auch wachsende, Kräuter auss unseren Gebirgen jährlich zugeführet werden. Das ists, was auss blosser Betrachtung der auf unseren Landen, und Gebirgen stehenden Luft von der Helvetischen Pflanzen Kleinheit und Vortrefflichkeit urtheilen wollen.⁶⁵⁴

Si l'argument initial traitait uniquement de la différence entre les plantes de plaine et de montagne, distinction basée sur des critères d'altitude, le texte dévie pour mettre en évidence une différenciation construite sur des critères nationaux. Alors que la Suisse compte également des plantes de plaine, celles-ci sont malgré tout plus fortes que celles des pays voisins. Le développement naturaliste qui précède, ne peut plus ici servir de base à l'argumentation du moment qu'il ne contient pas d'éléments susceptibles d'expliquer la particularité des plantes suisses de plaine, hormis la question de la qualité de l'air que Scheuchzer semble étendre à l'ensemble du pays. Scheuchzer ne livre pas ici un discours argumenté, qui viendrait expliciter la différence que le texte mentionne entre une plante suisse et une plante étrangère de même espèce. Il se borne à la constater en utilisant comme argument l'exportation de plantes suisses en direction de l'Angleterre et des Pays-Bas, moyen indirect de laisser penser au lecteur que les nations étrangères sont également

⁶⁵³ Scheuchzer explique la différence entre les plantes de montagne et de plaine en postulant une différence de composition de la sève, en lien avec la pression de l'air.

⁶⁵⁴ *Seltsamer Natur-Geschichten*, op. cit., Nr. 16, 27. Maj. 1705, p. 64.

convaincues de la supériorité des plantes helvétiques.⁶⁵⁵ La question des arbres n'est quant à elle pas résolue. En effet, si leur petite taille a bien été expliquée par un raisonnement naturaliste, elle pourrait néanmoins être interprétée comme un inconvénient, la production de bois étant logiquement réduite. Scheuchzer souligne cependant la qualité exceptionnelle de ce bois de montagne en regard du bois de plaine, qu'il soit suisse ou étranger. L'information est étayée par des spécialistes locaux si l'on en croit les précisions du texte, qui cite des artisans. Scheuchzer mentionne également la distinction faite dans le canton de Glaris entre les bois de forêts situées en altitude de celles qui se trouvent plus près de la plaine avant de confirmer ces informations en convoquant plusieurs sources antiques. Qu'il s'agisse des plantes ou des arbres de montagne, Scheuchzer construit son texte sur un modèle proche de celui développé dans les numéros du périodique qui abordent la question du vin de Zurich ou celle des sources de montagne. L'argumentation naturaliste est bien présente, mais l'ensemble du traité ne lui est pas soumis. Là où la description met en évidence une lacune potentielle de l'objet décrit, un décrochement se produit et le texte quitte la logique du raisonnement naturaliste, même en dépit de contradictions internes comme c'est le cas dans le paragraphe consacré aux plantes suisses. D'autres pays sont alors convoqués pour servir d'éléments de comparaison afin d'illustrer la supériorité du vin, de l'eau, des plantes et du bois helvétique.

5. Perspectives sur les Alpes

Les Alpes ont cependant été considérées jusqu'ici uniquement de manière partielle et indirecte dans la mesure où l'eau et les plantes qui en sont issues ne sont pas des éléments représentatifs de l'ensemble du milieu. L'espace alpin en lui-même, qui ne présente pas que des aspects enchanteurs, est cependant également abordé de manière plus large dans d'autres traités des *Seltsamer Natur-Geschichten*. Il semble donc intéressant de considérer la stratégie adoptée par Scheuchzer pour traiter d'aspects que l'on peut considérer comme négatifs tels que la fatigue engendrée par les déplacements en montagne, le froid ou encore les précipices. Plusieurs numéros du périodique abordent

⁶⁵⁵ Scheuchzer n'est pas le seul à promouvoir la qualité des produits de la Confédération. Le médecin bernois Daniel Langhans publie en collaboration avec Daniel Rudolf Ith un livre présentant les avantages de pillules helvétiques dans le traitement de la syphilis : *Beschreibung der helvetischen Pillen, durch deren Gebrauch man sich in Zeit von 5 bis 24 Tagen von einer Französischen Seuche und ihren Folgen etc. ohne speyen und salben befreyen kan*, Zürich, Bey Heidegger und Compagnie, 1757.

ainsi le voyage en montagne d'un point de vue général.⁶⁵⁶ Il ne s'agit pas d'exposer un déplacement à travers l'arc alpin, mais d'aborder les particularités de ces voyages qui se distinguent de ceux effectués en plaine. Scheuchzer inscrit ici également son texte dans la pratique du terrain en indiquant qu'il ne se soucie que peu des aspects historiques, questions qui sont traitées chez d'autres auteurs. Son apport se doit de représenter un savoir utile aux voyageurs. Comme dans le cas du vin de Zurich, Scheuchzer construit son argument en prenant comme point de départ un avis négatif, qu'il entreprend de réfuter. Le traité, intitulé « Von Lust- Nutzbarkeit, und kommllichkeit der Berg-Reisen », commence par exposer le constat que les voyages en montagne sont fatigants en raison des montées et des descentes qu'ils impliquent. L'argument, basé sur l'expérience, est complété par un renvoi savant au *De Motu Animalium* du savant italien Giovanni Alfonso Borelli (1608-1679), ouvrage auquel Scheuchzer recommande à son lecteur de se reporter s'il est intéressé à connaître les raisons physiques exactes de cette fatigue. Ce constat mécanique ne parle évidemment pas en faveur du voyage en montagne et s'inscrit donc en porte-à-faux avec le titre du traité. Le retournement de l'argument ne se fait cependant pas attendre :

Hierauss scheineth, die Berg-Reisen seyen so mühesam, und beschwerlich, dass darvon sich jedermann solte abschrecken lassen. Ich wil aber zum Trost der Reisenden beweisen, dass ihre durch die Schweizerischen, oder andere hohe Gebirge vorzunehmende Reisen mit mehr Lust und weniger Arbeit zugehen, als auf der Ebene.⁶⁵⁷

L'intervention de Scheuchzer, qui avance une hypothèse exactement contraire à ce qui a été exposé dans les premières lignes du texte, mérite d'être relevée. Comment peut-on prétendre qu'il est moins pénible de marcher en montagne qu'en plaine alors que les

⁶⁵⁶ « Von denen Reisen über hohe Gebirge », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 17, p. 66. « Von Lust-Nutzbarkeit, und kommllichkeit der Berg-Reisen », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 17, p. 67-68. « Anhang von nutzbarem Gebrauch der Bergreisen », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 18, p. 69. « Von gefahr und schaden / so denen Bergreisenden aufstosset vom Schnee / und Eis / und wie dem zubegegnen », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 18, p. 69-72. « Anhang von gefahr und schaden / so denen Bergreisenden aufstosset vom Schnee / und Eis / und wie dem zubegegnen », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 19, p. 73. « Von der Kälte / welche denen Bergreisenden beschwer- und schädlich ist », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 19, p. 73-76. « Anhang von der Kälte / so die Reisenden aufzustehen haben », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 20, p. 77. « Von abstürzung der Felsensteinen / und Enge der Wegen / so den Reisenden auch beschwerlich seyn », *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 20, p. 77-80. L'*Histoire naturelle* n'aborde ces questions que pour renvoyer le lecteur aux *Natur-Geschichten*. Voir Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae Stoicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen / Grenzen und Bergen des Schweitzerlands*, *op. cit.*, p. 156-157.

⁶⁵⁷ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 17, p. 67.

différences de dénivellation sont une source incontestable de fatigue pour le voyageur ? Scheuchzer convoque une autre autorité, Aristote⁶⁵⁸, pour appuyer son idée avant de l'expliciter par un raisonnement argumenté. Le texte, qui évoque le mouvement alternatif de l'ensemble des parties du corps, avance que les muscles ne travaillent pas tous simultanément et peuvent donc se reposer à tour de rôle. L'ensemble de ce paragraphe tend à démontrer que ce type de déplacement est sain, non seulement pour les étrangers, mais également pour les habitants à qui Scheuchzer prête une robustesse connue du monde entier. Les différences de dénivellation, qu'il convient nécessairement de surmonter lors d'un voyage à travers les Alpes, perdent de cette manière leur connotation négative : l'inconvénient du terrain devient un avantage pour la santé.

Une telle argumentation est cependant plus difficilement applicable dans les chapitres qui abordent frontalement les dangers liés au voyage dans les Alpes. Scheuchzer présente ainsi sans détour les risques encourus par les voyageurs lors des traversées de glaciers :

Diejenige / welche über die Eisberge / oder Gletscher selbs reisen / stehen auch grosse gefahren auss ; etwann wirffet dises Berg-Eis breite und Thurntieffe Spälte / welche denen / so hinein fallen zum Grab dienen. Es wird aber die Gefahr vermehret / wann ein neuer Schnee auf dises Gletscher gefallen / oder von dem Wind zusammen gewähen worden / weilen der die Spälte kan obenhin bedecken / und also denen reisenden selbs eine Falle werden.⁶⁵⁹

Les informations développées sont précises et exactes. Scheuchzer ne cherche aucunement à minimiser les dangers, qui sont décrits explicitement. Le traité ne s'arrête cependant pas à ces constatations, puisqu'il mentionne l'ensemble des précautions qui peuvent être prises pour éviter ce type d'accident et assurer ainsi une plus grande sécurité pour le voyageur. Des perches jalonnent le parcours qu'il convient de suivre ; un guide peut être engagé pour sonder au préalable l'endroit où l'on s'apprête à passer ; il est également possible de s'encorder pour se retenir mutuellement en cas de chute dans une crevasse. Le texte ne fait ici pas preuve d'originalité du moment qu'il s'inspire passablement de celui de Simler, à qui il renvoie ouvertement son lecteur. La voix de Scheuchzer est en revanche identifiable lorsqu'il est question des dangers liés à la réverbération du soleil sur la neige : les étrangers y sont plus sensibles que les personnes

⁶⁵⁸ Scheuchzer renvoie aux *Problèmes*, texte vraisemblablement faussement attribué à Aristote.

⁶⁵⁹ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 18, 10. Jun. 1705, p. 70.

habituées, tels que les habitants des Alpes.⁶⁶⁰ La position très pragmatique adoptée par Scheuchzer lorsqu'il traite des dangers liés aux glaciers s'observe également dans le texte qui a pour objet le froid :

Da geschichet es mehrmalen / das die Reisenden auf der Strass
erstarren / oder / wie wir es heissen / gestaben / oder ihnen die Händ und
Füss / Ohren / Nasen / Finger / abfrieren / dass / wann sie ins Losament
kommen / und die Nasen schneuzen wollen / ihnen selbige mit samt dem
Unraht ins Schnupthuch fällt.⁶⁶¹

Le propos sert de point de départ à une réflexion médicale dans laquelle Claude Perrault (1613-1688) est convoqué. Dans un second temps, les conséquences pratiques sont abordées, Scheuchzer dispensant ses conseils au voyageur pour se protéger lors des trajets alpins.

Les textes qui traitent des dangers caractéristiques des Alpes restent jusqu'ici ciblés sur les conséquences qu'ils peuvent avoir pour ceux qui fréquentent l'espace alpin ; ils ne sont donc pas susceptibles de participer à la diffusion d'une image positive de la Confédération. Le traité qui aborde les risques de chute se distingue cependant des textes précédemment considérés en raison de son caractère mixte.⁶⁶² Le danger est bien évoqué, mais le texte ne commence pas par traiter son objet, puisqu'il mentionne dans un premier temps les différentes vues qui s'offrent au voyageur.

Es kommet zwaren den Berg-Reisenden überauss anmuhtig vor die
tausendfältige abänderung der Ausssicht / oder prospects ; bald kommet er
durch lustige / beyderseits mit hohen Bergen eingeschlossene Thäler ; bald
durch anmuhtige Wälder : bald durchwandert er die schönsten Berg-
Gärten / ich verstehe / die mit vilfarbigen seltsamen Kräuteren aussgeziertesten
Bergwiesen / und Alpen ; bald sihet er auf allerhand art gestaltete / von dem
Schöpfer der Natur selbs aufgemaurte Felsen ; bald den blauglänzenden
Firen / oder Gletscher und ewigen Schnee ; bald übersihet er von der höhe
eines Bergs ein ganzes Land / mit dessen Stätten / Flecken / Dörfferen /
Wiesen / Aeckeren / Weinbergen / Flüssen / Seen / rc. Aber auch entsetzet
er sich nicht wenig / wann er über sich sihet ein altes bald einfallendes Felsen-
Gebäue / oder gar in einem engen Pass von dem Berg herab fahren / einen /
oder mehr / Stein / mit untermischer Erden / Holz / und anderer Materi /
welche so sie ihne erhaschet / leicht kan schädigen / oder gar zu tod schlagen :
Wann er über diss zupassieren hat gächstotzige / schlipferige / enge / oft in
Felsen eingehauene / kaum schuhige / Wege / die zwaren oft zu beiden seiten
aufsteigende Felsen haben / dannzumal auch ohne gefahr seyn / etwan aber nur

⁶⁶⁰ *Seltsamer Natur-Geschichten, op. cit.*, Nr. 18, 10. Jun. 1705, p. 72.

⁶⁶¹ *Seltsamer Natur-Geschichten, op. cit.*, Nr. 19, 17. Jun. 1705, p. 73.

⁶⁶² *Seltsamer Natur-Geschichten, op. cit.*, Nr. 20, 24. Jun. 1705, p. 77.

einerseits eine Felswand / anderseits aber eine ungeheure wilde tieffe / da dann ein jeder Fehltritt über die Grenz-thürschwelle führen kan in den tod.⁶⁶³

Ce passage se doit d'être relevé dans la mesure où il mêle le plaisir et l'effroi, ce qui n'est pas le cas des autres textes qui abordent la question des dangers. Les premières lignes présentent le milieu alpin sous son meilleur jour. Si une telle variété de paysages est bien propre à l'espace montagnard, l'ensemble des lieux que le voyageur est susceptible de traverser est mis en valeur par Scheuchzer, qui multiplie les qualificatifs positifs. Les vallées encaissées sont présentées comme riantes, les forêts sont charmantes et l'usage du terme jardin pour les pâturages donne des Alpes l'image d'un paradis terrestre. Même les éléments potentiellement effrayants sont connotés positivement dans le texte : les rochers sont l'œuvre du Créateur tandis que les glaciers brillent d'un éclat bleuté. La mention de la vue dont on peut jouir du haut d'une montagne parachève cette description à caractère esthétique, qui laisse à penser que le milieu alpin est enchanteur. La transition avec la seconde partie du texte est pour le moins brutale, seul l'adverbe « mais » étant utilisé pour marquer l'opposition entre une montagne présentée comme enchanteresse et l'évocation de l'effroi que peut ressentir le voyageur à la vue de tous les dangers qui le menacent. Si la variété des vues qu'offre le voyage dans les Alpes deviendra dans le courant du XVIII^e siècle un lieu commun de la littérature viatique, tout comme la juxtaposition de l'affreux et du sublime, Scheuchzer nous livre ici une version qui reste connectée aux réalités du terrain. Il note ainsi que de nombreux chemins alpins sont dangereux en rapportant cette observation à des lieux réels. Le parcours de la Viamala, chemin escarpé tracé dans les gorges du Rhin entre Coire et Thusis pour conduire au col du Splügen, est ainsi évoqué tout comme le Pont du Diable, construit dans les gorges de Schöllenen sur le chemin du col du Gothard.

Si le regard, même esthétisant, reste largement axé sur la pratique, l'ensemble des traités abordés jusqu'à présent ne mentionnent pas uniquement l'expérience de Scheuchzer. Outre la part d'informations recueillies localement, notamment auprès des personnes qui ont répondu au formulaire de 1699, Scheuchzer convoque fréquemment des auteurs antiques ou modernes pour tantôt les citer, tantôt renvoyer à leurs ouvrages de manière plus vague. Les citations ou références présentes dans ces traités sont imprimées en caractère gras, ce qui permet de les distinguer du texte rédigé par

⁶⁶³ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 20, 24. Jun. 1705, p. 77-78.

Scheuchzer. L'apport des sources anciennes dans l'œuvre de Scheuchzer se distingue ainsi dans la plupart des cas de celui qui en est fait dans la littérature géographique des XVI^e et XVII^e siècle, qui s'inspire grandement des ouvrages parus précédemment. Le statut prototypique de la citation scheuchzerienne est différent : le savoir antique est placé au service du savoir actuel, qu'il vient confirmer ou à qui il vient prêter son assise. Son usage relève davantage d'un certain opportunisme que de l'utilisation réelle d'une source d'information. Dans le traité sur les vins zurichois, Scheuchzer convoque Hemmerlin pour attester du temps de garde nécessaire à la bonne maturation des vins suisses, ce qui permet de confirmer ses propres remarques. Dans le texte qui traite des eaux de montagne, la brève citation d'Hippocrate correspond exactement à ce qu'il veut démontrer, tout comme sa référence à Polybe dans le traité qui aborde la question de la végétation alpine. Ces renvois savants, fréquents dans les *Natur-Geschichten*, attestent de l'autonomie du savoir élaboré par Scheuchzer, qui se sert des connaissances anciennes plus qu'il n'en dépend du moment qu'elles sont convoquées pour mettre en évidence ses propres développements.

On peut néanmoins constater une exception à la lecture d'un chapitre qui traite de la fertilité des différentes régions de Suisse. Alors qu'il est question du Valais, Scheuchzer fait part des informations suivantes :

Das Wallisser Land ist ein so fruchtbares Thalgeländ / dergleichen kaum / wil nicht sagen in Schweizerischen Landen / sondern auf Erde zu finden : Es erstreckt sich von Aufgang gegen Nidergang / geniessen desswegen den ganzen Tag der Sonnen wärme. [...] Das undere Land (als das tieffere) hat mehr Winterfrüchte / dann das ober / (so höher liget gegen der Furca,) und das ober mehr Sommerfrücht / dann das unter. Das Erdrich ist ganz Fruchtbar / also dass auch zu oberst im Land / im Zehenden Gombs / die Aecker gemeinlich alle Jahr Frucht geben / dass man gleich nach der Ernd dieselbige widerum baut / und säyet. An vilen Ohrten wässeren sie alle ihre Güter / richten das Wasser auch etwann durch ihre Aecker / und Weingärten / können dasselbe gar artig / oft mit grosser Lebensgefahr / leiten an den Bergen und Felsen / durch Canäle / die sie etwann 2. Meilen / und weiters herführen. [...] Das ganze Land ist durchpflanzet mit allerley Obs / und guten Baumfrüchten / als Apfel / Biren / Nussen / Pflaumen / Kirschen / Kastanien / Maulbeer / Pinnussen /rc. Es hat auch um Sitten / Sidens / und Gundis / Mandel / Feigen / Granaten / und dergleichen edle Früchte / darzu zeucht man auch an bemeldten Ohrten vil guten Saffran.⁶⁶⁴

⁶⁶⁴ « Fortsetzung von allerhand Erden des Schweizerlands / und deren Fruchtbarkeit », *Seltsamer Natur-Geschichten*, op. cit., Nr. 42, 20. Octobr. 1706, p. 167-168.

On reconnaît à la lecture de cette description les informations contenues dans la *Cosmographia* de Münster et dans l'*Eidgnoschafft* de Stumpf.⁶⁶⁵ C'est à ce dernier ouvrage que Scheuchzer renvoie ainsi qu'à Simler. Même si l'emprunt n'est pas caché, le texte utilisé n'est pas souligné en caractère gras et ne se détache en conséquence pas des informations qui proviennent de la main de Scheuchzer.⁶⁶⁶ Le statut de la citation diffère de celles précédemment mises en évidence. La voix des auteurs anciens ne vient pas confirmer les arguments exposés par Scheuchzer ; elle s'y substitue en grande partie. La liste de l'ensemble des fruits qui peuvent être récoltés en Valais est ainsi intégralement reprise de chez Stumpf tout comme la mention des bisses longs de deux milles. L'apport de Scheuchzer n'est pas inexistant, mais les rôles sont inversés. La trame du texte est issue d'un fonds d'informations anciennes, que Scheuchzer complète à l'occasion. La mention de la répartition des fruits entre le Haut-Valais et le Bas-Valais est ainsi tirée de chez Stumpf tandis que Scheuchzer vient apporter un complément d'information en précisant la situation géographique des deux parties qui constituent le Valais. Si Scheuchzer procède à un renouvellement du savoir sur la Suisse et les Alpes, l'influence des sources anciennes reste occasionnellement visible.

II. LES VOYAGES SAVANTS

Le voyage jouant un rôle prépondérant dans la constitution d'un savoir naturaliste sur l'arc alpin, il convient de considérer avec attention les textes viatiques qui accordent une place particulière aux questionnements savants. Ces voyages présentent des thématiques communes avec les voyages de curiosité et ne s'en distinguent que partiellement. Tout comme dans le cas des voyages de curiosité, les voyages savants ne se développent pas uniquement dans les Alpes, mais le relief y tient une place particulière en raison des possibilités d'observation qui sont offertes aux naturalistes dans les régions montagneuses. Ces textes se distinguent des précédents par l'intérêt qu'ils accordent aux aspects savants tels que l'étude et la récolte de plantes, les considérations météorologiques ou encore les analyses chimiques de sources thermales. Les développements à caractère naturaliste occupent parfois une place conséquente au sein même du récit. L'exposition de

⁶⁶⁵ La description du Valais dans ces deux ouvrages est très semblable. La *Cosmographia* de Münster est parue en premier. Cf. *infra* chapitre I.

⁶⁶⁶ Dans l'*Histoire naturelle*, l'emprunt n'est en revanche pas mentionné. Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae Stoicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen /Grenzen und Bergen des Schweizerlands*, *op. cit.*, p. 64-65.

ces diverses particularités naturalistes, qui ne sont pas mentionnées dans le cadre de voyages de curiosité, rompent parfois le fil narratif du récit ; le texte est alors constitué d'une trame viatique, dans laquelle le discours naturaliste est intégré en fonction des observations faites en chemin. Trois auteurs à la postérité naturaliste inégale sont abordés dans ce contexte. Le premier est naturellement Johann Jakob Scheuchzer. S'il a déjà été question de ses *Natur-Geschichten...* ci-dessus, il convient néanmoins de considérer ses *Itinera* afin d'observer comment le savoir accumulé lors des voyages est introduit au sein du récit viatique. Le deuxième auteur, également célèbre, est Albrecht von Haller (1708-1777), qui a laissé quatre récits viatiques, issus de trois voyages différents. Ces textes n'accordent pas tous la même importance aux aspects naturalistes et permettent ainsi de percevoir ce type de récits viatiques selon un continuum, qui va du récit proto-touristique présentant quelques aspects naturalistes au texte viatique essentiellement savant. Le troisième auteur, le philosophe Johann Georg Sulzer (1720-1779), n'est pas à proprement parler connu comme un naturaliste. Avant de partir à Magdeburg en 1743, puis à Berlin en 1747 où il a vécu et rédigé la plus grande part de son œuvre, il a publié un récit de voyage, réalisé en 1742, dans lequel il s'intéresse à des questions naturalistes. Il est également l'auteur d'une édition allemande des *Itinera* de Scheuchzer, ouvrage qui facilite l'accès à ces récits de voyage.

1. Les cols alpins mentionnés dans le corpus

1	Haggenegg	Alpthal au NE et Schwytz au SO
2	Col du Gothard	Göschenen au N et Airolo au S
3	Col de la Furka	Urserental à l'E et Vallée de Conches à l'O
4	Col de la Gemmi	Loèche-les-Bains au S et Kandersteg au N
5	Col du Splügen	Splügen au N et Campodolcino au S
6	Col de l'Oberalp	Urserental à l'O et Surselva à l'E
7	Surenepass	Altdorf à l'E et Engelberg à l'O
8	Jochpass	Gental à l'O et Engelberg à l'E
9	Brünigpass	Haslital au S et Lungern au N
10	Kunkelsspass	Vättis au N et Vallée du Rhin au S
11	Pass Lunghin	Engadine à l'E et Alp da Sett à l'O
12	Col de la Maloja	Val Bregaglia à l'O et Haute Engadine à l'E
13	Col du Julier	Silvaplana à l'E et Bivio à l'O
14	Pass dil Segnas	Flims au SE et Elm au NO
15	Klausenpass	Urnerboden à l'E et Schächental à l'O
16	Passo dell Uomo	Lévantine au SO et Val Medel au NE
17	Col du San Bernardino	Hinterrhein au N et San Bernardino au S
18	Forcola (Misox)	Soazza (Valle Mesolcina) à l'O et Mese (Chiavenna) à l'E
19	Col de l'Albula	La Punt à l'E et Bergün / Bravuogn à l'O

2. Les textes viatiques de Johann Jakob Scheuchzer

Les Itinera et leur traduction

Si la littérature naturaliste permet d'appréhender le regard que Scheuchzer porte sur les Alpes, les importants récits de voyage qu'il a fait paraître entre 1702 et 1723⁶⁶⁷ sont

⁶⁶⁷ Rappelons l'ensemble de ces éditions : Johann Jakob Scheuchzer, *Ouresiphoitēs Helveticus, sive, Itineris Alpini descriptio physico-medica prima*, Tiguri [Zurich], typis Davidis Gessneri, 1702. Johann Jakob Scheuchzer, *Ouresiphoitēs helveticus, sive itinera alpina tria*, Londini [Londres], Impensis Henrici Clements, 1708. Johann

d'un apport central sur la question. L'ampleur des différents parcours à travers l'espace alpin, mais également la diversité des thématiques abordées dans le cadre de ces voyages savants font de ces récits une source exceptionnelle de renseignements sur les perceptions des Alpes dans les premières années du XVIII^e siècle. L'arc alpin est systématiquement traversé de part en part des Grisons au Valais en passant par la Suisse centrale et les Alpes bernoises. Ces récits de voyage sont néanmoins difficile d'accès, car ils ont été rédigés en latin. Scheuchzer livre en revanche la traduction allemande de son quatrième voyage, effectué en 1705, dans le troisième tome des *Natur-Geschichten*.⁶⁶⁸ Le texte est publié petit à petit sous la forme de fragments dans les cinquante-deux livraisons du périodique qui paraissent pendant l'année. Exception faite du récit de ce voyage, le travail sur le texte de Scheuchzer ne pourrait donc se faire qu'en latin. La traduction allemande des *Itinera* effectuée par Johann Georg Sulzer dans une édition parue en 1746 constitue à cet effet une aide précieuse.⁶⁶⁹

Il convient cependant d'examiner la nature exacte de cette traduction pour évaluer les possibilités d'utilisation de ce texte en langue vernaculaire. Sulzer s'exprime de manière circonstanciée à ce sujet dans son introduction en mentionnant les principes qu'il a suivis. Le traducteur met ainsi en évidence les éléments qui distinguent son texte de l'original de Scheuchzer. La première différence qui apparaît d'emblée a pour objet le volume du texte de Sulzer, moins important que l'édition des *Itinera*. Scheuchzer intègre en effet à ces récits de voyage des informations qu'il a préalablement fait paraître dans ses *Natur-Geschichten* même s'il signale parfois des renvois. Sulzer, qui a également édité cet ouvrage de Scheuchzer, note en général dans la marge le numéro concerné des *Natur-Geschichten*. L'édition de Sulzer est ainsi raccourcie, sans perdre pour autant sa substance puisqu'il est toujours possible de reprendre les *Natur-Geschichten* pour compléter l'information. Ce procédé de Scheuchzer, qui mêle les informations naturalistes au récit

Jakob Scheuchzer, *Ouresiphonitēs helveticus, sive, itinera per Helvetiae alpinas regiones*, Lugduni Batavorum [Leyde], Typis ac Sumptibus Petri Vander Aa, 1723.

⁶⁶⁸ *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweizerlands*, *op. cit.* Voir *infra* chapitre III.

⁶⁶⁹ Nous disposons ainsi d'une version allemande de l'ensemble des voyages en plus de celui effectué en 1705 et déjà publié en allemand par Scheuchzer dans le tome III de ses *Natur-Geschichten*. L'édition de Sulzer est néanmoins plus tardive : Johann Jakob Scheuchzer, *Natur-Geschichte des Schweitzerlandes, samt seinen Reisen über die Schweitzerische Gebürge*, Johann Georg Sulzer (éd.), Zürich, bey David Gessner, 1746, t. II, p. 1-318. Le voyage de 1705 est presque repris mot pour mot par Sulzer depuis la version de Scheuchzer à l'exception des quelques paragraphes introductifs. Le récit de ce voyage est le plus long et c'est aussi le seul qui possède une version originale allemande par Scheuchzer.

du voyage, illustre la constitution empirique du savoir scheuchzerien, qui se base sur l'expérience viatique de son auteur.

Sulzer précise qu'il a également supprimé les listes de plantes mentionnées par Scheuchzer ainsi que les illustrations. Si le premier choix éditorial suivait une certaine logique, celui-ci peut sembler à première vue plus discutable. Sulzer le défend néanmoins à l'aide de plusieurs arguments. En ce qui concerne les plantes, il justifie son choix en expliquant que la plupart des lecteurs n'ont pas de connaissances en la matière et qu'ils n'ont donc pas de profit à tirer de ces listes de plantes. Le deuxième argument est quant à lui lié à l'évolution de la botanique, qui a beaucoup progressé depuis la dernière parution des *Itinera* en 1723. En effet, Albrecht von Haller a fait paraître en 1742 l'*Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*⁶⁷⁰, première flore de Suisse et ancêtre de l'actuelle *Flora Helvetica*.⁶⁷¹ Sulzer ne mentionne donc pas les listes de Scheuchzer, car elles ne sauraient manquer à un amateur de botanique qui se reportera à l'ouvrage plus actuel de Haller. Les anecdotes relatives à l'Histoire, à la politique et aux antiquités que l'on trouve en Suisse ont également été supprimées par Sulzer. Son argument est exposé simplement : ce n'est pas ce type d'informations que le lecteur recherche dans ce livre. Sulzer a également enlevé les gravures qui accompagnaient l'édition originale, illustrations qui étaient souvent tirées de la *Topographia* de Merian. Il s'explique en précisant qu'il n'y avait très fréquemment pas de rapport entre l'image et le texte. Quant à celui qui serait malgré tout frustré de ce choix, Sulzer précise qu'il peut sans autre acquérir l'édition hollandaise, soit l'édition de 1723 des *Itinera*, ou l'œuvre de Merian. Le traducteur prévoit cependant d'emblée quelques objections en rapport avec des gravures qui n'auraient pas été empruntées chez Merian. Sulzer indique qu'elles ont été remplacées par des illustrations plus utiles, notamment par la carte du Valais et des Grisons, qui ne manqueront pas de rendre service à ceux qui souhaitent se rendre dans ces régions.

Au-delà d'une traduction, le travail effectué par Sulzer relève d'une relecture du texte, qui vise à séparer la matière viatique des autres informations mentionnées au fil du récit. Pour autant que l'on garde à l'esprit le travail d'édition qui a été effectué, le recours au texte traduit et redimensionné par Sulzer pour examiner les perspectives viatiques de

⁶⁷⁰ Albrecht von Haller, *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum...*, Gottingae [Göttingen], 1742.

⁶⁷¹ Konrad Lauber, Gerhart Wagner, Andreas Gygax, *Flora Helvetica : flore illustrée de Suisse*, Berne, Haupt, 2012 [4].

Scheuchzer à propos des Alpes est néanmoins possible. Les développements naturalistes restent accessibles dans le texte des *Natur-Geschichten* et l'aspect savant du voyage est malgré tout bien présent, Sulzer n'ayant pas retiré les nombreuses mesures barométriques notées par Scheuchzer. Il n'omet également pas les observations en rapport avec l'analyse des eaux. D'une manière générale, les informations naturalistes intégrées dans le récit viatique ont bel et bien été conservées. Les développements plus longs sont en revanche écartés par Sulzer. A l'exception du quatrième voyage, effectué en 1705, que nous lisons dans l'original allemand de Scheuchzer, nous nous reportons donc au texte de Sulzer, tout en effectuant des vérifications périodiques dans l'original latin afin de pouvoir assurer que le texte original et la traduction soient bien comparables.

L'espace géographique des voyages

Les neuf voyages entrepris par Scheuchzer ne se déroulent pas uniquement au sein de l'espace alpin et tous ne présentent pas le même intérêt de ce point de vue. Certains parcours comme celui du quatrième voyage, effectué en 1705, apportent bon nombre d'informations en la matière, tandis que le neuvième, effectué en 1711, n'aborde pas les Alpes, Scheuchzer passant par le Plateau et par les collines de l'Entlebuch d'où il se rend au couvent de Werthenstein. Afin d'avoir une vue d'ensemble de ces différents parcours, il convient de les mentionner dans les grandes lignes en portant une attention particulière à la part alpine des voyages. Le lieu de départ est toujours Zurich.

PREMIER VOYAGE (1702) : il conduit Scheuchzer à l'abbaye d'Einsiedeln, puis à Altdorf, d'où il monte au Surenenpass (2291m) avant de redescendre sur Engelberg. Scheuchzer franchit alors un nouveau col, le Jochpass (2207m), avant d'arriver dans la Vallée du Hasli à Meiringen. Il rentre à Zurich en passant par le col du Brünig et Lucerne non sans profiter de sa présence dans la région pour entreprendre l'ascension du Pilate.

DEUXIÈME VOYAGE (1703) : Scheuchzer se rend dans les Grisons en passant par Wallenstadt et le Taminatal où se situe la source thermale de Pfäfers. Arrivé à Thusis, il prend la route du col du Splügen, qui passe par la Viamala, et franchit le col pour arriver à Chiavenna. Il suit alors le Val Bregaglia, monte au col de la Maloja, effectue un trajet en aller et retour au Pass Lunghin et continue son voyage en Engadine. Il va jusqu'à St.-

Moritz, revient brièvement sur ses pas, franchit le col du Julier et regagne Thusis. De là, il ne rentre pas par le chemin le plus direct à Zurich, mais se rend à Elm dans le canton de Glaris en passant par le Pass dil Segnas (2627m). Il rejoint finalement Zurich par Glarus.

TROISIÈME VOYAGE (1704) : il le conduit de Zurich à Pfäfers où il ira se soigner aux bains.

QUATRIÈME VOYAGE (1705) : le trajet est alpin. Scheuchzer se rend à Glarus, pour continuer en direction du Klausenpass, qu'il franchit pour redescendre à Altdorf. Il prend alors la route du Gothard, descend dans la Lévantine, mais ne reste pas longtemps dans la vallée, puisqu'il remonte très rapidement dans le Val Piora pour passer le Passo dell'Uomo (2218m), col qui se trouve près du Lukmanier, pour finalement descendre le Val Medel jusqu'à Disentis. Il remonte alors la Surselva, passe le col de l'Oberalp, redescend à Andermatt, remonte à la Furka, descend dans la Vallée de Conches avant de suivre le cours du Rhône jusqu'à Leuk. Il franchit finalement la Gemmi, descend à Kandersteg et rejoint Zurich en passant par Berne.

CINQUIÈME VOYAGE (1706) : le parcours est moins alpin, Scheuchzer traversant une partie du plateau. En début de parcours, il se rend néanmoins à Lucerne, puis Engelberg avant de franchir le Jochpass et redescendre sur Meiringen pour gagner Berne et poursuivre son voyage.

SIXIÈME VOYAGE (1707) : il conduit de nouveau Scheuchzer dans les Grisons. De Zurich, il se rend à Coire, puis Thusis d'où il gagne cette fois le col du San Bernardino pour descendre dans la Valle Mesolcina. Il franchit ensuite la Forcola (2226m) – col déjà utilisé par Jouvin de Rochefort au siècle précédent – pour descendre sur Chiavenna. Comme lors du voyage de 1703, il remonte le Val Bregaglia. Il passe ensuite le col de la Maloja, descend l'Engadine jusqu'à La Punt, franchit le col de l'Albula et descend jusqu'à Bergün/Bravuogn. De là, il se rend à Lenzerheide, puis Coire d'où il regagne Zurich.

SEPTIÈME VOYAGE (1709) : Scheuchzer se rend à Grindelwald en passant par Lucerne, le col du Brünig et Interlaken. Il retourne sur ses pas, gagne Kandersteg d'où il franchit la

Gemmi et redescend en Valais. Il suit alors la Vallée du Rhône et continue son voyage jusqu'à Genève avant de rentrer à Zurich par le plateau.

HUITIÈME VOYAGE (1710) : il conduit Scheuchzer dans les Alpes glaronnaises. De la Vallée de la Linth, il monte à l'alpage de Ratzmatt (1730m), puis continue en direction du Blistögg (2448m) avant de redescendre sur Elm pour regagner Glarus par le Sernftal. Il poursuit ensuite son voyage sur le Plateau.

NEUVIÈME VOYAGE (1711) : il ne se déroule pas dans les Alpes.

La matière viatique des Itinera

En parcourant mentalement ces itinéraires, on mesure l'ampleur des voyages effectués par Scheuchzer pendant ces années. Au-delà de la longueur du trajet, déjà impressionnante, l'itinéraire quitte parfois les grands chemins de cols pour s'aventurer sur des parcours certes également utilisés – en tous les cas par les locaux – mais moins bien balisés et moins entretenus que ceux qui franchissent les grands cols de transit comme le Splügen et le Gothard. La matière viatique n'occupe cependant pas la plus grande place dans ces récits, les questions naturalistes étant prépondérantes. Il convient néanmoins de s'arrêter aux aspects viatiques de ces *Itinera* avant d'aborder les passages naturalistes et la question de leur intégration au sein du texte. Si la position de Scheuchzer le distingue des voyageurs de curiosité évoqués précédemment, certains éléments abordés dans le cadre de voyages à caractère proto-touristique sont également présents dans ces textes. Il n'est ainsi pas insensible aux aspects esthétiques, notamment à la vue qui peut s'offrir à lui. Sur le chemin qui le conduit d'Einsiedeln à Schwytz lors du premier voyage (1702), Scheuchzer passe par Haggeneegg (1414m).⁶⁷² Les particularités d'ordre savant sont les premières à être mentionnées : un hêtre qui présente une couleur particulière, une source d'eau soufrée ou encore la mesure de l'altitude du Kleiner Mythen (1811m) situé non loin de là. Dans la descente, il mentionne néanmoins la vue qui s'étend depuis ce passage d'où l'on peut voir la vallée où se trouve la ville de Schwytz :

⁶⁷² Schinz passera par le même endroit lors de son voyage de 1761. Cf. *infra* chapitre III.

Nachdem wir unsre Beobachtung zum Ende gebracht, stiegen wir bey hellem Wetter in das vor uns liegende Thal hinab ; da wir denn eine sehr angenehme Aussicht hatten, die sich in das Schweitzer- und Unterwalder-Gebiet auch über den IV. Wald-Städten- und Lavezzer-See erstreckte.⁶⁷³

Lorsque Scheuchzer se trouve au sommet du Pilate à l'occasion du cinquième voyage (1706) on peut observer dans le texte édité par Sulzer une remarque similaire, la vue étant qualifiée de belle.⁶⁷⁴ Si l'usage de l'adjectif « beau » est dans les deux cas de la main de Sulzer, le texte latin insistant plus sur l'étendue de la vue que sur sa beauté, on peut raisonnablement penser que l'interprétation de l'éditeur n'est pas erronée. La mention accrédite en tous les cas un intérêt de la part de Scheuchzer pour le paysage qu'il a l'occasion de découvrir depuis ces points élevés. Ce type de notations ne se limite cependant pas à la vue : Scheuchzer est également sensible aux aspects esthétiques des cascades et des glaciers. Lorsqu'il passe le col du Klausen pour descendre dans le Schächental, il mentionne les cascades qu'il peut observer dans ce fond de vallée en citant nommément celle de la rivière nommée Stäuben :

Von disem / und anderen in diser Gegend anligenden Bergen fließen herab sehr vil Wasserbäche / welche theils in Gestalt schöner Wasserfällen (unter denen sonderlich einer ist / die Stäube gegangen / weilen seine Wasser wegen des hohen Falls sich endlich in einen Staub auflösen) abstürzten / theils [...] in das Thal abfließen.⁶⁷⁵

Quant aux glaciers, c'est leur couleur bleutée qui retient son attention. A l'occasion du premier voyage (1702), Scheuchzer évoque le fond de la Vallée de Surenen alors qu'il descend du col qui porte le même nom :

Rings umher sind steile Fels-Klippen, welche die Gemse und Jäger kaum besteigen können ; auf deren Mittäglichen Seite sind neben häufigem und geständigem Schnee, auch Gletscher oder Firn, wie sie es nennen, welche eine bleiche himmel-blaue Farb haben.⁶⁷⁶

⁶⁷³ Johann Jakob Scheuchzer, *Natur-Geschichte des Schweitzerlandes, samt seinen Reisen über die Schweitzerische Gebürge*, Johann Georg Sulzer (éd.), Zürich, bey David Gessner Gbdr., 1746, t. II, p. 7. Pour la version latine : « Facto hoc Experimento descendimus aëre sereno in Vallem subjectam, jucundo in Territorium Suitense, Subsylvania, Lacûs IV. Civitatum Sylvestrium, & Laverzanum patente prospectu [...] ». Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera per Helvetiae alpinas regiones*, Lugduni Batavorum, Peter Vander Aa, 1723, t. I, p. 10-11.

⁶⁷⁴ « Auf diesem Gipfel des Pilatus-Bergs, von welchem man eine schöne Aussicht hat [...] ». Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 240.

⁶⁷⁵ Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweitzerlands. Dritter Theil*, Zürich, In Verlegung des Authoris, 1708, p. 35.

⁶⁷⁶ Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 9.

Si Scheuchzer ne se prononce pas dans ce cas sur la couleur bleue et se contente de la mentionner, cet aspect des glaces apparaît comme positivement connoté lorsqu'il parle des glaciers du Clariden, peu avant de franchir le col du Klausenpass :

[...] [wir] reissten von der Alp Gemschfayr hinweg / und hatten zur rechten den Glatten oder Schräyenberg / dessen Theile in forma stratorum, Lagerweise / und Horizontal über einander stehen ; linker seits aber die Griesser- und Clarider- Alpen / samt denen daselbst befindlichen Gletscheren / welche mit ihrer grünblauen Farb denen Durchreisenden lieblich in die Augen scheinen.⁶⁷⁷

Ce passage étant tiré de l'édition allemande, réalisée par Scheuchzer, l'adjectif « lieblich » ne peut pas être le fait d'une interprétation. Bien que la perspective savante apparaisse également, comme en témoignent les commentaires sur les formations rocheuses du Glatten, l'aspect esthétique est ici souligné dans le texte. Outre l'attrait de certains lieux, les voyages de curiosité abordent également des aspects pratiques. Les récits de Scheuchzer ne laissent pas ces questions de côté : la beauté des pâturages est ainsi fréquemment notée. C'est notamment le cas lorsqu'il est question des alpages de la Vallée de Surenen évoquée ci-dessus dans le voyage de 1702, mais d'autres exemples pourraient être cités. Le Taminatal au-dessus de Pfäfers est ainsi pourvu des plus beaux champs⁶⁷⁸ tandis que la Vallée du Domleschg et le versant nommé Heinzenberg, situé au-dessus du village de Thusis, sont décrits comme fertiles.⁶⁷⁹ Quant à la Vallée d'Urseren, elle est très bien considérée en la matière, les pâturages étant qualifiés de gras et riches en herbe.⁶⁸⁰ Scheuchzer mentionne en revanche le manque d'arbres et la nécessité d'amener le bois de construction « à grand peine » et « à grand frais » depuis les alentours du village de Göschenen ou de régions situées encore plus en contrebas. Il note également l'utilisation

⁶⁷⁷ Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten*, *op. cit.*, p. 34. L'alpage que Scheuchzer nomme « Alp Gemschfayr » est probablement celui appelé Gemsfärenhüttli.

⁶⁷⁸ « Den 13. Jul. durchwanderten wir das Vättis-Thal, welches voll der schönsten Wiesen und cristall-lauteren Brünnen ist. » Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 19. Vättis est le village qui se trouve dans le Taminatal. Pour le texte latin « Idibus Augusti perambulavimus pedibus Vallem Vettensem (Vättisthal) pratis peramoenis, fontibusque limpidissimis plenam. » Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, *op. cit.*, t. I, p. 87.

⁶⁷⁹ Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 22-23.

⁶⁸⁰ « Es ist dises anmuhtige Thalgeländ kaum eine Meil breit / und zwey lang / bekleidet mit fetten / grassreichen Weyden / und Alpen / welche nebst dem Nutzen des täglichen Passes / denen Einwohneren verschiedener Dörrfferen zur Unterhaltung dienen. » Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten*, *op. cit.*, t. III, p. 45. Ce texte est l'original allemand de Scheuchzer.

de rhododendron comme bois de chauffage⁶⁸¹ et la conservation de la forêt au-dessus du village d'Andermatt.⁶⁸²

Au-delà de ces notations sur des particularités rencontrées au cours du trajet, ce sont cependant les descriptions viatiques qui se révèlent intéressantes. Certes, ces voyages sont avant tout savants, mais Scheuchzer mentionne néanmoins avec soin les lieux qui figurent sur son parcours tout en apportant des informations sur les régions traversées. Le récit viatique n'est pas aisé à suivre, car il est fréquemment interrompu par des développements savants parfois étendus dont il sera question ultérieurement, mais on peut malgré tout isoler un discours viatique sur l'espace alpin. La question de l'évocation des dangers et des difficultés liées au parcours alpin étant largement abordée dans les voyages de curiosité, il semble intéressant de considérer la position de Scheuchzer à ce sujet. Comme il fréquente certains cols secondaires, les parties du récit qui relatent les trajets effectués sur des chemins moins courus et moins entretenus permettent d'observer comment le voyageur considère un espace alpin plus austère que celui traversé à l'occasion des parcours de grands cols alpins. Lors du premier voyage (1702), Scheuchzer effectue une traversée qui le conduit d'Altdorf à Engelberg en passant par le Surenenpass (2291 m). La vallée se situant à environ 460 mètres d'altitude, la différence de dénivellation est de 1830 mètres, ce qui est important :

Von Altdorf kamen wir durch das bergichte Thal Waldnacht auf den Gipfel des sehr hohen Berges Auf-Eck, und auf Surenen-Eck genannt, dahin man fast durch beständiges Aufsteigen ungefehr nach 5. Stunden kommt ; man muss aber mehr als I. Stund über Schnee gehen. Hier ergezten wir uns an Beschauung allerhand auch rarer Alp-Kräuten, und Schnee-Wasserfällen, welche von den obern Fels-Klippen [...] mit Geräusch herabstürzten. Auf dem Gipfel des Bergs selbst mussten wir einen sehr kalten Regen- und Schnee- Wind mitten in den Wolcken ausstehen, welche uns mit starkem Frost belegt, dass wir nicht lange haben dort bleiben, und kaum unsern Barometer zurecht machen können.⁶⁸³

Bon nombre de difficultés semblent réunies le long de ce parcours. Les cinq heures mentionnées par Scheuchzer pour atteindre le col témoignent de la longueur de la montée, la marche étant de surcroît rendue plus fatigante en raison de la présence de

⁶⁸¹ Les informations relevées ultérieurement par Sulzer et Schinz dans leurs voyages de 1742 et de 1763 ne sont pas nécessairement copiées chez Scheuchzer, leurs textes apportant d'autres précisions. On peut retenir de ces témoignages convergents que les problèmes liés à l'approvisionnement en combustibles étaient une particularité connue de la Vallée d'Urseren.

⁶⁸² Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten*, *op. cit.*, p. 46-47.

⁶⁸³ Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 8-9.

neige. La tempête qui survient en cours de route rend cette journée encore plus pénible, mais le texte reste sobre. Comme mentionné dans certains voyages abordés précédemment, les aspects naturalistes et paysagers – ici les plantes rares et la neige, vraisemblablement récente, qui glisse sous forme de cascades en bas des parois rocheuses – viennent atténuer la perception des difficultés rencontrées. Bien que ce passage des *Itinera* soit un récit viatique, les aspects savants apparaissent, même au sein de la tempête : si Scheuchzer précise qu'ils ne se sont pas arrêtés longtemps en raison du froid, l'attention est aussi bien portée sur les voyageurs que sur le baromètre qu'ils ont pris dans leurs bagages.

Ce parcours alpin effectué partiellement dans la neige n'est pas un fait isolé dans les *Itinera*. Scheuchzer se rend en effet dans la région du Septimer dans le cadre d'un parcours sans utilité viatique, car effectué en aller et retour. Ancienne voie romaine, tout comme celui du Julier, le col du Septimer qui relie Casaccia dans le Val Bregaglia à Bivio dans le Sursés, vallée qui s'étend jusqu'à Tiefencastel, permet de rejoindre Coire depuis le Val Bregaglia selon un trajet très direct, sans faire un détour par l'Engadine et le col du Julier. Ce ne sont cependant pas les projets de Scheuchzer, la suite du voyage le conduisant à St.-Moritz en Engadine où il fait des observations sur les eaux thermales. Il continue donc sa route depuis le Val Bregaglia selon un itinéraire logique qui le conduit au col de la Maloja. De là, il quitte cependant le chemin direct et ne poursuit pas tout de suite en direction de Silvaplana et St.-Moritz. Il commence en effet par monter une bonne partie du « Setmer-Bergs » :

Diesen Tag wolten wir noch einmal unsre Kräfte zu steigen versuchen. Wir bestiegen demnach einen sehr hohen Theil des Setmer-Bergs, (welcher sonst auch heisst Septmer, Settmer, Monte de Sett, und einen Theil der Julier-Alpen ausmachtet) in desselben Gipfel die merckwürdigen Quellen dreyer Wassern zu besehen, welche so viele Flüsse ausmachen, oder sich mit solchen vereinigen, und kaum 20. Schuh voneinander abstehen. Die gegen Nord-West vereiniget sich mit dem hinern Rhein ; die gegen Süd-West machet die Mayren aus [...]. Gegen Morgen befindet sich Aqua de Pila, welches zuerst die kleine Lunguische-See (Lagetto di Lungin) welche ihren Namen hat von dem nahe dabey liegenden Berg Lungin (welche ein Theil des Settmers) ausmachtet, und sich dem einen steilen Weg in das Thal und den See stürzt. Den Ursprung dieser Flüßen konten wir wegen Menge des Schnees, welcher alles bedeckte, nicht sehen [...].⁶⁸⁴

⁶⁸⁴ Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 32.

Scheuchzer ne suit pas le chemin du col, qui part depuis Casaccia et non depuis la Maloja et ce n'est pas au col du Septimer même qu'il se rend, mais en direction du Pass Lunghin (2645 m) situé non loin. Le nom de « Setmer Berg » n'est pas à comprendre au sens strict du terme et désigne ainsi de façon globale la montagne où se trouve ce col.⁶⁸⁵ Le but du trajet est d'observer les sources de trois cours d'eau qui prennent naissance dans le massif, motivation à caractère proto-touristique qui se rapproche de celle qui a conduit Jouvin de Rochefort à visiter les sources du Rhône et de l'Hinterrhein au siècle précédent. Scheuchzer s'intéresse à ces rivières, car le massif se présente comme une région de partage des eaux. Le texte donne ainsi une description géographique des lieux très précise. Le premier cours d'eau mentionné, qui coule en direction du nord, est l'Eva dal Sett. Scheuchzer note que les eaux de cette rivière, qu'il ne nomme pas, rejoignent le Rhin, ce qui est effectivement le cas. L'Eva dal Sett commence par se jeter dans la Gelgia – rivière de la Vallée du Sursés – puis dans l'Albula avant de rejoindre l'Hinterrhein en aval de Thusis. Le deuxième cours d'eau, également anonyme chez Scheuchzer, qui se nomme de façon identique Aua da Sett, prend la direction du sud et rejoint la Maira, nommée chez Scheuchzer. Le texte précise que cette rivière se jette dans le Clevner-See, soit le Lac de Chiavenna, qui n'existe plus aujourd'hui. L'eau poursuit alors son chemin en direction du Lago di Como. Le troisième cours d'eau, que Scheuchzer nomme « Aqua de Pila », forme selon le texte le « Lungische-See (Lagetto di Lungin) », toujours nommé ainsi : Läggh dal Lunghin. Ce lac constitue la source de l'Inn, nommée En dans les Grisons, avant de prendre le nom d'Inn dès qu'elle arrive en territoire germanique. La neige recouvrant tout, Scheuchzer ne voit aucune de ces sources et il doit se contenter d'observations naturalistes pour « assouvir sa curiosité ».⁶⁸⁶ Il mentionne ainsi une pierre, trouvée dans ces lieux, et procède à des mesures barométriques avant de redescendre sous la pluie :

Auf dem obersten Gipfel war die Höhe des Quecksilbers 61 1/2. Scrupel. Hiemit war er über dem Dorffe 1720, über Casaccia 2700, über Soglio 3200, über Cleven 5160, und über Zürich 4680. Schuhe. Im Herabsteigen erwitschte uns ein Regen, welcher von einem kalten Nordwind begleitet worden, bey

⁶⁸⁵ Le texte latin ne laisse planer aucun doute à ce sujet, puisqu'il précise que le Mont Lungin fait partie du Septimer : « Versus Ortum est *Aqua de Pila*, quae in cacumine Montis format primùm *Laculum Lunginensem (Lagetto di Lungin)* ita dictum à vicino Monte *Lungin*, (qui Septimi est pars,) [...] ». Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera, op. cit.*, t. I, p. 110.

⁶⁸⁶ « wir konnten unterdessen unsre Curiosität mit andern Sachen stillen ». *Ibidem*.

welchem Wetter wir durch und durch genezt endlich in dem Wirthshaus
angekommen.⁶⁸⁷

Les intérêts de Scheuchzer apparaissent ainsi comme variés : c'est bien la curiosité géographique que représente cet endroit qui l'a poussé à entreprendre un détour, même s'il nécessite un effort supplémentaire. A cette difficulté s'ajoute encore la présence de neige et les conditions météorologiques défavorables sur le retour. D'une manière générale, Scheuchzer ne recule pas face aux difficultés, qui sont régulièrement mentionnées au fil du récit.⁶⁸⁸

L'insertion de la matière savante dans la trame viatique du récit

Si le titre de l'ouvrage de Scheuchzer – *Itinera per Helvetiae alpinas regiones...* – indique que le lecteur tient un récit viatique entre les mains, les préoccupations savantes occupent cependant la plus grande place dans le texte. Au début du quatrième voyage (1705), Scheuchzer précise à son lecteur que les mois de juillet et d'août constituent la meilleure période pour effectuer des voyages en montagne. Des éléments pratiques sont bien évidemment avancés : les jours sont longs – ce qui permet de commencer à marcher tôt le matin tout en finissant tard le soir – et les températures sont plus clémentes. C'est aussi à cette période qu'on trouve le moins de neige en montagne. Les préoccupations du naturaliste entrent cependant également en ligne de compte, notamment en ce qui concerne la botanique : la saison est idéale pour la récolte des plantes.⁶⁸⁹ L'étude de la flore alpine n'est cependant pas le seul centre d'intérêt de Scheuchzer, qui s'adonne à des mesures barométriques dès qu'il en a l'occasion. Si la tempête a entravé ses projets au Surenenpass, il profite d'un arrêt à Haggeneegg pour effectuer des mesures avant et après la pluie afin de les comparer.⁶⁹⁰ Des analyses d'eau sont également pratiquées occasionnellement, comme par exemple à Pfäfers, Scheuchzer s'arrêtant environ une

⁶⁸⁷ *Idem*, p. 33.

⁶⁸⁸ S'il n'est pas possible de considérer toutes les occurrences, citons néanmoins deux autres mentions. Scheuchzer précise que le versant sud du Pilate est raide et pénible : Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 240. Quant au Pass dil Segnas (2627m), qu'il franchit à l'occasion du deuxième voyage (1703) pour se rendre à Elm depuis Flims, il note que le versant nord est encore plus difficile que le sud. « Der mittägige Theil dieses Bergs, welcher gegen Bündten siehet, ist schwer zu besteigen, doch ist er leichter als der mitternächtige Theil, welcher viel gäher ist, und viele abgebrochne Felsenstücke hat, welcher uns mehr Mühe gemacht, als alle bis dahin bestiegne Berge ». Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 38. Pour l'original latin : Johann Jakob Scheuchzer, *op. cit.*, t. I, p. 119.

⁶⁸⁹ Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten*, *op. cit.*, t. III, p. 2.

⁶⁹⁰ Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 7.

journée pour effectuer son travail.⁶⁹¹ Il prend également le temps à Altdorf de rendre visite à un collectionneur pour admirer les cristaux qu'il détient.⁶⁹² Certains passages, qui abordent des questions traitées dans les *Natur-Geschichten* sont intéressants, car ils permettent d'observer comment Scheuchzer recueille le savoir qu'il publie. Il rapporte notamment les informations qu'il a pu observer sur les lieux ; les importants développements qui traitent de la fabrication des produits laitiers ont ainsi leurs sources d'une part dans la région d'Einsiedeln, où Scheuchzer assiste à la fabrication du fromage, et d'autre part dans les Grisons, où il observe la fabrication du beurre dans un alpage situé aux abords du col du Julier⁶⁹³ :

Hier [Einsiedeln] nahmen wir die Nacht-Herberg, und giengen den folgenden Tag im Begleit Hrn. D. Joseph Frantz Wüerner, Ihro fürstl. Gnaden des Abbts Leib-Arzt, auf eine Senn-Hütte, wo selbst wir die Zubereitung der Milch-Speisen und des Käses angesehen und untersucht haben.⁶⁹⁴

Si dans le cas du Julier l'observation semble être le fruit du hasard, celle réalisée dans la région d'Einsiedeln apparaît bien plus comme une expédition proto-ethnographique, destinée à récolter les informations sur le sujet. Les développements détaillés des *Natur-Geschichten* que Scheuchzer consacre au chamois peuvent également être rattachés à un moment particulier du voyage : alors qu'ils se trouvent près du Kunkelspass, au sud du Taminatal, Scheuchzer rencontre un chasseur, qui lui fournit les informations qu'on peut lire dans ses textes.⁶⁹⁵ Outre les renseignements obtenus oralement, les *Itinera* mentionnent également des sources écrites en citant des lettres que des informateurs locaux lui ont envoyées. Il évoque ainsi un éboulement qui a touché le village de Casaccia en 1673⁶⁹⁶, information qui lui a été rapportée par Jacobus Picennius, dans une lettre du 18 août 1700.⁶⁹⁷ Quant à Jac. Gritto, ce sont les eaux de St-Moritz qu'il aborde dans sa correspondance avec Scheuchzer.⁶⁹⁸ Ces différents passages témoignent de l'interpénétration des discours naturalistes et viatiques et illustrent de quelle façon se

⁶⁹¹ *Idem*, p. 19.

⁶⁹² *Idem*, p. 8.

⁶⁹³ *Idem*, p. 36-37.

⁶⁹⁴ *Idem*, p. 6.

⁶⁹⁵ *Idem*, p. 20.

⁶⁹⁶ Sous l'entrée « catastrofes », le *Lexicon istoric retic* mentionne bien une catastrophe naturelle pour Casaccia en 1673 (catégorie « catastrofes localas »). www.e-lir.ch

⁶⁹⁷ Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, Sulzer (éd.), *op. cit.*, p. 31.

⁶⁹⁸ *Idem*, p. 34.

nourrit le savoir scheuchzerien sur l'environnement alpin. L'intégration de ces deux types de discours au sein du même texte marque cependant la construction des *Itinera*. En effet, si certaines notations comme les mesures barométriques interrompent peu le récit en raison de leur brièveté, d'autres développements forcent le lecteur à quitter durablement le fil du voyage pour entrer de plain-pied dans le discours naturaliste ou dans la narration d'une anecdote, insérée dans le texte comme un récit encadré. C'est notamment le cas de l'histoire du chasseur de chamois Caspar Störi, que Scheuchzer intègre au récit du quatrième voyage (1705)⁶⁹⁹ ou encore d'une légende recueillie auprès d'habitants de la région des « Clariden Alpen », région située près du col du Klausen.⁷⁰⁰ Les passages d'ordre naturaliste peuvent cependant prendre des proportions bien plus conséquentes. Scheuchzer se lance ainsi dans un long développement sur les cristaux, qui s'étend sur près de trente pages.⁷⁰¹ A la fin de ce passage, le lecteur est dans un premier temps prévenu d'un retour au récit viatique, mais le narrateur enchaîne d'emblée avec un autre développement :

So vil seye geredt von denen Crystallen ; Nun ist Zeit / dass wir unsere Reise fortsetzen ; wir wollen es aber tuhn in Begleit der **Säumeren** / mit welchen wir den Gotthard Berg ab / ins Livinerthal / zu gehen Vorhabens seyn ; unterwegs aber uns mit disen arbeitsamen Bergsteigern / ihrer Lebensart / Nammens / und Gesätzen halb so sie unter sich haber / ersprachen. Es ist iedermann / der unsere Schweizerische Gebirg gesehen / oder nur darvon gehöret hat reden / bekant / dass man über dieselbe nicht kan fahren mit Wägen ; die gähe Höhe / und enge der Wegen / wurde solche Fuhrmännische Art / die Wahren aus dem Schweizerland in Italien / oder von dort hieher zu schicken nicht zu lassen. Alles wird geladen auf **Saum Ross.** &c.

Dise werden in Latein genennet Equi Clitellarii, und Saumarii, und bey denen Scribenten / so mit allerhand Barbarismis die Lateinische Sprach angefüllet / und verderbet / Sagma, Sagmatis, und Sagma, Sagmae, Saugma, Sauma, Salma, Sagina, Soma, Sumagium, item Saginarius, Sagmaria, Saumarius, Saumaria, Soumarius, Soumaria, Sumarius, Sumaria, Saginarius, Saginaria ; mit welchen letsteren Nammen benennet werden nicht nur die Saumpferde / oder Saum-Esel / sondern auch deren Führer / oder Treiber / welche durch das ganze bergichte Schweizerland bekant seyn under dem Nammen der Säumer. Woher die Säumer ihren Nammen haben [...].⁷⁰²

Le lecteur, à peine sorti des minéraux, se trouve plongé dans un long passage non viatique. Le récit du voyage apparaît ici comme une trame narrative très lâche, sur laquelle

⁶⁹⁹ Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten*, op. cit., t. III, p. 32.

⁷⁰⁰ *Idem*, t. III, p. 34-35.

⁷⁰¹ *Idem*, t. III, p. 53-80.

⁷⁰² *Idem*, t. III, p. 80-81. Les mots soulignés le sont également dans l'original.

Scheuchzer s'appuie pour présenter la matière qu'il souhaite transmettre à son lecteur, transformant ainsi à de nombreuses reprises les *Itinera* en traités alpins.

3. Les voyages du savant bernois Albrecht von Haller (1708-1777)

Les quatre récits de voyage alpins de Haller présentent des caractéristiques différentes, même s'ils sont tous imprégnés d'un esprit naturaliste. La *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732* n'est ainsi pas centrée sur des questions savantes : la matière viatique tient une place plus importante au sein du récit. Deux mentions témoignent néanmoins des intérêts du narrateur en la matière. Alors que Haller entreprend de monter à la Grande Scheidegg pour passer de Grindelwald à la Vallée du Hasli, il mentionne la collecte de plantes : « C'est dans cet endroit que nous commençâmes d'herboriser, nous ayant paru assez élevé pour que les plantes que l'on appelle du lieu de leur naissance alpines y puisse croître ». ⁷⁰³ Cette remarque, qui identifie un objet précis de recherches botaniques, indique que le voyageur n'herborise pas en dilettante, mais bien dans une perspective naturaliste. Deux paragraphes ultérieurs, qui abordent la question de l'air particulier de la Suisse, rattachent également ce texte à une filiation savante ; les explications qui figurent dans le récit pouvant être rapprochées des textes de Scheuchzer qui traitent de la question :

Les savants tirent de cet air léger et dilaté assez probablement la raison du mal du pays, auquel les Suisses sont sujets à l'exclusion de toute autre nation, et surtout ceux qui habitent les pays de montagne. Ils disent qu'un Suisse sortant de sa patrie trouve partout où il va, un air plus grossier et plus pesant, que celui qu'il vient de quitter, cet air pesant empêche les vaisseaux des poumons à se dilater et se contracter, et par là fait que la circulation du sang se ralentit. Ce Suisse devient inquiet, il sent une certaine angoisse et difficulté de respirer, sans qu'il en sache la raison. ⁷⁰⁴

Hormis ces deux occurrences, la *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes* s'apparente plus à un voyage de curiosité que les autres récits de Haller, même si le *Premier Voyage dans les Alpes* peut être qualifié de mixte dans la mesure où la matière viatique est également importante. Haller tient à présenter ce premier récit de voyage helvétique et en partie alpin comme un texte savant. Alors qu'il se trouve à Genève, il annonce à son lecteur qu'il

⁷⁰³ Albrecht von Haller, *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*, *op. cit.*, p. 142.

⁷⁰⁴ *Idem*, p. 143. Pour le texte de Scheuchzer, on se reportera aux *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 15, 20 Maj. 1705, p. 58-59.

n'a pas l'intention de s'arrêter à la mention des curiosités de la ville : « Vous savez que nous voyagions pour voir la nature et non pas pour voir les hommes ni leurs ouvrages ». ⁷⁰⁵ Dans les faits, Haller consacre tout de même une partie du voyage à la visite des villes et de leurs curiosités comme en témoigne l'ensemble du récit. Il s'arrête ainsi à Lucerne qui a des ponts « très longs[,] couverts, ornés de tableaux d'histoires » qui « fournissent une belle vue à ceux qui s'y promènent ». ⁷⁰⁶ Le texte mentionne encore l'orgue de la Hofkirche St-Leodegar en détaillant le nombre de ses tuyaux avant de préciser la taille du plus grand. Haller parle également de l'arsenal de la ville et il ne manque pas de faire l'inventaire des armes qu'il contient. Le texte s'arrête bien aux particularités remarquables, mais l'objet de son attention est dans ce cas centré sur les activités humaines. Zurich n'est pas en reste, Haller ayant « mis quelques jours à considérer les diverses curiosités de la ville ». ⁷⁰⁷ Il mentionne notamment la « salle de musique », la « maison de ville », l'« arsenal », qu'il inventorie comme celui de Lucerne, le Lindenhof et les fonds anciens de la « bibliothèque publique », qui contient de très rares manuscrits dûment listés dans le récit. ⁷⁰⁸ Haller n'en est pas à sa première visite de ce type : il s'était déjà rendu dans la bibliothèque du couvent d'Engelberg quelques jours auparavant, ce qui lui avait permis de consulter des « manuscrits concernant l'Histoire helvétique ». ⁷⁰⁹

Si le texte du *Premier Voyage dans les Alpes* n'est pas aussi exclusif que Haller le laisse entendre initialement, ses intérêts naturalistes apparaissent néanmoins fréquemment au sein du récit. La botanique tient une place importante, Haller cherchant notamment à mentionner les observations faites par les auteurs qu'il a pu consulter : « C'est encore autour d'Iverdun vers Granson que croît le long du lac le *Glaucium flore luteo* I. R. H. plante qui ne croît qu'en ce seul coin de toute la Suisse et que Jean Bauhin y a remarquée. » ⁷¹⁰ Haller ne rapporte pas dans ce cas présent une observation personnelle, mais la mention atteste de son intérêt pour la question : les lieux existent également à travers les lectures botaniques de Haller, créant ainsi une attente, qui sera parfois déçue. Haller cherche ainsi

⁷⁰⁵ Albrecht von Haller, *Premier Voyage dans les Alpes*, *op. cit.*, p. 47.

⁷⁰⁶ *Idem*, p. 64-65.

⁷⁰⁷ *Idem*, p. 65.

⁷⁰⁸ *Idem*, p. 66-68.

⁷⁰⁹ *Idem*, p. 64.

⁷¹⁰ *Idem*, p. 44. *Glaucium flore luteo* est le nom que porte la plante dans l'*Institutiones rei herbariae*, ouvrage publié en 1700 par Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708). Il s'agit d'une plante méditerranéenne, la Glaucière jaune également appelée Pavot Cornu.

« en vain la Thora » à Lausanne dans le jardin botanique de Jacob Constant de Rebecque (1645-1732) ; il ne la trouvera pas non plus à St-Maurice où on la lui avait pourtant signalée.⁷¹¹ Dans le même ordre d'idée, son excursion au Salève se révèle infructueuse :

Le 18 [juillet] nous passâmes l'agréable plein palais, le torrent de l'Arve et un coin de la Savoie pour monter la montagne de Salève où M. Rai avait trouvé de belles plantes. Nous fûmes moins heureux que lui, nous ne trouvâmes qu'un pâturage pelé, et rien qui valut la peine d'être remarqué. C'est apparemment que nous n'avions pas parcouru le même côté de la montagne[.]⁷¹²

Ces références témoignent de l'approche naturaliste du jeune Haller, qui cherche à faire les mêmes trouvailles sur le terrain que ses illustres prédécesseurs. Le voyage de 1728 n'est cependant pas dépourvu de récoltes intéressantes comme le montre une remarque du texte : arrivé à Kandersteg, Haller se doit d'y rester quelques temps « à cause de la quantité de plantes rares que le Gemmi [lui] avait fournies ».⁷¹³ Cette halte, vraisemblablement rendue nécessaire pour conditionner les plantes ou pour prendre des notes, montre l'importance que Haller accordait à la récolte de spécimens. S'il cite les ouvrages de naturalistes célèbres tout en essayant de suivre leurs traces, Haller prend également soin de rendre visite à des savants contemporains à chaque fois qu'il en a l'occasion. C'est même la première chose qu'il entreprend une fois à Zurich : « Je mis quelques jours à considérer les diverses curiosités de la ville. Vous jugez bien que la première fut M. Scheuchzer ».⁷¹⁴ Un paragraphe entier du récit est ensuite consacré à la description des divers ouvrages de Scheuchzer ainsi qu'à ses collections. Haller fait de même à Lucerne où il rend visite à deux médecins, Karl Niklaus Lang (1670-1741) et Moritz Anton Kappeler (1685-1769). Quant à Genève, c'est le médecin Jean-Jacques Manget (1652-1742) qu'il va y voir. La filiation dans laquelle s'inscrit le voyage de 1728 est donc visible aussi bien dans les choix de lieux de récolte que dans les visites effectuées par Haller lorsqu'il se trouve en ville. L'intérêt naturaliste de Haller ne s'arrête cependant pas à des questions d'ordre botanique : des mesures d'altitude et des analyses chimiques, notamment des sources thermales de Loèche-les-Bains, sont également intégrées au récit

⁷¹¹ *Idem*, p. 46.

⁷¹² *Idem*, p. 48.

⁷¹³ *Idem*, p. 60.

⁷¹⁴ *Idem*, p. 66.

du parcours.⁷¹⁵ Lorsqu'il décrit le paysage qui s'offre à lui depuis Lausanne, Haller mêle à sa description des informations mathématiques :

Nous vîmes de dessus une terrasse un des plus beaux coups d'œil du monde, le plus grand et le plus agréable bassin de l'Europe, bordé d'un côté d'un vignoble [...] et de l'autre des montagnes pelées de Savoie par-dessus lesquelles s'élèvent d'autres plus escarpées encore et surtout le mont maudit, qu'un mathématicien moderne a jugé être de 14246 pieds de haut, c'est-à-dire, élevé du double au-dessus du Saint Godart.⁷¹⁶

La description, initialement construite sur un sentiment esthétique, glisse rapidement vers l'évocation de calculs comparatifs très pragmatiques. Haller s'exprime également sur l'usage du baromètre pour déterminer l'altitude d'un lieu, méthode qu'il juge peu fiable.⁷¹⁷ Les analyses chimiques, autre centre d'intérêt naturaliste, ne sont pas très présentes dans le texte, mais deux occurrences mentionnent néanmoins ces pratiques : au Bévieux, Haller aurait volontiers analysé un sel s'il en avait eu le temps⁷¹⁸ tandis qu'à Loèche-les-Bains les eaux des différentes sources retiennent toute son attention.⁷¹⁹ Il trouve cette fois le temps de pratiquer diverses expériences, notamment en utilisant du « sirop de violettes », un indicateur coloré qui devient rouge dans une solution acide et vert dans une solution basique. Si ces questions naturalistes ne sont pas dominantes sur l'ensemble du récit de 1728, cet aspect reste cependant présent sous la forme d'un arrière-fond susceptible de réapparaître à tout moment du récit.

Le voyage de 1731 a fait l'objet de deux récits. Le premier, rédigé en latin et composé de cinquante-cinq paragraphes numérotés, est intitulé *Iter Alpinum*. Le second, qui n'a pas connu d'édition avant le XXI^e siècle, est appelé d'après son incipit *Le trentième juin 1731 je partis...* Ces deux récits montrent que le voyage de 1731 s'inscrit dans une autre démarche que ceux entrepris en 1728 et en 1732. Alors que les observations naturalistes étaient faites de façon occasionnelle, elles sont le but principal du voyage de

⁷¹⁵ *Idem, op. cit.*, p. 59.

⁷¹⁶ *Idem, op. cit.*, p. 46. Par Mont Maudit, Haller entend le Mont Blanc.

⁷¹⁷ Haller ne changera pas d'avis deux ans plus tard. Dans l'*Iter Alpinum*, il dit renoncer à mesurer l'altitude du Bürglen (2165m) à l'aide du baromètre en raison de « l'incertitude du procédé », *Iter Alpinum, op. cit.*, p. 96.

⁷¹⁸ « Le minéral le plus commun est un sel cristallin gris très dur, continu avec la pierre noire et traversant le roc en forme de veines. L'eau salée n'est donc qu'une eau douce qui fond en passant le sel dont ses canaux sont pavés. Une matière blanche, aigre au goût se répand en forme de veines par les parois, j'aurais fort souhaité de faire l'analyse de ce sel minéral si le temps me l'avait permis. Les marcassites y sont en quantité aussi bien que les eaux soufrées et l'albâtre ». *Idem, op. cit.*, p. 52.

⁷¹⁹ *Idem, op. cit.*, p. 57

1731.⁷²⁰ Ce parcours, qui se déroule dans les Préalpes bernoises et en Valais, où Haller fait une brève incursion à Loèche-les-Bains, permet de récolter de nombreux spécimens : « Le trentième juin 1731 je partis pour faire un autre voyage qui quoique plus court fut plus fertile en plantes. »⁷²¹ Parti de Berne, Haller arrive le soir dans la région du Gantrisch, mais l'obscurité ne freine pas ses intentions botaniques : « Nous partîmes sur le soir [de Gurnigelbad] et après avoir monté par des prés où nous prenions à tâtons les plus belles plantes, nous nous trouvâmes dans un chalet ». ⁷²² Ce trajet se déroule donc la plupart du temps en montagne : Haller franchit même le col de la Gemmi deux fois en l'espace de trois jours. Si ce voyage est plus centré sur les aspects naturalistes que les deux autres, les textes qui en sont issus présentent néanmoins des caractères différents. Le récit rédigé en français insiste plus sur la matière viatique tandis que l'*Iter alpinum* contient de nombreux développements techniques, qui viennent interrompre le fil de la narration. Haller se livre également dans ce voyage à des analyses d'eaux thermales, notamment à Gurnigelbad, à Weissenburgbad et à Loèche-les-Bains⁷²³, mais elles occupent bien moins de place dans le texte rédigé en français que dans l'*Iter alpinum*.⁷²⁴ Si l'analyse des deux premières est développée, Haller précisant également leur usage⁷²⁵, le bref séjour en Valais fait l'objet d'une ellipse dans le texte français qui ne dit ainsi rien des expériences réalisées à Loèche. Elles sont en revanche détaillées dans l'*Iter alpinum*. Haller aborde dans ce texte les propriétés et les particularités des cinq sources, soit le « Heilbad », « die Gülle », celle de « Kupferwasser », « der warme Brunne ou der Gemeinbrunne » ainsi que celle nommée « das Goldbrünlein ». Les aspects botaniques sont cependant de loin ceux qui occupent la place la plus importante dans le texte. Certains paragraphes de l'*Iter Alpinum* sont en effet exclusivement consacrés à l'exposition de détails techniques, notamment sur les plantes de la famille des orchidées.

Je ne peux m'empêcher de relever pour les *Orchis* ici très nombreux que le vrai caractère de l'*Orchis*, par lequel il se distingue de l'*Helleborine* et des plantes

⁷²⁰ Haller précise dès la première phrase de l'*Iter Alpinum* que le voyage a été « entrepris en vue d'étudier les plantes ». Albrecht von Haller, *Iter Alpinum*, *op. cit.*, p. 83.

⁷²¹ Albrecht von Haller, *Le trentième juin 1731 je partis...*, *op. cit.*, p. 73. Haller fait part de sa satisfaction à ce sujet également au cours du texte : « Cette journée fut fertile en plantes » commente-t-il au soir du 2 juillet après avoir fait l'ascension du Stockhorn dans le Simmental. *Idem*, p. 78.

⁷²² Albrecht von Haller, *Le trentième juin 1731 je partis...*, *op. cit.*, p. 74.

⁷²³ *Idem*, *op. cit.*, p. 73 et 76.

⁷²⁴ Albrecht von Haller, *Iter Alpinum*, *op. cit.*, p. 89-90, p. 103-104 et p. 123-128.

⁷²⁵ Pour ces deux sources, on se reportera au *Trentième juin 1731, je partis...*, *op. cit.*, p. 73-74 et p. 76.

apparentées est la disposition des étamines. En effet les testicules ronds, – les pelotes des filaments auxquelles le pollen spermatique est attaché –, vont par deux et sont rassemblés dans deux cornets, deux étant placés au sommet de l’ovaire à l’intérieur des cornets, deux autres au sommet de l’ovaire à l’intérieur du casque, sous lesquels le stigmate conduit par un canal ouvert avec modération dans le trou de l’ovaire et pour le plus grand nombre des *Orchis* tient lieu de la trompe. Mais chez l’*Helleborine*, le *Petit soulier*, le *Nid d’oiseau*, les étamines sont placées dans la substance poreuse du corpuscule érectile spongieux.⁷²⁶

Cette description, précédée d’une liste des fleurs que Haller a trouvées entre Selhofen et Belp, permet de mesurer la distance qui sépare l’*Iter Alpinum* des autres récits viatiques de Haller. Si les intérêts botaniques de l’auteur y sont toujours identifiables, de telles descriptions ne figurent que dans ce texte rédigé en latin. Haller décrit ici les pollinies, une particularité de la famille des orchidées qui permet à l’ensemble des grains de pollen d’être transportés en une seule fois lorsqu’un insecte vient visiter la fleur. Le texte de l’*Iter Alpinum* est également très marqué par les nombreux passages de synonymies botaniques. En effet, la nomenclature binominale linnéenne n’ayant pas encore été introduite⁷²⁷, les auteurs utilisaient des noms en phrase, qui servent à nommer la plante et à en donner une description succincte. Ces noms différaient souvent d’un auteur à l’autre et Haller prend la peine de donner les références d’une plante trouvée en citant plusieurs auteurs, parfois de manière très abrégée. Lorsque, dans l’original latin de l’*Iter Alpinum*, il parle du « Gnaphalium Alpinum magno flore folio brevi CB. H. O X. III. 92. RAI. 296 », il faut comprendre que la plante s’appelle *Gnaphalium Alpinum magno flore folio brevi* chez les botanistes Gaspar Bauhin (1560-1624), Robert Morison (1620-1683) et John Ray (1627-1705).⁷²⁸ Ces abréviations placées au sein du texte n’ont évidemment rien de narratif et même transcrit, l’aspect du récit reste savant :

Dans un pâturage de cette montagne appelé Waach, j’ai cueilli un grand nombre de très belles plantes. La plus fréquente ici est l’*Elichrysum alpin* à tête feuillue qui est le *Wullblum* chez Aretius et chez Simler, le *Leontopodium alpinum* chez Mattioli, le *Gnaphalium alpinum* chez Clusius qui en donne une très bonne figure, le *Leontopodium Matthioli* chez Tabernaemontanus qui en copie la figure dans

⁷²⁶ Albrecht von Haller, *Iter Alpinum*, *op. cit.*, p. 84-85.

⁷²⁷ La classification binominale a été introduite ultérieurement. « La nomenclature zoologique prend comme point de départ la dixième édition du *Systema naturae* publiée par Linné en 1758, et la nomenclature botanique la première édition de son *Species plantarum* publiée en 1753 ». Jean-Marc Drouin, « Linné et la dénomination des vivants », in *Les fondements de la botanique, Linné et la classification des plantes*, Thierry Hoquet (dir.), Paris, Vuibert, 2005, p. 49.

⁷²⁸ Haller trouve cette plante, le *Leontopodium alpinum*, soit l’Edelweiss, en descendant dans la Vallée du Simmental depuis le sommet du Bürglen. Voir Albrecht von Haller, *Iter Alpinum*, *op. cit.*, p. 98.

l'Historia plantarum Lugdunensis, le *Gnaphalium alpinum magno flore, folio oblongo* chez Gaspar Bauhin, le *Gnaphalium alpinum pulchrum* chez Jean Bauhin qui en donne une bonne figure et chez Ray ; Morison retient le nom de Gaspar Bauhin.⁷²⁹

Haller consacre ainsi l'intégralité du paragraphe XII, cité ici partiellement, à l'énumération des différents synonymes de l'Edelweiss chez de nombreux auteurs des XVI^e et XVII^e siècles.⁷³⁰ Si les récits de Haller partagent certains points communs avec les voyages de curiosité, *l'Iter Alpinum* se distingue de l'ensemble de ces textes, les aspects savants étant mêlés à la narration viatique.

4. Johann Georg Sulzer : le voyage de 1742

L'apport de Sulzer à la littérature naturaliste ne se limite pas à la diffusion des travaux de Scheuchzer. En effet, si nous avons déjà abordé son récit de voyage⁷³¹ dans ce chapitre en mentionnant des thématiques communes aux voyages de curiosité, le texte se détache cependant partiellement de ce type de récit en laissant une place importante aux aspects naturalistes. Sulzer le présente comme un voyage savant : publié en 1743, soit vingt ans après la dernière édition des *Itinera*, il vient compléter le savoir naturaliste diffusé par Scheuchzer. Des deux voyageurs, le premier restera plus célèbre que le second, mais le texte de Sulzer n'en demeure pas moins intéressant. Il permet d'observer comment l'auteur se positionne face à l'autorité d'un tel prédécesseur.

L'imitation

Sulzer précise d'emblée les buts naturalistes du parcours entrepris et il prête une importance capitale au voyage comme moyen de connaissance, positions très proches des points de vue scheuchzeriens. Dans un paragraphe, résumé dans la marge par le titre « Nothwendigkeit der Reisen », Sulzer note l'importance des voyages pour l'étude de l'histoire naturelle. Le parcours entrepris entre le 11 et le 28 août 1742 « dans les cantons de Zug, Schwytz, Lucerne, Unterwald, Uri et une partie des Grisons »⁷³² peut cependant paraître bref, surtout si on considère le précédent que constitue Scheuchzer. Sulzer cherche donc à s'en excuser, en invoquant notamment sa santé. Si l'auteur a bien

⁷²⁹ *Idem*, p. 97-98.

⁷³⁰ Cf. *infra* chapitre I.

⁷³¹ Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten, welche er in einer Ao. 1742. gemachten Reise durch einige Orte des Schweizerlandes beobachtet hat*, Zürich, bey David Gessner Gebdr, 1743.

⁷³² Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten, op. cit.*, p. 14.

conscience que le voyage entrepris n'a pas l'envergure des neuf parcours effectués par Scheuchzer, il précise néanmoins qu'il ne s'arrêtera qu'aux objets naturels, laissant de côté les aspects politiques⁷³³, ce qui lui permet d'inscrire son texte dans la filiation des voyages savants de Scheuchzer qu'il éditera trois ans plus tard. A l'occasion, l'auteur rappelle au sein même du récit le but naturaliste du voyage : à peine arrivés à Zug, Sulzer et son compagnon prennent tout de suite un bateau, le narrateur précisant que leur intention n'était pas de visiter la ville.⁷³⁴ Le texte tient ses promesses : boussole, aimant et thermomètre sont dûment emportés et Sulzer fait part de ses intentions expérimentales. Il aimerait notamment déterminer si la force de l'aimant est aussi importante au sommet des montagnes que dans les vallées.⁷³⁵ Les deux objets ayant malencontreusement été rangés ensemble après quelques jours de voyage, l'expérimentation ne pourra être conduite bien longtemps, la boussole n'ayant pas survécu à ce traitement.⁷³⁶

D'autres observations peuvent cependant être menées par le narrateur, notamment en ce qui concerne des phénomènes météorologiques. Ces informations rapportées au fil du texte nous permettent de constater l'influence exercée par les textes de Scheuchzer sur l'élaboration du savoir naturaliste chez Sulzer. On se rappelle l'importance que Scheuchzer accordait aux informations récoltées auprès des populations locales. Ce principe de constitution du savoir se retrouve également chez Sulzer, qui rapporte les informations obtenues dans la maison où ils ont passé la nuit sur les flancs du Rigi :

Wir sahen starck Nebel allgemach von dem Thal hinauf steigen, welches im August Monat allezeit geschiehet, und ein gewisses Zeichen des guten Wetters ist. Es sol nach Aussage unsers Wirths fast allemal an dem Tage regnen, dessen vorhergehender Tag am Morgen ohne Nebel gewesen.⁷³⁷

Tout comme chez Scheuchzer, le témoignage de l'informateur local, figure d'autorité de par son expérience des lieux, est transmis au lecteur par l'intermédiaire du narrateur, qui ne se contente cependant pas de cette fonction de diffusion du savoir. L'information, construite selon un point de vue empirique, est par la suite explicitée :

⁷³³ *Ibidem.*

⁷³⁴ *Idem*, p. 21.

⁷³⁵ *Idem*, p. 23.

⁷³⁶ *Idem*, p. 32.

⁷³⁷ *Idem*, p. 23.

Dieses lässt sich vielleicht auf folgende Weise erklären : Im August fangen die Nächte an kalt zu werden insonderheit an bergichten Orten, und diese Kälte verursacht aus bekannten physicalischen Ursachen den Nebel, wenn also kein Nebel da ist, so ist es ein Zeichen, dass sich die Luft geändert, und warm worden sey, welches meistens von einem warmen Wind herkommt. Nun ist bekannt, dass die warmen Winde uns meistentheils Regen bringen.⁷³⁸

Ce mélange entre l'expérience des locaux et l'apport du naturaliste présent sur le terrain est comparable aux développements que l'on trouve dans les *Seltsamer Natur-Geschichten* ou les *Itinera* de Scheuchzer.⁷³⁹ Au-delà de ces similitudes dans la construction de l'information, le choix de l'itinéraire présenté dans le récit de Sulzer est influencé par les travaux de son prédécesseur. Le texte nous apprend en effet que le narrateur souhaite se rendre de Stansstad à Engelberg avant de continuer son chemin en direction d'Altdorf en passant par les « Surner Alpen ». Ce trajet l'aurait obligé à passer par le Surenenpass, un col situé à 2291 mètres d'altitude. Pour diverses raisons, dont le fait qu'il était malade à son arrivée à Stansstad, Sulzer renonce à son excursion et passe par le Lac des Quatre-Cantons pour arriver directement à Altdorf. L'anecdote, qui semble dénuée d'importance, nous révèle dans les faits une partie des motivations de Sulzer. Ce choix de parcours ne correspond pas à un itinéraire simple et logique, puisqu'il implique un détour important par les montagnes, mais le lieu n'est pas anodin : la Vallée de Surenen, qui se trouve au fond de la Vallée d'Engelberg, a déjà été abordée par Scheuchzer dans les *Seltsamer Natur-Geschichten*. Le texte, intitulé « Von einem Gespenst / welches sich sol aufgehalten haben auf den Surner-Alpen »⁷⁴⁰, relate une légende liée à ce lieu. Dans des temps reculés, un berger qui aimait particulièrement un mouton de son troupeau l'avait fait baptiser selon le rite chrétien, ce qui n'avait pas manqué de provoquer la colère du Seigneur. Le mouton avait alors été transformé en monstre qui s'en prenait aux troupeaux ; la montagne, autrefois riche en pâturages, s'en était retrouvée déserte et avait été vendue pour une somme modique par la maison d'Engelberg au canton d'Uri. Sur les conseils d'un savant itinérant, les Uranais avaient alors engraisé un veau pendant neuf ans avec du lait, puis l'avait fait conduire sur la montagne par une jeune fille vierge.⁷⁴¹ Le veau - ou le bœuf - a

⁷³⁸ *Ibidem*.

⁷³⁹ Cf. *infra*, chapitre III.

⁷⁴⁰ *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 2, 18. Febr. 1705, p. 5-6.

⁷⁴¹ Le texte de Scheuchzer parle tout d'abord d'un veau engraisé pendant neuf ans, puis d'un « kalberische Stier » et finalement d'un « Stier » illustrant ainsi la particularité de cet animal, nourri uniquement avec du lait.

alors combattu, puis vaincu le monstre avant de mourir à son tour. Une fois que Scheuchzer a rapporté le contenu du récit, il précise les preuves que montrent les habitants du lieu pour attester les faits, notamment en indiquant dans quel alpage le veau a été engraisé sur le flanc est du Surenenpass avant d'être conduit dans la vallée en question.⁷⁴² Scheuchzer n'accorde pas grand crédit à cette légende et il précise qu'il n'a pas trouvé trace de cette histoire dans les manuscrits du couvent d'Engelberg ou dans les chroniques de la Confédération. Il n'y a donc pas de réelle nécessité savante de se rendre sur les lieux, le travail de démystification ayant déjà été entrepris par Scheuchzer : le choix de Sulzer est plus à rapprocher de la volonté de voir ce que son prédécesseur a également vu.⁷⁴³

La distanciation

A la lecture du récit viatique de Sulzer, on se rend ainsi compte de l'influence scheuchzerienne qui s'exerce aussi bien sur le mode de constitution du savoir que dans le choix de l'itinéraire. On pourrait de surcroît penser que certaines thématiques sont également issues des préoccupations de l'auteur des *Itinera*, notamment lorsque Sulzer mentionne la petite taille des plantes de montagne qui poussent sur le mont Rigi. Le sujet n'est en effet pas nouveau puisqu'il est également traité par Scheuchzer qui lui consacre plusieurs pages de ses *Seltsamer Natur-Geschichten*. Sulzer revient cependant sur la question, tout en mentionnant indirectement les travaux de son prédécesseur :

Die Kräuter, welche auf der obersten Spitze unsers vorhabenden Berges wachsen, sind alle sehr klein, und scheinen gleichsam hart an dem Boden zu kleben. Auf dem Pilatus-Berg sind sie an einigen Orten, die höher sind, als der oberste Gipfel der Rigi, viel höher, woraus denn folgt, dass nicht nur die Höhe der Bergen, sondern auch der Wind rc. zur Kleinheit der Berg-Pflanzen viel beytrage. Ich habe dieses weiters ausgeführt in den Anmerckungen über Hrn. D. Scheuchzers Natur-Geschichten des Schweizerlandes.⁷⁴⁴

⁷⁴² « Wer diese Fabel nicht glauben wil / dem zeigen die Alpler nicht nur den so genannten Stierengaden in der Alp Waldnacht, / in welchem der Stier mit Milch ernehret worden / sondern auch die Merkmahl seiner Klauen / welche er in währendem seinem Streit dem harten Stein eingepreget hat. » *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 2, 18. Febr. 1705, p. 6.

⁷⁴³ Les *Seltsamer Natur-Geschichten des Schweizerlands* étaient bien connues de Sulzer, qui les éditera en 1746 en même temps que les *Itinera*. Comme noté plus haut, Sulzer essaie également de suivre Scheuchzer lorsqu'il projette de passer le Gothard pour se rendre ensuite dans les Grisons par le Val Medel, mais il renonce finalement à ce parcours, conformément aux conseils d'un habitant de l'Urserental.

⁷⁴⁴ Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten*, t. I, *op. cit.*, p. 29.

Sulzer fait ici allusion à son édition des *Seltsamer Natur-Geschichten* de Scheuchzer qui sera publiée en 1746, mais qui devait déjà être en partie rédigée si l'on en croit son commentaire. L'édition de Sulzer reprend le texte intitulé « Von dem Unterschied der Kräutern und Bäumen / so auf hohen Bergen / und tieffen Thälern / wachsen » ainsi que la suite intitulée « Anhang von dem Unterscheid der Berg- und Thal-Pflanzen ». ⁷⁴⁵ Le texte de Scheuchzer est respecté : les modifications apportées concernent la langue, certaines structures syntaxiques étant modernisées dans l'édition de Sulzer. Le sens est pleinement conservé, mais Sulzer ajoute au texte initial une importante note de bas de page qui vient compléter le traité de Scheuchzer en précisant notamment la différence de taille qu'il a pu observer entre les plantes qui poussent au Pilate et celles qu'il a trouvées au Rigi. Son expérience personnelle vient ainsi s'ajouter aux informations transmises par Scheuchzer : si l'influence de son illustre prédécesseur est indéniable, Sulzer tient à faire part de ses propres observations.

Le lien que l'on peut observer entre le texte de Sulzer et ceux de Scheuchzer n'est ainsi pas uniquement un rapport de subordination, Sulzer n'hésitant pas à reprendre les informations qu'il juge erronées : « Ich habe so wol hier an dem Pilatus-Berg, als auf der Rigi und andern Bergen gefunden, dass die Observation des jüngern Hrn. Scheuchzers nicht allezeit eintrifft, dass die Berge gegen Norden nicht so steil seyen, als gegen Mittag ». ⁷⁴⁶ Si Sulzer prend ici quelques précautions en mentionnant que Scheuchzer était alors jeune, il n'en fera pas de même à d'autres occasions. Alors qu'il monte au col de l'Oberalp depuis l'Urserental, Sulzer a l'occasion d'observer un bel arc-en ciel :

Im hinaufsteigen sahen wir hinter uns in dem Urseler-Thal einen grossen Regenbogen, der sich weit unter unsern Horizont erstreckte, aber nicht über 4. bis 5. Grade über demselben stuhnde. Ich führe dieses darum an, weil einige Natur-Lehrer geglaubt haben, diese Erscheinung sey unmöglich. S. Scheuchzer Natur-Gesch. des Schweizerlandes II. Theil, Bl. 41. u. f. f. ⁷⁴⁷

La référence, donnée de façon précise, doit permettre à tout un chacun de confronter le texte de Scheuchzer à l'observation rapportée par Sulzer et donc à invalider la référence livresque pour lui substituer la nouvelle expérience évoquée. A une autre occasion Sulzer

⁷⁴⁵ Dans l'édition originale de Scheuchzer, ces deux textes se trouvent dans les numéros 16 et 17 : *Seltsamer Natur-Geschichten*, *op. cit.*, Nr. 16, 27. Maj. 1705, p. 61-64 et Nr. 17, 3. Jun. 1705, p. 65-66. Dans l'édition de Sulzer, le texte se trouve dans les *Natur-Geschichten des Schweizerlandes samt seinen Reisen Über die Schweizerische Gebürge*, t. I, *op. cit.*, p. 92-96.

⁷⁴⁶ Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten*, *op. cit.*, p. 34.

⁷⁴⁷ *Idem*, p. 50.

corrige également les informations données par son prédécesseur. Là aussi, il ne prend aucune précaution à l'égard de Scheuchzer puisqu'il met en évidence dans la marge l'indication suivante : « Fehler in Herrn D. Scheuchzers Vorstellung ». L'objet de la correction est une planche du Gothard, qui représente les deux sources de la Reuss et du Tessin.⁷⁴⁸

Ich muss hier bemerken, dass in Hrn. D. Scheuchzers Itineribus alpinis, welche in Holland gedruckt sind, diese gantz übel in Kupfer vorgestellet sind, und dass unten in der Erklärung der Kupfer-Tafel der Ursprung des Tesins mit dem Ursprung der Reuss ist verwechselt worden. An statt der Erklärung « I I.⁷⁴⁹ La Reuss & 2. Le Tesin » solte es heissen I I. Le Tesin & 2. La Reuss, Andrer Mängel und Fehler dieser Tafel nicht zu gedencken.⁷⁵⁰

Sans se prononcer sur le bien-fondé de cette correction, dans les faits difficile à établir au vu de la précision relative de l'illustration, on notera que les remarques de Sulzer n'ont rien de mesuré. La phrase qui clôt le paragraphe enlève de surcroît toute crédibilité à la gravure en mentionnant des erreurs que l'auteur ne prend même pas la peine de relever précisément pour les commenter. Si l'influence exercée par Scheuchzer sur ce récit viatique à caractère naturaliste paraît évidente, Sulzer l'imitant de plusieurs manières, l'autorité qu'il incarne n'est pas considérée comme incontestable.

5. Les textes qui traitent des glaciers

Les glaciers étant une particularité caractéristique de l'espace alpin, ils sont propres à susciter l'intérêt des naturalistes. S'ils ont déjà été considérés dans les textes des XVI^e et XVII^e siècle, le point de vue adopté était alors centré sur les activités humaines. Au XVIII^e siècle, ils deviennent un objet de curiosité aussi bien proto-touristique⁷⁵¹ que savante, indépendamment de toute notion d'utilité et de danger, même si ces points restent encore traités dans les ouvrages qui s'arrêtent à la description des glaciers. Une monographie ayant récemment été consacrée aux glaciers selon une perspective culturaliste, nous traitons la question de façon succincte en mettant en évidence

⁷⁴⁸ Cf. illustration IV.2. Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera per Helvetiae alpinas regiones*, Lugduni Batavorum, 1723, t. II, tab. IV, hors texte entre p. 260-261.

⁷⁴⁹ Il s'agit de deux fois le chiffre « un » en chiffre romain, Sulzer omettant le point après le premier. Les deux chiffres I désignent deux lacs différents sur la gravure, qui sont à l'origine du même cours d'eau.

⁷⁵⁰ Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten*, *op. cit.*, p. 49.

⁷⁵¹ Cf. *infra* chapitre III.

uniquement les points qu'il est nécessaire d'aborder au sein de notre travail.⁷⁵² Nous ne nous arrêtons ainsi pas aux développements naturalistes en eux-mêmes, car ils relèvent de l'histoire des sciences : notre intérêt se porte en revanche sur les remarques à caractère esthétique. Si les textes viatiques relèvent la beauté de la glace, les textes naturalistes ne sont pas exempts de remarques de nature similaire.

Les données classiques : emprunts aux textes antérieurs

Auteur d'une étude consacrée aux glaciers, le Zurichois Johann Heinrich Hottinger (1680-1756) ne s'arrête pas à des considérations esthétiques. Bien que centrée sur les aspects naturalistes la *Montium glacialium helveticorum descriptio*⁷⁵³, rédigée en 1703 et publiée en 1706, discute en fin d'ouvrage des avantages et inconvénients liés aux glaciers ainsi que des dangers qu'ils représentent. Les thématiques abordées ne se distinguent pas de celles que l'on peut trouver dans les ouvrages publiés précédemment. Hottinger consacre ainsi son chapitre VIII aux usages des glaces dans le traitement de diverses maladies. Outre le *De Alpibus commentarius* de Simler, il cite divers textes médicaux du XVII^e siècle,⁷⁵⁴ présentant de cette façon une compilation des ouvrages qui abordent la question aux XVI^e et XVII^e siècles. Le chapitre IX est quant à lui consacré aux usages domestiques des glaciers. Hottinger mentionne alors les aspects évoqués dans les textes parus précédemment soit le rafraîchissement des boissons, la conservation de la viande ou encore l'utilisation des crevasses pour ensevelir les morts, en citant une nouvelle fois Simler. Ces aspects utilitaires sont cependant contrebalancés au chapitre suivant, qui énumère l'ensemble des dangers liés aux glaciers. Ce chapitre X est lui aussi constitué par des informations recueillies dans des textes anciens : Hottinger convoque la *Cosmographia* de Münster, la *Topographia* de Merian, l'*Alpibus commentarius* de Simler et une lettre du

⁷⁵² Il s'agit de : Hélène Zumstein, *Les Figures du glacier. Histoire culturelle des neiges éternelles au XVIII^e siècle*, Genève, Presses d'Histoire Suisse, 2009. Cet ouvrage aborde des auteurs de l'Antiquité au XIX^e siècle. L'intérêt scientifique pour les glaciers ayant considérablement crû dans le dernier quart du XVIII^e siècle, bon nombres de textes abordés dans ce livre dépassent les limites temporelles de notre corpus.

⁷⁵³ Ce texte latin a fait l'objet d'un travail de diplôme à l'Université d'Innsbruck : Urban Kirchlér, *Johann Heinrich Hottinger : Montium glacialium Helveticorum Descriptio. Die Beschreibung der Schweizer Eisgebirge. Einleitung, Text, Übersetzung und didaktische Überlegungen. Diplomarbeit zur Erlangung des akademischen Grades Magister der Philosophie (Mag. Phil.) an der Philologisch-Kulturwissenschaftlichen Fakultät der Leopold-Franzens-Universität Innsbruck*, O. Univ.-Prof. Mag. Dr. Martin Korenjak (dir.), Innsbruck, Mai 2012. Kirchlér y reproduit le texte latin (p. 17-53) et en donne la traduction allemande (p. 54-104).

⁷⁵⁴ Urban Kirchlér, *Johann Heinrich Hottinger, op. cit.*, p. 90-94.

pasteur Leonhardi⁷⁵⁵ adressée à Scheuchzer. Ces chapitres qui n'ont pas une portée naturaliste sont ainsi construits à partir de sources anciennes et constituent une synthèse des informations alors disponibles en la matière.

Gottlieb Sigmund Gruner aborde les mêmes questions dans son ouvrage en trois tomes intitulé *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*.⁷⁵⁶ Paru en 1760, le texte de Gruner est constitué de deux tomes qui présentent les différentes régions glacières, puis d'un troisième tome qui expose les caractéristiques des glaciers de façon générale. Si les informations sur les utilisations et les dangers des glaciers sont réunies dans le troisième tome, les descriptions des glaciers particuliers contiennent néanmoins des informations au sujet des dangers que représente leur franchissement. Lorsqu'il traite de la vallée où se trouve le Lauteraargletscher et l'Unteraargletscher, glaciers situés dans la région du col du Grimsel, Gruner mentionne les dangers liés aux crevasses :

Dieses Thal wird von den Grindelwaldern in Arch genennt, weil es einer Arch oder Kasten gleicht. [...] Ein Spaziergang durch dieses Thal ist zwar, wegen den oft mit Schnee und Steinen bedeckten Spälten, die man folglich weder vorsehen, noch auweichen kan, gefährlich [...].⁷⁵⁷

Le tome III aborde cependant la question de façon plus exhaustive : le problème des crevasses cachées par la neige est évoqué en des termes similaires, mais le texte expose également l'ensemble des moyens utilisés par les habitants des Alpes pour faire face à ce danger. Tout comme Simler au XVI^e siècle, Gruner explique les différentes pratiques⁷⁵⁸ en mentionnant quelques détails supplémentaires, notamment sur l'usage de la corde :

Sie versehen sich auch mit langen Seilen, damit, wenn einer verunglücket wird, der andre (dann sie wagen sich selten allein auf die Gletscher) ihme ein Seil nachwerfen, und mit demselben wieder hinaufziehen könne. [...]

⁷⁵⁵ Johann Christian Leonhardi (1651-1725) était un informateur de Scheuchzer. Voir l'article de Simona Boscani Leoni « Men of exchange : creation and circulation of knowledge in the swiss republics of the eighteenth century, in *Scholars in action. The practice of knowledge and the figure of the savant in the 18th century*, André Holenstein, Hubert Steinke, Martin Stuber in collaboration with Philippe Rogger (ed.), Leiden, Brill, 2013, vol. 2, p. 507-533.

⁷⁵⁶ Gottlieb Sigmund Gruner, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, Bern, In Verlag der neuen Buchhandlung, 1760.

⁷⁵⁷ Gottlieb Sigmund Gruner, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, *op. cit.*, t. I, p. 47. On trouve des commentaires similaires à différents endroits, notamment à propos de l'Unterer Grindelwaldgletscher : « Doch ist dieser Spaziergang wegen den Schlünden und Spälten, die sich oft in der Gletschertafel befinden, allezeit gefährlich. Diese Spälte sind oft mit Schnee bedeckt, dass man sie nicht gewahren kan [...] », *Idem*, p. 86.

⁷⁵⁸ Pour plus d'informations sur les premières mentions des crampons et des diverses pratiques dont il est question ici, on consultera Hélène Zumstein, *Les figures du glacier*, *op. cit.*, p. 123-127.

[...] Oder aber sie binden sich an lange Seile zusammen, einer an einem, der andre an dem andern Ende, und der dritte in der Mitte, und wandeln auf diese Weise gekuppelt fort. Wenn nun einer von ihnen in einen Schlund versinkt : so kan er von den übrigen alsobald wiederum herausgezogen werden ; oder er kan vielmehr gar nicht versinken.⁷⁵⁹

Au-delà de ces précisions, Gruner n'omet pas de signaler les limites d'utilisation de certaines stratégies : les échelles posées en travers pour passer les crevasses ne peuvent s'employer que lorsque celles-ci sont visibles. A la lecture de ces différents passages, on constate que le texte de Gruner est plus complet que celui de Hottinger à ce sujet. En revanche, les autres informations dispensées se distinguent peu de celles présentes antérieurement dans la littérature.

Une attitude ambivalente : les prémices du sublime

Si les remarques que l'on peut lire dans les récits viatiques ont déjà permis d'observer l'intérêt porté aux glaciers au XVIII^e siècle⁷⁶⁰, certains textes savants présentent également des passages qui se distinguent des questions d'ordre technique. En effet, si un texte bref, intitulé *Part of a letter from William Burnet Esq[uires]*, paru dans les *Philosophical transaction*⁷⁶¹ au début du siècle, aborde des notions naturalistes sans se poser la question de l'esthétisme des glaciers, d'autres ouvrages plus étendus mêlent ces différents niveaux de discours. C'est notamment le cas chez Gruner, qui commente la notoriété et la beauté de certains glaciers. Bien qu'objet de la curiosité des voyageurs, ceux de Grindelwald ne sont cependant pas les plus beaux selon lui :

[...] [man] tritt auf der Höhe des Scheidekberges in das Grindelwaldthal, in welchem uns wiederum schöne Gletscher zu Gesicht kommen, die zwar eben nicht die schönsten und grössten, wohl aber die bekanntesten sind ; weil man von der Hauptstadt dieses Cantons ohne besondere Ungemächlichkeit dieselben besuchen kan.⁷⁶²

Ces considérations de Gruner sont intéressantes dans la mesure où elles impliquent une idée de gradation, soit une vision globale d'un ensemble de glaciers, que l'auteur classe mentalement selon des critères de nature esthétique. Gruner poursuit sur le même sujet

⁷⁵⁹ Gottlieb Sigmund Gruner, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, op. cit., t. III, p. 209

⁷⁶⁰ Cf. *infra* chapitre III.

⁷⁶¹ « Part of a Letter from William Burnet Esq ; F. R. S. to Dr. Hans Sloane, R. S. Secr. concerning the Icy Mountains of Switzerland », in *Philosophical transactions*, Nr. 26, 1708-1709, p. 316-317.

⁷⁶² Gottlieb Sigmund Gruner, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, op. cit., t. I, p. 68.

quelques dizaines de pages plus loin en commentant la notoriété de l'Unterer Grindelwaldgletscher, décrit dans de nombreux textes « als wenn dieser Gletscher der einzige, oder mindestens vorzüglich der schönste in der Schweiz wäre ».⁷⁶³ L'évocation de la beauté des glaciers n'est pas uniquement le fait de Gruner, Johann Georg Altmann s'exprimant à plusieurs reprises dans ce sens dans son ouvrage intitulé *Versuch einer historischen und physischen Beschreibung der helvetischen Eisbergen*.⁷⁶⁴ Le texte souligne dès les premières pages la beauté du spectacle :

[...] so oft die Sonne des Morgens und Abends ihre Strahlen an diese Eisgebirge wirffet, so zeigen sie uns ein so angenehmes Schauspiel der Natur, dass nichts zierlicheres, und wegen der Mannigfaltigkeit der Farben nichts angenehmers kan gesehen werden.⁷⁶⁵

Plus loin, l'auteur précise de surcroît qu'il n'a jamais rien vu d'aussi beau de toute sa vie.⁷⁶⁶ Le commentaire d'Altmann est dans l'ensemble très enthousiaste : les glaciers sont positivement connotés tout comme leur environnement. Il décrit ainsi la fertilité de la région de Grindelwald⁷⁶⁷ où l'on peut planter les céréales près des glaciers. Même les fourmis ne se laissent pas impressionner par la présence des glaces :

Neben dem Gletscher siehet man grosse Häuffe von den arbeitsamen Ameisen, die sich von der neben ihren Wohnungen befindenden Menge Eis weder abschrecken noch wegtreiben lassen ; das Thal selbst ist nicht nur für die Weyde des Viehs, sondern man pflanzt Haber und Korn an Orten, die nur wenige Schritte von dem Gletscher entfernt.⁷⁶⁸

Altmann présente la Vallée de Grindelwald comme un espace harmonieux où les glaciers n'exercent pas une pression menaçante sur le territoire et ses habitants. La question de leur avancée est abordée d'un point de vue qui n'est pas ordinaire dans les textes

⁷⁶³ *Idem*, p. 81.

⁷⁶⁴ Johann Georg Altmann, *Versuch einer historischen und physischen Beschreibung der helvetischen Eisbergen*, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1751. Le livre a été réédité deux ans plus tard : Johann Georg Altmann, *Versuch einer historischen und physischen Beschreibung der helvetischen Eisberge. Zweyte Auflage*, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1753.

⁷⁶⁵ Johann Georg Altmann, *op. cit.*, 1751, p. 4.

⁷⁶⁶ « [...] als wir mit grosser Mühe den Berg bestiegen und gegen die Fläche des Eismeers kamen, konnten wir in den ganzen Gletscher herunter sehen und selbigen bey nahe betrachten, ich bekenne, dass ich die Tage meines Lebens nichts gesehen, so mir prächtiger, schöner und herrlicher vorkommen, und wir machten die Anmerkung, die aus dieser Betrachtung bey einem Vernünftigen entstehen musste, dass uns dieses die Hand, die Weisheit und Grösse eines allmächtigen Schöpfers zeige [...] ». Johann Georg Altmann, *op. cit.*, 1751, p. 34-35.

⁷⁶⁷ « [...] die fruchtbaren Weyden gehen biss an die Eisberge[...] ». Johann George Altmann, *op. cit.*, 1751, p. 17.

⁷⁶⁸ *Ibidem*.

considérés : Altmann cherche à la relativiser. S'il ne peut passer sous silence le fait que les glaciers gagnent du terrain dans certaines vallées, comme c'est le cas dans la région de Lauterbrunnen,⁷⁶⁹ il ne s'étend en revanche pas sur les désavantages que cela peut représenter. On peut même percevoir quelques pages plus loin certaines réticences à relever cet état de fait, dont il cherche à minimiser l'ampleur :

Vors erste ist zu sagen, dass man nicht erweisen könne, dass die sogenannten Schneeberge grösser oder höher werden ; alles, so man sagen kan, ist dieses, dass man etwelche Oerter finde, die bey Angedenken der Menschen nach und nach mit Eis seyen überzogen worden, die ehemahls fruchtbare Wayden gewesen, dieses ist nicht zu läugnen, allein man muss auch sagen, dass solcher Oerter sehr wenig seyen [...].⁷⁷⁰

Gruner n'est de son côté pas moins enthousiaste : dans son texte, on peut observer une alternance entre des commentaires qui soulignent la beauté du monde glaciaire et des descriptions effrayantes. Si les fourmis d'Altmann ne faisaient pas grand cas du glacier tout proche, lui joue avec des aspects émotionnels en cherchant à susciter l'effroi – au moins temporaire – de son lecteur. Un paragraphe est dédié à l'évocation de la peur engendrée par cet environnement particulier :

Alle die Gebirge, zwischen denen diese sämtlichen vier Eisthåler liegen, sind beständige, und auf ihren Firsten mit ewigem Eise bedeckte Schneeberge, und machen eine sehr wilde und scheuszliche Gegend aus ; wo Gebirge über Gebirge, und Felsen, Schnee und Eis über einander hervorragen ; und das beständige Krachen der Gletscher ; die von den Bergen hinunter fallenden Schnee- Eis- und Felsstücke, und das melankolische Murmeln des unter den Gletschern hervor, und von den Felsen hinuntertriefenden Wassers, in einer an sich selbst gräßlichen Einsamkein, Furcht und Schrecken einflössen.⁷⁷¹

Ce passage se détache des parties descriptives du texte : ce n'est plus un espace glaciaire particulier ou une caractéristique typique des glaciers qui est évoquée, mais l'effet d'un environnement sur un spectateur. L'accumulation des éléments créant au fil de la description un effet d'oppression sur le lecteur, qui en arrive à ressentir le caractère effrayant du lieu. Les glaciers ne détiennent d'ailleurs pas le monopole de l'effroi, la région de Guttannen dans la Vallée du Hasli étant décrite en des termes peu avenants.⁷⁷² Le « Rothethal » est quant à lui considéré comme un des endroits les plus effrayants qui

⁷⁶⁹ Johann Georg Altmann, *op. cit.*, 1751, p. 56-57.

⁷⁷⁰ Johann Georg Altmann, *op. cit.*, 1751, p. 61.

⁷⁷¹ Gottlieb Sigmund Gruner, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, *op. cit.*, t. I, p. 57.

⁷⁷² *Idem*, p. 60.

existent.⁷⁷³ Dans ce cas, les glaciers participent au sentiment d'effroi qu'inspire le lieu, mais ils ne sont qu'un acteur parmi l'ensemble des éléments mis en scène. Comme évoqué précédemment, Gruner peut malgré tout considérer les glaciers du point de vue de leur beauté : l'ensemble de ces remarques attestent donc d'une perception variable des espaces glaciaires, qui sont capables de susciter des sentiments opposés d'attrait et d'effroi que l'on peut rapprocher d'une expérience du sublime.⁷⁷⁴

*
* *

Figure centrale de l'étude naturaliste des Alpes dans les premières années du XVIII^e siècle, Scheuchzer a pour but de procéder à un renouvellement du savoir en ancrant ses travaux dans le terrain. Si on constate que certains centres d'intérêt scheuchzeriens restent liés à une pratique humaine de l'espace alpin – comme les ressources alimentaires ou la fabrication des produits laitiers – on observe un élargissement des problématiques abordées par rapport aux textes du XVII^e siècle : les Alpes sont également considérées pour elles-mêmes, comme un espace qu'il vaut la peine d'étudier. Son engagement en tant que naturaliste de terrain est exprimé à de nombreuses reprises dans ses publications, Scheuchzer le présentant comme une garantie de la véracité des faits rapportés. On observe néanmoins que le regard de Scheuchzer peut être conditionné par les buts qu'il poursuit, notamment en matière de promotion de la Confédération et de l'espace alpin. Dans la mesure du possible, les aspects négatifs se voient retournés en points positifs. Une des stratégies mises en œuvre consiste à convoquer un savoir ancien, habilement utilisé, pour justifier ses propres explications. L'héritage culturel est bien présent, mais dans une perspective fondamentalement différente par rapport à celle qui prévalait dans les textes étudiés précédemment. L'apport des sources anciennes n'est en effet pas aussi important que par le passé, Scheuchzer s'inscrivant dans une optique libérée d'une transmission livresque du savoir. Son rapport

⁷⁷³ « Das Rothethal soll in der That eine der fürchterlichsten und wildesten Gegenden unsers Erdtheil seyn, da heut zu Tage weder Menschen noch Vieh hinkommen, noch hinkommen können ; da steile und fürchterliche Felsbänke, ungeheure Gletscher und Eischründe, hoch und tief über einander ragen ; da ein unerträglicher Frost, und in den Tiefen eine scheuszliche Finsterniss herrschet ; da die von den Felsen hinunter trifenden Wasser ein fürchterliches Gemurmél verursachen ; welches mit dem Geheul unzehlicher grosser Raubvögel vermischt, und verstärkt, Schrecken und Grauen einflösset ». *Idem*, p. 118. Le Rottal est un bassin glaciaire situé au pied de la Jungfrau.

⁷⁷⁴ On consultera sur la question du sublime et des glaciers l'ouvrage d'Hélène Zumstein, *op. cit.*, p. 55-57.

aux sources est prudent et il se sert des connaissances anciennes plus qu'il n'en dépend. Dans cette perspective de constitution d'un savoir naturaliste sur les Alpes, les récits de voyage savant occupent une place particulière, car ils permettent à leur auteur de se confronter pendant des périodes conséquentes au milieu qu'ils étudient. Le rapport aux sources peut également s'observer chez Haller dans la mesure où il cherche à faire les mêmes trouvailles que ses prédécesseurs en visitant les mêmes lieux. L'héritage culturel est cependant convoqué dans le but de produire un savoir nouveau ; la source d'information est utilisée par le savant qui ne se contente pas de la copier dans son propre ouvrage. Si Scheuchzer et Haller sont des savants reconnus dans ce domaine, le texte du philosophe Johann Georg Sulzer illustre l'importance que revêtaient alors les voyages savants en tant que mode de constitution du savoir, puisqu'il va lui aussi souhaiter apporter sa pierre à l'édifice en suivant les pas de l'illustre Scheuchzer. Le savoir livresque n'est ainsi pas totalement absent des textes produits au XVIII^e siècle, mais l'utilisation qui en est faite va bien au-delà de la simple copie. Malgré l'autorité que représente Scheuchzer, l'utilisation de ses textes fait l'objet d'un examen préalable : Sulzer reprend les informations qu'il juge erronées et l'indique à son lecteur. Si les sources anciennes tenaient auparavant une place importante dans les textes qui traitaient de l'espace alpin, les récits viatiques du XVIII^e siècle mettent davantage en évidence l'acquisition d'un savoir nouveau par l'expérience personnelle et par l'expérimentation de terrain. Les nombreux développements techniques en matière de botanique et les analyses détaillées des sources thermales que l'on trouve dans les récits de Haller en témoignent tout comme les mesures barométriques prises par Scheuchzer en dépit des conditions météorologiques défavorables. Si la botanique occupe une place importante dans ces textes, les glaciers vont susciter un intérêt croissant au cours du XVIII^e siècle. Bien que des publications parues dès les premières années du XVIII^e siècle montrent que la curiosité pour le phénomène est ancienne, les textes acquièrent une nouvelle dimension dès le milieu du siècle en intégrant des éléments caractéristiques d'une appréhension sensible du relief alpin qui devient le théâtre d'une expérience du sublime.

CHAPITRE V : LITTÉRATURE GÉOGRAPHIQUE ET DESCRIPTIONS DE LA CONFÉDÉRATION AU XVIII^E SIÈCLE

Der Prospect an diesem Ort ist etwas admirables. Man siehet rings umher etliche hundert hohe Gebirge mit ihren hervorragenden Gipfeln, welche meistens weis bekappet oder mit weissen Gletscher Fleken versehen.

Nicolin Sererhard, *Einfalte Delineation*, 1742.

I. LES DESCRIPTIONS DE L'EUROPE ET DU MONDE

La place réservée à la description de la Suisse dans les descriptions de l'Europe et du monde, qui considèrent une matière géographiquement très étendue, est éminemment variable. Quant aux passages qui traitent des Alpes, s'ils sont dépendants du volume de texte consacré à la Suisse, ils reflètent également l'importance ou l'absence de considération que l'auteur leur accorde. Cette littérature géographique à caractère généraliste est certes peu susceptible d'apporter des informations très originales sur l'espace alpin de la Confédération, ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle ne mérite pas d'être considérée attentivement. Vu l'ampleur de la matière traitée dans ces descriptions géographiques, les informations rapportées par le texte ne peuvent pas émaner de l'expérience de l'auteur, qui n'est pas à même de connaître personnellement l'ensemble des pays décrits. Le contenu n'est donc pas de première main, mais il provient des sources qui se trouvaient à disposition. Ces textes issus d'un travail de compilation ne sont pas dépourvus d'intérêt : si l'auteur n'invente pas la matière qu'il transmet, il participe néanmoins à son organisation et à sa sélection. La littérature géographique à caractère généraliste est ainsi à même de nous renseigner sur les aspects qui semblaient importants aux yeux des géographes compilateurs du XVIII^e siècle. Si la plupart de ces ouvrages n'abordent que brièvement la Suisse, on peut néanmoins trouver des descriptions plus détaillées dans des projets de grande ampleur comme la *Neue Erdbeschreibung* publiée par le géographe allemand Anton Friderich Büsching (1724-1793), un livre entier étant consacré à la description de la Confédération.

1. Les descriptions succinctes de l'espace alpin

Les descriptions géographiques de Hübner père et fils

La majeure partie des textes géographiques à portée généraliste n'accorde pas une grande place à la Suisse et aux Alpes. Nous avons déjà considéré pour le XVII^e siècle les *Kurtze Fragen aus der neuen und alten Geographie* de Johann Hübner (1668-1731). Si la première édition date de 1693, le succès de l'ouvrage, qui est édité à trente-six reprises jusqu'en 1731, en fait encore un texte actuel au XVIII^e siècle. Nous avons constaté dans l'édition de 1693 que les Alpes n'occupent pas une place particulière dans la description de la Confédération du moment qu'elles sont mentionnées uniquement de façon occasionnelle et sans s'arrêter à des questions de détail. Il serait néanmoins possible que le texte ait évolué au fil des éditions, mais la comparaison de l'édition de 1693⁷⁷⁵ avec celle de 1712⁷⁷⁶ permet de constater que la matière n'a pas été remaniée. Les brèves mentions ayant trait aux Alpes n'ont ainsi pas connu de modifications. Johann Hübner fils (1703-1758), auteur d'un ouvrage intitulé *Vollständige Geographie*,⁷⁷⁷ s'étend un peu plus sur la question. Plus volumineux que les *Kurtze Fragen*, le livre paraît également en traduction à Bâle sous le titre de *Géographie universelle*.⁷⁷⁸ Cet ouvrage, qui compte six volumes, aborde les différents Etats d'Europe dans les trois premiers tomes. Le tome IV est quant à lui consacré à la description de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et, finalement, des « pays inconnus ». Les tomes V et VI décrivent les différents Etats de l'espace germanique.⁷⁷⁹ Cette répartition reflète d'une part les centres d'intérêt de l'auteur et du public à qui l'ouvrage est destiné, mais également l'étendue des connaissances de l'époque. La description détaillée des différents comtés et duchés germaniques est ainsi à rapprocher de la provenance de l'ouvrage, initialement publié à Hambourg, mais le peu de place accordé aux autres continents est plus dû aux informations lacunaires qui étaient alors à disposition qu'à un manque d'intérêt pour ces régions lointaines. Le degré de précision

⁷⁷⁵ Johann Hübner, *Kurtze Fragen aus der neuen und alten Geographie*, [Leipzig], Johann Friedrich Gleditsch, 1693.

⁷⁷⁶ Johann Hübner, *Kurtze Fragen aus der neuen und Alten Geographie*, Bey Joh. Fried. Gleditsch und Sohn, Buchhändlern in Leipzig, 1712.

⁷⁷⁷ Johann Hübner [fils], *Vollständige Geographie*, Hamburg, König & Richter, 1730-1731.

⁷⁷⁸ Jean Hübner [fils], *La Géographie universelle, ou l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde... Traduite de l'allemand*, Basle, chés Jean Rodolphe Im-Hoff marchand libraire, 1746.

⁷⁷⁹ Le tome V décrit la Bohême, l'Autriche, la Bavière, la Franconie, la Souabe, le Haut-Rhin et le Bas-Rhin. Le tome VI comprend la Westphalie, la Basse-Saxe et la Haute-Saxe.

accordé aux différentes parties du monde considérées varie donc au sein de l'ouvrage, qui aborde assez longuement les différents pays d'Europe, sans toutefois leur réserver une place aussi importante qu'aux Etats germaniques. Le texte consacré à la Suisse est construit en deux parties selon le modèle déjà utilisé dans les descriptions de la Confédération du XVII^e siècle. La première partie aborde l'ensemble de la Confédération en faisant ressortir des aspects importants, tandis que la seconde est dédiée à la description des treize cantons, des sujets et des alliés. Un chapitre entier de la description générale de la Confédération est ainsi consacré aux « montagnes de la Suisse ». Après avoir mentionné les différentes parties qui constituent la chaîne des Alpes en situant quelques cols importants⁷⁸⁰, Hübner s'intéresse aux Alpes suisses en particulier. Il dresse alors un inventaire détaillé des avantages et inconvénients qu'elles représentent pour les habitants de la Suisse. Le texte commence par exposer les dangers occasionnés par ces montagnes en mentionnant les avalanches, mais également les crevasses :

Il arrive aussi, dans plusieurs endroits, que la nège se fend d'elle-même, & quand un voïageur n'a pas un bon guide, il risque de tomber, tout d'un coup, de quelques cent toises de haut dans un précipice, d'où il lui est rarement possible de se tirer.⁷⁸¹

Après ce paragraphe, le texte opère un revirement pour aborder les aspects positifs liés au relief : « Les Alpes ne sont cependant pas toutes si inaccessibles ni si dangereuses ». ⁷⁸² L'auteur évoque alors leur fertilité : « il y croît de grands arbres & de la très-bonne herbe » et on peut observer « quelquefois, des troupeaux de mille, qui paissent sur le sommet de ces montagnes qui s'élèvent jusqu'aux nuës ». Ces propriétés ne manquent pas d'assurer de grands profits pour la population : « Il y a même de ces montagnes escarpées qui valent

⁷⁸⁰ Notons que l'auteur semble assez mal renseigné à ce propos puisqu'il confond le Valais et les Grisons : « Le second [passage] commence dans le País des Grisons, & traversant le Mont Saint-Bernard, conduit à la Vallée d'Aost, qui appartient au Piémont. Le troisième commence aussi depuis le País des Grisons, traverse le Mont Sampion, en lat. Mons Sempronius, en allemand, Simpel-Berg, & va aboutir au Duché de Milan. » Jean Hübner, *La Géographie universelle, op. cit.*, t. II, p. 129. La confusion est également visible dans d'autres passages du texte, notamment lorsqu'il est question des sources des cours d'eau, et montre que Hübner fils confond le Valais et la Valteline : « Le Rhône, en lat. Rhodanus, a sa source dans la Valteline, près du Mont Furca, ou de la Fourche [...] ». « L'Aar, en lat. Arula, prend sa source dans le Canton de Berne, près des frontières du País des Grisons, à une petite distance d'une montagne nommée Grimselberg [...] ». *Idem*, p. 134. « C'est là [Aigle] qu'on prend la grande route pour aller dans la Valteline. », *Idem*, p. 158.

⁷⁸¹ Jean Hübner, *La Géographie universelle, op. cit.*, p. 130.

⁷⁸² *Ibidem*.

aux habitants plus de mille écus par semaine ». ⁷⁸³ Par ces mentions, le texte témoigne d'une des perceptions des Alpes suisses, celle d'un espace extraordinairement riche en pâturages, point de vue que l'on a également pu observer dans certains textes viatiques. Le récit, construit sur un mode d'alternance, revient cependant à des aspects négatifs dans le paragraphe qui suit : « Ces montagnes ne causent pas peu d'incommodité aux habitans [...] ». La liste établie dans le texte est assez diversifiée : commerce entravé par les difficultés liées au franchissement des Alpes, éboulements qui menacent les habitants et forêts qui « servent de retraite aux ours, aux loups & à quantité d'oiseaux de proie, qui ne font pas seulement la guerre aux moutons, mais qui emportent quelquefois des enfans ». ⁷⁸⁴ Le texte ne tarde cependant pas à revenir à des aspects plus agréables dans les deux paragraphes qui suivent et qui viennent clore le chapitre. « Indépendamment de tout cela les Suisses tirent plusieurs avantages de leurs montagnes ». L'auteur mentionne alors l'« air extrêmement pur & sain », « les sommes d'argent qu'ils tirent du beure & du fromage, qui se fait sur ces montagnes » et qui « son très considérables », « les vignobles excellens sur le panchant de plusieurs de ces montagnes & surtout dans le País des Grisons », les rivières « qui fertilisent [...] les vallées & les campagnes » et qui « fournissent une grande quantité de bon poisson ». La liste n'est cependant pas complète ; il convient encore d'ajouter les « herbes médicinales, qui croissent sur les montagnes de la Suisse, & que les habitans savent bien vendre aux Apoticairez étrangers », le « trésor de mines de fer & d'argent, aussi bien que de pierres rares » caché dans le sous-sol des montagnes et encore le « gibier de toute espèce » ainsi que le bois que l'on trouve dans les forêts. Quant au dernier avantage mentionné, il n'est pas des moindres : « les montagnes de la Suisse sont comme tout autant de forts presque inaccessibles, dont la divine Providence l'a munie ». ⁷⁸⁵ En raison de l'alternance entre l'évocation d'aspects positifs et négatifs, ce chapitre sur les montagnes ne donne ainsi pas une image unilatérale de l'espace alpin de la Confédération. Les contradictions apparentes du texte qui parle tantôt des problèmes que cause le relief en matière de commerce et tantôt des profits occasionnés par la vente des produits laitiers – et même des plantes médicinales – illustrent certes la diversité des représentations en vigueur, mais également la complexité

⁷⁸³ *Ibidem.*

⁷⁸⁴ *Idem*, p. 131.

⁷⁸⁵ *Idem*, p. 131-132.

des réalités du terrain, les Alpes étant aussi bien entrave que source de profit. Hübner père abordait également la question dans ces *Kurtze Fragen*. Les deux points de vue, en apparence contradictoires, étaient également évoqués, mais de façon moins développée :

Das Land ist voller Berge und Seen : Also giebt es so viel Acker-Bau nicht, als die Einwohner brauchen : Weil es nun so eine grosse Anzahl Einwohner nicht erhalten kan, so müssen sie bey ausländischen Potentaten Kriegs-Dienste suchen, und da sind sie gut darzu. Unterdessen ist in der Schweiz die beste Viehzucht von der Welt.⁷⁸⁶

Ces textes de Hübner père et fils, qui diffèrent de par leur ampleur, présentent ainsi des informations similaires, même si celui de Hübner fils donne une vision légèrement plus positive de l'espace alpin. Tous deux témoignent d'une richesse relative des Alpes helvétiques, qui représentent certes une ressource intéressante, mais qui n'assurent pas tous les besoins pour autant.

Prépondérance des aspects utilitaires

Bien que détaillé, le texte de Hübner fils se concentre sur une perception utilitaire des Alpes. La place occupée par cette perspective est aussi centrale que dans les ouvrages géographiques de même type publiés au siècle précédent. La richesse des pâturages, la fertilité du territoire et les différentes voies de transit apparaissent ainsi comme des aspects incontournables qu'il convient de considérer pour chaque région alpine de la Suisse. Lorsque le texte aborde le canton de Glaris, l'auteur ne manque pas de noter le nombre important de vaches qui paissent dans la région :

On nourrit quantité de bétail dans ce Canton & l'on compte, non pas par centaines mais par milliers, les vaches qu'on voit paître sur les Alpes. C'est avec le lait qu'elles fournissent, & les herbes odoriférentes qui se trouvent dans ces contrées, qu'on fait ce fromage vert, qu'on appelle en Allemand Schabziger-Kase, & qu'on envoie en divers endroits de l'Europe.⁷⁸⁷

Les alpages du canton de Glaris sont ici mis en évidence aussi bien d'un point de vue quantitatif que qualitatif : au-delà du cheptel, c'est bien la spécificité de la production fromagère du lieu qui assure un revenu comme le souligne la fin du paragraphe en évoquant les exportations de Schabziger. Les Alpes peuvent également présenter un

⁷⁸⁶ Johann Hübner, *Kurtze Fragen aus der neuen und Alten Geographie*, 1712, *op. cit.*, p. 266.

⁷⁸⁷ Jean Hübner, *La Géographie universelle*, *op. cit.*, p. 174.

intérêt financier par un mouvement inverse, qui consiste à importer du bétail étranger pour le faire temporairement paître dans les riches pâturages des Grisons :

Lorsque la sécheresse a brûlé les pâturages de la plaine, les habitants des environs de ces hautes montagnes, particulièrement les Italiens, y envoient paître leurs bestiaux, & on assure que les revenus que les Grisons en tirent se montent à plus de deux cents mille écus.⁷⁸⁸

D'une façon ou d'une autre, les Alpes suisses sont décrites comme une précieuse source de revenu pour les habitants. Dans le cadre de la description du Valais, territoire plus aride que le canton de Glaris ou les Grisons et par conséquent moins riche en pâturages, c'est la richesse arboricole et viticole du pays qui est mise en évidence :

[Ce pays] est borné de tous les côtés par de très-hautes montagnes, dont la cime est élevée jusqu'à la hauteur de deux lieues ; & dont la plupart sont continuellement chargées de neige & de glace qui ne se fond jamais. Cependant le terroir est fertile en grain, en vin & en toutes sortes de bons fruits. L'excellent vin muscat, que les vignobles fournissent, est fort renommé.⁷⁸⁹

Ces points étant abordés dans un texte à vocation généraliste, on peut en déduire qu'ils apparaissent comme essentiels aux yeux de l'auteur. La richesse des pâturages helvétiques – et par conséquent des habitants de ces contrées alpines – se voit ainsi mise en évidence dans un ouvrage paru en Suisse pour son édition française, mais préalablement à Hambourg dans l'édition originale allemande, ce qui assure à ce type de représentations une diffusion très large. Le commerce ne serait cependant rien sans la présence de cols, qui assurent les échanges de biens en permettant le transport des marchandises et des personnes. Ces passages constituent ainsi un autre aspect utilitaire fréquemment abordé au fil du texte. Lorsqu'il est question du village d'Altdorf dans le canton d'Uri, *La Géographie universelle* mentionne le col du Gothard en précisant qu'on « n'y peut aborder qu'en traversant le Mont S. Gothard où l'on trouve des détroits & des précipices très-dangereux ».⁷⁹⁰ L'information n'est pas exacte du moment qu'on peut également gagner Altdorf par d'autres biais, notamment du côté nord par le Lac des Quatre-Cantons et du côté est par le col du Klausen. Indépendamment du caractère imprécis de cette description, qui confirme l'absence de relation étroite entre l'auteur et la matière considérée, cette mention montre l'importance que le texte accorde aux voies de

⁷⁸⁸ *Idem*, p. 214.

⁷⁸⁹ *Idem*, p. 223-224.

⁷⁹⁰ *Idem*, p. 165.

transit. D'autres cols sont mentionnés dans la partie qui traite du Valais. La Gemmi est décrite comme « une haute montagne à travers de laquelle passe le chemin qui conduit dans le Canton de Berne » tandis que le Gd St-Bernard « est une haute montagne qu'il faut traverser pour aller en Savoie ». ⁷⁹¹ Les informations dispensées dans l'ouvrage de Hübner ne se distinguent jusqu'ici pas de celles que l'on peut trouver dans les textes similaires publiés au siècle précédent. Si une précision, donnée à l'occasion de la description du Pilate, témoigne d'un intérêt paysager, le texte notant qu'« on a une très-belle vuë sur cette montagne d'où l'on peut compter quatorze tant lacs que rivières dans la Suisse », la mention reste occasionnelle au sein d'une perception majoritairement utilitaire de l'espace alpin. ⁷⁹²

Cette perspective sur les Alpes est commune à la plupart des textes généralistes qui abordent la Confédération, les informations de cette nature apparaissant comme celles essentielles à transmettre. Ce point de vue est confirmé par l'*Introduction à la géographie* du Français Nicolas de Fer. Le texte est plus court que celui de Hübner fils, les Etats d'Europe étant abordés sur moins de quarante pages, ce qui ne laisse que quelques paragraphes à chacun. La concision de l'ensemble conduit nécessairement à un choix très sélectif des informations rapportées au sujet du relief alpin helvétique :

Le País est rempli de hautes montagnes, les Vallées y sont excellentes et pleines de bon Bétail : Les Lacs qui y sont en assez grand nombre y sont tres fertils en bons Poissons. ⁷⁹³

La mention des Alpes est ici restreinte à la plus simple expression de leur présence, l'auteur attachant plus d'importance aux ressources que compte le territoire. Tandis que Nicolas de Fer s'étend très peu sur les différents pays qu'il mentionne, *Die curieuse Orographia* ⁷⁹⁴ de Johann Gottfried Gregorii, dit Melissantes, (1685-1770) est susceptible de contenir des descriptions plus précises de l'espace alpin. Si l'ouvrage fait également partie de la catégorie des textes généralistes dans la mesure où il considère aussi bien l'Europe que l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, son contenu est néanmoins centré sur les montagnes,

⁷⁹¹ *Idem*, p. 225.

⁷⁹² *Idem*, p. 164.

⁷⁹³ Nicolas de Fer, *Introduction à la géographie. Avec une Description Historique sur toutes [sic] les parties de la Terre*, Paris, Chez le Sr. Danet Gendre de l'Auteur, 1717^[2], p. 44.

⁷⁹⁴ Johann Gottfried Gregorii (Melissantes), *Die curieuse Orographia, oder accurate Beschreibung derer berühmtesten Berge in Europa, Asia, Africa und America*, Franckfurth und Leipzig, zu finden bey Hieronimo Philippo Ritscheln, 1715.

terme à prendre dans un sens assez large puisqu'on y trouve la description de « Mont Martre », qui culmine à 130 mètres d'altitude.⁷⁹⁵ L'ouvrage ne décrit ainsi pas l'ensemble des pays, mais uniquement les points importants du relief, qu'il classe dans l'ordre alphabétique et non selon une logique géographique. Ce dictionnaire des montagnes du monde présente de l'intérêt, car il permet de déterminer quelle importance est accordée à l'espace alpin helvétique. Il convient dès lors de relever les sommets que l'auteur a jugé dignes d'être nommés dans son livre tout en cherchant à déterminer les critères qui ont été utilisés pour arrêter le choix. Si de nombreuses montagnes helvétiques ont une entrée individuelle, un article est également consacré aux Alpes dans leur ensemble : « Die höhen Alpes ». ⁷⁹⁶ Le point de vue est d'emblée très positif, le texte commençant par souligner qu'elles soutiennent la comparaison avec les autres chaînes de montagne du globe. Les adjectifs utilisés pour qualifier le relief alpin décrivent aussi bien des caractéristiques morphologiques – « long », « haut », « large » – que des aspects pratiques que l'on trouve dans les textes abordés précédemment, soit les qualificatifs « utile » et « fertile ». ⁷⁹⁷ Le texte s'attache ensuite à décrire les différentes parties des Alpes en commençant par celle qui se trouve le plus à l'ouest de la chaîne, soit les Alpes maritimes. Le paragraphe qui leur est consacré se termine par cette constatation : « Diese [Alpes maritima] sind nicht sonderlich fruchtbar / noch wegen der Höhe remarquable, als die Schweitzerischen. » ⁷⁹⁸ Les Alpes suisses servent ici de moyen de comparaison pour évaluer une autre partie de la chaîne, procédé qui met une nouvelle fois leur fertilité en évidence, cette particularité étant érigée en standard d'excellence.

Au-delà de cette entrée générale, les Alpes suisses sont décrites dans des articles particuliers qui abordent l'« Adula », la montagne « Canto » au-dessus de Chiavenna, le Pilate, la Gemmi, le Glärnisch, le Lötschepass et le « Mattenberg ». Une entrée est également consacrée aux « Gletscher ». Une première constatation s'impose d'emblée : si des montagnes utiles – c'est-à-dire celles qui ont une fonction de passage – sont bien mentionnées, d'autres, qui ne représentent aucun col, apparaissent également dans la liste. C'est notamment le cas du Glärnisch, du Canto et du Pilate. D'autres critères peuvent dès lors justifier la mention d'un sommet dans ce dictionnaire : certaines montagnes

⁷⁹⁵ Johann Gottfried Gregorii (Melissantes), *Die curieuse Orographia, op. cit.*, p. 595.

⁷⁹⁶ *Idem*, p. 96-104.

⁷⁹⁷ *Idem*, p. 96-97.

⁷⁹⁸ *Idem*, p. 98-99.

présentant une particularité susceptible de susciter l'intérêt du lecteur figurent ainsi dans cet ouvrage. L'Adula est nommé en raison du col du San Bernardino, mais également parce que la source du Rhin antérieur se trouve dans ce massif. Si le texte ne donne pas de précision au sujet de ce col, il est en revanche plus détaillé lorsqu'il est question de la Gemmi. Après avoir situé le passage géographiquement, l'auteur, qui précise que le col a été décrit par Scheuchzer, aborde plus en détail le chemin :

Dieser [Weg] ist aber dermassen schmal / dass man ihn sonder Furcht und Zittern nicht betreten kan. Wer den Schwindel hat und von dem Gebürge in die Thäler siehet / dem stehen vor Angst und Bekümmerniss die Haare zu Berge.⁷⁹⁹

Le texte va cependant au-delà de ces constatations puisqu'il ajoute que les rochers sont des lieux de retraite pour les dragons, les serpents et les scorpions. Sans présenter une telle menace, le Lötschepass n'est pas décrit sous un jour plus avenant : de nombreuses personnes décèdent prises dans la neige sur cette montagne qui se révèle très dangereuse en hiver.⁸⁰⁰ Dans ce cas, l'auteur ne précise pas les sources qu'il a utilisées, mais le texte peut être rapproché de celui qui traite du Lötschepass dans la *Cosmographia* de Münster. Un autre passage de la *Curieuse Orographia* fait usage de l'ouvrage de Münster, en l'indiquant cette fois dans une note de bas de page. Il est question du « Matten-Berg », c'est-à-dire du Theodulpass, col glaciaire qui permet de relier le Mattertal au Valtournenche dans le Val d'Aoste. L'état du glacier a subi une importante modification en 1595, qui a nécessité le réaménagement du passage ; l'évènement est mentionné dans la *Cosmographia* dès l'édition de 1598⁸⁰¹ :

Dieser Matter-berg hat sich im Meyen des 1595 jahrs bey sechs Werckschuh weit von einander gelassen / unnd weil man nicht mehr darüber wandlen mögen / ist man verursachet worden mit grosser gefahr ein Bruck mit Träm und Tilen darüber zu machen : und sind auff den 17. Brachmonats jetz gemeldes jahrs erstlich die Säumer darüber gefahren.⁸⁰²

Cette information au sujet du Theodulpass est scrupuleusement reprise dans la *Curieuse Orographia*, ce qui peut sembler au premier abord surprenant dans un ouvrage généraliste. Si la *Curieuse Orographia* ne mentionne pas les dates d'arrêt et de reprise du trafic dans le

⁷⁹⁹ *Idem*, p. 440.

⁸⁰⁰ *Idem*, p. 569.

⁸⁰¹ Au sujet de la comparaison des différentes éditions de la *Cosmographia*, on se reportera à l'article d'Anton Gattlen, « Die Beschreibung des Landes Wallis in der Kosmographie Sebastian Münsters », in *Vallesia*, N° 10, 1955, p. 103.

⁸⁰² Sebastian Münster, *Cosmographia*, 1628, *op. cit.*, p. 683.

détail, elle précise tout de même la largeur du trou occasionné par le mouvement du glacier et la nécessité de construire un pont, non sans danger, pour pouvoir continuer à utiliser le col. La présence de ce passage illustre l'influence prépondérante des sources utilisées dans l'élaboration de ce type de texte : à défaut de pouvoir apporter des informations nouvelles, les auteurs sont contraints de s'en tenir à ce qu'ils peuvent apprendre dans les ouvrages qui se trouvent à leur disposition. Des informations précises, qui intéressent au plus au chef les auteurs de monographies moins étendues⁸⁰³, sont alors susceptibles de se trouver reprises dans des ouvrages généralistes.

Dans l'ensemble de ces exemples, ce ne sont cependant pas les Alpes pour elles-mêmes qui figurent au centre des préoccupations, mais des questions qui ont un rapport avec les activités humaines, en l'occurrence le transit. Les entrées de la *Curieuse Orographia* consacrées aux montagnes qui présentent une particularité – tout comme celle qui évoque les glaciers – mentionnent des objets qui ont acquis un statut de curiosité. L'intérêt n'est pas forcément de nature géographique : dans le cas de la montagne désignée par le nom de « Canto » ou « Conto »⁸⁰⁴, située dans la Valteline, c'est un évènement historique qui intéresse l'auteur. L'éboulement du mont Conto, dû « à l'exploitation forcée de la pierre ollaire »⁸⁰⁵, qui a eu lieu en 1618, a détruit le bourg de Piuro et fait environ deux mille victimes. Cette catastrophe naturelle a été abondamment documentée à l'époque et l'auteur peut ainsi entrer dans les détails du déroulement, notamment en évoquant les signes avant-coureurs. Ici également, le mont Conto n'est cependant pas le centre d'intérêt du texte, sa mention étant liée à l'évènement dramatique. Quant au Pilate, autre montagne helvétique considérée dans le dictionnaire, s'il n'a pas été le théâtre d'une catastrophe naturelle, il fait néanmoins également partie des lieux connus et fréquemment abordés dans la littérature de l'époque. La légende selon laquelle Ponce Pilate aurait été jeté dans le lac qui se trouvait alors sur le Pilate, à l'ouest du sommet principal⁸⁰⁶, sert ici de point d'accroche pour évoquer la montagne même si cette éventualité est d'emblée rejetée par le texte, qui préfère expliquer le nom en le rattachant étymologiquement au

⁸⁰³ Si l'objet de la *Cosmographia* est en lui-même étendu, la description du Valais, réalisée initialement par l'informateur valaisan Johannes Kalbermatter, a valeur de description régionale de par l'étendue et la précision du texte qui lui est consacré.

⁸⁰⁴ Johann Gottfried Gregorii (Melissantes), *Die curieuse Orographia*, *op. cit.*, p. 282-288.

⁸⁰⁵ Martin Bundi, « Piuro » in *Dictionnaire historique de la Suisse*, (traduit de l'allemand), version du 20 janvier 2011. URL: <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F7071.php>.

⁸⁰⁶ Le lac, aujourd'hui disparu, se trouve près de l'alpage d'Oberalp. Il est noté « Ehem. Pilatussee » sur la carte nationale. Voir *infra* chapitre IV.

mot « pileo » que l'auteur traduit par chapeau⁸⁰⁷, en référence aux nuages qui enveloppent fréquemment le sommet. Une part importante de l'entrée est cependant consacrée à citer, puis traduire l'*Historia naturalis Helvetiae curiosa* de Johann Jakob Wagner, qui aborde la description de la montagne. Le texte latin est d'abord recopié sur plus de six pages avant d'être traduit, « dem Teutschen Leser zu Liebe ».⁸⁰⁸ L'*Historia naturalis* de Wagner, qui constitue la majeure partie de l'entrée que la *Curieuse Orographia* consacre au Pilate, occupe ainsi une place prépondérante dans l'ouvrage, puisque l'auteur se contente de la reproduire en la rendant accessible à ses lecteurs. Wagner expose dans un premier temps les termes de la légende. Si quelqu'un jette de façon intentionnelle un objet dans le lac, un orage éclate alors. Inversement, si quelque chose parvient sans intention aucune dans le lac, rien ne se produit. Voulant s'en rendre compte par lui-même, il se rend sur les lieux le 15 juillet 1676. Il démystifie alors le Lac du Pilate, en commençant par souligner sa petite taille et en précisant que le lieu n'a rien d'effrayant. Tout ce qu'on y raconte n'est que superstition. Ici aussi la montagne s'efface derrière une réalité humaine : le Pilate est évoqué brièvement, mais c'est bien le lac qui est au centre des préoccupations du texte de Wagner. Dans la mesure où Gregorii reproduit son texte dans son propre ouvrage, le mont Pilate est également en retrait par rapport au lac dans la *Curieuse Orographia*. L'entrée consacrée au Glärnisch illustre de façon similaire l'importance du rapport à l'homme dans la considération du relief. Cette montagne est en effet décrite en fonction de deux réalités : les dangers qu'elle occasionne et les profits qu'il est possible d'en tirer. Le premier aspect est le plus développé. Un éboulement, survenu en 1594, est ainsi évoqué de même qu'un accident d'avalanche. Le texte se clôt par une phrase, qui signale qu'un côté de la montagne est fertile tandis que l'autre est très rocheux. Les deux réalités fréquemment évoquées – les dangers et les ressources – apparaissent une nouvelle fois côte à côte. Quant à l'entrée intitulée « der Glätscher in der Schweiz », elle témoigne certes d'un intérêt pour la curiosité que les glaciers représentent, mais elle ne se départit pas pour autant de la perspective pratique. Relativement bref, le texte ne peut s'arrêter qu'aux caractéristiques principales. Le lecteur apprend ainsi que les glaciers avancent, ce qui empêche de construire dans leur proximité immédiate. Ils peuvent par contre se

⁸⁰⁷ Le Gaffiot donne « pilleus, i m. » pour « piléus [sorte de bonnet phrygien en laine, dont on coiffait les esclaves qu'on affranchissait] ».

⁸⁰⁸ Johann Gottfried Gregorii (Melissantes), *Die curieuse Orographia, op. cit.*, p. 410.

révéler utiles pour conserver la viande ou en raison de l'eau qu'ils produisent, utilisée à des fins médicales. Ces aspects, fréquemment évoqués dans les textes du XVII^e siècle, se voient ainsi réactualisés dans cet ouvrage. En comparant cette littérature généraliste avec celle qui a été produite au siècle précédent, on peut constater qu'il n'y a pas d'évolution marquée. Si la place accordée aux Alpes se révèle quantitativement plus importante dans certains ouvrages, l'espace alpin reste à de rares exceptions considéré sous un angle pratique, qui met en évidence les rapports que l'homme entretient avec le relief.

2. La *Neue Erdbeschreibung* de Büsching

Cet ouvrage ayant pour objet une description géographique de l'ensemble de l'Europe, il convient de le considérer comme un texte de type généraliste, mais il accorde, en raison de son volume imposant, une place importante à la description de la Confédération.⁸⁰⁹ Büsching, qui a passé l'essentiel de sa vie dans la moitié nord de l'Allemagne, n'est pas un familier de l'espace helvétique et encore moins des régions montagneuses. Les près de quatre cents pages qu'il consacre à la Suisse sont dès lors une œuvre de compilation. L'auteur ne cache pas ses sources, qu'il cite occasionnellement, tel Johann Jakob Scheuchzer. La structure de l'ouvrage suit le plan classique en consacrant une partie à la Confédération selon un point de vue général, puis une seconde aux treize cantons, aux bailliages et aux alliés. La question des ressources et des voies de transit est également centrale dans cet ouvrage, qui se distingue néanmoins des précédents textes considérés en manifestant – notamment dans la description de la route du Gothard – un certain intérêt pour le paysage. Dans la partie qui traite de la Confédération en général, l'importance de l'élevage est abordée dès les premières pages, ce qui confirme son caractère central :

Die Viehzucht giebt den Einwohnern der sogenannten Bergländer die vornehmsten Nahrungsmittel, und ist sehr ansehnlich und einträglich, weil die Weide sowol in den Thälern, als auf den Alpen (mittlern Gegenden der hohen Berge,) ungemein gut ist. Die Berg- und Bauersleute ernähren sich hieselbst meistens mit Milchspeisen. Im Anfange des Sommers wird das Vieh auf die hohen Alpen getrieben, und daselbst von Leuten, die man Sennen nennet,

⁸⁰⁹ Anton Friderich Büsching, *Neue Erdbeschreibung. Eilfter Theil, welcher die Eidgenossenschaft samt den derselben zugewandten Orten enthält*, Schaffhausen, bey Benedikt Hurter, 1769.

gewartet, welche die Milch, Butter, Käse und Zieger (caseus secundarius) sammeln [...].⁸¹⁰

La suite du texte précise que le fromage suisse est apprécié à l'étranger, de même que les chevaux, mettant ainsi en évidence les biens d'exportation issus des alpages helvétiques. La partie consacrée aux treize cantons évoque également fréquemment la fertilité de certaines régions. Ainsi, en se référant à l'autorité de Scheuchzer, Büsching fait état de l'abondance de fruits, de lait et de fromage qui peut être produite dans le canton de Berne.⁸¹¹ Les régions très montagneuses ne sont pas mises à l'écart, l'auteur précisant dans sa description de la Vallée du Hasli que les alpages représentent d'importantes ressources en fourrage.⁸¹² Quant à la région de Grindelwald, elle accueille quatre mille cinq cents têtes de bétail de toutes sortes pendant l'été.⁸¹³ Le canton de Lucerne n'est pas en reste, les pâturages de l'Entlebuch, du Pilate et du Rigi étant qualifiés d'excellents.⁸¹⁴ Ce sont également plusieurs milliers de têtes de bétail qui peuvent passer l'été dans les Alpes du canton d'Uri et les fromages de la Vallée d'Urseren, située au pied du Gothard, sont renommés.⁸¹⁵ Des informations similaires sont données pour les régions d'Unterwald⁸¹⁶, de Glaris⁸¹⁷ et des Grisons.⁸¹⁸ Si le texte ne se distingue pas d'un point de vue thématique de ceux que nous avons considérés jusqu'à présent, il est néanmoins plus précis. Il décrit ainsi de façon détaillée la transhumance du bétail qui permet de gérer les ressources fourragères sur l'ensemble de l'année :

Die Berge haben schöne Weiden, und die schönen Thäler sind voll von den fruchtbarsten Wiesen, welche in einem Jahre vielfältigen Nutzen bringen. Denn im Frühlinge, wenn der Schnee weg ist, werden sie von dem Viehe überall abgeweidet, hernach wenn das Vieh auf die Alpen getrieben worden, wächst das Gras wieder, und wird währender Sommerszeit zweymal abgeschnitten. Wenn das Vieh im Herbste von den Alpen zurück kommt, findet es auf diesen Wiesen so lange sein Futter, bis sich der Schnee einstellt.⁸¹⁹

⁸¹⁰ Anton Friderich Büsching, *Neue Erdbeschreibung, op. cit.*, p. 8.

⁸¹¹ *Idem*, p. 60.

⁸¹² *Idem*, p. 92.

⁸¹³ *Idem*, p. 98.

⁸¹⁴ *Idem*, p. 110.

⁸¹⁵ *Idem*, p. 121.

⁸¹⁶ *Idem*, p. 136-137.

⁸¹⁷ *Idem*, p. 146.

⁸¹⁸ *Idem*, p. 272.

⁸¹⁹ *Idem*, p. 136.

L'intérêt pour les questions de transit est également visible au sein du texte qui mentionne fréquemment les cols dans les chapitres qui traitent de la région correspondante. On apprend ainsi lorsque le texte décrit la Vallée du Rheinwald que le col du Splügen est un col difficile.⁸²⁰ Le même adjectif « starck »⁸²¹ est utilisé pour qualifier le col du Gd St-Bernard, qui passe par une montagne désignée comme pénible.⁸²² La plupart des grands cols valaisans sont mentionnés dans un paragraphe, qui donne quelques détails à leur sujet. Si une utilisation aussi bien estivale qu'hivernale est mentionnée pour le Gd St-Bernard, il n'en va pas de même du col de la Gemmi. Le chemin qui est taillé dans les falaises situées au-dessus du village de Loèche-les-Bains est décrit comme raide, étroit et en conséquence effrayant. Le texte ne tait cependant pas les améliorations qui lui ont été apportées en traçant un chemin plus large à l'aide d'explosifs. Depuis, il peut être fréquenté de façon « sûre » et « confortable ».⁸²³ Pour le Valais, le texte de Büsching mentionne encore les cols du Grimsel, de la Furka et, plus loin, deux cols qui relient la Vallée de Saas au duché de Milan : l'Antronapass (2838m) et le Monte Moro (2870m). En ce qui concerne les Grisons, les cols du Julier, de la Maloja et du Septimer figurent également dans le texte.⁸²⁴ Si ces mentions attestent de l'importance accordée aux lieux de passage, la description de Grindelwald nomme également des montagnes qui ne présentent pas cette particularité comme le Schreckhorn (4078m), le Wetterhorn (3692m), le « Viescherhorn », soit le Grosses Fiescherhorn (4048m), le Mättenberg (3104m), l'Eiger (3970m), le « Nadel », qui désigne vraisemblablement le Finsteraarhorn (4273m) et la Jungfrau (4158m), « entre autres » précise le texte.⁸²⁵ La région de Grindelwald n'est pas abordée selon un point de vue strictement utilitaire : l'environnement est mentionné de façon précise. A l'exception du Mönch (4107m), les grandes montagnes qui se trouvent au-dessus du village sont toutes nommées.

⁸²⁰ « Der vornehmste Ort ist Splügen, lat. Speluga, ein Flecken am hintern Rhein, am Fusse des Splügen-Bergs [...], über welchen ein starker Pass nach Italien geht. » *Idem*, p. 291.

⁸²¹ Rappelons que l'adjectif « stark » qui signifie aujourd'hui « fort », « puissant » ou « gros » avait un champ sémantique plus large à l'époque et pouvait également signifier « difficile ».

⁸²² « Von [der Pfarre S. Petersburg] hat man noch 3 Stunden Weges bis oben auf den grossen St. Bernhardsberg, welcher mühsam zu besteigen, und niemals ohne Schnee ist, über welchen aber doch so wohl des Winters als des Sommers ein starker Pass ins Herzogthum Aosta oder Augstthal geht. ». *Idem*, p. 344-345.

⁸²³ *Idem*, p. 334. Dans le texte, ces travaux sont datés de 1736. Ils ont en réalité été conduits entre 1739 et 1743, notamment par des mineurs venus du Tirol.

⁸²⁴ *Idem*, p. 294.

⁸²⁵ *Idem*, p. 98.

Jusqu'ici, les informations qui figurent dans la *Neue Erdbeschreibung* sont plus précises, mais ne se distinguent que peu des autres descriptions du monde qui abordent la Confédération, les aspects utilitaires restant prépondérants. La description de la route qui conduit au Gothard fait cependant exception. Alors qu'il décrit le canton d'Uri, en précisant qu'il est très montagneux, Büsching en arrive à la mention du Gothard :

Die Berge sind oben beständig mit Schnee und Eis bedeckt. Der höchste unter denselben, ja der höchste Berg in Helvetien und ganz Europa, ist der St. Gotthardsberg, welcher bey dem Wirthshause am Stäg genannt, seinen Anfang nimmt ; denn von hier aus geht eine einzige schöne Strasse fast allezeit in die Höhe 8 Stunden lang in einem fort, bis oben auf den Gotthardt.⁸²⁶

L'utilisation du qualificatif « schön » appliqué à la route qui mène au col n'est pas anodin dans des ouvrages de ce type, du moment que les descriptions qu'ils contiennent sont généralement neutres. Le texte continue sur le même ton : les ponts sont également « jolis » et la Reuss coule tantôt sur la gauche, tantôt sur la droite en fonction du tracé suivi par le chemin. Ces lignes consacrées au Gothard ne sont pas candides pour autant ; si le chemin est assez sûr pour être fréquenté à cheval et même « au besoin » par une calèche, il présente néanmoins des dangers, notamment en hiver en raison des avalanches. Sans se départir des aspects pratiques, l'usage de l'adjectif « beau » témoigne d'un intérêt paysager, qui sera confirmé quelques lignes plus bas : « Hin und wieder sieht man sehr schöne Wasserfälle, welche theils von der Rüss, theils von den kleinen von den Bergen herabfallenden Wassern gemacht werden. »⁸²⁷ Cette perspective, qui peut être considérée comme originale dans une description du monde, n'est cependant pas l'œuvre de l'auteur, mais relève bien de la nature des sources utilisées. Dans la description de l'Urserental, situé au pied du Gothard, Büsching mentionne le « célèbre Joh. Jacob Scheuchzer » en notant qu'il est possible de trouver dans ses « Bergreisen » la distance qui sépare Hospental du sommet du col, le savant ayant pris soin de la mesurer. Les aspects paysagers rapportés au sujet de la route qui conduit au Gothard ne sont ainsi pas tirés d'une description géographique, mais bien d'un récit viatique, qui influence ainsi le contenu de la *Neue Erdbeschreibung* en introduisant des notions esthétiques usuellement absentes dans les ouvrages géographiques de ce type. Scheuchzer n'est cependant pas la seule source utilisée. Büsching, qui a vraisemblablement consulté l'édition des *Itinera*

⁸²⁶ *Idem*, p. 119.

⁸²⁷ *Ibidem*.

élaborée par Johann Georg Sulzer, cite également – cette fois sans le préciser – le récit de voyage de ce dernier⁸²⁸ alors qu'il aborde ultérieurement l'Urserental :

In diesem Thale und denen daselbst stehenden Bergen wachsen weder Bäume noch Stauden, ausser dass bey dem Dorfe An der Matt [...]. Es müssen also die Einwohner alles Banholz mit Mühe und Kosten von Gestinen und noch tiefer liegenden Orten herauf holen : zum brennen aber brauchen sie die Alprose (Rosa alpina Chamaerhododendros alpina serpili folia,) und Breusch, welches eine Art von Erica ist.⁸²⁹

Ce texte de Büsching témoigne de la diversité des sources utilisées. Si les impressions paysagères de la montée au Gothard sont à rapprocher des récits de Scheuchzer, la description du Pass dil Segnas dans les Grisons est reprise mot pour mot du texte des *Itinera* : « Der südliche Theil [du col] ist zwar schwer, jedoch noch leichter, als der nordliche, zu besteigen ».⁸³⁰ Les sources viatiques ne sont cependant pas les seules convoquées comme on peut le constater dans la description du Valais, qui se réfère encore au texte élaboré pour la *Cosmographia* de Münster lorsqu'il est question de la fertilité extraordinaire du pays : les récoltes ont lieu de mai à octobre ; le Bas-Valais contient plus de fruits d'hiver que le Haut-Valais, où poussent inversement plus de fruits d'été. Quant à la liste de fruits, elle ne saurait manquer : « Aepfel, Birnen, Pflaumen, Kirschen, Kastanien, Maulbeeren, Nüsse rc. und um Sitten, Siders und Grundis auch Mandeln, Feigen, Granaten und andere edle Früchte, an welchen Orten man auch vielen und guten Safran bauet ».⁸³¹ Comme les autres ouvrages abordés précédemment, le texte de Büsching ne livre pas d'informations originales, mais l'auteur a puisé dans un ensemble de sources plus important. La *Neue Erdbeschreibung* ne se contente ainsi pas d'être plus précise et plus complète, elle livre également des perspectives différentes sur l'espace alpin, conditionées par la nature viatique d'une partie des ouvrages consultés lors de son élaboration.

⁸²⁸ Voir *infra* chapitre IV.

⁸²⁹ Anton Friderich Büsching, *Neue Erdbeschreibung*, *op. cit.*, p. 126. Le passage qui a servi de source se trouve dans Johann Georg Sulzer, *Beschreibung der Merckwürdigkeiten*, *op. cit.*, p. 47.

⁸³⁰ Anton Friderich Büsching, *Neue Erdbeschreibung*, *op. cit.*, p. 288.

⁸³¹ *Idem*, p. 335.

II. LES DESCRIPTIONS DE LA CONFÉDÉRATION

Les ouvrages de cette catégorie, bien que moins généralistes que les précédents, accordent une place variable à l'arc alpin. Si la Confédération est traitée dans le détail, l'absence de frontières nettes entre savoir géographique et historique a pour conséquence une mixité du contenu, les auteurs s'étendant parfois davantage sur l'un ou l'autre de ces objets. Les titres qui se consacrent presque exclusivement aux faits historiques ne sont cependant pas dénués d'intérêt dans la mesure où les informations géographiques qui y sont transmises peuvent être considérées comme importantes aux yeux des auteurs, du moment qu'elles apparaissent au sein d'un discours qui ne leur est pas spécifiquement consacré. De nombreux textes abordent cependant l'espace alpin helvétique de façon plus détaillée. Ces ouvrages à caractère géographique plus prononcé que les textes axés sur les événements historiques sont construits selon la structure habituelle : une partie générale est consacrée aux différents aspects caractéristiques de la Confédération avant d'aborder plus précisément l'ensemble des cantons, des sujets, des alliés et, finalement, des sujets des alliés. Il convient néanmoins de définir comment cette littérature géographique du XVIII^e siècle s'est constituée : si l'apport du savoir ancien n'est pas négligeable, les éléments nouvellement intégrés doivent être identifiés. La comparaison de différentes éditions et l'étude du discours, parfois réflexif, de certains auteurs permet d'évaluer la place du savoir géographique sur la Confédération aussi bien d'un point de vue synchronique que diachronique.

1. Les textes centrés sur des aspects historiques ou politiques

Avant d'aborder les textes qui accordent une place plus importante à l'espace alpin, il semble intéressant de regarder quelles informations sont susceptibles d'apparaître chez des auteurs qui adoptent une perspective historique. Charles Guillaume Loys de Bochat (1695-1754) consacre un ouvrage de trois tomes à la Confédération, centré sur des questions historiques comme l'indique le titre : *Mémoires critiques pour servir d'Éclaircissemens sur divers Points de l'Histoire ancienne de la Suisse, et sur les monumens d'Antiquité qui la concernent ; avec une nouvelle Carte de la Suisse Ancienne*.⁸³² Si l'ensemble n'aborde pas l'arc alpin, on

⁸³² Charles Guillaume Loys de Bochat, *Mémoires critiques pour servir d'Éclaircissemens sur divers Points de l'Histoire ancienne de la Suisse, et sur les monumens d'Antiquité qui la concernent ; avec une nouvelle Carte de la Suisse Ancienne*, Lausanne, chez Marc-Michel Bousquet & Compagnie, 1747-1749.

trouve néanmoins quelques remarques intéressantes dans le premier volume, qui contient un mémoire au sujet de questions toponymiques. L'auteur, qui soutient qu'un très grand nombre de noms de lieux sont d'origine celte, mentionne quelques sommets et quelques lieux alpins : « La Dole », « Suchet », « Letsch », « Bellalp », « Gemmi ». Si les deux premiers sont des sommets jurassiens, les trois derniers sont bien alpins. « Letsch » désigne le Lötschental ou le Lötschepass⁸³³ et « Bellalp » un alpage situé au nord de Brig.⁸³⁴ L'auteur rapproche le nom de Letsch d'un mot celte qui signifierait « rocher » et celui de Bellalp à l'expression, « Tête des Alpes, ou Montagne qui domine ». ⁸³⁵ Indépendamment du caractère fantaisiste de ces étymologies celtes⁸³⁶, le raisonnement effectué par Loys de Bochat au sujet du toponyme « Gemmi » présente de l'intérêt, car il a pour but de réviser une explication qui circulait dans la littérature jusqu'alors :

J'ai choisi entr'autres ce nom de Gemmi, pour en donner une explication un peu plus satisfaisante, que le jeu de mots rapporté comme tel par Simler, mais copié très sérieusement par Plantin & d'autres « Cette Montagne (ont-ils dit) est fort escarpée, & la pente en est fort roide ; ce qui fait croire qu'on l'a appelée Gemmi, parce qu'elle fait gémir ceux qui y passent[»].⁸³⁷

Loys de Bochat propose alors une étymologie celte, construite sur un mot « cam & Gam », qui signifierait « toute chose courbe ». ⁸³⁸ Cette particularité est ensuite rattachée au chemin, construit dans la paroi :

Le chemin, qu'il a falu faire extrêmement tortueux, pour pouvoir grimper au haut de cette Montagne, par laquelle on est obligé de passer, quand on veut aller

⁸³³ C'est aussi le nom utilisé dans *L'Etat et les délices de la Suisse* : « Au-dessous de Raren est le Village de Gestilen, Unter Gestilen, Castellio inferior [Niedergesteln] [...]. Derrière Gestilen, dans la montagne, est la Vallée de Letsch, où l'on trouve un chemin, pour traverser la montagne & aller à Kandersteg, dans la Vallée de Frutigen ». *L'Etat et les délices de la Suisse*, Amsterdam, chez les Wetsteins et Smith, 1730, t. IV, p. 186.

⁸³⁴ L'alpage porte le nom de Bäll sur la carte nationale. Belalp désigne actuellement le village qui s'est construit aux abords de la station supérieure du téléphérique qui part de Blatten, Cf. Carte nationale de la Suisse 1269 Aletschgletscher, année 2005, et Atlas topographique de la Suisse (Atlas Siegfried) 469 Aletschgletscher, année 1935. Sur la carte Dufour, l'alpage dont parle Loys de Bochat est bien nommé Bell Alp, Cf. Topographische Karte der Schweiz, Blatt XVIII, année 1854 avec ajouts de 1866 et 1876.

⁸³⁵ Loys de Bochat, *Mémoires critiques*, op. cit., t. I, p. 171.

⁸³⁶ L'apport celte à la toponymie est relativement restreint. Il comprend certains noms en -dunum ou -durum : Eburodunum (Yverdon), Salodurum (Soleure), Vitudurum (Winterthur). On consultera à ce sujet le *Dictionnaire toponymique des communes suisses*, Andres Kristol (dir.), Frauenfeld, Huber, 2005.

⁸³⁷ Loys de Bochat, *Mémoires critiques*, op. cit., t. I, p. 171.

⁸³⁸ *Ibidem*.

en droiture des Bains de Leuck du côté de Berne, est bien indiqué par cette dénomination.⁸³⁹

Si l'étymologie celte n'est pas plus pertinente que le jeu de mot, la thèse défendue par Loys de Bochat est en revanche intéressante du point de vue des représentations du lieu. Alors que le jeu de mot donnait une image pénible du passage puisqu'il se fondait sur l'expérience difficile des voyageurs, qui gémissaient en franchissant le col, l'explication celte se base sur une perception plus neutre de l'espace. Le caractère abrupt du col de la Gemmi est également présent dans cette version, le chemin devant être construit en lacets, mais l'étymologie est rattachée à une réalité géographique et non à une expérience viatique difficile. Ce texte, consacré en grande part à l'Histoire romaine de la Confédération, livre ainsi une image très neutre de la Gemmi.

Un autre ouvrage historique aborde néanmoins quelques aspects de l'espace alpin : la *Relazione del paese de' svizzeri...* du diplomate vénitien Vendramino Bianchi (1667-1738).⁸⁴⁰ Le texte, paru à Venise pour sa première édition, a été traduit en anglais en 1710 avant d'être réédité dans une version italienne à Venise en 1719. Bianchi, qui a séjourné un peu plus de deux ans à Coire et à Zurich, accorde une place particulière dans son ouvrage aux Grisons. Son texte est en revanche moins détaillé en ce qui concerne le Valais. Selon l'usage, Bianchi commence par traiter de la Suisse d'un point de vue général avant de s'arrêter aux cantons en particulier. Les informations qu'on peut relever dans la première partie au sujet des Alpes ne se distinguent pas de celles qui se trouvent dans les ouvrages parus au siècle précédent. Les thématiques abordées sont en ce sens très conventionnelles : on apprend ainsi que la Suisse est « il paese più alto in tutta questa bella parte del Mondo ». ⁸⁴¹ L'auteur avance comme preuve le froid qui y règne et la quantité importante de fleuves qui prennent leurs sources dans les montagnes helvétiques. Les remarques qui portent sur l'évaluation des ressources et sur les habitants de la Confédération ne contiennent pas d'informations originales. Le pays, partiellement âpre et partiellement fertile, permet de produire du vin, de fabriquer des produits laitiers et

⁸³⁹ *Ibidem*.

⁸⁴⁰ L'édition italienne est publiée sous un pseudonyme. *Relazione del paese de' Svizzeri, e loro alleati d'Arminio Dannebuchi*, Venezia, presso Andrea Poletti, 1708. Pour l'édition anglaise : Vendramino Bianchi, *An Account of Switzerland, and the Grisons : as also of the Valesians, Geneva, the Forest-Towns, and their other allies*, London, Printed for J. Knapton, at the Crown in St. Paul's Church-yard, 1710. La réédition italienne est restée publiée sous le pseudonyme : *Relazione del paese de' Svizzeri, e Griggioni, e loro aleati di Arminio Dannebuchi. Seconda impressione riveduta, e ricorretta dall'Autore*, Venezia, presso Andrea Poletti, 1719.

⁸⁴¹ Vendramino Bianchi, *Relazione del paese de' Svizzeri*, *op. cit.*, 1708, p. 1-2.

d'entretenir du bétail, mais le grain n'est en revanche pas disponible en quantité importante. Quant à la population, elle est accoutumée à l'exercice des armes, au soleil, à la neige et à la fatigue.⁸⁴² Cette première partie n'accorde que peu de place à l'espace alpin : l'altitude élevée du pays est reconnue comme une particularité importante, comme en témoigne sa mention dans les premières pages du texte, mais Bianchi n'y consacre pas de développement particulier.

2. Les différentes éditions des *Délices de la Suisse*

Si les *Délices de la Suisse* de Ruchat ont déjà été abordés précédemment pour mettre en évidence une relation de continuité entre les textes du XVI^e siècle et le discours géographique ultérieur⁸⁴³, la place réservée aux Alpes dans ce texte du XVIII^e siècle n'a cependant pas été évaluée. Les *Délices* présentent en effet un intérêt au-delà de leur rôle de transmission et de réactualisation d'un savoir ancien. Il convient dès lors d'observer quelles informations sur l'espace alpin sont exposées dans cet ouvrage. Son histoire éditoriale, faite de plusieurs rééditions, permet également d'observer comment les Alpes sont traitées au sein d'un même texte, remodelé à plusieurs reprises entre 1714 et 1778. Si le texte de Ruchat n'est pas réédité en tant que tel, il servira de base à la constitution d'un autre ouvrage, *L'Etat et les délices de la Suisse*, initialement publié en 1730. Ce texte sera en revanche réédité et remanié à différentes reprises en 1764, 1776 et 1778.⁸⁴⁴ Si on considère l'ensemble de ces éditions, on peut constater que l'édition de 1764 présente quelques changements par rapport à celle de 1730. Un tri s'effectue au niveau des éléments fabuleux ; deux chapitres consacrés respectivement aux dragons et aux géants – absents chez Ruchat, mais ajoutés dans *L'Etat et les Délices...* de 1730 – sont ainsi supprimés. Cette nouvelle édition apporte également quelques compléments, notamment en faisant usage de la littérature parue entre-temps. Les éditions de 1764 et 1776 sont

⁸⁴² *Idem*, p. 7-10.

⁸⁴³ Cf. *infra* chapitre I.

⁸⁴⁴ Citons l'ensemble de ces éditions : *L'Etat et les délices de la Suisse, en forme de relation critique, par plusieurs auteurs célèbres*, Amsterdam, Chez les Wetsteins et Smith, 1730, 4 vol. Cette version est réalisée par plusieurs auteurs, dont Johann Georg Altmann (1695-1758). *L'Etat et les délices de la Suisse, ou description helvétique historique et géographique, nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée, par plusieurs auteurs célèbres*, Basle, Chez Emanuel Tourneisen, 1764, 4 vol. *Etat et délices de la Suisse, ou description historique et géographique des XIII. cantons suisses et de leurs alliés. Nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée, par plusieurs auteurs célèbres*, Basle, Chez Emanuel Tourneisen, 1776, 4 vol. *Etat et délices de la Suisse. Ou description historique et géographique des treize cantons suisses et de leurs alliés. Nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée par plusieurs auteurs célèbres*, Neuchâtel, Chez Samuel Fauche Imprimeur Libraire du Roi, 1778, 2 vol.

semblables, même si la pagination diffère. L'édition de 1778 est quant à elle plus profondément remaniée dans la mesure où elle intègre de larges extraits du *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*⁸⁴⁵ de Vincenz Bernhard von Tschärner (1728-1778), collaborateur de l'*Encyclopédie d'Yverdon*. Des pages entières sont ainsi citées mot pour mot : la nouvelle mouture présente côte à côte l'ancien texte de Ruchat et le texte contemporain de Tschärner.⁸⁴⁶ Ces différentes reprises témoignent du succès des *Délices*, le texte étant même disponible dans une traduction allemande.⁸⁴⁷

Alors que nous avons constaté que les descriptions de la Confédération parues au XVII^e siècle considéraient dans la plupart des cas les Alpes par rapport à l'homme et non en tant qu'espace en lui-même digne d'intérêt,⁸⁴⁸ il semble intéressant de considérer les descriptions géographiques parues au XVIII^e siècle en cherchant d'éventuelles modifications de cette perception. On constate cependant que les sources des XVII^e et XVIII^e siècles sont toujours influencées par des publications plus anciennes⁸⁴⁹, comme la *Cosmographia* de Münster. Les textes du XVII^e siècle intégraient en revanche également des éléments nouveaux – comme l'avancée des glaciers – fait qui témoigne d'une mixité de la production géographique qui mêle informations anciennes et nouvelles. Il appartient dès lors de considérer attentivement les différentes éditions des *Délices* pour identifier la nature des informations présentes dans l'édition originale de 1714. Au vu de l'histoire éditoriale particulière de ce texte, il peut aussi se révéler intéressant de considérer dans quelle mesure les parties qui traitent des Alpes évoluent au fil des éditions.

⁸⁴⁵ Vincenz Bernhard von Tschärner ; Gottlieb Emanuel von Haller, *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, Neuchâtel, Chez J.P. Jeanrenaud & Compagnie, 1775. Le dictionnaire est réédité en 1776 et 1777.

⁸⁴⁶ Pour plus de détails sur ces différentes éditions et sur les apports du texte de Tschärner à cette dernière version des *Délices...*, on se reportera à mon article « Regards savants sur l'agriculture de montagne au XVIII^e siècle. Idéalisation et description objective », in *De la théorie à l'action. Les savoirs et leur mise en œuvre au siècle des Lumières. Actes du Colloque international de Neuchâtel, 10-12 décembre 2009*, Valérie Kobi (éd.), Genève, Slatkine, 2011, p. 135-149.

⁸⁴⁷ *Über das Interessanteste der Schweiz. Aus dem Französischen frey übersetzt, - berichtet und vermehrt*, Leipzig, in der Weygandschen Buchhandlung, 1777. « Man wird freilich die Delices de la Suisse in dieser deutschen Uebersetzung ganz umgearbeitet und geändert finden. Bald habe ich frey übersezet ; – bald nur das Wesentlichste und Interessanteste für allerley Arten von Leser geliefert [...] », *op. cit.*, « Worrede » sans pagination.

⁸⁴⁸ Cf. *infra* chapitre II.

⁸⁴⁹ Cf. *infra* chapitres I et II.

Ruchat suit dans ces *Délices* la structure usuelle des descriptions géographiques en commençant par les considérations d'ordre général. Un chapitre de cette partie aborde le relief : « Des Alpes & des Montagnes de la Suisse en général ». Le texte utilise comme point de départ la situation particulière de la Suisse au cœur de l'Europe :

[...] la *Suisse* est sans contredit le Pays le plus élevé & le mieux remparé de toute l'*Europe*. Ses Fortifications ne sont pas l'ouvrage de la force & de l'adresse des hommes ; elle les doit à la Nature seule, qui semble avoir voulu separer les *Suisses* de leur voisins, & les mettre à couvert de leurs insultes.⁸⁵⁰

Partant de cette notion de séparation, Ruchat commence par parler brièvement du Jura, qui marque la frontière avec la Franche-Comté, mais c'est bien entendu surtout des Alpes dont il est question dans ce chapitre. La description de l'étendue géographique du relief alpin ne constitue cependant de loin pas la partie la plus importante du texte – Ruchat règle la question en quelques pages – mais ce sont bien les Alpes en relation avec les pratiques humaines qui sont abordées dans le détail. Ce point de vue laisse peu de place à la description du milieu, mais accorde de l'importance à la mention des pratiques en usage pour faire face aux différents dangers alpins. Ce chapitre composé par Ruchat sera repris dans *L'Etat et les Délices de la Suisse* en 1730 sans que des modifications notables n'y soient apportées.

Le texte de Ruchat est cependant bien plus qu'une compilation d'informations anciennes : l'ouvrage possède bien son identité propre. Le titre même étant un programme à lui seul, il impose à l'auteur d'adopter une perspective de mise en valeur de son objet : les Alpes, qui sont abordées dès le début de l'ouvrage comme un élément essentiel de la Confédération, ne sauraient dès lors constituer une exception et doivent faire l'objet d'une présentation aussi flatteuse que possible. Il n'est cependant pas possible de passer sous silence les différents aspects négatifs qui sont liés à l'espace alpin, ce qui conduit l'auteur à nuancer son propos en construisant son texte à partir de deux points de vue opposés.

A la vérité si l'on considère les Alpes du côté de leur hauteur prodigieuse, de leurs neiges éternelles, & de l'incommodité & de la rudesse des chemins qu'on y trouve, il n'y a pas beaucoup de délices à espérer. Mais si l'on considère d'autre

⁸⁵⁰ Abraham Ruchat, *op. cit.*, t. I, p. 16-17.

côté qu'elles sont un puissant rempart à la Suisse contre les insultes de ses voisins ; si l'on fait attention encore à ce grand nombre de Lacs, de Rivières grandes & petites, & de Fontaines, qui en découlent, à la grande quantité d'excellentes Herbes médicinales qu'on y trouve [...] aux excellents Pâturages qu'elles fournissent pour le bétail, à la grande quantité de gibier de tout sorte, [...], aux métaux qu'elles cachent dans leurs veines, enfin à mille raretés & curiosités de la nature qu'on y trouve ; il est certain qu'elles le disputeront, pour l'agrément, avec bien des païs unis qu'il y a dans le monde.⁸⁵¹

Le balancement entre les pôles positif et négatif se poursuit dans la suite du paragraphe consacré aux montagnes : sitôt qu'un des aspects prédomine, l'autre est évoqué et vient contrebalancer l'idée que le lecteur se faisait. Alors que l'accumulation des éléments favorables donnait une image aussi bien utile qu'agréable du milieu, l'auteur poursuit en mentionnant les dangers auxquels le voyageur est exposé. La transition semble d'autant plus abrupte qu'elle n'est pas rédigée : seul le changement de paragraphe vient la matérialiser. Le texte est également construit sur l'accumulation d'éléments, négatifs voire dramatiques cette fois-ci, qui sont exposés sur une douzaine de pages. L'auteur n'en reste cependant pas là : il ne souhaite pas « quitt[er] » « cette matière » sans aborder les bienfaits de l'eau des glaciers. L'ensemble laisse cependant une image bien peu susceptible de coller avec le titre du livre, problème dont l'auteur de ces lignes est bien conscient :

Jusques ici nous n'avons considéré les Alpes que du mauvais côté ; & je m'imagine que plus d'un lecteur ne manquera pas de dire, après ce qu'il vint de voir sont-ce donc là les Délices qu'on nous faisoit esperer ? Mais il faut changer seulement d'objet, & considérer nos Montagnes par leur beau côté, par les avantages qu'on en retire, & par mille belles choses qu'on y rencontre.⁸⁵²

La mention n'est que partiellement vraie puisque des aspects positifs ont bien été mentionnés, mais cette remarque réflexive des *Délices* témoigne de la nécessaire mise en évidence de ce « beau côté », pour que le texte concorde avec les attentes du lecteur – et de l'éditeur.⁸⁵³ Ces quelques lignes ne font cependant pas que dévoiler les intentions de l'auteur, mais elles témoignent également d'une vision plus globale de l'espace alpin, qui n'est pas ici réduit à la perspective utilitariste fréquemment considérée. Le « beau côté » des Alpes est aussi bien constitué des « avantages » que l'on peut y trouver que des

⁸⁵¹ Abraham Ruchat, *Les Délices de la Suisse*, op. cit., t. I, p. 21-22. *L'Etat et les Délices de la Suisse*, op. cit., 1730, p. 29-30.

⁸⁵² Abraham Ruchat, *Les Délices de la Suisse*, op. cit., t. I, p. 35. *L'Etat et les Délices de la Suisse*, op. cit., 1730, p. 44.

⁸⁵³ D'autres *Délices* avaient déjà paru chez l'éditeur Pieter van der Aa : James Beeverell, *Les Délices de la Grand'Bretagne, & de l'Irlande*, Leide, chez Pierre vander Aa, 1707 ainsi que Juan Alvarez de Colmenar, *Les Délices de l'Espagne et du Portugal*, Leide, chez Pierre vander Aa, 1707.

« milles belles choses » qui peuvent y être observées. Les aspects brièvement évoqués au début du chapitre sont alors développés : « puissant rempart », « gras paturages » assez vastes pour nourrir d'importantes quantités de bétail, réserve de chasse et de plantes médicinales, les Alpes sont de nouveau présentées dans un premier temps en fonction de leurs aspects utilitaires. Un nouveau paragraphe aborde cependant la notion du beau :

Que diray-je plus à la louange de nos montagnes ? La Nature leur a été si libérale, que non contente de les pourvoir de ce qui est nécessaire pour l'entretien de la vie & pour la conservation de la santé, elle y a parsemé je ne sai combien de merveilles, qui font plaisir aux yeux, & qui donnent de l'admiration à l'ésprit.⁸⁵⁴

Les « merveilles » dont il est question dans la suite du texte sont les « cristaux » et les « pierres d'une substance singulière, avec des figures variées à l'infini : [...] où l'on void les figures de poissons petrifiez, & que l'on croid être des restes du Deluge ».⁸⁵⁵ Ruchat cite scrupuleusement sa source d'information : « l'illustre M. Scheuchzer ». Il ne manque pas de signaler le cabinet du savant zurichois et de reproduire les gravures des cristaux « merveilleux » et des cristaux « avec figures » que l'on trouve dans les *Seltsamer Natur-Geschichten*.⁸⁵⁶ Ruchat utilise ici des sources contemporaines à la parution de son texte : la notion de beauté appliquée au relief alpin est influencée par les écrits et l'activité naturaliste de Scheuchzer, ses travaux trouvant un écho dans les *Délices*. Alors que les sources des XVI^e et XVII^e siècles, tels que les ouvrages de Münster, de Wagner ou de Cysat – tous cités par Ruchat – donnaient au texte une patine ancienne, l'apport de Scheuchzer fait des *Délices* un ouvrage mixte avant même qu'il ne soit retravaillé dans les éditions ultérieures. Cette diversité temporelle des sources convoquées est ainsi visible dans les différents points de vue adoptés lorsqu'il est question du relief. Les Alpes en tant que ressources restent cependant une thématique centrale plus fréquemment abordée que la question des beautés qu'on peut y observer. C'est notamment le cas dans la première partie de *L'Etat et les Délices* de 1730. Si le chapitre qui concerne les montagnes de Suisse est très semblable au texte de Ruchat, celui qui traite des lacs et des rivières est remanié⁸⁵⁷ tandis qu'un chapitre sur « l'air & la nature du terroir de la Suisse » est déplacé. La

⁸⁵⁴ Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, t. I, p. 45. *L'Etat et les Délices de la Suisse*, *op. cit.*, t. I, p. 57.

⁸⁵⁵ *Ibidem*.

⁸⁵⁶ Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweizerlands. Dritter Theil*, Zürich, In Verlegung des Authoris, 1708, Tab. II et III. L'illustration paraît également dans les *Itinera*.

⁸⁵⁷ Chez Ruchat, il s'agissait de deux chapitres séparés.

question de la fertilité ne concerne pas uniquement les Alpes : on apprend ainsi que l'abondance d'eau que l'on trouve dans la Confédération permet de « mettre sous l'eau » les champs « toutes les fois que le Paysan le juge nécessaire ». ⁸⁵⁸ La question de l'approvisionnement de la population étant essentielle, il n'est pas surprenant de constater avec quelle fréquence la fertilité du terrain est évoquée lorsqu'il est question des Alpes. L'intérêt utilitaire ne s'exprime ainsi pas d'une façon particulière dans la description de l'arc alpin, puisqu'il est également présent lorsque d'autres thématiques sont traitées, mais il conditionne néanmoins sa perception. Dans le chapitre consacré au terroir, le texte insiste sur la présence de bons pâturages :

On y voit croître du bled dans quelques endroits, ou l'on diroit que la pente est trop rapide, pour qu'un homme y pût grimper, & l'air trop froid, pour y laisser mûrir le Grain. Ces montagnes abondent en Bestiaux, aussi bien qu'en Gibier de toutes sortes ; & il n'y en a pas une de celles ou les Troupeaux peuvent paître, qui n'ait des Fontaines & assés souvent des Lacs, & des Plaines fort étenduës, quoique de loin elles paroissent aller beaucoup en pente. ⁸⁵⁹

On reconnaît sans peine les arguments maintes fois répétés qui mettent en évidence la richesse utilitaire des Alpes, tandis que les beautés et les curiosités sont évoquées bien moins fréquemment. Le premier bilan que l'on peut tirer de cette partie générale sur la Confédération est contrasté : les aspects esthétiques et les particularités dignes d'intérêt sont mentionnées, mais les questions pratiques prédominent. L'espace alpin ne fait pas l'objet d'un intérêt général, seuls certains éléments étant susceptibles d'attirer l'attention. Ainsi, les sources des rivières, particularités déjà mentionnées dans les textes du XVII^e siècle, sont des éléments considérés comme assez importants pour qu'ils soient mentionnés, mais l'intérêt de l'auteur ne s'étend pas à l'ensemble de l'environnement alpin : lorsqu'il est question de la source de l'Hinterrhein, Ruchat mentionne « une glacière » située « au dessus d'une montagne affreuse, nommée par ironie, *Paradis* ». ⁸⁶⁰

Après avoir considéré la partie qui traite de la Confédération en général, il convient de s'arrêter aux descriptions particulières des cantons, qui sont également

⁸⁵⁸ *L'Etat et les Délices de la Suisse*, 1730, t. I, p. 68. Cette information ne se trouve pas chez Ruchat.

⁸⁵⁹ *Idem*, t. I, p. 113. Cette information ne se trouve pas chez Ruchat.

⁸⁶⁰ Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, t. I, p. 57. *L'Etat et les Délices*, *op. cit.*, 1730, t. I, p. 62. Ruchat répète la même information dans le chapitre consacré aux Grisons : « C'est là que le Mont de l'Oiseau, Vogelberg, Colme del Ocello, ou S. Bernardin, est couvert de glaces éternelles, ou glacières, de 2. lieuës de long, d'où sortent divers ruisseaux, au-dessous d'un endroit sauvage, (qu'on nomme Paradis, apparemment par ironie) qui tous se jettent dans un lit profond, & forment le Haut-Rhin », *Les Délices*, *op. cit.*, t. IV, p. 599.

susceptibles de contenir des informations au sujet des Alpes. Les aspects utilitaires continuent à être régulièrement évoqués : les thématiques agricoles et les voies de transit restent au centre des préoccupations. Citons à titre d'exemple deux passages tirés du chapitre qui traite du canton d'Uri. Lorsque Ruchat aborde ses « curiosités naturelles », il ne manque pas de noter la présence des montagnes. La constatation est d'emblée liée à la question du rendement agricole :

Tout le canton d'Uri est renfermé entre de hautes montagnes, & bien-qu'il soit plus avant dans les Alpes que ses voisins, cependant il est plus fertile qu'eux, & les fruits y sont plutôt meurs, tant à cause du vent chaud dont j'ai parlé ci-dessus, qu'à cause de la reverberation des rayons du Soleil, qui sont concentrez dans ces vallons étroits, & qui y causent quelquefois en été une chaleur insupportable.⁸⁶¹

Les avantages et inconvénients de l'environnement alpin sont appréhendés de façon équilibrée : la chaleur bénéfique aux productions horticoles n'est pas unilatéralement présentée comme un bienfait. Plus loin, lorsqu'il est question de l'Urserental, Ruchat évoque les trois cols qui permettent de passer en Italie, dans le Valais et dans les Grisons, attestant ainsi d'une perception utilitaire de l'espace géographique. Le texte ne s'arrête cependant pas à de telles considérations. D'autres éléments, dignes d'intérêt sont également mentionnés au sein des descriptions particulières des cantons. Lorsqu'il est question des abords de la ville de Lucerne, Ruchat mentionne le célèbre Pilate et son lac auxquels il accorde un peu plus de deux pages. Bien que succincte, la description n'omet pas de préciser l'attrait paysager qu'il représente puisque l'on jouit d' « une très belle vûe, d'où l'on découvre tous les pays voisins, bien loin à la ronde, & d'où l'on peut compter 14 tant Lacs que Rivières dans la Suisse ». Cette mention n'est pas un hapax thématique dans *Les Délices* de Ruchat du moment qu'on retrouve la même notion dans le texte qu'il consacre à la description du col du Gothard, attestant par la même occasion dans la littérature géographique de l'intérêt paysager des voyageurs dont il a été question précédemment⁸⁶² : « C'est là l'un des endroits les plus élevez de la Suisse, & ceux qui sont curieux des belles vûës, peuvent se satisfaire à loisir ».⁸⁶³ Si l'affirmation de Ruchat n'est dans la réalité pas exacte – comme le confirme la déception de certains voyageurs, qui

⁸⁶¹ Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, t. II, p. 308.

⁸⁶² Cf. *infra*, chapitre IV.

⁸⁶³ Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, t. II, p. 304.

constatent que la réputation paysagère du lieu est exagérée⁸⁶⁴ – elle démontre que les intérêts esthétiques sont bien présents au sein de l'ouvrage, même s'ils sont abordés de façon moins systématique que les questions liées aux ressources alpines.

Cette appréhension plus globale du relief, qui lui accorde une considération au-delà de ce qu'il est possible d'en retirer, n'est pas étrangère à l'apport de Scheuchzer, qui ne se limite pas à la question des pierres figurées évoquées ci-dessus. Ruchat y fait appel régulièrement, parfois en le mentionnant ouvertement, parfois en empruntant un certain nombre d'informations sans indiquer la source qu'il utilise. Dans le cadre de la description du canton d'Uri, le texte aborde l'espace du nord au sud, considérant en premier lieu le village d'Altdorf avant de consacrer une part importante du chapitre à la route du Gothard. Ruchat évoque d'abord la Vallée de la Reuss, le passage des gorges de Schöllenen, l'Urserental et finalement le col du Gothard en lui-même. Avant même de donner une description précise du parcours, l'auteur introduit un texte de Scheuchzer, qu'il traduit en français pour l'occasion :

Ce chemin est un passage fort important pour entrer en Italie ; & Mr. le Docteur Scheuchzer de Zurich, qui en a fait le voyage, le décrit d'une manière si agréable, que je ne puis m'empêcher de le transcrire ici. « Ce chemin, dit-il, est en partie agréable & divertissant ; en partie rude, scabreux, raboteux & dangereux. [...] ».⁸⁶⁵

S'il n'est pas possible de citer l'ensemble du passage, la traduction de Scheuchzer tenant sur un peu plus de deux pages, on peut constater que cette description empruntée met en évidence l'alternance entre les aspects agréables et effrayants du paysage. Le texte se concentre sur les effets que le chemin et l'environnement exercent sur le voyageur. « Poussière » d'eau, et « rayons du soleil » s'unissent pour « form[er] des iris admirables, qui réjouissent les yeux des voyageurs, pendant qu'ils les délassent & les fortifient par leur fraîcheur ». Plus loin, « on se trouve saisi de frayeur à la vûë des rochers affreux, qui sont suspendus sur le chemin ».⁸⁶⁶ La citation de Scheuchzer se clôt par la mention, plus factuelle, du travail effectué par les habitants qui entretiennent le chemin et qui l'ouvrent même en hiver. La traduction que Ruchat fait de Scheuchzer ne lui sert cependant pas uniquement à décrire le chemin du Gothard, sur lequel il revient d'ailleurs ultérieurement

⁸⁶⁴ Cf. *infra* chapitre IV.

⁸⁶⁵ Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, t. II, p. 298. On peut trouver le texte latin qui est traduit chez Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, *op. cit.*, t. II, p. 211.

⁸⁶⁶ *Idem*, p. 299.

en mentionnant les différents villages traversés et les aspects marquants du tracé comme le pont du diable. L'auteur utilise le texte de Scheuchzer pour donner une description à valeur universelle de l'ensemble des chemins alpins, celui du Gothard étant considéré comme prototypique :

Tels sont les chemins dans le S. Gothard, tels sont-ils aussi dans toutes les Alpes. Ainsi il suffit d'en décrire un pour avoir la description de tous les autres. Il n'y a de différence que du plus au moins.⁸⁶⁷

Si les *Délices* se détachent d'une perception géographique ou utilitaire du relief à l'occasion de la description des gorges de Schöllenen, ce déplacement de la perspective est dans ce cas dû à l'utilisation d'une source viatique qui met en scène l'influence de l'environnement sur le voyageur. En effet, lorsque Ruchat reprend le cours de sa propre description, le texte s'inscrit de nouveau comme un discours géographique centré sur le parcours à effectuer et sur certains éléments frappants comme la légende de la construction du Pont du Diable. L'emprunt scheuchzerien peut cependant être plus discret que lors de cette traduction, qui est présentée comme telle par l'auteur. Lorsque Ruchat aborde la question de la naissance des cours d'eau, la source la plus actuelle et la plus précise est une nouvelle fois Scheuchzer, qui donne une description détaillée du réseau hydrologique du Gothard.⁸⁶⁸ Certaines informations données par Scheuchzer sont reprises mot pour mot chez Ruchat : « *Lacus ego numeravi septem intra horae spatium* » devient ainsi « Sur le sommet du S. Gothard, dans l'espace d'une lieue de tour [...] on void sept petits Lacs d'eau claire ». De même pour la source de la Reuss : « *Septimus Lago di Luzendro vocatur, & scaturiginem dat Rusae* » est traduit par « le septième, qu'on nomme Lago di Luzendro, est la source de la Russ ». ⁸⁶⁹ Les autres informations dispensées par Ruchat qui concernent la profondeur des lacs, l'épaisseur de la glace en hiver et le fait que les rivières coulent également à cette saison sont également tirées du même passage chez Scheuchzer. *Les Délices* ne reprennent cependant pas uniquement le texte des *Itinera*, mais également les deux gravures qui figurent les sources du Tessin et de la Reuss ainsi que le cours de la

⁸⁶⁷ Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, p. 300.

⁸⁶⁸ Cf. *infra*. chapit IV. Scheuchzer franchit le col du Gothard à l'occasion de son troisième voyage (1704).

⁸⁶⁹ Johann Jakob Scheuchzer, *Itinera*, *op. cit.*, t. II, p. 260. Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, p 305. Il s'agit du Lago di Lucendro.

Reuss jusqu'à Amsteg.⁸⁷⁰ Si les *Délices* de Ruchat assurent une large diffusion des textes anciens en présentant des informations datant du XVI^e siècle, ils sont également à la pointe du savoir de par la place qu'ils accordent à des ouvrages parus peu de temps auparavant. Ce texte composite, qui fait usage de sources variées, illustre le mode de constitution du discours géographique au XVIII^e siècle, qui procède d'un double mouvement en réactualisant un savoir ancien tout en diffusant les connaissances les plus modernes d'alors. Cette mixité du texte se reflète également dans la place réservée aux Alpes, qui sont tantôt considérées comme un espace à exploiter, tantôt comme une région présentant des curiosités dignes d'intérêt indépendamment de toutes considérations nourricières ou économiques.

Les Alpes dans L'Etat et les Délices de 1764/1776 et de 1778

Si on considère l'édition de *L'Etat et les Délices* parue en 1764, les principes de constitution du texte n'ont pas été modifiés : les *Délices* intègrent les dernières publications au sujet de la Suisse et des Alpes et reflètent ainsi les représentations que l'on peut observer au moment de leur parution. Le texte n'est pas remanié dans sa globalité pour autant et les chapitres généraux qui traitent des Alpes et du terroir de la Suisse sont identiques à ceux de 1730 mis à part quelques modifications mineures. En ce qui concerne les chapitres qui traitent des cantons en particulier, on peut constater que quelques ajouts viennent nuancer ou préciser le texte initial. S'il était déjà question des glaciers de Grindelwald dans les *Délices* de Ruchat et dans *L'Etat et les Délices* de 1730, la description est plus complète dans la version de 1764. Le texte initial faisait état de l'accroissement des glaces « en hauteur, & en circuit »⁸⁷¹, mais le passage remanié ajoute des précisions :

[La glacière de Grindelwald] couvre en deux endroits les interstices entre des montagnes énormes d'une glace éternelle & qui va toujours en croissant, tellement que, peu-à-peu il envahit du terrain sur ses voisins, qu'il couvre d'une

⁸⁷⁰ Pour les deux illustrations : Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweitzerlands*, *op. cit.*, t. III, planches non numérotées en fin d'ouvrage et Abraham Ruchat, *op. cit.*, t. II, planches situées entre les p. 304 et 305. Cf. illustration V. I et V. 2.

⁸⁷¹ Abraham Ruchat, *Les Délices*, *op. cit.*, t. I, p. 166-167. *L'Etat et les Délices de la Suisse*, *op. cit.*, t. II, p. 221.

glace perpétuelle en forme de petites pyramides de glace de la hauteur de 40. à 50. pieds.⁸⁷²

Le texte, qui considère les deux glaciers de Grindelwald, soit l'Unterer et l'Oberer Grindelwaldgletscher, comme une seule est unique « glacière », fournit la même information que la version initiale en ce qui concerne l'accroissement des glaces, mais il cherche à faciliter le travail de représentation de son lecteur en utilisant une image pour décrire le glacier. Cette modification n'est cependant pas la seule à être apportée au texte, qui présente d'autres ajouts importants. Alors que la version initiale aborde les glaciers de Grindelwald très brièvement, le texte de 1764 donne une description plus complète de l'environnement. Il mentionne l'importante quantité de bétail – « 4589 bestiaux » très exactement – qui est mise à paître dans la vallée avant de parler de deux curiosités du lieu : « une place où la neige ne reste jamais ni en Été ni en Hyver » et un « trou où on voit le 5. Févr. une clarté qui vient du Soleil qui y donne de l'autre côté, dans le Vallais ».⁸⁷³ Les modifications de ce passage qui traite des glaciers ne concernent pas uniquement la Vallée de Grindelwald, la nouvelle version mentionnant les « glacières » qui se trouvent dans la Vallée de Lauterbrunnen et dans la région du col du Grimsel :

On voit près du Grimsel plusieurs vallées de près de 6. lieues de longueur, dont le fond reste éternellement couvert d'un amas de glace prodigieux, entourrés de toute part de montagnes prodigieuses & escarpées appellées Oberaar-Finsteraar- & Lauteraar-Gletscher, dont les deux premières sont presque inaccessibles, & toute cette contrée inhabitable : Ceux que la curiosité y conduit, se croient transporté tout d'un coup au milieu de la Grönlande.⁸⁷⁴

L'auteur de cet ajout cite sa source au moyen d'une note de bas de page : « On peut voir sur ces Galcieres, *Gottl. Sigm. Gruners. Eisgebirge des Schweizerlandes* 1760 ».⁸⁷⁵ Si Ruchat faisait usage des publications les plus modernes en convoquant les textes de Scheuchzer dans ses *Délives* parus en 1714, les éditeurs ultérieurs ont procédé de même en intégrant dans leurs propos un ouvrage paru seulement quatre ans auparavant. L'intérêt croissant pour les glaciers, identifiable dès le début du XVIII^e siècle⁸⁷⁶, se reflète dans la production géographique qui s'en fait l'écho.

⁸⁷² *L'Etat et les Délives de la Suisse, op. cit.*, 1764, t. II, p. 199.

⁸⁷³ *Idem*, p. 207-208.

⁸⁷⁴ *Idem*, p. 209-210.

⁸⁷⁵ Gottlieb Sigmund Gruner, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, Bern, bey Abraham Wangner Sohn, 1760.

⁸⁷⁶ *Cf. infra* chapitre III.

Si l'édition de 1776 n'est pas différente de celle de 1764, la dernière version de *L'Etat et les Délices*, parue en 1778 continue, par le même procédé, de s'actualiser en tenant compte des dernières publications à disposition. Cette fois, c'est le *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse* de Tschärner qui est mis à contribution. Jusqu'à présent, si la partie qui traite de la Confédération en général avait subi quelques déplacements, ajouts et suppressions de chapitres au fil des éditions, les parties où il était question des Alpes avaient en revanche été peu retouchées. De même, dans la description particulière des cantons, les ajouts évoqués ci-dessus s'intégraient dans le texte de base sans que l'ensemble ne s'en trouve changé. Il en va autrement de l'édition de 1778, les passages rapportés étant quantitativement plus importants. Si on s'arrête à la description du canton de Berne, la structure du chapitre est restée identique entre les éditions de 1764 et de 1778. Une première partie est consacrée à la ville de Berne et à l'ensemble du canton tandis que les différents bailliages sont décrits en particulier dans la seconde partie du chapitre. Le développement consacré à l'ensemble du canton est cependant plus important dans l'édition de 1778, qui reproduit de nombreuses pages du dictionnaire de Tschärner. La question des glaciers des Alpes bernoises est ainsi abordée à deux reprises : une fois dans les « observations générales sur le canton de Berne » et une seconde fois dans la description particulière des bailliages. La première de ces deux occurrences présente un texte nouveau, qui n'est pas basé sur les *Délices* de Ruchat ou sur les éditions antérieures de *L'Etat et les Délices de la Suisse*. Ce texte est en revanche identique avec l'article « Berne » de *L'Encyclopédie d'Yverdon* et avec l'article « Berne » du *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse* ; le texte est rédigé par de Tschärner.⁸⁷⁷ Les auteurs de la nouvelle édition de *L'Etat et les Délices de la Suisse* ont donc sélectionné l'ouvrage le plus actuel en la matière pour préparer leur nouvelle édition. Tschärner note lui-même que « les bornes de cet article ne [...] permettent pas d'entrer dans le détail des curiosités naturelles de ces contrées : on les trouve dans la description fort étendue des glaciers, par M. Grouner ».⁸⁷⁸ Si la référence est identique à celle indiquée dans l'édition de 1764, Tschärner consacre néanmoins quelques passages à la description des glaciers, éléments repris dans cette dernière édition de *L'Etat et les Délices*.

⁸⁷⁷ *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Mis en ordre par M. de Felice*, Yverdon, 1771, t. V, p. 312. Vincenz Bernhard von Tschärner, Gottlieb Emanuel von Haller, *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, Neuchâtel, chez J. P. Jeanrenaud & Compagnie, 1775, t. I, p. 112.

⁸⁷⁸ *L'Etat et les Délices de la Suisse*, 1778, *op. cit.*, t. I, p. 293.

Les frontières de l'Oberland, au midi, présentent une chaîne de glaciers & de pointes toujours couvertes de neige. Un vallon fort élevé, de dix à douze lieues en longueur, entre deux rangs des plus hautes Alpes, est, suivant le rapport des chasseurs, occupé par une masse non interrompue de ces glaces. Elles débouchent dans quelques endroits entre les montagnes ; entr'autres vis-à-vis de la paroisse du Grindelwald, où les curieux peuvent commodément observer cette magnificence stérile & effrayante de la nature.⁸⁷⁹

Le texte ne transmet pas plus d'informations sur ces glaciers que le passage de l'édition de 1764, qui mentionnait déjà l'intérêt des curieux, mais le langage est par contre bien différent, la description faisant appel au registre du sublime. Il serait cependant trop simple de présenter ces différences entre l'édition de 1764 et celle de 1778 comme une césure nette entre deux perceptions différentes du relief. En effet, l'édition de *L'Etat et les Délices de la Suisse* de 1776 reprend le texte de 1764 sans lui apporter de modifications : les perceptions antérieures n'ont par conséquent pas dû paraître trop passéistes aux éditeurs de 1776. Il convient en plus de rappeler que la première parution du texte de Tschärner – celle de *l'Encyclopédie d'Yverdon* – date de 1771 : elle est dès lors antérieure à la réédition de 1776. Bref, nouveau et ancien semblent donc se cotoyer et continuent même de se partager l'espace éditorial dans l'édition de 1778, qui n'a dans les faits pas abandonné la description de 1764, puisqu'elle est publiée mot pour mot dans la partie consacrée à la description particulière des dizains.⁸⁸⁰ Plus encore que toutes les autres éditions, celle de 1778 est donc un produit composite : le texte de Ruchat et celui de *l'Encyclopédie d'Yverdon* étant convoqués tour à tour.

3. Les descriptions géographiques postérieures aux *Délices* de Ruchat

Les *Délices* et leurs versions remaniées ne sont cependant pas les seules descriptions de la Confédération à paraître au XVIII^e siècle. D'autres textes, contemporains des dernières éditions de *L'Etat et les Délices de la Suisse*, contiennent également des informations intéressantes sur la place accordée aux Alpes dans ce type de littérature géographique. La *Genae und vollständige Staats- und Erdbeschreibung der ganzen Helvetischen Eidgenossenschaft*⁸⁸¹ de Johann Conrad Fäsi (1727-1790), publiée entre 1765 et

⁸⁷⁹ *Ibidem*.

⁸⁸⁰ *L'Etat et les Délices de la Suisse*, 1778, *op. cit.*, p. 334-335.

⁸⁸¹ Johann Conrad Fäsi, *Genae und vollständige Staats- und Erdbeschreibung der helvetischen Eidgenossenschaft*, Zürich, Bey Orell, Gessner und Compagnie, 1765-1768.

1768, et la *Staats- und Erdbeschreibung der schweizerischen Eidgenossenschaft*⁸⁸² de Johann Konrad Füssli (1704-1775), parue entre 1770 et 1772, sont de par leur structure très semblables au texte des *Délices*, mais leur date de parution ultérieure fait que ces deux ouvrages contiennent des éléments nouveaux que l'on ne trouve pas chez Ruchat. Ils peuvent dès lors être rapprochés des dernières éditions de *L'Etat et les Délices de la Suisse*.

Les Staats- und Erdbeschreibung de Fäsi et de Füssli⁸⁸³

Lorsqu'on aborde ces deux textes, la question de l'utilisation des sources apparaît d'emblée comme centrale.⁸⁸⁴ Si la littérature à disposition a été abondamment utilisée pour élaborer les *Délices* et les versions ultérieures, Ruchat et les autres éditeurs ne se prononçaient pas sur cette pratique. De son côté, le théologien et historien zurichois Johann Konrad Füssli critique en revanche vertement l'usage des sources anciennes en invoquant leur manque de fiabilité ; il mentionne notamment des inexactitudes dans *Les Délices* de Ruchat, mais également dans la *Staats- und Erdbeschreibung* de Johann Konrad Fäsi (1727-1790). Füssli rédige alors sa propre description de la Confédération, qui est cependant basée sur l'ouvrage de Fäsi, d'où le caractère similaire des titres. Les ouvrages de Fäsi et de Füssli entretiennent donc des rapports étroits aussi bien entre eux qu'avec la littérature précédemment parue. En considérant la pratique compilatoire ordinairement utilisée pour élaborer les ouvrages géographiques d'une part et la position de Füssli d'autre part, il semble intéressant de considérer la *Staats- und Erdbeschreibung* de Fäsi et celle de Füssli en cherchant à identifier dans quelle mesure le texte de Füssli se démarque des ouvrages antérieurs.

Le portrait de Füssli brossé par la critique n'est *a priori* pas très flatteur : le théologien et historien zurichois est considéré comme un auteur prolixe, mais prétentieux.⁸⁸⁵ Si le *Dictionnaire Historique de la Suisse*⁸⁸⁶ est globalement moins sévère dans

⁸⁸² Johann Konrad Füssli, *Staats- und Erdbeschreibung der schweizerischen Eidgenossenschaft*, Schaffhausen, bey Benedikt Hurter, 1770-1772.

⁸⁸³ Le nom présente des variations : on trouve Johann Conrad Füsslin. Nous avons opté pour la graphie retenue par le *Dictionnaire historique de la Suisse*.

⁸⁸⁴ Les questions abordées dans cette section ont été traitées dans mon article « Les discours sur les Alpes au XVIII^e siècle : un ordre géographique nouveau ? » in *Penser l'ordre naturel, 1680-1810*, Nathalie Vuillemin et Adrien Paschoud (éds.), Oxford, Voltaire Foundation, 2012.

⁸⁸⁵ Richard Feller ; Edgar Bonjour, *Geschichtsschreibung in der Schweiz. Vom Spätmittelalter zur Neuzeit*, Basel / Stuttgart, Helbig & Lichtenhahn Verlag, 1979, p. 449-450.

son jugement à l'égard de Füssli, il n'en demeure pas moins que la lecture de la préface de sa *Staats- und Erdbeschreibung* révèle un ton particulièrement hautain. L'attaque portée envers les auteurs d'ouvrages sur la Suisse n'a rien d'une querelle de clocher : c'est le procédé même de constitution du savoir qui est mis en cause. L'autorité des auteurs *classiques* est pointée du doigt : Füssli insiste sur la nécessité d'adopter un regard critique vis-à-vis des sources tout en privilégiant l'expérience personnelle.⁸⁸⁷ A regarder de près l'ouvrage de Füssli, on retrouve cependant la même liste de fruits que dans les textes précédemment cités, l'ordre choisi reprenant exactement celui de Fäsi.⁸⁸⁸ Comme le titre de l'ouvrage semblait initialement l'indiquer, la description de la Confédération de Füssli est globalement construite sur celle de Fäsi et contient donc dans l'ensemble les mêmes emprunts. La mention de ces fruits ne constitue évidemment pas le seul élément à être repris : d'autres formulations naviguent d'un texte à l'autre et sont repérables. Dans le registre de l'agriculture, les auteurs répètent ainsi en chœur les différences entre le Haut-Valais et le Bas-Valais au niveau de la nature des cultures. A maints endroits, le texte de Fäsi s'apparente plus à une traduction des *Délices* de Ruchat, ou de la version d'Altmann, qu'à un ouvrage neuf. Au-delà des éléments repris mot à mot, l'influence des textes anciens s'exerce également au niveau de la hiérarchisation de l'information : la structure du texte de Fäsi, qui présente une première partie sur le Valais dans son ensemble et une seconde sur les dizains⁸⁸⁹ en particulier, se base sur celle de Stumpf et sur les éditions de la *Cosmographia* parues à partir de 1550. Quant à l'ouvrage de Ruchat, il traite très brièvement la partie qui décrit le Valais globalement, mais insère les éléments qu'il juge intéressants dans les descriptions particulières de la seconde partie. Les sources à disposition de Fäsi sont néanmoins plus nombreuses que dans le cas de Ruchat en raison de la parution plus tardive de son texte. En effet, Ruchat ayant publié ses *Délices* en 1714, une grande partie

⁸⁸⁶ Karin Marti-Weissenbach, « Füssli, Johann Konrad » in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, url <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F25938.php>, version du 05.05.2008.

⁸⁸⁷ « Ich wusste zuerst, dass bey unsern Geschichtschreibern keine Vollkommenheit anzutreffen wäre. Dunkelheit, Unbewissheit und Widersprechungen herrschen in den meisten Schriften ». Plus loin : « Eine Sach verhält sich darum nicht also, weil es einer von diesen Klasikern, oder zweyen, oder gar alle gesagt haben, sondern es gilt mit eigenen Augen sehen, zu dem müssen deine Augen, wann du recht sehen willst, kritisch seyn, sie müssen schon vieles gelesen, geprüft, verglichen, die Quellen ausgeforschet, und alles untersucht haben. Jene Klasiker haben Mängel gehabt ; sie sind in Vorurtheilen gesteckt, sie sind von Leidenschaften regiert worden, sie haben andere ausgeschrieben, sie haben ihre Urkunden nicht allemal recht verstanden [...] ». *Staats-und Erdbeschreibung*, *op. cit.*, T. III, p. V-VI.

⁸⁸⁸ Johann Konrad Füssli, *op. cit.*, t. III, p. 300.

⁸⁸⁹ Le dizain, Zenden en allemand, est une ancienne division territoriale valaisanne.

de l'œuvre de Scheuchzer n'était pas encore disponible. De son côté Fäsi a pu profiter, au même titre que les éditeurs de *L'Etat et les Délices de la Suisse*, de son *Helvetiae Historia naturalis* parue de 1716 à 1719.⁸⁹⁰ Le texte de Gruner représente également un apport important pour l'ouvrage de Fäsi ; *Die Eisgebirge des Schweizerlandes* est paru seulement cinq ans avant la publication de la *Staats- und Erdbeschreibung*.

Les remarques que fait Füssli à propos de l'œuvre de Fäsi sont dès lors pertinentes, mais tout autant applicables à sa propre description de la Confédération. L'usage que fait Fäsi des sources à disposition est variable : lorsqu'elles sont contemporaines, il les cite, comme c'est le cas pour Scheuchzer à qui il renvoie souvent son lecteur pour obtenir une description plus détaillée. Pour Gruner, il va jusqu'à préciser que le point dix de sa description du Valais est un extrait élaboré à partir des *Eisgebirge des Schweizerlandes*.⁸⁹¹ Inversement, s'il copie la liste de fruits initialement parue dans la *Cosmographia* de Münster⁸⁹², cette mention, bien qu'empruntée mot pour mot à la littérature antérieure, ne fait l'objet d'aucune remarque particulière. Le procédé de recherche d'informations est le même, mais le rapport à l'objet cité est en revanche fondamentalement différent : alors que l'utilisation de données issues d'ouvrages contemporains se doit d'être mentionnée, celles qui sont tirées d'une strate de sources plus anciennes semblent faire partie d'un fonds d'informations, qui peut servir à de nouveaux ouvrages sans appeler de précisions particulières. Ces sources anciennes, devenues bien commun, perdent ainsi leur identité propre, ce qui leur donne un nouveau crédit puisqu'elles se voient englobées sans distinction aucune dans la production géographique du XVIII^e siècle.

Si l'utilisation conséquente des sources antérieures marque indubitablement les ouvrages géographiques du XVIII^e siècle, le procédé d'appropriation d'un savoir ancien n'exclut pas une évolution dans le mode d'appréhension de l'espace alpin. Un des

⁸⁹⁰ Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae historia naturalis*, Zürich, in der Bodmerischen Truckerey, 1716.

⁸⁹¹ « Wer ausführlichere Beschreibungen davon verlangt, der lese, nebst Scheuchzer, vornemlich Gruners I. Th. Seines schönen Werks von den Schweizerischen Eis-Bergen, Bl. 186-237 ; wovon dieser Paragraphus ein kurzer Auszug ist. » Fäsi, *Erdbeschreibung, op. cit.*, T. IV, p. 283.

⁸⁹² La distinction que fait Münster entre les productions du Haut-Valais et du Bas-Valais est également mentionnée chez Fäsi : « Das untere Land hat mehr Winter-Früchte, als das obere ; dieses aber mehrere Sommer-Früchte, als jenes. Ausser den besten Getreid-Arten, als Weizen, Roken und Gersten, giebt es auch viele gute Baum-Früchte, Apfel, Birnen, Pflaumen, Kirchen, Castanien, Maulbeeren, Nüsse, rc. Bey Sitten, Sidens und Grundis hat es Mandel, Feigen, Granaten und andere edle Früchte ; an welchen Orten man auch vielen und guten Safran bauet ». Johann Conrad Fäsi, *Staats- und Erdbeschreibung, op. cit.*, t. IV, p. 248.

premiers éléments marquants concerne l'apparition d'un vocabulaire nouveau : chez Fäsi, le lecteur est confronté à une appréhension *sensible* du relief, laissant ainsi apparaître les mentions qui deviendront lieux communs par la suite.⁸⁹³ Tandis que la mention du voyage dans les textes du XVI^e siècle est utilisée pour valider l'information en lui accordant le crédit de la chose vue⁸⁹⁴, la mise en scène d'un voyageur dans les textes du XVIII^e siècle permet quant à elle l'évocation du milieu traversé. L'apparition de ce vocabulaire sensible se propage également dans les parties descriptives, de manière très marquée lorsqu'il est question des glaciers.⁸⁹⁵ Le discours de Münster relève de l'explicatif tandis que le texte de Fäsi aborde l'objet d'un point de vue contemplatif. La mise en texte d'un aspect concret et particulier du monde alpin – le glacier – ne s'inscrit pas dans le même contexte : les recettes de Münster quant à l'utilisation médicale des glaces⁸⁹⁶ laissent place chez Fäsi à des descriptions moins pragmatiques, qui s'appuient sur des comparaisons à connotation poétique. Au-delà de cette différence de tonalité, l'appréhension du relief témoigne d'une modification structurelle. Chez Münster et Stumpf, les mentions de montagnes, de rivières ou de cols sont systématiquement rattachées à un lieu de plaine selon un point de vue politique, dizain par dizain. Stumpf énumère ainsi tous les cols de la Vallée de Conches en fonction de leur point de départ dans la vallée, tandis que les rivières des vallées de Zermatt et de Saas sont décrites dans le chapitre du dizain de Viège. La perception géographique se développe sur un axe nord-sud depuis un centre placé politiquement sur les localités de la Vallée du Rhône. Inversement, le texte de Fäsi aborde les montagnes en tant que chaîne, descriptible d'Ouest en Est selon un point de vue géographique.⁸⁹⁷ Le point de vue politique, mais aussi piéton, puisque les dizains sont

⁸⁹³ « Ein Reisender, der durch die ungebahnten Strassen dieses Landes sich mühsam hindurch schleppet, bat alle hundert Schritte einen ganz veränderten Auftritt vor sich. [...] Bald steigt man aus einem scheusslichen Abgrund in angenehme fruchtbare Matten hervor, die Aug und Herz erquicken. » Fäsi, *Erdbeschreibung*, *op. cit.*, t. IV, p. 246.

⁸⁹⁴ Ainsi Stumpf mentionne au début du livre 11 de l'*Eydenoschafft* qu'il a personnellement voyagé en Valais : « Also hab ich dises land selbs gemässen und fleyssig besichtiget / Anno do. 1544. im Monat Augusto /rc. » *op. cit.*, Buch 11, Cap. I, p. 338. Münster le mentionne également dans la *Cosmographia* à partir de l'édition de 1550.

⁸⁹⁵ Fäsi écrit à propos de la Furka : « Auf seinem Gipfel, gegen das Walliser-Land, zeigt sich ein schöner kleiner Gletscher ; unten aber, zwischen seiner Vertiefung, welche einer weiten Grotte gleich sieht, befindet sich der Rücken dieses Felsen mit einem sehr steilen und hangenden Gletscher von hoch aufgethürmten Eis-Schollen auf das prächtigste, wie mit Tapete, bekleidet. » *Erdbeschreibung*, *op. cit.*, t. IV, p. 279.

⁸⁹⁶ Sebastian Münster, *Cosmographia*, 1544, *op. cit.*, p. 359.

⁸⁹⁷ « Lasst uns nun von der nordlichen Berg-Kette des Walliser-Landes zu der südlichen hinübergehen, die diese Landschaft von Savoyen und Meiland scheidet, und ebenfalls aus erstaunlichen, fast ununterbrochenen Eis-Gebirgen zusammengesetzt ist. » *Erdbeschreibung*, *op. cit.*, t. IV, p. 279.

abordés dans l'ordre de la marche, est remplacé par une vision globale aérienne, qui ne rattache plus les montagnes à un lieu de plaine, mais qui les considère les unes par rapport aux autres en fonction de leur position dans l'espace.

Les descriptions de la Confédération Helvétique au XVIII^e siècle apparaissent ainsi comme un produit mixte, tiraillé entre une structure et des informations anciennes d'une part et des éléments nouveaux d'autre part, qui témoignent d'une connaissance pratique du terrain. Gruner, abondamment cité par Fäsi, a une expérience des Alpes supérieure aux auteurs de la Renaissance, ce qui permet de renouveler la perception du relief alpin dans les ouvrages géographiques parus après 1760. Le principe d'élaboration des descriptions géographiques du XVIII^e siècle, qui repose sur la collecte et l'utilisation conséquente d'informations parues dans les textes antérieurs, leur donne un statut particulier en raison de leur caractère composite ; les différentes strates constitutives de ces ouvrages donnent accès à l'élaboration du savoir géographique. La circularité du propos est indéniable, ce qui rend la critique élaborée par Füssli parfaitement fondée, mais en dépit des velléités d'indépendance annoncées par son auteur, son texte reste dans ses grandes lignes assujéti à ses prédécesseurs. Les pages consacrées au Valais ressemblent ainsi à la partie correspondante chez Fäsi⁸⁹⁸ : du fait que l'expérience personnelle ne vient pas remplacer le savoir livresque, Füssli ne parvient pas à dépasser les problèmes qu'il soulève.

4. Le *Lexicon* de Johann Jacob Leu

Ce dictionnaire, élaboré par Johann Jacob Leu (1689-1768), est paru en vingt volumes entre 1747 et 1765. Si cet ouvrage se distingue des textes précédemment considérés en raison de sa forme alphabétique, ce projet d'une ampleur considérable se doit de faire partie de notre corpus, même s'il ne s'agit pas d'un texte suivi, mais d'un ouvrage de référence. Intitulé *Allgemeines Helvetisches, Eydgenössisches, oder Schweizerisches*

⁸⁹⁸ Bien que Füssli fustige les emprunts, on trouve les mentions habituelles lorsqu'il est question de distinguer le Haut-Valais du Bas-Valais. La liste de fruits est également évoquée : « Das untere Land hat mehr Winter-früchte, als das obere, dieses aber mehrere Sommerfrüchte, als jenes. Ausser den besten Getreidearten, als Weizen, Roggen und Gerste, hat das Land einen Ueberfluss an gutem Wein, zu welchem auch ein edler Muscateller gehöret, viele gute Baumfrüchte, als Aepfel, Birnen, Pflaumen, Kirschen, Kastanien, Maulbeeren, Nüsse rc. und um Sitten, Sidens und Grundis auch Mandeln, Feigen, Granaten und andere edle Früchte, an welchen Orten man auch vielen und guten Safran bauet ». Johann Konrad Füssli, *Staats- und Erdbeschreibung, op. cit.*, t. III, p. 300.

*Lexicon*⁸⁹⁹, le dictionnaire vise à donner une image aussi complète que possible de l'ensemble de la Suisse du point de vue géographique, mais également historique et généalogique. Même si le dictionnaire de Leu est une encyclopédie générale, on peut le considérer comme un ancêtre du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* (DHBS / HBLS)⁹⁰⁰ et de l'actuel *Dictionnaire historique de la Suisse* (DHS / HLS).⁹⁰¹ Si cet ouvrage se distingue des titres précédemment abordés en raison de sa forme, choix représentatif du mouvement encyclopédique des Lumières, les différences ne s'arrêtent cependant pas là. Les descriptions géographiques de la Confédération étaient pour l'essentiel élaborées selon un principe compilatif tandis que le dictionnaire de Leu présente une matière nouvelle, réunie grâce à un nombre important de correspondants qui fournissent des informations à Leu et à son fils Johannes Leu (1714-1782), ce dernier ayant également contribué à cette entreprise éditoriale.⁹⁰² Les informations relatives aux Alpes sont donc susceptibles de présenter des nouveautés en regard des textes qui ont été abordés précédemment. Au-delà des apports externes que représentaient les correspondants, l'espace alpin n'était pas étranger à Leu : alors qu'il avait seize ans, il a eu l'occasion d'accompagner dans les Alpes son professeur Johann Jakob Scheuchzer lors du voyage effectué en 1705.⁹⁰³

On peut d'emblée constater que certaines thématiques communes dans les textes précédemment considérés sont également abordées dans le *Lexikon* de Leu : les aspects utilitaires comme la richesse des pâturages de montagne sont ainsi mentionnés à de nombreuses occasions. Sans lister toutes les mentions, nous pouvons noter que le Val d'Entremont est décrit comme très fertile tout comme les alentours du village d'Ayent, la Vallée du Binntal ainsi que le versant où se trouve Ausserberg, région bien ensoleillée au-dessus de Viège. La Vallée d'Adelboden et la région de l'Étivaz comptent quant à elles de

⁸⁹⁹ Johann Jacob Leu, *Allgemeines Helvetisches, Eydgenössisches, oder Schweizerisches Lexicon*, Zürich, bey Hans Ulrich Denzler, 1747-1765, 20 vol.

⁹⁰⁰ *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Marcel Godet, Henri Türlér et Victor Attinger (dir.), Neuchâtel, Administration du Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 1921-1934.

⁹⁰¹ *Dictionnaire historique de la Suisse*, Hauterive, Editions Gilles Attinger, 2002-2014. www.dhs.ch.

⁹⁰² Pour plus de détails sur Johann Jacob Leu, on peut consulter : Alfred Cattani, *Johann Jakob Leu : 1689-1768*, Zürich, Verein für wirtschaftshistorische Studien, 1955. Sur l'entreprise même du dictionnaire, on se reportera à : Marianne Vogt, *Johann Jacob Leu, 1689-1768. Ein zürcherischer Magistrat und Polyhistor*, Zürich, Druck Leeman, 1976, p. 201-235. On apprend notamment que certaines familles essayaient de faire figurer leur nom dans le dictionnaire tandis que d'autres se montraient mécontentes de l'article qui leur était consacré.

⁹⁰³ Marianne Vogt, *Johann Jacob Leu, op. cit.*, p. 21.

beaux alpages. Outre les ressources, d'autres aspects en lien avec les activités humaines sont également abordés. Bon nombre de cols font ainsi l'objet d'une entrée et d'une description, souvent brève. On apprend ainsi que le col de Fenêtre, soit la Fenêtre du Durand permet de passer du Valais à la Valpeline. Quant au col de l'Albula, il peut être utilisé aussi bien en été qu'en hiver pour passer de Bergün à Pont en Engadine. Dans le cas de l'Antronapass, un col qui permet de passer du Saastal à la Vallée d'Antrona située en Italie, le *Lexikon* cite Stumpf. En effet, bien que Leu ait fait appel à des collaborateurs, les auteurs qui font référence ont néanmoins été convoqués. Leu cite également Simler, Guler von Wyneck, Scheuchzer, Altmann ou encore Aegidius Tschudi. Le dictionnaire se démarque cependant des ouvrages précédemment considérés par la présence d'informations nouvelles, qui permettent d'appréhender de façon plus précise la Confédération et l'espace alpin en particulier. Bon nombre d'endroits peu connus sont ainsi mentionnés tels que des villages de petite taille, des cols moins fréquentés que les grands passages fréquemment cités ou encore des vallées latérales plus ou moins reculées. Distel, décrit dans le dictionnaire comme « une petite vallée dans le dizain de Goms »⁹⁰⁴ désigne ainsi probablement le Lengtal, vallon latéral sur le chemin du Col du Gries dans lequel se trouve un lieu-dit Distel et un lac nommé Distelsee. Un aspect important réside cependant dans la mention de sommets, nommés pour eux-mêmes et non en fonction d'un rôle de passage ou d'une particularité historique qui les rendrait intéressants. En effet, si le Schreckhorn et le Wetterhorn sont mentionnés lorsqu'il est question de situer la source de l'Aar, le Piz Badus pour celle du Vorderrhein et le Bietschhorn pour celle du Bietscha, soit le Bietschbach, la Dent de Jaman, la Dent du Midi⁹⁰⁵ et la Dent de Morcles sont désignées par une entrée à part entière tout comme le Dübistock, sommet peu connu qu'on trouve dans le *Geographisches Lexikon der Schweiz*.⁹⁰⁶ Le dictionnaire de Leu offre donc à son lecteur une description de l'espace alpin plus complète que les ouvrages précédemment considérés si on tient compte du nombre d'entrées consacrées à des noms de lieux alpins, mais ces noms font très souvent l'objet de descriptions très brèves, le texte se limitant souvent à situer sommairement le lieu cité sans donner d'autres indications.

⁹⁰⁴ Johann Jacob Leu, *Lexikon, op. cit.*, t. VI, 1752, p. 127.

⁹⁰⁵ Le nom désigne vraisemblablement la Cime de l'Est (3178m), sommet des Dents du Midi qui surplombe la Vallée du Rhône au-dessus de St-Maurice.

⁹⁰⁶ *Geographisches Lexikon der Schweiz*, Neuenburg, Gebrüder Attinger, Bd. 1, 1902, p. 654. Le sommet est maintenant appelé Dibistock (2024m) sur la carte nationale. Il se trouve au sud du Riemenstaldnertal.

III. LES DESCRIPTIONS LOCALES

Alors que les textes consacrés au monde ou à la Confédération se construisent en bonne partie sur une logique de sélection et d'appropriation d'un savoir déjà constitué, les descriptions locales font plus fréquemment appel aux connaissances de l'auteur. Le lien entre l'ouvrage et son concepteur est ainsi plus fort que dans les sources précédemment évoquées. Le territoire considéré reflète en effet l'origine de l'auteur et ses centres d'intérêt, d'où la nature différente de l'information qui est filtrée par l'expérience personnelle. Si l'ensemble du contenu n'est pas issu du savoir de l'auteur, les informations rapportées conservent très fréquemment un caractère local, les gens du lieu étant souvent convoqués pour venir compléter le savoir livresque. Les textes que nous considérons abordent les régions des Grisons, de Glaris, du Pilate et du Simmental. Ces ouvrages ayant limité leur objet à un espace géographique moins vaste, on peut s'attendre à trouver un texte plus précis, qui développe davantage certains aspects que l'auteur juge intéressants. On peut dès lors observer dans quelle mesure ce changement d'échelle exerce une influence sur la place consacrée aux Alpes au sein de ce type de littérature géographique.

1. L'*Einfalte Delineation* de Nicolin Sererhard

La question de la proximité entre l'auteur et son objet apparaît comme centrale dans l'*Einfalte Delineation*⁹⁰⁷ du pasteur grison Nicolin Sererhard (1689-1755). L'espace géographique considéré est en effet en partie son lieu de vie, Sererhard n'ayant passé qu'un à deux ans à Zurich avant de rentrer au pays. Si le texte présente les Trois Liges grisonnes, l'auteur n'a cependant pas une connaissance identique de l'ensemble du territoire. Originaire de l'Engadine, il connaît bien le Prättigau pour avoir travaillé à Seewis entre 1716 et 1754. Il s'est également rendu dans la vallée du Rheinwald, car il a l'occasion de rendre visite à un cousin qui y est établi. D'autres régions, comme la Surselva, lui sont en revanche peu connues. Il serait donc erroné de penser le texte

⁹⁰⁷ La première édition du texte date du XIX^e siècle : Nicolaus Sererhard, *Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeiner dreien Bünden...*, Conradin v. Moor (éd.), Chur, Verlag der Antiquariatsbuchhandlung, 1872. Le texte a été réédité à deux reprises au XX^e siècle : *Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeiner dreyen Buenden*, Oskar Vasella (éd.), Chur, Manatschal Ebner, 1944 et *Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeiner dreyen Buenden*, Oskar Vasella (éd.), Nachwort von Rudolf Schenda, Chur, Verein Bündner Kulturforschung, 1994. Les informations biographiques que nous mentionnons au sujet de Nicolin Sererhard sont tirées de l'introduction d'Oskar Vasella, qui est reprise dans l'édition de 1994.

comme strictement issu de l'expérience personnelle de Sererhard, Oskar Vasella indiquant comme source livresque l'*Historia motuum*⁹⁰⁸ de Fortunat Sprecher von Bernegg (1585-1647) et la *Raetia*⁹⁰⁹ de Johannes Guler von Wyneck (1562-1637). A la lecture du texte, il semble évident que bon nombre de centres d'intérêt présents dans les descriptions de la Confédération sont également abordés dans le texte de Sererhard, qui ne présente de ce point de vue pas de particularité. L'attention aux ressources est abordée dès les premières pages du texte qui sont consacrées à la description de la Surselva :

Das Oberland ist ein langes, grosses, zimlich breites, sich von Abend gegen Morgen bis gegen Emms oder Chur erstreckendes Thal Geländ. Wird vom herabfliessenden vordern Rhein durchschnitten, hat auf beiden Seiten viel heu- und kornreiche Dörfer, und theils nicht unangenehme Gegenden, ist bald aller Orten mit Waldungen genugsam versehen.⁹¹⁰

Ce type d'information apparaît fréquemment dans l'*Einfalte Delineation*, Sererhard mentionnant lorsqu'il en a l'occasion les beaux alpages et les riches pâturages qui se trouvent dans les différentes contrées. L'intérêt que représentent les sources des cours d'eau alpins peut également être observé chez Sererhard, qui ne s'arrête d'ailleurs pas aux frontières grisonnes puisqu'il considère l'ensemble de la région qui entoure l'Urserental. Il cite ainsi la source du Rhône, de l'Aar, de la Reuss et du Tessin, mais c'est surtout celle du Rhin qui retient son attention. La source du Vorderrhein est usuellement située dans un lac, le Lai da Tuma ou Tomasee (2345m), situé sur le versant nord du Piz Badus (2928,1 m). La question de la grandeur de ce lac suscitant la controverse, Sererhard, qui ne peut en l'occurrence faire appel à ses propres connaissances, mentionne un témoignage auquel il accorde du crédit :

Andere aber, denen mehr zu glauben und mit dergleichen einem ich auch selbst geredt, beschreiben diesen See klein, also dass er kaum 1/4 Stund lang und breit in der Circumferenz.⁹¹¹

Si le lien entre l'auteur et la matière de l'ouvrage se manifeste ici de façon indirecte en citant un informateur supposé averti, le texte de Sererhard se distingue des sources généralistes par une volonté de précision dans ce cas supérieure, mais la matière en elle-

⁹⁰⁸ Fortunat Sprecher von Bernegg, *Historia motuum et bellorum...*, Genevae, ex Typ. P. Chouet, 1629. Fortunat Sprecher von Bernegg, *Rhetische Cronica oder wahrhafftige Beschreibung rhetischer Kriegs- unnd Regiments-Sachen, in die teutsche Sprach übersetzt*, Chur, 1672.

⁹⁰⁹ Johansen Guler von Weineck, *Raetia*, Zürich, bey Joh. Rodolff Wolffen, 1616.

⁹¹⁰ Nicolin Sererhard, *Einfalte Delineation, op. cit.*, p. 2.

⁹¹¹ *Idem*, p. 3.

même n'est pas propre aux descriptions locales, les sources des cours d'eaux étant également traitées dans les textes plus généralistes. Il en va de même des cols, éléments fréquemment mentionnés dans l'*Einfallte Delineation*. Sererhard cite les grands cols grisons tels que le « Crispalta », soit l'Oberalppass⁹¹², le Lukmanier, le Septimer, le Julier, l'Albula ou encore la Bernina. Les passages consacrés à ces différents cols ne se démarquent pas de la littérature plus généraliste même si Sererhard les commente parfois brièvement. On apprend ainsi que le chemin de l'Albula est commode tandis que celui du Septimer est plus rude.⁹¹³ Au-delà de ces noms connus, Sererhard fait cependant état de cols d'importance locale. Il cite ainsi une montagne appelée « Kreuzlein » qui permet de passer de « Dawetsch » dans le canton d'Uri. Tavetsch ou Tujetsch désignant la région de Disentis, on peut aisément identifier ce col comme étant le Chrüzlipass – qui marque bien la frontière avec le canton d'Uri – d'où il est possible de gagner la Vallée de la Reuss par la Vallée d'Etzli et le bas du Maderanertal. Si on fait abstraction de ces précisions, rendues possibles par le changement d'échelle qu'occasionne le passage d'une description de la Confédération à une description locale, le texte de Sererhard ne semble à première vue pas accorder à l'espace alpin une place particulière en regard des descriptions géographiques précédemment consultées.

Avant de conclure trop rapidement, il convient cependant de considérer attentivement deux passages de l'*Einfallte Delineation* qui se détachent de ce discours géographique peu personnel. Comme nous l'avons mentionné, Sererhard ne connaît pas l'ensemble des Grisons, mais il entretient par contre des relations particulières avec les régions du Prättigau et du Rheinwald, espaces montagneux par excellence. Sererhard passe ainsi trois jours, début juillet 1711, auprès de son cousin qui était pasteur à Hinterrhein. Le texte apporte certes une précision géographique semblable à celles que l'on a pu observer pour d'autres régions, puisque Sererhard mentionne le col qui permet

⁹¹² « Bey bemeltem Berg Crispalta passirt man Sommerszeit über hoche Alpen auf Ursulen ». *Idem*, p. 3.

⁹¹³ « Ueber diesen Albula Berg passirt man in das Ober Engadin, da mann zuerst an die Bruk kommet. Dieser Berg, ob er schon sehr wild ist, ist wegen seines fast ebenen Durch Passes comoder zu passiren, als andere Bündnerische Berg Jöcher ». *Idem*, p. 79. « Bivium, Bevi führt diesen Namen von der Wegscheide, weil ein Ek des hohen Septmer Bergs alldorten auf jeder Seiten einen Weg zeigt in ein besonder Thal-Geländ. Zur Rechten über den Septmer oder den Settmer, wie ihn die meiste pronunciren, komt man einen rauchen gächen Berg durch die Kehren oder viel krummen Gänge hinab ins Pargell, und zur Linken über den Julier Berg durch Mallojen ins obere Engadin ». *Idem*, p. 84.

de rejoindre la Vallée de Vals⁹¹⁴, mais le récit comporte d'autres éléments, particularités dues au caractère personnel que prend cette évocation du Rheinwald. Le lecteur est ainsi mis au contact des réalités géographiques du lieu, vues à travers la perspective de Sererhard. On apprend d'une façon détournée l'importance que revêt le transit pour les habitants de la vallée :

Beym hindern Rhein ist die Saumfahrt der meisten Männern tägliche Übung, wie auch vieler andern Rheinwaldern, daher hat der Pfarrer am hindern Rhein die mehrere Jahres Zeit kaum sechs bis acht Männer in seinem auditorio. Die übrigen sind auf den Strasen.⁹¹⁵

Sererhard nous livre ici son point de vue de pasteur : il ne peut manquer de commenter la faible présence masculine dans l'assistance de son cousin, mais sa description de la vallée ne se limite pas aux aspects humains. Après avoir noté la petite taille de l'herbe, en comparaison avec la situation dans le Prättigau⁹¹⁶, il poursuit en mentionnant l'air froid qui souffle même par beau temps ainsi que l'humidité : une nuit a suffi pour faire rouiller son couteau, pourtant bien poli. L'ensemble de cette description rend l'idée d'une contrée sauvage marquée par la présence d'un glacier situé non loin du village et à qui il attribue l'importante humidité du lieu :

Diese [feuchte Luft] rührt her von dem nächst vor dem Dörflin hinein anliegenden grossen Gletscher, dann nur ein Stund von dem Dorflin hinein am End des Thals ist ein recht greulicher felsenhoher Gletscher oder Firn, der um die Gipfel der Gebirgen sich acht Stund weit in die Breite erstrecken soll und der seine überaus hohe perpendiculare Eiss-Wand samt denen entsezlichen Gletscher-Spälten von blauem gleichsam vercrystalisirtem Eiss recta gegen dem Dörflin praesentirt, also daz einer, der des Lands nicht gewohnt, nicht wohl ohne Grausen seine Augen aufheben und dorthin sehen darf.

Unter diesem grässlichen Gletscher entspringt der einte Arm des berühmten Rheinflusses, der hindere Rhein genant.⁹¹⁷

Cette description du glacier de la Vallée du Rheinwald, le Paradiesgletscher, se détache de la stricte perspective géographique : sa présence est d'abord suggérée par l'air froid et l'humidité qui s'en dégage avant qu'il ne soit abordé frontalement. Sererhard construit une

⁹¹⁴ « Vom hindern Rhein kann man Sommers Zeit auch über einen Berg in Fals kommen ». *Idem*, p. 35. Il s'agit du Valserberg (2504 m).

⁹¹⁵ Nicolin Sererhard, *Einfolte Delineation*, *op. cit.*, p. 35.

⁹¹⁶ « Das Grass war in dem schönen Wiesenfeld noch kaum zwei oder drei Finger hoch, da man hingegen im Prettigau das zahme Heu schon eingesammelt hatte. » *Idem*, p. 34.

⁹¹⁷ Nicolin Sererhard, *Einfolte Delineation*, *op. cit.*, p. 34-35.

mise en scène qui fait de ce glacier une sorte de bête tapie au fond de la vallée, impression confirmée par la description effrayante qui vient clore le passage. Au-delà de la région du village d'Hinterrhein, c'est bien ses impressions que Sererhard peint à travers son texte.

Sur la base de ce passage, on pourrait déduire que l'*Einfolte Delineation* aborde l'espace alpin comme un lieu d'effroi, mais il faudrait se garder de conclure trop promptement. Le Paradiesgletscher n'est en effet pas le seul glacier à être mentionné dans le texte de Sererhard, l'auteur ayant également l'occasion de fréquenter la haute montagne dans le massif du Rhätikon, région qui lui est plus familière. Au-dessus de Seewis, village où il a vécu pendant près de quarante ans se trouve la montagne de Schesaplana (2964 m), sommet accessible aujourd'hui par des sentiers, mais le Brandner Gletscher qui se trouve encore sur son versant nord rappelle que le massif a été davantage recouvert de glace par le passé. Sererhard mentionne dans un premier temps le Tschingel (2541 m), sommet qui surplombe également le village de Seewis :

Recta ob dieser Gold Gruben hinauf ist ein sehr hoher Berg Gipfel, genant der Tschingel, von welchem ein schöner Prospect hinaus ist über den Lindauer See ins Schwabenland. Aber recta jenseits dieses stehen ein noch weit höherer Berg, genant Schaschaplana, welchen wir auch besichtigen wollen, nachdem wir einige Merkwürdigkeiten des Tschingels obiter observirt haben.⁹¹⁸

Les motifs de l'entreprise peuvent être facilement déduits de ce passage introductif : c'est bien la curiosité qui pousse Sererhard à entreprendre l'ascension des deux montagnes. La mention de la belle vue, en direction de la Souabe, indique également que les aspects esthétiques sont pris en compte par l'auteur. Si le texte dédié à la Vallée du Rheinwald était sombre, donnant l'impression d'une vallée soumise à un glacier en direction duquel on ose difficilement lever les yeux, la perspective est ici radicalement différente : le regard qui porte au loin fait état d'un espace ouvert. La description de la région environnante confirme cette perception positive : après avoir évoqué diverses curiosités, Sererhard s'arrête sur les sources et cours d'eau sous-terrains qui garantissent pour les hommes et les bêtes un approvisionnement en eau « douce et fraîche ». Il conclut : « O, wie preisswürdig ist unser Schöpfer, o wie verwunderlich hat er alles geordnet, wie herrlich sind alle seine Werk, die Erde ist wohl voll der Güte des Herrn ».⁹¹⁹ Le point de vue providentiel se démarque des pages consacrées au Rheinwald dans lesquelles la rigueur du climat apparaît

⁹¹⁸ *Idem*, p. 190.

⁹¹⁹ *Idem*, p. 190-191.

comme un élément central : le texte ne laisse pas penser que les habitants d'Hinterrhein sont très gâtés par le Créateur. La région de Seewis apparaît donc d'emblée plus lumineuse aux yeux de Sererhard, différence qui se ressent également dans sa description du glacier du Schesaplana, qui n'est pas un objet de peur comme le Paradiesgletscher. Le début du récit est d'emblée enthousiaste :

Meine Schaschaplana Bergreiss hat mich in noch mehrere Verwunderungen versezet als der Tschingel. Meine Reiss-Gefährten waren der jezige Ganey Badwirth⁹²⁰ und ein alter nunmehr 83jähriger Jäger. Wir pernoctirten in der Alp auf dem wilden Heu, morgens stiegen wir eine gäche Felsenkähle hinauf bis in die Höche, da wir durch eine enge Kluppen auf den grossen Gletscher hinkamen [...].⁹²¹

Une fois les voyageurs arrivés sur le glacier, le texte marque le caractère impressionnant de l'environnement, mais c'est toujours la curiosité de Sererhard qui prédomine. Les crevasses, au lieu d'être évitées, sont une source d'intérêt, l'auteur allant même jusqu'à y plonger la tête pour tenter d'en voir le fond, pratique qui semblait impensable dans le Rheinwald au vu de l'appréhension que générait le Paradiesgletscher. Ici, la taille du glacier ne semble pas assez intimidante pour freiner Sererhard :

Wir marschierten weiterhin über den entsezlich grossen Gletscher, und betrachteten auch mit Verwunderung die ungeheure Gletscher Spält. Bey einem dieseren, in welchen die Sonne hinein glänzete, legte ich mich auf den Bauch und schaute in die Tiefe hinab, bis mir das Gesicht vergieng, konte doch den Grund des abyssi mit dem Gesicht nicht erreichen.⁹²²

Sererhard, qui poursuit son ascension, ne manque pas de noter la vue dont on jouit depuis ce sommet, qui est le plus élevé du massif du Rhätikon. L'ensemble de ce parcours au Tschingel et au Schesaplana, qui met en avant les curiosités du lieu,⁹²³ montre que la perception de l'environnement alpin peut être très variable, non seulement chez un même auteur, mais également au sein d'un même texte. Si on avait uniquement considéré la description du Rheinwald, on aurait pu en déduire que Sererhard transmettait une image très sombre de la haute montagne, alors que cette impression n'a pas une valeur

⁹²⁰ Bad Ganey était un établissement de bain utilisé aux XVII^e et XVIII^e siècles, qui a été détruit en 1799 par les troupes autrichiennes. Il se trouvait au-dessus de Seewis, proche du pont du Canibach, qui porte la cote 1285 (CN 1156 Schesaplana, coordonnées 767 725 / 211 580).

⁹²¹ Nicolin Sererhard, *Einfolte Delineation*, *op. cit.*, p. 192.

⁹²² *Ibidem*.

⁹²³ Nous n'avons pas tout cité, mais Sererhard mentionne notamment un rocher très coupant, sur lequel il s'était préalablement assis avant de constater sa particularité. L'action du vent, qui transporte du sable et divers éléments légers, est également évoquée.

universelle.⁹²⁴ Inversement, se baser sur le récit positivement connoté du Tschingel et du Schesaplana ne donnerait pas une vision complète de l'*Einfalte Delineation*. Ces deux expériences montrent que la perception du milieu n'est pas uniquement due à ses caractéristiques intrinsèques, mais dépend également de l'humeur de l'auteur et d'une façon plus générale du contexte. Même s'il a l'occasion d'y retrouver un cousin, Sererhard n'est pas chez lui dans le Rheinwald tandis que la région de Seewis lui est familière, détail qui a son importance tout comme la géographie du lieu : la Vallée du Rheinwald, assez encaissée, lui a sans doute paru moins accueillante que les sommets du Rhätikon. Si ces deux passages, contrastés, présentent une description précise des régions considérées – ce qui les distingue de la littérature géographique à plus large spectre – nous avons cependant constaté qu'une part importante des thématiques abordées dans l'*Einfalte Delineation* se retrouvent également dans les descriptions géographiques de l'ensemble de la Confédération. Or ces récits du Rheinwald et du Schesaplana présentent un caractère viatique marqué : plus qu'une description de ces contrées, ils sont le récit du parcours de Sererhard. Si le lien qui unit l'auteur à son objet fait de l'*Einfalte Delineation* un ouvrage plus complet que la littérature géographique généraliste, l'apport personnel sur l'espace alpin s'exprime davantage selon un point de vue viatique que géographique. En effet, si les mentions de cols d'importance régionale ou locale constituent un témoignage intéressant et offrent au lecteur une description plus précise d'une région, les récits du Rheinwald et du Schesaplana sont plus riches en informations sur la perception de l'espace alpin.

2. La Pilati Montis Historia

Après avoir considéré des monographies consacrées à un canton dans son entier, la description du Pilate de Moritz Anton Kappeler (1685-1769) représente un nouveau changement d'échelle, l'ouvrage étant intégralement consacré à la montagne. Au-delà de l'objet considéré, le texte de Kappeler se distingue de la littérature géographique précédemment considérée en raison de son approche naturaliste plus marquée. Médecin,

924 Jon Mathieu a ainsi démontré en étudiant la description d'Avers, situé à 1960 m., que la préférence de Sererhard allait pour l'espace d'altitude plutôt que pour les régions de plaine. Jon Mathieu, « Zur alpinen Diskursforschung. Ein Manifest für die "Wildnis" von 1742 und drei Fragen », in *Geschichte und Region / Storia e regione*, 11/1, 2002, p. 103-125.

Kappeler a notamment travaillé sur les cristaux, ce qui l'a conduit à publier en 1723 un ouvrage intitulé *Prodromus Crystallographiae*⁹²⁵, soit une introduction à la cristallographie. L'histoire de la publication de la *Pilati montis historia*⁹²⁶ est quant à elle difficile : rédigée entre 1723 et 1728, il a fallu attendre 1767 pour qu'elle trouve un éditeur.⁹²⁷ Ce texte abordant un espace géographique moins vaste que les précédents, il nous donne accès à une description minutieuse d'un lieu alpin. Chaque versant, chaque vallon, chaque arête du Pilate est décrite avec une précision digne de la haute horlogerie :

Ausser dem Haupt- und Hochgrat weist das Pilatusmassiv noch einen Nebengrat auf, der ihn von der Mitte an wallartig umschliesst. Dieser Nebengrat beginnt auf der östlichen Seite und schwenkt dann gegen Südwesten ab ; hier ist er recht hoch, wenn auch etwas niedriger als der Hauptgrat. Darauf biegt er nach Westen ab, ungefähr in paralleler Richtung zum Hauptgrat, aber schon unterbrochen und abgeflacht, bis er schliesslich in einem gegen Süden geneigten Hang abfällt. Zwischen beiden Graten bildet sich ein schmales Tälchen, das aber sozusagen ein doppeltes Tal ist, indem sich das eine Stück gegen Osten senkt, das andere gegen Westen. Die Scheide besteht in einem nach seiner Gestalt Eselsrücken genannten Joch, das beide Grate verbindet. Beide Talseiten haben auch ihr eigenes Bächlein, und jedes fliesst in seiner Talrinne nach entgegengesetzten Richtungen ab.⁹²⁸

Nous ne citons ici qu'un paragraphe d'une description d'ensemble du Pilate qui compte plusieurs pages, composées selon le même principe. Ce texte, d'une précision bien supérieure à ceux considérés précédemment, permet de prendre conscience des limites de la description géographique rédigée : une personne qui ne connaîtrait pas bien les lieux ne peut que difficilement s'imaginer le relief en se basant sur les pages qui y sont consacrées. Si un lecteur attentif parvient à reconstruire mentalement le contenu d'un paragraphe, il n'est en revanche pas possible d'avoir une vision d'ensemble, le nombre d'informations à retenir dépassant de loin les capacités cognitives de la mémoire humaine.⁹²⁹ En la matière, les différentes illustrations du Pilate, représenté depuis les quatre points cardinaux, sont

⁹²⁵ Moritz Anton Kappeler, *Prodromus crystallographiae*, Lucernae, typ. H. R. Wyssing, 1723.

⁹²⁶ Mauritz Anton Kappeler, *Pilati Montis Historia in pago Lucernensi Helvetiae siti*, Basileae, Typis & Sumptibus Joh. Rodolphi Im-Hof & Filli, 1767. Le texte a été traduit du latin en allemand par Dr. A. Loepfe : Moritz Anton Kappeler, *Pilati Montis Historia. Deutsche Übersetzung des 1767 erschienenen Werkes. Herausgegeben von der Naturforschenden Gesellschaft Luzern*, Luzern, Verlag Eugen Haag, 1960.

⁹²⁷ Kappeler a présenté des parties de son œuvre au Duc d'Orléans, puis il s'est adressé à Scheuchzer ainsi qu'à Hans Sloane, le président de la Royal Society, apparemment sans succès.

⁹²⁸ Mauritz Anton Kappeler, *Pilati Montis Historia*, 1960, *op. cit.*, p. 52.

⁹²⁹ Pour plus d'informations sur le sujet, notamment sur le concept de « mémoire de travail », on consultera Gaël Allain, *Penser mieux. Travailler moins*, Paris, Eyrolles, 2013.

plus éloquentes que la description par le texte.⁹³⁰ Il en va de même des deux cartes⁹³¹ qui sont jointes à la *Pilati Montis Historia* : bien que de nombreux lieux soient localisés, le relief n'y est visuellement pas figuré d'une façon assez satisfaisante pour pouvoir construire une représentation mentale du sommet du Pilate.

Le texte de Kappeler ne se distingue cependant pas uniquement par ses descriptions géographiques minutieuses. La *Pilati Montis Historia* témoigne, tout comme les textes précédents, d'un intérêt marqué pour la qualité des pâturages de la région qu'il considère. Ici également, la précision des informations dépasse de loin celle des textes abordés jusqu'à présent. Kappeler établit une liste de l'ensemble des alpages du Pilate en précisant le nombre de bêtes qui peuvent y être mises à paître. Pfyffer de Wyher⁹³² fournit également un nombre important d'informations à ce sujet, mais l'énumération de Kappeler est de loin la plus complète :

Unmittelbar unter dem Hauptgipfel gegen Südosten in der Talsohle zwischen dem Haupt- und Nebengrat, befindet sich die Matt, die durch ein nach Osten abfließendes Bächlein bewässert wird. Dieser Alp ist auch das Plateau zugekehrt, aus dem der Hauptgipfel aufragt. Sie bietet Futter für 40 Kühe. Gegen Norden schliesst sich daran das Steugli, am Passweg nach Norden gelegen, nur für 15 Kühe. Jenseits des Nebengrates, auf dem Osthang des Berges, finden wir die Emsen- die Stöcken- und Krez-Alp, alle drei ziemlich steil, doch mit reichem Futterertrag, der für 60 Kühe ausreicht.⁹³³

Le texte poursuit de la même façon, vingt-trois alpages étant passés en revue les uns après les autres. Quelques précisions sont parfois apportées : Wind-Egge et Tale-Fad ne sont ainsi adaptés qu'aux moutons et les alpages de Castelen et Auf-Joch sont très difficiles à atteindre. La précision de cette comptabilité est comparable à celle qui prévalait dans la description géographique du sommet. Si l'information est ici plus facilement assimilable, le lecteur retiendra surtout que le Pilate représente une importante richesse en matière de pâturages :

Indessen dürfen wir auf keinen Fall das liebliche *Eythal* übergehen, das den südwestlichen Teil des Vorgebirges bildet. Hier finden sich unvergleichlich fette Weiden, auf denen ungezählte Rinder gesömmert werden. Die vielen Behausungen der Sennen und die Käsereien möchte man nicht Hütten oder Stadel nennen, sondern sie kommen einem wie richtige Häuser vor, die von

⁹³⁰ Cf. illustrations V.3 et V.4.

⁹³¹ Cf. illustrations V.5 et V.6.

⁹³² Cf. *infra* chapitre IV.

⁹³³ Mauritz Anton Kappeler, *Pilati Montis Historia*, 1960, *op. cit.*, p. 61.

ihren Besitzern wohnlich eingerichtet worden sind. Das Tal durchfließt der *Rumlinbach*, der reich ist an Forellen – nirgends gibt es so schmackhafte – und saftigen Fröschen.⁹³⁴

Cette description met en évidence les ressources exceptionnelles du lieu et le logement des bergers, dont l'aisance dépend des productions de leur environnement. Les habitants eux-mêmes ne sont en revanche pas présentés comme des êtres préservés des corruptions du monde des villes. L'accueil des personnes de passage est bien présenté comme exemplaire⁹³⁵, mais pas désintéressé pour autant. Après avoir passé en revue les différents produits laitiers fabriqués sur l'alpage, pour le plus grand plaisir des voyageurs, Kappeler mentionne les raisons qui motivent cet accueil si généreux.

Um sich ihren Gästen besonders gefällig zu erweisen und für den Wein, den man ihnen mitgebracht hat (denn mit dieser Münze gewinnt man ihr ganzes Vertrauen), mit einer Gegengabe aufzuwarten, werden sie nun das Horn blasen [...].⁹³⁶

Ce passage sur les habitants du Pilate est bien loin des perceptions idéalisées dont il a souvent été question. Si le résultat des travaux du lait est décrit dans le détail, ce texte bat en brèche le cliché selon lequel les bergers se nourrissent exclusivement du lait et des produits de l'alpage.

Ce type de perception réaliste et nuancée ne concerne pas uniquement les habitants du lieu, mais également la montagne en elle-même. En effet, le Pilate n'est pas décrit comme un lieu effrayant dans son ensemble : les endroits dangereux sont mentionnés de façon objective. Kappeler évoque les problèmes liés à la marche en terrain instable : dans les zones friables de la montagne, des pierriers s'accumulent, qui sont décrits à juste titre comme des passages pénibles et délicats à traverser. Le texte ne se limite cependant pas à la simple constatation du problème, mais il donne des conseils sur la façon d'aborder les sections instables, donnant ainsi au lecteur un moyen de minimiser les risques encourus :

⁹³⁴ *Idem*, p. 62.

⁹³⁵ « Die Sennen dieser Alp (wie auch die auf den anderen Alpen rings um den Pilatus), deren Einsamkeit durch die Ankunft der Fremden auf willkommene Weise unterbrochen wird, nehmen sie nach ihrer Sitte überaus herzlich auf und bedienen sie so aufmerksam, als sie nur können. Sie bewirten ihre Gäste mit allerlei Milchspeisen, die denjenigen, die mit dieser Art von Zubereitung weniger vertraut sind, vorzüglich schmecken. » *Idem*, p. 63.

⁹³⁶ *Idem*, p. 65.

Daher müssen solche Stellen sehr vorsichtig passiert werden, indem die Wanderer einer hinter dem anderen den Hang in der Querrichtung durchschreiten, damit die tiefer Gehenden nicht von den losgelösten Steinen getroffen oder gar, vom Geröll erfasst, in die Tiefe und damit in den Orkus hinuntergerissen werden.⁹³⁷

Ce discours, qui met en avant aussi bien les aspects dangereux que les points positifs, peut également être observé dans la description des moyens d'accès. Ainsi, pour le Widderfeld – un des sommets du Pilate – le texte note qu'il existe un chemin difficile et très dangereux tandis que de l'autre côté, le passage est aisé et agréable. Parvenu au sommet, le voyageur peut se reposer dans l'herbe tendre en admirant la vue⁹³⁸, perspective réjouissante qui accentue l'image positive du Pilate, le plaisir qu'occasionne l'ascension venant contrebalancer les difficultés rencontrées. Ce type de position n'est pas unique dans le texte de Kappeler, qui va jusqu'à relativiser l'altitude du Pilate en la comparant à d'autres sommets. Selon l'auteur, on ne trouve ni bouquetins ni marmottes sur la montagne, en raison de son altitude qui ne serait pas assez élevée : « Sie bewhonen nur die allerhöchsten Regionen der Alpen, neben welchen der Pilatus, obwohl er den Himmel zu berühren scheint, gleichsam ein Schneeballstrauch neben einer Zypresse ist. »⁹³⁹ Cette comparaison radicale illustre la perspective nuancée de Kappeler qui prévaut au sein de son texte.

3. La *Beschreibung des loblichen Orths und Lands Glarus*

Cet imposant ouvrage du glaronnais Johann Heinrich Tschudi (1670-1729) est construit en deux parties d'inégale grandeur.⁹⁴⁰ La plus importante est une chronique historique du canton de Glaris, qui s'étend de l'an 290 après J.-C. à 1713, mais l'ouvrage contient également une description géographique et politique de la région qui mérite d'être brièvement considérée. Intitulée « Beschreibung von dem Land Glarus / dessen Gelegenheit / der Einwohneren Arth und Beschaffenheit / Policy und Regiment / rc. », cette partie n'est pas spécifiquement centrée sur l'arc alpin, mais la situation du canton de Glaris conduit l'auteur à apporter des informations sur les montagnes environnantes. Le

⁹³⁷ *Idem*, p. 53.

⁹³⁸ « Die Spitze selbst nennt man Ruh-Stein, weil hier die Bergwanderer den ermatteten Leib ins weiche Gras legen können, während sich die Augen an der Rundschau müde schauen. » *Idem*, p. 56.

⁹³⁹ *Idem*, p. 159.

⁹⁴⁰ Johann Heinrich Tschudi, *Beschreibung des loblichen Orths und Lands Glarus...*, Zürich, In Verlag Joh. Heinrich Lindiners, 1714.

texte aborde d'emblée le Glärnisch, montagne emblématique de la région au pied duquel se situe le chef-lieu de Glaris. Le relief apparaît ainsi comme un élément central pour situer le pays :

Es wird auf drey Seithen / namlich gegen Morgen / Mittag und Abend / mit sehr hohen / und fast unwegsamen Gebirgen / gleich als unüberwindlichen Ringmauren umgeben / so dass man sie auch an denen Orthen / wo man den Pass in Italien oder Welsch-Land nehmen muss / nicht ohne grosse Beschwerd und Arbeit besteigen kan. Gegen Mittnacht aber / wo die Linth zwüschen der March und dem Gaster / den Durchfluss nimmet / ist das Land offen / und wer will / wie auch mancher thut / kan da eynsitzen / und zu Wasser in Engelland und weiters kommen.⁹⁴¹

La description, contrastée, met en évidence la géographie particulière du canton de Glaris, fermé au milieu des montagnes, la seule ouverture offerte étant celle de la Vallée de la Linth. Cette perspective géographique ne donne pas une image très flatteuse du relief dans la mesure où il est responsable de l'enclavement du pays en direction de trois points cardinaux. Les Alpes ne sont cependant pas uniquement connotées négativement, les aspects utilitaires étant également évoqués, notamment en ce qui concerne l'importante quantité de bétail qui peut être mis à paître sur les alpages pendant l'été.⁹⁴² Le rôle de ressource que représente l'espace alpin n'est pas pour autant le seul élément à intéresser l'auteur, qui mentionne également les plus hautes montagnes du canton de Glaris, indépendamment de toute considération de profit. Tschudi nomme ainsi le Tödi (3614m), le Glärnisch (2915m) et le Schilt (2299m) qui ne se prêtent pas à l'élevage. Les deux premières sont même recouvertes de glaciers. La question utilitaire n'est dès lors pas toujours au centre des préoccupations de l'auteur :

Etliche der genanten / und andere hohe Berge / geben bey hellem Wetter / einen weiten und sehr angenehmen Prospect, wie man / zum Exempel / auf dem Schilt / weit ins Schwabenland hinaus / und neben anderen / den Boden-See fast in seinem vollkommnen Bezirck / mit Lust sehen kan. Insgemein hat man auf allen denen Bergen / die man zu besteigen gewohnet ist / einen stets temperirten Luft / mit einem kühlen Windlein zugewahren / seye es auch in der Ebne oder Tieffe / so heiss als es immer wolle.⁹⁴³

⁹⁴¹ Johann Heinrich Tschudi, *op. cit.*, p. 2.

⁹⁴² Johann Heinrich Tschudi, *op. cit.*, p. 16-17.

⁹⁴³ Johann Heinrich Tschudi, *op. cit.*, p. 18.

Ce texte fait part d'une perception positive du relief, qui n'est pas uniquement liée à un avantage pratique tel que la fraîcheur, mais qui prend également en compte des critères esthétiques comme le montre la mention du paysage.

4. La description du Simmental

Tout comme la *Pilati Montis Historia* abordée précédemment, ce texte a pour objet une région bien définie, soit le Simmental, vallée du canton de Berne qui s'étend de Wimmis à La Lenk. Son auteur, Daniel Langhans (1728-1813), a fait des études de médecine. Elève d'Albrecht von Haller à l'Université de Göttingen, Langhans s'installe comme médecin à Berne à son retour en Suisse.⁹⁴⁴ Une maladie infectieuse sévissant dans la région de La Lenk depuis la fin du mois de mars 1752, le conseil sanitaire décide d'envoyer Langhans dans l'Ober-Simmental : l'ordre lui parvient le 9 octobre 1752 et le médecin se met en route. Ce séjour est relaté dans un ouvrage intitulé *Beschreibung Verschiedener Merkwürdigkeiten des Siementhals*⁹⁴⁵, publié à Zurich en 1753. Le texte, composé de deux parties, aborde dans un premier temps la description du Simmental sur cinquante-six pages, puis la maladie sur septante-six pages.⁹⁴⁶ Les indications présentes dans le récit laissent entendre que Langhans a passé plusieurs mois dans l'Ober-Simmental, plus précisément dans la région de La Lenk, touchée par la maladie, ce qui en fait un observateur averti de cette partie de la vallée. Le lieu de son séjour a une influence sur la description géographique du Simmental, qui s'arrête de façon plus détaillée sur le fond de l'Ober-Simmental que sur les autres parties de la vallée, qu'il n'a fait que traverser pour se rendre dans la région de La Lenk. Ce texte était connu des rédacteurs de guides et des bibliographes des XVIII^e et XIX^e siècles. Gottlieb Emanuel von Haller le mentionne

⁹⁴⁴ Hubert Steinke, « Daniel Langhans », in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 12.01.2007 (traduit de l'allemand), url : <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F26032.php>.

⁹⁴⁵ Daniel Langhans, *Beschreibung verschiedener Merkwürdigkeiten des Siementhals, Eines Theils des Bernergebiets ; Nebst einem genauen Bericht, über eine neue ansteckende Krankheit, die in diesem Land entstanden*, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1753.

⁹⁴⁶ Un dictionnaire historique de la médecine, paru au XIX^e siècle, nous apprend que la maladie en question est l'« angine gangreneuse », soit la diphtérie, pour laquelle il existe un vaccin depuis le XX^e siècle. Il est noté que « [la maladie] éclata en 1752 dans la Suisse, et fut fort bien décrite par Daniel Langhans ». La notice renvoie à sa description du Simmental. Voir : Kurt Sprengel, *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au dix-neuvième siècle. Traduite de l'allemand sur la seconde édition par A. J. L. Jourdan... et revue par E. F. M. Bosquillon...*, Paris, chez Deterville et Th. Desoer, 1815. t. V, p. 540.

dans la *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*⁹⁴⁷ et commente positivement la description du Simmental, en précisant qu'il n'aborde pas la partie qui décrit la maladie, le sujet ne concernant pas la bibliographie qu'il élabore. Johann Gottfried Ebel cite le texte de Langhans dans le *Manuel du voyageur en Suisse*⁹⁴⁸ dans sa bibliographie intitulée « notice des ouvrages sur la Suisse, qui peuvent servir de guide ou de manuel aux voyageurs ». Jean-Marie-Vincent Audin reprend cette bibliographie dans son *Guide du Voyageur en Suisse*⁹⁴⁹ et Gilles Boucher de la Richarderie mentionne le texte de Langhans dans le deuxième tome de sa *Bibliothèque universelle des voyages*.⁹⁵⁰ La description géographique du médecin bernois semble en revanche avoir été oubliée par la suite, avant d'être reconsidérée récemment.⁹⁵¹

Cette monographie consacrée au Simmental contient bon nombre d'éléments intéressants et mérite d'être prise en compte. Certains traits communs dans les textes considérés précédemment se retrouvent également chez Langhans. Alors qu'il détaille les motivations qui l'ont poussé à rédiger et faire publier son ouvrage, l'auteur mentionne un argument, que l'on trouve déjà dans les *Délices de la Suisse* de Ruchat, dans *L'Etat de la Suisse*⁹⁵² d'Abraham Stanyan et de façon encore plus marquée dans l'édition de 1730 de *L'Etat et les Délices de la Suisse*.⁹⁵³ Selon ces auteurs, la Suisse souffrirait d'une mauvaise réputation, qu'il s'agirait de corriger. Le texte de Langhans partage ainsi cette perspective défensive :

Ein dritter Grund zu dieser Unternehmung ist auch dieser, weil die Vorstellungen, so sich Fremde insgemein über unser Land, und über die Einwohner desselbigen machen, sehr selten etwas richtiges und gegründetes in sich halten ; dann in der That, man leget ihm an sehr vielen Orten mit Unrecht den Namen eines groben, eines wilden, und düstern Landes bey, und glaubt, dass es von solchen Leuten bewohnet sey, die von der übrigen Welt, von

⁹⁴⁷ Gottlieb Emanuel von Haller, *Bibliothek der Schweizer-Geschichte...*, Bern, in der Hallerschen Buchhandlung, 1785, t. I, N^o. 822, p. 207.

⁹⁴⁸ Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, Orell Fussli et Cie, 1805.

⁹⁴⁹ Richard [pseudonyme de Jean-Marie-Vincent Audin], *Guide du voyageur en Suisse*, Paris, Audin-U. Canel, 1824.

⁹⁵⁰ Gilles Boucher de la Richarderie, *Bibliothèque universelle des voyages, ou notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde...*, Paris, chez Treuttel et Würtz, 1808, t. II, p. 409.

⁹⁵¹ Hélène Zumstein mentionne ce texte dans *Les figures du glacier*, *op. cit.*, p. 34.

⁹⁵² Abrahama Stanyan, *L'Etat de la Suisse*, Amsterdam, Jean Garrel, 1714. Une autre édition a paru la même année, également à Amsterdam, chez les frères Wetstein.

⁹⁵³ Pour plus de détails à ce sujet, on consultera mon article : « Regards savants sur l'agriculture de montagne au XVIII^e siècle. Idéalisation et description objective », in *De la théorie à l'action. Les savoirs et leur mise en œuvre au siècle des Lumières. Actes du Colloque international de Neuchâtel, 10-12 décembre 2009*, Valérie Kobi (éd.), Genève, Slatkine, 2011.

Künsten und Wissenschaften, keine, oder zum wenigsten nur sehr schlechte Begriffe haben [...].⁹⁵⁴

L'auteur poursuit en précisant que certains étrangers ne considèrent pas mieux la Suisse que la Laponie. Ce constat de départ laisse augurer une description flatteuse de la région, qui sera à même de réviser les préjugés que l'on imagine alors circuler à l'étranger au sujet de la Confédération. Langhans ne néglige cependant pas de mentionner les passages dangereux qu'il est amené à fréquenter, notamment lors du trajet qu'il effectue depuis Berne. La perspective, nuancée puisque les endroits où le voyageur ne court aucun risque sont également mentionnés, peut être rapprochée de celle que nous avons pu observer dans les autres descriptions géographiques : les passages particuliers sont mis en évidence, mais l'ensemble du milieu n'est pas considéré comme dangereux. Langhans s'arrête ainsi sur l'entrée du Simmental, passage situé près du village de Wimmis. Cet endroit, très encaissé entre les parois de la Simme flue et de la Burg flue, ne manque pas d'être impressionnant. Les imposantes falaises qui surplombent la route constituent un danger réel, dûment mentionné dans le texte :

Der Eingang in dieses Thal ist so fürchterlich, dass man sich das erste mal kaum getrauen darf hinein zu gehen, wegen den ungeheur grossen und steilen Stockefelsen, von denen oftmal grosse Stücke hinunter auf den Weg fallen, der zwischen dem Siemenbach und diesem Felsen durchgeheth. Der Eingang in dieses Thal ist insonderheit zur Frühlings-Zeit sehr gefährlich, wenn das Eis und der Schnee oben auf diesem Felsen anfängt zu schmelzen, und durch das Abtriefen die schwach verbundenen Stücke Felsen losmachtet.⁹⁵⁵

Si cette description du passage évoque sans détour les risques auxquels s'expose le voyageur, le texte indique le caractère circonstanciel de la situation délicate : la zone est bien délimitée tout comme la période durant laquelle la fréquentation de l'endroit est susceptible de poser problème. Plus loin, Langhans précise même que le voyageur est rapidement tiré d'affaire : le reste de la vallée étant « plus large et plus agréable », la suite du trajet peut être effectuée sans encourir « le moindre danger ».⁹⁵⁶ Une fois au fond de la vallée, le chemin qui conduit au glacier nécessite en revanche une certaine habitude de la

⁹⁵⁴ Daniel Langhans, *Beschreibung, op. cit.*, p. 2.

⁹⁵⁵ *Idem*, p. 4.

⁹⁵⁶ « Man hat nicht mehr als etwa eine gute viertel Stunde Wegs zu machen, bis man auf diese fürchterliche und gefährliche Gegend bey Wimmis kommen kan, hernach fängt das Thal an breiter und angenehmer zu werden, so, dass man den grösten Theil Wegs immerdar zwischen den fruchtbarsten Wiesen, bis gegen die Gletscher hinauf, ohne die geringste Gefahr machen kan [...] » *Idem*, p. 6.

part du voyageur.⁹⁵⁷ Mentionner la possibilité d'acquérir l'habileté nécessaire pour se déplacer sur des chemins ardu s'inscrit dans une perspective de relativisation des difficultés. D'une manière globale, le Simmental est considéré selon un point de vue réaliste, qui met en évidence les endroits présentant des difficultés tout comme ceux qui sont plus avenants.

La thématique des ressources, systématiquement abordée dans les textes considérés jusqu'ici, l'est également par Langhans, qui adopte une perspective nuancée. Les richesses de la vallée sont mises en avant, mais les rigueurs du climat sont néanmoins mentionnées. Le sommet du Niesen est ainsi décrit comme une montagne riche en pâturages de valeur :

Der Nutzen, den dieser Berg den Einwohnern dieser Gegend bringet, ist sehr gross, weil er schier bis zu oberst mit vielem und sehr fettem Klee angefüllt ist, davon jährlich viele hundert Kühe und Rinder wohl erhalten werden.⁹⁵⁸

Langhans prétend même que la qualité de l'herbe du Simmental rend la culture des céréales peu intéressante, un plus grand profit pouvant être tiré de l'élevage du bétail, qui grandit vite en raison de la richesse de son alimentation.⁹⁵⁹ Ce raisonnement n'est en soi pas erroné, mais il dénote le choix d'un angle de vue très positif, l'auteur préférant voir le verre à moitié plein. En effet, si l'élevage du bétail est si rentable dans le Simmental par rapport à la culture des céréales, c'est également en raison du fait que cette dernière n'est que peu adaptée à la vallée, le climat n'y étant ni chaud, ni particulièrement ensoleillé. Le Simmental a cependant d'autres ressources telles que les arbres fruitiers, les bons poissons de la Simme et le gibier.⁹⁶⁰ Le texte ne nie cependant pas les différences locales, certaines parties de la vallée étant plus favorisées que d'autres. Les habitants d'Oberried, maisons éparpillées tout au fond du Simmental au-delà de La Lenk, doivent ainsi composer avec des hivers rigoureux, la région ne bénéficiant que de peu de soleil :

Obschon das Thal an diesem Orte am breitesten und sehr anmuthig ist, so sind dennoch die Einwohner darinn in etwas zu beklagen, weil sie die grösste Zeit

⁹⁵⁷ « Man kan Sommerszeit von beyden Seiten des Rätzlisbergs hinweg, auf die Gletscher steigen, allein diese Wege sind so steil und gefährlich, dass einer, der selbige noch nicht gewohnt ist, kaum darauf sich halten kan. » *Beschreibung, op. cit.*, p. 27.

⁹⁵⁸ *Idem*, p. 6.

⁹⁵⁹ « An den wenigsten Orten von diesem Thal wird Korn, Weitzen und Haber angesäet, weil sie mehreren Nutzen aus dem Gras ziehen, das sehr schmackhaft und nahrhaft vor alles Vieh ist, auch in kurzer Zeit dadurch gros und fett wird ». *Idem*, p. 55.

⁹⁶⁰ *Idem*, p. 56.

hindurch im Jahr niemals die Sonne haben, wegen der Nähe und Höhe der umliegenden Berge, und des kalten und lange liegenden Schnees, der bis späte in den Sommer nicht vergehet ; und zuweilen fallet in dieser Gegend eine so grosse Menge Schnee, dass die Leute nicht aus ihren Häusern gehen, und einander besuchen können [...].⁹⁶¹

L'auteur apporte cependant des précisions sur ce point, puisqu'il relève que ces abondantes chutes de neige n'ont pas lieu chaque année. Il convoque alors son expérience personnelle : l'hiver durant lequel il s'est tenu plusieurs mois dans le fond du Simmental n'a pas connu beaucoup de précipitations si bien qu'il était possible de circuler dans toute la vallée. La position de Langhans semble donc en tout point mesurée : s'il fait état des richesses agricoles du Simmental d'un point de vue enthousiaste, il n'omet pas de faire part des réalités moins attrayantes.

Le regard porté sur la population semble à première vue moins neutre, dans la mesure où le texte considère parfois les habitants de la vallée sous un angle idéalisé. Langhans les décrit comme des gens cultivés aussi bien en matière de science que dans le domaine des arts. Polis avec les étrangers qui se rendent dans leur vallée, ils sont également généreux non seulement avec les pauvres, mais également avec l'ensemble des voyageurs :

[...] wie wunderbar und seltsam muss es nicht einem Fremden vorkommen, der das erste mal dieses Land durchreiset, wenn er von jederman mit äusserster Höflichkeit aufgenommen, und von einer Dorfschaft zu der andern mit Geschenken beehret wird ; in den Häusern, die ganz einfältig und nur zum Nutzen gemacht sind, Sammlungen der allerneusten und auserlesensten Bücher antrift, die schon eine Erkenntnus, von allem was schön, geistreich und artig geschrieben ist, von einem erfo[r]dern, der sie durchlesen oder verstehen will ; als ich neulich wegen einer ganz besondern ansteckenden Krankheit gezwungen war, mich etliche Monat lang in diesem Thal aufzuhalten, hatte ich das Vergnügen nächst an dem Gletscher ein solches Haus zu bewohnen, darinn ich eine sehr angenehme Gesellschaft fand, ein Menge der besten historischen, physischen und medicinischen Bücher, die besten und neusten Poeten, so wol Französische, als Teutsche, so, dass ich meine wenigen müssigen Stunden auf das Allerangenehmste an diesem Ort zugebracht hab, und diese Gesellschaft wenigen Gesellschaften in den Städten selbst vorgezogen hätte, auch werde ich, so lang ich lebe, mit Freude und Vergnügen an diesen Aufenthalt gedenken.⁹⁶²

Cette description est contrastée, l'auteur ne pouvant s'empêcher par ailleurs de fustiger la consommation de vin. La suite du texte montre cependant que les positions de Langhans

⁹⁶¹ *Idem*, p. 9-10.

⁹⁶² *Idem*, p. 43.

sont influencées par ses perspectives professionnelles ; il convient dès lors de relativiser ses propos, somme toute relativement intéressés. Il se lance en effet dans une comparaison avantageuse à l'égard de la population de la Suisse, qui dispose selon lui de conditions de vie bien plus agréables que celles rencontrées en Allemagne et dans les autres pays d'Europe.⁹⁶³ Le chapitre suivant aborde quant à lui le bien-être de la population Suisse. Si Langhans prend la peine de préciser qu'il n'espère pas être considéré comme un flatteur, force est de constater que son discours semble avoir eu l'effet escompté sur les autorités bernoises puisqu'il devient quatrième médecin de la ville de Berne en 1754, soit une année après la parution de sa description du Simmental.

Le regard porté par Langhans sur le glacier qui se situe au fond de la vallée est en revanche dénué de toute considération politique. Le texte fait part de l'expérience contrastée de l'auteur qui essaye de transmettre son effroi et son émerveillement face à la masse de glace :

Es würde mir hier in der That ziemlich schwer fallen, wenn ich dem Leser lebhaft und förchterlich genug den ersten Anblick von diesen nahen Gletschern beschreiben sollte, die man ganz unvermuthet zu oberst auf dem Rätzlisberg auf einmal zu sehen bekommt : Gewiss, die Oberfläche von diesem Berge ist eine Schau-Bühne, auf die kein Fremder treten wird, dass er nicht von dem ersten Anblicke Grauen und Schrecken bey sich gespüre [...].

[...] ich muss gestehen, dass, obschon ich des Anschauens dieser Gletscher und ungeheur grossen Felsen schon ziemlich gewohnt war, ich dennoch jedesmal von diesem Anblicke aufs Neue erschreckt worden bin.⁹⁶⁴

Ces impressions se détachent des considérations pratiques et témoignent d'une appréhension sensible du glacier, ce qui n'empêche pas Langhans d'en évoquer les dangers sans pour autant décrire cet environnement comme inaccessible. En effet, Langhans relate l'expérience d'un chasseur, qui a traversé le glacier à plusieurs reprises, même si l'entreprise n'est pas aisée.⁹⁶⁵ L'auteur met alors en évidence les dangers liés au froid, à l'importante réflexion du soleil sur la neige et aux crevasses :

[...] die Kälte von dem Eis und der Luft, ist gar oft auch in der Mitte des Sommers, wenn ein starker Nordwind gehet, so unerträglich, dass sich die ganze Haut des Gesichts von der untern abschellet, und die Augen von dem starken Glanz und Schein des Schnees und Eises schier vollkommen unbrauchbar

⁹⁶³ *Idem*, p. 43-45.

⁹⁶⁴ *Idem*, p. 11.

⁹⁶⁵ *Idem*, p. 27.

werden ; man trifft auch zuweilen grosse Schründe und Spälte auf dieser Eistafel an, welche den Uebergang über selbige nicht wenig gefährlich machen [...].⁹⁶⁶

Si le ton semble prendre au début un aspect dramatique, les gelures au visage n'étant pas monnaie courante sous nos latitudes en été, force est de constater que les autres remarques sont justifiées. Dans l'ensemble, cette description du Simmental considère son objet de façon nuancée, même si certaines considérations politiques viennent parfois teinter le propos. Précis et complet, le texte de Langhans permet d'accéder à la perspective d'un médecin bernois sur une vallée alpine qu'il connaît bien.

*

* *

Les différents types de descriptions géographiques qui abordent la Confédération permettent d'observer quelle place est accordée aux Alpes tout en mettant en évidence la constitution du savoir géographique. Les textes les plus généraux sont peu susceptibles de comporter des informations originales et la sélection des aspects présentés au sein de ces ouvrages nous renseigne davantage sur le regard des géographes compilateurs du XVIII^e siècle que sur les Alpes en elles-mêmes. Les descriptions succinctes, parues dans des ouvrages qui considèrent l'Europe et le monde, présentent dans l'ensemble peu d'évolution par rapport aux textes des siècles précédents dans la mesure où les Alpes restent la plupart du temps considérées selon des aspects pratiques en lien avec les activités humaines. Un changement intervient en revanche lorsque des textes viatiques sont utilisés, notamment pour préciser certains descriptifs de chemins. Dans ce cas, même les sources à caractère généraliste peuvent montrer un intérêt pour des aspects paysagers ; ce type de perception, fréquemment attesté au sein des textes viatiques, se transmet ainsi au corpus géographique sous la forme d'emprunts, certaines portions étant retranscrites.

Les ouvrages consacrés à la description de la Confédération, comme les *Délives de la Suisse*, permettent de mettre en évidence l'importance des sources anciennes dans la constitution du savoir géographique sur les Alpes. Ce texte n'est cependant pas uniquement une compilation d'un savoir ancien. Afin que le contenu corresponde au titre annoncé, l'auteur se doit de mettre en évidence les beaux côtés des Alpes en utilisant des

⁹⁶⁶ *Idem*, p. 27-28.

ouvrages publiés au début du XVIII^e siècle. Outre le point de vue utilitaire, des aspects esthétiques sont alors pris en considération, notamment lorsque les textes de Scheuchzer sont convoqués, ces emprunts représentant un apport important. Les éditions ultérieures des *Délives* sont élaborées selon le même procédé en utilisant d'autres textes parus entre temps. Les descriptions géographiques de la Confédération peuvent dès lors être considérées comme des textes composites qui font usage de sources anciennes tout en assimilant les productions viatiques et naturalistes les plus récentes au fur et à mesure de leur parution. Si un regard réflexif peut être observé chez Füssli, qui critique l'usage des sources anciennes, sa propre description de la Confédération révèle qu'il ne parvient pas à dépasser la problématique qu'il soulève, son texte étant abondamment constitué d'emprunts livresques. Le projet de Leu apporte quant à lui une dimension supplémentaire, une matière nouvelle étant réunie à l'aide de correspondants, sans pour autant se détacher du savoir livresque.

Les descriptions géographiques locales se démarquent en revanche des textes qui abordent un espace plus vaste, dans la mesure où elles font plus appel à l'expérience personnelle de l'auteur sans pour autant se détacher totalement du savoir livresque. Le pasteur grison Nicolin Sererhard peut ainsi donner des descriptions personnelles de certaines régions qu'il connaît bien tandis que la description du Pilate par Kappeler peut être considérée comme un modèle de précision. La montagne est abordée selon une perspective réaliste et nuancée, les endroits dangereux étant mentionnés de façon objective. Si les aspects utilitaires sont également traités dans ce type de description géographique – comme c'est notamment le cas dans les textes consacrés au canton de Glaris et au Simmental – d'autres thématiques comme le paysage ou les glaciers sont également abordées. Ces auteurs considèrent les Alpes selon un point de vue nuancé qui fait part d'une vision assez neutre de l'espace alpin. Langhans mentionne ainsi les endroits dangereux, mais également ceux qui ne le sont pas. Le texte ne nie de surcroît pas les différences locales, certaines parties de la vallée étant plus favorisées que d'autres, notamment en raison de l'ensoleillement. L'objet considéré dans ces descriptions locales étant plus restreint que dans les textes évoqués précédemment, l'auteur peut aborder de façon circonstanciée certains points qu'il juge intéressants, ce qui donne à ces sources une certaine originalité.

CONCLUSION

Levavi oculos meos in montes
Unde veniet auxilium mihi
Auxilium meum a Domino
Qui fecit caelum et terram

Psaume 121

Parvenus au terme de ce parcours textuel à travers les Alpes helvétiques, il nous est maintenant possible de considérer notre corpus d'un point de vue global. S'il semble évident que les périodisations historiques classiques ne concordent pas avec les représentations des Alpes observées dans les textes que nous avons étudiés, on peut en revanche constater que les Alpes suscitent un intérêt croissant au cours des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Bien plus que la création de périodisations rigides, c'est bien la mise en évidence d'une polyphonie de représentations qui permet d'appréhender le regard porté sur les Alpes au cours du temps.

Une première constatation s'impose en ce qui concerne le XVII^e siècle, traditionnellement considéré comme faisant l'objet d'un recul de l'intérêt pour les Alpes, que les tenants du discours historique classique peinent d'ailleurs à expliquer et à démontrer. Des récits de voyage montrent cependant que l'arc alpin est considéré par certains auteurs du XVII^e siècle comme c'est le cas chez Albert Jouvin de Rochefort et chez Constantijn Huygens, mais également dans des textes plus brefs. Si Constantijn Huygens effectue un voyage de transit en raison de la fonction qu'il occupe, Jouvin de Rochefort est de son côté l'auteur d'un long voyage proto-touristique à travers les Alpes helvétiques, parcours qui ne s'accorde pas avec les peurs et le désintérêt prêtés aux voyageurs du XVII^e siècle par bon nombre d'historiens. Les Alpes existent donc bel et bien pour elles-mêmes à cette époque. Les productions géographiques du XVII^e siècle témoignent d'une certaine stabilité du genre en raison de l'apport important que représentent les sources antérieures, mais ces textes présentent néanmoins des aspects nouveaux, notamment en ce qui concerne l'avancée des glaciers, plus perceptible qu'au siècle précédent. Cette continuité entre le savoir du XVI^e et celui du XVII^e siècle montre qu'il n'y a pas de rupture entre ces deux périodes.

Si les deux périodisations historiques classiques s'accordaient sur le XVII^e siècle, elles différaient en revanche sur le siècle précédent : tandis que certains historiens mettaient en évidence un important intérêt pour l'arc alpin durant cette période, d'autres pensaient en revanche que la découverte des Alpes datait du XVIII^e siècle et n'accordaient ainsi pas au XVI^e siècle une attention particulière. La réalité se situe très vraisemblablement entre ces deux extrêmes. En effet, au XVI^e siècle, la plupart des textes qui abordent l'espace alpin ne le considèrent pas pour lui-même, mais dans une perspective utilitaire, centrée sur l'homme. La *Cosmographia* de Sebastian Münster mentionne ainsi les nombreux cols qui peuvent être utilisés pour le transit, le texte se concentrant sur des aspects pratiques. Les sources du XVI^e siècle sont souvent très factuelles, notamment lorsqu'elles mentionnent les dangers alpins. Il convient cependant de garder à l'esprit que la connaissance du milieu à cette époque reste partielle : les différents ouvrages qui abordent la marmotte relayent des informations inexacts. D'un point de vue plus général, le corpus considéré montre que le regard porté sur les Alpes est relativement neutre durant cette période, les textes élogieux d'Arctius et de Gessner – souvent évoqués par les historiens classiques qui défendent une découverte des Alpes au XVI^e siècle – abordant pour leur part l'espace préalpin et non les régions les plus élevées de la Confédération.

Les deux perspectives historiques classiques se rejoignent cependant lorsqu'il est question du XVIII^e siècle, période de la découverte ou redécouverte des Alpes. Le calendrier de cette découverte est construit autour de trois figures centrales, soit Haller, Rousseau et Saussure. Plusieurs décennies séparent cependant la parution de *Die Alpen* de celle de la *Nouvelle Héloïse*. Quant aux *Voyages dans les Alpes* de Saussure, ils paraissent dix-huit ans après le best-seller de Rousseau. Présenté ainsi, le XVIII^e siècle paraît bien maigre : l'importance de ces auteurs et de ces textes ne doit pas masquer le caractère incomplet de cette trilogie, la période étant dans les faits plus riche. Outre de nombreux textes peu connus publiés tout au long du siècle, les travaux de Scheuchzer, parus dès les premières années du XVIII^e siècle, démontrent bien que cette période s'inscrit dans la continuité. En effet, les publications parues ultérieurement au cours du siècle se réfèrent très souvent aux travaux de Scheuchzer.

S'il est indéniable que les dernières décennies du XVIII^e siècle voient s'accroître l'intérêt consacré aux Alpes, on n'observe pas durant les siècles qui précèdent les

mouvements si marqués décrits par certains auteurs. Le fait que les Alpes soient à la mode au tournant des Lumières est lié à la lente évolution de l'intérêt qui leur est consacré. En effet, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, les Alpes prennent progressivement une place de plus en plus conséquente auprès des voyageurs et des savants. Si les textes du XVI^e siècle ont un caractère utilitaire très marqué, ce n'est déjà plus vrai pour certains textes parus au cours du siècle suivant. Quant aux premières années du XVIII^e siècle, elles sont centrales en ce qui concerne l'appropriation savante de l'espace alpin. Bien plus que l'objet d'une découverte, les Alpes peuvent être considérées comme une réalité plastique dont la perception varie en fonction du contexte de production de la source. Si les aspects temporels restent importants, il convient de les appréhender selon une perspective de longue durée : l'apparition des Alpes dans la littérature viatique, savante et géographique ne peut en effet être cernée de façon précise.

Lorsqu'on considère notre corpus, on ne peut que constater une certaine permanence, qui confirme la lenteur du mouvement évoqué ci-dessus. En effet, la constante réappropriation du savoir livresque par les auteurs au fil des siècles démontre bien qu'on ne peut pas dessiner de coupures nettes entre le savoir des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. La *Cosmographia* de Münster illustre particulièrement bien ce processus, son contenu étant repris au siècle suivant, mais également au XVIII^e siècle : elle peut être considérée comme l'ouvrage source par excellence. Cette continuité, favorisée par le procédé de compilation, n'exclut cependant pas une certaine évolution dans la production du savoir sur les Alpes, comme l'illustre Scheuchzer et son utilisation détournée des sources anciennes, bien souvent convoquées de façon opportuniste pour donner une assise à ses propres raisonnements. Cet usage n'exclut cependant aucunement celui qui en est fait traditionnellement, les textes géographiques produits au XVIII^e siècle utilisant également le savoir ancien tout en intégrant des informations issues d'ouvrages plus récents. Même les descriptions géographiques locales, qui portent davantage la marque de leurs auteurs que les textes à visée plus générale, contiennent également des informations issues d'ouvrages anciens. Dans un même ordre d'idée, la perspective idéalisante, fréquemment observable lorsqu'il est question des habitants des montagnes et des vallées alpines, témoigne elle aussi d'une certaine stabilité du corpus traitant des Alpes, la question étant abordée en des termes proches du XVI^e au XVIII^e siècle. Chez Gessner et Aretius, tout comme chez Ray et chez Haller, les Suisses – et en particulier les habitants

des Alpes – sont décrits d'une façon idéalisée qui occulte une réalité bien moins riante, les bergers de montagne devant dans les faits composer avec les nombreuses contraintes liées au milieu.

Cette permanence ne doit cependant pas masquer une certaine évolution : si les Alpes peuvent représenter une curiosité à la mode au tournant des Lumières, c'est bien parce que le regard qui leur est porté a évolué au fil du temps ; c'est cependant le caractère lent et progressif de ces changements que les textes que nous avons étudiés mettent en évidence. Indépendamment de la période considérée, les récits viatiques que nous avons réunis restent très sobres lorsqu'ils relatent les dangers et les difficultés rencontrés par les voyageurs ; on ne peut dès lors pas parler d'un changement drastique de perception, le voyageur du XVI^e et du XVII^e siècle faisant dans les faits bien moins fréquemment part de ses peurs que certains de ses successeurs du tournant des Lumières, qui jouent volontiers avec une rhétorique de l'effroi presque convenue. André César Bordier ne peut ainsi s'empêcher de donner un tour dramatique à la description des gorges du Trient qu'il livre dans le chapitre III de son *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie, fait en 1772* : « Audedans est une gorge profonde, dans l'enfoncement de laquelle la vûe pénètre avec effroi [...] ». L'évolution que l'on voit se dessiner au fil du temps ne concerne à vrai dire pas au premier chef le caractère potentiellement effrayant que peut revêtir le relief alpin, mais bien plutôt un accroissement de l'intérêt pour l'espace alpin. De lieu de passage, les Alpes deviennent un lieu à voir et ce dès le XVII^e siècle comme en témoignent les textes de Constantijn Huygens et Jouvin de Rochefort. Ce phénomène s'amplifiera au cours du XVIII^e siècle. Les travaux de Scheuchzer accordent ainsi une place particulière aux Alpes. Le changement de statut du col témoigne également de cette évolution : chargé auparavant de permettre le passage, il est susceptible de devenir un but viatique en soi. L'évolution de l'intérêt pour les glaciers du XVI^e au XVIII^e siècle participe du même processus : au discours utilitaire succède un intérêt savant et esthétique pour les espaces glaciaires, qui apparaît de plus en plus nettement au cours du XVIII^e siècle. Si les Alpes n'ont pas été (re)découvertes au siècle des Lumières, l'intérêt qu'elles suscitent alors est le fruit d'une lente et progressive appréhension de cet espace durant l'époque moderne.

Définir un objet d'étude, réunir un corpus et s'interroger sur la matière ainsi collectée implique cependant de devoir fermer des portes. Perspective peu réjouissante, mais nécessaire pour parvenir à fixer des bornes à une étude aux ramifications

foisonnantes, conséquence inévitable de la disparité temporelle, générique, mais également linguistique du corpus considéré. Si nous espérons avoir réussi à montrer que l'étude des discours portant sur les Alpes permet d'illustrer le lent mouvement d'appréhension progressive de l'espace alpin au fil du temps, il nous semble en revanche utile d'entre-ouvrir les portes que nous avons fermées au long de ce travail. Il va sans dire que la première concerne le matériel iconographique. Issue d'un projet FNS contemporain de notre propre recherche et intitulé *Images viatiques, paysage et représentations scientifiques. Les images des Alpes dans les récits de voyage (1540-1860)*, la base de données Viatimages offre aujourd'hui un outil attractif pour aborder la question par l'image. Richement indexé, le corpus de la base de données permet de faire des recherches précises en fonction de critères géographiques ou par domaine. L'importante collection de matériel cartographique pourrait également donner lieu à d'autres études susceptibles de montrer l'évolution des connaissances sur l'espace alpin au fil du temps. Si une part importante de la base de données concerne une période ultérieure à celle étudiée dans le cadre de ce travail – fait qui témoigne de l'attractivité de la Suisse dans les dernières années du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle – une partie des auteurs que nous avons étudiés y est représentée. C'est le cas d'Altmann, Gruner, Haller, Herrliberger, Merian, Münster, Scheuchzer et Windham. L'étude de ce corpus d'images serait à même de préciser les considérations que nous avons portées sur la production textuelle de ces auteurs.

Au début de notre travail, nous avons malgré tout fait appel à quelques sources iconographiques dans l'exposition des questions liées à la marmotte. Si nous nous sommes servis de cet exemple pour montrer la circularité du savoir au sein des textes ainsi que l'extraordinaire longévité de certaines informations – en l'occurrence erronées – qui traversent les siècles sans encombre, le cas de la marmotte n'a pas pu être traité dans son ensemble. À l'image des travaux de Michel Pastoureau sur l'ours et le cochon⁹⁶⁷, il serait intéressant de faire une histoire de la marmotte au fil du temps. L'espace temporel de notre étude ne nous a en effet pas permis de suivre notre chariot-marmotte jusqu'au bout de son parcours. Il aurait été intéressant de considérer les occurrences les plus tardives de cette mention et de déterminer le contexte de leur parution. Il s'agirait notamment de définir quels sont les derniers textes qui font état du chariot en tant que pratique avérée et

⁹⁶⁷ Michel Pastoureau, *L'ours : histoire d'un roi déchu*, Paris, Ed. du Seuil, 2007. Michel Pastoureau, *Le cochon : histoire d'un cousin mal aimé*, Paris, Gallimard, 2009.

à quel genre ils appartiennent. On pourrait également s'intéresser aux auteurs qui mentionnent cette pratique, tout en précisant ne pas lui accorder de crédit, afin de déterminer jusqu'à quand la notion du chariot-marmotte résiste dans la littérature, même sous sa forme négative.⁹⁶⁸ Au-delà de cette question, l'histoire de la marmotte présenterait de l'intérêt : animal qui a de tout temps attisé la curiosité, notamment en raison de son hibernation, elle fait aujourd'hui partie de l'offre touristique de certaines stations de montagne. Sa présence sur les cartes postales témoigne également de son succès auprès des visiteurs. Objet de curiosité au XVI^e siècle déjà, mais également animal sauvage susceptible d'être chassé pour sa viande ou sa graisse à laquelle on prête des vertus curatives, la marmotte est devenue au fil du temps un symbole touristique parmi d'autres. Constituer la marmotte en objet d'étude pour rendre compte de l'évolution – mais aussi de la permanence⁹⁶⁹ – de ses multiples statuts au fil du temps conduirait assurément à des résultats intéressants, mais réaliser une histoire de la marmotte dépassait le cadre de ce projet.

Un part importante de ce travail a consisté dans la mise en valeur d'un vaste corpus de textes. Si la plupart de ces sources n'étaient pas inconnues, bon nombre d'entre elles avaient en quelque sorte été oubliées dans l'ombre que leur portaient certains textes phares sur lesquels se basaient les périodisations construites par le discours historique dominant au XX^e siècle. Certaines sources qui abordent les Alpes de façon plus marginale n'avaient jusqu'alors pas reçu toute l'attention qu'elles méritaient ; c'est notamment le cas d'un nombre important de descriptions géographiques. Un texte se distingue cependant de l'ensemble de ce corpus : le récit de voyage de Jouvin de Rochefort n'a pas connu d'édition moderne alors même qu'il présente un grand intérêt pour le voyage en Suisse et dans les Alpes au XVII^e siècle. Le voyageur parcourt les pays limitrophes de la France, mais également le nord de l'Europe, la Turquie et l'Égypte. Ce volumineux récit de voyage mériterait assurément une édition moderne.

⁹⁶⁸ Le chariot est encore évoqué au XIX^e siècle : « Mais l'astre a passé le zénith, il décline à l'horizon. Il s'agit d'emmagasiner le foin coupé d'avance, et maintenant fané. L'un des rongeurs se couche sur le dos ; il élève ses quatre pattes en guise de ridelles, entre lesquelles ses compagnons viennent déposer la récolte qu'ils ont réunie. Une fois chargé de tout le foin qu'il peut contenir, le chariot vivant est traîné, la queue servant de câble de halage, par les autres petits faneurs qui veillent à ce que la voiture ne se verse pas ; chacun ayant sa part de corvée, est tour à tour tirant ou tiré. » *Le magasin pittoresque*, Edouard Charton (dir.), vingt-huitième année, 1860, p. 258.

⁹⁶⁹ La graisse – ou l'huile – de marmotte se vend encore sur certains marchés et sur internet.

Si nous évoquons quelques pistes en nous arrêtant aux possibilités mentionnées ci-dessus, l'ampleur et la diversité de notre corpus rendraient possible la réalisation d'autres recherches sur l'espace alpin helvétiques entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. La question pourrait également être traitée en s'intéressant à d'autres espaces que celui de la Confédération. Nous espérons pour notre part avoir montré que la période que nous avons étudiée ne présente pas moins d'intérêt que celle du tournant des Lumières : les voyageurs et les savants qui nous ont accompagné tout au long de ce travail peuvent être considérés comme les précurseurs de l'ère touristique et scientifique qui débutera dans les dernières décennies du XVIII^e siècle.

Illustration I. 1

Marmotte

Sebastian Münster, *Cosmographie*, [Basel], [Heinrich Petri], [1552 ou 1556], livre III, p. 382.



Illustration I. 2

Marmotte

Conrad Gessner, *Historia animalium*, Tiguri, Apud Christ.Froschoverum, 1551,
p. 841.

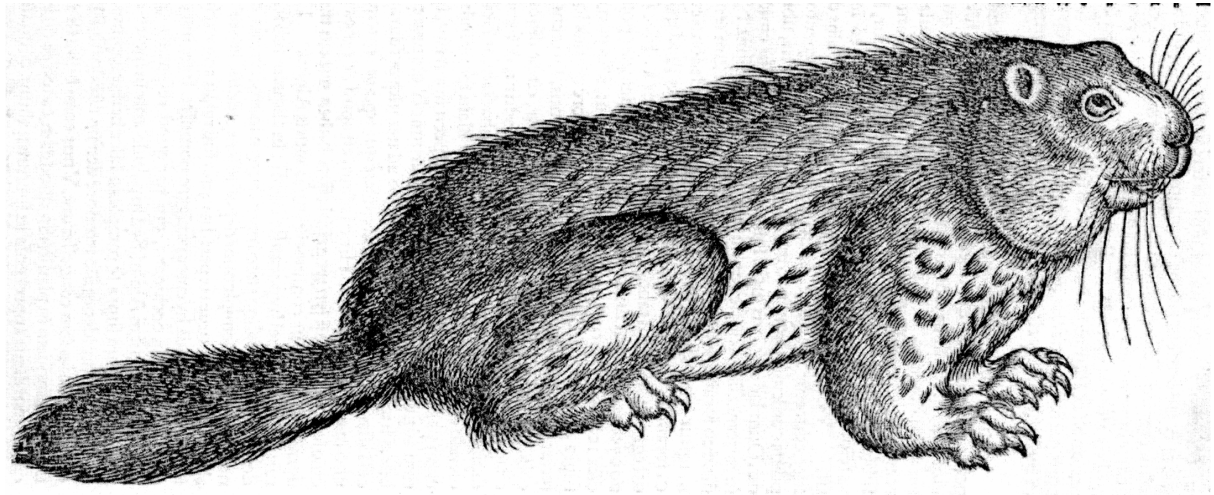


Illustration I. 3

Marmotte

Johannes Stumpf, *Schweytzer Chronick*, Gedruckt zu Zürich, bey Johans Wolfffen
1606, p. 288 verso.



Illustration I. 4

Marmotte

Johannes Jonstonus, *Historiae de quadrupetibus*, Francoforti ad Moenum, Math Meriani, 1650, tab. LXVII.

Mus alpinus. Marmota
Murmeltier .



Illustration I. 5

Marmotte

Pietro Andrea Matthioli, *Commentaires de M. Pierre André Matthiolo medecin senois, sur les six livres de Ped. Dioscor. Anazerbeen de la matière Medicinale*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1579, p. 252.

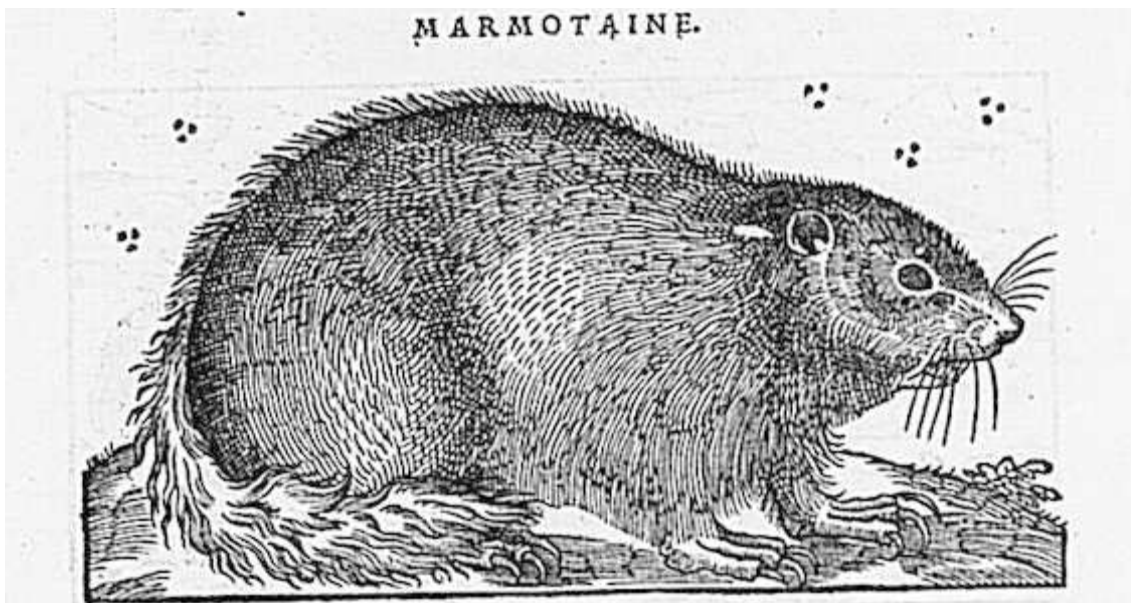


Illustration I. 6

Marmotte

Geofroy Linocier, *L'histoire des plantes, traduite de Latin en François... A laquelle sont adioustees celles des simples, aromatiques, animaux à quatre pieds...*, Paris, Chez Charles Macé, 1584, p. 920.

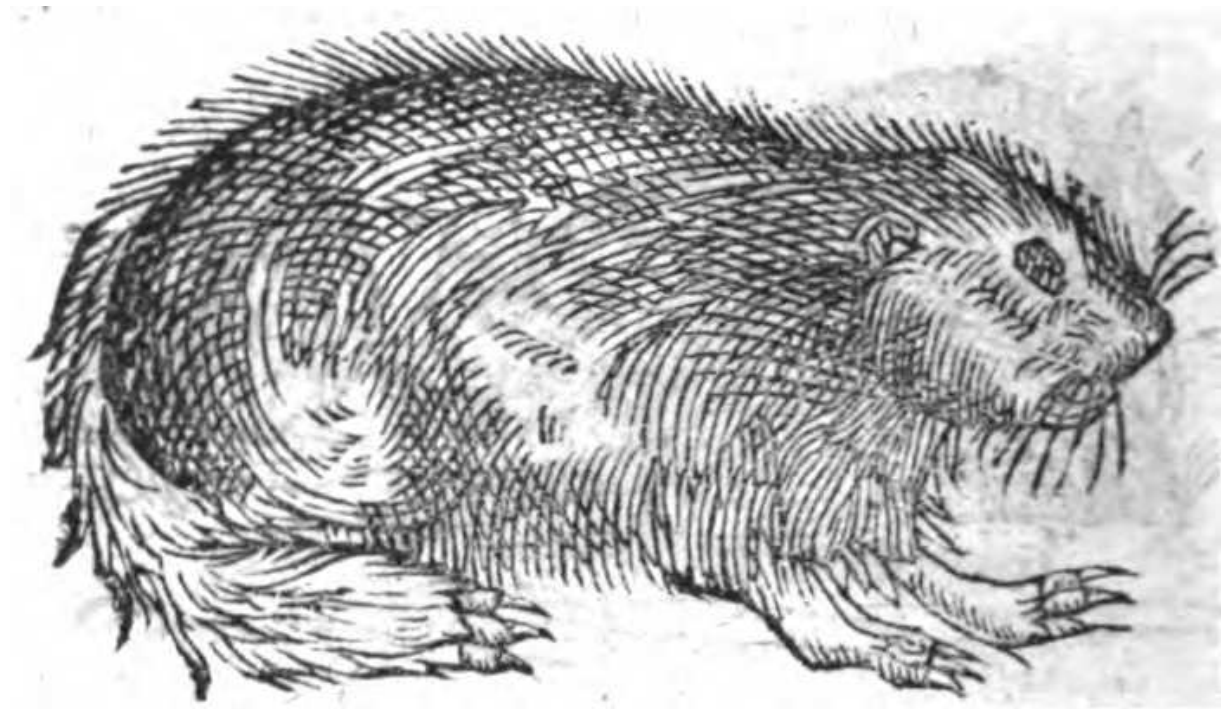


Illustration I. 7

Marmotte

Ulisse Aldrovandi, *De Quadrupedibus digitatis viviparis libri tres et de quadrupedibus digitatis oviparis libri duo*, Bonon. : sumptibus M. Antonii Berniae : apud Nicolaeum Tebaldinum, 1637, p. 445.



Illustration I. 8

Marmotte

Jean Léger, *L'histoire générale des Eglises évangéliques des vallées de Piémont : ou Vaudoises*, Livre premier, A Leyde, Chez Jean le carpentier, 1669, p. 6.

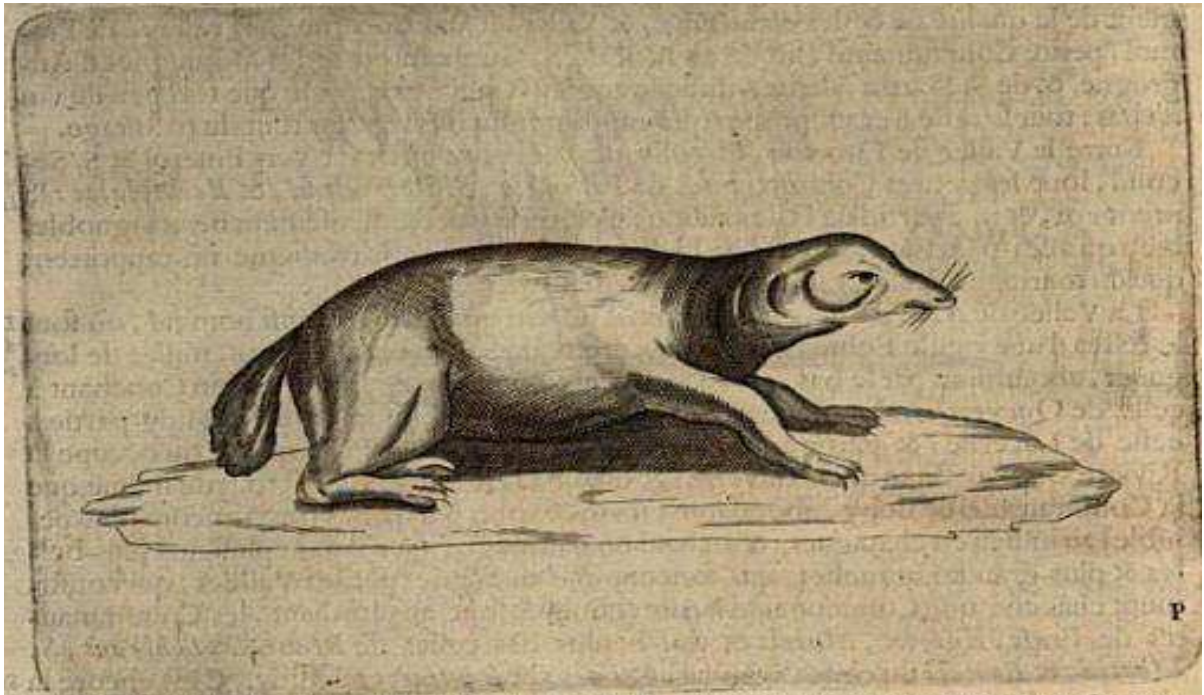


Illustration I. 9

Marmotte

Georges Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, A Paris, De l'Imprimerie royale, 1760, t. VIII, pl. XXVIII, p. 244.

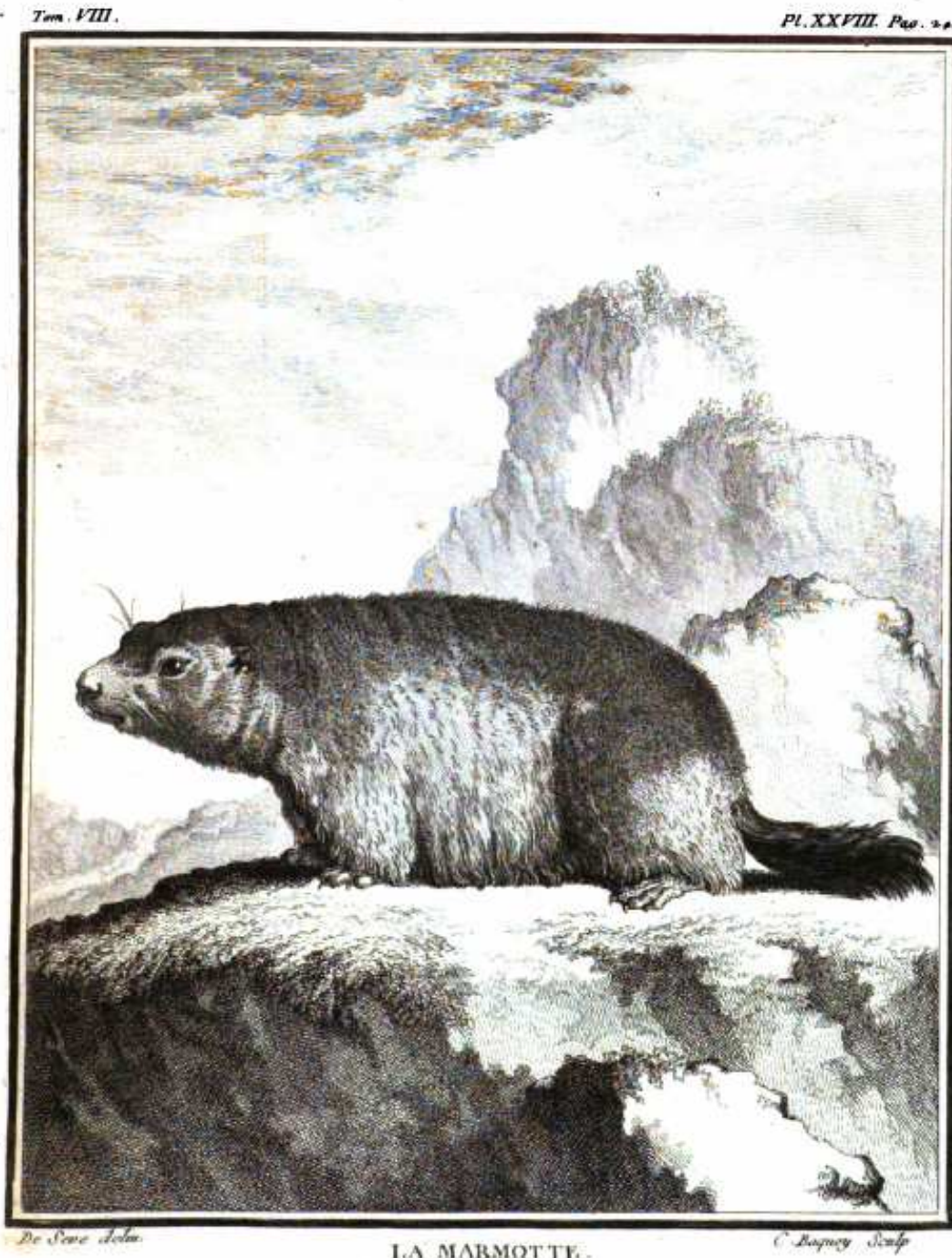


Illustration I. 10

Marmotte

François-Alexandre-Pierre de Garsault, *Description, vertus et usages de sept cents dix-neuf plantes, tant étrangères que de nos climats, et de cent trente-quatre animaux en sept cents trente planches gravées en taille-douce*, Paris, chez P. Fr. Didot le Jeune, 1767, t. V, planche 722.



Illustration II. 1

Carte du Valais

Johannes Stumpf, *Gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen und Völckeren Chronick wirdiger Thaaten Beschreybung...*, Getruckt Zürych in der Eydgnoschafft, bey Christoffel Froschouer, 1548 Buch 11, p. 338.

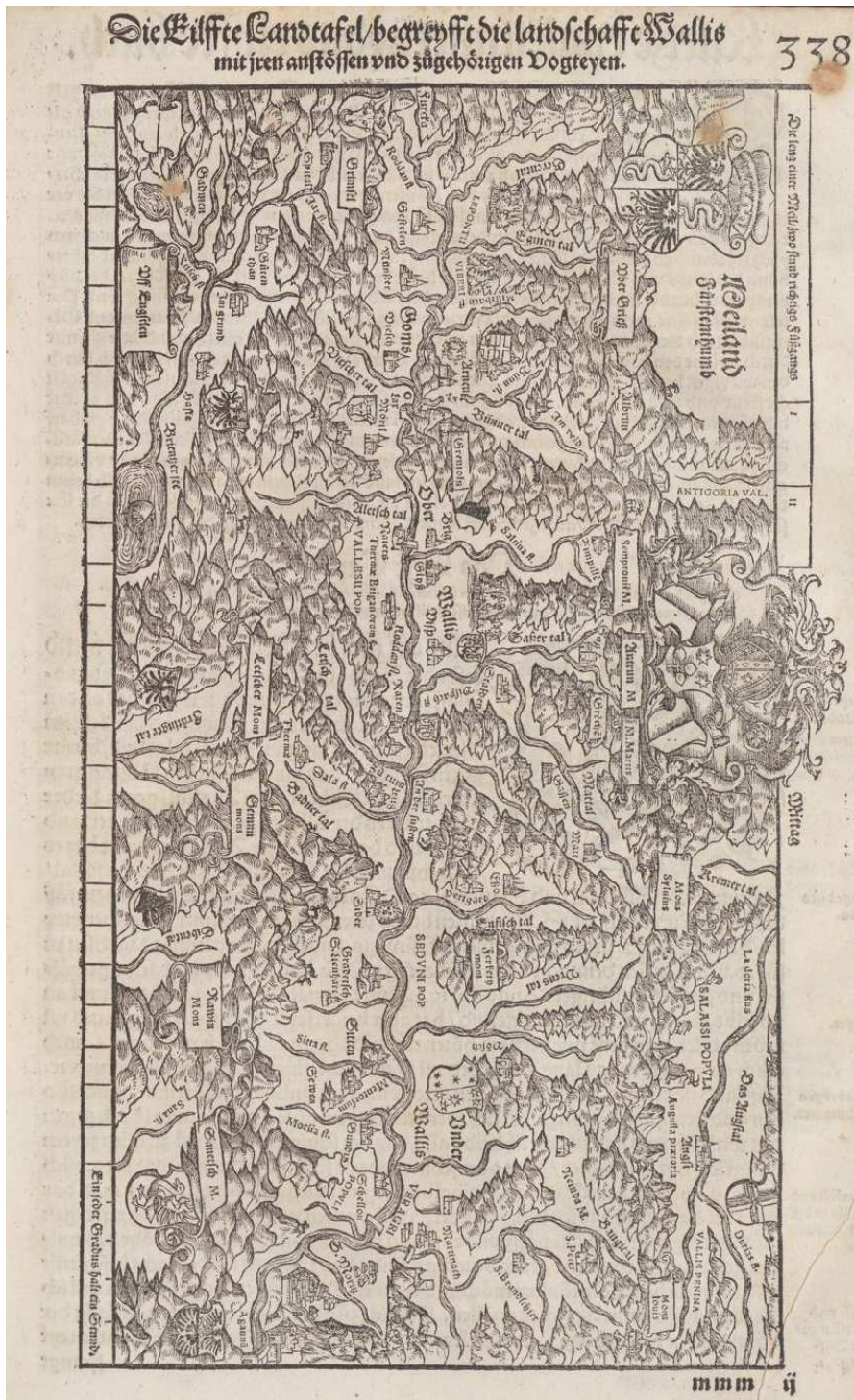


Illustration II. 2

Carte du Valais orientée au sud (de la Furka à Raron).

Sebastian Münster, *Valesiae charta*, in Claude Ptolémée, Sebastian Münster, Willibald Pirckheimer, *Geographia universalis, vetus et nova competens Claudii Ptolemaei alexandrini*, Basileae, 1545, [s. n.].



Illustration II. 3

Carte du Valais : carte occidentée.

Sebastian Münster, *Cosmographie*, [Basel], [Heinrich Petri], [1552 ou 1556], livre III, p. 363.

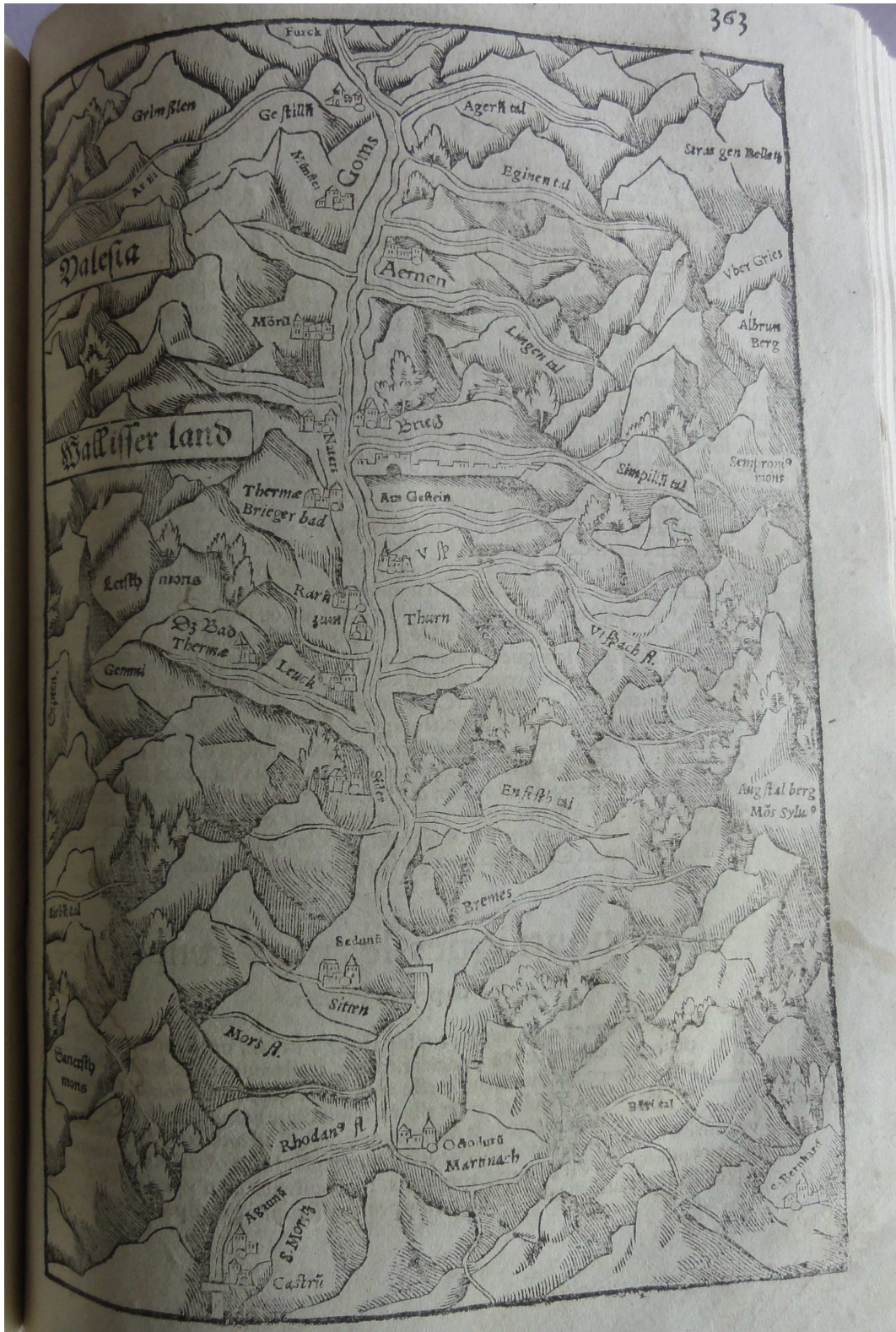
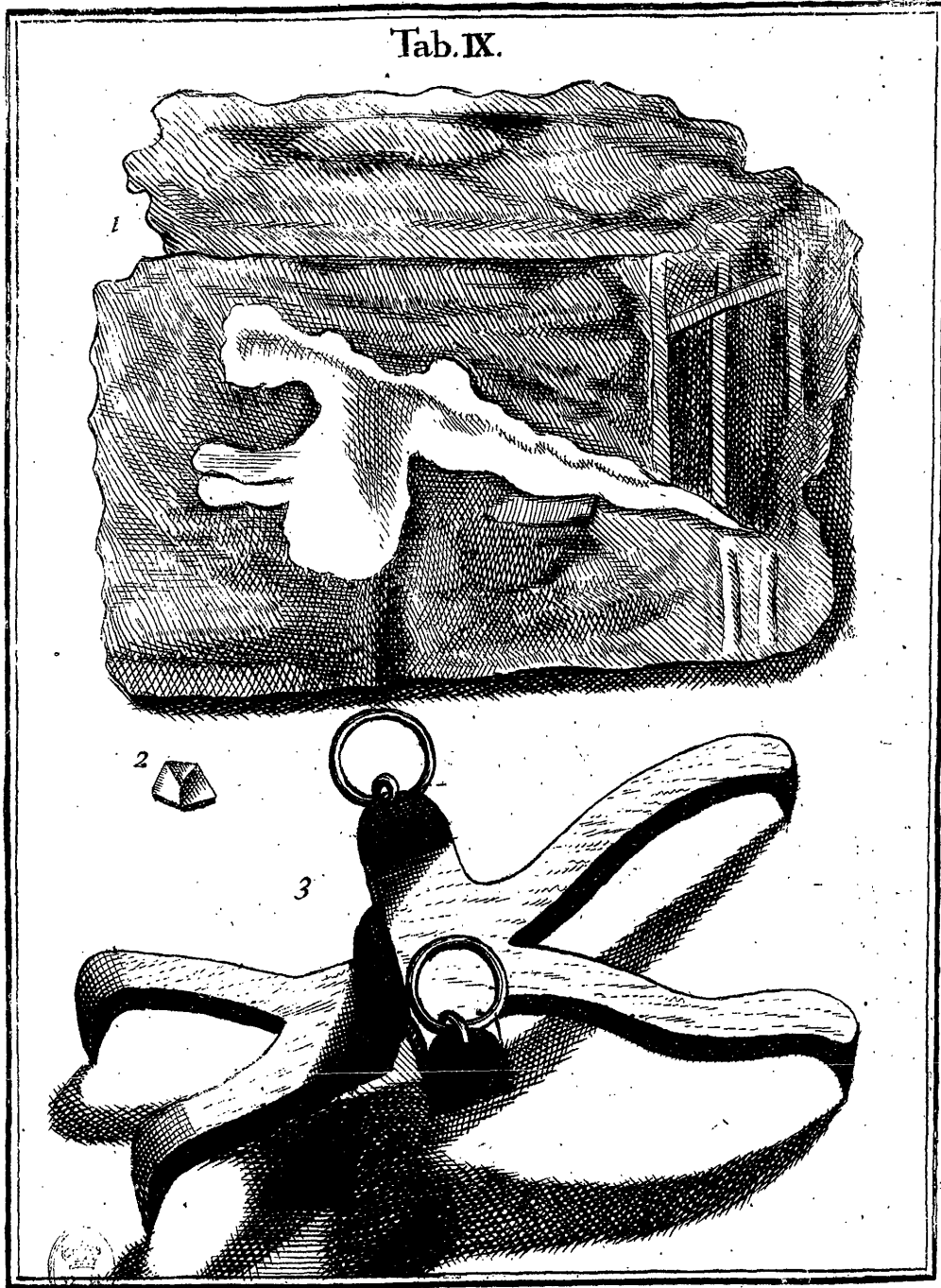


Illustration IV. 1

Crampons

Johann Jakob Scheuchzer, *Ouresiphoitēs helveticus, sive, itinera per Helvetiae alpinas regiones*, Lugduni Batavorum [Leyde], Typis ac Sumptibus Petri Vander Aa, 1723, t. I.



Sumptibus D. Georgij Stubbes, A. M. Collegij Exoniensis Oxon. Socij.

Illustration IV. 2

Johann Jakob Scheuchzer *Ouresiphoitès helveticus, sive, itinera per Helvetiae alpinas regiones*, Lugduni Batavorum [Leyde], Typis ac Sumptibus Petri Vander Aa, 1723, t. II.

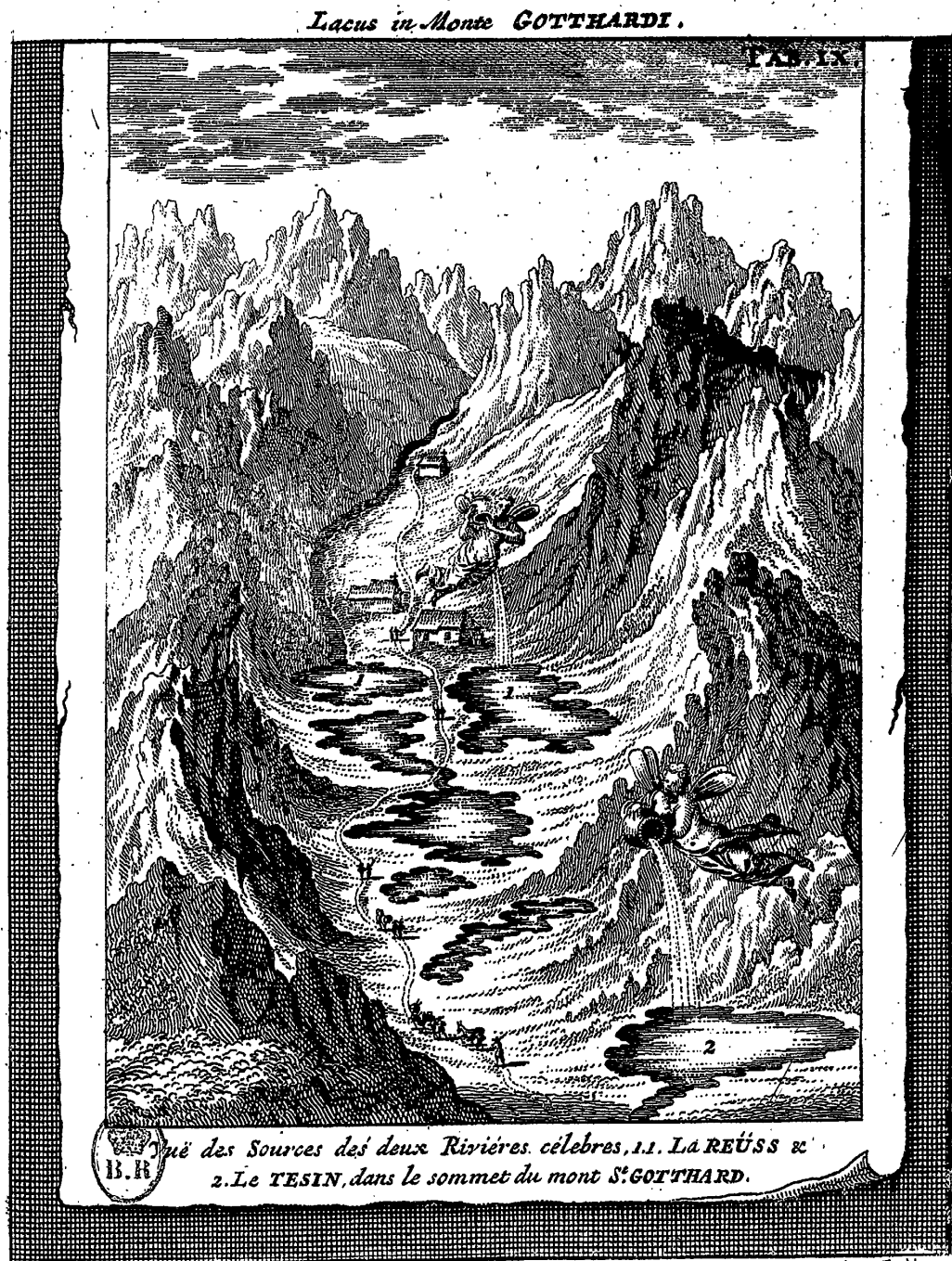


Illustration V. 2

Source et cours de la Reuss dans le canton d'Uri.

Johann Jakob Scheuchzer, *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweizerlands*, Zürich, 1708, t. III, illustration hors texte.



Illustration V. 3

Pilati facies septentrionalis.

Moritz Anton Kappeler, *Pilati Montis Historia in pago Lucernensi Helvetiae siti*, Basileae, Typis & Sumptibus Joh. Rodolphi Im-Hof & Filli, 1767, illustration hors texte.



Illustration V. 4

Pilati facies orientalis, facies meridionalis in ipse Monte... et Pilati Facies meridionalis in Lacu Sarnensi...

Moritz Anton Kappeler, *Pilati Montis Historia in pago Lucernensi Helvetiae siti*, Basileae, Typis & Sumptibus Joh. Rodolphi Im-Hof & Filli, 1767, illustration hors texte

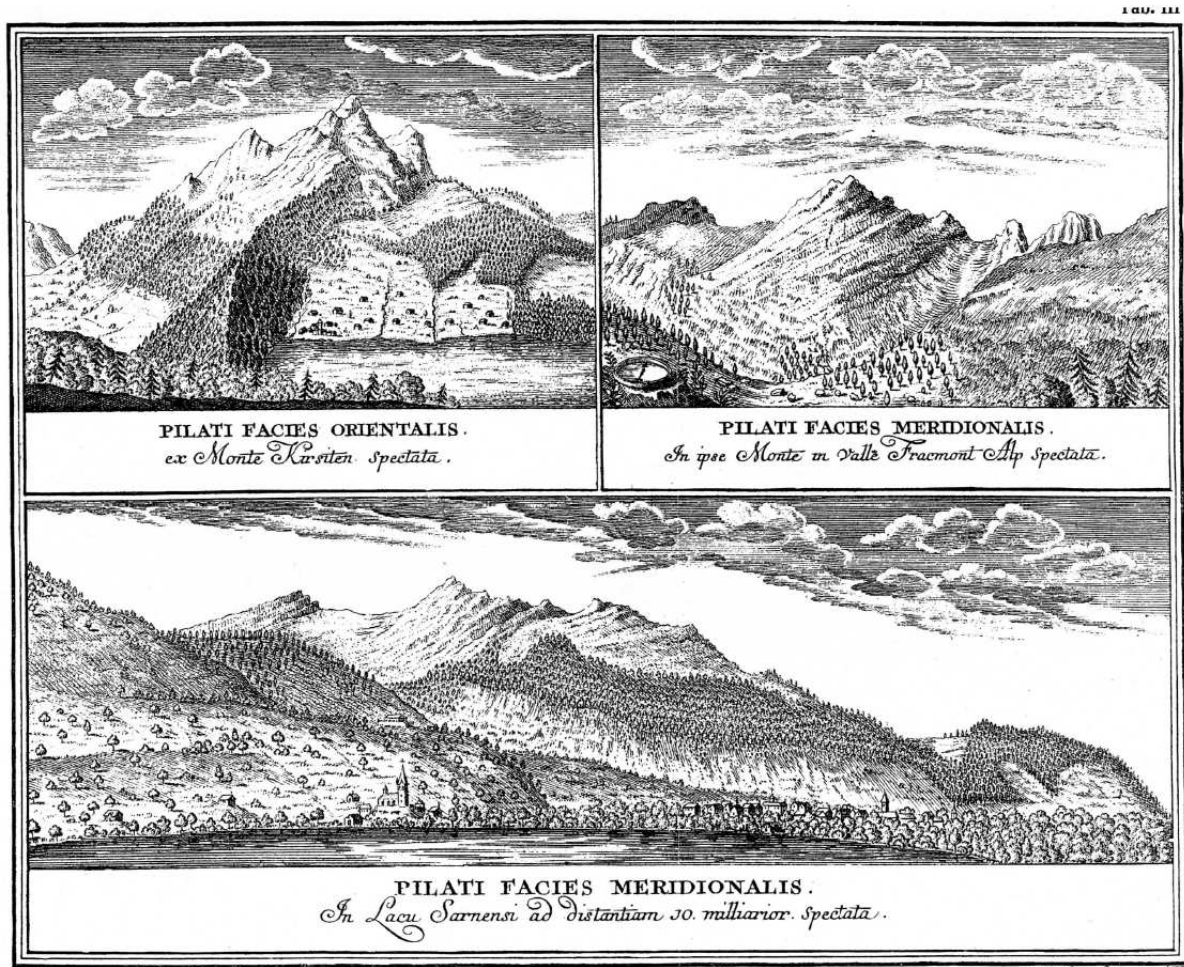
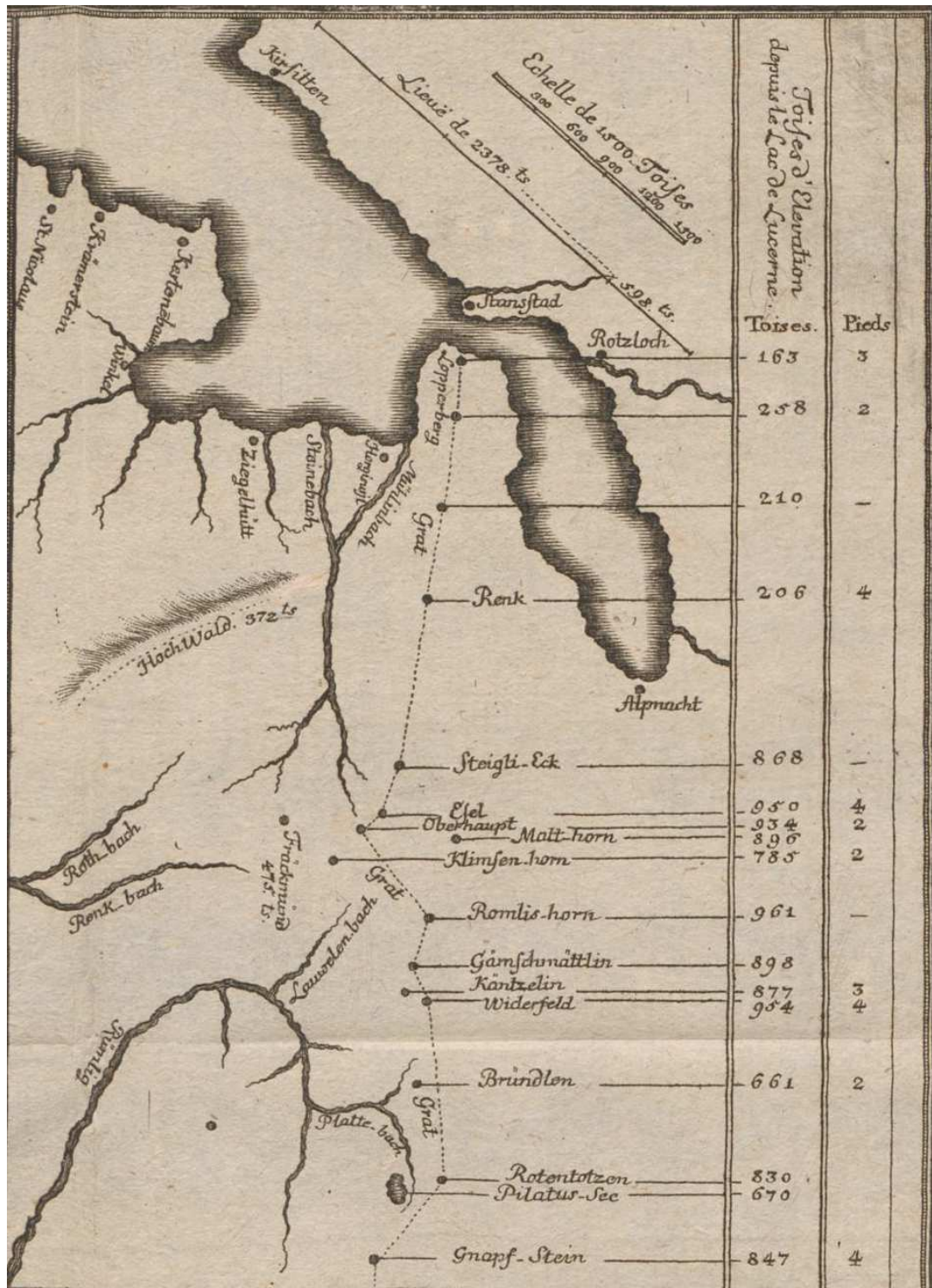


Illustration V. 6

Pilate : petite carte

Moritz Anton Kappeler, *Pilati Montis Historia in pago Lucernensi Helvetiae siti*, Basileae, Typis & Sumptibus Joh. Rodolphi Im-Hof & Filli, 1767, illustration hors texte.



BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Manuscripts

1. *Description d'un voyage de l'Oberland fait en 1757 adressé à Madame de Bémont, religieuse Bernardine à Pontarlier*, Burgerbibliothek Bern, MSS Hist. Helv. VII 10.
2. *Schweitzer Reise a° 1751*, Kantonsbibliothek Vadiana Sankt-Gallen. Vad. Sig. Ms 496.
3. Wolfgang CHRISTEN, *Description des glaciers / gletscher / ou pour mieux dire de la mer glaciale qui se trouve dans les Alpes de la Suisse. Revu par l'auteur*, Mss. Hist. Helv. VII 10.

Imprimés et manuscrits édités

1. Joseph ADDISON, *Remarks on several parts of Italy, &c. In the Years, 1701, 1702, 1703*, London, Printed for J. and R. Tonson and S. Draper, 1753.
2. *The letters of Joseph Addison*, Walter Graham (éd.), Oxford, At the Clarendon Press, 1941.
3. Ulisse ALDROVANDI, *De Quadrupedibus digitatis viviparis libri tres et de quadrupedibus digitatis oviparis libri duo*, Bonon. : sumptibus M. Antonii Berniae : apud Nicolaeum Tebaldinum, 1637.
4. Johann Georg ALTMANN, *Versuch einer historischen und physischen Beschreibung der helvetischen Eisbergen*, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1751.
5. Benedictus ARETIUS, *Stockhornii et Nessi montium in ditione Bernensium Helvetiorum et nascentium in eis stirpium brevis descriptio*, in Conrad Gessner, *In hoc Volumine continentur Valerii Cordi Simesussi Annotatione in Pedacii Dioscoridis Anaxerbei de Medica materia libros V...*, Argentorati, Rihelius, 1561, p. 232.
6. Benedictus ARETIUS, *Stockhornii et nessi montium in ditione Bernensium Helvetiorum et nascentium in eis stirpium brevis Descriptio. Kurze Beschreibung des Stockhorns und Niesens, Schweizerberge im Gebiet der Berner, und der auf ihnen wachsenden Pflanzen*, in *Niesen und Stockhorn Berg-Besteigungen im 16. Jahrhundert. Zwei Lateintexte von Berner Humanisten*, Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Max A. Bratschi, Thun, Ott Verlag, [s.d. environ 1992].
7. Pierre D'AVITY, *Nouveau théâtre du monde*, Paris, Par la Compagnie des Marchands Libraires & Imprimeurs associez, 1661.

8. François DE BELLEFOREST ; Sebastian MÜNSTER, *La cosmographie universelle de tout le monde.... Auteur en partie Münster, mais beaucoup plus ornée, augmentée et enrichie, par François de Belleforest...*, Paris, Chez Michel Sonnius, 1575.
9. Francesco BELLI, *Osservazioni nel viaggio di D. Francesco Belli*, Venetia, Appresso Gio Pietro Pinelli, Stampatore Ducale, 1632.
10. [Vendramino BIANCHI] *Relazione del paese de' Svizzeri, e loro alleati d'Arminio Dannebuchi*, Venezia, presso Andrea Poletti, 1708.
11. Vendramino BIANCHI, *An Account of Switzyerland, and the Grisons: as also of the Valesians, Geneva, the Forest-Towns, and their other allies*, London, Printed for J. Knapton, at the Crown in St. Paul's Church-yard, 1710.
12. Charles BONNET, *Contemplation de la nature*, Amsterdam, Chez Marc-Michel Rey, 1764.
13. Claude Guillaume BOURDON DE SIGRAIS, *Histoire des rats, pour servir à l'histoire universelle*, Ratopolis (Paris) [Amsterdam], Jacques Desbordes, 1738.
14. Marc Théodore BOURRIT, *Nouvelle description des glacières, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Savoye, de Suisse et d'Italie*, Genève, Chez Barde, Manget & Comp. Imprimeurs-Libraires, 1787, t. III.
15. Robert BOYLE, *An Account of Philaretus during his minority*, in Michael Hunter, *Robert Boyle by himself and his friends*, London, William Pickering, 1994, p. 1-22.
16. *The works of the honourable Robert Boyle. In six volumes. To which is prefixed The Life of the Author*, London, Printed of J. and F. Rivington, 1772, t. I, p. XII-XXVI.
17. Michael Hunter, *Robert Boyle by himself and his friends*, London, William Pickering, 1994, p. 18-19.
18. Mathurin Jacques BRISSON, *Le règne animal divisé en IX classes*, A Paris, Chez Jean-Baptiste Bauche, 1756.
19. Georges Louis LECLERC DE BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, t. VIII, A Paris, De l'Imprimerie royale, 1760.
20. Gilbert BURNET, *Voyage de Suisse, d'Italie, et de quelques endroits d'Allemagne & de France, fait és années 1685 & 1686*, Rotterdam, Chez Abraham Acher, proche la Bourse, 1688.
21. William BURNET, « Part of a Letter from William Burnet Esq ; F. R. S. to Dr. Hans Sloane, R. S. Secr. concerning the Icy Mountains of Switzerland », in *Philosophical transactions*, Nr. 26, 1708-1709, p. 316-317.

22. Anton Friderich BÜSCHING, *Neue Erdbeschreibung. Eilfter Theil, welcher die Eidgenossenschaft samt den derselben zugewandten Orten enthält*, Schaffhausen, bey Benedikt Hurter, 1769.
23. Henri DE CAMPION, *Mémoires de Henri de Campion*, Paris, Chez P. Jannet, 1857.
24. Jacques CASANOVA, *Mémoires*, Paris, Paulin, 1833, t. III.
25. Nicolas CHORIER, *Histoire générale de Dauphiné*, Grenoble, Chez Philippe Charvys, 1661.
26. Côme Alexandre COLLINI, *Mon séjour auprès de Voltaire*, Raymond Trousson (éd.), Paris, Honoré Champion, 2009.
27. Thomas CORYATE, *Coryat's crudities; reprinted from the Edition of 1611*, London, Printed for W. Cater, 1776.
28. Oswald CROLLIUS, *La Royale chymie de Crollius*, trad. J. Marcel de Boulene [Boulenc], A Paris, Chez Mathurin Henault, 1633.
29. Johann Leopold CYSAT, *Beschreibung dess Berühmbten Lucerner oder 4. Waldstätten Sees, und dessen Fürtrefflichen Qualiteten und sonderbaaren Eygenschaften...*, Lucern, Bey David Hautten, 1661.
30. Heinrich DÜBI, *Der Alpensinn in der Litteratur und Kunst der Berner von 1537-1389. Neujahrs-Blatt der Litterarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1902*, Bern, Druck und Verlag von K. J. Wyss, 1901.
31. [Pierre DUVAL], *Relation du voyage fait à Rome par Monsieur le Duc de Bouillon, prince souverain de Sedan...*, l'année mil six cent quarante quatre, [Paris, G. Clouzier, 1656].
32. George EDWARDS, *A natural history of Birds. Histoire naturelle de divers oiseaux*, London/Londres, At the College of Physicians in Warwick-Lane / Au Collège des médecins de Warwick-Lane, 1747.
33. *Diary and correspondence of John Evelyn*, vol. I, London, Published for Henry Colburn, 1854.
34. Louis Seylaz, « Un voyage à travers le Simplon en 1646. (Traduit du *Diary of John Evelyn*), in *Les Alpes*, N° VII, 1931, p. 347.
35. Hans Jakob FAESCH, *Jenseiths Bürgischen Reiss Beschreibung*, in *Frühe Freunde des Tessins : sechs Reiseberichte aus zwei Jahrhunderten*, W. A. Vetterli (hrsg.), Zurich, Artemis Verlag, 1944.
36. Johann Conrad FÄSI, *Genauere und vollständige Staats- und Erdbeschreibung der helvetischen Eidgenossenschaft*, Zürich, Bey Orell, Gessner und Compagnie, 1765-1768.

37. Nicolas DE FER, *Introduction à la géographie. Avec une Description Historique sur toutes les parties de la Terre*, Paris, Chez le Sr. Danet Gendre de l'Auteur, 1717^[2].
38. Jacques FODERÉ, *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de St. François, et monastère S. Claire érigés en al Province anciennement appelée de Bourgogne à présent de St. Bonaventure enrichie des singularités plus remarquables des villes ou lesdicts couvents sont situez*, Lyon, Chez Pierre Rigaud, 1619.
39. David FUNCK, *Der grosse helvetische Bund ; oder Gründliche Fürstellung / Der Löblichen Eydgenosschafft...*, Nurnberg, Durch David Funcken, 1690.
40. Johann Konrad FÜSSLI, *Staats- und Erdbeschreibung der schweizerischen Eidgnosschafft*, Schaffhausen, bey Benedikt Hurter, 1770-1772.
41. François-Alexandre-Pierre DE GARSALT, *Description, vertus et usages de sept cents dix-neuf plantes, tant étrangères que de nos climats, et de cent trente-quatre animaux en sept cents trente planches gravées en taille-douce*, Paris, chez P. Fr. Didot le Jeune, 1767, t. V.
42. Conrad GESSNER, *Historia animalium*, Tiguri, Apud Christ. Froshoverum, 1551.
43. Conrad GESSNER, *Thierbuch*, Cunrat Forer (trad.), Zürich, Bey Christoffel Froshower, 1563.
44. Conrad GESSNER, *Thierbuch*, Cunrat Forer (trad.), Zürich, Getruckt bey Christoffel Froshouwer, 1583.
45. Conrad GESSNER, *Thierbuch*, Heidelberg, Cambier, 1606.
46. *Gessnerus redivivus auctus & emendatus, oder allgemeines Thier-Buch*, Cunrat Forer (trad.), Georgium Horstium (éd.), Franckfurt am Main, 1669-1670.
47. Conrad GESSNER, *Descriptio montis fracti*, in *De raris et admirandis herbis, quae sive quod noctu luceant...*, Tiguri, Apud Andream Gesnerum, 1555, p. 43-67.
48. Conrad GESSNER, *Descriptio montis fracti...*, in Johann Jakob Scheuchzer, *Helvetiae Stoicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen / Grenzen und Bergen des Schweitzerlands*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1716, p. 233.
49. Conrad GESSNER, «Description du Fracmont, ou Mont-Pilate selon le nom vulgaire, près de Lucerne en Suisse par Conrad Gesner», in *Josias Simler et Les Origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, Editions Glémat, 1989, p. 302-311.
50. Conrad GESSNER, «De Admiracione montium», in *Libellus de lacte et operibus lactariis, philologus pariter ac medicus*, Tiguri [Zurich], apud Christophorum Froshouwerum [Christoph Froschauer], [1541 ou 1543].

51. Johann Gottfried GREGORII (MELISSANTES), *Die curieuse Orographia, oder accurate Beschreibung derer berühmtesten Berge in Europa, Asia, Africa und America*, Franckfurth und Leipzig, zu finden bey Hieronimo Philippo Ritscheln, 1715.
52. Gottlieb Sigmund GRUNER, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, Bern, In Verlag der neuen Buchhandlung, 1760.
53. Johannes GULER VON WYNECK, *Raetia : Das ist / aussführliche und wahrhaffte Beschreibung der dreyen Loblichen Grawen Bündten und anderer Retischen völcker...*, Zurych, Bey Joh. Rodolff Wolffen, 1616.
54. Johannes JONSTONUS, *Historiae de quadrupetibus*, Francofurti ad Moenum, Math Meriani, 1650.
55. Albrecht VON HALLER, *Premier Voyage dans les Alpes, 1728*, in *Premier Voyage dans les Alpes et autres textes 1728-1732*, Genève, Slatkine, 2008, p. 35-69.
56. Albrecht VON HALLER, *Le trentième juin 1731 je partis*, in *Premier Voyage dans les Alpes et autres textes 1728-1732*, Genève, Slatkine, 2008, p. 71-80.
57. Albrecht VON HALLER, *Iter Alpinum*, in *Premier Voyage dans les Alpes et autres textes 1728-1732*, Genève, Slatkine, 2008, p. 81-131.
58. Albrecht VON HALLER, *Troisième relation d'un voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732*, in *Premier Voyage dans les Alpes et autres textes 1728-1732*, Genève, Slatkine, 2008, p. 133-149.
59. Albrecht VON HALLER, *Descriptio itineris alpini, suscepti m. Iunio anni 1731*, in *Opuscula sua botanica. Prius edita, recensuit, retractavit, auxit, coniuncta edidit Albertus Hallerus*, Gottingae [Göttingen], 1749.
60. Albrecht VON HALLER, *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum...*, Gottingae [Göttingen], 1742.
61. Albrecht VON HALLER, *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata*, Bernae [Berne], 1768.
62. Albrecht VON HALLER, *Versuch Schweizerischer Gedichten*, Bern, bey Nicolaus Emanuel Haller, 1732.
63. Albrecht VON HALLER, *Les Alpes*, V. B. Tscharner (trad.), Berne, chez la société typographique, 1795.
64. Gottlieb Emmanuel VON HALLER, *Bibliothek der Schweizer-Geschichte und aller Theile, so dahin Bezug haben*, Bern, in der Hallerschen Buchhandlung, 1785-1788.

65. Johann Heinrich HOTTINGER, *Montium glacialium Helveticorum Descriptio*, in Urban Kirchler, *Johann Heinrich Hottinger : Montium glacialium Helveticorum Descriptio. Die Beschreibung der Schweizer Eisgebirge. Einleitung, Text, Übersetzung und didaktische Überlegungen. Diplomarbeit zur Erlangung des akademischen Grades Magister der Philosophie (Mag. Phil.) an der Philologisch-Kulturwissenschaftlichen Fakultät der Leopold-Franzens-Universität Innsbruck*, O. Univ.-Prof. Mag. Dr. Martin Korenjak (dir.), Innsbruck, Mai 2012, p. 17-53.
66. Johann HÜBNER, *Kurtze Fragen aus der neuen und alten Geographie*, Leipzig, Verlegt Johann Friedrich Gleditsch, 1693.
67. Johann HÜBNER, *Kurtze Fragen aus der neuen und Alten Geographie...*, Bey Joh. Fried. Gleditsch und Sohn, Buchhändlern in Leipzig, 1712.
68. Johann HÜBNER [fils], *Vollständige Geographie*, Hamburg, König & Richter, 1730-1731.
69. Jean HÜBNER [fils], *La Géographie universelle, ou l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde... Traduite de l'allemand*, Basle, chés Jean Rodolphe Im-Hoff marchand libraire, 1746.
70. Jean HUGUETAN, *Voyage d'Italie curieux et nouveau*, Lyon, Chez Thomas Amaulry, 1681.
71. Constantijn HUYGENS, « Journaal van zijne Reis naar Venetië in 1620, medegedeeld door Dr. J. A. Worp », in *Bijdragen en Mededeelingen van brt Historisch Genootschap*, vijftiende Deel, 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1894, p. 62-152.
72. Johannes JONSTONUS, *Historiae de quadrupetibus*, Francoforti ad Moenum, Math Meriani, 1650.
73. Albert JOUVIN DE ROCHEFORT, *Le voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède*, Paris, D. Thierry, 1672-1676.
74. Moritz Anton KAPPELER, *Pilati Montis Historia in pago Lucernensi Helvetiae siti*, Basileae, Typis & Sumptibus Joh. Rodolphi Im-Hof & Filli, 1767.
75. Moritz Anton KAPPELER, *Pilati Montis Historia. Deutsche Übersetzung des 1767 erschienen Werkes*, Herausgegeben von der Naturforschenden Gesellschaft Luzern, Luzern, Verlag Eugen Haag, 1960.
76. Daniel LANGHANS, *Beschreibung verschiedener Merkwürdigkeiten des Siementhals, Eines Theils des Bernergebirgs ; Nebst einem genauen Bericht, über eine neue ansteckende Krankheit, die in diesem Land entstanden*, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1753.

77. Daniel LANGHANS, *Beschreibung von der Natur und Kräften des schweitzerischen Gletscher-Spiritus. In den gefährlichste und langwierigsten Krankheiten*, Zürich, Bey Heidegger und Compagnie, 1758.
78. Daniel LANGHANS, *Les gouttes glaciales helvétiques, éprouvées dans nombre de maladies ; et traité sur l'usage des gouttes mercurielles dans tous les maux vénériens. Traduit de l'allemand*, Genève, Chez Jean-Marie Bruyset, 1759.
79. Richard LASSELS, *Voyage d'Italie, contenant les moeurs des peuples, la description des Villes Capitales, des Eglises... Traduit de l'Anglois...*, Paris, Chez Louis Billaine, 1671.
80. Jean LÉGER, *L'histoire générale des Eglises évangéliques des vallées de Piémont : ou Vaudoises*, Livre premier, A Leyde, Chez Jean le carpentier, 1669.
81. Johann Jacob LEU, *Allgemeines Helvetisches, Eydgenössisches, oder Schweitzerisches Lexicon*, Zürich, bey Hans Ulrich Denzler, 1747-1765, 20 vol.
82. Guillaume LE VASSEUR DE BEAUPLAN, *Description d'Ukraine*, Rouen, Chez Jacques Cailloüe, 1660.
83. Carl VON LINNÉ, *Systema naturae*, t. I, Holmiae, Lorentii Salvii, 1766 ^[12].
84. Geoffroy LINOCIER, *L'histoire des plantes, traduite de Latin en François... A laquelle sont adioustees celles des simples, aromatiques, animaux à quatre pieds...*, Paris, Chez Charles Macé, 1584.
85. Sébastien LOCATELLI, *Voyage de France. Moeurs et coutumes françaises (1664-1665)*, Adolphe Vautier (trad.), Paris, Alphonse Picard et fils, 1905.
86. Charles Guillaume LOYS DE BOCHAT, *Mémoires critiques pour servir d'Eclaircissemens sur divers Points de l'Histoire ancienne de la Suisse, et sur les monumens d'Antiquité qui la concernent ; avec une nouvelle Carte de la Suisse Ancienne*, Lausanne, chez Marc-Michel Bousquet & Compagnie, 1747-1749.
87. Hortense et Marie MANCINI, *Mémoires d'Hortense et de Marie Mancini*, Gerard Descot (éd.), Paris, Mercure de France, 1987.
88. Denis MARTINEAU DU PLESSIS, *Nouvelle géographique ou description exacte de l'univers*, A Amsterdam, Chez George Gallet, 1700.
89. Pietro Andrea MATTHIOLI, *Commentaires de M. Pierre André Matthiöle medecin senois, sur les six livres de Ped. Dioscor. Anazarbeen de la matière Medicinale*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1579.
90. Pietro Andrea MATTHIOLI, *Les Commentaires de M. P. André Matthiolus... sur les six livres de Pedacius Dioscoride Anazarbeen de la matière Médicinale*, Lyon, chez Pierre Rigaud, 1605.

91. Matthäus MERIAN, Martin ZEILLER, *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae : Das ist / Beschreibung unnd eygentliche Abbildung der vornehmsten Stätte und Plätze in der hochlöblichen Eydgnossschafft / Graubündten / Wallis / und etlicher zugewandten Orthten*, Frankfurt am Mayn, Zum Truck verlegt von denen Merianischen Erben, 1654.
92. Matthäus MERIAN, Martin ZEILLER, *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae...*, Kassel und Basel, Bärenleiter-Verlag, 1960.
93. Nicolas MIRABAL, *Voyage d'Italie et de Grèce...*, Paris, Jean Guignard, 1698.
94. Francis MORTOFT, *His book being his travels through France and Italy 1658-1659*, Malcolm Letts (ed.), Nendeln/Lichtenstein, Kraus Reprint Limited, 1967.
95. Fynes MORYSON, *An itinerary containing his ten yeeres travell through the twelve dominions of Germany, Bohmerland, Sweitzerland, Netherland, Denmarke, Polland, Italy, France, England, Scotland and Ireland*, Glasgow, J. MacLehose, 1907-1908.
96. Gilles MORFOUACE DE BEAUMONT, *Apologie des bêtes ou leur connoissance et raisonnement proués contre le système des philosophes cartésiens, qui prétendent que les Brutes ne sont que des machines Automates*, Paris, Chez Pierre Prault, 1732.
97. Sebastian MÜNSTER, *Cosmographia. Beschreibung aller Lender durch Sebastianum Munsterum in welcher begriffen, Aller völker Herrschafften, Stetten, und namhafftiger flecken, herkommen : Sitten, Gebreüch, Ordnung, Glouben, Secten, und Hantierung, durch die gantze Welt, und fürnemlich Teütscher Nation : was auch besonders in iedem Landt gefunden unnd darin beschehen sey*, Basel, Henricus Petri, 1544.
98. Sebastian MÜNSTER, *Cosmographie*, [Basel], [Heinrich Petri], [1552 ou 1556].
99. Sebastian MÜNSTER, *Cosmographia, das ist Beschreibung der gantzen Welt...*, Reproduction de l'édition de Bâle, 1628, Lindau, Antiqua-Verlag, 1984.
100. Peter OBER, *L'Oberland bernois sous les rapports historique, scientifique et topographique, Journal d'un voyageur*, Berne, Chez Ch. J. Wyss, Libraire-Imprimeur, 1854, t. I.
101. Guillaume PARADIN, *Cronique de Savoye*, A Lyon, Par Jean de Tournes et Guil Gazeau, 1552.
102. Konrad PELLIKAN, *Das Chronikon des Konrad Pellikan. Zur vierten Säcularfeier der Universität Tübingen*, Bernhard Riggenbach (hrsg), Basel, [s. n.], 1877.
103. Konrad PELLIKAN, *Die Hauschronik Konrad Pellikans von Rufach*, Theodor Vulpinus (trad.), Strassburg, Heitz, 1892.
104. Claude PERRAULT, « Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux », in *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Depuis 1666 jusqu'à 1699*, A Paris, Par la compagnie des Libraires, 1733.

105. Heinrich PFENDLER, *Gründliche Beschreibung der hohen Bergen /sambt deren sich darauff befindender Fruchtbarkeit /wilden Thieren /deren Natur /und anderen Wunder-dingen /des lobl. Orts und Lands Glarus...*, [sl.], [sn.], 1670.
106. Franz Ludwig PFYFFER DE WYHER (texte attribué à), *Promenade au Mont Pilate. Ou Description curieuse de cette fameuse Montagne*, in *Journal Helvétique*, septembre 1759, p. 252-285.
107. Jean-Aymard PIGANOL DE LA FORCE, *Nouvelle description de la France dans laquelle on voit le gouvernement général de ce Royaume, celui de chaque province en particulier...*, Paris, Chez Théodore Legars, 1718.
108. Jean-Aymard PIGANOL DE LA FORCE, *Nouvelle description de la France, dans laquelle on voit le gouvernement général de ce royaume, celui de chaque province en particulier...*, Paris, Chez Théodore Legras, 1753-1754.
109. Jean-Baptiste PLANTIN, *Abrégé de l'Histoire générale de Suisse. Avec une description particulière de Pais des Suisses ; de leurs sujets, et de leurs Alliez*, Geneve, Pour Jean Ant. & Samuel De Tournes, 1666.
110. Felix PLATTER, *Tagebuch (Lebensbeschreibung) 1536-1567*, Valentin Lötscher (hrsg.), Basel / Stuttgart, Schwabe & Co. Verlag, 1976.
111. Thomas PLATTER, *Ma Vie*, Edouard Fick (trad.), Lausanne, L'Age d'Homme, 1982.
112. Thomas PLATTER, *Lebensbeschreibung*, Alfred Hartmann (hrsg), Zweite Auflage durchgesehen und ergänzt von Ueli Dill, Basel, Schwabe & Co, 1999.
113. *Thomas Platter und Felix Platter, zwei Autobiographien : ein Beitrag zur Sittengeschichte des XVI. Jahrhunderts*, D. A. Fechter (hrsg.), Basel, Seul und Mast, 1840.
114. *Thomas und Felix Platter. Zur Sittengeschichte des XVI. Jahrhunderts*, Heinrich Boos (hrsg.), Leipzig, S. Hirzel, 1878.
115. *Thomas und Felix Platter, zwei Lebensbilder aus der Zeit der Reformation und Renaissance von ihnen selbst entworfen ; aus dem Schweizerdeutschen für die Gegenwart übertr. von J. K. Rudolf Heman*, Gütersloh, C. Bertelsmann, 1882.
116. Jean-Antoine Noé POLIER DE BOTTENS, « Voyage de M. le Doyen de Bottens », in Marc-Théodore Bourrit, *Nouvelle description des glaciers, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Savoye, de Suisse et d'Italie*, A Genève, Chez Barde, Manget & Comp. Imprimeurs-Libraires, 1787, t. II, p. 163.
117. John RAY, *Observations topographical, moral, and physiological made in a journey through part of the Low-Countries, Germany, Italy, and France : with a Catalogue of plants not native of England, found spontaneously growing in those parts, and their virtues*, London, printed for John Martyn, 1673.

118. John RAY, *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, S. Smith & B. Walford, Londini, 1693.
119. John RAY, *Travels through the Low-countries, Germany, Italy and France, with curious observations natural, topographical, moral, physiological*, London, Printed for J. Walthoe et alii., 1738.
120. John RAYMOND, *An Itinerary containing a voyage made through Italy in the year 1646 and 1647*, London, 1648.
121. *The travels and memoirs of sir John Reresby*, London, Printed for Edward Jeffery and son, 1821.
122. Christoph RIEGEL, *Ausführliche, und Grundrichtige Beschreibung der Herzogthümer Lottringen und Savojen... und des gantzen Schweitzerlandes*, Nürnberg, in Verlegung Christoff Riegels, [ca. 1700].
123. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes, t. II. La Nouvelle Héloïse. Théâtre. Poésies. Essais littéraires*, Bernard Gagnebin et Marcel Raymond (dir.), Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 2000.
124. [Abraham RUCHAT], *Les délices de la Suisse : un des principales républiques de l'Europe, où l'on peut voir tout ce qu'il y a de plus remarquable dans son pays...*, A Leide, chez Pierre Vander Aa, 1714, 4 vol.
125. Andreas RYFF, *Reisebüchlein*, Friedrich Meyer et Elisabeth Landolt (éds), Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, N° 72, 1972.
126. Andreas RYFF, *Liber Legationum*, Friedrich Meyer (éd.), Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, N° 58/59, 1959.
127. RHELLICANUS, *Stockhornias*, in *Niesen und Stockhorn Berg-Besteigungen im 16. Jahrhundert. Zwei Lateintexte von Berner Humanisten*, Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Max A. Bratschi, Thun, Ott Verlag, [s.d. environ 1992].
128. Charles DE SAINTE MAURE, *Nouveau voyage de Grece, d'Egypte, de Palestine, d'Italie, de Suisse, d'Alsace, et des Pais-Bas. Fait en 1721, 1722, & 1723*, La Haye, chez Pierre Gosse, 1724.
129. Jean SAURY, *Précis d'histoire naturelle*, Yverdon, [s.n.], 1779.
130. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Einladungsbrief zu Erforschung natürlicher Wunderen, so sich im Schweizerland befinden*, in *Garten und Wildnis. Landschaft im achtzehnten Jahrhundert*, Hansjörg Küster und Ulf Küster (hrsg.), München, C. H. Beck, 1997, p. 14-31.
131. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Ouresiphoitēs Helveticus, sive Itineris Alpini descriptio physico-medica prima*, Tiguri [Zurich], typis Davidis Gessneri, 1702.

132. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Ouresiphonitēs Helveticus sive itinera alpina tria...*, Londini, Impensis Henrici Clements, 1708.
133. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Ouresiphonitēs helveticus, sive, itinera per Helvetiae alpinas regiones*, Lugduni Batavorum [Leyde], Typis ac Sumptibus Petri Vander Aa, 1723.
134. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Beschreibung der Natur-Geschichten des Schweitzerlands*, Zürich, t. I-III, 1706-1708.
135. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Helvetiae Stoicheiographia. Orographia. Et Oreographia. Oder Beschreibung der Elementen / Grenzen und Bergen des Schweitzerlands*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1716.
136. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Hydrographia Helvetica. Beschreibung der Seen / Flüssen / Brünnen / Warmen und kalten Bädern / und anderen Mineral-Wasseren des Schweitzerlands*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1717.
137. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Meteorologia et Oryctographia Helvetica oder Beschreibung der Luft-Geschichten / Steinen / Metallen / und anderen Mineralien des Schweitzerlands / absonderlich auch der Überbleibseln der Sündfluth*, Zürich, In der Bodmerischen Truckerey, 1718.
138. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Coelum triste ad Iulias Calendas Anni MDCCXXXI*, Tiguri [Zurich], Bürkli, 1731.
139. Johann Jakob SCHEUCHZER, *Natur-Geschichte des Schweitzerlandes, samt seinen Reisen über die Schweitzerische Gebürge. Aufs neue herausgegeben, und mit einigen Anmerkungen versehen von Joh. Georg. Sulzern*, Zürich, bey David Gessner, 1746.
140. Hans Rudolf SCHINZ, *Reise von fünf Zürchern über die Berge Gothard, Furca, Gemmi und Brünig im Heumonath Ani 1763*, Jac. Werner (éd.), in *Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1911*, herausgegeben von einer Gesellschaft zürischer Geschichtsfreunde, Zürich, Beer & Co., 1911.
141. Nicolaus SERERHARD, *Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeiner dreien Bünden...*, Conradin v. Mor (éd.), Cur, Verlag der Antiquariatsbuchhandlung, 1872.
142. Nicolin SERERHARD, *Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeiner dreyen Buenden*, Oskar Vasella (éd.), Chur, Manatschal Ebner, 1944.
143. Nicolin SERERHARD, *Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeiner dreyen Buenden*, Oskar Vasella (éd.), Nachwort von Rudolf Schenda, Chur, Verein Bündner Kulturforschung, 1994.
144. Josias SIMLER, *Vallesiae descriptio libri duo. De Alpibus commentarius*, Tiguri [Zurich], 1574.

145. Jacob SPON et George WHELER, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grece et du Levant fait és année 1675 & 1676*, Lyon, Chez Antoine Cellier le fils, 1678.
146. Jacob SPON et George WHELER, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce, et du Levant fait és années 1675 & 1676*, Amsterdam, Chez Henry & Theodore Boom, 1679.
147. Jacob SPON, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant 1678*, textes présentés et édités sous la direction de R. Etienne, Genève, Slatkine, 2004.
148. Abraham STANYAN, *L'état de la Suisse : écrit en 1714*, A Amsterdam, chez Jean Garrel, 1714.
149. Johann Caspar STEINER, *Germano-Helweto-Sparta Oder Kurtz-deutliche Grund Zeichnung dess Alt-Teutschen Spartier-Landes Dass ist, Schweitzer-Land, Zug*, Bey Heinrich Ludwig Mues, 1684 [2].
150. Johannes STUMPF, « Ein Reisebericht des Chronisten Johannes Stumpf aus dem Jahr 1544 », Hermann Escher (hrsg.), in *Quellen zur Schweizer Geschichte*, 1884, Bd. 6, p. 231-310.
151. Johannes STUMPF, *Gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen und Voelckeren Chronick wirdiger Thaaten Beschreybung*, Zürich in der Eydgnoschafft, getruckt bey Christoffel Froschouer, 1547-1548.
152. Johannes STUMPF, *Schwytzer Chronica : ausz der grossen in ein Handbüchle zusammen gezogen*, Gedruckt zu Zürich, Bey Christoffel Froschouer, 1554.
153. Johannes STUMPF, *Gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen und Voelckern Chronic wirdiger thaaten Beschreibung*, Zürich, getruckt in der Froschow [Froschauer], 1586.
154. Johannes STUMPF [et ali.] , *Schweytzer Chronick : das ist, Beschreybung gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten Landen, Völcker und dero chfonickwirdigen Thaaten... erstlich durch H. Johan Stumpfen in XIII. Büchern beschriben, folgendts durch H. Johan Rudolph Stumpfen an vilen orten gebessert, gemehret und von Anno 1548. biss auff das 1587. continuuert, an jetzo aber biss auf das gegenwürtige 1606. aussgeführt*, Getruckt zü Zürich, bey Johans Wolffen, 1606.
155. Johann Georg SULZER, *Beschreibung der Merkwürdigkeiten welche er in einer Ao. 1742. gemachten Reise durch einige Orte des Schweitzerlandes beobachtet hat*, Zürich, bey David Gessner Gbdr, 1743.
156. Jacques-Auguste DE THOU, *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, conseiller d'état, et président à mortier au parlement de Paris. Première édition traduite du latin en français*, Rotterdam, chez Reinier Leers, 1711.
157. Jacques-Auguste DE THOU, *La Vie de Jacques-Auguste de Thou (I. Aug. Thnani Vita)*, Anne Teissier-Ensminger (trad. et ed.), Paris, Honoré Champion, 2007.

158. Vincenz Bernhard VON TSCHARNER ; Gottlieb Emanuel VON HALLER, *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, Neuchâtel, Chez j.P. Jeanrenaud & Compagnie, 1775. Le dictionnaire est réédité en 1776 et 1777.
159. Aegidius TSCHUDI, *Gallia comata*, J.J. Gallati (éd.), Costantz, bey Johann Conrad Waibel, 1758.
160. Johann Heinrich TSCHUDI, *Beschreibung des loblichen Orths und Lands Glarus...*, Zürich, In Verlag Joh. Heinrich Lindiners, 1714.
161. Pierre DU VAL, Frédéric DE LA TOUR D'AUVERGNE DUC DE BOUILLON, *Relation du voyage fait à Rome par M. le duc de Bouillon, prince souverain de Sedan...*, l'année mil six cent quarante quatre, [Paris], G. Clouzier, 1656.
162. *Voyage de François Vinchant en France & en Italie du 16 septembre 1609 au 18 février 1610*, Félix Hachez (éd.), Extrait du Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie 1896, Bruxelles, Société générale d'imprimerie, 1897.
163. Johann Jakob WAGNER, *Historia naturalis Helvetiae curiosa*, Tiguri, J. H. Lindinnerus, 1680.
164. Johann Jakob WAGNER, *Index Memorabilium Helvetiae oder Zeiger der denkwürdigsten Curiositäten, welche in der Eidgnossschaft dieser jetzigen Zeit fürnemlich zu beobachten sind*, Zurich, [s.n.], 1684.
165. Johann Jakob WAGNER, *Mercurius helveticus : fürstellend die denk- und schauwürdigsten vornemsten Sachen und Seltsamkeiten der Eidghoszschaft*, Zurich, Joh. Heinrich Lindinner 1688.
166. Johann Jakob WAGNER, *Mercurius helveticus : fürstellend die denkund schauwürdigsten vornemsten Sachen und Seltsamkeiten der Eidgnoszschaft*, Zurich, J. H. Lindinner, 1701.
167. Johann Jakob WAGNER, *Mercurius Helveticus : fürstellend die denck- und schauwürdigsten, vornemsten Sachen und Seltsamkeiten der Eydgnossschafft*, Zurich, Joh. Heinrich Lindinner, 1714.
168. Gabriel WALSER, *Kurz gefasste Schweizer-geographie. Samt den Merdwürdigkeiten in den Alpen und hohen Bergen*, Zürich, bey Orell, Gessner und Compagnie, 1770.
169. William WINDHAM, « Relation d'un voyage aux glaciers de Savoie en l'année 1741 par M. Windam, anglais », in *Journal Helvétique*, Mai et Juin 1743, p. 458-474 et 544-561.
170. *Ausführliche und grundrichtige Beschreibung der Herzogthümer Lottringen und Savoyen... und des gantzen Schweitzerlandes*, Nürnberg, In Verlegung Christoff Riegels, [~ 1690].

171. *Voyage historique et politique de Suisse, d'Italie et d'Allemagne*, Francfort, chez François Varrentrapp, 1796, t. I.
172. *L'Etat et les délices de la Suisse, en forme de relation critique, par plusieurs auteurs célèbres*, Amsterdam, Chez les Wetsteins et Smith, 1730, 4 vol.
173. *L'Etat et les délices de la Suisse, ou description helvétique historique et géographique, nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée, par plusieurs auteurs celebres*, Basle, Chez Emanuel Tourneisen, 1764, 4 vol.
174. *Etat et délices de la Suisse, ou description historique et géographique des XIII. cantons suisses et de leurs alliés. Nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée, par plusieurs auteurs célèbres*, Basle, Chez Emanuel Tourneisen, 1776, 4 vol.
175. *Etat et délices de la Suisse. Ou description historique et géographique des treize cantons suisses et de leurs alliés. Nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée par plusieurs auteurs célèbres*, Neuchâtel, Chez Samuel Fauche Imprimeur Libraire du Roi, 1778, 2 vol.
176. *Über das Interessanteste der Schweiz. Aus dem Französischen frey übersetzt, - berichtet un vermehrt*, Leipzig, in der Weygandschen Buchhandlung, 1777.
177. *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Mis en ordre par M. de Felice*, Yverdon, 1771, t. V.
178. « The grand tour of an Elizabethan », in *Papers of the British School At Rome*, Vol. VII, London, MacMillan & co., 1914, p. 92-113.

LITTÉRATURE SECONDAIRE

1. Klaus AERNI, « Saumwege im Goms : Grimsel, Furka, Gries und Nufenen. Wege auf Erde, Stein und Schnee », in *Historische Verkehrswege im Kanton Wallis. Les chemins historiques du canton du Valais*, IVS Inventaire des voies de communication historiques de la Suisse, Berne Office fédéral des routes (OFROU), 2003, p. 22-26.
2. Klaus AERNI, « Das Sprengpulver öffnete den Weg durch die Gemmiwand. Auf Leitern und Saumwegen zum Gemmipass », in *Historische Verkehrswege im Kanton Wallis. Les chemins historiques du canton du Valais*, IVS Inventaire des voies de communication historiques de la Suisse, Berne Office fédéral des routes (OFROU), 2003, p. 27-30.
3. Jacob ALTHERR, *Gabriel Walser (1695-1776). Pfarrer, Chronist, Geograph und Kartenzeichner*, Herisau, Verlag Appenzeller Hefte, 1994.
4. Daniel ANKER, *Titlis – Spielplatz der Schweiz*, Zurich, As Verlag, 2001.
5. Sylvie ARLETTAZ JORI, « La vigne dans les récits des voyageurs traversant le Valais de la Renaissance à la fin du XIXe siècle », in *Vallesia*, Sion, t. 61, 2006, p. 309-343.
6. Norman BACKHAUS ; Claude REICHLER ; Matthias STREMLow, *Paysage des Alpes – de la représentation à l'action : synthèse thématique relative au thème de recherche I « Processus de perception et représentation des paysages et des habitats des Alpes*, Zurich, vdf, 2007.
7. Michel BARIDON, *Naissance et renaissance du paysage*, Arles, Actes Sud, 2006.
8. Gavin DE BEER, *Early travellers in the Alps*, London, Sidgwick & Jackson Ltd, 1930.
9. Gavin DE BEER, *Alps and men : pages from forgotten diaries of travellers and tourists in Switzerland*, London, E. Arnold, 1932.
10. Gavin DE BEER, *Escape to Switzerland*, Harmondsworth, Penguin Books, [1945].
11. Gavin DE BEER, *Travellers in Switzerland*, London, G. Cumberledge Oxford University Press, 1949.
12. Gavin DE BEER, *Speaking of Switzerland*, London, Eyre & Spottiswoode, 1952.
13. Gavin DE BEER, « Les premiers touristes anglais dans les Alpes suisses », in *Les Alpes*, Berne, Vol. 8, 1932, p. 147-160.
14. Gavin DE BEER, « Les Fatio de Duillier et les Alpes », in *Les Alpes*, Berne, Vol. 24, 1948, p. 381-387.
15. Gavin DE BEER, « Un voyage à travers la Suisse il y a trois cents ans », in *Les Alpes*, Berne, Vol. 21, 1947, p. 410-413.

16. Gavin DE BEER, « Joachim Burser et les Alpes de la Suisse », in *Les Alpes*, Berne, 1947, p. 32-34.
17. Gavin DE BEER, « Johann Jakob Dick et les Alpes de la Suisse », in *Les Alpes*, Berne, 1947, p. 395.
18. Augustin BERQUE, *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.
19. Augustin BERQUE, *Médiance de milieux en paysages*, Paris, Belin, 1990.
20. Gilles BERTRAND, « Construire un discours sur la montagne. Nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v. 1760 – v. 1820) », in *Compara(i)son An International Journal of Comparative Literature*, Bern/Berlin, 1-2, 2001, p. 93-130.
21. Jean-Marc BESSE, *Les grandeurs de la terre : aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS éd., 2003.
22. Simona BOSCANI LEONI, « La montagna pericolosa, pittoresca, arretrata : la percezione della natura alpina nelle autobiografie di autori autoctonie dall'Età moderna all'Età contemporanea », in *Revue Suisse d'Histoire*, Basel, Schwabe Verlag, Vol. 54, 2004, p. 359-383.
23. Simona BOSCANI LEONI, « Il turismo visto dall'interno. Alcune riflessioni a partire dalle fonti autobiografiche «alpine» tra il XVIII secolo e l'Età contemporanea », in *Storia delle Alpi*, N° 9, 2004, p. 167-180.
24. Simona BOSCANI LEONI, « Centri e periferie. Alcune riflessioni sulla corrispondenza erudita tra Sei et Settecento », in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 4, 2005, p. 441-447.
25. Simona BOSCANI LEONI, « Tra Zurigo e le Alpi : le *Lettres des Grisons* di Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733). Dinamiche della comunicazione erudita all'inizio del Settecento », in *Die Alpen ! Les Alpes ! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, (Jon Mathieu & Simona Boscani Leoni (Hg. /éds), Bern, Peter Lang, 2005, p. 157-171.
26. Simona BOSCANI LEONI, « La ricerca sulla montagna nel Settecento sotto nuove prospettive. Il *network* anglo-elvetico-alpino », in *Histoire des Alpes 2007 / 12*, Chronos, Zürich, 2007, p. 201-213.
27. Simona BOSCANI LEONI, « Johann Jacob Scheuchzer (1672-1733) et la découverte des Alpes : les *Itinera Alpina* », in *Explorations et voyages scientifiques*, C. Demeulenaere et C. Gazielle (dir.), Paris, Editions du CTHS, 2008.

28. Simona BOSCANI LEONI, « Men of exchange : creation and circulation of knowledge in the swiss republics of the eighteenth century, in *Scholars in action. The practice of knowledge and the figure of the savant in the 18th century*, André Hohenstein, Hubert Steinke, Martin Stuber in collaboration with Philippe Rogger (ed.), Leiden, Brill, 2013, vol. 2, p. 507-533.
29. Urs BOSCHUNG, « Haller botaniste et poète – A la découverte des Alpes », in *Une cordée originale : histoire des relations entre science et montagne*, Jean-Claude Pont et Jan Lacki (dir.), Genève, Georg, 2000, p. 96-119.
30. Maurizio BOSSI ; Claudio GREPPI (éd.), *Viaggi e scienza. Le istruzioni scientifiche per i viaggiatori nei secoli XVII-XIX*, Firenze, Leo S. Olschki, 2005.
31. Annette BOUHEIRY, « Johann Jacob Scheuchzer und die Alpenerforschung in der Schweiz – aus den Beständen der Eisenbibliothek », in *Proceedings of the VII International Symposium "Cultural Heritage in Geosciences, Mining and Metallurgy [i.e. Metallurgy]: Libraries - Archives - Museums" "Museums and their collections", held at the Nationaal Natuurhistorisch Museum, Leiden (The Netherlands), 19-23 May, 2003*, C.F. Winkler Prins [et al.] (ed), Leiden, Nationaal Natuurhistorisch Museum, 2004, p. 25-34.
32. Etienne BOURDON, « Les voyages de Jean de Beins dans les Alpes au début du XVIIe siècle », in *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Sophie Linon-Chipon, Daniela Vaj (dir.), Paris, PUPS Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 243-254.
33. Etienne BOURDON, « Les relations entre voyage, construction du savoir et connaissance des territoires à travers l'œuvre de Giovanni Tomaso Borgonio », in *Rives méditerranéennes*, N° 34, 2009, p. 27-43.
34. Etienne BOURDON, *Le voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir (1492-1713)*, Paris, PUPS, 2011.
35. Marc BOYER, *Histoire générale du tourisme du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005.
36. Peter J. BRENNER, *Der Reisebericht in der deutschen Literatur : ein Forschungsüberblick als Vorstudie zu einer Gattungsgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1990.
37. Numa BROCC, *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIIIe siècle : contribution à l'histoire de la géographie*, Paris, Bibl. nationale, 1969.
38. Numa BROCC, *La géographie des philosophes : géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Ed. Ophrys, 1975 [2].
39. Numa BROCC, *La géographie de la Renaissance : 1420-1620*, Paris, Ed. du CTHS, 1986.

40. Numa BROCC, *Les montagnes au siècle des Lumières. Perception et représentation*, Paris, Ed. du C.T.H.S, 1991 [2].
41. Numa BROCC, *Regards sur la géographie française de la renaissance à nos jours*, Perpignan, Presses univ. de Perpignan, 1994.
42. Albert BRUCKNER, « Zur Schweizer Touristik im 18. Jahrhundert », in *Les Alpes*, 7, Berne, 1931, p. 217-220.
43. Christoph H. BRUNNER, *Glarner Geschichte in Geschichten*, Glarus, Baeschlin, 2004.
44. Danielle BUYSENS et Claude REICHLER (dir.), *Voyages en détails : chemins, regards et autres traces dans la montagne*, Grenoble, Institut de géographie alpine, 1999.
45. Jean-Daniel CANDAU, « Le voyage en Valais au XVIIIe siècle. Liste provisoire des relations d'authentiques voyageurs », in *Vallesia*, Sion, t. 33, 1978.
46. Jean-Daniel CANDAU, « Deux décennies de travail sur l'histoire de la montagne entre Encyclopédie et romantisme », in *Compara(i)son An International Journal of Comparative Literature*, 1-2 (2001), Bern/Berlin, Peter Lang, 2003 , p. 327-347.
47. Louis CARLEN et Gabriel IMBODEN (éd.), *Unternehmergestalten des Alpenraums im 17. Jahrhundert : Kräfte der Wirtschaft. Vorträge des zweiten internationalen Symposiums zur Geschichte des Alpenraums Brig 1991*, Brig, Rotten Verlag, 1992.
48. Vito CASTIGLIONE MINISCHETTI, Giovanni DOTOLI, Roger MUSNIK, *Le voyage français en Italie des origines au XVIIIe siècle : bibliographie analytique*, Fasano et Paris, Schena et Lanor, 2006.
49. Alfred CATTANI, *Johann Jakob Leu : 1689-1768*, Zürich, Verein für Wirtschaftshistorische Studien, 1955.
50. Raffaello CESCHI, « Le strade della Svizzera italiana » in *Nel labirinto delle valli. Uomini e terre di una regione alpina : la Svizzera italiana*, Bellinzona, Edizioni Casagrande, 1999, p. 111-135.
51. Valérie CHANSIGAUD, *Histoire de l'illustration naturaliste*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2009.
52. W. A. B. COOLIDGE, *Josias Simler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, Glénat, 1989[2].
53. W. A. B. COOLIDGE, *De alpibus. Josias Simler e le origini dell'alpinismo fino al 1600*, a cura di Enrico Rizzi, [Anzola d'Ossola], [Varese], Fondazione Enrico Monti, Fondazione Maria Guissani Bernasconi, 2007.

54. W. A. B. COOLIDGE, *The Alps in Nature and History*, New York, E. P. Dutton and Compagny, 1908.
55. Alain CORBIN, « Jalons pour une histoire de la culture sensible », in *L'histoire culturelle du contemporain : actes du colloque de Cerisy*, Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), Paris, Nouveau Monde éditions, 2005, p. 421-429.
56. Joséphine COUTURIER, *La traversée du Grand-Saint-Bernard et du Mont-Cenis aux XV^e et XVI^e siècles d'après les récits de pèlerinage. De l'organisation du passage à la perception de la montagne*, Mémoire de licence, Université de Genève, Département d'Histoire Générale, 2010.
57. Bernard CRETTEZ et Evelyne GUILHAUME, *Les Anniviards barbares et civilisés : invention d'une vallée "primitive, originale et parfaite" par les voyageurs citadins du XVII^e au XX^e siècle*, Sierre, Ed. à la carte, 2009.
58. Lorraine DASTON, « The Empire of Observation, 1600-1800 », in *Histories of scientific observation*, Lorraine Daston and Elisabeth Lungeck (éd.), Chicago and London, The University of Chicago Press, 2011, p. 81-113.
59. Lorraine DASTON, Peter GALISON, *Objectivité*, Dijon, Les Presses du réel, 2012.
60. Bernard DEBARBIEUX, « construits identitaires et imaginaires de la territorialité : variations autour de la figure du *montagnard* », in *Annales de géographie*, No 660-661, 2008, p. 90-115.
61. Allen G. DEBUS, *Man and nature in the Renaissance*, Cambridge/London, Cambridge University Press, 1978.
62. Jean DELUMEAU, *La peur en Occident XIV-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1978.
63. Albert DEMANGEON, « La route des Alpes occidentales », in *Annales de géographie*, 1921, t. 30, N^o 164, p. 125-132.
64. Jean-Marc DROUIN, « Linné et la dénomination des vivants », in *Les fondements de la botanique, Linné et la classification des plantes*, Thierry Hoquet (dir.), Paris, Vuibert, 2005.
65. Heinrich DÜBI, *Der Alpensinn in der Litteratur und Kunst der Berner von 1537-1839*, Neujahrs-Blatt der Litterarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1902, Bern, Druck und Verlag von K. J. Wyss, 1901.
66. Alain DUBOIS, *Die Salzversorgung des Wallis 1500-1610. Wirtschaft und Politik*, Winterthur, Verlag P. G. Keller, 1965.
67. Renaud DULONG, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Editions de l'EHESS, 1998.

68. Gérard-François DUMONT ; Michel BOTTIN (éd.), *L'Arc alpin : histoire et géopolitique d'un espace européen*, Zurich ; Paris, Thesis Verlag ; Economica, 1998.
69. Arthur DÜRST, *Gabriel Walser und der Schweizer Atlas von 1769*, Gattikon 1969.
70. Arthur DÜRST, *Johann Jakob Scheuchzer und die Natur-Histori des Schweitzerlands. Begleittext zur Faksimileausgabe in drei Bänden*, Zürich, Orell Füssli Verlag, 1978.
71. Jonathan ELPHICK, *Les oiseaux*, Paris, Menges, 2004.
72. Claire-Eliane ENGEL, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Chambéry, Librairies Dardel, 1930.
73. Claire-Eliane ENGEL, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècle*, Paul Guichonnet (éd.), Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2009.
74. Claire-Eliane ENGEL, *A History of mountaineering in the Alps*, London ; New York, Allen and Unwin ; Scribner, 1950.
75. Claire-Eliane ENGEL, *Les écrivains à la montagne. « Ces Monts affreux » (1650-1810)*, Paris, Delagrave, 1934.
76. Richard FELLER, « Die Schweiz in den Berichten des Auslandes », in *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, Bd. 1, 1943, p. 55-117.
77. Richard FELLER et Edgar BONJOUR, *Geschichtsschreibung in der Schweiz. Vom Spätmittelalter zur Neuzeit*, Basel / Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn Verlag, 1979.
78. Hans FISCHER, *Johann Jakob Scheuchzer (2. August 1672 – 23. Juni 1733). Naturforscher und Arzt*, Zürich, Leeman, 1973.
79. Fergus FLEMING, *Killing dragons : the conquest of the Alps*, London, Granta, 2001.
80. Laurence FONTAINE, « Les Alpes dans le commerce européen (XVI^e – XVIII^e siècle) », in *La découverte des Alpes. Actes du colloque Latsis 1990*, Jean-François Bergier et Sandro Guzzi (éd.), Basel, Schwabe, 1992, p. 130-152.
81. Laurence FONTAINE, *Pouvoir, identités et migrations dans la hautes vallées des Alpes occidentales : (XVII^e – XVIII^e siècle)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2003.
82. Roger FRANCILLON, « L'helvétisme au XVIII^e siècle : de Béat de Muralt au Doyen Bridel », in *Histoire de la littérature en Suisse romande. Du Moyen Âge à 1815*, Lausanne, Payot, 1996, p. 225-241.

83. Roger FRANCILLON, « The Enlightenment in Switzerland », in *Reconceptualizing nature, science and aesthetics. Contribution à une nouvelle approche des Lumières helvétiques*, Anne Hofmann, Simone Zurbuchen, Patrick Coleman (éd.), Genève, Slatkine, 1998, p. 13-27.
84. Alexis FRANÇOIS, « Les notes de Blaise de Vigénère sur la Suisse et les Alpes », in *Revue d'Histoire Suisse*, N° 26, 1946, p. 375-391.
85. Bernard FRANCOU, « Notes sur les fluctuations des glaciers au cours et depuis le petit âge glaciaire (XIV-XXe siècle) », in *L'Événement climatique et ses représentations (XVIIe – XIXe siècle), histoire, littérature, musique*, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jacques Berchtold, Jean-Paul Sermain (éd.), Paris, Desjonquères, 2007, p. 215-226.
86. Jakob FREY, *Die Alpen im Lichte verschiedener Zeitalter*, Berlin, Habel, 1877.
87. Andrea FRISCH, *The invention of the eyewitness : witnessing and testimony in early modern France*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004.
88. Reto FURTER, « Waren Heilbäder und Heilquellen seit der Frühen Neuzeit ein spezifisch alpines Phänomen ? », in *Histoire des Alpes*, N° 12, Zürich, Chronos, 2007, p. 147-159.
89. Anton GATTLEN, « Die Beschreibung des Landes Wallis in der Kosmographie Sebastian Münsters », in *Vallesia*, N° 10, 1955, p. 97-152.
90. Anton GATTLEN, « Die älteste Walliserkarte », in *Cartographica Helvetica*, 1992, 5, p. 31-40.
91. Jacob GEHRING, « Das Glarnerland in den Reiseberichten des 17.–19. Jahrhunderts », in *Jahrbuch des Historischen Vereins des Kantons Glarus*, Zürich, 51, 1943.
92. Gerrendina GERBER-VISSER, « 'Statistik' für eine private Gesellschaft. Die Oekonomische Gesellschaft in Bern und ihre Informationsbeschaffung », in *Information in der Frühen Neuzeit. Status, Bestände, Strategien*, Arndt Brendecke, Markus Friedrich, Susanne Friedrich (éd.), Münster, LIT, 2008, p. 375-392.
93. Yves GIRAUD (éd.), *Le paysage à la Renaissance*, Fribourg, Ed. universitaires, 1988.
94. Yves GIRAUD, « Les stéréotypes du voyage à travers les récits de madame de la Briche », in *Charles de Brosses et le voyage lettré au XVIIIe siècle*, Textes rassemblés par Sylviane Leoni, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2004, p. 75-87.
95. Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD, *Ecrire le voyage au XVIe siècle en France*, Paris, PUF, 2000.
96. Axel GOTTHARD, *In der Ferne. Die Wahrnehmung des Raums in der Vormoderne*, Frankfurt, Campus Verlag, 2007.

97. Gottlieb Emanuel VON HALLER, *Bibliothek der Schweizer-Geschichte und aller Theile, so dahin Bezug haben*, Bern, in der Hallerschen Buchhandlung, 1785-1788.
98. Ute HEIDMANN VISCHER, « Idéal, image mythifiée et tableau 'peint d'après la vie' : Muralt, Virgile, Scheuchzer et les trois temps de la représentation dans 'Les Alpes' d'Albert Haller », in *Colloquium Helveticum*, Bd. 14, 1991, p. 5-28.
99. Johann Heinrich GRAF, *Geschichte der Mathematik und der Naturwissenschaften in bernischen Landen. vom Wiederaufblühen der Wissenschaften bis in die neuere Zeit. Ein Beitrag zur Geschichte der Mathematik u. der Naturwissenschaften in der Schweiz*, Bern, K.J. Wyss, 1888-1890.
100. John GRAND CARTERET, *La montagne à travers les âges*, Grenoble, Libr. Dauphinoise ; Moutiers, Libr. Savoyarde, 1903-1904.
101. Ruth und Dieter GROH, « Von den schrecklichen zu den schönen und erhabenen Bergen », in *Geschichte der Alpen*, N° 9, 2004, p. 31-43.
102. Christophe GROS, « Devant les images, des corps. Images populaires des habitants de la montagne », in *Histoire des Alpes*, No 11, Zürich, Chronos, 2006, p. 113-131.
103. Paul GUICHONNET (dir.), *Histoire et civilisation des Alpes*, Toulouse ; Lausanne, Privat ; Payot, 1980.
104. Alain GUYOT, « La source de l'Arveyron ou comment une caverne de discours et pourquoi », in *Compara(i)son An International Journal of Comparative Literature*, Bern/Berlin, 1-2, 2001, p. 55-74.
105. Alain GUYOT, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières. Hétérogénéité des sources », in *Société & Représentations*, No 21, 2006/1, p. 117-133.
106. Sandro GUZZI, « Autonomies locales et systèmes politiques alpins : La Suisse italienne aux XVIIe et XVIIIe siècles », in *La découverte des Alpes. Actes du colloque Latsis 1990*, Jean-François Bergier et Sandro Guzzi (éd.), Basel, Schwabe, 1992, p. 229-255.
107. Sandro GUZZI-HEEB, « Parentela e sviluppo economico : un modello alpino ? Il Vallese occidentale fra il 1750 et il 1850 », in *Histoire des Alpes*, No 12, Zürich, Chronos, 2007, p. 29-47.
108. Nicole HAFID-MARTIN, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC vol. 334, 1995.
109. Hans-Bernd HARDER (éd.), *Landesbeschreibungen Mitteleuropas vom 15. bis 17. Jahrhundert. Vorträge der 2. internationalen Tagung des "Slawenkomitees" im Herder-Institut Marburg a. d. Lahn 10.-13. November 1980*, Köln / Wien, Böhlau, 1983.

110. Alain DE L'HARPE, « Le Mont-Blanc : premices d'un haut lieu », in *Le Globe*, t. 142, 2002, p. 137-146.
111. Hermann HARTMANN, *Berner Oberland in Sage und Geschichte. II. Das grosse Landbuch, nach schriftlichen und mündlichen Quellen gesammelt und bearbeitet*, Bümpliz-Bern, Buch- und Kunstdruckerei Benteli A.-G, 1910-1913.
112. Hans HEID, *Mythos Gletscher*, Innsbruck, Loewenzahn, 2004.
113. Ute HEIDMANN VISCHER, « Idéal, image mythifiée et tableau 'peint d'après la vie' : Muralt, Virgile, Scheuchzer et les trois temps de la représentation dans 'Les Alpes' d'Albert Haller », in *Colloquium Helveticum*, Bd. 14, 1991, p. 5-28.
114. Beate HENNIG, *Kleines Mittelhochdeutsches Wörterbuch*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2001.
115. Karl HILDEBRANDT, « Die ökonomische Entdeckung der Bergwelt in akademischen Preisfragen », in *Compara(i)son An International Journal of Comparative Literature*, 1-2 (2001), Bern/Berlin, Peter Lang, 2003, p. 215-247.
116. Marjorie HOPE NICOLSON, *Mountain gloom and mountain glory. The development of the aesthetics of the infinite*, Seattle, Univ. of Washington Press, 1997^[2].
117. Katie WHITAKER, « The culture of curiosity », in Nicholas JARDINE, James SECORD, Emma SPARY, *Cultures of natural history*, London/New York, Cambridge University Press, 1996, p. 75-90.
118. Michael JAKOB, *Paesaggio e letteratura*, Firenze, L. S. Olschki, 2005.
119. Michael JAKOB, *Le paysage*, Gollion, Infolio, 2009.
120. Claire JAQUIER, « Bienfaits et richesses de la nature : un point de rencontre entre économie rurale et littérature nationale », in *Richesse et pauvreté dans les républiques suisses au XVIII^e siècle. Actes du colloque de Lausanne des 23-25 novembre 2006*, André Holenstein [et al.], Genève, Slatkine, 2010, p. 163-173.
121. Sylvie JORI ARLETTAZ, « La Vigne dans les récits de voyageurs traversant le Valais de la Renaissance à la fin du XIX^e siècle », in *Vallesia*, Sion, t. 61, 2006, p. 309-343.
122. Françoise JOUKOVSKY, *Paysages de la Renaissance*, Paris, PUF, 1974.
123. Philippe JOUTARD, *L'invention du Mont-Blanc*, [Paris], Gallimard, 1986.
124. Philippe JOUTARD, « La haute montagne, une invention protestante ? », in *La haute montagne. Vision et représentations*, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, 1988, p. 123-132.

125. Philippe JOUTARD, « La montagne dans la peinture et la gravure de la Renaissance : un signe de modernité », in *Voyages en détails : chemins, regards et autres traces dans la montagne*, Danielle Buysens, Claude Reichler, Bernard Debarbieux (dir.), *Revue de géographie alpine*, Numéro hors-série, Grenoble, 1999, p. 23-34.
126. Philippe JOUTARD [et al.], *Mont Blanc conquête de l'imaginaire*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2002.
127. Sylvain JOUTY, *Alpinistes extraordinaires*, Ed. Hoëbeke, collection Destins de montagne, Paris 2009.
128. Michael KEMPE, Thomas MAISSEN, *Die Collegia der Insulaner, Vertraulichen und Wohlgesinnten in Zürich 1679-1709*, Zürich, NZZ, 2002.
129. Michael KEMPE, *Wissenschaft, Theologie, Aufklärung. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die Sintfluttheorie*, Epfendorf, Bibliotheca Academica, 2003.
130. Urban KIRCHLER, *Johann Heinrich Hottinger : Montium glacialium Helveticorum Descriptio. Die Beschreibung der Schweizer Eisgebirge. Einleitung, Text, Übersetzung und didaktische Überlegungen. Diplomarbeit zur Erlangung des akademischen Grades Magister der Philosophie (Mag. Phil.) an der Philologisch-Kulturwissenschaftlichen Fakultät der Leopold-Franzens-Universität Innsbruck*, O. Univ.-Prof. Mag. Dr. Martin Korenjak (dir.), Innsbruck, Mai 2012.
131. Martin KORENJAK, « Das Wasser-schloss Europas. Glarean über die Schweizer Alpen », in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, N° 62, cahier 3, 2012, p. 390-404.
132. Martin KORENJAK, « Wie Tirol zum Land im Gebirge wurde. Eine Spurensuche in der Frühen Neuzeit », in *Geschichte und Region*, N° 21, 2012, p. 140-162.
133. Andres KRISTOL (dir.), *Dictionnaire toponymique des communes suisses*, Frauenfeld, Huber, 2005.
134. Isabelle LABOULAIS-LESAGE, « Savoirs géographiques et récits de voyage : la géographie moderne au miroir des grandes découvertes », in *Les représentations du XVIe siècle et de la Renaissance aux XVIIIe et XIXe siècles*, Actes publiés sous la direction de Didier Masseur et de Jean-Jacques Tatin-Gourier, Cahiers d'histoire culturelle, No 11, Université de Tours, 2002.
135. Elias LANDOLT, David AESCHIMANN, *Notre flore alpine*, [Berne], Editions du CAS, 2005.
136. Konrad LAUBER, Gerhart WAGNER, Andreas GYGAX, *Flora Helvetica : flore illustrée de Suisse*, Berne, Haupt, 2012 ^[4].
137. Wilhelm LEHNER, *Die Eroberung der Alpen*, München, Im Hochalpenverlag, 1924.

138. Frank LESTRINGANT, *L'atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.
139. Bertrand LEVY, « Des humanistes suisses et européens au cœur des Alpes : perception et représentation précoces de la montagne de Conrad Gesner (1516-1565 à Rousseau », in *Le Globe*, tome 141, 2001, p. 89-100.
140. Alain DE L'HARPE, « Le Mont-Blanc : prémices d'un haut lieu », in *Le Globe*, Tome 142, 2002.
141. José Maria LOPEZ PIÑEROS (dir.), *Los animales en la ciencia y la vida humana : ilustraciones zoológicas de un milenio (siglos XI-XX)*, Madrid, Fundación Bancaja, 2001.
142. Aurélie LUTHER, « Les récits de voyage d'Albrecht von Haller », in *Albrecht von Haller zum 300. Geburtstag, Cahier thématique, Nr. 1*, Société Suisse pour l'Etude du XVIII^e siècle, 2008, p. 63-76.
143. Aurélie LUTHER, « Regards savants sur l'agriculture de montagne au XVIII^e siècle. Idéalisations et description objective », in *De la théorie à l'action. Les savoirs et leur mise en œuvre au siècle des Lumières. Colloque international de Neuchâtel, 10-12 décembre 2009*, Valérie Kobi (éd.), Genève, Slatkine, 2011, p. 135-150.
144. Aurélie LUTHER, « Les discours sur les Alpes au XVIII^e siècle : un ordre géographique nouveau ? », in *L'idée d'ordre naturel au XVIII^e siècle*, Nathalie Vuillemin et Adrien Paschoud (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, SVEC:09, 2012, p. 121-135.
145. Thomas MAISSEN, « Ein *helvetisch Alpenvolck*. Die Formulierung eines gesamteidgenössischen Selbstverständnisses in der Schweizer Historiographie des 16. Jahrhunderts », in *Historiographie in Polen und in der Schweiz. De studiis historicis in Polonia et in Helvetia excultis*, Krzysztof Baczkowski und Christian Simon (hrsg.), Kraków, Nakladem Uniwersytetu Jagiellonskiego, 1994.
146. Thomas MAISSEN, « Die Bedeutung der Alpen für die Schweizergeschichte von Albrecht von Bonstetten (ca. 1442/43 – 1504/05) bis Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733), in *Wissenschaft – Berge – Ideologien. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die frühneuzeitliche Naturforschung*, Simona Boscani Leoni (Hrsg.), Basel, Schwabe, 2010, p. 161-178.
147. Guy P. MARCHAL, « Die *Alten Eidgenossen* im Wandel der Zeiten. Das Bild der frühen Eidgenossen im Traditionsbewusstsein und in der Identitätsvorstellung der Schweizer vom 15. bis ins 20. Jahrhundert », in *Innerschweiz und frühe Eidgenossenschaft*, Historischen Verein der Fünf Orte (éd.), Olten, 1990, t. 2, p. 309-403.
148. Guy P. MARCHAL, « La naissance du mythe du Saint-Gothard ou la longue découverte de l'*homo alpinus helveticus* et de l'*helvetica mater fluviorum* (XV^e s.-1940) », in *La découverte des Alpes. Actes du colloque Latsis 1990*, Jean-François Bergier et Sandro Guzzi (éd.), Basel, Schwabe, 1992, p. 35-53.

149. Guy P. MARCHAL, «Johann Jakob Scheuchzer und der schweizerische *Alpenstaatmythos*», in *Wissenschaft – Berge – Ideologien. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die frühneuzeitliche Naturforschung*, Simona Boscani Leoni (Hrsg.), Basel, Schwabe, 2010, p. 179-194.
150. Yasmine Marcil, « Découvrir, comprendre, ressentir la montagne dans la presse périodique des années 1780 », in *Compara(i)son An International Journal of Comparative Literature*, Bern/Berlin, 1-2, 2001, p. 145-170.
151. Silvio MARGADANT, *Graubünden im Spiegel der Reiseberichte und der landeskundlichen Literatur des 16.-18. Jahrhunderts*, Zürich, Juris Druck + Verlag, 1978.
152. Jon MATHIEU, *Eine Agrargeschichte der inneren Alpen. Graubünden, Tessin, Wallis, 1500-1800*, Zürich, Chronos, 1992.
153. Jon MATHIEU, *Geschichte der Alpen 1500-1900. Umwelt, Entwicklung, Gesellschaft*, Wien, Böhlau, 1998.
154. Jon MATHIEU, *Landwirtschaft und Städtewachstum im Alpenraum (1500-1800)*, in *Histoire des Alpes*, No 5, 2000, p. 157-171.
155. Jon MATHIEU, « Zur alpinen Diskursforschung. Ein Manifest für die "Wildnis" von 1742 und drei Fragen », in *Geschichte und Region / Storia e regione*, 11/1, 2002, p. 103-125.
156. Jon MATHIEU & Simona BOSCANI LEONI (Hg. /éds), *Die Alpen ! Les Alpes ! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, Bern, Peter Lang, 2005.
157. Jon MATHIEU, « Alpenwahrnehmung : Probleme der historischen Periodisierung », in *Die Alpen ! Les Alpes ! Zur europäischen Wahrnehmungsgeschichte seit der Renaissance. Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, (Jon Mathieu & Simona Boscani Leoni (Hg. /éds), Bern, Peter Lang, 2005, p. 53-72.
158. Jon MATHIEU, *Die dritte Dimension. Eine vergleichende Geschichte der Berge in der Neuzeit*, Basel, Schwabe, 2011.
159. Matthew MCLEAN, *The Cosmographia of Sebastian Münster. Describing the world in the Reformation*, Aldershot, Ashgate, 2007.
160. Claus NISSEN, *Die zoologische Buchillustration : ihre Bibliographie und Geschichte*, Stuttgart, A. Hiersemann, 1969-1978.
161. Brian W. OGILVIE, *The science of describing. Natural history in Renaissance Europe*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.
162. Pascal ORY, *L'Histoire culturelle*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 2007.

163. Uwe A. OSTER (éd.), *Wege über die Alpen. Von der Frühzeit bis heute*, Darmstadt, Primus Verlag, 2006.
164. Roy OPPENHEIM, *Die Entdeckung der Alpen*, Frauenfeld / Stuttgart, Huber, 1974.
165. Jean-Claude PONT et Jan LACKI (éd.), *Une cordée originale. Histoire des relations entre science et montagne*, Genève, Georg, 2000.
166. Katharine PARK, « Observation in the Margins, 500-1500 », in *Histories of scientific observation*, Lorraine Daston and Elisabeth Lungeck (éd.), Chicago and London, The University of Chicago Press, 2011, p. 15-44.
167. Helga PESKOLLER, *BergDenken. Eine Kulturgeschichte der Höhe*, Wien, Eichbauer, 1998^[2].
168. Gustav PEYER, *Geschichte des Reisens in der Schweiz : eine kulturgeschichtliche Studie*, Basel, C. Detloff's Buchhandlung, 1885.
169. Edmond PIDOUX (éd.), *Anthologie romande de la littérature alpestre*, Lausanne, Bibliothèque romande, 1972.
170. Madeleine PINAULT SORENSEN, « Bergers et promeneurs des montagnes », in *Voyages en détails : chemins, regards et autres traces dans la montagne*, Danielle Buysens, Claude Reichler, Bertard Debarbieux (dir.), *Revue de géographie alpine*, Numéro hors-série, Grenoble, 1999, p. 52-89.
171. Antoine PITTELOUD, *Le voyage en Valais. Anthologie des voyageurs et des écrivains de la Renaissance au XX^e siècle*, Lausanne, Editions l'Age d'homme, 2005.
172. Philippe POIRRIER, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Belin, 2009.
173. Abel POITRINEAU, « Villes et campagnes dans les Alpes du XVIII^e au XX^e siècle », in *La découverte des Alpes. Actes du colloque Latsis 1990*, Jean-François Bergier et Sandro Guzzi (éd.), Basel, Schwabe, 1992, p. 175-198.
174. Gianna POMATA, « Observation Rising : Birth of an Epistemic Genre, 1500-1650 », in *Histories of scientific observation*, Lorraine Daston and Elisabeth Lungeck (éd.), Chicago and London, The University of Chicago Press, 2011, p. 45-80.
175. Stephen PUMFREY, Paolo L. ROSSI and Maurice SLAWINSKI (éd.), *Science, culture and popular belief in Renaissance Europe*, Manchester/New York, Manchester Univ. Press, 1991.
176. Raphaël RABUSSEAU, *Les neiges labiles. Une histoire culturelle de l'avalanche au XVIII^e siècle*, Genève, Presses d'Histoire Suisse, 2007.

177. Charles E. RAVEN, *John Ray – naturalist. His life and works*, Cambridge, University Press, 1942.
178. Claude REICHLER, « Les promesses du paysage : le voyage en Suisse », in *Etudes de Lettres*, 1992, 1, p.103-114.
179. Claude REICHLER, « Symbolique et identité nationale dans l'Europe contemporaine », in *Les Temps Modernes*, N° 550, mai 1992, p. 85-93.
180. Claude REICHLER, « Science et sublime dans la découverte des Alpes », in *Revue de géographie alpine*, 1994, N°3, p. 11-29.
181. Claude REICHLER, « Le rapatriement des différences : Beat-Ludwig de Muralt entre deux mondes », in *Rivista di letteratura moderna e comparata*, Vol. XLVIII, Fasc. 2, aprile-giugno 1995, p. 141-154.
182. Claude REICHLER, « Draco helveticus. Scheuchzer et Saussure : du merveilleux à l'étude ethnologique », in *Reconceptualizing nature, science and aesthetics : contribution à une nouvelle approche des Lumières helvétiques*, Genève, Slatkine, 1998, p. 43-55.
183. Claude REICHLER et Roland RUFFIEUX, *Le voyage en Suisse : anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, R. Laffont, 1998.
184. Claude REICHLER, « L'économie pastorale : un paradigme anti-moderne chez les voyageurs dans les Alpes », in *Compar(a)ison : an international journal of comparative literature*, 1-2, 2001, p. 131-144.
185. Claude REICHLER, « Perception et représentation du paysage alpestre à la fin des Lumières », in *Le Paysage, état des lieux*, Françoise Chenet, Michel Collot, Baldine Saint Girons (dir.), Bruxelles, Ousia, 2001, p. 195-213.
186. Claude REICHLER, « Littérature et recherche sur le paysage », in *Landschaft und Lebensraum aus Kulturwissenschaftlicher Perspektive*, Berne Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften, 2001, p. 45-55.
187. Claude REICHLER, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2002.
188. Claude REICHLER, « Pourquoi les pigeons voyagent. Remarques sur les fonctions du récit de voyage », in *Versants*, N° 50 Littérature de voyage, 2005, p. 11-36.
189. Claude REICHLER, « Le bon air des Alpes. Entre histoire culturelle et géographie des représentations », in *Revue de géographie alpine*, 2005, Vol. 93, N° 1, p. 9-14.

190. Claude REICHLER, « Les descriptions météorologiques au tournant des XVIIIe – XIXe siècles », in *Les lieux du réalisme. Pour Philippe Hamon*, Vincent Jouve et Alaine Pages (textes réunis par), Paris, L'Improviste. Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 98-108.
191. Claude REICHLER, « Relations savantes et découverte de la montagne : Conrad Gesner (1516-1565) », in *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Sophie Linon-Chipon, Daniela Vaj (dir.), Paris, PUPS, 2006, p. 175-189.
192. Claude REICHLER, « Air, orages et météores au tournant du XVIIIe siècle », in *L'événement climatique et ses représentations (XVIIe – XIXe siècle), histoire, littérature, musique*, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jacques Berchtold, Jean-Paul Sermain (éd.), Paris, Desjonquères, 2007, p. 143-156.
193. Claude REICHLER, « Paysages scientifiques de l'époque baroque », in *Paysages et Modernité(s)*, Michel Collet et Aline Berger (dir.), Bruxelles, Ousia, 2008, p. 122-141.
194. Claude REICHLER, « Jean-André Deluc : une théorie du paysage à la fin du XVIIIe siècle, entre science et sensibilité », in *Les Carnets du paysage*, No 22, avril 2012, p. 78-97.
195. Eduard RICHTER (dir.), *Die Erschliessung der Ostalpen*, t. I et II, Berlin, [s.n.], 1893.
196. Jean-Pierre RIOUX, Jean-François SIRINELLI (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Ed. du Seuil, 1997.
197. Marie-Claire ROBIC (dir.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992.
198. Rudolf ROTH, *Das Berner Oberland im Urteil von Besuchern und Reiseberichten des 18. und 19. Jahrhunderts*, Freiburg, 2008.
199. Peter ROUBIK, « Summae Alpes : der Gotthard als "höchste Erhebung der Alpen". Die Entstehung einer Idee nach Caesar, Bellum Gallicum 3, 1, 1. », in *Der Geschichtsfreund. Mitteilungen des Historischen Vereins Zentralschweiz*, No 154, 2001, p. 5-27.
200. Joan-Pau RUBIÉS, *Travellers and cosmographers. Studies in the history of early modern travel and ethnology*, Aldershot, Ashgate Pub, 2007.
201. Catherine SANTSCHI, « Stumpf et l'historiographie valaisanne », in *Vallesia*, 24, 1969, p. 153-210.
202. Hermann Alfred SCHMID, *Die Entzauberung der Welt in der Schweizer Landeskunde. Ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung in der Schweiz*, Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1942.

203. Jean-Paul SCHNEIDER, « De l'orage châtimé au chaos maîtrisé », in *L'événement climatique et ses représentations (XVIIe – XIXe siècle), histoire, littérature, musique*, Jacques Berchtold, Emmanuel Le Roy Ladurie et Jean-Paul Sermain (dir.), Paris, Desjonquères, 2007, p. 126-142.
204. Ute SCHNEIDER, *Die Macht der Karten. Eine Geschichte der Kartographie vom Mittelalter bis heute*, 3. erw. u. aktual. Aufl., Darmstadt, Primus, 2012.
205. Gudrun SCHNEKENBURGER ; Archäologischen Landesmuseum Baden-Württemberg (éd.), *Über die Alpen : Menschen, Wege, Waren*, Stuttgart, K. Theiss, 2002.
206. Marie-Claude SCHÖPFER PFAFFEN, *Verkehrspolitik im Mittelalter. Bernische und Walliser Akteure, Netzwerke und Strategien*, Jan Thorbecke Verlag, 2011.
207. Anton SCHULER, *Holznöte, Waldschutz und Siedlung in den Alpen vom 16. bis zum 19. Jahrhundert*, Bonn, Verl. Siedlungsforschung, 2001, p. 207-218.
208. Daniel SPEICH, « Wissenschaftlicher und touristischer Blick. Zur Geschichte der "Aussicht" », in *Traverse*, 1999, N° 3, p. 83-99.
209. Justin STAGL, *Eine Geschichte der Neugier. Die Kunst des Reisens 1550-1800*, Wien, Böhlau, 2002.
210. Rudolf STEIGER, *Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733). I. Werdezeit (bis 1699)*, Zürich, Leemann, 1927.
211. Leslie STEPHEN, *The playground of Europe*, London, Longmans Green and co., 1871.
212. Gerald STRAUSS, *Sixteenth-century Germany. Its topography and topographers*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1959.
213. Matthias STREMLow, *Die Alpen aus der Untersicht. Von der Verheissung der nahen Fremde zur Sportarena : Kontinuität und Wandel von Alpenbildern seit 1700*, Bern, P. Haupt, 1998.
214. Alice STROUP, *A company of scientists. Botany, patronage, and community at the seventeenth-century parisian Royal Academy of Sciences*, Berkeley/Los Angeles, University of California press, 1990.
215. Bernhard STUDER, *Geschichte der physischen Geographie der Schweiz bis 1815*, Winterthur, H. Schellenberg, 1985 [1863 1ère].
216. Sarah ROHNER, *Die geographische Beschreibung der Eidgenossenschaft von Albrecht von Bonstetten aus dem Jahre 1478. Eine historische Untersuchung der Bedeutung des Werkes für die Geographie der Schweiz der Neuzeit*, Masterarbeit, Zürich, 2004.

217. Jacques TREMBLEY (éd.), *Les savants genevois dans l'Europe intellectuelle du XVIIe siècle au milieu du XIXe siècle*, Genève, Ed. du Journal de Genève, 1987.
218. Luigi VACCARONE, «Le Alpi fortificate contro i Valdesi (1688-1690)», in *Rivista alpina italiana*, Torino, Vol. 2, N° 9, 1883, p. 97-100.
219. Sylvain VENAYRE, «L'invention de l'invention. L'Histoire des représentations en France depuis 1980», in *L'histoire culturelle du contemporain : actes du colloque de Cerisy*, Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), Paris, Nouveau Monde éditions, 2005, p. 31-54.
220. Marianne VOGT, *Johann Jacob Leu, 1689-1768. Ein zürcherischer Magistrat und Polyhistor*, Zürich, Druck Leeman, 1976.
221. Nathalie VUILLEMIN, «Quelques aspects d'un 'instrument dramatique' : orages et tempêtes en haute montagne chez les premiers voyageurs du Mont Blanc», in *L'événement climatique et ses représentations (XVIIe – XIXe siècle), histoire, littérature, musique*, Jacques Berchtold, Emmanuel Le Roy Ladurie et Jean-Paul Sermain (dir.), Paris, Desjonquères, 2007, p. 181-193.
222. Adolf WÄBER, *Descriptions géographiques et récits de voyages et excursions en Suisse : contribution à la bibliographie de la littérature suisse des voyages, 1479-1890*, Berne, K.J. Wyss, 1899-1909.
223. François WALTER, «Savoirs croisés de la mer et de la montagne au XVIIIe siècle», in *Mer et montagne dans la culture européenne (XVIe – XIXe siècle)*, Alain Cabantous, Jean Luc Chappey, Renaud Morieux, Nathalie Richard et François Walter (éd.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 245-258.
224. François WALTER, *La Suisse : au-delà du paysage*, [Paris], Gallimard, "Découvertes Gallimard 573", 2011.
225. François WALTER, *Histoire de la Suisse*, 5 vol., Neuchâtel, Ed. Alphil – Presses universitaires suisses, 2009-2010.
226. François WALTER, «La montagne alpine : un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe», in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 52 (2005), N° 2, p. 64-87.
227. François WALTER, *Les figures paysagères de la nation : territoire et paysage en Europe (16e-20e siècle)*, Paris, Editions de l'EHESS, 2004.
228. François WALTER, «La symbolique de l'arc alpin», in *L'arc alpin : histoire et géopolitique d'un espace européen*, Paris ; Zürich, Economica ; Thesis Verlag, 1998, p. 93-105.

229. François WALTER, « Des mers australes aux hautes Alpes, les conditions de production du savoir sur le monde et les hommes à la fin du 18^e siècle », in *Quand la montagne aussi a une histoire : mélanges offerts à Jean-François Bergier*, Martin Körner et François Walter (éd.), Berne, P. Haupt, 1996, p. 463-471.
230. François WALTER, « Montagne et montagnards en Suisse », in *Milieus naturels et identités culturelles*, Paris, CNRS, 1993, p. 37-40.
231. François WALTER, « Lieux, paysages, espaces : les perceptions de la montagne alpine du XVIII^e siècle à nos jours », in *La Découverte des Alpes – La scoperta delle Alpi – Die Entdeckung der Alpen : actes du colloque Latsis 1990*, Jean-François Bergier, Sandro Guzzi (éd.), Basel, Schwabe, 1992.
232. François WALTER, « La montagne des Suisses : invention et usage d'une représentation paysagère (XVIII^e – XX^e siècle), in *Etudes rurales*, Paris, 1991, No 121/124, p. 91-107.
233. François WALTER, *Les Suisses et l'environnement : une histoire du rapport à la nature du XVIII^e siècle à nos jours*, Carouge-Genève, Ed. Zoé, 1990.
234. François WALTER, « Perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIII^e siècle », in *Annales économiques, sociétés, civilisations*, Paris, année 39 (1984), N^o 1, p. 3-29.
235. Peter Xaver WEBER, *Der Pilatus und seine Geschichte*, Luzern, E. Haag, 1913.
236. Richard WEISS, *Das Alpenenerlebnis in der deutschen Literatur des 18. Jahrhunderts*, Horgen-Zürich, Verl. der Münster-Press, 1933.
237. Günther WESSEL, *Von einem, der dabei blieb, die Welt zu entdecken. Die Cosmographia des Sebastian Münster oder wie man sich vor 500 Jahren die Welt vorstellte*, Frankfurt/Main, Campus-Verlag, 2004.
238. Johann Rudolf WOLF, *Geschichte der Vermessungen in der Schweiz : als historische Einleitung zu den Arbeiten der Schweizgeodätischen Kommission*, Zürich, S. Höhr, 1879.
239. Georg VON WYSS, *Geschichte der Historiographie in der Schweiz*, Zürich, Fäsi und Beer, 1895.
240. Clarence DE WITT THORPE, « Two Augustans cross the Alps : Dennis and Addison on mountain scenery », in *Studies in Philology*, Vol. 32, No. 3, July 1935, p. 463-482.
241. Jacek WOŹNIAKOWSKI, *Die Wildnis. Zur Deutungsgeschichte des Berges in der europäischen Neuzeit*, Theo Mechtenberg (trad.), Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1987.
242. Amédée ZRYD, *Les glaciers en mouvement. La population des Alpes face au changement climatique*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008.

243. Anne-Dominique ZUFFEREY PÉRISSET (dir.), *Histoire de la vigne et du vin en Valais. Des origines à nos jours*, Sierre, Salquenen, Musée de la vigne et du vin, Golion Infolio, 2010.
244. Dominique ZUMKELLER, « Entre Lumières et Romantisme, le paysan de Chamonix. Etat de l'agriculture entre 1741 et 1814 », in *Voyages en détails : chemins, regards et autres traces dans la montagne*, Danielle Buysens, Claude Reichler, Bernard Debarbieux (dir.), *Revue de géographie alpine*, Numéro hors-série, Grenoble, 1999, p. 71-84.
245. Hélène ZUMSTEIN, *Les figures du glacier. Histoire culturelle des neiges éternelles au XVIIIe siècle*, Genève, Presses d'Histoire Suisse, 2009.
246. Simone ZURBUCHEN, « Barbarei oder Zivilisation? Beat Ludwig von Muralt's Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages und ihre Bedeutung für die Schweizer Aufklärung », in Simone Zurbuchen, *Patriotismus und Kosmopolitismus. Die Schweizer Aufklärung zwischen Tradition und Moderne*, Zürich, Chronos, 2003, p. 25-48.
247. *Les Alpes dans le temps et dans l'espace : mélanges offerts en hommage au professeur Paul Guichonnet*, Genève, Société de géographie de Genève, "Le Globe", t. 125, 1985.
248. *Bibliographia Halleriana. Verzeichnis der Schriften von und über Albrecht von Haller*, Hubert Steinke, Claudia Profos, Pia Burkhalter (éd.), Basel, Schwabe, 2004, Studia Halleriana VIII.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

A

ALBOÏN	18
ALDROVANDI, Ulisse	54, 59, 60
ADDISON, Joseph	195, 198, 199
ALTMANN, Johann Georg	68-72, 316, 317, 340, 354, 359, 385
ARETIUS, Benedictus	13, 63, 107-111, 306, 382, 383
ARISTOTE	281
AUDIN, Jean-Marie-Vincent	373
AVITY, Pierre d'	43, 44

B

BACON, Francis	263
BALMAT, Jacques	23
BAUHIN, Gaspar	63, 306, 307
BAUHIN, Jean	63, 302, 307
BAYLE, Pierre	225
BEAUMONT, Gilles Morfouace de	46
BELLEFOREST, François de	41, 43, 58, 178
BELLI, Francesco	160-162
BELON, Pierre	52, 54, 55
BENTIVOGLIO, Guido	166
BERNEGG, Fortunat Sprecher von	71, 361
BIANCHI, Vendramino	339, 340
BILLING, Heinrich	101
BONNET, Charles	49
BONNET, Pierre	102
BORDIER, André César	34, 221, 384
BORELLI, Giovanni Alfonso	280
BOUCHER DE LA RICHARDERIE, Gilles	373
BOURDON DE SIGRAIS, Claude Guillaume	46
BOURRIT, Marc-Théodore	21, 34, 221, 244, 245, 250, 254, 255

BOYLE, Robert	162, 163, 264
BRISSON, Mathurin Jacques	48
BROC, Numa	21-23, 25, 262
BRUNFELS, Otto	54, 55
BUFFON, Georges-Louis Leclerc de	48-50, 57, 60, 63
BURNET, Gilbert	158, 159, 162, 169, 170
BURNET, William	315
BÜSCHING, Anton Friderich	321, 332 335
C	
CAMPELL, Ulrich	81
CAMPION, Henri de	154, 155, 191
CASANOVA, Giacomo	195, 197, 198, 200, 201, 203, 214
CHORIER, Nicolas	43
CHRISTEN, Wolfgang	230-232, 236, 249-251, 253-256, 258
CLUSIUS, Carolus	54, 63, 306
COLLINI, Cosimo Alessandro	199-201
COLLINUS	65, 66
CONSTANT DE REBECQUE, Jacob	303
COOLIDGE, William August Brevoort	16-19, 22-25, 80-82, 107, 266
CORYATE, Thomas	158-160, 162, 165, 166, 169
CROLLIUS, Oswald	45, 47
CYSAT, Johann Leopold	67, 133-135, 191, 227, 344
D	
DELUC, Jean-André	21, 34, 221
DÜBI, Heinrich	255
DUC DE BEAUFORT	155
DUC DE BOUILLON	141-143, 145
DÜRER, Albrecht	56, 60
E	
EBEL, Johann Gottfried	373
EDWARDS, George	50, 51

ENGEL, Claire-Eliane	19-25
EVELYN, John	147, 149-154, 161, 191
F	
FAESCH, Hans Jakob	159, 160, 162
FÄSI, Johann Konrad	72, 73, 353-357
FER, Nicolas de	327
FODERÉ, Jacques	42, 43, 45
FUCHS, Leonhart	54, 55
FUNCK, David	125, 126
FÜSSLI, Johann Konrad	208, 209, 353-355, 357, 379
G	
GARSAULT, François-Alexandre-Pierre de	60
GESSNER, Conrad	17, 18, 24, 47, 48, 54, 55, 57, 58, 60, 61, 63, 73, 107, 108, 111, 265, 266, 382, 383
GREGORII, Johann Gottfried (Melissantes)	327, 328, 330, 331
GRITTIO, Jac.	299
GRUNER, Gottlieb Sigmund	34, 314-318, 350, 355, 357
GULER VON WYNECK, Johannes	135, 359, 361
H	
HALLER, Albrecht von	20, 27, 63-68, 185, 195, 205, 206, 218-220, 222- 227, 233-235, 244, 247-252, 256, 258, 271, 274, 286, 289, 301-307, 319, 372, 382, 383, 385
HALLER, Gottlieb Emmanuel von	36, 341, 351, 372, 373
HEMMERLIN, Felix	274, 284
HESS, Ignatius	208
HIPPOCRATE	276, 284
HOMÈRE	107
HOTTINGER, Johann Heinrich	313, 315
HÜBNER, Johann	114-116, 322, 325
HÜBNER FILS, Johann	322, 323, 325, 327
HUGUETAN, Jean	147-150, 152, 154, 157, 191

HUYGENS, Christian	143
HUYGENS, Constantijn	143-145, 170, 171, 202, 246, 259, 381, 384
I	
INNOCENT X	148
ITH, Daniel Rudolf	279
J	
JONSTONUS, Johannes	58
JOUTARD, Philippe	23, 24, 32
JOUVIN DE ROCHEFORT, Albert	170-192, 195, 202, 244, 254, 259, 291, 297, 381, 384, 386
K	
KALBERMATTER, Johannes	40, 62, 72, 75, 330
KAPPELER, Moritz Anton	303, 366-370, 379
L	
LANG, Karl Niklaus	303
LANGHANS, Daniel	132, 279, 372-379
LASSELS, Richard	163, 165-167
LÉGER, Jean	43, 45, 59
LEONHARDI, Johann Christian	314
LÉRY, Jean de	52
LEU, Johannes	358
LEU, Johann Jacob	357-359
LE VASSEUR DE BEAUPLAN, Guillaume	44, 45
LINNÉ, Carl von	48, 64, 65, 306
LINOCIER, Geoffroy	59
LOCATELLI, Sebastiano	151
LOYS DE BOCHAT, Charles Guillaume	337
M	
MANCINI, Marie	137, 140-143, 145
MANGET, Jean-Jacques	303
MARTINEAU DU PLESSIS, Denis	116, 117, 118, 122

MATTHIOLI, Pietro Andrea	59, 63, 64, 306
MELISSANTES, Johann Gottfried Gregorii dit	327, 328, 330, 331
MERIAN, Matthäus	24, 58, 120-122, 125, 129, 289, 313, 385
MERIAN, Matthäus der Jüngere	120
MIRABAL, Nicolas	167
MISSON, Maximilien	20
MORFOUACE DE BEAUMONT, Gilles	46
MORISON, Robert	63, 64, 306, 307
MORTOFT, Francis	155-157, 162
MORYSON, Fynes	136, 154
MÜNSTER, Sebastian	34, 40-45, 47, 52-58, 61, 62, 71-75, 77-79, 81, 105, 110, 113, 121-124, 132, 178, 190, 191, 264, 285, 313, 329, 336, 341, 344, 355, 356, 382, 383, 385
MURALT, Beat Louis de	222, 223, 225, 251
N	
O	
OVIDE	255
P	
PACCARD, Michel	23
PARADIN, Guillaume	41-44, 79
PARADIS DE MONCRIF, François Augustin de	46
PATIN, Guy	147
PELLIKAN VON RUFACH, Konrad	94-96
PERAULT, Raimond	94
PERRAULT, Claude	50, 282
PÉTRARQUE	19, 23, 73, 108
PETRI, Heinrich	40, 41, 53, 71
PFENDLER, Heinrich	131-133, 191, 265

PFYFFER DE WYHER, Franz Ludwig	195, 203, 207, 210, 235, 257, 368
PHILARETUS	162
PICENNIUS, Jacobus	299
PIGANIOL DE LA FORCE, Jean-Aymar	45, 46
PITTON DE TOURNEFORT, Joseph	302
PLANTIN, Jean-Baptiste	67, 124, 338
PLATTER, Felix	97, 102-105
PLATTER, Thomas	81, 85, 97-102
PLINE l'Ancien	41, 42, 47, 48, 51, 53
POLIER DE BOTTENS, Jean-Antoine Noël	244, 245, 246, 250, 251, 253, 254
POLYBE	277, 284
Q	
R	
RAY, John	47, 48, 63, 64, 113, 166-169, 303, 306, 307, 383
RAYMOND, John	147, 152-154, 191
REBMANN, Hans Rudolf	65, 67
RERESBY, John	157, 159, 167
RIEGEL, Christoph	117, 118, 120
RONDELET, Guillaume	55
ROTARIO, Bonifacio	19
ROUSSEAU, Jean-Jacques	20, 23, 27, 251, 382
RUCHAT, Abraham	68-72, 340-354, 373
RYFF, Andreas	39, 82, 84-92, 98
S	
SAINTE MAURE, Charles de	21, 27, 34, 382
SAURY, Jean	49
SAUSSURE, Horace-Bénédict de	21, 27, 34, 382
SCHEUCHZER, Johann Jakob	14, 15, 22, 67-69, 71, 195, 209, 219, 223, 232, 242, 261-266, 268-301, 303, 307-312, 314, 318, 319, 329, 332, 333, 335, 336, 344, 347-350, 355,

	358, 359, 367, 379, 382, 383-385
SCHINZ, Hans Rudolf	34, 214-218, 220, 228, 229, 233, 234, 237-243, 246, 247, 250, 251, 253, 258, 292, 295
SCHWEIZER, Johann Heinrich	67
SERERHARD, Nicolin	321, 360-366, 379
SIMLER, Josias	16-19, 22, 63-66, 71-73, 79-82, 107, 111, 122, 123, 130, 134, 190, 265, 266, 281, 285, 306, 313, 314, 338, 359
SMITH, Richard	96
SPON, Jacob	44, 46, 51, 147, 164, 168
SPRECHER VON BERNEGG, Fortunat	71, 361
STANYAN, Abraham	68, 373
STEINER, Johann Caspar	125
STÖRI, Caspar	300
STUMPF, Johannes	58, 61, 67, 71, 73-79, 81, 105, 106, 113, 121, 122, 132-134, 178, 190, 191, 264, 265, 285, 354, 356, 359
STURM, Johann Christoph	261
SULZER, Johann Georg	67, 195, 207, 227, 229, 230, 233, 234, 242, 243, 247, 248, 263, 286, 288-290, 293-296, 298, 299, 307, 312, 319, 336
T	
THOU, Jacques Auguste de	92, 93, 94
TOURNEFORT, Joseph Pitton de	234, 302
TSCHARNER, Vincenz Bernhard von	223, 341, 351, 352
TSCHUDI, Aegidius	75, 79, 83, 139, 140, 359
TSCHUDI, Johann Heinrich	370, 371
U	
UNTON, Edward	96
URBAIN VIII	142

V

VÉSALE, André	57
VILLE, Antoine de	19
VINCHANT, François	169
VOLTAIRE	199

W

WAASER, Joseph Eugenius	208
WAGNER, Johann Jakob	67, 71, 126-131, 262, 263, 331, 344
WALSER, Gabriel	204, 205
WERNER, Georg	67
WHELER, George	44, 46, 47, 164
WINDHAM, William	50, 385
WORTLEY MONTAGU, Mary	20

X**Y****Z**

ZEILER, Martin	120, 121, 124, 125, 129
ZWINGER L'ANCIEN, Theodor	67

INDEX DES NOMS DE LIEUX

A

AAR, L'	128, 202, 323, 361
AARAU	177
AARBERG	121
ADELBODEN, Vallée d'	358
ADULA, Massif de l'	93, 116, 328, 329
ÄGENETAL	177, 178
AIGLE	74, 76, 105, 121, 323
AIGUILLE, Mont	19
AIROLO	83, 96, 137, 139, 160, 171, 173, 174, 177, 197, 287
ALBULA, Col de l'	83, 93, 139, 157, 287, 291, 359, 362
ALBULA, rivière	297
ALETSCH, Glacier d'	76, 338
ALP DA SETT	287
ALPTHAL	197, 287
ALTDORF	80, 95, 96, 171, 237, 238, 287, 290, 291, 295, 299, 309, 326, 347
AMSTEG	349
ANDERMATT	233, 237, 242, 291, 295
ANNIVIERS, Val d'	106
ANTRONAPASS	334, 359
ANTRONA, Vallée d'	359
AOSTE, Val d'	169, 244, 323, 329
APRICA, Passo d'	139, 156, 181
ARGOVIE	91
ARVE, l'	303
AUA DA SETT	297
AUF-JOCH, Alpage de	368

AUSSERBERG	358
AVENCHES	247
AYENT	358
B	
BAD GANEY	365
BÂLE	40-42, 57, 86, 89-93, 95, 96, 101, 102, 177, 322
BÄLL	338
BAS-RHIN, Le	322
BASSE-SAXE, La	322
BAVIÈRE, La	120, 322
BEDRETTO, Val	116, 171, 176, 178
BELALP	338
BELLINZONA	96, 171, 178
BELP	306
BERGAME	93, 144
BERGELL	136
BERGÜN / BRAVUOGN	83, 139, 157, 287, 291, 359
BERLIN	286
BERNE	34, 36, 91, 121, 177, 202, 229, 230, 243, 291, 305, 351, 372, 374, 377
BERNE, Canton de	32, 66, 77, 100, 102, 115, 121, 122, 126, 170, 214, 238, 240, 243, 323, 327, 333, 339, 351, 372
BERNINA, Col de la	83, 93, 139, 157, 181, 197, 362
BÉVIEUX, LE	304
BIEL (VS)	106
BIETSCHBACH	359
BIETSCHHORN	359
BINNTAL	358
BIVIO	287, 296

BLISTÖGG, LE	292
BLUDENZ	204
BLUMENSTEIN	108
BOHÈME, La	120, 322
BORMIO	136, 171, 181-183
BOURGOGNE, La	42, 274
BOURG ST-PIERRE	83, 139, 197
BRANDNER GLETSCHER	364
BREGAGLIA, Val	287, 290, 291, 296
BRENNER, Col du	96
BRESCIA	93, 155
BRIGERBAD	102
BRIGUE	83, 139, 147, 153, 171, 148, 239, 338
BRÜNDLE, Alpage de	213, 226, 227
BRUGG	247
BRÜNIG, Col du	83, 118, 215, 290, 291
BRUNNEN	95
BÜREN	121
BURGDORF	121
BURGFLUE	374
BÜRGLEN, Le	247, 304, 306
C	
CALAIS	155
CALANCA, Val	171, 174, 175, 182
CAMONICA, Val	156
CAMPODOLCINO	83, 139, 158, 170, 197, 200, 287
CANIBACH	365
CANTO	328, 330
CASACCIA	296, 297, 299
CASTELLEN, Alpage de	213, 368
CAUCASE	132

CHASTLEN	213
CHIAVENNA	90, 93, 139, 144, 168, 169, 171, 175, 176, 287, 290, 291, 328
CHRÜZLIPASS	362
CIME DE L'EST	359
CLARIDEN, Le	284, 300
COIRE	44, 93, 94, 123, 144, 155, 156, 158, 175, 199, 291, 296, 339, 361
COLLON, Col	208, 244
CÔME	90, 96, 170
CONCHES, Vallée de	74, 75, 171, 173, 176, 177, 197, 243, 287, 291, 356, 359
CONSTANCE	177
CONTHEY	70
CONTO, Mont	330
D	
DAUBENSEE, Le	87, 206
DENT BLANCHE	178
DENT D'HÉRENS	178
DENT DE JAMAN	359
DENT DU MIDI	359
DENT DE MORCLES	359
DIBISTOCK	359
DISENTIS	123, 291, 362
DISTEL	359
DISTELSEE	359
DÔLE, La	338
DOMLESCHG, Vallée du	294
DOMODOSSOLA	148, 150, 152
DOUVRE	96

E

EDOLO	139
EIGENTAL	107
EIGER	334
EINSIEDELN	215, 290, 292, 299
ELM	287, 291, 292, 298
EMS	361
EN L'	297
ENGADINE	93, 168, 181, 287, 290, 291, 296, 359, 360
ENGELBERG	66, 83, 105, 197, 208, 246, 287, 290, 291, 295, 302, 309, 310
ENGSTLENALP	66
ENTLEBUCH	108, 290, 333
ENTREMONT, VAL D'	358
ERLENBACH	103, 108, 225
ERSTFELD	246
ETIVAZ, L'	358
ETROUBLES	139, 197
ETZLI, Vallée d'	362
EVA DAL SETT	297
F	
FELDKIRCH	204
FENÊTRE DU DURAND	359
FERDEN	83
FIESCHERHORN, Gross	334
FRINSTERAARGLETSCHER	350
FINSTERAARHORN	334
FLIMS	287, 298
FLORENCE	147, 148
FOLLATÈRES, Les	148
FORCOLA, La	139, 171, 287, 291

FRANCHE-COMTÉ, La	342
FRANCONIE, La	322
FRAUENFELD	177
FRIBOURG	170, 177
FRUTIGEN	86, 121, 124, 338
FUORN, Passo del	139
FURKA, Col de la	53, 101, 116, 130, 134, 173, 175, 176, 197, 214, 216, 250, 287, 291, 334, 356
FURVA, Val	139, 171, 182, 185, 186
G	
GADMERTAL	231
GANTRISCH, Le	219, 251, 305
GASENRIED	105
GASTERETAL	100
GARDE, Lac de	94
GAVIA, Passo di	182
GELGIA	297
GEMMI, Col de la	76-78, 83, 84, 86-88, 90, 92, 102, 124, 197, 205, 206, 214-219, 228, 229, 233, 287, 291, 292, 303, 305, 327-329, 334, 338, 339
GENÈVE	91, 92, 148, 149, 152, 155, 162, 166, 198, 199, 247, 292, 301, 303
GENTAL	66, 105, 197, 287
GERENTAL	178
GERSCHNI	208
GERSCHNIWALD	208
GISWIL	83
GLÄRNISCH	122, 130, 132, 328, 331, 371
GLARIS, Canton de	115, 118, 122, 124, 131, 132, 279, 291, 325, 326, 333, 360, 370, 371, 379
GLARUS	291, 292, 371

GLATTEN, Le	294
GLURINGEN	106
GONDO	139
GÖSCHENEN	139, 197, 229, 287, 294
GÖSCHENERTAL	229
GOTHARD, Col du	80, 81, 83, 84, 88-92, 94-96, 116, 118, 130, 134, 137, 139-142, 152, 159-161, 171, 176, 177, 195-197, 214-216, 219, 229, 233, 238- 243, 246, 247, 263, 283, 287, 291, 292, 310, 312, 326, 332, 333, 335, 336, 346-348
GÖTTINGEN	372
GRÄCHEN	97, 98, 102-104
GRANDSON	121, 302
GRIES, Col du	177, 178, 180, 187, 359
GRIMSEL, Col du	74, 76, 83, 100, 101, 105, 124, 130, 178, 197, 202, 208, 228, 231, 232, 235, 240, 243, 314, 323, 334, 350
GRINDELWALD	16, 121, 122, 197, 333, 334, 350, 352
GRINDELWALD, Glacier de	124, 244, 245, 250, 315, 349, 350
GRINDELWALDGLETSCHER, Oberer-	249, 350
GRINDELWALDGLETSCHER, Unterer-	249, 314, 316, 350
GRISONS, Les	15, 35, 44, 71, 81, 93, 115, 117, 118, 121, 123, 134, 135, 136, 144, 145, 154, 156, 157, 164-166, 168, 170, 177, 181, 182, 195, 200, 204, 235, 242, 262, 263, 288-291, 297, 299, 307, 310, 323, 324, 326, 333, 334, 336, 339, 345, 346, 360, 362
GSTEIG	83, 103
GURK, Diocèse de	94
GURNIGELBAD	305
GUTTANNEN	83, 197, 234, 317

H

HAGGENEGG	197, 215, 287, 292, 298
HAMBOURG	322, 326
HASLITAL	105, 124, 197, 224, 231, 235, 287, 290, 301, 317, 333
HAUT-RHIN, Le	322, 345
HAUTE-SAXE, La	322
HAYE, La	143, 220
HEINZENBERG	294
HÉRENS, Val d'	106, 208, 244
HESSE, La	120
HINTERRHEIN	139, 287, 362, 363-365
HINTERRHEIN, Fleuve	116, 200, 297, 345, 363
HOHTÜRLI	197, 245
HOSPENTAL	83, 215, 216, 239, 240, 242, 253, 335

I

INN, L'	297
INNERTKIRCHEN	83
INNSBRUCK	96
INTERLAKEN	122, 291

J

JOCHPASS	66, 83, 105, 197, 271, 287, 290, 291
JULIER, COL DU	287, 291, 296, 299, 334, 362
JUNGFRAU	255, 318, 334
JURA, Chaîne du	103, 196, 199, 224, 225, 247, 342

K

KALPETRAN	105
KANDERSTEG	83, 86, 87, 197, 238, 244, 245, 253, 287, 291, 303, 338
KIENTAL	197, 231
KLAUSEN, Col du	252, 287, 291, 293, 294, 300, 326

KUNKELSPASS	287, 299
L	
LAC DE CHIAVENNA, Le	156, 297
LAC DE CONSTANCE, Le	128
LAGO D'ISEO	93, 155
LAC LÉMAN, Le	42, 128, 148
LAC MAJEUR, Le	148, 149, 160
LAC DE NEUCHÂTEL, Le	128
LAC DES QUATRE-CANTONS, Le	128, 133-135, 309, 326
LAC DE THOUNE, Le	108, 231, 256, 274
LAC DE WALLENSTADT, Le	128
LAC DE ZURICH, Le	93, 128, 237
LÄGH DAL LUNGHIN	297
LAGO DI COMO	297
LAGO DI LUCENDRO	348
LAI DA TUMA	361
LAPONIE, La	374
LA PUNT	83, 139, 287, 291
LAUB	208
LAUSANNE	105, 121, 171, 177, 218, 303, 304
LAUTERAARGLETSCHER	314, 350
LAUTERBRUNNEN, Vallée de	197, 232, 234, 235, 244, 254, 317, 350
LAUTERBRUNNEN	234, 245, 253
LENGTAL	359
LENK, La	372, 375
LENZERHEIDE	291
LEUK	106, 291
LÉVANTINE, La	171, 177, 241, 242, 287, 291
LIMMAT, La	128
LINDENHOF	302
LINTH	371

LINTH, Vallée de la	292, 371
LOÈCHE-LES-BAINS	83, 86, 87, 102, 197, 205, 228, 233, 287, 303-305, 334
LÖTSCHEPASS	77, 83, 100, 328, 329, 338
LÖTSCHENTAL, Le	338
LUCERNE	18, 95, 105, 107, 116, 118, 171, 177, 290, 291, 302, 303, 346
LUCERNE, Canton de	108, 122, 124, 248, 307, 333
LUGANO	84, 91, 96
LUKMANIER	123, 130, 291, 362
LUNGERN	83, 197, 287
LUNGHIN, Pass	287, 290, 297
LYON	42, 147, 164
M	
MADERANERTAL	362
MAGDEBURG	286
MAIRA	297
MALOJA, Col de la	287, 290, 291, 296, 297, 334
MARSEILLE	147
MASSA, La	76
MÄTTENBERG	328, 334
MATTERTAL	76, 98, 103, 208, 244, 329
MEIRINGEN	83, 197, 221, 290, 291
MEDEL, Val	242, 287, 291, 310
MEIRINGEN	83, 197, 221, 290, 291
MELEC, VAL	181
MERGOZZO	148, 149, 152, 153
MESE	139, 287
MESOLCINA, Valle	123, 139, 171, 175, 287, 251
MEZZOLDO	139
MILAN	88, 90, 152

MILAN, Duché de	323, 334
MÖNCH	334
MONTAFON	204
MONTE CENERI	160
MONT-CENIS, Col du	189
MONT MAUDIT	218, 304
MONTE MORO, Col du	334
MONTMARTRE	328
MONTPELLIER	55, 102
MORBEGNO	139, 162
MORGES	121
MÜMLISWIL	103
MÜNSTER	106
MURETTO, Passo di	181
MYTHEN, Kleiner	292
N	
NEUHAUSEN	143
NIESEN, Le	65, 83, 108, 109, 130, 375
NON, Val di	182
NUFENEN, Col du	137, 139, 171, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 185-188, 191
NYON	121
O	
OBERAARGLETSCHER	350
OBERALP, Alpage d'	212, 226, 330
OBERALP, Col de l'	116, 130, 134, 195, 197, 242, 287, 291, 311, 362
OBERGESTELN	83, 106, 173, 178, 197, 243
OBERRIED	375
OBERWALD	175
OLYMPE	132

OSSOLA, Valle d'	149, 178
P	
PARADIESGLETSCHER	363-365
PARME	198
PASS DIL SEGNAS	287, 291, 298, 336
PASSWANG	103
PEIO	139
PEIO, Val di	171
PFÄFERS	262, 290, 291, 294, 298
PIÉMONT, Le	43, 132, 323
PILATE, Le	17, 18, 83, 107, 116, 118, 122, 124, 195, 196, 203, 207, 210-214, 226-228, 235, 236, 247, 250, 252, 257, 258, 263, 265, 266, 290, 293, 298, 311, 327, 328, 330, 331, 333, 346, 360, 366, 367-370, 379
PIORA, Val	291
PISE	199
PIURO	330
PIZ BADUS	359, 361
PLASSEGGENPASS	197, 204
PONTRESINA	83, 139, 197
PORRENTROY	91, 102
POSCHIAVO	44, 83, 93, 139, 168, 181, 197
PRÄTTIGAU	204, 360, 362, 363
PRUSSE, LA	199
PUNT, La	83, 139, 287, 291
Q	
R	
RARON	106
RATZMATT, Alpage de	292
RECKINGEN	76, 106

REIGOLDSWIL	103
REUSS, La	80, 88, 97, 116, 128, 134, 135, 217, 312, 335, 348, 349, 361,
REUSS, Vallée de la	347, 362
RHÄTIKON	364-366
RHEINWALD, Vallée du	334, 360, 362-366
RHIN, Le	93, 97, 116, 118, 123, 128, 134, 143-145, 171, 174, 175, 177, 180, 182, 187, 200, 283, 287, 296, 297, 329, 334, 345, 361,
RHÔNE, Le	74, 76, 84, 102, 105, 116, 128, 148, 171, 173-179, 216, 240, 243, 244, 291, 292, 297, 323, 356, 359, 361
RIEMENSTALDNERTAL	359
RIGI, Le	126, 207, 227, 248, 308, 310, 311, 333
RITZIGEN	106
RIVA	200
ROCCIAMELONE	19
ROME	95, 141-143, 147, 155
S	
SAASTAL, Le	76, 81, 334, 356, 359
SALÈVE, Le	303
SAN BERNARDINO, Col du	116, 139, 171, 175, 287, 291, 329
SAN BERNARDINO, Village	139, 287
SANDBALM	229
SANETSCH, Col du	83, 102, 103
SAN GIACOMO, Valle	200
SANKT ANTÖNIEN	197, 204
SAN MARCO, PASSO DI	139, 144, 145, 158, 162, 181
SAN MARTINO AL CIMIO	148
SAVOIE, La	20, 42, 50, 218, 303, 304, 327
SCHÄCHENTAL, Le	287, 293

SCHAFFHOUSE	143, 177
SCHEIDEGG, Col de la Grosse	197, 221, 301
SCHEAPLANA	364-366
SCHILT, Le	132, 371
SCHINDELLEGI	237-239
SCHÖLLENEN, Gorges de	81, 88, 89, 97, 135, 142, 161, 162, 217, 283, 347, 348
SCHRECKHORN	334, 359
SCHWANDEN	132
SCHWYZ	95, 96, 215
SCHWYZ, Le canton de	118
SEEWIS	360, 364-366
SEFINENFURGGE	187, 231, 245
SELHOFEN	306
SEPTIMER, Col du	156, 296, 297, 334, 362
SERNFTAL, Le	292
SESTO CALENDE	148
SFORZELLINA, Passo della	139, 171, 181, 182, 183, 187, 188, 254
SIERRE	70
SIGRISWIL	108
SILÉSIE, LA	232
SILVAPLANA	287, 296
SIMMEFLUE	374
SIMMENTAL, Le	108, 206, 224-227, 305, 306, 360, 372-379
SIMPLON, Col du	83, 130, 137, 139, 140, 146-153, 163, 176, 191
SIMPLON-DORF	83, 135, 151
SION	70, 72, 81, 83, 86, 151, 171, 240
SOAZZA	139, 287
SOLEURE	91, 177, 338
SOUABE, La	120, 322, 364

SPLÜGEN, Col du	83, 84, 90, 92, 139, 144, 145, 155, 156, 158, 159, 169, 196, 197, 200, 283, 287, 290, 292, 334
SPLÜGEN, Village de	83, 90, 123, 139, 145, 158, 169, 171, 175, 181, 197, 287, 334
STAUBBACH	232
STECHELBERG, Vallée de	254
STEIN AM RHEIN	177
STOCKHORN, Le	13, 65, 83, 108, 109, 205, 206, 218, 219, 247, 305
ST-BERNARD, Col du Gd	83, 137, 139-141, 169, 176, 197, 198, 323, 327, 334
STA. CATARINA VAL FURVA	139
STA. MARIA VAL MUSTÄIR	139
STANSSTAD	309
STÄUBEN	293
ST.-MAURICE	84, 105, 151, 265, 303, 359
ST.-MORITZ	291, 296, 299
ST-RHÉMY	83
SUCHET, Le	338
SURENENPASS	287, 290, 295, 298, 309, 310
SURENEN, Vallée de	293, 294, 309
SURSELVA, La	116, 171, 197, 287, 291, 360, 361
SURSÉS, Le	296, 297
T	
TALE-FAD, Alpage de	368
TAMINATAL	290, 294, 299
TAVETSCH	362
TESSIN, La rivière	116, 312, 348, 361
TESSIN	170
THÉODULE, Col du	208, 244, 329

THOUNE	108, 121, 231, 256, 274
THUR, Le	128
THUSIS	90, 93, 158, 283, 290, 291, 294, 297
TIEFENCASTEL	296
TILISUNAALPE	204
TIRANO	93, 139
TIROL, Le	96, 182, 204, 334
TITLIS, Le	130, 208, 209, 246
TÖDI	371
TOMASEE	361
TRENTIN, Le	181-183
TRENTO	171, 173, 181
TSCHAGGUNS	197, 204
TSCHINGEL	364-366
TUJETSCH	362
TURTMANN TAL	106
U	
ULRICHEN	106
UNTERAARGLETSCHER	314
UNTERSEEN	121
UNTERWALD	115, 118, 123, 126, 168, 248, 293, 307, 333
UOMO, Passo del	242, 287, 291
URI, Canton d'	118, 307
URNERBODEN	287
URSERENTAL	89, 97, 134, 135, 197, 287, 311
UTRECHT	261
V	
VALAIS, Le	13, 32, 34, 35, 40, 53, 62, 65, 70-72, 74-78, 86, 87, 98, 100-105, 110, 115, 117, 118, 121, 123-125, 134, 165, 170, 171, 173, 176, 177, 214, 218, 230, 234, 235, 238-240, 243,

	258, 284, 258, 288, 289, 292, 305, 323, 326, 327, 330, 334, 336, 339, 346, 354-357, 359
VALBELLA	174
VALLÉE DE JOUX	225
VALPELINE	359
VALSERBERG	363
VALS, Vallée de	363
VALTELINE	35, 93, 136, 144, 156, 162, 168, 170, 171, 177, 181, 186, 274, 323, 330
VALTOURNENCHE	329
VÄTTIS	287, 294
VENISE	143, 144, 149, 155, 182, 339
VENTOUX, Mont	19, 23
VEVEY	171, 177
VIAMALA, Gorges de la	90, 144, 158, 200, 283, 290
VIÈGE	104, 171, 356, 358
VISPERTAL	103
VORALPTAL	229
VORDERRHEIN	116, 118, 145, 329, 359, 361
W	
WALDNACHT	295, 310
WALENSEE, Le	93
WALLENSTADT	290
WANGEN	121
WASSEN	161, 238, 95
WEISSENBURGBAD	305
WERTHENSTEIN	290
WESTPHALIE, La	322
WETTERHORN	334, 359
WIDDERFELD	370
WIMMIS	121, 372, 374

WIND-EGGE, Alpage de	368
WINTERTHUR	177, 338
WÜRTTEMBERG	143
X	
Y	
YVERDON	49, 121, 338, 341, 351, 352
YVORNE	121
Z	
ZERNEZ	139
ZOUG	105, 177, 307, 308
ZUM LOCH	139, 173-175, 177
ZURICH	97, 100, 105, 122, 126, 130, 164, 170, 177, 195, 214, 215, 261, 262, 273, 274, 279, 280, 290-292, 297, 302, 303, 339, 347, 360, 372
ZURICH, Lac de	93, 128, 237

